



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

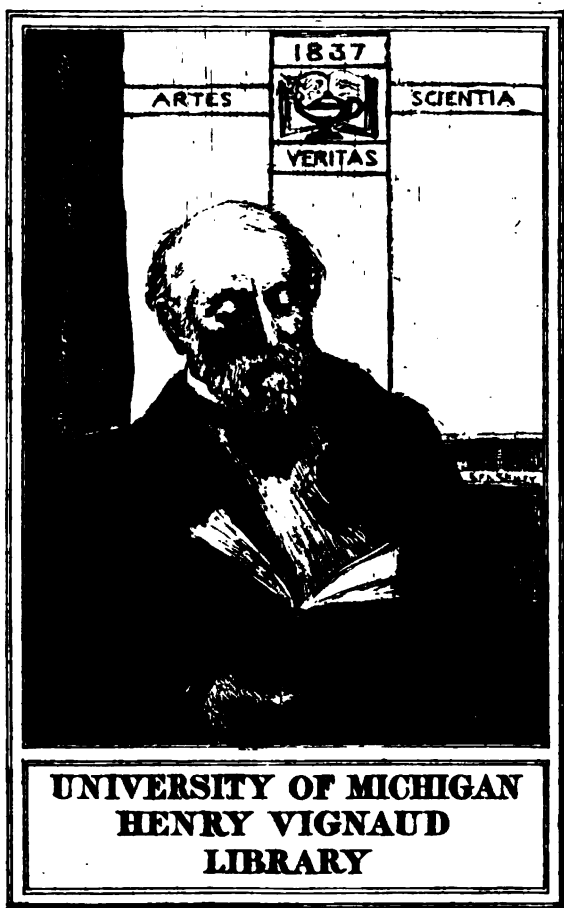
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



IF

551

L442

1824

Virginia

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME XIX.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

DF
551
L442
1824

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTièrement, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET J^{rs},

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XIX.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N^o 24.

•••••
M. DCCC. XXXV.

14

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CIV.

- I.** CUXIMPAXIS, Tartare, se fait chrétien. **II.** Origine de Roger de Flor. **III.** Les Catalans projettent de passer dans le Levant. **IV.** Origine des Almogavares. **V.** Roger arrive à Constantinople. **VI.** Histoire de Catherine de Courtenai. **VII.** Mariage de Roger avec une nièce de l'empereur. **VIII.** Querelle entre les Génois et les Almogavares. **IX.** Défaite des Turks par Roger de Flor. **X.** Cabale contre le patriarche. **XI.** Il demande justice des calomnies dont on veut le noircir. **XII.** Il use de détour pour n'être pas obligé de se démettre. **XIII.** L'empereur se tourne du côté des Arsénites. **XIV.** Prétendue prédiction d'Athanase. **XV.** L'empereur traînant après lui la populace va trouver ce prélat. **XVI.** Réception que lui fait Athanase. **XVII.** Le clergé s'oppose au rétablissement de l'ancien patriarche. **XVIII.** Apologue du patriarche d'Alexandrie. **XIX.** Retraite du patriarche Jean, et retour d'Athanase. **XX.** L'armée catalane fait une descente au cap Artace. **XXI.** Roger se propose d'attaquer les Turks. **XXII.** Défaite de ces Barbares par les Catalans. **XXIII.** Nouvelle de cette victoire, comment reçue à Constantinople. **XXIV.** Roger passe l'hiver à Cyzique. **XXV.** Ferdinand Ximénès d'Arénos se sépare de Roger. **XXVI.** Mort de Théodora, mère de l'empereur. **XXVII.** Mariage de Jean, fils de l'empereur, avec la fille de Chumne.

Tome XIX.

xxviii. Tremblement de terre dans tout l'Empire. xxix. Mort de Gazan. xxx. Querelle entre les Alains et les Almogavares. xxxi. Départ de l'armée catalane. xxxii. Rigueur de Roger. xxxiii. Bataille de Philadelphie. xxxiv. Entrée triomphale des Catalans dans cette ville. xxxv. Roger fait couper la tête au gouverneur de Culé. xxxvi. Projet de chasser les Turks des provinces maritimes. xxxvii. Complot de Nestonge contre Roger. xxxviii. Corbaran d'Alet tué par les Turks. xxxix. Béranger de Rocafort vient trouver Roger à Éphèse. xl. Les Catalans répriment l'audace de Sarcan. xli. Victoire des Catalans au pied du mont Taurus. xlii. Ils vont jusqu'aux extrémités de la Natolie. xliii. Révolte de Magnésie. xliv. Condamnation de Michel Coutroulis. xlv. Michel, fils d'Andronic, défait par les Bulgares. xlvi. Mort de Constantin Porphyrogénète. xlvii. Conférences pour la réunion des Arsénites. xlviii. Discours de l'empereur. xlix. Réponse des Arsénites. l. Différend entre la princesse Anne et Philippe de Tarente son gendre. li. Les Catalans à Gallipoli. lix. Roger harangue ses soldats et se plaint de l'empereur. liii. Il écrit à ce prince pour s'excuser. liv. Reproches d'Andronic aux députés des Catalans. lv. Béranger d'Entença arrive à Constantinople. lvi. Roger se démet de la dignité de grand-duc, en faveur de Béranger. lvii. Béranger d'Entença fait grand-duc. lviii. Il se sépare de l'empereur. lix. Philadelphie bloquée par les Turks. lx. Roger fait César. lxi. Les Turks enlèvent l'île de Chio aux Catalans. lxii. Brouilleries d'Irène avec l'empereur son mari. lxiii. Projets de cette princesse pour l'établissement de ses enfants. lxiv. Couvent de moines du rit romain détruit. lxv. Démêlé des Gênois avec la cour de Trébisonde.

ANDRONIC II ET MICHEL, SON FILS.

AN 1303.

I.

Caximpaxia,
Tartare, 50

ANDRONIC, voyant que le sort des armes lui était presque toujours contraire, eut recours, pour arrêter les

ravages des barbares, aux négociations. Un seigneur tartare, autrefois attaché à la fortune du fameux Nogai, et que Pachymère appelle Cuximpaxis, était venu, suivi de sa femme et de ses enfants, se réfugier à Constantinople, après la mort malheureuse de ce prince ; il avait même eu la complaisance, pour se rendre agréable à l'empereur, de se laisser baptiser avec toute sa maison. Andronic crut faire un coup d'état en mariant la fille de son hôte à Soliman pacha, chef de ceux des Turks qui occupaient les contrées les plus voisines des frontières de l'Empire en Asie. Lorsque cette alliance fut conclue, il nomma le nouvel époux gouverneur des environs de Nicomédie, dans l'espérance que, par considération pour sa femme et pour son beau-père, il respecterait les terres de l'Empire, et engagerait les autres Turks ses amis ou ses alliés à les respecter aussi. Andronic reconnut bientôt qu'il s'était fait illusion. Soliman pacha fut séduit par les représentations et par l'exemple d'Amurat, qui, à la tête d'un parti turk, désolait la Mésothynie. L'empereur, voyant ses nouvelles espérances frustrées, n'en fut que plus disposé à recevoir avec empressement les services que vint lui offrir un étranger qui va jouer maintenant un grand rôle dans l'empire grec, et qu'il est par conséquent nécessaire de faire connaître plus particulièrement.

Roger de Flor était né à Brindes, de parents distingués par leur naissance. Son père, nommé Richard de Flor, était Allemand ; il avait occupé, auprès de l'empereur Frédéric, la charge de grand-fauconnier. Richard suivit le parti de Conradin, petit-fils de Frédéric, et il eut le malheur de perdre la vie dans la

fait chrétien.
Pachym. l. 4.
c. 30. Andr.

II.
Origine de
Roger de
Flor.
Muntan. c.
194.
Zurita Ann.
Arag. l. 5.
part. 1. c. 64.
l. 6. c. 1.
Moncad. c. 2.

3. 4.
Pachym. l. 5.
c. 12. Andr.
Nic. Greg. l.
7. c. 2. 3.
Mariana l.
15.

bataille où ce jeune prince perdit la liberté. Charles d'Anjou, après avoir fait couper la tête à Conradin, voulut encore étendre sa vengeance sur ses plus fidèles serviteurs, et même sur leur postérité. Le jeune Roger et sa mère furent enveloppés dans cette proscription générale. Dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, ils se virent réduits à la plus affreuse indigence. Un Provençal, chevalier du Temple, venu à Brindes pour faire radoubier son vaisseau, crut apercevoir dans Roger, quoiqu'il fût à peine sorti de l'enfance, des signes qui présageaient qu'il serait un jour un grand homme de mer; il conçut de l'amitié pour lui, et le prit sur son bord. Roger ne trompa pas les espérances de son patron. A l'âge de quinze ans, il avait déjà la réputation d'être un très-habile marin; lorsqu'il en eut vingt, le grand-maître du Temple lui donna l'habit de l'ordre, et lui confia une galère de la Religion. Roger fit la course avec succès sur les infidèles, et se rendit redoutable dans toutes les mers du Levant. Il était à Acre, lorsque Mélek Achraf, sultan d'Égypte, vint mettre le siège devant cette ville. Roger, voyant l'impossibilité d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des Sarrasins, offrit à plusieurs des habitants de sauver leurs plus précieux effets, et de les recevoir sur son navire; on prétend même qu'il y fit transporter la meilleure partie des trésors qui se trouvaient pour lors dans les diverses maisons de son ordre, sous prétexte de les soustraire à la rapacité du vainqueur. Roger, au lieu de regarder ces richesses comme un dépôt, en usa sans doute comme d'une conquête. C'est au moins le reproche que lui font quelques historiens. Il est certain que le grand-maître du Temple le dénonça au

pape comme un voleur et un apostat, et qu'il fit tout ce qui fut en son pouvoir pour se saisir de sa personne. Roger, instruit du mauvais parti qu'on voulait lui faire, sortit au plus tôt du port de Marseille où il était à l'ancre, et s'enfuit à Gênes. Avec l'aide des amis qu'il avait dans cette ville, et surtout de Ticin d'Oria, il forma un petit armement, et alla offrir ses services à Robert, duc de Calabre, qui se disposait à la guerre contre Frédéric, roi de Sicile. Le duc ne daigna pas l'écouter. Offensé de ce mépris, Roger se tourna du côté de Frédéric. Ce prince le reçut avec reconnaissance; il eut tout lieu de s'en féliciter. Roger battit ses ennemis en toutes rencontres, et les empêcha de s'emparer de plusieurs places importantes, dont ils voulaient se rendre maîtres. Ce fut principalement sur mer qu'il se signala, il détruisit la marine napolitaine, ou la rendit inutile; et si Frédéric conserva ses états, il le dut au courage et aux talents de ce guerrier. Aussi ce prince le décora du titre de vice-amiral. A la paix, Roger se trouva un peu embarrassé; il ne savait comment faire subsister ses gens, ni n'osait les congédier; la plupart étaient des aventuriers qui n'avaient ni feu, ni lieu, ni patrie; depuis tant d'années qu'ils portaient les armes, la guerre était devenue leur unique élément et leur seule ressource. Leur chef lui-même ne se souciait pas trop de désarmer; il craignait toujours le ressentiment du grand-maître du Temple, et les poursuites du redoutable Boniface VIII.

Roger, autant pour mettre en sûreté sa personne, que pour fournir à son monde les moyens de vivre, résolut d'aller exercer au loin ses talents militaires. Il proposa donc à ses soldats de passer en Orient, pour

XII.
Les Catalans
projettent
de passer
dans le
Levant.
Muntan. e

199, 208.
Moncad. c.
4. 5. 6.
Zurita. Ann.
Arag. l. 6.
part. 1. c. 1.
Pachym. l. 5.
c. 12. Andr.
Nic. Greg. l.
7. c. 3.
Mariana. l.
15.

y combattre les Turks qui désolaient l'empire grec. Tous applaudirent avec joie à ce projet, qui fut aussi très-approuvé de Frédéric. Ce prince n'était pas fâché de se voir débarrassé de ces hôtes dont le séjour dans ses états commençait à lui devenir incommode. D'autres chefs de volontaires proposèrent aussi de se joindre à Roger, et de le reconnaître pour capitaine général de cette nouvelle expédition. Ils convinrent d'envoyer à Constantinople une ambassade pour y régler avec l'empereur les conditions auxquelles ils voulaient traiter. Quoique ces étrangers portassent leurs prétentions très-haut, Andronic les accepta toutes sans faire la moindre difficulté. Dès que les envoyés furent de retour, Roger sortit du port de Messine avec vingt-six navires équipés en partie à ses frais. Le roi de Sicile lui fit présent de quelques sommes d'argent, et fournit tous les approvisionnements de bouche nécessaires pour la subsistance de son équipage; ils consistaient en biscuit, fromage, chair salée, outre une grande quantité d'ail et d'oignons. Le nombre des troupes embarquées sur cette flotte se montait à environ huit mille hommes de différentes nations. Il s'y trouvait des Siciliens, des Catalans, des Aragonais et des Almogavares. Ces derniers formaient l'infanterie.

xv.
Origine des
Almogava-

Les Almogavares¹ étaient des espèces de demi-sauvages, qu'on croit avoir été des restes de ces nations

¹ Ce mot signifie simplement les occidentaux. C'était le nom des Arabes ou Maures d'Espagne, venus en ce pays de la partie du N.-O. de l'Afrique, appelée le *Magreb* ou l'*occident*, et qui, en effet, est situé

à l'occident du *Machriq*, patrie des *Charqin*; or le *Machriq* c'est l'Arabie, l'*orient*, la partie orientale de l'empire des Khalifes; et de *Charqin* nous avons fait *Sarrasin*, qui signifie les *orientaux*.—B.

barbares qui détruisirent en Espagne la domination des Romains, et qui s'y soutinrent avec éclat jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Écrasés par la puissance de ces nouveaux conquérants, ceux qui purent échapper à la mort se réfugièrent dans les bois et les montagnes ; ils y menèrent pendant long-temps une vie errante, ne vivant que de chasse, et n'ayant pour vêtements que la peau des bêtes, dont ils mangeaient la chair ; mais leur nombre s'étant accru, et conservant toujours leur ancienne valeur, ils osèrent sortir des lieux où ils se tenaient cachés, et faire des courses sur les Maures. Bientôt ils s'accoutumèrent à ne plus subsister que de leurs dépouilles, et devinrent leurs plus implacables ennemis. Un réseau de fer dont ils s'enveloppaient la tête, un petit bouclier, une épée, trois ou quatre dards, composaient toute leur armure. Ils maniaient ces dards ou javelots avec une dextérité étonnante, et les lançaient avec tant de force que, si l'on en veut croire les auteurs du temps, ils perçaient de part en part, et du même coup, un homme et son cheval. Les rois d'Espagne en formèrent des corps de troupes, dont le service leur fut souvent très-utile ; cette milice se battait toujours à outrance, et vaincre ou mourir était tout le code militaire des Almogavares. Roger avait avec lui quatre mille de ces braves, quand il passa à Constantinople ; il s'y rendit au mois de septembre de la seconde indiction, ce qui indique l'an 1303.

Son arrivée fut célébrée par des réjouissances publiques ; les Grecs le regardaient comme leur libérateur. Les deux empereurs et toute la noblesse lui firent, ainsi qu'à ses compagnons, la réception la plus

vares.
Muntan. c.
201.
Moncad. c.
7.

v.
Roger arrive
à
Constanti-
nople.
Muntan. c.
202.
Possin.

animadv.
l. 3.
Chronol. c.6.
ad Pachym.
Nic. Greg. l.
7. c. 3.
Mariana. l.
15.

flatteuse. Andronic leur assigna pour logement le quartier de Blaquernes, et leur fit donner pour quatre mois la solde dont il était convenu ; cette solde était proportionnée à la nature du service de chaque corps, et toujours beaucoup plus forte que celles des troupes nationales. Tous les officiers, outre leur paie, reçurent encore de riches présents. Quant à Roger, il fut comblé d'honneurs. Andronic s'empressa de l'élever à la dignité de grand-duc. C'était une des plus belles charges de l'Empire ; celui qui la possédait avait le commandement de toutes les îles, et pleine autorité sur tous les gens de mer. Andronic, en attirant les Catalans, pouvait encore avoir l'intention de les opposer aux Français, leurs ennemis naturels. Il n'ignorait pas qu'il se formait alors contre lui, du côté de la France, un orage dont il devait redouter les suites. Charles, comte de Valois, frère de Philippe-le-Bel, s'occupait alors vivement du projet de le chasser du trône de Constantinople. Ce prince prétendait y avoir des droits par son mariage avec Catherine de Courtenai, que nous avons perdue de vue depuis le moment où elle fut sur le point d'épouser Michel, fils aîné de l'empereur Andronic, et dont nous ne pouvons nous dispenser de reprendre l'histoire de plus haut.

v1.
Histoire de
Catherine
de
Courtenai.
Ducange,
hist.
de Const. l.
6. p. 200
et suiv.

Catherine, fille unique de Philippe I^{er}, et petite-fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, détrôné, avait été élevée à la cour de Charles II, roi de Naples, son oncle maternel. Philippe-le-Bel, qui aurait bien voulu lui donner un époux de son choix, avait demandé que cette jeune princesse se rendît auprès de lui, sous prétexte que sa présence était nécessaire en France, pour régler l'administration des biens

qu'elle y possédait. Charles consentit au départ de sa pupille, mais à condition qu'elle reviendrait bientôt, et qu'elle ne se marierait pas sans son consentement; car il craignait aussi de son côté qu'elle ne donnât sa main à quelque prince peu disposé pour lui, ou qui ne fût point assez puissant pour se mettre en possession de l'empire de Constantinople; ce qui l'aurait frustré des avantages particuliers qu'il devait tirer de cette conquête. En effet, Baudouin, et Philippe son fils, voulant reconnaître les services de Charles I^{er}, grand-père de Catherine du côté de sa mère, avaient concédé à ce prince la seigneurie directe de la principauté d'Achaïe, tenue ci-devant par Guillaume de Ville-Hardouin, celle des terres que Michel, despote d'Étolie, avait données en douaire à sa fille Hélène, veuve de Mainfroy, prince de Tarente, de plus toutes les îles de l'Archipel, excepté Métélin, Samos, Ango et Chio. Catherine ratifia en faveur de Charles II, son oncle, cette donation, par acte qu'elle signa avant de partir pour la France. En conséquence de ce traité, le roi de Naples transporta à Philippe, prince de Tarente, son fils puîné, et à ses hoirs de l'un et l'autre sexe, les droits qu'il pouvait avoir sur la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le royaume d'Albanie, sur la Valachie et autres lieux de l'empire grec, pour tenir le tout en fief des rois de Sicile, sous la redevance annuelle de trois samits ou draps de soie de diverses couleurs, et en même temps il lui en donna l'investiture par l'anneau. Boniface VIII venait d'être élu pape. Jamais il n'y eut sur le Saint-Siège de souverain qui montrât plus d'intelligence et plus d'activité pour étendre les droits de l'empire pontifical. Frédéric,

frère de Jacques roi d'Aragon, occupait alors le trône de Sicile au préjudice de Charles II, roi de Naples, sur le père duquel cette île avait été conquise après le massacre des Vêpres Siciliennes. Les papes, qui se regardaient comme seigneurs suzerains de la Sicile, n'avaient rien négligé pour tâcher de l'enlever aux Aragonais qui refusaient d'en faire hommage au Saint-Siège, et pour la remettre sous l'obéissance des princes de la maison d'Anjou, qui étaient plus dociles. L'infatigable Boniface se donna tant de mouvement, qu'il vint à bout de négocier un traité par lequel Frédéric abandonnait la Sicile à condition qu'il épouserait Catherine, impératrice titulaire de Constantinople. Le pape et Charles II, roi de Naples, promirent, en considération de ce mariage, de délivrer à Frédéric, dans l'espace de quatre ans, cent mille onces d'or. Cette somme devait servir aux frais de l'armement qu'il serait obligé de faire pour conquérir l'empire grec. Le roi de France, qui avait d'autres intentions, ne goûta pas cette alliance; il employa toutes les ressources de sa politique pour la traverser. Catherine, qui ne se conduisait que par ses conseils, fit naître adroitement des difficultés; elle n'osa pas s'opposer à découvert aux désirs du pape, mais elle lui représenta qu'il n'était pas décent que des souverains décorés de titres qui leur donnaient un rang si élevé dans le monde, se mariassent sans avoir auparavant quelque domaine où ils pussent tenir leur cour; que Frédéric, en abandonnant la Sicile, se trouverait sans état, et presque sans foyer, jusqu'à ce qu'il se fût mis en possession de l'empire de Constantinople. Frédéric qui, de son côté, n'était pas trop disposé à descendre du trône qu'il occupait, pour

courir après un empire imaginaire, préféra la couronne de Sicile à la main de Catherine. Environ quatre ans après, en 1298, Philippe-le-Bel voulut faire épouser la jeune princesse à Jacques, fils aîné de Jacques I^{er}, roi de Majorque. Les articles du contrat de mariage furent arrêtés ; mais le tout resta sans exécution, parce que le jeune prince, extrêmement dévot, aima mieux se faire enfant de saint François, que d'être l'époux d'une impératrice. Peu de temps après, Charles, comte de Valois, devint veuf par le décès de Marguerite de Sicile. Philippe-le-Bel crut devoir profiter de l'occasion pour unir son frère à Catherine de Courtenai, et lui procurer au moins une couronne idéale, s'il ne pouvait pas lui en donner une plus réelle. Mais les futurs conjoints étant parents à un degré prohibé, il fallait une dispense du pape. Boniface, qui mettait tout à profit, ne l'accorda qu'à condition que Charles s'engagerait à fournir des troupes en nombre suffisant, d'un côté, pour enlever la Sicile à Frédéric qui l'avait usurpée sur la maison d'Anjou et sur le Saint-Siège ; et de l'autre, pour chasser de la Pouille les Aragonais qui y étaient entrés à main armée. Le comte de Valois ayant fait serment d'exécuter de bonne foi ce qu'on lui faisait promettre, Guillaume de Maçon, évêque d'Amiens, publia la dispense de son mariage avec l'impératrice, dans la maison des frères Prêcheurs, à Paris, le 28 janvier de l'année 1301. Le même jour, le comte se rendit à Saint-Cloud où était cette princesse ; là, Catherine lui fit don de sa terre de Courtenai, et de ses autres domaines, avec cette clause que, si elle mourait avant lui, toutes ces terres iraient à leurs hoirs ; et que, s'il n'existait pas d'enfants de leur ma-

riage, alors Charles en aurait l'usufruit sa vie durant, après quoi elles retourneraient à ceux à qui elles devaient appartenir suivant la loi. Quant aux droits qu'elle avait sur le comté de Namur, et sur l'empire de Constantinople, Catherine non-seulement les céda au comte de Valois, mais même elle voulut que, s'il ne restait point d'héritiers issus de leur union, ces droits passassent, après la mort de l'un et de l'autre, aux enfants que Charles avait eus de sa première femme. Peu de jours après cet arrangement, le mariage du comte avec l'impératrice fut célébré. Charles, accompagné de sa nouvelle épouse, partit de France vers la Pentecôte de la même année, pour son voyage d'Italie; il était suivi d'environ cinq cents chevaliers français, et arriva au mois de septembre dans la ville d'Agnani, où le pape tenait sa cour. Le comte de Valois y représenta au saint père que, depuis long-temps, il ne s'était fait aucune poursuite pour revendiquer les droits que la postérité de Baudouin pouvait avoir à l'empire de Constantinople; qu'il était à craindre que les Grecs ne voulussent se prévaloir de la prescription. Boniface n'eut garde de ne pas écouter une pareille requête; il s'empressa de faire délivrer au comte de Valois des lettres par lesquelles il le confirmait lui, sa femme et leurs héritiers, dans toutes leurs prétentions sur l'empire grec. C'est ainsi que les souverains eux-mêmes entretenaient, quand ils y trouvaient leur intérêt, les papes dans l'opinion qu'ils pouvaient disposer à leur gré des sceptres et des couronnes; système auquel ces mêmes souverains n'ont renoncé, et contre lequel ils ne se sont élevés depuis, que quand ils ont senti qu'ils n'avaient plus besoin de cette puissance pour soutenir

leurs droits, ou autoriser leurs usurpations. Boniface accorda en même temps pour l'expédition de Constantinople, une décime extraordinaire sur tous les biens ecclésiastiques de France, d'Italie, d'Angleterre, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de la principauté d'Achaïe, du duché d'Athènes, et des îles voisines. Le comte se rendit sur la fin du mois de février de l'année suivante, 1302, à Rome, où il trouva le roi Charles II qui l'attendait pour le conduire à Naples; mais, avant leur départ, ce monarque remit à Charles de Valois deux actes scellés en bulles d'or. Par le premier de ces diplômes, Charles II confirmait en faveur du comte de Valois tous les traités que Charles d'Anjou, son père, et lui-même avaient faits avec les empereurs Baudouin et Philippe I^{er}, pour le recouvrement de l'empire de Constantinople, et il promit de les accomplir aussitôt qu'il lui serait possible. Par le second diplôme, il s'obligea envers le comte à ne faire avec l'empereur Andronic Paléologue, aucun accord qui pût préjudicier à leurs engagements réciproques. Robert, duc de Calabre, fils aîné du roi Charles, et son lieutenant-général au royaume de Naples, ratifia les conventions de son père. On voit que le comte de Valois espérait de passer en Romanie aussitôt que la guerre de Sicile, dans laquelle le pape l'avait engagé, serait terminée: elle ne fut pas de longue durée. Frédéric, en faisant la paix avec le comte de Valois, promit de lui fournir, lorsqu'il se mettrait en campagne pour recouvrer l'empire de Constantinople, un certain nombre de galères et quatre cents chevaux; de plus, il lui protesta que jamais il ne ferait avec Andronic aucune espèce d'alliance. Ce ne fut pas sans beaucoup de cha-

grin que Charles se vit obligé de renvoyer à un autre temps son expédition contre les Grecs ; il ne put se dispenser de repasser en France, où Philippe-le-Bel, son frère, le rappelait à l'occasion de la guerre qu'il avait alors à soutenir contre les Flamands. Les démêlés qui s'élevèrent ensuite entre Boniface VIII et le monarque français, contribuèrent aussi beaucoup à retarder l'exécution du projet du comte de Valois, projet dans lequel il lui était difficile de réussir sans le concours du pape. La mort de Boniface, survenue au mois d'octobre 1303, et la promotion de Benoît XI firent renaître ses espérances.

VII.
Mariage de
Roger avec
une nièce
de
l'empereur.
Munt. c.
202.
Moncada c.
8.
Pachym. l. 5.
c. 12. Andr.
Nic. Greg.
l. 7. c. 3.

Andronic devait donc redouter un prétendant si formidable, et il est à présumer que cette crainte, comme nous l'avons déjà dit, entra pour quelque chose dans l'accueil distingué qu'il fit à Roger, et dans l'empressement avec lequel il voulut se l'attacher par les liens du sang. Il lui donna pour épouse Marie, fille d'Irène sa sœur, et d'Asan roi détrôné de Bulgarie, et par conséquent sa propre nièce. Cette princesse n'avait que quinze ou seize ans. Ses noces furent célébrées avec une magnificence qui semblait insulter à la misère publique ; Andronic y répandit l'or avec une profusion insensée. Les fêtes durèrent plusieurs jours, et elles auraient duré encore davantage si elles n'eussent été troublées par une querelle qui s'éleva entre les Almogavares et les Génois de Constantinople. Quelques écrivains attribuent l'origine de ce fatal différend à l'impatience des Génois, qui voulurent être payés sur-le-champ d'une somme de vingt mille ducats que Roger leur avait empruntée ; mais Muntaner, qui nous a donné, en vieux langage espagnol, une histoire de l'ex-

pédition des Catalans, en assigne une autre cause. Comme il servait lui-même dans l'armée catalane, son récit nous paraît préférable.

Deux Gênois se promenant dans les rues de Constantinople, firent rencontre d'un Almogavare. Son ajustement leur parut ridicule, et sa figure singulière; ils eurent l'étourderie de s'en moquer. L'Almogavare, qui savait mieux se battre que répondre à de mauvaises plaisanteries, tire l'épée, fond sur eux et les met en fuite; d'autres Gênois accourent pour défendre leurs compatriotes; quelques Almogavares se réunissent pour soutenir leur camarade; le combat s'engage, l'alarme se répand dans tous les quartiers de la ville. A ce bruit, les Gênois du faubourg de Péra se rassemblent, déploient leurs bannières, et marchent en ordre de bataille vers le canton des Almogavares. Ceux-ci, de leur côté, prennent les armes, et, secondés de la cavalerie catalane, reçoivent l'ennemi avec intrépidité; déjà le sang coule de toutes parts. L'empereur qui, des fenêtres de son palais, avait vu naître la dispute, n'était pas fâché que les Gênois fussent un peu maltraités; ces étrangers lui déplaisaient, parce que, plus d'une fois, ils avaient prétendu lui faire la loi chez lui. Cependant, lorsqu'il vit que le combat commençait à devenir trop sérieux, il donna ordre à Étienne Muzalon, grand drungaire, d'aller le faire cesser; mais les deux partis étaient si acharnés l'un contre l'autre, que cet officier périt au milieu des combattants. Il fallut la présence de Roger et toute son autorité pour empêcher les Catalans d'exterminer tous les Gênois. Trois mille de ces derniers furent couchés sur le carreau. Ce débat eut des suites malheu-

VIII.
Querello
entre les
Gênois et les
Almogavares.
Muntaner c.
202.
Moncad. c. 8.
Zurita Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Pachym. l. 5.
c. 14. Andr.

reuses pour les Catalans. Les Génois en conservèrent un éternel souvenir, et ils ne cessèrent de les traverser dans toutes leurs opérations. Il est sûr que, si les Catalans se fussent entendus avec ces Italiens, ils auraient pu, non seulement exterminer les Turks, mais encore renverser le trône de Constantinople. Les Génois, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, avaient des établissements et des comptoirs dans toutes les provinces de l'Empire. Ils faisaient presque seuls le commerce de l'Orient, et les richesses qu'il leur procurait, les mettaient alors en état d'équiper des flottes nombreuses, d'entretenir des armées, et d'aller de pair avec les plus grands potentats de l'Europe. Andronic sentit qu'après ce qui venait d'arriver, il ne serait pas prudent de laisser en armes, dans la ville, deux nations si aigries l'une contre l'autre. Il était à craindre que, sous le moindre prétexte et pour quelque sujet encore plus frivole que le précédent, elles n'en vinssent de nouveau aux mains ; c'est pourquoi il s'empressa de les séparer. Il engagea donc les Catalans à passer en Orient, où d'ailleurs leur service était nécessaire.

IX.
Ferdinand
d'Aones
commande
la flotte ca-
talane.
Munt. c.
202, 203.
Moncada. c.
9.
Mariana. l.
25.

En effet, les Turks menaçaient Cyzique. Il importait beaucoup de conserver cette place. C'était un des boulevarts de Constantinople du côté de l'Asie ; de plus, tout le bagage de l'armée de Michel qui avait pris si honteusement la fuite, s'y trouvait rassemblé. Roger et sa troupe se montrèrent très-disposés à partir pour cette expédition ; mais avant de se mettre en marche, ils supplièrent l'empereur de nommer un officier de leur nation pour commander la flotte qui devait les transporter en Asie, et les soutenir dans leurs manœuvres. Ils craignaient qu'on ne remît les forces

de mer à quelque Grec ou à quelque Génois qui aurait pu ne pas agir de concert avec eux, et faire manquer par jalousie leurs opérations. L'empereur eut encore la complaisance d'acquiescer à cette requête. Il confia le commandement de la flotte à un Espagnol nommé Ferdinand d'Aones. C'était un chevalier de grande naissance, renommé pour sa valeur, et qui entendait parfaitement l'art de la guerre. Afin de lui donner plus de considération, Andronic lui fit épouser une dame de la famille impériale. On prétend que Ferdinand, pour qui toute religion était bonne, sans doute parce qu'il n'en avait aucune, embrassa le schisme des Grecs, croyant par là se rendre plus agréable à l'empereur et à sa nouvelle épouse. Andronic commanda à Grégoire, chef d'un corps d'Alains, de se joindre à Roger. Un détachement de troupes impériales, à la tête duquel était Marules, officier de distinction, reçut aussi les mêmes ordres.

L'arrivée des Catalans et les préparatifs de la guerre n'avaient pu distraire l'empereur de l'attention qu'il donnait de préférence aux affaires de l'église. Les troubles qui s'étaient élevés dans l'ordre du clergé, l'avaient occupé sérieusement une grande partie de l'année précédente ; ils continuèrent à lui causer encore beaucoup d'embarras pendant tout le cours de celle où nous nous trouvons maintenant. La plupart des prélats ne cessaient de solliciter le rétablissement de l'évêque d'Éphèse, et le patriarche Jean persistait toujours à s'y opposer. Cette opiniâtre résistance les révolta. Il formèrent contre lui une nouvelle cabale. Nous avons déjà vu plus haut que, pour le détruire auprès de l'empereur, ils avaient décrié son adminis-

F.
Cabale
contre le]
patriarche.
Pachym. l. 4.
c. 27. Andr.

tration. Cette fois, ils attaquèrent ses mœurs. Hilarion, évêque de Sélivrée, fut l'ame de cette intrigue, il se chargea même d'en être l'instrument. Il va trouver Andronic, et lui dit que le patriarche s'est rendu coupable d'un crime honteux; qu'à la vérité il ne peut en parler comme témoin oculaire, mais qu'il tient le fait de la bouche d'un homme très-instruit; or, cet homme était mort depuis peu, et avait été universellement connu pour un calomniateur de profession. En général, il paraît que les Grecs ne se faisaient aucun scrupule d'employer le mensonge lorsqu'ils voulaient perdre un ennemi ou supplanter un rival. Ce qui doit paraître bien étonnant, c'est que les gens d'église eux-mêmes ne rougissaient pas d'avoir recours à cet affreux moyen. L'empereur reçut la délation téméraire et peu charitable d'Hilarion, comme il le devait; il fit taire cet évêque, et lui ordonna d'ensevelir son secret dans le plus profond silence. Hilarion n'eut aucun égard aux louables intentions du prince; au contraire, il affecta de répandre dans le public l'anecdote scandaleuse dont il se disait dépositaire. Le patriarche, informé des mauvais propos qu'on débitait sur son compte, en fut très-irrité; il convoqua les évêques, et voulut exiger d'eux qu'ils condamnassent l'auteur de ces bruits calomnieux à lui faire publiquement réparation d'honneur.

xi.
Il demande
justice des
calomnies
dont on veut
le noircir.
Pachym. l. 4.
c. 28, 29.
Andr.

Le synode, dont la plupart des membres étaient du complot d'Hilarion, ne parut nullement disposé à entrer dans les vues du patriarche. Cette espèce de déni de justice lui donna de l'humeur, il sortit brusquement de l'assemblée, et jura que les prélats ne le verraient plus désormais assis au milieu d'eux, qu'ils ne l'eussent

vengé de l'évêque de Sélivrée. La nuit suivante, il se retira au monastère de Pammacariste, et le lendemain il envoya à l'empereur l'acte de sa démission. Il observait dans cet acte, qu'ayant été diffamé aux yeux de son troupeau, il ne pouvait plus en être le pasteur, et que, pour exécuter le serment qu'il avait fait en présence des évêques, il se croyait obligé de se dépouiller de la dignité patriarcale. Il ajoutait que, pour éviter tout scandale, il renonçait même à l'honneur du sacerdoce. Cet écrit était signé : *Jean, moine, ci-devant patriarche de Constantinople*. L'empereur, en le recevant, eut d'abord envie de le jeter au feu sans le lire ; mais l'ayant ensuite parcouru, il remarqua que le patriarche avait juré de quitter son siège ; alors l'affaire lui parut d'une tout autre conséquence ; il crut que la décision devait en être soumise à l'autorité d'un synode. Aussitôt il assemble dans son palais les évêques, avec un grand nombre d'ecclésiastiques et de moines. Les conférences durèrent plusieurs jours, et elles furent aussi longues qu'orageuses. On y examina si la démission du patriarche était conforme à l'esprit des canons. L'empereur y disputa avec chaleur, et se signala par la subtilité de ses raisonnements. Cependant, après avoir bien discuté la question, il ne savait trop quel parti prendre. La circonstance du serment l'embarrassait beaucoup. La plupart des opinants prétendaient que le patriarche s'était lié lui-même irrévocablement par ses propres paroles, et qu'il ne lui était plus permis, sans se rendre coupable de parjure, de reprendre le gouvernement de son église. Ses partisans, qui faisaient le plus petit nombre, répondaient que son serment n'était que conditionnel, qu'on pouvait

aisément le rendre nul en lui accordant la justice qu'il demandait. Ses adversaires répliquaient qu'il serait inique de condamner l'évêque de Sélivrée, ce prélat n'étant point l'auteur des discours dont le patriarche se plaignait, et n'ayant fait que les rapporter d'après un autre. C'est ainsi qu'on raisonnait dans ces assemblées, composées cependant des premiers hommes de l'église grecque, et de ses plus grands docteurs. Après bien des discussions inutiles, on convint qu'il fallait s'en rapporter à la bonne foi du patriarche, et savoir de sa bouche ce qu'il pensait de son serment et de son abdication.

xii.
Il use de détour pour
n'être pas
obligé de se
démettre.
Pachym. l. 4.
c. 32. Andr.
Oriens
Christ.

Le prélat, qui craignait de paraître céder, et encore plus de perdre sa place, commençait à s'inquiéter en voyant l'obstacle que le serment qu'il avait fait mettait à son retour. Il s'était flatté qu'Andronic, qui, depuis son premier rappel, ne cessait de le combler de faveurs, ne manquerait pas encore cette seconde fois de lui accorder tout pour le faire revenir. Quand il s'aperçut que les choses prenaient une tournure différente de celle qu'il espérait, il chercha à se tirer, par un nouveau détour, du piège où il s'était pris lui-même. Il répondit à ceux qui vinrent l'interroger, que depuis long-temps il avait formé la résolution de ne faire aucun serment, ni d'en exiger de personne; que celui qu'on lui imputait n'était qu'une simple formule dont il avait coutume de se servir lorsqu'il voulait donner plus de poids à ses paroles. *Quant à ce qui concerne la validité de ma démission, si, disait-il, ceux des membres de l'assemblée à qui il appartient d'en décider, la reçoivent tous, j'acquiescerai à leur jugement, et dès l'instant je consentirai qu'on procède à l'é-*

lection d'un autre patriarche ; je serai même le premier à délibérer sur le choix de mon successeur ; mais s'il s'en trouve seulement trois qui refusent de l'admettre , et qui la jugent contraire aux canons , alors je ne renoncerai point à la puissance que j'ai reçue du Saint-Esprit. Cette réponse , à laquelle on ne s'attendait pas , loin de terminer l'affaire , ne fit que l'embrouiller davantage ; les esprits s'échauffèrent de plus en plus ; les disputes , et même les injures recommencèrent , et on finit par se séparer sans avoir rien conclu.

L'empereur , fatigué de toutes ces chicanes , parut vouloir abandonner à leur mauvaise humeur les deux patriarches , Athanase et Jean , pour se tourner encore du côté des Arsénites ; il était même secrètement disposé à faire de grands sacrifices pour obtenir de ces fanatiques qu'ils consentissent enfin à la paix. Il leur fit dire , par une de ses parentes qui était très-attachée à la secte , qu'il désirait de conférer avec leurs chefs. Les Arsénites s'empressèrent de lui députer cinq des principaux d'entre eux , à la tête desquels étaient Lazare Corionite , et Macaire , surnommé la Colombe , qui tous deux avaient eu les yeux crevés sous le règne précédent , et qui , par conséquent , étaient en grande vénération dans le parti. Ces cinq députés furent introduits pendant la nuit auprès de l'empereur. Ce prince débuta par leur signifier , qu'il ne prétendait pas qu'on donnât la moindre atteinte aux ordinations faites par les patriarches qui avaient succédé à Arsène. Les Arsénites , sans disputer sur cet article , répondirent qu'avant tout , il fallait s'occuper de l'élection d'un nouveau patriarche , et convenir quels seraient ceux

XIII.
L'empereur
se tourne du
côté des
Arsénites.
Pachym. l. 44
c. 33. Andr.

qui auraient droit de le choisir ; que ce prélat ne devait être ni élu, ni sacré par les évêques actuels ; qu'autrement ce serait *bâtir sur le sable*. Ils se chargèrent eux-mêmes du soin de nommer le futur patriarche, et proposèrent, pour le sacrer, l'évêque des Marmaritziens, en Occident. Ce prélat avait été ordonné avant les disputes de l'église, et n'avait eu aucune part au schisme. L'empereur leur représenta que l'évêque dont ils lui parlaient était peu régulier ; qu'il prenait de l'argent pour les ordinations, et que, pour plus prompte expédition, il consacrait plusieurs prêtres ensemble, par une seule et même bénédiction. Mais, dans les principes des Arsénites, il était très-orthodoxe, et ce seul mérite ne pouvait manquer pour eux de lui tenir lieu de tout autre, et même de couvrir à leurs yeux tous les vices qu'on aurait pu d'ailleurs lui reprocher. L'empereur, sans insister davantage, eut la faiblesse de les laisser les maîtres de disposer de tout comme ils l'entendraient. Déjà les Arsénites triomphaient, lorsqu'un nouvel incident, suscité par la politique intéressée d'Athanase, vint tout à coup rompre leurs mesures, et faire évanouir leurs espérances.

An 1304.

XIV.
Prétendue
prédiction
d'Athanase.
Nic. Greg.
I. 7. c. 1.
Pachym. I. 4.
c. 34, 35.
Andr.

Le quinzième jour de janvier 1304, un moine, nommé Ménas, se rend au palais sur la fin du jour, et demande qu'on le présente à l'empereur. Andronic lui fait dire d'attendre, parce qu'il ne peut le recevoir pour le moment. *Je viens*, répond Ménas, *pour une affaire qui ne souffre point de délai, et peut-être, avant que la nuit soit arrivée, ne sera-t-il plus temps de profiter de l'avis dont je suis porteur*. Andronic, sur cette réponse, donna ordre aussitôt de le faire en-

trer. *Je vous annonce*, lui dit Ménas, *de la part du patriarche Athanase, que tous les fléaux renfermés dans les trésors de la colère divine sont prêts à fondre sur Constantinople; que cette ville criminelle est menacée d'être détruite par la peste, la famine, les inondations, et surtout par des tremblements de terre; l'unique moyen, pour écarter ces malheurs, est de faire, pendant trois jours, des prières publiques dans toutes les maisons religieuses, et de les commencer sur l'heure.* Andronic, saisi d'effroi, envoya sur le champ des ordres dans tous les monastères pour qu'on s'y mît en prières, sans cependant s'expliquer sur le motif d'une résolution si subite. Lui-même passa toute la nuit en oraison. Au lever du soleil, ce prince se disposait à entrer, suivant sa coutume, dans l'appartement de l'impératrice sa mère, pour lui rendre ses hommages, lorsqu'il sentit un léger tremblement de terre. Deux jours après il crut en sentir un second, dont la secousse lui parut plus forte. Il ne douta point qu'Athanase n'eût véritablement le don de prophétie. Aussitôt il assemble les évêques, les prêtres, tout le clergé, et les principaux d'entre les moines; il les instruit de ce qui est arrivé, et leur demande ce qu'il faut penser du saint religieux qui a prédit un pareil événement. Cette consultation donna lieu à des raisonnements remarquables par leur singularité. Cette prédiction, disaient les uns, mérite d'autant plus de confiance, que c'est un moine qui en a été l'organe; car il est à présumer que lorsque Dieu veut manifester l'avenir à un mortel, il choisit toujours de préférence quelqu'un de ces hommes qui vivent dans la solitude, dégagés du tumulte des passions, et de toute affection

terrestre. Il n'est pas, sans doute, difficile de deviner d'où pouvait partir une pareille décision. D'autres, au contraire, répliquaient qu'il ne fallait pas être grand prophète pour annoncer des calamités à une nation qui depuis long-temps était sous le bras vengeur de l'Être-Suprême, et qui, chaque jour, éprouvait les effets terribles de sa colère. D'autres prétendaient qu'il était nécessaire, pour s'assurer si cette prédiction venait véritablement d'en-haut, de connaître auparavant celui à qui on l'attribuait, afin de juger si, par la pureté de ses mœurs et la régularité de sa vie, il méritait que Dieu l'initiât dans ses secrets. Quelques-uns enfin voulaient qu'on se défiât de ces prétendus oracles, comme d'un stratagème dont on ne tarderait pas à découvrir le motif. De plus, ajoutaient-ils, il n'est pas impossible, en observant certains signes connus de ces hommes qui sont exercés dans l'étude de la nature, de faire de semblables prédictions. Ces derniers raisonnaient plus sensément que les autres, et, selon toute apparence, ils avaient trouvé le vrai nœud de l'intrigue. En effet, y aurait-il de la témérité à supposer qu'Athanase, dans le silence de sa solitude, s'était aperçu de quelque léger tremblement de terre, qui pouvait bien n'avoir été remarqué que de lui seul, et qu'il avait présumé que cette première secousse serait suivie de quelques autres? Cet ambitieux prélat avait depuis long-temps la prétention de se faire passer pour un homme à miracles. D'ailleurs, que risquait-il en hasardant une pareille prophétie? Si elle restait sans effet, il avait la ressource de dire que Dieu s'était laissé fléchir par les prières; si, au contraire, quelqu'un des divers fléaux dont il menaçait les Grecs

se faisait sentir, alors il ne pouvait manquer d'acquiescer une grande réputation de sainteté, et il n'y avait aucun doute qu'il ne fût rappelé sur le trône pontifical; c'était probablement son intention secrète.

Le lendemain, dès la pointe du jour, l'empereur mande au palais, non-seulement toutes les personnes qui s'étaient trouvées à la première assemblée, mais encore les principaux de la ville. Alors; sans agiter la question qui avait été débattue la veille, il prononça un long discours sur la manière dont les choses s'étaient passées; il parla avec enthousiasme, et protesta que ce n'était que d'après les preuves les plus solidement établies, qu'il s'était déterminé à reconnaître tous les caractères de la prescience divine dans la prédiction qui lui avait été faite. Quand il crut les esprits suffisamment préparés: *Allons*, dit-il, *allons voir le saint homme*, sans toutefois le nommer. Aussitôt il part, engageant tous ceux qui étaient présents à l'accompagner, les y excitant même par l'appât des bénédictions dont l'homme de Dieu ne manquerait pas de les gratifier; et pour que personne ne pût s'en excuser sur son âge ou sur ses infirmités, il fit donner des chevaux de son écurie à ceux qui n'auraient pas eu la force de le suivre; pour lui, il voulut faire tout le chemin à pied. Ce dut être un spectacle singulier de voir le maître de l'Empire marcher au milieu des boues, dont, suivant la remarque des historiens, les rues étaient alors remplies, à la tête d'une foule de gens de tous les états, et d'une populace innombrable qui s'empressait d'aller visiter le nouveau prophète.

Il y avait neuf ans et trois mois que les portes du monastère où Athanase résidait étaient restées fer-

xv.
L'empereur,
trainant
après lui
la populace,
va trouver
ce prélat.
Pachym. l. 4.
c. 36. Andr.
Nic. Greg. l.
7. c. 1.

xvi.
Réception
que lui fait

Athanase.
Pachym. l. 5.
c. 1. Andr.

mées; à l'arrivée de l'empereur, elles s'ouvrirent tout à coup, et l'on vit paraître le patriarche. Il était vêtu d'une méchante casaque, avait un chapeau de paille sur la tête, et un bâton à la main. On n'eut pas de peine à reconnaître que c'était là le prophète dont le prince avait fait de si grands éloges. A son aspect, chacun se découvre; le peuple et les évêques le reconnaissent pour leur patriarche, le conjurent de revenir en reprendre les fonctions, et, se prosternant humblement à ses pieds, lui demandent sa bénédiction. Athanase, avec une modestie hypocrite, refuse de la leur donner, et leur présente seulement sa main à baiser; en même temps il déclare qu'il ne remontera jamais sur le siège de Constantinople, parce que sa santé et son âge s'y opposent; mais il insinua adroitement qu'il n'ignorait pas que le peuple gémissait sous la tyrannie des grands; que le faible était opprimé par l'homme puissant, et le pauvre par le riche, vu que, depuis sa retraite, il ne se trouvait plus personne qui fût le protecteur des malheureux auprès du prince; et il finit par faire entendre qu'il remplirait volontiers ce charitable et dangereux emploi. Sa proposition fut reçue avec de grandes acclamations; l'empereur lui-même y applaudit, et dit à Athanase qu'il ne connaissait aucun homme dans tout l'Empire plus digne que lui d'une si noble fonction; qu'il le pria de s'en charger, et d'ouvrir en conséquence sa porte à tous ceux qui auraient quelques plaintes à faire. C'était un tour d'adresse qui le menait directement au but où il feignait de ne pas vouloir aller. Dès ce moment il y eut auprès de sa personne un concours prodigieux. Des gens de tout rang, de toute condition, venaient en

fohle lui demander justice des torts qu'ils prétendaient leur avoir été faits, soit dans les tribunaux, soit par les officiers du prince. Des évêques, choisis par Athanase, renvoyaient les procès, confirmaient le premier jugement, s'il y avait lieu, ou le cassaient et en prononçaient un nouveau plus équitable. D'autres présentaient à Athanase des placets, pour obtenir de l'empereur des grâces. Le prélat renvoyait ces requêtes au prince qui, sur sa recommandation, ne manquait jamais d'y avoir égard.

Andronic songeait toujours aux moyens de faire remonter Athanase sur le siège patriarcal. L'occasion lui paraissait assez favorable. La multitude continuait à demander avec impatience son ancien pasteur; il n'en était pas de même des évêques et du clergé; le premier moment d'enthousiasme était passé. Les ecclésiastiques commençaient à réfléchir sur les suites de la démarche qu'ils avaient faite. Ils prévoyaient qu'en rappelant Athanase, ils allaient se remettre sous la verge d'un prélat vindicatif, qui ne manquerait pas de maltraiter ceux qui avaient eu part à sa disgrâce. D'ailleurs, suivant l'opinion commune, on ne pouvait guère le replacer sur le trône patriarcal sans reconnaître que celui qui l'occupait depuis dix ans était un intrus, et sans déclarer nul tout ce qui était émané de son autorité; ce qui aurait replongé l'église dans le trouble et la confusion. A ces considérations venaient se joindre les inquiétudes que les ennemis d'Athanase affectaient de répandre dans les esprits, en observant qu'il ne cherchait à capter la faveur du peuple, que pour former des factions qui le reportassent de force sur le siège de Constantinople. Ses partisans, de leur

XVII.
Le clergé
s'oppose au
rétablisse-
ment
de l'ancien
patriarche.

côté, soutenaient que sa déposition n'ayant été ni volontaire ni canonique, rien ne pouvait dispenser de le rétablir. D'autres prenaient un parti mitoyen ; ils consentaient qu'on le rappelât, mais aux conditions qu'il laisserait subsister tout ce qu'avait fait le dernier patriarche ; qu'il s'engagerait par serment à traiter avec douceur les ecclésiastiques et les moines ; qu'enfin il ne s'ingérerait plus de déposer aucun prélat, de son chef, ni sans consulter les canons. Au milieu de ce conflit d'opinions, les choses restaient toujours dans le même état. L'empereur, ennuyé de ces délais, et voyant que la terreur qu'inspirait l'excessive dureté d'Athanase était la principale cause qui s'opposait à son rétablissement, fit valoir, pour détruire cet obstacle, les grands motifs de la religion. Il représenta aux évêques et aux ecclésiastiques que la sévérité d'Athanase procédait de la sainte habitude qu'il s'était faite de mener, d'après les conseils évangéliques, une vie très-austère ; ce qui l'autorisait à exiger des autres la même régularité, et lui faisait regarder les moindres fautes comme des crimes. Il ajoutait que, pour lui, il était disposé à se soumettre dorénavant à toute la rigueur de ses réprimandes ; qu'il aimait mieux souffrir que ce prélat sondât les plaies de son ame, en y portant une main cruelle, qu'en usant de ces ménagements et de cette circonspection auxquels la flatterie ne manque jamais d'avoir recours quand il s'agit de donner des leçons aux grands.

xviii.
Apologue
du
patriarche
d'Alexan-
drie.
Nic. Greg. I.
7. c. 1.

Ces maximes si édifiantes ne firent aucune impression sur le clergé, il continua à montrer toujours beaucoup de répugnance pour le rappel de l'ancien patriarche ; il se sentait d'ailleurs soutenu par l'exemple du

patriarche d'Alexandrie. Ce prélat, qui jouissait d'une grande considération, n'avait jamais approuvé la conduite d'Athanase, et ne jugeait pas qu'il fût à propos de le rétablir. Il s'en était même expliqué assez ouvertement à l'empereur en différentes circonstances, et une fois entre autres, il lui avait récité cet apologue dont chacun pouvait aisément faire l'application : *Un corroyeur avait un chat blanc qui était la terreur des souris. Cet animal tomba dans un baquet plein de la liqueur dont son maître se servait pour teindre ses cuirs. Il en sortit tout noir. Les souris crurent qu'il s'était fait moine, et que par conséquent il avait renoncé à l'usage de la chair. Dans cette confiance, elles se réunissent en grand nombre, se répandent dans la maison, et parcourent tous les coins pour y chercher leur vie. Le fripon les dévorait déjà toutes des yeux, et aurait bien voulu qu'aucune n'échappât à sa dent vorace; mais ne pouvant faire mieux pour lors, il se saisit de deux des plus grosses qu'il croqua. Toutes les autres se sauvèrent au plus vite, fort étonnées de le trouver encore plus féroce qu'il n'était avant d'avoir pris le saint habit.*

L'empereur voyant que tous les ressorts qu'il avait mis en jeu pour opérer le rétablissement d'Athanase n'avaient produit aucun effet, se proposa d'engager, s'il était possible, le patriarche Jean à aplanir lui-même les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de son dessein. En conséquence il se transporte dans sa retraite, et aussitôt qu'il en est aperçu, il s'incline profondément pour recevoir sa bénédiction. *Que Dieu vous la donne au lieu de moi*, lui dit le prélat : *vous me reconnaissez donc pour vrai patriarche?* L'empereur n'osa pas

XIX.
Retraite du
patriarche
Jean et re-
tour
d'Athanase.
Pachym. l. 5.
c. 3. 7. And.
Nic. Greg. l.
6. c. 11.
Oriens
Christ.

dire le contraire. *Puisque c'est ainsi*, repartit Jean avec fierté, *puisque mon abdication n'a point encore été reçue ni approuvée, puisque l'on fait encore mention de moi dans les prières publiques, j'excommunie, au nom de la très-sainte Trinité, qui-conque entreprendra de rétablir le seigneur Athanase.* Andronic, qui ne s'attendait pas à cette aventure, en fut étourdi comme d'un coup de foudre, il se retira sans avoir la force de proférer une seule parole. Aussitôt il assemble les évêques, et les consulte sur les suites de cette excommunication soudaine. Les prélats se trouvèrent fort embarrassés, et ne surent trop quelles raisons lui alléguer pour calmer ses inquiétudes. Cependant ce prince ne cessait de faire agir auprès de Jean des personnes affidées, qui le sollicitaient de donner volontairement sa démission. Ce patriarche, fatigué de tant d'instances, et d'ailleurs mécontent des évêques qui, suivant lui, ne montraient pas assez de zèle pour le soutenir, consentit enfin à ce qu'on exigeait de lui. Il envoya à l'empereur un acte par lequel il révoquait l'anathème qu'il avait lancé contre les partisans d'Athanase, et déclarait en même temps qu'il donnait l'absolution à ceux qui en avaient été frappés, sans toutefois approuver le rétablissement de ce prélat, parce qu'il le regardait comme un malheur pour l'église. Andronic, muni de cet écrit, le communiqua d'abord à quelques évêques, ne leur faisant lire que les lignes où il était parlé de la révocation de la sentence d'excommunication, et leur cachant soigneusement l'article où Jean condamnait de la manière la plus formelle le rappel d'Athanase. Il s'imaginait que cette déclaration du patriarche Jean

lèverait tous les obstacles, et que les évêques, n'ayant plus le prétexte de l'anathème fulminé par ce prélat, pour se dispenser de rétablir Athanase, allaient tous se réunir et le rappeler de concert. Aussitôt il leur ordonne de s'assembler pour terminer cette affaire. Deux jours entiers se passent en délibérations inutiles. L'empereur, impatient de voir que les évêques ne peuvent rien conclure, monte à cheval, se rend au synode, et, sans autre formalité, prend avec lui ceux qui étaient pour Athanase, et les invite à aller ensemble le trouver. Arrivés à son monastère, ils l'habillent comme ils peuvent en patriarche, lui faisant des habits pontificaux des premiers vêtements qu'ils rencontrent sous leurs mains, puis le conduisent en cet état, à pied, et environné d'une foule innombrable de peuple, au palais de Sainte-Sophie. Le lendemain, 24 août, Jean sortit de la ville sans prendre congé de l'empereur, et se retira secrètement à Sozopolis sa patrie, où il finit ses jours, ne cessant de protester contre la violence qui lui avait été faite, et d'adresser des prières à Dieu pour qu'il rendît la paix à l'église, et la tranquillité à l'état.

Tandis que l'empereur disputait avec ses prêtres, les Catalans battaient les Turks. Leur armée avait au printemps traversé la Propontide ou mer de Marmara, et était abordée au cap Artace, dans le voisinage de Cyzique. C'était alors un lieu charmant; son terrain fertile et bien cultivé produisait de riches moissons et des fruits délicieux; les fléaux qui désolaient tout l'Empire semblaient l'avoir respecté; aussi avait-il tenté la cupidité des Turks, et le jour même que les Catalans vinrent y débarquer, ces barbares s'étaient mis le

XX.
L'armée catalane fait une descente au cap Artace. Munt. c. 203. Zurita Ann. Arag. part. I. l. 6. c. 1. Moncada, c. 9.

matin en devoir de s'y établir. Ils avaient essayé de forcer une espèce de retranchement qui en faisait le principal boulevard ; mais la belle défense des troupes qui gardaient ce poste, les avait obligés de se retirer avec perte. Roger, instruit de cet événement, jugea que les ennemis ne devaient pas être encore fort éloignés, il voulut profiter de l'occasion pour les surprendre. Ses coureurs vinrent lui annoncer qu'en effet ils n'étaient qu'à six milles de là.

xxi.
Roger se
propose
d'attaquer
les Turks.
Munt. c. 203.
Moncad. c.
10.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.

Roger assemble son armée à la hâte, et lui communique ses projets. Il fait envisager à ses soldats la gloire qui les attend, et la haute opinion qu'ils donneront de leur valeur tant aux ennemis qu'aux Grecs leurs alliés, si les premiers pas qu'ils vont faire dans la brillante carrière qui s'ouvre devant eux sont marqués par la victoire. Il leur représente que le succès de la grande expédition qu'ils ont entreprise dépend de celui de leur début. Il leur prescrit ensuite l'ordre dans lequel il faut marcher au combat, la manière dont ils doivent recevoir l'ennemi et le repousser ; il leur recommande surtout de ne lui faire aucun quartier. Son intention était d'inspirer aux Turks plus de terreur, et en même temps de mettre les siens dans la nécessité de vaincre ou de mourir, en leur ôtant tout espoir de sauver leur vie s'ils se laissaient battre. Toute l'armée l'écouta avec transport, jeta de grands cris de joie, et lui promit d'être fidèle à ses instructions. Roger, profitant de la bonne volonté de ses soldats, se met aussitôt en mouvement ; il était avec Marules à la tête de la cavalerie qui formait l'avant-garde. Ce corps portait deux étendards, l'un aux armes de l'empereur Andronic, et l'autre aux armes de Roger. Suivait l'infanterie

commandée par Corbaran d'Alet, sénéchal de l'armée. Cette seconde troupe marchait sous deux bannières. Sur la première on voyait représenté l'écusson de Jacques, roi d'Aragon, et sur l'autre celui de Frédéric, roi de Sicile. Quelques auteurs espagnols prétendent que, suivant une des conditions du traité conclu avec Andronic, les Catalans devaient prendre possession, au nom de leurs propres souverains, des pays où ils porteraient leurs armes victorieuses. Mais il n'y a pas d'apparence que l'empereur des Grecs eût voulu soudoyer des troupes pour faire des conquêtes au profit des Latins.

Les Catalans se mirent en marche sur le minuit, et se trouvèrent au point du jour très-près des Turks, qui ne les attendaient pas. Ces Barbares reposaient alors tranquillement sous leurs tentes au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, et environnés d'un riche butin qu'ils traînaient après eux. A l'instant même Roger et Marules se jettent avec leur cavalerie dans le camp des ennemis, écrasent et massacrent tout ce qui se trouve sous leurs pieds. Ceux des Turks qui n'avaient pas encore passé du sommeil dans le sein de la mort, se saisissent de leurs armes et se mettent, comme ils peuvent, en défense; dans l'impossibilité de se rallier, ils combattent par pelotons, et disputent leur vie en désespérés. Peu de temps après arrivent les Almogavares; alors ce ne fut plus qu'une boucherie. Trois mille cavaliers turks et dix mille fantassins restèrent sur la place; il n'y eut qu'un petit nombre qui échappa par la fuite à l'épée des Catalans. Les vainqueurs firent captifs les enfants et leurs mères, et s'emparèrent de toutes les richesses qui se trouvèrent dans le camp des Turks.

xxii.
Défaite de
ces Barbares
par les
Catalans.
Muntan. c.
203.
Zurita Ann.
Arag. l. 6.
p. 1. c. 1.
Monc. c. 10.

xxiii.
Nouvelle de
cette
victoire;
comment re-
que à
Constanti-
nople.
Munt. c.
203.
Moncad. c.
11.

Le bruit de cette victoire vola bientôt à Constantinople. A cette nouvelle, les habitants se livrèrent aux transports de l'allégresse la plus vive. Les acclamations redoublèrent, lorsqu'ils virent entrer dans le port quatre galères chargées des effets les plus précieux trouvés parmi les dépouilles de l'ennemi. C'était un présent que Roger adressait aux deux empereurs. Les soldats ayant voulu donner à la princesse Marie, épouse de leur général, des marques de leur attachement, lui envoyèrent aussi, au nom de toute l'armée, ce qu'il y avait de plus rare dans la partie du butin qui leur revenait. La joie de la noblesse et des grands n'était pas aussi franche que celle du peuple. Les courtisans commencèrent à inspirer de la défiance à l'empereur contre Roger et ses compagnons. Ils disaient qu'il était imprudent de remettre le salut de l'état entre les mains de ces étrangers; que leurs forces étaient beaucoup supérieures à celles qu'on pourrait jamais leur opposer, si malheureusement cette supériorité venait à leur inspirer l'audace de former des entreprises dangereuses. Michel, son fils, appuyait ces discours, et fortifiait ces craintes. Ce prince ne pouvait pardonner aux Catalans de ce qu'avec un très-petit nombre de troupes, ils avaient remporté une victoire si éclatante contre ces mêmes Turks, en présence desquels il avait fui quelques mois auparavant si honteusement, quoiqu'il fût à la tête d'une puissante armée. Le dépit qu'il en conçut fit naître dans son cœur une violente animosité contre les Catalans. Dès ce moment, il ne s'occupa plus que des moyens de les perdre, et ne laissa échapper aucune occasion ou de relever leurs fautes ou d'affaiblir leurs succès. Il affecta de faire observer

qu'ils n'avaient pas tiré de cette victoire, qu'on faisait sonner si haut, tout l'avantage qui devait en résulter. En effet les Catalans donnèrent aux Turks le temps de revenir de la terreur dont ils avaient été frappés par cette première défaite. Séduits par les agréments du lieu où ils se trouvaient, ils oublièrent l'ennemi et restèrent dans l'inaction. Ce ne fut qu'au mois d'octobre qu'ils songèrent à sortir de leurs cantonnements. Le premier novembre, veille du jour qu'ils avaient fixé pour leur départ, le temps changea tout-à-coup; il s'éleva des vents furieux, accompagnés de pluies glaciales et d'un froid cuisant; les rivières sortirent de leur lit, et les chemins devinrent impraticables. Roger ayant tenu conseil, il fut décidé qu'il fallait attendre le printemps suivant pour se remettre en campagne.

Les Catalans choisirent Cyzique pour y passer la mauvaise saison. Cette ville était bien fortifiée, et pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie. Afin d'éviter, autant qu'il serait possible, tout différend entre les habitants et les soldats, on nomma de part et d'autre six commissaires pour juger les contestations, régler le prix des denrées, et veiller au maintien de la discipline et de la police. Après ces arrangements, Roger donna ordre à Ferdinand d'Aones d'aller hiverner avec la flotte dans l'île de Chio. Ensuite il prit le chemin de Constantinople, tant pour y voir la grande-duchesse sa femme, que pour conférer avec l'empereur sur les opérations de la campagne prochaine. Ce fut alors qu'il eut lieu de reconnaître que Michel n'était point disposé en sa faveur. Roger s'étant rendu à son palais pour lui faire visite, ce prince refusa de le voir, sous prétexte que les habitants de Cyzique avaient

xxiv.
Roger passe
l'hiver à
Cyzique.
Munt. c.
203.
Moncada, c.
11. 12.
Zurita, Ann.
Arag. l. 6. p
1. c. 1.

beaucoup à se plaindre de ses troupes. Pour Andronic, il traita Roger de la manière la plus distinguée; il approuva ce qu'il avait fait, et tout ce qu'il se proposait de faire encore; il lui donna même des sommes considérables pour être distribuées en présent à ses soldats.

XXV.
Ferdinand
Ximenès
d'Arenos se
sépara de
Roger.
Moncad. c.
12.
Pachym. l.
5. c. 14.

Pendant leur quartier d'hiver, les Catalans vécurent assez long-temps en bonne intelligence, mais ensuite la discorde les divisa. Ferdinand Ximenès d'Arenos, chevalier de grande naissance, et brave officier, n'approuvait point la manière dont le général conduisait ses troupes, ou plutôt il était mécontent de ne pas jouir dans l'armée du rang et des prérogatives qu'il croyait lui être dus. Il se sépara de Roger, et reprit avec les siens le chemin de la Sicile. En passant par Athènes, il s'y arrêta et se rendit à l'invitation que le duc lui fit d'entrer à son service. Ce prince lui conféra des emplois militaires, qu'il remplit avec distinction jusqu'à ce que des circonstances particulières, dont nous parlerons dans la suite, -l'engagèrent à venir rejoindre les Catalans.

XXVI.
Mort de
Théodora,
mère de
l'empereur.
Pachym. l. 5.
c. 4. Andr.

Cette même année, l'empereur perdit Théodora sa mère; cette princesse mourut la seconde semaine de carême. Andronic lui fit faire de superbes funérailles. On la transporta en grande cérémonie, du palais où elle était décédée, au monastère de Lipse. Le clergé séculier et régulier y assista, faisant retentir l'air de chants lugubres. Tous les grands de l'Empire et les principaux citoyens accompagnèrent le convoi. L'empereur ne quitta point le cercueil de sa mère pendant toute la marche, qui fut longue et pénible. Le corps de la princesse resta exposé plusieurs jours avant l'inhumation, dans l'église du monastère qu'elle avait choisi pour être le lieu de sa sépulture. Pendant tout ce temps on

lui rendit les honneurs prescrits par l'étiquette; les tribunaux furent fermés, et toutes les affaires demeurèrent suspendues; mais ce qui honora le plus cette pompe funèbre, ce furent les larmes des pauvres, qui pleuraient Théodora comme leur mère.

Aussitôt après les fêtes de Pâque, l'impératrice Irène se proposa de faire un voyage à Thessalonique, sous prétexte d'aller voir Simonide sa fille, épouse du crâle de Servie. Elle désira d'emmener avec elle Jean despote, son fils aîné. Andronic voulut qu'auparavant il fût procédé à la consommation du mariage de ce jeune prince avec la fille de Chumne, préfet du caniclé. Les deux époux avaient déjà reçu la bénédiction de l'église, mais ils étaient restés jusqu'alors séparés l'un de l'autre. L'impératrice ayant enfin surmonté son ancienne répugnance pour cette union, fit elle-même la cérémonie de les introduire dans le lit nuptial. Jean ne vécut que quatre ans avec sa jeune compagne; il mourut sans laisser de postérité. Après la célébration des noces, Irène se mit en route; l'empereur l'accompagna pendant quelques jours, puis il se sépara d'elle, et s'en revint à Constantinople.

Le cours de cette année fut marqué par des malheurs de toute espèce; les saisons parurent dérangées, et le huitième du mois d'août il y eut un tremblement de terre, qui à la vérité se fit peu sentir dans la capitale; mais dont les effets furent terribles dans presque toutes les provinces de l'Empire; on crut que l'île de Crète et celle de Rhodes allaient s'engloutir. Les secousses ébranlèrent Corone, Méthone, une grande partie du Péloponèse, et y causèrent des désastres affreux. Ces tristes nouvelles jetèrent la consternation dans la ville, où les

xxvii.
Mariage de
Jean, fils de
l'empereur,
avec la fille
de Chumne.
Pachym. l. 5.
c. 5. Andr.
Fam. Bys. p.
236.
Nic. Greg. l.
7. c. 5.

xxviii.
Tremble-
ment de
terre dans
tout
l'empire.
Pachym. l. 5.
c. 11. Andr.

esprits étaient encore tout agités de la terreur dont les avait frappés un de ces événements auxquels, dans ce siècle, personne ne daignerait seulement faire attention. Un jeune diacre, possesseur d'une grande fortune, eut la folle vanité de vivre avec le faste d'un prince de l'église. Bientôt ses dépenses excessives eurent dissipé tout son bien; il emprunta et ne put rendre. Incapable de soutenir jusqu'au bout le rôle de prélat, il fut effrayé et du nombre et des clameurs de ses créanciers; il se pendit. Toute la ville de Constantinople regarda cette aventure comme une calamité publique, et jamais l'ancienne Rome ne fut plongée dans un deuil plus profond, le jour qu'on menait au supplice une vestale qui avait perdu sa virginité.

AN 1305.
 XXX.
 Mort de
 Cazan.
 Pachym. l. 6.
 c. 1.
 De Guig.
 hist. des
 Huns.
 1, 3. p. 269
 et suiv.

Au commencement de l'année suivante, on apprit la mort de Cazan, prince des Mongols établis dans le Khorasan. Cazan haïssait les Musulmans, et s'était, dans plusieurs occasions, signalé contre eux par les armes. Sa femme, fille du roi d'Arménie, l'avait converti à la foi de Jésus-Christ, et il en portait l'auguste nom sur ses étendards; il était même si favorable aux chrétiens qu'il avait fait des tentatives pour les remettre en possession du royaume de Jérusalem. Pachymère en parle avec éloge. Il nous le représente comme un prince sérieux, appliqué, et qui, au lieu de chercher dans ces plaisirs frivoles qui font souvent l'unique occupation des cours, un amusement pour se délasser des fatigues de l'administration, ne croyait pas avilir ses mains royales en les employant à forger et à polir des éperons, des casques, des cuirasses, des épées. Mais ce qui le rendait beaucoup plus recommandable encore, c'est qu'il était grand amateur de la justice; qu'il con-

naissait les devoirs de la souveraineté, s'en acquittait avec la plus scrupuleuse exactitude, et que tous ses sujets lui étaient également chers. Andronic s'était empressé de rechercher l'alliance d'un prince si sage, et de l'engager à se servir du crédit qu'il avait sur les chefs des Tartares orientaux, pour les empêcher de ravager les terres de l'Empire. Cazan entra volontiers dans les vues d'Andronic. Il fit publier une ordonnance par laquelle il défendait à tous ceux de sa nation d'inquiéter désormais les Grecs, sous peine d'encourir sa disgrâce; il menaça en même temps les Turks de tomber sur eux avec toutes ses forces, s'ils ne cessaient leurs brigandages. Cette défense et ces menaces ne furent pas sans effet; elles continrent ces Barbares; au reste cet avantage ne fut pas de longue durée. Cazan mourut peu après, à la fleur de l'âge; il ne régna que six ans. Avec lui disparut l'espérance qu'Andronic avait conçue de rendre, par son moyen, la tranquillité à l'Empire du côté de l'orient. En effet, à peine eut-il fermé les yeux, que les Turks se remirent en campagne. La cour de Constantinople fut alarmée de ces mouvements; elle pressa les Catalans de sortir de leurs quartiers. Le séjour de Cyzique leur plaisait, et ils ne pensaient point à le quitter encore, quoiqu'on fût déjà au printemps; mais les ordres de l'empereur ne leur permirent pas de différer davantage. Ils se disposaient à obéir, lorsqu'un événement malheureux vint retarder leur départ.

Deux Alains attendaient auprès d'un moulin qu'on leur remît la farine du blé qu'ils y faisaient moudre. Quelques Almogavares survinrent et cherchèrent querelle à la meunière. Les deux Alains prirent la défense de cette femme, et dans leur colère ils parlèrent

xxx.
Querelle
entre les
Alains et les
Almogavares
Moncada, c.
13.

Pachym. l. 5.
c. 21. Andr.

de Roger avec mépris; ils eurent même l'imprudence de dire qu'ils pourraient bien lui faire éprouver le même traitement qu'au grand-domestique Alexis Raoul. Ces paroles menaçantes furent rapportées à Roger. Soit par son ordre, soit de son consentement, les Almogavares, cette nuit-là même, tombèrent sur les Alains, et les auraient tous égorgés, si les ténèbres n'en eussent dérobé un grand nombre à leurs coups. Dès que le jour parut, les deux partis en vinrent de nouveau aux prises. Les Almogavares eurent encore l'avantage; les Alains furent obligés de se retirer après avoir perdu plus de trois cents des leurs, et, pour comble d'infortune, le fils de George, leur chef, fut trouvé parmi les morts. Ce fatal accident rendit les Alains furieux. Ils voulaient tous abandonner les drapeaux de l'Empire; plusieurs désertèrent en effet, et on eut bien de la peine à retenir les autres. Roger tâcha d'apaiser à force de caresses le courroux de George; il lui offrit même de grandes sommes d'argent pour le consoler de la perte de son fils. George prit une pareille offre pour un nouvel outrage, et n'en fut que plus irrité contre les Catalans; mais il sut déguiser son ressentiment jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion favorable de se venger.

xxxii.
Départ de
l'armée
catalane.
Moncada, c.
13.

Il s'écoula du temps avant que la tranquillité fut rétablie. L'armée ne put partir que vers les premiers jours de mai. Elle se trouvait alors composée d'un corps de six mille, tant Catalans qu'Aragonnais et Almogavares, d'un autre corps de mille Alains, et de quelques compagnies de troupes nationales, conduites par Marules. Nestonge, grand-primicier, servait aussi dans la milice impériale. Tous ces officiers étaient

obligés d'obéir aux ordres de Roger. Le grand-duc, après avoir fait la revue de son armée, quitta enfin Cyzique, et se rendit d'abord à Ancyre, d'où il se remit en marche pour aller faire le siège de Germe, place forte possédée par les Turks. A son approche, la garnison prit l'épouvante, et se retira ; mais, malgré la précipitation de sa fuite, il ne lui fut pas possible d'éviter la rencontre des Catalans.

Roger poursuivant sa marche, arriva dans une ville de Phrygie que les historiens ne nomment pas, et où il fit un acte de rigueur qui dut rendre son commandement bien redoutable. Cette place avait pour gouverneur un Bulgare nommé Cranislas ; c'était un brave guerrier, distingué par sa naissance. Cranislas ayant été fait prisonnier dans la guerre de Michel Paléologue contre Lacanas, ce fameux usurpateur du royaume de Bulgarie, était resté pendant plusieurs années dans les fers. Depuis, il avait trouvé le moyen non-seulement de sortir de captivité, mais même de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Andronic, qui lui avait donné un gouvernement en Asie. Ces considérations n'empêchèrent pas que Roger ne le condamnât à être pendu avec douze de ses principaux soldats. On ne dit point quelle fut la cause de ce traitement. Il est à présumer que, dans quelque circonstance, Cranislas n'avait pas fait, au jugement de Roger, tout ce que son devoir exigeait. Peut-être avait-il abandonné avec trop de facilité quelque poste important. Les Grecs, touchés du sort de cet officier, se réunirent pour demander à Roger sa grâce ; ils lui rappelèrent les services que Cranislas avait rendus à l'état, la faveur dont il jouissait auprès d'Andronic, et le chagrin que ce prince

xxxii.
Rigueur de
Roger.
Pachym. l. 5.
c. 3. Andr.
Monc. c. 13.

ressentirait en apprenant qu'on eût ainsi traité un homme qui lui était cher. Roger voulut bien céder à ces représentations. Les Catalans et les Almogavares continuèrent leur marche et s'avancèrent vers Philadelphie, ville située sur le bord du Pactole. Caraman Alisyras, après s'être emparé par surprise de Tripoli sur le Méandre, était venu l'assiéger.

xxxxiii.
Bataille de
Philadelphie.
Munt. a.
205.
Zarit. Ann.
Arag. p. 1.
l. 6. c. 1.
Munc. c. 13.
Nic. Greg. l.
7. c. 3.
Pachym. l. 5.
c. 21 et 23.
Andr.
Mariana, l.
15.

Philadelphie était réduite aux abois et tellement pressée par la disette, qu'une tête d'âne s'y vendait plusieurs sicles, et une petite quantité de sang de porc ou de mouton ne se donnait pas à moins d'un écu d'or. Dès que l'émir turk eut nouvelle de l'approche des Catalans, il ne jugea pas à propos de les attendre sous les murs de Philadelphie; il marcha à leur rencontre, ne laissant devant cette ville qu'un détachement pour la tenir bloquée. A peine les Turks eurent fait deux milles de chemin, qu'ils se trouvèrent en présence des Catalans. Leur armée se montait à huit mille cavaliers et à douze mille fantassins, tous levés en Caramanie, c'est-à-dire, dans un pays qui produisait les hommes les plus braves et les plus robustes qu'il y eût dans l'Asie. Les Catalans étaient beaucoup inférieurs en nombre; mais ils l'emportaient sur l'ennemi par la discipline, par l'art de combattre et la nature de leurs armes. On ne tarda pas à en venir aux mains. Les Barbares, malgré leur bravoure, furent obligés de plier, et les Catalans les poussèrent du côté de Philadelphie. Lorsque les deux armées furent à la vue de la ville, le combat recommença avec une nouvelle fureur. Ce fut alors qu'on se porta de part et d'autre les coups les plus terribles. La victoire resta même long-temps indécise; enfin les infidèles se laissèrent

entamer; le désordre se mit dans leurs escadrons; la déroute devint générale, et des vingt mille soldats dont leur armée était composée, à peine y en eut-il quinze cents qui échappèrent à la mort. Ces fuyards allèrent avec leur chef chercher un asile chez un autre prince de leur nation. Si l'on veut en croire les historiens du temps, l'armée alliée ne perdit que quatre-vingts cavaliers et cent hommes d'infanterie.

Les habitants de Philadelphie sortirent de leur ville, et marchèrent en bel ordre au-devant de leurs libérateurs. Ils étaient conduits par leurs magistrats et par l'évêque Théolepte, ce prélat guerrier qui avait voulu, comme nous l'avons vu ailleurs, arrêter Tar-chaniote. Les Catalans entrèrent dans Philadelphie en triomphe. La cavalerie s'avancait la première, avec les étendards et les guidons enlevés aux Turks; venait ensuite une longue file de voitures chargées d'un butin immense et d'une multitude de femmes, d'enfants et de jeunes gens captifs. L'infanterie fermait la marche. Les officiers se faisaient remarquer par la richesse de leurs vêtements, par la beauté et par l'éclat de leurs armes. Il n'y avait point de soldat qui ne fût couvert de soie ou d'étoffe d'écarlate, produit du butin fait précédemment sur l'ennemi; non que les Turks fussent alors dans l'usage de porter des habits précieux; mais c'étaient les dépouilles que ces Barbares avaient eux-mêmes enlevées d'abord aux Grecs, et qui étaient ensuite devenues la proie des Catalans. Les vainqueurs passèrent quinze jours dans la ville, au milieu des fêtes que leur donnèrent les naturels du pays, qui reconnaissaient hautement leur devoir la vie et la liberté. Ce succès causa aussi une grande joie dans

xxxiv.
Entrée
triomphale
des Catalans
dans cette
ville.
Muntaner, c.
205.
Moucada, c.
14.
Zurita, part.
1. l. 6. c. 1.

Constantinople, et y fut célébré par des réjouissances publiques.

xxxv.
Roger fait
couper la
tête au gou-
verneur de
Culé.

Munt. c.
205.
Moncada. c.

14.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.

Roger quitta Philadelphie pour aller délivrer de la tyrannie des Barbares d'autres contrées, dont les habitants l'appelaient à leur secours. Il dirigea sa marche vers le fort de Culé, éloigné de quelques lieues de cette ville. Mais les Turks qui occupaient ce poste n'osèrent pas l'attendre; à son approche, ils disparurent tous. Les habitants de Culé ouvrirent leurs portes aux Catalans, et les reçurent avec joie. Cependant Roger les traita avec assez de sévérité. Il leur reprocha d'avoir livré trop facilement leur ville aux Turks, et pour les en punir il fit couper la tête à leur gouverneur, et condamna à la potence le plus ancien des capitaines de la garnison. Ce malheureux étant resté quelque temps suspendu sans mourir, ceux qui assistaient à son supplice, prirent cet événement pour un miracle. Ils coupèrent la corde et sauvèrent le patient.

xxxvi.
Projet de
chasser les
Turks des
provinces
maritimes.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Moncada. c.
14.

Pachym. l. 5.
c. 24. Andr.

Roger, après la délivrance de Culé, reprit le chemin de Philadelphie. Pendant le second séjour qu'il fit dans cette ville, ses troupes s'y conduisirent avec la plus grande licence. Ils en traitèrent inhumainement les habitants; ils les mirent à contribution, pillèrent leurs demeures, ravagèrent leurs possessions. C'est au moins ce qu'en dit Pachymère, et les historiens espagnols ne le contredisent point. Cependant les chefs de l'armée catalane jugèrent essentiel, avant d'entreprendre aucune expédition ultérieure, de chasser les Turks des provinces maritimes. En effet il était dangereux pour les Catalans de laisser l'ennemi maître des postes situés derrière eux, puisque par-là ils courraient les risques de voir interceptée leur communication

avec la flotte. Ils se rendirent donc de Philadelphie à Nyssa, d'où, en côtoyant le Méandre, ils arrivèrent à Magnésie.

Cette ville était commandée par Attaleïote, qui la regardait comme son propre domaine; il y disposait de tout en maître, du consentement des habitants dont il avait su gagner l'affection. Il refusait même de reconnaître l'autorité de Nestonge Ducas, gouverneur de la province, à qui il ne voulait seulement pas permettre d'entrer dans la place. Dès que le grand-duc parut, Attaleïote alla à sa rencontre, et s'empressa de lui faire les plus grands honneurs. Roger en fut flatté, il lui accorda son amitié, et se déclara hautement son protecteur. Il rendit à Andronic un si bon témoignage de la conduite d'Attaleïote, que ce prince, qui le regardait comme un rebelle, le tint ensuite pour un de ses plus fidèles sujets. Nestonge en conçut un grand dépit. Il était indigné de voir que Roger voulût soutenir son ennemi, et que de plus il prétendit lui donner des ordres. Il prit donc le parti de revenir à la cour, dans l'intention d'y cabaler contre le grand-duc. Roger désirait que sa femme vînt le trouver. Comme les chemins n'étaient pas sûrs, il ordonna à Nestonge de lui fournir une escorte, pour accompagner ceux qui devaient aller chercher cette princesse à Constantinople. Nestonge feignit d'accorder plus qu'on ne lui demandait; il se chargea de conduire lui-même les députés. Il se fit accompagner d'un de ses secrétaires, avec lequel il fabriqua un plan d'accusation contre Roger; mais leur complot échoua par le crédit d'Irène, belle-mère du grand-duc. Cette princesse voulait même que l'empereur son frère abandonnât ces deux déla-

xxxvii.
Complot de
Nestonge
contre
Roger.
Pachym. l. 5.
c. 24. Andr.

teurs à la vengeance de son gendre. Un dimanche, Andronic convoque une grande assemblée, et y prononce un discours dans lequel il fait un magnifique éloge du grand-duc, reconnaissant que les honneurs dont il l'a comblé, et l'autorité dont il l'a revêtu, sont encore bien au-dessous de son mérite et de ses services. D'un autre côté, il invective avec colère contre la conduite de Nestonge. Lorsqu'il eut cessé de parler, il fit couper les cheveux et la barbe au secrétaire, déclara le maître déchu de tous ses emplois, et le condamna à une étroite prison. Ce jugement intimida ceux qui auraient été tentés de desservir le grand-duc auprès de l'empereur; et en même temps il conduisit Roger à sa perte, en lui inspirant trop de confiance, et en le rendant moins circonspect dans ses démarches.

xxxviii.
Corbaran
d'Alet tué
par les
Turks.
Munt. c.
206.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Moncada, c.
15.

A peine Roger avait eu le temps de prendre quelque repos à Magnésie, que deux députés des habitants de Tiria vinrent lui représenter que leur ville n'était pas assez forte pour résister aux assauts des Turks, et qu'elle tomberait bientôt en leur pouvoir, si on tardait à la secourir. Ils ajoutèrent qu'il serait aisé dans le moment présent de surprendre les ennemis, parcequ'ils ne se tenaient point sur leurs gardes. Roger croit devoir profiter de cet avis. Sans différer, il part avec un détachement de ses troupes, prend le chemin de Tiria, et y entre avant le jour. Au lever du soleil, les Turks sortis de leurs retraites se mirent, suivant leur usage, à courir la plaine, et ne manquèrent pas de venir insulter la ville qu'ils croyaient toujours dépourvue de garnison. Corbaran d'Alet, sénéchal de l'armée, fut commandé pour faire une sortie sur eux. Il les chargea avec tant de furie, qu'il les rompit du

premier choc, et en tua la plus grande partie; le reste se sauva vers les hauteurs. Corbaran poursuivit les fuyards avec sa cavalerie; mais il ne put les atteindre, parce que les chevaux des Turks étaient beaucoup plus agiles que les siens. Arrivé au pied de la montagne où ils s'étaient mis en sûreté, Corbaran fit descendre de cheval ses cavaliers, et marchant à leur tête, il gravit avec eux contre les rochers pour y aller relancer l'ennemi. Les Barbares s'étaient postés si avantageusement, qu'ils repoussaient sans peine les Catalans à coups de pierres et de flèches. Corbaran, pour être plus leste, avait quitté sa cuirasse et son casque. Cette imprudence lui coûta la vie; une flèche le frappa à la tête et l'étendit sur le carreau. Cet accident fit perdre courage à sa troupe; elle se retira avec précipitation. La mort de ce brave capitaine causa un deuil universel dans toute l'armée. Roger en fut plus affligé que personne. Il projetait de lui faire épouser une fille qu'il avait eue d'une habitante de l'île de Chypre. L'histoire nous laisse ignorer si c'était le mariage ou l'amour seul qui l'avait uni à cette dame. Corbaran fut inhumé dans un temple où reposait, dit Montaner, le corps de saint Georges. Ce temple était situé à deux lieues de Tiria. Les Catalans firent à Corbaran de magnifiques obsèques, élevèrent sur son corps un tombeau de marbre, et restèrent huit jours dans ce lieu pour y honorer sa mémoire.

De Tiria, Roger se rendit à Éphèse. Ce fut là que Béranger de Rocafort vint le joindre avec deux cents chevaux et mille Almogavars. Ce guerrier n'avait pu s'embarquer avec Roger; il avait été obligé de différer son départ à cause d'un différend survenu entre lui et

xxxix.
Béranger de
Rocafort
vient trou-
ver Roger à
Éphèse.
Muntaner, c.
206.

Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Moncada, c.
15.

le roi de Naples. Rocafort, pendant la guerre de Sicile, s'était rendu maître de plusieurs places en Calabre. A la paix, il refusa de les rendre, à moins qu'on ne lui comptât une somme d'argent considérable. Le monarque napolitain fut long-temps sans vouloir payer; mais enfin il lui fallut céder; ce qui l'indisposa beaucoup contre Rocafort, qui dans la suite eut lieu de se repentir d'avoir traité ce prince avec tant de hauteur. Roger reçut Bérenger de Rocafort avec de grandes démonstrations d'amitié; et pour se l'attacher plus intimement, il lui donna en mariage sa fille qu'il avait destinée à Corbaran. De plus il lui conféra la dignité de sénéchal de l'armée, vacante par la mort de ce brave officier. Si l'on en croit Pachymère, les Éphésiens eurent beaucoup à souffrir du séjour des Catalans dans leur ville. Il prétend que ces étrangers s'y portèrent aux derniers excès, et qu'ils exercèrent contre les habitants les cruautés les plus atroces. Il ajoute même qu'à Mitylène ils poignardèrent un des principaux citoyens nommé Macrami, parce qu'il ne se pressait pas de leur délivrer cinq mille écus qu'on lui demandait. Les Catalans, aussitôt après la jonction des troupes de Rocafort, se remirent en marche pour aller à Dania. Avant de quitter Éphèse, Roger envoya sous bonne escorte à Magnésie l'argent, les chevaux, les armes et tout le butin qu'il avait acquis par ses victoires. Magnésie était la ville la plus sûre qu'il y eût alors dans ces contrées; c'est pourquoi Roger la choisit pour être le dépôt de ses richesses. D'ailleurs il comptait beaucoup sur la fidélité d'Attaleïote qu'il regardait comme son ami.

XL.
Les Catalans

Les Catalans, arrivés à Dania, y délibérèrent sur leurs

prochaines opérations. Ils convinrent tous de marcher vers la Pamphylie, où les principales forces des Turks se trouvaient réunies. Ils désiraient de leur livrer bataille, afin de leur porter un coup décisif. L'émir Sarcan, qui dominait dans les cantons voisins de Dania, n'attendit point qu'ils vinssent l'attaquer. Il s'avança pour les défier, jusqu'aux portes de la ville, mettant tout à feu et à sang dans les environs. Les soldats catalans, indignés d'une pareille audace, coururent, sans prendre l'ordre de leurs officiers, sur ces Barbares, les mirent en fuite et leur tuèrent trois mille hommes. Roger et les autres chefs de l'armée crurent qu'il fallait profiter de cette ardeur du soldat, et de la confiance que lui inspirait la victoire qu'il venait de remporter. Six jours après, ils donnèrent le signal du départ. L'armée quitta donc Dania, traversa la Carie, et tout cet espace de pays situé entre la mer Égée et l'Arménie Mineure, sans trouver d'ennemis qui s'opposassent à leur marche. Les chrétiens de ces malheureuses contrées les comblaient de bénédictions, et les contemplaient avec une sorte de respect. La plupart d'entr'eux n'avaient vu de leur vie des troupes chrétiennes, parce que les Grecs, depuis long-temps, étaient ou trop faibles ou trop lâches pour porter si loin leurs armes.

A quelque distance du mont Taurus, qui sépare la Cilicie de l'Arménie, les Catalans firent halte, et tinrent conseil sur la nécessité de reconnaître les passages, et de s'assurer s'ils n'étaient point gardés. Tandis qu'on délibérait, les coureurs de Roger aperçurent les ennemis qui, postés dans les gorges de la montagne, observaient les mouvements des troupes catalanes. Les

répriment
l'audace de
Sarcan.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Moncada, c.
16.

XXI.
Victoire des
Catalans, au
pied du
mont
Taurus.
Munt. c.
307.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Monc. c. 17.

Turks, voyant qu'ils étaient découverts, débouchèrent aussitôt dans la plaine pour tomber sur les Catalans, avant qu'ils eussent le temps de se remettre de la fatigue d'une si longue marche, et qu'ils pussent se poster avantageusement. L'armée des infidèles était forte de trente mille hommes, dont vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Il s'en fallait beaucoup que celle des chrétiens fût aussi nombreuse. Au moment d'engager le combat, les Almogavares frappèrent, suivant leur usage, la terre de l'épée, en criant : *Fer, réveille-toi*. A ce signal les deux armées s'approchèrent et se heurtèrent impétueusement. On se battit de part et d'autre avec le plus grand courage, et des deux côtés il se fit des actions héroïques. Les Catalans, accablés par le nombre, se trouvèrent pendant quelques instants dans la position la plus critique; mais les officiers ayant fait retentir l'air du nom d'*Aragon*, les soldats, à ce cri, se sentirent animés d'une nouvelle ardeur; redoublèrent d'efforts et reprirent la supériorité. Les Musulmans à leur tour commencèrent à lâcher pied, ne cessant toutefois de combattre en braves gens. Enfin ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille. Ils firent leur retraite, en se défendant avec intrépidité contre le vainqueur, qui les poursuivit sans relâche jusqu'à la fin du jour. Les Catalans passèrent la nuit sous les armes. Ce ne fut qu'au lever de l'aurore qu'ils reconnurent l'importance de leur victoire; ils virent alors la terre trempée de sang et couverte de monceaux d'hommes et de chevaux, que la mort avait entassés les uns sur les autres. Le profond silence qui régnait dans tous les environs, leur apprit que l'ennemi s'était retiré. Les Turks perdirent dans cette bataille, qui

se donna le jour de l'Assomption ; six mille cavaliers, et douze mille fantassins.

Les Catalans restèrent une semaine entière dans ce même poste ; et ce ne fut pas trop pour recueillir le butin. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'au défilé nommé la *Porte de fer* ; c'est là que finit la Natolie, et que commence l'Arménie. Roger aurait bien voulu profiter de l'audace que ces succès inspiraient à ses soldats. Fiers de leur victoire, ils criaient qu'on les menât jusqu'aux limites les plus reculées de l'ancien empire romain, se flattant de reconquérir en peu de temps ce que les empereurs avaient successivement perdu, pendant une longue suite de siècles. Mais la mauvaise saison approchait, et d'ailleurs les Catalans se trouvaient dans un pays inconnu, environnés d'ennemis et d'embûches, sans approvisionnements, et n'ayant d'autre ressource pour s'en procurer que la pointe de leur épée. Il pouvait arriver quelque revers funeste, capable d'entraîner la ruine entière de l'armée. Roger, après s'être consulté avec Marules et les autres capitaines, jugea qu'il était plus sage de revenir à Dania pour y passer l'hiver, et y attendre le moment où ils pourraient se remettre en campagne. Les Catalans s'en retournèrent donc à petites journées par la même route qu'ils étaient venus.

Lorsqu'ils arrivèrent à Magnésie, ils furent fort surpris d'en trouver les portes fermées et la garnison sous les armes. Le perfide Attaleïote avait fait massacrer ou mettre aux fers tous les Catalans que Roger y avait laissés pour garder ses bagages. Roger, furieux contre les Magnésiens, assiégea leur ville. Après l'avoir battue pendant plusieurs jours avec toutes les ma-

XLII.
Ils vont jusqu'aux extrémités de la Natolie.
Moncada, c. 18.

XLIII.
Révolte de la Magnésie.
Munt. c. 8, 9 et 10.
Monc. c. 18.
Pachym. l. 5. c. 31. l. 6. c. 3. Andr.

chines de guerre alors en usage, il fit donner un assaut général, mais il fut repoussé avec une grande perte. Les assiégés étaient si persuadés que leur ville ne pouvait être forcée, qu'ils se moquaient des Catalans, et disaient des injures à leur chef. Roger, animé du désir de la vengeance, entreprit de détourner le cours des eaux qui entraient dans Magnésie. La garnison fit une sortie, et rendit ce projet inutile en détruisant les travaux. Le siège traînait en longueur, et Roger s'obstinait toujours à le continuer, malgré l'empereur qui lui envoyait dépêches sur dépêches, pour lui enjoindre de repasser en Europe où ses services étaient nécessaires. Roger ayant perdu toute espérance de réduire Magnésie, prit enfin le parti de se retirer. Pour couvrir son honneur, il prétexta les ordres réitérés du prince, qui le forçait d'aller trouver Michel son fils en occident, pour y faire de concert avec lui la guerre aux Bulgares.

AN 1306.

XLIV.

Condamna-
tion de
Michel Co-
trulas.

Pachym. l. 4.

c. 13, 18.

Andr.

Nic. Greg. l.

6. c. 9.

Famil. Bya.

p. 234.

Venceslas, nouveau roi de Bulgarie, était depuis long-temps piqué contre Andronic. On se rappelle qu'Urosc, crâle de Servie, avait répudié la fille de Tertère, pour épouser celle de l'empereur. Le monarque bulgare ne pouvait pardonner à Andronic ce mariage si offensant pour sa sœur. A ce premier sujet de mécontentement il en était venu se joindre un autre non moins grave. Michel Ducas, surnommé Cotrulas, fils de Michel Ange, gouverneur de Thessalonique, et de Théodora Pétraliphe, après la perte d'Anne Paléologine sa première femme, fille de Michel Paléologue, avait admis dans son lit cette même sœur de Venceslas, que le crâle avait chassée du sien. Cette alliance avec la famille des princes de Bulgarie,

et quelques autres démarches inconsidérées, rendirent Michel suspect. L'empereur son beau-frère le manda à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, Andronic le fit arrêter, puis il convoqua le patriarche, les évêques, les ecclésiastiques, les sénateurs, les moines et les principaux citoyens, et en forma une espèce de cour de justice pour examiner la conduite de Michel. Le prisonnier parut devant cette assemblée, et tâcha de se justifier. Ses moyens furent trouvés insuffisants. L'empereur le déclara criminel d'état, et le condamna en conséquence à une prison perpétuelle, ainsi que sa seconde femme et les enfants qu'il en avait eus. Ses domaines, ses troupeaux, toutes ses possessions furent confisqués et donnés au jeune empereur, qui avait perdu toutes les terres de son apanage situées en Orient. Le magnifique palais que Michel occupait à Constantinople fut adjugé à Jean despote, autre fils d'Andronic. Michel ayant entrepris de se sauver, on le transféra dans les prisons du palais de Blaquernes, où il fut étroitement resserré. Venceslas se trouvait très-offensé de ce double outrage fait à sa sœur. Le désir de se venger n'était pas, au reste, le seul motif qui lui avait fait prendre les armes. Des raisons d'intérêt agissaient encore plus puissamment sur son esprit; il était bien aise de profiter de l'état de faiblesse où il voyait les Grecs réduits, soit pour leur reprendre plusieurs places qui avaient été autrefois du domaine de la Bulgarie, soit même pour faire de nouvelles conquêtes sur les terres de l'empire. Déjà Venceslas avait enlevé aux Grecs Crône, Rosocastre et plusieurs autres villes importantes. Mésembrie, Sozopole, Agathopole et Anchiale étaient près de subir le même sort.

XLV.
Michel, fils
d'Andronic,
défait par
les Bulgares.
Pachym. l. 6.
c. 3. Andr.

L'empereur, alarmé de ces pertes, prit le parti d'envoyer son fils contre les Bulgares. Il lui donna pour guide le protostrator Tarchaniote, surnommé Glabas. C'était un militaire consommé dans le métier des armes, qui joignait une grande prudence à beaucoup de bravoure. Des douleurs de goutte l'empêchaient alors de payer de sa personne dans les rencontres; mais il s'entendait parfaitement à diriger les opérations militaires. Cependant, malgré ses conseils, l'armée impériale qui s'était rassemblée à Andrinople, n'en fut pas moins battue par les Bulgares. Cette infortune désespéra le jeune empereur. Pour tâcher de la réparer, il leva de nouvelles troupes, et réunit sous ses drapeaux un grand nombre de vétérans qui avaient servi en Orient, et qui se trouvaient alors sans état et sans ressource; les finances lui manquaient, et la caisse militaire était absolument vide: pour y suppléer, il envoya sa vaisselle à la fonte, et en fit frapper de la monnaie. Il n'épargna même pas les bijoux de l'impératrice Marie son épouse. Cette princesse se croyant obligée, en sa qualité de souveraine, de faire aux besoins de l'état le sacrifice de tout ce qui ne sert qu'à la pompe d'une vaine représentation, les lui avait offerts généreusement. Michel part à la tête d'un corps d'armée assez considérable, dirige sa marche vers la Romanie, où Eltemir, oncle de Venceslas, faisait le dégât. Il l'atteint, l'attaque à son avantage, remporte sur lui une victoire complète, et revient en triomphe à Andrinople. La nouvelle de cet événement fut portée à Constantinople par Théodore, frère de Michel; elle y causa la joie la plus vive. Ce succès, quelque signalé qu'il fût, n'était pas décisif; il s'en

fallait beaucoup que les Bulgares se regardassent comme vaincus. Déjà ils se disposaient à prendre leur revanche, et leurs préparatifs donnaient beaucoup d'inquiétude à la cour impériale. Andronic craignait que son fils ne fût pas, cette fois, en état de résister à leurs efforts; c'est pourquoi il avait pris le parti, comme on l'a dit, d'appeler au secours de ce prince, Roger et sa troupe. Cependant les Catalans, après avoir levé le siège de Magnésie, ne s'avançaient qu'avec beaucoup de lenteur, laissant partout des traces de leur rapacité et de leur barbarie. Ils forçaient les habitants des villes et des campagnes à leur livrer le peu d'argent qui leur restait encore. Enfin ils s'abandonnaient à tous les excès dont peut être capable une soldatesque sans frein et sans discipline. Le bruit de ces désordres parvint dans le camp de l'empereur Michel, et y excita un murmure général. Ses soldats, oubliant les Bulgares, ne songeaient qu'aux moyens de tirer des Catalans une vengeance éclatante. Ils frémissaient de rage, et demandaient à grands cris qu'on les menât contre ces brigands. Le jeune empereur apaisa le mieux qu'il put la colère de ses soldats, et envoya en diligence à son père des lettres; pour lui représenter combien il serait dangereux, dans les circonstances présentes, que les Catalans vinsent le joindre, ajoutant qu'il ne répondait pas que ses gens ne se jetassent sur eux. Au reste, la partie, selon toute apparence, n'aurait pas été égale. L'armée de Roger, composée de dix mille combattants bien aguerris, eût été seule en état de conquérir tout l'empire. Qu'auraient pu faire contre de pareilles troupes, de misérables milices sans courage, sans énergie? Andronic gémissait au fond de

son palais, de ces malheurs, et ne savait quel remède y apporter. Enfin, pour tranquilliser son fils, il fit dire à Roger de n'envoyer à l'armée impériale qu'un détachement de mille hommes, et de faire repasser au plutôt les reste de ses Catalans en Asie, où leur présence devenait de jour en jour plus nécessaire.

XLVI.
Mort de
Constantin
Porphyrogé-
nète.
Pachym. l. 5
c. 22. Andr.

Quelque temps auparavant, l'empereur avait fait une perte qui, selon toute apparence, le toucha peu. Constantin Porphyrogénète, son frère, fut attaqué dans sa prison, d'une esquinancie qui termina promptement sa malheureuse vie. L'empereur, informé de son état, lui députa quelques ecclésiastiques pour l'exhorter à la mort; il n'osa pas l'aller voir lui-même, parce que, dit Pachymère, ce prince avait été frappé d'une sentence de condamnation, comme si, dans ces derniers moments, les sentiments d'humanité n'eussent pas dû prévaloir sur la rigueur de la loi, ou plutôt de l'étiquette. Constantin, voyant sa fin approcher, manda le patriarche, lui découvrit les dispositions de son ame, et s'abandonna entièrement à sa sagesse, lui déclarant qu'il se soumettrait volontiers à tout ce qu'il voudrait lui ordonner pour son salut. Athanase, qui ne voyait rien dans l'ordre spirituel au dessus de la profession religieuse, l'engagea à se faire moine. Constantin y consentit, et prit avec le froc le nom d'Athanase. Dès ce moment, Constantin ne s'occupa plus que de sa dernière heure. L'empereur lui envoya demander s'il ne ferait pas quelque disposition testamentaire en faveur du fils qu'il laissait, et auquel il s'intéressait lui-même, puisqu'il était son neveu. Constantin répondit qu'il n'avait point de fils, ni l'empereur de neveu. Cette réponse, que l'auteur qui nous l'a transmise, semble

citer avec éloge, comme une preuve de son détachement absolu des choses périssables de ce monde, ne doit être regardée que comme une imprudence et même une injustice. En effet, n'était-ce pas prononcer contre son fils une sorte d'exhérédation ? N'était-il pas à craindre que, dans la suite, une politique intéressée n'interprétât à la lettre des paroles si équivoques, et n'en abusât pour priver ce jeune prince des droits éventuels que pourrait lui donner sa naissance ? Constantin mourut le lendemain 5 mai de cette année. Ainsi finit un prince digne d'un meilleur sort. Le traitement qu'il éprouva dans les dernières années de sa vie, sera toujours une tache à la mémoire d'Andronic. Si coupable qu'on puisse le supposer, convenait-il à un empereur d'être lui-même le geôlier de son propre frère, de le traîner à sa suite enfermé comme une bête féroce dans une cage de bois ? Il paraît même que le ressentiment d'Andronic contre ce prince n'expira point avec lui. Il voulut qu'il fût inhumé hors de la ville, dans un tombeau qui n'avait rien de plus distingué que ceux des gens du peuple. Stratégopule, le confident ou le complice de Porphyrogénète, n'existait plus ; il y avait déjà quatre ans que la mort était venue le délivrer de ses fers.

Andronic n'avait jamais perdu de vue le projet de ramener les Arsénites à l'unité. Il les craignait et les regardait comme des hommes dangereux qui portaient toujours dans le cœur des semences de révolte. Il voulut faire encore une nouvelle tentative pour les gagner. Il indiqua pour le 29 septembre de cette année une grande assemblée dans laquelle les deux partis devaient proposer leurs difficultés, et finir enfin par se

XLVII.
Conférences
pour la
réunion des
Arsénites.
Pachym. l. 6.
c. 2. Andr.

réconcilier. Andronic y parut environné de toute la majesté du trône. Le patriarche, les évêques, le clergé, le sénat, et une foule de moines, partisans d'Athanase, siégeaient à ses côtés. Vis-à-vis on avait préparé des places, pour les personnages les plus distingués de la faction des Arsénites; à leur tête était Jean Tarchaniote, que l'empereur avait fait sortir de prison, afin qu'il pût assister à cette conférence.

XLVIII.
Discours de
l'empereur.

Andronic ouvrit la séance par un discours que les aveux qu'il y fait rendent sans doute très-remarquable: Ce prince y rappelle d'abord toutes les peines qu'il s'est données pour réunir les Arsénites à l'église; puis, empruntant le langage d'un théologien controversiste, il démontre en forme à ces obstinés qu'ils portent tous les caractères qui distinguent de vrais schismatiques. Ensuite il tâche de les convaincre qu'il ne leur reste plus aucun prétexte pour demeurer séparés des autres fidèles, puisque les Grecs se sont réunis tous de concert dans une seule et même croyance, puisque tous ont abjuré l'erreur, c'est-à-dire, rompu toute communication avec les Latins. « Les nouveautés, dit l'orateur, « qu'on a voulu introduire dans l'église, et qui heureusement n'ont point eu le temps d'y jeter de profondes racines, n'en ont-elles pas été entièrement « extirpées, et, j'en atteste le ciel, n'est-ce pas mon « ouvrage? Vous savez combien mon père m'a tendrement aimé, et quels droits il avait à ma reconnaissance. Cependant, parce qu'il était l'auteur de « ces nouveautés, je ne l'en ai pas moins condamné à « être privé de la sépulture chrétienne, et cet homme « si puissant, cet empereur si redoutable à ses ennemis, ce souverain qui n'avait épargné ni veilles ni

« fatigues pour travailler au bonheur de ses sujets,
 « n'a pas reçu à sa mort les honneurs que l'église ne
 « refuse point au dernier des citoyens. Si je me suis
 « conduit ainsi à son égard, c'est que j'ai cru devoir
 « obéir au commandement exprès de Jésus-Christ, et
 « que j'ai craint d'encourir l'anathème prononcé par ce
 « divin maître contre ceux qui aiment leurs parents
 « plus que lui. Ma mère, cette mère qui m'était si chère,
 « et qui m'a donné tant de preuves de sa tendresse,
 « n'a pu obtenir le privilège d'être nommée avec nous
 « dans les prières publiques, qu'après avoir déclaré,
 « par un écrit signé de sa main, qu'elle détestait tout
 « ce qui avait été fait, et qu'elle souscrivait à la con-
 « damnation portée contre la mémoire de son époux.
 « Rappelez-vous aussi la manière dont j'ai agi envers
 « ma première femme. On sait combien elle était op-
 « posée au projet de l'union avec les Latins, et dans
 « quels termes elle parlait du protosébaste Nestonge,
 « envoyé en Orient pour y forcer les fidèles à trahir
 « leur foi. Sa pieuse indignation contre ce persécuteur
 « allait jusqu'à faire des vœux pour qu'il lui survînt
 « quelque malheur qui en délivrât l'église. Cependant,
 « parce que la mort l'a surprise avant qu'elle ait pu se
 « purifier, par la pénitence, de la tache que notre ac-
 « cord sacrilège avec les Latins avait répandue sur
 « toute la nation, j'ai voulu, dès que je me suis vu
 « sur le trône, qu'elle fût traitée comme indigne de la
 « sépulture chrétienne. On a cessé par mon ordre de
 « célébrer son anniversaire, et je l'ai fait retrancher
 « du catalogue qui se lit tous les ans au jubé, et où
 « l'on rappelle la mémoire des princes et princesses
 « nouvellement défunts. C'est en vain qu'on cherche

« le nom de cette vertueuse princesse sur cette liste,
« où sont inscrites tant de femmes bien moins estima-
« bles. Astre du jour qui nous éclaire, tu as été té-
« moin de cette excessive rigueur. Certes, j'aurais pu
« ne pas aller si loin sans toutefois manquer à mon
« devoir; mais, en n'épargnant aucun de ceux qui m'é-
« taient unis par les liens les plus étroits, j'ai été bien
« aise de donner un exemple qui apprit aux hommes
« à s'élever au-dessus des sentiments de la nature
« quand il s'agit des intérêts de la religion. Vous con-
« naissez l'excès de mon zèle, vous voyez les sacrifices
« que je fais, et néanmoins vous persistez dans votre
« schisme. Pour excuser votre opiniâtreté, vous pro-
« duisez je ne sais quel testament que vous dites être
« d'Arsène, et dans lequel ce patriarche excommunie
« Joseph, son successeur. Mais quel fonds peut-on faire
« sur une pièce qui n'est pas même signée? Ne dites
« point que si Arsène n'a pas mis son nom à ce pré-
« tendu testament, c'est qu'il avait alors mal aux doigts.
« Qui peut être assez simple pour se contenter d'une
« défaite si puérile, et comment ne craignez-vous pas,
« en la donnant, de vous rendre suspects d'imposture?
« Voilà donc d'ailleurs votre respect pour la mémoire
« de cet Arsène auquel vous paraissiez si fort attachés!
« Quoi! vous osez supposer que son esprit se soit oc-
« cupé de projets de vengeance dans ce moment ter-
« rible où il n'est pas un chrétien qui ne se fasse un
« devoir de pardonner à ses ennemis! Est-il croyable
« qu'un prélat qui, pendant sa vie, n'avait pas de plus
« grand plaisir que de délier et d'absoudre le pécheur,
« ait, en mourant, voulu mettre dans les liens de l'ex-
« communication non un simple fidèle, mais un chef

« de l'église, un patriarche? Quant à moi, je conser-
« vrai toujours pour sa personne un amour vraiment
« filial; je n'oublierai jamais les marques d'affection
« qu'il m'a données tant de fois. Il a même désiré de
« me voir sur le trône au préjudice de mon père. Après
« le crime commis sur la personne de Jean Lascaris,
« ce prélat décida que, pour l'expier, il fallait que mon
« père descendît du trône impérial, et lui-même du
« siège pontifical; mon père, pour avoir commandé ce
« crime, et lui pour ne l'avoir point prévenu, en veil-
« lant avec plus de vigilance à la conservation de son
« pupille. Pour adoucir l'amertume du sacrifice qu'il
« exigeait de ce prince, il lui représenta qu'il pouvait
« me nommer pour son successeur, au lieu que lui
« n'avait pas l'avantage de se voir remplacé sur le siège
« patriarcal par quelqu'un des siens. Après avoir reçu
« de ce prélat des preuves si éclatantes de bienveil-
« lance, puis-je souffrir qu'on lui attribue des senti-
« ments qui tendraient à flétrir sa réputation? Cessez
« donc, cessez de lui prêter des dispositions si peu
« dignes de sa vertu et de l'auguste caractère qu'il por-
« tait. Vous voudriez aussi révoquer en doute la vali-
« dité des ordinations qui se sont faites parmi nous
« depuis son abdication, d'où il suivrait que la suc-
« cession du sacerdoce serait tellement interrompue
« dans l'église de Dieu, qu'elle ne pourrait plus y être
« rétablie. Je vous conjure de me dire où réside main-
« tenant cette succession légitime de pasteurs. Est-ce
« chez vous? Mais montrez-nous un seul de vos mi-
« nistres qui ait été ordonné par un évêque à qui on
« ne soit en droit de faire les mêmes reproches qu'aux
« nôtres. » L'orateur, après avoir fait cette espèce de

défi aux Arsénites, continua à peu près en ces termes :
« Il est vrai que vous m'avez nommé autrefois l'évê-
« que des Marmaritiens qui maintenant ne vit plus ;
« mais aussi rappeléz-vous que je vous fis observer que,
« s'il n'avait pas trempé dans notre projet de réunion
« avec les Latins, il n'était point irréprochable du côté
« de la conduite. Vous ne pûtes en disconvenir, mais
« vous jugâtes que, dans des circonstances si difficiles,
« il fallait user d'un peu d'indulgence et relâcher quel-
« que chose de l'austérité de l'ancienne discipline. J'eus
« la complaisance de déférer à votre avis. Je m'étais
« même proposé, dans la seule vue de vous plaire, d'é-
« lever ce prélat sur le siège de Constantinople, après
« la retraite du patriarche Jean, et je l'aurais fait, s'il
« n'était survenu quelques considérations particulières,
« et du plus grand poids, qui m'ont retenu. Le ciel
« s'étant déclaré pour le saint personnage qui, depuis
« quelques années, vivait dans la retraite, après avoir
« quitté le trône patriarcal, j'eusse résisté à la volonté
« de Dieu, en ne le rétablissant pas. D'ailleurs tout
« m'annonçait que son rappel pourrait réunir les es-
« prits et procurer la paix à l'église. C'est un homme
« d'une antique simplicité, ennemi de toute intrigue,
« et qui ne se passionne que pour la vertu. Je sais que
« quelques-uns trouvent qu'il est dur, inflexible, qu'il
« n'a point ce caractère de douceur qui convient à un
« ministre de Jésus-Christ, à un évêque. Je vous avoue
« que j'ai eu aussi de lui la même opinion. J'étais même
« si fort prévenu contre sa personne, que lorsque le
« moine Mèpas vint m'annoncer de sa part les malheurs
« dont la justice divine nous menaçait, je ne voulus y
« ajouter aucune foi. Je ne pouvais me persuader que

« le Seigneur daignât révéler ses secrets à un homme
 « qui me paraissait si peu rempli de son esprit. Mais
 « quand je vis que l'événement ne répondait que trop
 « à ses prédictions, je ne pus m'empêcher de con-
 « damner mes soupçons, et je me soumis avec humilité
 « au jugement que le ciel semblait prononcer en sa
 « faveur. Je réformai toutes mes idées à son sujet, et
 « ce que j'avais cru auparavant digne de blâme, me
 « parut être un juste sujet de louange. Pourquoi, me
 « disais-je à moi-même, condamnerais-je la sévérité de
 « ce prélat contre le pécheur, puisque Dieu, qui est la
 « souveraine bonté, punit souvent le crime par les plus
 « terribles châtimens, et que l'évangile nous apprend
 « qu'il faut, dans certaines circonstances, user envers
 « les chrétiens d'une sainte rigueur pour les forcer de
 « rentrer dans le devoir? Plus j'y réfléchis, et plus je
 « trouve que vous êtes inexcusables de persister dans
 « votre schisme. Vous dites que nous devons ôter le
 « scandale qui est au milieu de nous, et qu'ensuite
 « vous rentrerez dans notre communion. Ce langage
 « seul est votre condamnation; vous reconnaissez donc
 « que c'est vous qui vous êtes séparés de nous, que
 « c'est vous qui avez déchiré la sainte tunique du Sau-
 « veur. L'église de Jésus-Christ ne peut subsister sans
 « un chef; montrez-nous celui qui est à votre tête,
 « faites-nous connaître les pasteurs qui vous gouver-
 « nent, et prouvez-nous qu'ils méritent d'être préférés
 « aux nôtres. Faudra-t-il maintenant aller chercher
 « dans un autre monde des évêques qui puissent vous
 « donner des prêtres sur l'ordination desquels vous
 « n'avez plus aucun doute? Faudra-t-il faire sortir les
 « morts de leurs tombeaux et les interroger, pour ré-

« gler l'état des vivants ? Faudra-t-il enfin que nous
 « nous adressions à ceux qui ne sont plus, pour juger
 « du sort de ceux qui existent ? Voilà le patriarche,
 « voilà le clergé, le sénat, le peuple, et les plus distin-
 « gués d'entre les moines, expliquez-vous devant eux.
 « Discutons de part et d'autre nos raisons, sans hu-
 « meur, et j'ai cette confiance que si nous voulons
 « nous modeler sur les saints Pères, et prendre leurs
 « écrits pour guide, nous parviendrons, avec l'aide
 « de Dieu, à découvrir la vérité, et à nous récon-
 « cilier. Voilà ce que j'avais à vous dire. Au reste,
 « quoique vous ayez été tous mandés ici, ne croyez
 « pas avoir tous la liberté de parler ; il faut que celui
 « d'entre vous qui est le plus capable porte la parole,
 « et expose ce que vous avez à alléguer pour votre dé-
 « fense ; c'est le moyen d'éviter le désordre et la con-
 « fusion. »

XLIX.
 Réponse des
 Arsénites.
 Pachym. l. 6.
 c. 2. Andr.

Lorsque l'empereur eut fini sa harangue, les prin-
 cipaux des Arsénites, et surtout les aveugles, répétè-
 rent ce qu'ils avaient déjà dit tant de fois, et conti-
 nuèrent toujours à protester qu'il n'y avait qu'eux qui
 fussent capables de travailler au retour de la paix, et
 qui pussent établir ce grand ouvrage sur des fonde-
 ments solides. Ensuite ils se mirent à faire l'histoire
 de tout ce qui s'était passé depuis la déposition d'Arsène.
 Andronic les démentait souvent, et leur soutenait
 avec chaleur que l'excommunication qu'ils prétendaient
 avoir été lancée par leur patriarche, et dont ils voulaient
 s'autoriser, n'était qu'une imposture. L'assemblée se
 prolongea fort avant dans la nuit, et fut très-tumultueuse.
 L'empereur se vit même obligé de faire chasser de la
 salle des moines qui osèrent l'in-

terrompre par des clameurs et injurier Athanase en face. Quand ces insolents furent sortis, Andronic se plaignit à leurs supérieurs de ce qu'ils ne les avaient pas contenus : au reste, il parut moins touché de leur manque de respect pour sa propre personne, que de l'outrage qu'ils avaient fait au patriarche. Pour réparer cette insulte, il fit un éloge emphatique de ce prélat, qui, selon lui, aimait la paix, et était très-digne de gouverner l'église; mais ses paroles, continue Pachymère, ne produisirent pas plus d'effet que *s'il eût parlé à des sourds de naissance, ou fait signe à des aveugles*. Alors, perdant patience, il congédia l'assemblée, et se retira fort courroucé d'avoir compromis en vain sa dignité. Pour empêcher les moines de cabaler et de communiquer à d'autres leur esprit de révolte, il donna ordre de poser des sentinelles aux portes de leurs couvents.

A l'extrémité de l'Empire, du côté de l'occident, des débats religieux troublaient aussi la tranquillité publique. On se rappelle que la princesse Anne, veuve de Nicéphore, despote d'Épire, avait donné sa fille Ithamar Comnène en mariage à Philippe de Tarente, second fils de Charles II, roi de Naples. Les Italiens, par un zèle mal entendu, voulaient que les états qui formaient la dot de la nouvelle épouse fussent soumis, quant au spirituel, à la juridiction des évêques latins, et prétendaient de plus que la jeune princesse renoncât à la communion des Grecs pour suivre celle de l'église romaine. C'était aller directement contre les conventions stipulées lors du mariage d'Ithamar avec Philippe. Anne, quoique d'ailleurs fort peu scrupuleuse, était cependant très-attachée à la religion de

Le
Différend
entre
la princesse
Anne
et Philippe
de Tarente
son gendre.
Pachym. l. 5.
c. 30. Andr.
Duc. Fam.
Byz. p. 236.

ses pères. Elle fut indignée des prétentions des Italiens, et se crut dégagée de ses promesses par l'infraction qu'ils faisaient eux-mêmes aux traités. Pour se venger d'eux, elle proposa à Andronic de faire épouser Thomas, son fils, à Anne Paléologine, fille de l'empereur Michel, promettant d'ajouter aux domaines que le jeune prince tenait de la succession de son père, toutes les terres qui étaient le partage de sa sœur. Il en résulta une rupture éclatante entre la régente d'Épire et la cour de Naples. Philippe équipe une flotte, composée de vingt-quatre grands vaisseaux, y embarque des troupes, fait une descente sur les terres de sa belle-mère, et y met tout à feu et à sang. Anne ne se laissa point abattre par ce premier revers. Cette femme courageuse, voyant qu'elle n'avait aucun secours à espérer de l'Empire, ne prend conseil que d'elle-même; elle lève des soldats à la hâte, et en forme bientôt une armée qui agit avec tant de vigueur, que Philippe fut obligé de se retirer sans avoir gagné un seul pouce de terrain. La princesse termina ensuite, suivant ses desirs, le mariage qu'elle avait projeté.

11.
Les Catalans
à Gallipoli.
Muntaner, c.
209.
Moncada. c.
19 et 20.

Cependant les Catalans, qui, depuis leur retour d'Orient, s'étaient établis à Gallipoli et dans les environs, causaient à Andronic les plus vives inquiétudes. Roger, peu de jours après son arrivée, s'était empressé d'aller à Constantinople pour y rendre compte à l'empereur des opérations de sa campagne, pour lui demander la paie due à ses soldats, et en même temps pour lui faire des représentations sur le projet de renvoyer en Asie la plus grande partie de son armée, et de n'en retenir que mille hommes, à la tête desquels il devait marcher au secours du jeune empereur. Sur

le premier article, il reçut beaucoup de compliments, sur le second de grandes promesses et point d'argent, et sur le dernier des ordres pour obéir. Il quitta Constantinople peu satisfait, et vint rejoindre ses troupes, qui furent fort mécontentes en apprenant la résolution de la cour, et surtout en voyant leur général revenir les mains vides. Insensiblement les esprits s'échauffèrent; le soldat murmura, il accusait même Roger d'être de connivence avec l'empereur; et des plaintes il passa aux menaces, de sorte que le grand-duc ne se croyait pas trop en sûreté au milieu de ses propres troupes.

Roger, pour détourner de sa personne les soupçons que ses soldats avaient conçus de lui, les fait mettre sous les armes, et prononce en leur présence une harangue remplie d'invectives contre les Grecs. Il y faisait, dans les termes les plus pompeux, son propre panégyrique; il y rappelait les services qu'il avait rendus à l'Empire; il s'y plaignait, surtout, de ce qu'au moment où le perfide Attaleïote allait tomber entre ses mains, il s'était vu contraint, par un ordre exprès de l'empereur, de lever le siège de la ville où il tenait ce rebelle enfermé, de sacrifier le fruit de cette entreprise périlleuse, et la gloire qui devait lui en revenir, pour marcher au secours du jeune empereur. Il ajoutait qu'on l'avait assuré qu'aussitôt qu'il aurait traversé l'Hellespont, il trouverait en abondance toutes sortes d'approvisionnements pour ses troupes, mais que, loin de lui tenir parole, on l'avait laissé sans vivres et sans argent. Puis, excusant ses soldats, il disait que s'ils avaient commis quelques désordres, ils y avaient été forcés par la faim, qui ne connaît point de

LII.
Roger harangue ses soldats et se plaint de l'empereur. Pachym. l. 6. c. 18. Andr.

loi; qu'Andronic avait lui-même fait naître ces désordres, en manquant à ses promesses, et qu'ainsi c'était ce prince qui seul devait en être responsable. « J'ap-
 « prends, continua-t-il, que le jeune empereur, son
 « fils, menace de s'avancer à la tête d'une armée pour
 « nous combattre. Je n'oublierai point le serment que
 « j'ai fait d'être fidèle à l'Empire; j'irai au-devant de
 « ce prince; je paraîtrai en sa présence avec respect;
 « je lui rendrai tous les honneurs qui lui sont dus; je
 « fléchirai même, suivant l'usage, le genou devant lui,
 « à quarante pas de sa personne; mais en même temps
 « j'aurai soin de prendre les mesures nécessaires pour
 « veiller à ma conservation et à celle de mes soldats;
 « et quiconque oserait attenter à ma vie ou à ma li-
 « berté apprendrait à ses dépens que je sais vaincre
 « ou mourir. Voilà mes dispositions, et c'en est assez
 « pour que ces braves guerriers, qui se sont enrôlés
 « sous mes enseignes, ne soient point tentés de cher-
 « cher un autre chef. Je leur donnerai moi-même
 « l'exemple de repousser la force par la force, pour ne
 « point faire naufrage au port. »

LIII.
 Il écrit à ce
 prince pour
 s'excuser.
 Pachym. l. 6.
 c. 18. Andr.

A peine dix jours s'étaient écoulés depuis qu'il eut débité ce discours hardi, qu'il commença à sentir les conséquences qui pouvaient en résulter. Soit qu'après tout, il ne voulût pas renoncer aux avantages qu'il était en droit d'attendre de l'empereur, soit qu'il craignît la colère et les forces de Michel, qui se disposait à marcher contre lui, il se hâta d'adresser à Andronic une lettre écrite dans les termes les plus soumis. Il le suppliait de ne pas s'offenser si, dans sa harangue, il lui était échappé quelques expressions peu mesurées; il disait qu'il fallait attribuer cette indiscretion appa-

rente au malheur des circonstances qui l'avaient mis dans la fâcheuse nécessité de feindre, pour apaiser le soldat, d'entrer dans ses sentiments; que c'était le seul moyen qu'il avait pu imaginer pour l'empêcher de se débander, de se porter aux dernières extrémités, et même d'attenter à sa vie. Il priait l'empereur de faire estimer les dégâts que ses troupes avaient commis, et d'en déduire le montant sur les sommes qu'il devait leur payer. Enfin, il lui protestait qu'il observerait inviolablement les traités conclus entre eux, et que jamais il ne s'écarterait de la foi qu'il lui avait jurée. Il finissait en disant que, dans le nombre de ses soldats, il y en avait mille qui étaient entièrement dévoués à sa personne, et qu'il se flattait de pouvoir, avec leur secours, mettre aisément les autres à la raison, s'il était nécessaire.

Quelque temps après, les troupes de Roger députèrent aussi de leur propre mouvement, à l'empereur, trois officiers pour lui protester qu'elles étaient disposées à faire tout ce qu'il jugerait à propos de leur commander. Andronic, à qui une démarche si inattendue de la part des Catalans inspirait de la confiance, voulut les humilier dans la personne de leurs ambassadeurs. Il assigna à ces derniers un jour pour se trouver dans son palais, et là, en présence de tous les courtisans et des principaux habitants de la ville, il leur adressa un discours rempli de reproches et de menaces. Il raconta comment leur chef lui avait écrit pour lui offrir ses services, comment et à quelle condition il les avait acceptés. Il observa qu'il n'avait demandé à Roger qu'un petit nombre de soldats; que, contre son intention, il lui en avait amené beaucoup

LIV.
Reproches
d'Andronic
aux députés
des Catalans.
Pachym. l. 6.
c. 14. 19.
Andr.

plus qu'il n'aurait désiré; que, par commisération pour eux, il n'avait pas voulu, après un si long voyage, les congédier; qu'il leur avait permis de rester dans ses états, mais seulement pour un temps limité dont le terme était expiré; qu'il les avait envoyés passer l'hiver à Cyzique, et qu'ils y étaient restés toute la belle saison sans agir contre l'ennemi; qu'au lieu de l'aller combattre, il leur avait paru plus agréable de piller leurs hôtes. Il fit une peinture exagérée des désordres que les troupes catalanes avaient commis pendant leur séjour en Asie, et des excès auxquels elles s'étaient livrées en Occident, depuis qu'elles y étaient revenues. Il ajouta que si l'on évaluait tout ce que les Catalans avaient volé à ses sujets, on verrait qu'ils s'étaient attribués plus qu'on ne leur devait réellement, et même beaucoup au-delà de ce qu'ils prétendaient exiger, quoique leurs demandes fussent absurdes et exorbitantes; que loin de les forcer à aucune restitution, comme il était en droit de le faire, il avait encore eu la bonté de leur proposer des gratifications considérables, avec un établissement en Asie, s'ils voulaient y passer. « Mais, disait-il, au lieu de répondre à des offres si honnêtes de ma part, et si avantageuses pour eux, ils les ont rejetées, et ont encore eu l'audace de nous menacer. Ignorent-ils donc quelle est la puissance de l'empire romain, quelles sont ses ressources, combien il nous est facile de construire des vaisseaux et de les garnir de bonnes troupes? Ignorent-ils que nous n'avons pas besoin de leurs services pour porter la terreur de nos armes dans les régions les plus reculées. Si, par un juste châtimement du ciel, la gloire de l'Empire semble être maintenant comme éclipsée,

« ce n'est pas sans espérance de la voir reparaitre bien-
 « tôt, plus éclatante que jamais. Que ces étrangers ren-
 « trent en eux-mêmes, et qu'ils se contentent de ce que
 « je veux bien leur accorder par un pur effet de ma
 « libéralité ; qu'ils se rendent tranquillement dans le
 « lieu que je leur ai indiqué. S'ils continuent de piller
 « mes sujets, et de les traiter en ennemis, je saurai
 « bien punir leur insolence ; qu'ils considèrent ce qu'ils
 « sont, ce qu'ils peuvent, et à quoi se réduisent leurs
 « ressources. S'ils vivent, s'ils respirent, n'est-ce pas
 « à notre munificence qu'ils en sont redevables ? Il y
 « a long-temps qu'ils seraient morts de faim depuis
 « qu'ils ont quitté le camp de Frédéric, s'ils n'avaient
 « pas trouvé parmi nous un asile, et si nous n'étions
 « pas venus à leur secours. En effet, qu'on se rappelle
 « dans quel état ils étaient lorsqu'ils ont abordé sur
 « nos côtes. Nus, ou couverts de haillons, pâles, dé-
 « figurés, portant sur leur extérieur tous les symptômes
 « de la misère la plus dévorante, ces fiers guerriers,
 « ces héros n'avaient pas même d'armes. Maintenant
 « ils nous demandent des récompenses ; qu'ont-ils fait
 « pour les mériter ? Ce n'est pas que les occasions de
 « servir l'Empire leur aient manqué ; ils ont été eux-
 « mêmes témoins des ravages que les Turks ont exercés
 « sur nos domaines. Que n'allaient-ils donc les com-
 « battre, eux qui se donnent pour les hommes les plus
 « braves et les plus belliqueux qu'il y ait dans le monde ?
 « Ils menacent de mettre nos possessions au pillage.
 « Qu'ils sachent, ces brigands téméraires, que Michel,
 « mon fils, s'avance à la tête d'une armée dont ils n'o-
 « seront seulement pas soutenir la présence. » Après
 cette ridicule bravade, il congédia dédaigneusement

les Catalans, en leur disant d'aller délibérer entre eux sur ce qu'ils avaient à faire. Au reste, nous n'avons pour garant de ces faits que Pachymère, qui est ici fort suspect. En effet, cet écrivain avait toujours la tête remplie de la prétendue majesté du peuple romain, dont il croyait les Grecs de son temps les représentants, et il ne cessait de parler avec emphase du pouvoir et de la grandeur de ses maîtres, tandis qu'ils étaient dans le plus honteux abaissement.

LV.
Bérengr
d'Entença
arrive à Con-
stantinople.
Muntan. c.
211.
Moncada; c.
20.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Pachym. l. 6.
c. 4. Andr.
Nic. Greg. l.
7. c. 3.
D'Oultrem.
de oxiid.
Græc. liber.
sing. c. 3.

S'il est vrai qu'Andronic ait traité les Catalans attachés à Roger de Flor avec tant de hauteur, c'est peut-être qu'il s'imaginait trouver, à leur défaut, une ressource puissante dans Bérengr d'Entença; car il était pour lors en négociation avec ce seigneur, et Bérengr devait bientôt arriver d'Italie à la tête d'un corps de troupes considérable. En effet sa flotte ne tarda pas à paraître dans les parages de Constantinople. A cette nouvelle, l'empereur impatient de le voir, se hâte de lui envoyer ses voitures pour l'amener à la cour: mais quel fut son étonnement, quand on vint lui dire que cet étranger, loin d'être sensible à ses empressements, montrait au contraire la plus grande défiance, et protestait qu'il ne descendrait point à terre qu'on ne lui eût donné en otage Jean despote, l'un des fils de l'empereur. Andronic trouva cette proposition si injurieuse, qu'il fut plusieurs jours sans vouloir y répondre; mais comme la malheureuse position où il se trouvait, le mettait dans la nécessité de tout souffrir, et de faire toujours les avances, il prit enfin le parti de rompre le silence. Il députa vers Bérengr quelques-uns de ses premiers officiers, pour le conjurer de se désister d'une prétention à laquelle il

ne pouvait condescendre sans se déshonorer. Béranger céda après bien des difficultés. Il mit pied à terre et vint trouver l'empereur. Ce prince lui fit la réception la plus affectueuse. Chaque jour Béranger se rendait au palais à une heure marquée, et, après avoir eu audience de l'empereur, il s'en retournait sur son bord ; car il ne voulait avoir d'autre demeure que son propre vaisseau. Tous les matins, Andronic lui faisait porter des provisions de bouche, et lui envoyait des présents de toute espèce, ainsi qu'aux personnes de sa suite. Des procédés si généreux rendirent insensiblement Béranger plus traitable.

Roger de Flor s'était reconcilié avec l'empereur, et se trouvait pour lors à la cour. Loin de voir d'un œil jaloux l'accueil qu'il faisait à Béranger, et de regarder ce nouveau venu comme un concurrent qui pourrait le supplanter, il fut le premier à prier Andronic de se l'attacher ; il eut même la générosité de demander à ce prince la permission de renoncer à son titre en faveur de Béranger, étant juste, disait-il, qu'un chevalier d'un si haut parage tint le premier rang dans l'armée. Dès le lendemain, on vit Roger quitter publiquement le bonnet de grand-duc, et remettre entre les mains de l'empereur le sceau ducal, le bâton doré, et les autres attributs de sa dignité. Andronic en investit aussitôt Béranger d'Entença, en faisant un grand éloge du désintéressement de Roger, qui, sans doute, prévoyait bien qu'il trouverait tôt ou tard le moyen de se dédommager, même avec usure, d'un pareil sacrifice. Béranger, lorsqu'il fut question de rendre hommage à l'empereur, et de jurer, suivant la formule ordinaire du serment, *qu'il serait l'ami*

LVI.
Roger se
démît de la
dignité de
grand-duc
en faveur de
Béranger.
Pachym. l. 6.
c. 4, 11, 12.
Andr.
Muntan. c.
211.
Monc. c. 20.

des amis de l'empereur, et l'ennemi de ses ennemis; s'arrêta tout court, et déclara qu'il lui était indispensable de faire une exception pour Frédéric, roi de Sicile, son seigneur suzerain. Cette franchise ne déplut point à Andronic; il en conclut qu'il pouvait se reposer avec plus de confiance sur la foi d'un homme qui paraissait si fort attaché à ses engagements; et que Bérenger ne lui manquerait pas de fidélité, puisqu'il ne voulait pas en manquer à Frédéric. Tous n'en jugeaient pas de même; plusieurs crurent au contraire que cette réserve cachait quelque dessein dangereux.

LVII.
Bérenger
d'Entença
fait grand-
duc.
Pachym. l. 6.
14 et 15.
Andr.
Mon. c. 20.

Quoi qu'il en soit, Bérenger parut à la cour, le jour de Noël, en grand cérémonial, et décoré de tous les ornements de sa nouvelle dignité. Il choisit pour demeure le monastère de Saint-Cosme; et vint s'y établir avec ses principaux officiers, qui reçurent des mains de l'empereur, quelques-uns, l'ordre de chevalerie, et tous, de riches présents. Dès lors Bérenger vécut dans la plus grande intimité avec ce prince, qui prenait ses conseils dans toutes les occasions. Malheureusement cette bonne intelligence dura peu. Andronic avait fait à Bérenger un long calcul des sommes délivrées aux Catalans depuis qu'ils étaient au service de l'Empire; il l'avait même prié de décider lui-même si leurs plaintes étaient justes, et s'ils pouvaient légitimement l'accuser de leur retenir leur paie. Cette confiance produisit sur l'esprit de Bérenger un effet auquel l'empereur ne s'attendait pas. Le nouveau grand-duc prétendit s'en faire un titre pour exiger de ce prince beaucoup plus encore qu'il n'avait donné à Roger. Andronic lui fit des représentations, Bérenger ne voulut pas les entendre; on se piqua de part et d'autre,

et bientôt Bérenger ne put se contenir; il manifesta avec aigreur son mécontentement. Il n'ignorait pas d'ailleurs que les Catalans et les Almogavares, établis à Gallipoli, murmuraient hautement contre lui; qu'ils étaient très-choqués de ses liaisons avec un prince dont ils avaient tant à se plaindre, et qu'enfin ils le regardaient tous comme un traître à sa patrie. Il résolut donc de rompre avec l'empereur.

Bérenger commença par se dispenser d'aller rendre ses hommages à Andronic; insensiblement il ne parut plus à la cour, et peu après il se rembarqua sans daigner prendre congé des princes. Ayant mis à la voile, il cingla vers le château de Blaquernes, et ne fit aucun salut lorsqu'il passa devant le palais impérial : il louvoya dans les environs, pendant trois jours, paraissant irrésolu sur le parti qu'il voulait prendre. Andronic, fort étonné, lui députa quelques-uns de ses courtisans pour savoir quelle est la cause d'une conduite si extraordinaire; et en même temps pour le sommer d'assister, avec les attributs de sa dignité, à une cérémonie qui devait avoir lieu bientôt. Bérenger, pour montrer le peu de cas qu'il faisait de ces honneurs, prit son bonnet ducal et le jeta à la mer, en présence des députés. Après cette insulte, il les congédia et ne leur donna aucune réponse. Il renvoya en même temps à l'empereur environ trente plats d'or et d'argent, sur lesquels ce prince lui avait fait porter des mets de sa table; mais il ne fut pas également exact à restituer un vaisseau de la marine impériale qu'il avait emprunté. Dès que Bérenger eut le vent favorable, il en profita et dirigea sa course vers Gallipoli. Une rupture aussi marquée ne permit plus à l'empereur de

AN 1307.

LVIII.

Il se sépare
de l'empereur.

Moncad. et
22.

Pachym l. 64
c. 15. Andr.

douter qu'il n'eût été trompé. Il craignait surtout que Bérenger ne se liguât contre lui avec Roger, qui recommençait aussi à montrer beaucoup de mécontentement. Pour les éloigner l'un de l'autre, il fit à Roger les propositions les plus flatteuses, s'il voulait aller servir en Asie. Il avait encore un autre motif non moins pressant pour l'engager à passer la mer.

LIX.
Philadelphie
bloquée, et
nouveau
traité avec
Roger.
Zarita, Ann.
Arg. part.
1. l. 6. c. 1.
Monc. c. 22.
23.
Phrantz. l. 6.
c. 9, 17.
Andr.

Les Turks, depuis la retraite des Catalans, avaient reparu dans les environs de Philadelphie. Ils la tenaient bloquée, et la disette était si excessive que les habitants se trouvaient réduits à se nourrir des cadavres de ceux que la faim faisait périr. Or il n'y avait pas d'apparence qu'on pût délivrer cette ville sans le secours des troupes de Roger. Cependant les Génois de Péra, jaloux des Catalans, avaient vu avec plaisir qu'ils allaient se brouiller tous avec l'empereur. Ils furent désespérés, quand ils apprirent qu'Andronic cherchait lui-même à renouer avec eux. Pour tâcher de faire échouer cette nouvelle négociation, ils répandirent le bruit que les Catalans entretenaient des correspondances avec les Siciliens; que le frère bâtard du roi Frédéric était déjà en mer avec une flotte de treize vaisseaux de guerre, et qu'il venait se joindre à ces aventuriers. Afin de donner plus de poids à cette nouvelle, ils se mirent eux-mêmes sur la défensive. Ils fortifièrent le faubourg qu'ils habitaient, ils en agrandirent les fossés et les disposèrent de manière qu'on pût, au premier besoin, y introduire l'eau de la mer. Ils fabriquèrent une grande quantité de balistes et d'autres machines de guerre; ils rétrécirent les fenêtres de leurs maisons, et leur donnèrent la forme de canardières; ils amassèrent de grandes

sommes d'argent, en faisant contribuer ceux de leur nation, chacun suivant ses moyens; ils augmentèrent leur marine, et enrôlèrent des soldats et des matelots dans les divers lieux où ils avaient des établissements. Andronic avait pris son parti; tous les efforts des Génois pour lui inspirer des craintes au sujet des Catalans, n'aboutirent, contre leur intention, qu'à lui faire mieux sentir la nécessité de gagner, par tous les moyens possibles, des gens si redoutables. Il fit donc à Roger de nouvelles offres, bien supérieures à toutes celles qui avaient précédé. Il proposa de lui donner en fief, ainsi qu'aux principaux seigneurs de sa suite, toutes les provinces de l'Asie que leur valeur enlèverait aux Turks, pourvu qu'ils s'engageassent à marcher en armes pour le service de l'Empire, toutes les fois qu'ils en seraient requis. De plus il promit de leur fournir chaque année, trente mille besants ou écus d'or et cent mille muids de blé. Ces conditions étaient trop avantageuses, et ouvraient un trop vaste champ à l'ambition de Roger pour qu'il les laissât échapper; mais il était bien aise de se rendre d'autant plus difficile qu'il se sentait plus nécessaire et qu'on le croyait plus à craindre; il supposa qu'il n'était pas en son pouvoir d'accepter ce qu'on lui offrait. Ses troupes, disait-il, trouveraient mauvais qu'il prît de pareils engagements avant qu'on leur eût donné une pleine satisfaction des anciens griefs, et plus encore des nouveaux dont elles avaient à se plaindre. En effet Andronic, pour apaiser, dans une circonstance critique, les murmures des Catalans, leur avait fait délivrer à compte quelques mois de solde; mais les espèces avec lesquelles on les avait payés, étaient si fort altérées,

que les Grecs eux-mêmes refusaient de les recevoir pour le prix des marchandises et des provisions qu'ils vendaient à ces étrangers; ce qui suscitait chaque jour entre les deux nations des querelles et des débats qui souvent se terminaient par des scènes tragiques. Quand Roger eut joui, aussi long-temps qu'il lui plut, de l'embarras et des inquiétudes de l'empereur, il se rendit à ses supplications; mais il exigea de ce prince qu'il jurât sur une image de la Vierge d'être fidèle à ses promesses, parce que c'était l'espèce de serment pour lequel les Grecs avaient le plus de respect.

I.X.
Roger fait
César.
Pachym. l. 6.
c. 22. Andr.
Monc. c. 25.

Peu de jours après la conclusion de ce traité, Roger reçut les marques de la dignité de César, avec les trente mille besants d'or qui lui avaient été promis. Cet accord fut généralement désapprouvé des Grecs. Ils étaient choqués de voir que l'empereur eût fait revivre, pour un Latin, une dignité qu'on avait projeté de laisser éteindre, parce qu'elle était toujours suspecte aux princes de la maison impériale. Quoique la qualité de César ne fût plus qu'une ombre légère de ce qu'elle avait été jadis, et qu'elle le cédât même aux titres de sébastocrator et de despote, créés par Alexis Comnène, cependant celui qui en était honoré, jouissait encore d'une assez grande considération dans l'empire. On le traitait de *Majesté*. Son ornement de tête était d'or et de pourpre, et à peu près semblable, pour la forme, au bonnet de l'empereur. Le César portait le manteau d'écarlate ou de pourpre, avec les bandes et le capuchon de bleu céleste; son cheval était paré comme celui du prince, avec cette seule différence, qu'on ne voyait point sur la selle les aigles impériales. Dans les pompes et les cérémonies pu-

bliques, le César marchait toujours à côté de l'empereur, et il avait de droit son logement dans le palais impérial.

Au milieu de tant de gloire, Roger essuya un revers auquel il dut être fort sensible. Ceux de ses gens qui étaient chargés de la défense de l'île de Chio, se la laissèrent enlever par les Turks, et, pour comble de disgrâce, un détachement de la garnison, composée en grande partie de Grecs, fut englouti dans les flots en voulant se sauver à Scyros. La prise de Chio pouvait entraîner après elle les conséquences les plus funestes. Comme elle se trouvait sur la route de Constantinople, il eût été facile aux ennemis d'en faire une barrière pour couper à cette capitale toute communication, avec les autres possessions de l'Empire, situées soit dans les mers de Grèce, soit en terre ferme du côté de l'Europe. La perte d'une île si importante fit grand bruit. On n'entendait de toutes parts que des murmures et des cris contre les Catalans. Ces braves guerriers, qui venaient de terminer une campagne si glorieuse en Asie, qui en moins de deux ans avaient fait sur les Turks tant de conquêtes, et avaient remporté sur eux quatre grandes victoires, n'étaient plus, à entendre les Grecs, que des lâches, des hommes sans honneur, et dignes du mépris de l'univers. Ce déchaînement général contre les Catalans était autorisé par l'exemple même du jeune empereur. Ce prince ne cessait de faire éclater hautement son animosité contre Roger et ceux de sa nation.

LXI.
Les Turks
enlèvent
l'île de
Chio aux
Catalans.
Monc. c. 24.

Tant de contrariétés attristaient Andronic. Il était affligé surtout de voir son fils à la tête des mécontents, et le premier à désapprouver ses opérations. En

LXII.
Broilleries
d'Irène avec
l'empereur
son mari.

Nic. Greg. 1.
7. c. 5.

général ce prince trouvait peu de consolations dans le sein de sa famille. Celle qui aurait dû partager avec lui ses chagrins, ne servait au contraire qu'à y mettre le comble. Irène, sa seconde femme, était devenue sa plus cruelle ennemie. Pendant les premières années de leur mariage, ces deux époux avaient vécu ensemble dans la plus parfaite intimité. Plusieurs enfants de l'un et l'autre sexe avaient même été le fruit de leur tendresse mutuelle; mais la jalousie et l'ambition étaient venues troubler une si belle union. Irène voyait avec chagrin Michel son beau-fils assis sur le trône, à côté de son père. Elle aurait aussi voulu qu'Andronic l'en fit descendre, pour donner sa place à l'un de ses propres enfants, ou au moins qu'ils eussent tous partagé l'empire avec Michel. Andronic lui représentait, toutes les fois qu'elle osait faire des propositions si déraisonnables, qu'il ne pouvait déroger à un usage observé de temps immémorial, ni violer, pour lui plaire, les lois fondamentales de l'état. Cette réponse désespérait Irène; ne connaissant plus alors ni décence ni mesure, elle accablait son époux de reproches et d'invectives. Ces emportements laissaient à Andronic toute sa liberté et le rendaient plus ferme dans ses refus. Ce n'est jamais par la violence que les femmes viennent à bout de dominer leur mari. La nature leur a donné d'autres armes beaucoup plus puissantes pour triompher d'eux, quand elles savent s'en servir. Irène le sentit; elle changea de système, et eut recours aux caresses, aux larmes, aux gémissements, quelquefois même aux ruses de la coquetterie. Tirant avantage du pouvoir de ses charmes, elle faisait naître adroitement des désirs dans le cœur de son

époux, puis l'arrêtant tout à coup, elle prétendait capituler avec lui. Si, dans ces moments critiques, Andronic ne lui accordait pas l'objet principal de ses vœux, au moins en obtenait-elle toutes les grâces qu'il lui plaisait de demander soit pour elle, soit pour ses protégés. C'était alors que ce prince avait la faiblesse de lui prodiguer les trésors de l'empire, et que, sur ses recommandations, il élevait aux premières dignités et aux grands emplois, des hommes sans mérite, et souvent perdus d'honneur. Andronic ouvrit enfin les yeux, il comprit combien il était coupable de sacrifier ainsi aux caprices d'une femme ambitieuse, les intérêts de l'état et l'argent de ses peuples. Andronic n'avait ni assez de ressources du côté de l'esprit, pour remettre Irène dans le chemin du devoir, ni assez de fermeté pour la forcer d'y rentrer. Il se conduisit comme les maris vulgaires; insensiblement il se refroidit pour elle, il s'éloigna de sa personne et finit par ne la plus voir. L'impératrice ne s'attendait point à cette disgrâce, elle devint furieuse. Bientôt elle prit le parti de quitter la cour, et se retira à Thessalonique. Ce fut alors que cette princesse ne mit plus de bornes à son ressentiment; elle ne cessait d'invectiver contre son mari, et pour le rendre méprisable, elle ne rougissait pas de révéler je ne sais quel secret du lit nuptial; ce qu'elle faisait avec des expressions que la courtisane la plus effrontée n'aurait point osé se permettre. Irène tenait ces propos indistinctement à tous ceux qui l'approchaient, à ses femmes, à ses officiers; elle n'avait pas honte d'en souiller et les oreilles des moines qui l'entouraient, et les lettres qu'elle écrivait au crâle son gendre. Le patriarche Athanase avait beau tonner

contre cette princesse, elle se moquait de ses avis et de ses menaces.

LXIII.
Projets de
cette
princesse
pour l'éta-
blissement
de ses
enfants.
Duc. Fam.
Bysant.

Irène, ayant perdu toute espérance d'obtenir de l'empereur, pour ses enfants, ce qu'elle désirait si ardemment, s'était chargée de leur chercher elle-même des établissements. Elle avait envoyé demander à Gautier de Brienne, duc d'Athènes, sa sœur en mariage pour Théodore un de ses fils. Elle faisait proposer en même temps au duc d'attaquer d'un côté Jean Ange Ducas Comnène, despote de Thessalie et sébastocrator, fils de Jean Ducas souverain de Patras, tandis que de l'autre, elle enverrait contre lui des troupes. On ne devait, suivant ce projet, déposer les armes, que lorsqu'on aurait ôté la vie au despote, et mis Théodore en possession de ses états. Ce complot insensé n'eut point d'exécution. Théodore fit quelque temps après un autre établissement dont nous parlerons bientôt. Quant à Jean, fils aîné d'Irène, elle avait projeté, avant qu'il épousât la fille de Chumne, préfet du caniclée, de lui assurer la souveraineté de l'Étolie, de l'Acarnanie et de toute l'Épire. Elle dépensa des sommes immenses pour faire réussir ce projet, mais il échoua. Elle en méditait encore un autre dans le même genre, lorsque l'empereur vint arrêter ses démarches, prétendant que le soin de pourvoir ses enfants le regardait seul. Alors Irène tourna toute son affection vers Simonide sa fille et vers le crâle de Servie son gendre. Ce prince avait su lui plaire; et dès le moment de son mariage, elle n'avait cessé de l'accabler de présents. Tous les ans elle lui envoyait une couronne enrichie de pierreries, qui égalait en valeur celle de l'empereur; elle dépouillait le palais des meubles et des bijoux de

la couronne pour l'enrichir; enfin elle lui donna, disent les auteurs du temps, plus d'or qu'il n'en aurait fallu pour relever la marine impériale. Irène espérait que le crâle aurait des enfants; que ces enfants profiteraient un jour de la faiblesse de l'empire pour s'en emparer; qu'ainsi le désir dont elle était dévorée, de voir sa postérité sur le trône impérial, serait accompli. Telles sont au moins les vues secrètes que lui prête un écrivain contemporain. S'il est vrai qu'Irène ait eu des intentions si criminelles, elle ignorait donc encore alors que le crâle, infidèle à ses conventions, et impatient de jouir, avait, par des entreprises prématurées, rendu pour jamais sa trop jeune épouse incapable de devenir mère. On se rappelle qu'il était âgé de quarante-cinq ans, lorsqu'il l'avait épousée, et qu'elle en avait à peine huit. Quand Irène eut fait cette fatale découverte, elle dressa de nouvelles batteries; elle engagea le crâle à instituer pour son héritier l'un des frères de sa femme. Elle lui envoya d'abord Démétrius; mais ce jeune prince fut bientôt obligé de revenir auprès de sa mère. L'âpreté du climat de la Servie était contraire à sa santé. Théodore, qui alla le remplacer, ne put pas s'en accommoder davantage; il fallut le rappeler. Ces contre-temps affligeaient Irène, sans la guérir toutefois de la manie d'intriguer. Tandis que cette femme ambitieuse répandait l'amertume dans le cœur d'Andronic, le fanatique Athanase, de son côté, ne cessait de tourmenter sa conscience et de l'engager dans des démarches inconsidérées.

Des moines, Génois de nation, avaient acheté un terrain près d'une des places publiques de la ville, pour y bâtir un monastère, et ils y faisaient l'office

LXIV.
Couvent de
moines, du
rit romain,
détruit.

Pachym. l. 6.
c. 28. Andr.

suivant le rit latin. Le patriarche était très-offensé de ce prétendu scandale. Plusieurs fois il avait sollicité l'empereur de le faire cesser, le menaçant toujours de la colère de Dieu, s'il ne se hâtait d'obéir. Andronic, après avoir résisté assez long-temps aux importunités du prélat, eut enfin la complaisance d'y céder. Il fit signifier aux moines qu'ils eussent à quitter leur couvent. A cette nouvelle les moines furent consternés; ils représentèrent à Andronic, combien il était injuste de les expulser d'une demeure qu'ils possédaient en conséquence d'un contrat revêtu de toutes les formalités légales, et même confirmé par l'autorité impériale; qu'il était inouï qu'un prince aussi religieux que lui, voulût réduire à des usages purement profanes un lieu consacré au Seigneur, dans lequel on chantait journellement ses louanges, où l'on célébrait le saint sacrifice, et où reposaient les corps de plusieurs chrétiens. Enfin, après avoir adressé inutilement un grand nombre de requêtes à l'empereur, ils osèrent lui déclarer qu'ils se laisseraient ensevelir sous les ruines de leur monastère, plutôt que d'en sortir. Ils ne pouvaient s'imaginer que ce prince fût capable d'employer contre eux les voies de fait; ils furent trompés. Andronic persista dans sa première résolution. Le seul changement qu'il y fit, fut de mettre des ecclésiastiques grecs à la place des moines latins; ce qui n'était point fait, sans doute, pour consoler ces derniers de leur disgrâce. On yit alors un exemple de ce que peuvent les haines nationales. Ce fut l'exarque des Pisans qui se chargea de l'odieuse commission de chasser les moines catholiques de leur couvent, et d'y installer les Grecs schismatiques qui devaient les remplacer. Les Pisans, en-

nemis mortels des Génois, avaient saisi sans scrupule l'occasion de leur faire cet outrage. Le podestat des Génois qui habitaient le faubourg de Péra, voulut tirer vengeance de cet indigne procédé; il apostâ des gens qui tombèrent sur l'exarque, le percèrent de coups et le laissèrent sur la place à demi mort. L'empereur se plaignit de cette violence, comme d'un attentat contre son autorité; mais il n'osa pas s'en faire justice lui-même; il se contenta de défendre au podestat de paraître à la cour, et à tous les Génois de mettre le pied dans la ville. Il voulait attendre, pour terminer cette affaire, que les nouveaux magistrats, qui devaient venir de Gênes relever les anciens, fussent arrivés.

L'année précédente, Alexis Comnène son neveu, prince de Trébisonde, avait montré aux Génois plus de fermeté. Ces Italiens, comme on l'a déjà observé, ne négligeaient aucune occasion de se former des établissements dans tous les lieux qui pouvaient les mettre à portée d'étendre leur commerce. Trébisonde était, par sa situation, très-propre à remplir leurs vues à cet égard. Un grand nombre d'entr'eux avaient depuis long-temps obtenu la permission de s'y fixer, mais aux conditions que tout ce qu'ils feraient entrer dans la ville serait sujet à certains droits. Les Génois avaient d'abord été fidèles à cet engagement. Dans la suite ils voulurent s'en affranchir. Ils commencèrent d'abord par souffrir impatiemment la visite de leurs marchandises. De temps en temps leur avarice et leur mauvaise foi se trouvant aux prises avec la vigilance vexatoire et brutale des commis de la douane, il en résultait des rixes, dont le tort tombait toujours sur eux. Enfin,

LXV.
Démêlé des
Génois avec
la cour de
Trébisonde.
Pachym. l. 5.
c. 29. Andr.

après bien des plaintes et des contestations, ils finirent par déclarer que dorénavant ils ne paieraient plus aucun droit, et que si on voulait les y contraindre, ils s'exileraient de la ville, et même qu'ils abandonneraient pour jamais le pays. Alexis répond froidement qu'ils sont les maîtres de prendre tel parti qu'il leur plaira; qu'il ne prétend mettre aucun obstacle à leur départ, pourvu toutefois qu'avant de quitter ses terres, ils versent dans la caisse du fisc les sommes qu'ils doivent encore. Les Gênois, piqués de cette réponse, font mine d'exécuter leurs menaces. Déjà ils chargent avec grand appareil leurs effets sur des vaisseaux. Quoique Alexis sût bien qu'ils étaient trop intéressés à rester dans ses états, et qu'en conséquence il ne doutât pas que toutes ces démonstrations ne fussent qu'une feinte, il se trouva cependant choqué de cette espèce de bravade, et il envoya un détachement de ses troupes pour la faire cesser. Les Gênois voulurent résister; ils en vinrent aux mains avec les soldats d'Alexis, et ne furent pas les plus forts. Alors ne consultant dans leur colère que le désir de se venger, ils mettent le feu à un des faubourgs ¹ de Trébisonde. L'incendie fut ter-

¹ Voici la partie de la chronique de Trébisonde relative à cette époque. VI. Kyr Alexis (II^e du nom), Grand-Comnène, succéda à son père, Jean II, mort en 1297, et épousa la fille de Pékai d'Ibérie. La princesse Paléologue vint à Constantinople le 13 juin 6806 (1298) XI^e indiction, et revint de nouveau en 6809, au mois de mars, XIV^e indiction. L'empereur Kyr Alexis marcha contre les Turks, surprit et vainquit Koustouga (on lit *Koustouganis* dans le texte de M. Fall-

merayer. p. 160) à Kérasunte, en 6810 (1302), au mois de septembre, et fit un grand carnage des ennemis. Le jeudi 13 septembre de la même année, mourut la reine Kyra Eudokia Paléologue. Le dimanche 30 novembre 6819 (1310), il y eut un grand incendie dans la citadelle. L'année suivante, au mois de juin, l'arsenal fut brûlé par les Latins, ce qui donna lieu à un grand combat. Parianès enleva Tzerga, le samedi 2 octobre 6822 (1313). Le 2 avril 6822, il y eut un grand incendie

rible, et causa beaucoup de dommage aux habitants; mais il devint encore plus funeste à ceux qui en étaient les auteurs. Les flammes se portèrent sur les magasins des Génois, et y réduisirent tout en cendres. Les Génois, abattus par cette perte, et réfléchissant au tort irréparable qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes par leur imprudence, et à celui qu'ils essuieraient encore, s'ils quittaient la ville de Trébisonde, se soumirent, et demandèrent humblement la paix. Elle leur fut accordée, et les choses furent rétablies dans leur premier état.

allumé par ceux de Sinope, qui ravagea les plus beaux édifices tant au dedans, qu'au dehors de la ville.

J'ai déjà parlé du mariage d'Alexis avec la fille de Pékaï, t. XVII, p. 471. Seulement, il m'est échappé une remarque sur ce texte, que je prie ici le lecteur de regarder comme non avenue : elle reposait sur une méprise. Quant aux autres événements de ce paragraphe, le récit en est curieux; mais il est difficile d'y

rien ajouter, parce que les renseignements nous manquent.—B.

Alexis II reçut une lettre du pape Jean XXII, qui lui prodiguait les titres les plus magnifiques et faisait tous ses efforts pour l'attirer à l'union avec Rome, et l'engager à se soumettre avec tous ses sujets à la suprématie catholique du pape. On ignore quelle fut la réponse faite à ces insinuations. V. Fallmerayer, *Hist. de Trébisonde*, p. 165 et suiv.

LIVRE CV.

- i. Roger massacré à Andrinople. ii. Réflexions sur cet assassinat. iii. Émeute à Constantinople. iv. Andronic disculpé du meurtre de Roger. v. Michel fait marcher des troupes vers Gallipoli. vi. Discours de Bérenger d'Entença, dans un conseil des Catalans. vii. Rocafort répond à Bérenger. viii. Cartel des Catalans signifié aux deux empereurs. ix. Ambassadeurs catalans massacrés. x. Départ de Bérenger pour une grande expédition. xi. Bérenger bat un des fils de l'empereur. xii. Bérenger fait prisonnier par les Génois. xiii. Rocafort généralissime des Catalans. xiv. Les Catalans de Gallipoli décident d'en venir à une bataille générale. xv. Pratique dévote des Catalans avant le combat. xvi. Ils remportent une grande victoire sur les Grecs. xvii. Défaite de l'empereur Michel. xviii. Soixante Catalans périssent au milieu des flammes à Andrinople. xix. L'empereur fait son apologie. xx. Ambassade d'Andronic vers les Catalans. xxi. Discours téméraire des ambassadeurs. xxii. Réponse à ce discours. xxiii. Imprudence d'André Murisque. xxiv. Courses des Catalans. xxv. Ils assouvissent leur vengeance sur ceux de Redeste. xxvi. Rocafort prend possession du fort Saint-Élie. xxvii. Il agit de mauvaise foi avec les Grecs. xxviii. Retour de Ferdinand Ximénès d'Arénos : il défait les Grecs. xxix. Il emporte Madyte. xxx. Défaite de Georges de Christopolis. xxxi. Les Catalans ruinent un port sur le Pont-Euxin. xxxii. Ils se vengent des Alains. xxxiii. Ils échouent devant Andrinople. xxxiv. Négociations d'Andronic avec Antoine Spinola. xxxv. Défaite des Génois sous les murs de Gallipoli.

xxxvi. Turks et Turkopules au service des Catalans. xxxvii. Isaac Mélek, un de leurs chefs, trahit les Catalans. xxxviii. Seconde trahison du même; il en est puni. xxxix. Les Turks et les Turkopules se raccommodent avec les Catalans. xl. Bérenger sort de captivité. xli. Ferdinand Ximénès d'Arénos trompe les Grecs. xlii. Le commandement partagé entre les chefs des Catalans. xliii. Ferdinand Ximénès d'Arénos se réunit à Bérenger d'Entença. xliv. Fruilla prise et détruite par les Catalans. xlv. Paix des Génois avec les Catalans. xlvi. Rocafort s'avance vers Constantinople. xlvii. Il reprend Redeste. xlviii. D. Ferdinand arrive à Gallipoli. xlix. Il se présente pour commander l'armée catalane, comme lieutenant de Frédéric, roi de Sicile. l. Discours de Rocafort à ce sujet. li. La souveraine autorité offerte à D. Ferdinand qui la refuse. lii. Exploits d'un moine guerrier. liii. Progrès des Turks en Asie. liv. Cassien arrêté pour crime d'état. lv. Conspiration de Drymis. lvi. Incendie à Constantinople. lvii. Disgrace du patriarche d'Alexandrie. lviii. Faux zèle d'Athanase. lix. Remontrances du clergé à ce prélat. lx. Adresse d'Athanase pour se concilier les bonnes grâces du prince. lxi. Prétendu miracle en faveur d'Athanase.

ANDRONIC II, ET MICHEL, SON FILS.

Roger de Flor, avant de partir pour l'Orient, où la gloire et ses nouveaux engagements l'appelaient, voulut aller visiter l'empereur Michel, soit qu'il espérât d'adoucir, par cette démarche honnête, l'esprit de ce prince aigri contre lui, soit qu'il fût bien aise de se montrer à la cour d'Andrinople, avec les attri-

1.
Roger mas-
sacré à
Andrinople.
Muntan., c.
209, 213.
Mon. c. 19.
20, 26, 27.
Zurita, Ann.
Arag. part.

r. l. 6. c. 1.
 Pachym. l. 6.
 c. 23, 24.
 Andr.
 Nic. Greg. l.
 7. c. 3.

buts de sa nouvelle dignité. Il fit ce voyage malgré la grande-duchesse son épouse, et la princesse sa belle-mère, qui l'avertissaient de se tenir sur ses gardes, parce qu'elles savaient qu'on méditait de lui faire un mauvais parti. Roger n'ajouta aucune foi à ces discours; il les regarda comme l'effet d'une crainte pusillanime, ou d'un attachement excessif pour sa personne. Michel n'ayant pu d'abord surmonter la peine que lui causait la présence d'un homme qui lui était si odieux, le reçut froidement; mais comme il possédait assez bien l'art de feindre, dans lequel les Grecs en général ont toujours été fort habiles, il reprit insensiblement un air plus gracieux, et bientôt il traita Roger avec toutes les marques extérieures de la bienveillance la plus affectueuse. Il lui donna, pendant plusieurs jours, des fêtes qui furent terminées par un magnifique repas. Le nouveau César, comblé d'honneurs, était à table, s'y livrant sans inquiétude à la joie, et se félicitant de n'avoir point prêté l'oreille aux défiances que les siens avaient voulu lui inspirer, lorsque tout à coup on vit entrer dans la salle des convives, Georges, suivi d'une troupe d'Alains et de Turcopules. Ce barbare, sans s'être autrement annoncé, se précipite comme un furieux sur Roger, le perce de son épée, lui coupe la tête, et laisse son corps ensanglanté au milieu des débris du festin. Cette affreuse scène se passa sous les yeux de l'empereur, de l'impératrice, et des grands de leur cour. Ainsi périt à l'âge de 27 ans, au mois d'avril 1307, Roger de Flor, et non pas Roger de Lauria, comme le dit mal à propos le jésuite Poussines, auteur d'une traduction latine très-ampoulée et très-prolixue de l'historien Pachy-

mère. Roger de Lauria est trop connu dans les annales françaises par le mal qu'il nous a fait, pour qu'il soit permis de le confondre avec d'autres. Roger de Flor laissa en mourant sa femme enceinte d'un fils dont nous ignorons le sort. Tout ce que nous en savons, c'est que ce fils vivait encore quand Muntaner commença son histoire.

Cet écrivain, bien informé des événements dont il fait le récit, assure que Michel avait projeté de faire assassiner Roger, et qu'il avait mandé Georges et sa troupe, à Andrinople, pour exécuter ce forfait. Les historiens grecs n'osant passer sous silence cette action, en suppriment les principales circonstances, ou les déguisent; mais les détours dont ils se servent, ne font que décèler leur embarras, et mieux connaître leur mauvaise foi. Ils disent que Roger, ayant sollicité une audience auprès de l'impératrice, elle lui fut accordée, à condition toutefois, que, suivant l'étiquette, il s'y présenterait seul; que Georges, qui, depuis long-temps, épiait l'occasion de venger la mort de son fils, tué à Cyzique par les Catalans, saisit l'instant où Roger entrait dans l'appartement de Marie, pour lui plonger son épée dans les reins, et que le César alla expirer aux pieds de la princesse. Ils ajoutent que cette catastrophe causa d'abord une grande rumeur dans le palais; que Michel, instruit de l'événement, s'informa s'il n'était rien arrivé de fâcheux à l'impératrice; qu'il plaignit le sort de Roger, et demanda à Georges pourquoi il avait attenté ainsi à la vie du César; que Georges répondit qu'il avait voulu que l'empire eût un ennemi de moins, et que Michel se contenta de cette excuse; mais qu'en même temps, il prit toutes les

II.
Réflexions
sur cet
assassinat.
Nic. Greg. l.
7. c. 34.
Pachym. l. 6.
c. 24. Andr.
Munt., c.
215.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 2.
Mono. c. 274.

mesures possibles, afin que rien de ce qui venait de se passer dans l'intérieur du palais, ne transpirât au dehors; que, dans la crainte que ceux des Catalans qui étaient entrés avec leur général, ne se portassent à quelque coup de désespoir, il ordonna de les mettre tous aux fers. Ces mêmes historiens disent encore que les Alains, après avoir assouvi leur rage sur le corps de Roger, montèrent à cheval de leur propre mouvement, et parcoururent la ville d'Andrinople et ses environs, massacrant les Catalans et les Almogavares qu'ils rencontraient. Ils ne manquent pas de faire observer que Michel, touché du sort de trois chevaliers qui se défendaient dans la tour d'une église où ils s'étaient réfugiés, donna ordre de cesser l'attaque; et qu'il fit expédier à ces braves gens des sauf-conduits pour se retirer à Gallipoli. Si l'on en croit Pachymère, ce prince chargea même son oncle Théodore de contenir les Alains et les Turkopules, qui s'étaient réunis pour égorger tous les Latins. Les Grecs insistent sur ces circonstances, dans la vue d'insinuer que Michel n'avait eu aucune part à l'assassinat de Roger. Nicéphore ne peut s'empêcher de reconnaître que, si le coup n'était point parti de la cour de Constantinople, il avait été au moins concerté dans le cabinet du jeune Michel; mais en même temps il voudrait qu'on crût que ce prince n'en vint à cette extrémité que malgré lui, et uniquement afin de prévenir les mauvais desseins du nouveau César; car il prétend que Roger s'était transporté à Andrinople, non pour y rendre ses hommages à Michel, et le consulter sur le plan de la prochaine campagne, comme il le disait, mais pour demander à ce prince de l'argent, et s'en faire donner

de force, s'il éprouvait un refus; que c'était à cette intention qu'il avait amené avec lui douze ou treize cents chevaux. Ce récit ne s'accorde nullement avec ce qu'il avait dit lui-même plus haut, savoir, que Michel entretenait alors à Andrinople et dans ses environs, une puissante armée. Il n'est pas vraisemblable, comme l'observe judicieusement Moncada, que Roger qui, de l'aveu même des Grecs, était un homme de grand sens, eût été assez téméraire pour venir avec si peu de monde, braver, et mettre à contribution un empereur, dans une ville forte, au milieu de sa cour, et environné de toutes ses troupes; mais de pareilles inconséquences ne coûtent rien à Nicéphore.

Quoi qu'il en soit, dès que la nouvelle de ce qui s'était passé à Andrinople fut parvenue dans la capitale, le peuple de cette ville prit les armes, attaqua le quartier des Catalans, les surprit et en égorga un grand nombre. Il se porta ensuite vers la maison de Raoul-le-Gros, parent d'Andronic, et beau-père de l'amiral Ferdinand d'Aones. Ces forcenés voulaient qu'il leur livrât tous les Catalans qui se trouvaient chez lui, criant que c'étaient des monstres qu'on devait étouffer promptement, pour ne pas leur donner le temps de se jeter sur leur proie; et comme on différa de se rendre à leur désir, ils mirent le feu à la maison. Tout ce qu'elle renfermait fut dévoré par les flammes. Ferdinand d'Aones, et trois envoyés que Ferdinand d'Entença avait députés à Andronic pour négocier un accommodement, périrent dans l'incendie. Le patriarche Athanase sortit pour apaiser le tumulte; mais ses remontrances furent mal reçues, et il aurait

III.
Émeute à
Constanti-
nople.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 2.
Monc. c. 28.
Pachym. l. 6.
c. 26. Andr.

même couru risque de la vie, s'il ne se fût retiré promptement; c'est ce que nous apprend Pachymère.

iv.
Andronic
disculpé du
meurtre de
Roger.

Cette émeute populaire a encore fait croire qu'Andronic s'était concerté avec son fils pour exterminer les Catalans et les Almogavares. Muntaner et quelques auteurs espagnols le disent positivement; mais je ne puis me persuader que ce prince se soit rendu auteur ou complice d'une pareille atrocité; il était également incapable, et de ces grands crimes qui effraient, et de ces grandes actions qui étonnent. Le nombre de ces scélérats puissants qui ont ordonné de sang-froid des destructions générales de l'espèce humaine n'est déjà que trop grand dans l'histoire; il ne faut pas l'augmenter sans y être forcé par l'évidence. D'ailleurs, le traité qu'Andronic venait de conclure avec Roger, le serment solennel par lequel il s'était lié envers lui, et les instances qu'il ne cessait de lui faire pour l'engager à passer au plus tôt en Orient, ne permettent pas de croire qu'il ait eu part à la sanglante tragédie dont Andrinople fut le théâtre. L'émeute de Constantinople ne prouve rien contre ce prince. Combien de fois n'a-t-on pas vu, dans tous les pays, le peuple frappé tout à coup comme d'un accès de frénésie, se livrer, sans aucun motif, aux emportements les plus féroces? En général, les Grecs haïssaient les Catalans; il n'est donc pas surprenant que ceux de la capitale, sur le bruit de ce qui s'était passé à Andrinople, se soient portés d'eux-mêmes, et sans aucune impulsion étrangère, aux excès dont l'histoire les accuse.

v.
Michel fait
marcher des

Michel, ne doutant pas que les Catalans établis à Gallipoli ne voulussent venger la mort de leur géné-

ral et celle de leurs compatriotes, crut qu'il était nécessaire de les prévenir. Il envoya en diligence de la cavalerie, qui tomba à l'improviste sur ceux de ces étrangers qui étaient cantonnés dans les environs de Gallipoli, et en fit un horrible massacre. Les Catalans qui purent échapper à la mort, se réfugièrent dans la ville et y répandirent l'épouvante. Aussitôt la garnison prend les armes, et sans attendre l'ordre de ses officiers, se met en devoir de sortir pour aller tirer vengeance des Grecs. Malgré les efforts que font les chefs pour retenir leurs gens, plusieurs leur échappent et se répandent dans les campagnes. Ces mutins, emportés par la fureur qui les agite, n'écoulant aucun sentiment ni d'honneur, ni d'humanité, exercent contre les Grecs des cruautés dont le récit fait frémir; ils égorgent les hommes, outragent les femmes, violent les filles, empalent les enfants. Cependant les principaux de l'armée catalane s'assemblent et délibèrent entre eux sur les moyens de résister, malgré leur petit nombre, à toutes les forces de l'empire qui ne vont pas manquer de leur tomber sur les bras. Avant tout, ils commencent par relever les remparts de Gallipoli, ils en augmentent les fortifications et la mettent en état de défense. Les Catalans ne furent pas long-temps à reconnaître que la précaution n'était pas inutile. Bientôt on vit paraître plusieurs corps de milice tirés de la Macédoine et de la Thrace, avec des détachements composés de Turkopules et d'Alains. Toutes ces troupes réunies formaient une armée de trente mille fantassins, et de quatorze mille chevaux. C'était deux fois plus qu'il n'en fallait pour réduire en peu de temps la place, si ceux qui l'occupaient n'eussent pas été,

troupes vers
Gallipoli.
Muntaner, c.
215.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1.
l. 6. c. 1.
Moucad. c.
28, 29.
Nic. Greg. l.
7. c. 4.
Pachym. l. 6.
c. 25. Andr.

par leur expérience et leur bravoure, aussi supérieurs aux Grecs, qu'ils leur étaient inférieurs en nombre. Les Catalans, pour procéder suivant les formes militaires alors en usage, envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople, avec ordre de signifier à l'empereur, au nom de toute la nation, qu'elle se retirait de son service, et de lui déclarer en même temps la guerre s'il ne leur donnait une pleine satisfaction. Tandis qu'on attendait la dernière résolution d'Andronic et le retour des ambassadeurs, l'ennemi pressait vivement Gallipoli; mais les assiégés le repoussaient avec vigueur, et faisaient sur lui des sorties terribles.

VI.
Discours de
Béranger
d'Entença,
dans un
conseil des
Catalans.
Moncad. c.
80.

Les chefs des Catalans, rassemblés à Gallipoli, n'étaient pas tous d'accord sur la manière de faire la guerre; c'est pourquoi ils mirent cet objet en délibération dans un grand conseil. Béranger d'Entença y parla le premier, et s'exprima ainsi : « Amis et compagnons, si des hommes tels que nous étions capables de se laisser abattre, ce serait dans les circonstances où nous nous trouvons maintenant. Est-il rien de plus cruel que de périr sous le fer de ceux même qui devraient être nos défenseurs? Que nous sert d'avoir remporté tant de victoires, conquis tant de provinces, répandu tant de sang, si, au lieu de recevoir la juste récompense due à de si grands services, nous sommes livrés à la mort? Heureux, mille fois heureux, ceux de nos camarades qui nous ont précédés dans le tombeau, et qui n'éprouvent point l'infortune qui nous accable maintenant! Nous ne pouvons nous dispenser de tirer vengeance d'un traitement si atroce. Si nous revenions dans nos foyers sans nous être fait justice, nos parents et nos amis

« refuseraient de nous recevoir ; notre patrie nous re-
« jetterait de son sein et nous renierait pour ses en-
« fants. Que le petit nombre de nos troupes ne nous
« arrête pas. Le ressentiment multipliera nos forces, et
« la justice de notre cause combattrà pour nous. Des ames
« de la trempe des nôtres ne connaissent ni obstacles
« ni dangers ; rien n'est capable de les arrêter, elles sont
« invincibles. L'Asie, délivrée du joug et de la tyran-
« nie des Turks par la puissance de nos armes, est un
« événement qui nous couvre d'une gloire immortelle,
« qui portera notre nom à la postérité la plus reculée,
« et que les Grecs, qui nous traitent si indignement,
« ne peuvent voir eux-mêmes sans admiration. Que
« ces perfides éprouvent donc la force de nos bras vic-
« torieux, puisqu'ils n'ont pas su les conserver pour
« leur défense. Ils croient, sans doute, que nous n'a-
« vons plus d'autre ressource que de regagner la Sicile
« sur nos vaisseaux ; qu'ils soient désabusés. Il faut con-
« server Gallipoli, à quelque prix que ce soit. Comme
« cette ville est placée à l'entrée du détroit, il nous sera
« facile d'intercepter aux ennemis la communication
« des mers, et de fermer le passage à leurs flottes.
« Mais, pour être en état de défendre ce poste, nous
« avons besoin de provisions et d'argent. Étant si éloi-
« gnés de notre patrie, nous ne devons pas trop comp-
« ter sur les secours qu'elle pourrait nous envoyer,
« nous les attendrions trop long-temps, et il n'est
« pas sûr qu'ils arrivassent jusqu'à nous. D'ailleurs,
« nos souverains ont assez d'affaires dans leur propre
« pays, nous ne pouvons espérer qu'ils veuillent s'oc-
« cuper des nôtres. Il faut donc que l'ennemi nous
« fournisse lui-même ce qui nous est nécessaire pour

« le vaincre. Ceux des Grecs qui habitent les îles et
 « les côtes des provinces voisines, vivent dans la plus
 « grande sécurité, persuadés qu'ils sont que, déjà trop
 « faibles pour défendre Gallipoli, nous ne songerons
 « jamais à nous éloigner de ses murailles. Profitons de
 « leur confiance ; partons sur les vaisseaux et les ga-
 « lères qui nous restent encore ; allons les surprendre,
 « nous leur causerons beaucoup de dommage, et nous
 « ferons sur eux un riche butin qui nous servira à
 « fournir aux frais de la guerre. Voilà mon avis, et
 « je me charge de l'exécution. »

VII.
 Rocafort ré-
 pond à
 Bérenger.
 Mon. c. 30.

A ces dernières paroles, Rocafort se lève, la colère
 peinte sur le visage, et, d'un son de voix altérée, il
 dit : « La douleur que je ressens de la mort du brave
 « Roger, et des autres capitaines qui ont partagé son
 « sort malheureux, se manifeste assez sur tout mon
 « extérieur. Personne ne soupire plus que moi après
 « la vengeance. C'est, j'en conviens, du ressentiment
 « plutôt que de la froide raison, que nous devons
 « prendre aujourd'hui conseil. La célérité, et une im-
 « pétuosité aveugle dans des circonstances si désespé-
 « rées, servent mieux que des mesures prises avec une
 « mûre mais trop lente délibération. Nous retirer
 « dans notre patrie, sans avoir puni les Grecs de leur
 « perfidie, et sans avoir lavé dans leur sang l'outrage
 « qu'ils nous ont fait, ce serait nous couvrir d'un
 « opprobre éternel ; en cela je suis d'accord avec Bé-
 « renger d'Entença ; mais je ne puis être de son opi-
 « nion sur la manière de faire la guerre. Ce serait
 « commettre une faute capitale de diviser nos forces ;
 « elles ne sont déjà que trop inférieures à celles de
 « l'ennemi qui nous tient assiégés ; de quoi seront-

« elles capables, si l'on vient encore à les partager ?
« Je veux que l'expédition que propose ce brave guer-
« rier soit couronnée d'un heureux succès ; je veux
« qu'il pille, qu'il ravage les côtes voisines sans éprouver
« aucun fâcheux revers ; qui lui répondra que, tandis
« qu'il ira courir ainsi les mers, le petit nombre de
« Catalans, laissés pour la défense de Gallipoli, ne sera
« point exterminé, et qu'en son absence les Grecs ne
« s'empareront pas de la ville ? Alors où Béranger, à
« son retour, trouvera-t-il un asile ; où mettra-t-il sa
« flotte en sûreté ; où déposera-t-il les fruits de ses
« victoires ? Il ne lui restera plus d'autre parti à pren-
« dre que de regagner la Sicile ; mais peut-il se pro-
« mettre que les passages ne lui seront pas fermés ?
« S'il tire des soldats de Gallipoli, il est beaucoup plus
« à craindre que cette ville ne soit emportée, qu'à es-
« pérer que lui-même revienne vainqueur. Pourquoi
« Béranger n'imiterait-il pas la sage conduite des plus
« fameux capitaines ? Les fastes militaires nous ap-
« prennent que, dans des cas à peu près pareils à celui
« où nous nous trouvons, il ont toujours regardé
« comme un point essentiel de se ménager une place
« de sûreté, et de la conserver même en sacrifiant, s'il
« était nécessaire, leurs meilleures troupes. Nous avons
« tous les mêmes intérêts, n'abandonnons point la
« cause commune ; livrons-nous aux transports de la
« fureur, méprisons le trépas, sortons de la ville, pré-
« cipitons-nous sur l'ennemi, éloignons-le de Galli-
« poli. Que la multitude de ses bataillons ne nous ef-
« fraie pas. Pleins de confiance dans la justice de notre
« cause et dans ce courage indomptable qui a triomphé
« de la puissance des Turks. vainqueurs de la Grèce,

« ne doutons point de la victoire, espérons de détruire
 « les nombreuses cohortes des Grecs, et de terrasser
 « leurs aigles orgueilleuses avec la même facilité que
 « nous avons abattu le croissant. Quand nous devrions
 « trouver la mort au milieu du combat, au moins sera-
 « t-il glorieux de périr les armes à la main, en cher-
 « chant à nous venger de la plus perfide de toutes les
 « nations. » Cet avis parut être le vœu du plus grand
 nombre de ceux qui composaient le conseil ; mais Bé-
 rengier d'Entença persista dans sa première résolution ;
 et son autorité prévalut. Sur ces entrefaites, on ap-
 prit que l'infant Dom Sanche d'Aragon était arrivé
 avec dix galères à Métélin, île de l'Archipel, et l'une
 des plus voisines de Gallipoli. Les Catalans envoyè-
 rent aussitôt des députés pour lui exposer la triste si-
 tuation où ils se trouvaient, et pour l'engager à venir
 les seconder. L'infant se rendit à leur invitation, et
 fut reçu à Gallipoli avec de grandes acclamations.

VIII.
 Cartel des
 Catalans
 signifié aux
 deux
 empereurs.
 Zurita Ann.
 Arag. part.
 t. I. 6. c. 1.
 Moncad. c.
 29 et 31.

Cependant les ambassadeurs des Catalans, arrivés à Constantinople, s'étaient présentés au baile de Venise, au podestat de Gênes, aux consuls d'Ancône et de Pise, qui résidaient dans cette capitale pour les affaires de leurs nations respectives, et leur avaient remis à chacun un écrit qui portait en substance : *Que les Catalans et les Aragonais établis à Gallipoli étaient résolus de mourir pour venger le meurtre de leurs compatriotes égorgés à Andrinople, et dans les autres lieux de l'Empire, par ordre d'Andronic et de Michel, son fils ; que, scrupuleux observateurs de leur parole, ils n'avaient voulu commettre aucun acte d'hostilité contre ces princes avant d'avoir fait constater juridiquement qu'ils renonçaient aux*

traités et à l'alliance conclus avec eux ; enfin qu'ils les tenaient pour des perfides et des traltres, et qu'ils offraient de soutenir leur dire par un combat en champ clos de cent contre cent, ou de dix contre dix, espérant que leur épée serait l'instrument dont Dieu se servirait pour punir leur félonie. Le baile de Venise se chargea de porter ce cartel à l'empereur. Andronic répondit qu'il n'avait eu aucune part au malheur arrivé aux Catalans et aux Aragonais ; qu'ainsi on n'avait point de satisfaction à exiger de lui. Les ambassadeurs, après cette réponse, prirent le parti de se retirer sans insister davantage ; mais, avant de quitter Constantinople, ils voulurent y laisser un monument qui constatât qu'ils s'étaient acquittés fidèlement de leur mission. Ils firent donc transcrire sur une seule et même feuille de parchemin deux expéditions du cartel qu'ils étaient venus signifier à l'empereur ; puis ils les partagèrent, en coupant par le milieu trois lettres de l'alphabet qu'on avait tracées sur le pli ou la ligne de séparation ; de sorte qu'une portion de ces lettres resta sur chacune des deux pièces lorsqu'elles eurent été détachées l'une de l'autre. Le premier de ces doubles fut remis aux Vénitiens, et le second demeura entre les mains des ambassadeurs catalans. C'était un moyen qu'on avait imaginé pour s'assurer de l'identité des actes que des contractants étaient obligés de se représenter mutuellement. En rapprochant les caractères divisés, on jugeait par leur parfaite correspondance que ces actes étaient individuellement les mêmes. Les ambassadeurs, après avoir rempli cette formalité, demandèrent des sûretés pour s'en retourner à Gallipoli. Andronic chargea un des gens de sa

cour de les accompagner et de leur servir de sauvegarde.

ix.
Ambassadeurs
catalans
massacrés.
Muntan. c.
217.
Moncada c.
31, 32.

Dès que les ambassadeurs catalans furent arrivés à Redeste, cet officier les fit arrêter avec tout leur monde, au nombre de vingt-six personnes; on les jeta d'abord dans des cachots, et peu de temps après ils furent coupés par morceaux dans la place publique où l'on exécutait les criminels. Ce trait de perfidie rendit les Catalans encore plus furieux. Ils jurèrent de porter leur vengeance aux derniers excès, et d'exterminer sans pitié une nation qui violait si indignement le droit des gens. Aussitôt Bérenger d'Entença fait ses préparatifs pour l'expédition qu'il a projetée. Doin Sanche lui offre de l'accompagner avec ses dix galères. Bérenger accepta volontiers une proposition si obligeante; mais quelle fut sa surprise de voir ce prince, au moment de mettre à la voile, changer tout à coup de résolution! Jamais on ne put savoir le motif qui le déterminait à retirer si subitement la parole qu'il venait de donner. Lorsque Bérenger lui en fit des reproches, il se contenta de répondre qu'il ne pouvait agir autrement sans manquer à ce que le service de son frère exigeait de lui. Peut-être cédait-il aux impressions de ceux qui n'approuvaient pas l'expédition de Bérenger, ou aux vues secrètes de quelque rival, qui voyait avec jalousie l'ascendant que ce seigneur prenait dans l'armée.

x.
Départ de
Bérenger
pour une
grande expé-
dition.
Zurita, part.
x. l. 6. c. 1.

Quoi qu'il en soit, Bérenger ne se découragea pas, il partit, sans différer, avec cinq galères, deux vaisseaux et seize barques, huit cents fantassins et cinquante cavaliers. Il entra dans la Propontide, en ravagea toute la rive orientale, descendit dans les îles

situées au milieu de cette mer, y mit tout à feu et à sang, tourna ensuite vers les côtes de la Thrace, et y répandit la désolation, sans éprouver le plus petit échec. Il se rendit maître de tous les vaisseaux ennemis qui se rencontrèrent sur sa route, et alla ensuite attaquer Recrea, ville très-riche; il l'emporta de vive force, sans presque aucune perte, il en fit passer les habitants au fil de l'épée, la livra au pillage, et ensuite aux flammes. Andronic croyait les Catalans en chemin pour s'en retourner dans leur pays, lorsqu'il apprit avec douleur qu'ils venaient de détruire cette ville, et qu'ils désolaient les côtes de la Thrace.

Aussitôt il donna ordre au despote Jean, son fils, de se mettre à la tête d'un fort détachement d'infanterie, soutenu de quatre cents cavaliers, et d'aller s'opposer aux ravages des Catalans. Béranger était débarqué dans un lieu appelé Port-Royal, lorsqu'il sut que Jean venait à lui. Il prit le parti de l'attendre de pied ferme, quoiqu'il lui fût très-inférieur en force. Les Grecs furent taillés en pièces, et leur général eut beaucoup de peine à échapper à la mort; il se sauva à Constantinople, où son arrivée jeta la consternation. Andronic effrayé, croit déjà voir l'ennemi aux portes de sa capitale; il en fait mettre tous les habitants sous les armes, car les troupes réglées en étaient sorties pour se rendre au siège de Gallipoli. Béranger, encouragé par des succès qui passaient ses espérances, résolut d'aller brûler les vaisseaux des Grecs jusque dans les ports et sur les chantiers.

Il revenait de cette expédition couvert de gloire et chargé de butin, lorsqu'il aperçut plusieurs voiles du côté de Gallipoli. Dans la crainte que ce ne fussent des

Moncad. c.
32.
Pachym. l. 6.
c. 25. Andr.

xi.
Béranger bat
un des fils
de
l'empereur.
Zurita p. 1.
l. 6. c. 1.
Moncada. c.
32.

xi.
Béranger
fait prison-
nier par les
Génois.

Munt. c.
218.
Zurit. p. 1. l.
6. c. 1.
Moncad. c.
33.
Nic. Greg. l.
7. c. 4.
Pachym. l. 6.
c. 27 et 29.
lib. 7. c. 7.
Andr.

vaisseaux ennemis, il se prépara au combat. Bientôt il vit arriver sur lui dix-huit galères portant pavillon de Gênes. On se reconnut; les Génois firent les premiers le salut, les Catalans le leur rendirent, puis quittèrent les armes. A la vue des richesses accumulées sur les navires catalans, les Génois ne purent résister au désir de s'en emparer. D'ailleurs ils ne doutaient point qu'Andronic et les Grecs ne leur sussent un gré infini, s'ils arrêtaient Bérenger et lui enlevaient ses galères. Pour exécuter ce projet, ils eurent recours à la plus noire trahison. Ils envoyèrent prier Bérenger d'Entença de passer sur leur vaisseau amiral, pour y traiter avec Édouard Doria, commandant de la flotte, d'affaires qui, disaient-ils, intéressaient également les deux nations. Bérenger, qui était et devait être sans défiance, se rendit à cette invitation, accompagné des principaux officiers qui servaient sous lui. Doria les reçut avec distinction, il ne leur épargna ni les compliments, ni les caresses. Il leur fit servir sur son bord un magnifique repas. La journée se passa en divertissements, qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le sommeil, appelé par le vin et la bonne chère, s'empara de Bérenger et des siens; mais la cupidité et la perfidie, sa compagne, qui ne dorment guère, tenaient éveillés Doria et ses complices. Le jour venu, Bérenger voulait se retirer, lorsque Doria le fit désarmer et charger de chaînes, ainsi que tous ceux de sa suite, et en même temps il donna à ses dix-huit galères le signal pour attaquer les Catalans. Ceux-ci n'étant pas sur leurs gardes, firent peu de résistance; quatre de leurs vaisseaux tombèrent entre les mains des Génois, qui ne purent cependant s'en emparer

qu'après une perte de deux cents hommes. La galère d'un brave chevalier, nommé Bérenger de Villemarin, ayant eu plus de temps pour se mettre en défense, soutint seule un long et furieux combat contre toute la flotte ennemie. Il ne fut possible aux Gênois de s'en mettre en possession que lorsque ceux qui la montaient eurent tous perdu la vie, jusqu'au dernier. La prise de cette galère coûta aux Gênois trois cents soldats tués dans le combat, sans compter un plus grand nombre de blessés. Telle fut l'issue de l'expédition téméraire de Bérenger, qui aurait sans doute été plus heureuse, si dom Sanche ne lui eût pas manqué de parole. Les Gênois, pour colorer leur perfidie, firent courir le bruit que Bérenger s'était proposé de venir attaquer Constantinople, et qu'ils avaient voulu prévenir un projet dont l'exécution aurait pu leur être aussi préjudiciable qu'aux Grecs mêmes, puisqu'ils n'étaient pas moins intéressés que les sujets de l'Empire à la conservation d'une ville où ils avaient leur principal établissement. Quoi qu'il en soit, ils conduisirent leur prisonnier d'abord à Pera; mais tels que ces animaux affamés qui, après s'être saisis d'une proie, s'écartent avec inquiétude de ceux de leur espèce qui pourraient la leur enlever, ils s'empressèrent de le transporter à Trébisonde, dans la crainte qu'Andronic n'employât la force pour le tirer de leurs mains; car ce prince désirait fort de l'avoir en sa puissance: il leur avait même fait offrir jusqu'à vingt-cinq mille besants, s'ils voulaient le lui livrer; mais ce fut inutilement: ensuite il essaya de corrompre quelques patrons des galères génoises, pour qu'ils lui facilitassent les moyens de se rendre maître de la personne de Bérén-

ger. Seize mille besants, et seize paires de robes ou d'habits de brocart devaient être la récompense de ce service. L'intrigue fut découverte, ce qui détermina les Génois à faire conduire Bérenger à Gênes sous une forte escorte. Lorsqu'ils passèrent à la vue de Gallipoli, pour traverser le détroit de l'Hellespont et entrer dans la mer Égée, Raymond Muntaner alla à leur rencontre sur une frégate, et leur demanda de la part des Catalans la liberté de Bérenger, offrant pour sa rançon cinq mille écus. Les Génois ne voulurent entendre à aucun accommodement, soit que la somme leur parût trop modique, soit qu'ils craignissent d'irriter Andronic, s'ils laissaient échapper le plus implacable de ses ennemis. Muntaner, ayant perdu toute espérance de réussir, donna à Bérenger une partie de l'argent qu'il avait apporté pour sa délivrance, et lui promit qu'on enverrait, au nom de l'armée, des ambassadeurs aux rois d'Aragon et de Sicile pour les engager à demander satisfaction de l'insulte que les Génois lui avait faite, en l'arrêtant contre la foi des traités.

XIII.
Rocafort gé-
néralissime
des Catalans.
Muntan. c.
219, 220.
Zurita Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 1.
Moncad. c.
34, 35.

Après la prise de Bérenger d'Entença, et la perte des meilleurs soldats qui l'avaient suivi, il ne restait plus à Gallipoli que Rocafort, sénéchal de l'armée, douze cent cinquante-six fantassins, deux cents cavaliers, et quatre chevaliers de marque, savoir, Guillaume Siscar, Jean-Pierre de Caldès, tous deux Catalans, Ferdinand Gori et Ximenès d'Albaro, Aragonais, et avec eux Raymond Muntaner, gouverneur de la ville. C'était à quoi se réduisaient toutes les forces des Catalans. Dans cette situation critique, le courage ne les abandonna point; ils commencèrent par délibérer entr'eux sur le parti et sur les mesures qu'ils avaient à

prendre. Quelques-uns de ceux qui opinèrent les premiers voulaient qu'on évacuât Gallipoli, et qu'on allât s'emparer de Mytilène. Ils prétendaient qu'il serait plus facile de se maintenir dans ce poste; que d'ailleurs il les mettrait à portée de courir les mers et de faire beaucoup de mal à l'ennemi. Cet avis ne put passer : le plus grand nombre le rejeta. Il fut décidé qu'on s'ensevelirait sous les ruines de Gallipoli, plutôt que de rendre cette place. Pour s'ôter même l'envie et le pouvoir de changer de résolution, les Catalans percèrent et mirent hors de service tous les vaisseaux qui se trouvaient pour lors dans le port; ensuite ils réglèrent la forme du gouvernement qu'ils établiraient entre eux. Rocafort fut reconnu pour chef général des troupes, et on lui nomma douze conseillers, sans l'agrément desquels il lui était défendu de rien entreprendre. Ces conseillers furent choisis par toute l'armée. Leurs décisions devaient avoir force de loi, et personne ne pouvait se dispenser de s'y soumettre. On fabriqua un sceau particulier pour sceller les patentes et les dépêches qui émaneraient de ce nouveau conseil. Sur le sceau était gravée l'image de saint Georges, avec cette légende : *Sceau de l'armée des Francs en Thrace et en Macédoine*. C'était, sans doute, un trait de politique de la part des Catalans de n'y avoir pas mis leur propre nom, mais celui de Francs, sous lequel les Orientaux avaient alors coutume, comme ils l'ont encore aujourd'hui, de désigner en général les Européens, parce que les Français sont aussi les premiers qui aient porté la terreur de leurs armes dans ces régions lointaines. De plus, les Catalans voulaient faire entendre par là que leur armée était composée de presque toutes les

nations de l'Europe réunies contre les Grecs, qu'ainsi il n'y en avait aucune qui n'eût intérêt de venir à leur secours. D'ailleurs, Moncada, qui nous suggère lui-même cette réflexion, observe encore que le nom de Franc était alors moins odieux aux Grecs et aux Asiatiques que celui de Catalan.

XIV.
Les Catalans
de Gallipoli
décident
d'en venir à
une bataille
générale.
Monc. c. 33.
35.

Cependant Andronic avait fort à cœur de chasser les Catalans de Gallipoli. Comme il se défiait de ses propres troupes, il voulut traiter avec les Génois pour qu'ils se chargeassent de cette expédition. Ils y consentirent pour le prix de six mille besants. L'empereur leur envoya cette somme. Les Génois l'ayant pesée, reconnurent que la monnaie n'était point de poids, et ils refusèrent de la recevoir. Andronic leur fit dire qu'ils seraient satisfaits, et qu'il leur tiendrait compte du déchet qui s'était trouvé sur les espèces qu'ils avaient reçues de sa part. Mais les Génois, mieux informés de la nature de l'entreprise, et ayant calculé le gain et la perte, ne voulurent plus tenir le marché. Cependant le nombre des Grecs, rassemblés autour de Gallipoli, grossissait journellement, et ils commençaient à serrer de très-près cette ville. Il est vrai que les assiégés faisaient sur eux de fréquentes sorties, dans lesquelles ils avaient toujours l'avantage ; mais aussi ils y perdaient du monde, et ces pertes réitérées auraient à la longue réduit à rien la garnison. Ils jugèrent donc qu'il valait mieux combattre avec toutes leurs forces réunies, et s'abandonner au hasard d'une bataille générale, pour forcer l'ennemi à s'éloigner de Gallipoli, et pour lui faire perdre, s'il était possible, l'envie de revenir.

XV.
Pratique des
votes des

La veille de cette journée qui devait décider de leur sort, les Catalans élevèrent, avec de grandes démons-

trations de piété, sur la principale tour de la ville, un étendard où était peinte l'image de saint Pierre. S'étant mis tous à genoux, ils firent une courte prière au prince des apôtres, puis ils entonnèrent le *Salve, Regina*. A peine eurent-ils commencé cette antienne en l'honneur de la Vierge, que le soleil se couvrit tout à coup d'un nuage qui versa sur eux une douce rosée, et disparut aussitôt qu'ils eurent fini leur chant. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à ces imaginations espagnoles que le ciel se déclarait en leur faveur. Cette pieuse illusion les remplit de confiance et échauffa leur courage. Voulant se rendre de plus en plus dignes de la protection divine, dont ils se croyaient favorisés, ils passèrent la nuit à se confesser, et communierent tous le matin avant de prendre les armes pour le combat. Une armée si dévote nous paraîtrait aujourd'hui bien singulière; mais qu'on se transporte dans ces temps de l'ancienne chevalerie, où les militaires ne regardaient point leur état comme incompatible avec les exercices de la religion. Servir Dieu, les dames et la patrie, tel était l'engagement solennel que ces preux chevaliers prenaient en ceignant l'épée; cet esprit, tout à la fois religieux et guerrier, se communiquait des officiers aux soldats, et ces soldats n'en étaient pas moins braves.

Cependant les Catalans sortent de Gallipoli, au nombre de quinze cents hommes seulement. Les ennemis, de leur côté, quittent leur camp et s'avancent en ordre de bataille. Leur armée était composée de huit mille cavaliers et d'un corps de fantassins beaucoup plus considérable. Le premier choc fut terrible. Les Grecs combattirent d'abord courageusement, et

Catalans
avant le
combat.

Muntan. c.
220.

Zurita. Ann.
Arag. p. 1.
l. 6. c. 1.
Monc. a. 35

xvi.

Ils rem-
portent une
grande vic-
toire sur les
Grecs.

Zurita, Ann.
Arag. p. 1.
l. 6. c. 1.
Munt. c. 220
Monc. c. 35,
Pachym. l. 6,
a. 30. Andr.

paraissaient disposés à tenir ferme contre l'impétuosité catalane. Cette généreuse résolution ne se soutint pas ; ils ne tardèrent point à lâcher pied, et bientôt ils furent repoussés jusqu'à leurs retranchements. Ceux qui les gardaient, voyant leurs gens en déroute, sortent des palissades et viennent à leur secours. A l'arrivée de ce nouveau renfort, le combat recommence, et les Catalans sont au moment de se voir arracher la victoire ; mais le nom de saint Georges, dont Ximénès d'Albaro portait la bannière, répété de rang en rang, ranima leur valeur. Ils reprirent à leur tour l'avantage sur les Grecs, et les mirent en fuite. On fait monter la perte des vaincus à vingt mille hommes d'infanterie, et à six mille chevaux. Une multitude de fuyards périt au milieu des flots, parce que, se jetant en trop grand nombre dans les navires qui étaient sur le rivage, ces bâtiments coulèrent à fond. Les Catalans firent en cette occasion un butin immense. Il leur fallut une semaine entière pour le recueillir et le transporter dans Gallipoli. Umbert-Paul Basile, autrement dit Umbertopule, et le grand-hétériarque, échappés du massacre général, allèrent annoncer cette triste nouvelle à Andrinople. L'empereur Michel, qui y tenait sa cour, en fut consterné, et Andronic son père, lorsqu'il apprit ce désastre, n'en parut pas moins affligé. Dans cette extrémité, ces deux princes jugèrent qu'il fallait encore faire une dernière tentative, et tomber sur les Catalans avant qu'il pût leur arriver des secours d'Espagne et de Sicile. En conséquence, ils rassemblèrent aux environs d'Andrinople toutes les troupes dispersées dans les garnisons, et les joignirent aux débris de celles qui avaient été battues dans la dernière action. Les Cata-

lans, avertis de ces nouveaux préparatifs par une femme grecque qui leur servait d'espion, ne se contentèrent pas de se tenir sur la défensive, ils formèrent le dessein d'aller au devant de l'ennemi. Ils laissent à Gallipoli, pour y garder les bagages, les femmes et les enfants, cent Almogavares seulement, et prennent tous la route d'Andrinople. Après avoir marché pendant trois jours à travers la Thrace, portant partout la désolation, ils arrivèrent au pied d'une montagne, et s'y arrêtrèrent pour s'y reposer.

Les sentinelles, mises en faction par les Catalans sur le sommet de cette montagne, aperçurent des feux pendant la nuit; on alla à la découverte, et deux Grecs, qu'on fit prisonniers, apprirent que Michel campait, entre Apres et Cipsèle, avec six mille hommes de cavalerie, et un corps d'infanterie beaucoup plus nombreux, et que ce prince attendait dans ce poste le gros de son armée qui n'était pas loin. Quelques officiers catalans voulaient que, sans différer davantage, on attaquât l'ennemi, tandis qu'il n'était pas encore sur ses gardes, et avant qu'il fût devenu plus fort par la jonction des troupes qui devaient lui arriver. Cet avis, quoique assez sage, n'eut pas d'exécution. Au lever du soleil, les Catalans franchirent les hauteurs et descendirent dans la plaine; alors ils aperçurent l'armée impériale qui, se trouvant toute réunie, couvrait une vaste étendue de terrain. Les Catalans formaient à peine un corps de trois mille hommes; aussi les Grecs, en les voyant approcher, crurent qu'ils venaient se rendre et implorer la clémence de Michel; ils en étaient si persuadés, qu'ils ne voulaient ni prendre leurs armes ni quitter leurs tentes. Il fallut que ce

XVII.
Défaite de
l'empereur
Michel.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 3.
Zurita indico
l. 2 ad ann.
1308.
Muntan. c.
221.
Moncada, c.
36.
Nic. Greg. l.
7. c. 4.
Pachym. l. 6.
e. 32. Andr.

prince, qui connaissait par une trop fatale expérience à quel ennemi il avait affaire, employât toute son autorité pour les forcer de sortir de leur inaction. Michel, sans délai, monte à cheval et range son armée en bataille. Il plaça au centre l'infanterie, dont il donna le commandement à Théodore son oncle, général de toute la milice tirée de l'Asie ; il posta, à la droite de cette infanterie, la cavalerie des Alains et des Turkopules, commandés par Basile Umbertopule. La gauche fut occupée par la cavalerie de Thrace et de Macédoine, avec les Valaques et les aventuriers sous les ordres du grand-hétériarque. Pour lui, il devait se tenir à l'arrière-garde avec une partie de la noblesse et un corps d'élite, chargés de la défense de sa personne. Il était accompagné de Constantin despote son frère, et de Sénachérîm l'Ange, qui ne voulut prendre aucun commandement pour ne s'occuper que du salut du jeune empereur. Michel, après avoir parcouru les rangs, et exhorté, en peu de mots, ses soldats à bien faire leur devoir, donna l'ordre pour s'ébranler, puis il se retira à son poste. Les Catalans firent prendre à leur petite armée une disposition correspondante à celle de l'ennemi. Ce fut la cavalerie des Alains et des Turkopules qui engagea le combat ; les Catalans la reçurent si vigoureusement, qu'elle prit aussitôt la fuite, et ne voulut plus revenir à la charge. La cavalerie catalane, ne l'ayant plus en tête, mit sur le champ pied à terre, se joignit aux Almogavares et aux gens de mer, et tous ensemble ils se jetèrent avec furie sur l'infanterie grecque qui ne put résister à leur impétuosité ; elle se débanda et disparut en un clin d'œil du champ de bataille. Restait la cavalerie de Thrace

(An 1307.) LIVRE CV. ANDRONIC II ET MICHEL. 113
et de Macédoine, la meilleure de tout l'empire. Elle combattait avec courage, soutenue d'un détachement d'infanterie qui n'avait point été entraîné dans la déroute générale; mais les terribles Almogavares ayant attaqué ce corps de fantassins par le front et en flanc, il fut bientôt ouvert, rompu, dispersé; alors la cavalerie de Thrace et de Macédoine prit l'alarme et se sauva à toute bride. Cependant Michel faisait ce qu'il pouvait pour arrêter ses troupes dans leur fuite, et pour les engager à revenir au combat: prières, exhortations, menaces, rien n'était écouté. Alors, prenant une résolution désespérée, il se précipite avec environ cent des braves qui l'entourent, sur l'armée victorieuse. Il se comporta dans cette circonstance en soldat intrépide; il fit expirer à ses pieds deux Catalans, et un grand nombre d'autres furent blessés de sa main. Un simple matelot, habillé superbement, couvert d'armes brillantes, et monté sur un magnifique coursier, dépouilles des victoires précédentes, fixe ses regards. Michel ne doute point que ce ne soit un des principaux officiers de l'armée catalane; il court à lui et le frappe avec violence. Le coup, quoique terrible, n'abattit point le matelot. Cet homme, sans donner au prince le temps de s'écarter ou de se mettre en défense, lui fait sauter son épée et son écu, le blesse au visage et tue son cheval. Déjà les Catalans croyaient tenir Michel en leur pouvoir; mais ses gardes étant accourus, lui font un rempart de leur corps, écartent les ennemis, et, malgré la multitude et les efforts des Catalans, tirent leur maître de la mêlée. Michel, désespéré et s'arrachant les cheveux de rage, alla s'enfermer dans le château d'Apres. Cette

bataille coûta aux Grecs dix mille hommes de cavalerie et quinze mille d'infanterie. On prétend que les vainqueurs ne perdirent que vingt-six fantassins et neuf cavaliers. Les Catalans étaient eux-mêmes si étourdis d'un pareil succès qu'ils ne pouvaient en croire leurs propres yeux. Ils n'osèrent poursuivre la victoire, craignant quelques embûches de la part des Grecs à qui il restait encore, malgré leur défaite, des forces plus que suffisantes pour revenir au combat. Ils se contentèrent de demeurer maîtres du champ de bataille, et attendaient que le lendemain éclaircît leurs soupçons, et les rassurât sur leurs inquiétudes. Ils passèrent la nuit sous les armes. Le jour venu, ils reconnurent qu'ils n'avaient rien à craindre; ils se portèrent sur Apres dont ils s'emparèrent. Le jeune empereur l'avait quittée à leur approche, et s'était retiré à Pamphile, et de là à Didymotique où il trouva son père qui le consola de son infortune, et en même temps lui fit des réprimandes de ce qu'il avait si fort exposé sa vie dans la bataille. Les Catalans restèrent huit jours à Apres, pour donner aux blessés le temps de se faire panser, et aux autres celui de se reposer. Cette victoire leur livra presque toute la Thrace, à l'exception de quelques villes fortifiées, dont ils ne jugèrent pas à propos d'entreprendre la conquête. Un grand nombre de places, et entre autres celle d'Héraclée, frappées de terreur, n'attendirent pas, pour ouvrir leurs portes au vainqueur, qu'il les sommât de se rendre. Les gens de la campagne sortaient en foule des villages et des hameaux, abandonnant leurs possessions, et allaient se réfugier à Constantinople où ils portèrent le désordre et la famine.

Cependant la nouvelle de la défaite de l'empereur Michel, parvenue à Andrinoplē, y donna lieu à une étrange catastrophe. Elle fit naître à soixante Catalans, du nombre de ceux qui avaient été arrêtés lors du massacre de Roger de Flor, le désir et l'espérance de recouvrer leur liberté. Ces prisonniers, après avoir trouvé le moyen de rompre leurs chaînes, entreprirent d'abord de briser une porte pour se sauver ; malheureusement leurs efforts furent inutiles. Sans perdre de temps, ils montent au haut de la tour où on les tient enfermés, et font rouler sur les sentinelles de grosses pierres à dessein de les écarter, et de profiter de leur retraite pour descendre le long des murailles. Cette seconde tentative ne leur réussit pas mieux que la première. Alors ils prirent la résolution de périr plutôt que de retomber dans les fers. Les soldats, soutenus d'une partie des habitants, s'étant mis en devoir de les réduire par la force des armes, ils se défendirent en désespérés, et un grand nombre de Grecs tombèrent sous leurs coups. Les assaillants, fatigués d'une résistance si opiniâtre, et furieux de la mort de leurs camarades, entourent le fort de matières combustibles, qu'ils allument ensuite. Les prisonniers n'en sont point effrayés. Ils se dépouillent de leurs vêtements, les étendent au devant du feu, et combattent encore derrière ce faible rempart qui est bientôt réduit en cendres. Voyant qu'il ne leur reste plus aucune espèce de ressources, ils s'embrassent, se disent le dernier adieu, font le signe de la croix, et s'élancent tous dans ce vaste bûcher. On vit alors deux frères, d'une illustre naissance, s'unir par un étroit embrassement, et se jeter ensemble au milieu

xviii.
Soixante
Catalans pé-
rissent au
milieu des
flammes à
Andrinople.
Moncada, c.
36.
Pachym. l. 6.
c. 33. Andr.

des flammes, après y avoir précipité un jeune homme qui paraissait peu disposé à imiter leur courage forcené. Cette aventure fit diversion au chagrin des habitants d'Andrinople. Quant à ceux de la capitale, ils furent consternés en apprenant la déroute de l'empereur Michel, et se livrant aux murmures, ils osèrent déclamer avec une hardiesse effrayante contre le gouvernement.

xix.
L'empereur
fait son
apologie.
Pachym. l. 6.
s. 31. Andr.

L'empereur sentit combien il était nécessaire de prévenir les suites de cette fermentation. Il fit d'abord entrer quelques troupes dans la ville pour contenir la multitude; puis il rassembla les principaux citoyens, et leur adressa un discours très-prolix, contenant l'apologie de sa conduite. Il s'y excusa d'avoir employé des étrangers pour la défense de l'état, sur l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs qui avaient également appelé à leur secours des troupes mercenaires. Puis, usant de ce langage dévot qui lui était familier, il dit qu'il ne fallait pas lui imputer les maux dont la patrie était accablée, mais les attribuer aux péchés de la nation. En conséquence, il invita ses sujets à réformer leurs mœurs, à mener une vie plus agréable à Dieu, et à tâcher de désarmer son bras vengeur; il leur recommanda de s'occuper davantage des affaires de leurs familles, et moins de celles de l'état, les conjurant de lui laisser le soin du gouvernement, et de ne point perdre leur temps à faire de vaines recherches et des raisonnements indiscrets sur les opérations du ministère. Enfin, il les exhorta à l'union et à la concorde, et leur peignit tous les malheurs des guerres civiles. Après quoi, il fit jurer ceux qui étaient présents d'être fidèles aux empereurs, de n'exciter aucun

trouble dans l'empire, et de s'opposer aux entreprises des ennemis de la paix. Il envoya ensuite des officiers qui, le livre des évangiles à la main, parcoururent les rues, les places publiques, les lieux d'assemblées, entrèrent dans les maisons des particuliers, et y firent prêter serment de fidélité aux personnes qu'ils y rencontraient. Tout cela tranquillisait peu les esprits et ne rassurait pas trop l'empereur lui-même, qui ne recevait de toutes parts que des nouvelles alarmantes.

An 1308.

On apprit que Venceslas, nouveau roi de Bulgarie, ravageait les domaines d'Eltimir, pour le punir de s'être déclaré en faveur des Grecs, et qu'il menaçait d'entrer sur les terres de l'empire. D'un autre côté, les Catalans et les Almogavares, après leur dernière victoire, s'étaient retirés à Gallipoli, et s'y disposaient, par de grands préparatifs, à se remettre en campagne. L'empereur Michel restait enfermé à Didymotique, et n'osait en sortir. Ses troupes tremblaient au seul nom de Catalan, et refusaient le service. Andronic comprit enfin qu'il fallait renoncer au projet de réduire les Catalans par la force des armes, et que la voie des négociations était la seule ressource qui lui restait. Tandis qu'il réfléchissait aux moyens de se ménager un accommodement avec ces étrangers, on lui amena un Italien nouvellement arrêté dans l'île de Ténédos. Cet homme, nommé Jacques, avait été autrefois secrétaire de Roger de Flor, et depuis la mort de son maître, il était passé en Sicile, pour y solliciter des secours au nom des Catalans. Il en revenait, lorsqu'il tomba entre les mains des Grecs; il se trouva même saisi de lettres qui donnèrent à l'empereur des éclaircissements utiles. Andronic voulut l'interroger lui-

xx.
Ambassade
d'Andronic
vers les
Catalans.
Pachym.l. 7.
c. 1. Andr.

même. Jacques l'assura que les Catalans ne manqueraient pas d'accepter des propositions de paix, s'il leur envoyait quelqu'un en qui ils pussent avoir confiance. Andronic ne crut pouvoir mieux faire que de charger de cette négociation ce même homme qui lui en donnait le conseil. Après avoir pris son serment, il le fit partir avec un interprète et trois autres personnages sur la fidélité desquels il pouvait compter. Ces cinq députés se rendirent en diligence dans un fort occupé encore par des Grecs, à quelque distance de Gallipoli. Dès qu'ils y furent arrivés, ils firent savoir aux Catalans qu'ils venaient de la part de l'empereur leur faire des propositions de paix ; mais en même temps ils exigeaient, pour leur sûreté, des otages, et demandaient qu'on leur fournît des montures pour les conduire dans la ville, car cette modeste ambassade était venue à pied. Les Catalans voulurent bien accepter ces conditions. Quelques-uns de leurs officiers partirent, pour aller résider auprès des Grecs pendant tout le temps que les députés d'Andronic séjourneraient à Gallipoli. On envoya en même temps cinq chevaux pour le service des ambassadeurs ; ils étaient conduits par un nombre égal de soldats, qui avaient ordre de monter en croupe derrière chacun des ministres de la cour de Constantinople, lorsqu'ils se mettraient en route. C'était, disait-on, pour les escorter, mais, dans la réalité, pour les empêcher de prendre des renseignements sur l'état des fortifications de Gallipoli, et d'examiner trop curieusement la disposition des lieux.

de l'empereur, ils réitérèrent les plaintes que ce prince
avait déjà faites tant de fois aux Catalans sur leur
conduite. Ils touchèrent ensuite l'article de la mort de
Roger, et celui qui portait la parole s'exprima comme
si Andronic lui-même eût parlé en personne : « Qui a
« pu, dit-il, vous engager à commettre les excès dont
« nous avons à nous plaindre? Est-ce le désir de ven-
« ger la mort du César? Mais celui dont l'œil voit
« tout, nous est témoin que nous n'y avons eu aucune
« part. Le coup fatal lui a été porté par des gens
« qui, depuis long-temps, nourrissaient contre lui
« dans leur cœur une haine invétérée, à cause des
« outrages qu'ils en avaient reçus. Soyez persuadés
« que nous regardons sa mort comme un attentat
« contre notre propre personne; nous désirons bien
« sincèrement que vous en punissiez les auteurs; c'est
« à eux seuls que vous devez vous en prendre, et
« non pas à nous. Nous n'avions reçu de sa part au-
« cune injure personnelle, et nous vivions en bonne
« intelligence avec lui, dans le moment qu'il a péri si
« malheureusement. Quand même il nous aurait griè-
« vement offensés, l'honneur qu'il avait d'être l'époux
« d'une princesse de notre sang, aurait certainement
« désarmé notre bras; et si cette considération n'eût
« point été capable de nous arrêter, au moins n'au-
« rions-nous pas eu recours à des moyens de ven-
« geance si lâches et si éloignés de nos mœurs. Ce
« n'est point ainsi qu'on se fait justice, quand on a
« en main la souveraine puissance. Cessez donc de
« nous calomnier, et sachez qu'en voulant venger
« sur nous un crime dont nous sommes innocents,
« vous vous rendez vous-mêmes aussi coupables que

des ambassa-
deurs.
Pachym. l. 7.
c. 2. Andr.

« ceux qui l'ont commis. » Après cette espèce d'apologie sur la mort de Roger, l'orateur rappela en peu de mots tous les bienfaits que les Catalans avaient reçus de l'empereur, l'exactitude avec laquelle les Grecs avaient, ou prétendaient avoir observé leurs engagements, et il finit par cette péroration menaçante « Le
« temps de l'indulgence est passé; attendez-vous maintenant à recevoir la récompense de votre perfidie,
« si vous ne changez de conduite. Personne certainement ne nous reprochera de vous avoir punis,
« lorsqu'on saura que c'est vous qui avez commencé
« les premiers à violer les traités. Décidez-vous donc
« sans plus tarder, retirez-vous dans votre patrie avec
« nos dépouilles, ou plutôt venez combattre sous nos
« drapeaux; c'est le seul moyen qui vous reste de conserver sans déshonneur ce que vous possédez, et
« d'éviter d'être regardés comme des traîtres. Jamais
« demande n'a été plus indécente ni plus injuste que
« celle que vous nous faites. A quel titre prétendez-vous exiger de nous des récompenses? Est-ce pour les
« services que vous nous avez rendus? Mais quels sont
« donc ces services? Si l'on examine ce que vous avez
« fait, on ne voit que quelques exploits pour lesquels
« vous avez été généreusement payés; tout le reste ne
« consiste que dans des actes d'hostilités exercés contre
« nous, que dans des actions dignes de châtimement.
« Prenez donc, on vous le répète, un dernier parti;
« si vous laissez échapper cette occasion de vous réconcilier avec nous, vous ne la retrouverez plus. »
On ne s'attendait guère, sans doute, à entendre de pareils ambassadeurs tenir un langage si peu assorti à l'état misérable dans lequel ils s'étaient présentés, et

à l'objet de leur mission. Comment osaient-ils venir braver ainsi des guerriers assis sur leurs trophées et encore tout échauffés de la victoire qu'ils venaient de remporter? Ce discours pourrait bien être un jeu de l'imagination de Pachymère qui, en général, a le défaut, comme nous avons déjà eu lieu de l'observer, de faire parler ses compatriotes d'un ton fort avantageux d'eux-mêmes, et avec mépris des autres nations. Cet auteur aime beaucoup à discourir, et il faut toujours se défier de tout historien harangueur.

Lorsque les ambassadeurs eurent cessé de parler, les Catalans leur firent cette courte réponse : « Si l'em-
« pereur veut que nous sortions tranquillement de ses
« terres, il faut qu'il nous paie la solde qui nous est
« due, qu'il rende la liberté à ceux des nôtres qui sont
« encore dans ses prisons, qu'il nous fasse restituer les
« vaisseaux que les Génois nous ont pris, qu'il nous
« achète les chevaux que nous ne pouvons emmener,
« ainsi que le butin et les prisonniers qui sont en notre
« pouvoir. S'il refuse d'accepter ces conditions, qu'il
« sache que nous allons reprendre les armes, et que
« nous ne mettrons pas en délibération si nous devons
« préférer l'honneur à la vie. »

XXII.
Réponse à
ce discours.

Dès que ambassadeurs furent partis, les Catalans commencèrent à faire leurs dispositions pour pousser les Grecs à outrance. Leur armée grossissait à vue d'œil. Chaque jour un grand nombre de Français, d'Italiens et d'Espagnols venaient s'y enrôler. Les Turko-
pules, qui s'étaient séparés des troupes de Michel, se joignirent aussi aux Catalans. De plus, une imprudence d'André Murisque qui, après avoir fait la course sur les Vénitiens, ennemis de la république de Gènes,

XXIII.
Imprudences
d'André
Murisque.
Pachym. l. 7.
c. 3. Andr.

sa patrie, s'était attaché au service de l'empire, ramena sous les drapeaux des Espagnols une multitude de Musulmans dont ils avaient été abandonnés. Les Turks, mécontents de ce que les Catalans ne leur accordaient pas, dans la distribution du butin, une portion égale à celle qu'ils s'adjugeaient à eux-mêmes, avaient pris, pour la plupart, la résolution de repasser en Asie. Un pilote grec, moyennant une somme d'argent, s'était chargé de les conduire chez eux. Dans leur trajet, ils firent rencontre d'André Murisque, qui gardait les passages de l'Hellespont. Cet officier attaqua le vaisseau qui portait les Turks, et les passa tous au fil de l'épée. La nouvelle de cette barbarie effraya ceux qui n'étaient pas de ce premier transport, et qui se disposaient à suivre leurs compatriotes en Orient. Ils aimèrent mieux rester dans le camp des Catalans, et continuer à y faire un service dur et désagréable, que de s'exposer à un sort si cruel. Murisque s'empressa d'aller recueillir à Constantinople le fruit de cet exploit. Andronic le reçut avec distinction, et l'éleva même à la dignité d'amiral. Cependant cette brillante expédition ne lui avait donné d'autre peine que de faire égorger quelques Musulmans qui étaient sans défense. D'ailleurs cette action, pour laquelle il était si bien récompensé, portait à l'état plus de préjudice qu'elle ne lui était utile, puisque, d'un côté, Murisque empêchait le parti des Catalans de s'affaiblir, et que, de l'autre, il irritait contre les Grecs une nation qui était leur ennemie naturelle. Enfin, en se retirant à Constantinople, il s'éloignait de Gallipoli, que sa présence tenait en échec.

Aussi les Catalans profitèrent de sa retraite pour

former les entreprises les plus hardies ; ils faisaient des courses de côté et d'autre, ravageant tout sur leur passage. Leurs partis s'avancèrent jusqu'à Maronée, Rhodope et Byzie. Ce n'était pas seulement des compagnies entières de soldats qui entreprenaient ces expéditions audacieuses. Des escouades de cinq ou six hommes suffisaient pour faire contribuer tout un canton, et mettre en fuite les habitants ; tant était grande la terreur du nom catalan, ou la lâcheté des Grecs.

Les Catalans n'avaient point oublié la mort tragique de leurs ambassadeurs, massacrés par trahison à Redeste, à leur retour de Constantinople ; ils résolurent de s'en venger sur cette ville, et bientôt ils se mirent en marche pour cette exécution. Redeste était éloignée de Gallipoli d'environ soixante milles de chemin ; par conséquent ils ne pouvaient s'y porter sans laisser derrière eux les ennemis, et plusieurs postes fortifiés. Cette circonstance rassurait les habitants de Redeste, et ceux des environs ; ils étaient persuadés que jamais les Catalans ne viendraient à bout, s'ils l'entreprenaient, de renverser les barrières qui les séparaient d'eux, et que d'ailleurs ils ne seraient pas assez téméraires pour s'engager si avant, au risque de ne pouvoir plus faire leur retraite. Le désir de la vengeance n'est point susceptible de ces timides précautions. La fortune seconda l'intrépidité des Catalans. Après une marche forcée, ils arrivèrent la nuit sans aucun obstacle, sous les murs de Redeste. Au point du jour ils escaladèrent les murailles, et y entrèrent l'épée à la main. Ils en massacrèrent les habitants, sans distinction d'âge et de sexe ; on dit même qu'ils déchargèrent leur fureur jusque sur les animaux, ne voulant

XXIV.
Courses des
Catalans.
Muntaner, c.
221.
Monc. c. 38.
Pachym. l. 7.
c. 3. Andr.

XXV.
Ils assou-
vissent leur
vengeance
sur les
habitants de
Redeste.
Munt. c. 222.
Zarita. Ann.
Arag. part. I.
l. 6. c. 3.
Moncada, c.
38.
Pachym. l. 7.
c. 20. Andr.

laisser subsister dans cette malheureuse ville aucun être qui eût vie. De là ils passèrent à Pactya dont ils s'emparèrent avec la même facilité, et à laquelle ils firent éprouver le même traitement. Le souvenir des cruautés exercées par les Catalans sur les habitants de ces deux villes, se conserva long-temps dans la mémoire des Grecs. En 1623, époque où Moncada écrivait, c'était encore un usage subsistant parmi eux de dire, par forme de malédiction, *que la vengeance des Catalans te poursuive.*

XXVI.
Rocafort
prend pos-
session du
fort
Saint-Élie.
Pachym. l. 7.
c. 25. Andr.

Les Turks qui s'étaient unis aux Catalans servaient aussi très-bien la vengeance de leurs alliés. Ils s'emparèrent du mont Ganos, et y établirent leur place d'armes. Ayant divisé leur troupe en plusieurs corps, ils vinrent attaquer de divers côtés la citadelle de Saint-Élie. Ils la serrèrent de si près, que les habitants, réduits, pour étancher leur soif, à sucer des feuilles d'arbres et à boire le sang des animaux, se virent bientôt forcés de capituler; mais ils avaient de la répugnance à se rendre aux infidèles; ils firent dire à Rocafort que, s'il voulait s'approcher de leurs murailles, ils lui remettraient la place. Rocafort arrive, oblige les Turks de se retirer, accepte la capitulation qui lui est offerte, et prend possession de la place.

XXVII.
Il agit de
mauvaise foi
avec
les Grecs.
Pachym. l. 7.
c. 22. Andr.

D'autres Turks, sans être unis aux Catalans, faisaient aussi, journellement et pour leur compte, des conquêtes sur les Grecs; ils s'étaient emparés de plusieurs postes, et entre autres du fort d'Examile qui était comme la clef de la Chersonèse de Thrace. L'empereur, chagrin d'avoir perdu une place de cette importance, chargea Marules d'aller la reprendre; mais Marules n'avait qu'un petit corps de troupes avec le-

quel il lui était impossible de remplir cette périlleuse commission, ce qui le disposa à donner dans un piège que Rocafort lui tendit. Rocafort, qui n'ignorait pas l'embarras où Marules se trouvait, lui fait dire secrètement qu'il a formé la résolution de se rendre à l'empereur avec deux cents hommes qui servaient sous ses ordres; en même temps il lui promet d'exterminer tous les Turks qui étaient en Occident, ne demandant, pour l'exécution de ce projet, qu'une somme de cinq mille écus. Marules reçoit avec joie une proposition si avantageuse; il montre seulement quelque inquiétude sur les moyens que Rocafort emploiera pour réussir dans son entreprise. Rocafort lui fait répondre qu'il détruira les Turks en les opposant à eux-mêmes, c'est-à-dire, en faisant marcher ceux qui lui sont attachés contre les autres, et qu'ensuite il tournera les armes des Catalans contre les vainqueurs. Pour gage de la sincérité de ses promesses, et même pour prouver combien il lui était facile de les remplir, il envoya à Marules plusieurs têtes humaines, qu'il disait être des têtes de Turks; mais une femme grecque, qui était présente lorsqu'elles arrivèrent, reconnut dans le nombre celle de son mari; ce qui découvrit la fraude, et fit rompre sur-le-champ le marché. C'est ainsi que Pachymère raconte cette anecdote, qu'il pourrait bien avoir inventée à dessein de rendre les Catalans de plus en plus odieux; car elle ne paraît nullement s'accorder avec ce que tous les autres historiens nous racontent de Rocafort à cette époque.

Cependant Ferdinand Ximénès d'Arénos, que nous avons vu quitter l'armée des Catalans, et passer dans le duché d'Athènes, crut qu'il fallait enfin oublier ses

xxviii.
Retour de
Ferdinand
Ximénès
d'Arénos;

il défait les
Grecs.
Munt. c.
222.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 3.
Moncad. c.
39.

mécontentemens particuliers, et marcher au secours de ses compatriotes. Il vint aborder à Gallipoli, sur une galère qui portait quatre-vingts soldats vétérans, tous bien aguerris. Il fut reçu de l'armée avec de grandes acclamations, et on lui fournit tout ce qui était nécessaire pour équiper son monde. Il fit des recrues, et rassembla autour de sa personne trois cents fantassins et environ cent cinquante cavaliers. A la tête de cette petite troupe, il prit le chemin de Constantinople, et répandant partout la désolation, il parut bientôt à la vue des remparts. Andronic, du haut des murailles, était témoin de ces désastres, et croyait voir arriver toute l'armée des Catalans. Il défendit à ses troupes de sortir de la ville, et leur ordonna de se mettre sous les armes, ne doutant point que l'ennemi n'essayât de s'emparer de Constantinople. Ferdinand, content d'avoir jeté l'épouvante dans cette capitale, dont il ne se sentait pas d'ailleurs en état d'entreprendre le siège, avait résolu de s'en retourner. Andronic, informé combien était peu nombreuse la troupe qui lui avait causé une si grande frayeur, détacha huit cents hommes de cavalerie, et deux mille d'infanterie pour lui couper la retraite. Les Grecs se placèrent en embuscade, dans un détroit qu'il fallait nécessairement que les Catalans traversassent. Ferdinand, arrivé à ce défilé, fit faire halte à ses gens, et leur dit : *Vous voyez, camarades, que l'ennemi nous a fermé le passage, et qu'il n'y a que notre valeur qui puisse maintenant nous l'ouvrir. Ces hommes qui osent se présenter devant vous sont les mêmes que vous avez déjà vaincus tant de fois avec des forces encore plus inégales. Leur multitude n'a jamais servi qu'à*

augmenter l'éclat de nos victoires, et la honte de leur défaite. Le poste avantageux qu'ils occupent leur inspire de la confiance, et leur fait oublier qu'il n'est aucun retranchement, aucun rempart inexpugnable pour nos armes. Que cette vile nation reconnaisse encore aujourd'hui que rien ne peut la mettre à l'abri de notre vengeance. Aussitôt il donne le signal pour l'attaque. Son infanterie, composée d'Almogavares, s'avance contre celle de l'ennemi, et lui-même, à la tête de ses cent cinquante cavaliers, attaque la cavalerie grecque. Les Almogavares eurent bientôt dissipé l'infanterie qu'ils avaient en tête; sans se donner le temps de respirer, ils volent au secours de Ferdinand que la cavalerie grecque pressait vivement. Secondé par les Almogavares, ce brave capitaine reprit tout l'avantage sur l'ennemi, qui fut forcé de se retirer après avoir essuyé une grande perte. Ferdinand passa librement avec sa troupe, qui était chargée d'un riche butin, et se rendit à Pactya où Rocafort venait aussi d'arriver.

Ferdinand Ximénès se croyait trop au-dessus de Rocafort, par sa naissance, pour servir sous ses ordres; il voulut être aussi chef d'un parti, et ne point dépendre d'un homme qu'il regardait comme un soldat de fortune. Il songea à se mettre en possession de quelque ville forte qui pût lui faire une place de sûreté. Il porta ses vues sur Madyte, nommée vulgairement Modico, ville maritime de la Chersonèse de Thrace, au midi de Gallipoli. Il prétendit d'abord l'emporter par un coup de main, mais il ne réussit point; il fut obligé de l'assiéger en règle. Madyte était trop bien fortifiée, et défendue par une garnison

xxix.
Il emporte
Madyte.
Pachym. l. 7.
c. 6 et 11.
Andr.
Munt. c.
223.
Zurita, Ann.
Arag. part.
l. 1. c. 3.
Moncada, c.
40.

trop nombreuse, pour qu'il fût possible à Ferdinand de s'en rendre maître avec sa petite armée; d'ailleurs, elle se trouvait pourvue de vivres et de munitions de toute espèce. André Murisque venait de la ravitailler. Ferdinand Ximénès, l'ayant battue avec toutes ses machines de guerre pendant long-temps et sans aucun succès, prit le parti de se procurer par la patience ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Il convertit le siège en blocus. Il y avait déjà huit mois qu'il était devant la place, lorsqu'enfin le hasard lui présenta l'occasion qu'il attendait avec tant de persévérance. Les assiégés, se reposant sur l'inaction des Catalans qui se contentaient de rester dans leurs retranchements sans former aucune entreprise, commencèrent à se relâcher de la discipline militaire, ils se tenaient moins sur leurs gardes; enfin, un jour de grande fête, la garnison et les habitants, après l'office divin, se livrèrent, suivant la coutume des Grecs, à la danse, aux plaisirs de la table, à la débauche. Ferdinand crut le moment favorable pour agir. Il fit approcher ses gens des murailles, et y appliqua les échelles. Les Catalans montèrent au nombre de soixante, et s'emparèrent de trois tours, avant que les Grecs, ensevelis pour la plupart dans l'ivresse, s'en fussent aperçus. Quelques-uns de ceux qui avaient moins bu que les autres, prirent les armes, et se mirent en devoir de chasser les assiégeants des postes dont ils s'étaient déjà saisis; mais ils en furent si maltraités qu'ils n'eurent rien de plus pressé que de chercher leur salut dans la fuite. Par là Ferdinand Ximénès se trouva maître de Madyte, presque sans coup férir; il en fit sa place d'armes, de même que Rocafort établit ses cantonnements dans

Redeste et Pactya. Quant à Gallipoli, la garde en fut confiée au sage et brave Muntaner. Gallipoli était le magasin général des munitions et approvisionnements pour les troupes; c'était aussi l'asile des blessés, des femmes, des enfants, et le dépôt du butin que les soldats faisaient sur l'ennemi; c'est pourquoi les Grecs auraient bien voulu l'enlever aux Catalans.

Un seigneur de Macédoine, nommé Georges de Christopolis, était parti de Thessalonique pour se rendre à la cour, avec une escorte de quatre-vingts hommes. Ayant appris dans sa route qu'il y avait peu de monde à Gallipoli, il crut l'occasion favorable pour surprendre cette ville. En effet il arrive, sans être reconnu, assez près de la place; il s'empare même de plusieurs chariots, et d'une grande quantité de mulets qui étaient sortis pour faire du bois. Muntaner, averti à propos, commande sur-le-champ un détachement de sa garnison, qui tombe avec furie sur la troupe de Georges de Christopolis, la taille en pièces, reprend les chariots et les mulets dont elle s'était saisie, et fait un grand nombre de prisonniers. Georges, qui se flattait d'entrer en triomphe à Constantinople, n'y arriva que couvert de confusion.

XXX.
Défaite de
Georges de
Christopolis.
Munt. c. 224.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 3.
Monc. c. 41

Dans le temps que le brave Muntaner faisait repentir de sa présomption Georges de Christopolis, Rocafort et Ferdinand Ximénès d'Arénos exécutaient avec succès le projet le plus hardi qu'on ait jamais tenté. Après avoir traversé quarante lieues de pays, mettant tout à feu et à sang, coupant les arbres, incendiant les moissons, massacrant les troupeaux, égorgeant les hommes, ils arrivèrent dans le voisinage d'une ville appelée Stagnara. C'était un port d'un grand com-

XXXI.
Les Catalans
ruinent un
port sur le
Pont-Euxin.
Munt. c.
225.
Monc. c. 42.

merce, situé sur le Pont-Euxin, et un des premiers arsenaux de la marine impériale. Cette place se trouvait alors sans défense, parce qu'on ne pouvait soupçonner que les Catalans dussent venir de si loin; ainsi ils n'eurent pas de peine à s'en emparer. Après avoir pris possession de Stagnara, les vainqueurs se mirent en devoir de détruire tous les vaisseaux qui se trouvaient alors dans le port. Muntaner en évalua le nombre à cent cinquante. Les Grecs, désespérés de voir que les Catalans allaient porter le dernier coup à leur marine, firent les plus puissants efforts pour la défendre. Il se livra sur mer un rude combat; mais les Impériaux succombèrent, et ils ne purent empêcher l'ennemi de brûler leurs navires; il n'y eut d'épargné que quatre galères catalanes dont les Grecs s'étaient rendus maîtres, après avoir massacré à Constantinople l'amiral Ferdinand d'Aones. Tous ceux qui montaient les vaisseaux de la flotte impériale furent dévorés par les flammes. Les Catalans ne se contentèrent pas d'employer le feu à leur vengeance, ils voulurent encore y faire servir un autre élément non moins terrible. Ils inondèrent tout le pays des environs, en rompant les digues qui retenaient les flots de la mer. Une multitude innombrable d'hommes et d'animaux fut ensevelie sous les eaux. Après cette expédition, les Catalans chargèrent leur butin sur les quatre galères qu'ils avaient reprises, et les envoyèrent à Gallipoli. Elles traversèrent audacieusement le canal de Constantinople, à la vue des Grecs qui n'osèrent faire le moindre mouvement pour les inquiéter. Roca-fort et Ferdinand se mirent en route pour se rendre

par terre à leurs postes respectifs, laissant partout des traces effrayantes de leur passage.

Les Catalans n'auraient pas cru leur vengeance complète, si les Alains et Georges, leur chef, le principal auteur du meurtre de Roger, n'en eussent pas aussi ressenti les effets. Andronic n'avait rien négligé, après la bataille d'Apres, pour engager les Alains à revenir sous ses drapeaux; mais loin de se rendre à ses sollicitations, ces barbares s'étaient emparés d'un poste avantageux, appelé le fort de Néade, d'où ils firent pendant quelque temps des courses continuelles sur les terres de l'empire. Voyant ensuite qu'ils ne pouvaient plus se maintenir dans un pays entièrement ruiné, ils conçurent le dessein de regagner leur patrie en traversant la Bulgarie. Les Catalans, avertis de leur retraite, ne voulurent point les laisser échapper. Ils résolurent de marcher à leur poursuite, et de faire en sorte de les joindre, avant qu'ils eussent passé le mont Hémus; car il eût été trop dangereux pour eux de s'engager dans l'intérieur de la Bulgarie. Ils rassemblèrent donc en diligence toutes leurs forces, et évacuèrent Madyte, Pactya et Redeste, pour en réunir les garnisons au corps de leur armée. Gallipoli fut la seule ville qu'ils conservèrent. Muntaner refusait d'y rester pour la garder; il croyait son honneur intéressé s'il n'était pas de cette expédition; mais Rocafort, Ferdinand Ximènes et les autres chefs lui firent observer qu'il ne pouvait mieux servir la nation ni remplir un emploi plus honorable, que de veiller à la défense de ce qu'ils avaient tous de plus cher au monde. Ces représentations, appuyées de l'assurance

xxxii.
Ils se ven-
gent des
Alains.
Munt. c.
226.
Moncada c.
43.
Nic. Greg. l.
7. c. 4.
Pachym. l. 1.
c. 18, 19.
Andr.

qu'il aurait bonne part au butin que les Catalans comptaient faire dans cette nouvelle entreprise, le déterminèrent à ne point quitter son poste. Cependant l'armée catalane s'étant mise en marche, fit tant de diligence, qu'au bout de douze jours elle atteignit les Alains. Ces barbares étaient au nombre de neuf mille combattants, savoir six mille fantassins et trois mille cavaliers. Lorsque les Alains aperçurent les Catalans, ils en furent étonnés, sans toutefois en être effrayés. Ils formèrent, suivant leur usage, une espèce de retranchement avec leurs chariots, et placèrent derrière, les femmes, les enfants et le bagage; puis ils se rangèrent devant, en bataille, attendant de pied ferme l'ennemi. Ce n'était plus à des Grecs lâches, efféminés et qui tremblaient au seul nom de Catalans, que Rocafort et Ferdinand allaient avoir affaire, mais à des guerriers intrépides, dont la nation était une des plus belliqueuses qu'il y eût alors dans l'univers. D'ailleurs les Alains se trouvaient forcés de se battre, non-seulement pour défendre leurs personnes, mais encore pour sauver leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Les Catalans, de leur côté, frémissaient de rage à la vue des assassins de leur chef et de leurs camarades; ils attendaient avec impatience le moment de les immoler tous à leur vengeance. On peut juger, d'après ces dispositions de part et d'autre, combien dut être terrible le combat qui se donna entre de pareils ennemis. Il commença avec l'aurore, et le soleil était déjà au milieu de sa course que la victoire ne paraissait pas encore prête à se décider. Les Catalans suppléaient à leur petit nombre par l'impétuosité de leurs attaques; ils se jetaient sur l'ennemi comme des

lions furieux. Les Alains, de leur côté, se défendaient avec intrépidité. Georges, leur chef, à la tête d'un corps de cavalerie, faisait des prodiges de valeur. C'était dans son quartier que se portaient les plus grands coups. Chaque soldat catalan ambitionnait l'honneur d'abattre ce guerrier formidable, et d'être personnellement le vengeur de Roger. Georges ne put échapper à tant de bras levés sur sa tête, il fut enfin frappé à mort. Les siens, en le voyant tomber, s'épouvantent et commencent à plier. Les Catalans, redoublant d'efforts, achèvent la défaite des Alains, les obligent de prendre la fuite, les poursuivent sans relâche, et entrent pêle-mêle avec eux dans leurs retranchements. Alors ce ne fut plus qu'une boucherie, et le camp des malheureux Alains devint le théâtre du plus affreux spectacle. Les femmes y étaient égorgées entre les bras de leurs maris, les enfants sur le sein de leurs mères, le sang y ruisselait de toutes parts, et les Catalans ne cessèrent le massacre que lorsque la fatigue leur eut fait tomber le fer des mains. De toute l'armée des Alains, il n'y eut guère que trois cents hommes qui purent se sauver. Les Catalans, après cette victoire, recueillirent les dépouilles de l'ennemi, rassemblèrent les prisonniers, et reprirent la route de Gallipoli. Ils durent en partie la victoire à un détachement de Turkopules. Ces derniers en voulaient aux Alains, dont ils avaient reçu des affronts dans le temps qu'ils servaient ensemble sous les drapeaux d'Andronic. Le succès de cette mémorable journée détermina le reste de la nation des Turkopules à venir se ranger avec leur chef sous les enseignes de l'armée catalane.

Les Catalans, en revenant de leur expédition contre

XXXIII.
Ils échouent
devant
Andrinople.
Pachym. l. 7.
c. 19. Andr.

les Alains, résolurent de faire la conquête d'Andrinople. Après avoir ruiné la campagne des environs, arraché les vignes, coupé les blés, ils s'établirent dans les faubourgs de la ville, dont une partie avait déjà été détruite par le feu que les habitants y avaient mis eux-mêmes; ensuite ils firent pleuvoir sur la garnison une grêle de traits. Cette place était défendue par l'Ange Échanson, et par Schumne Scutéri. Ces deux officiers opposèrent à l'ennemi une forte résistance. Il y avait déjà une semaine entière que les Catalans étaient devant Andrinople, et le siège n'était pas plus avancé que le premier jour; désespérant de pouvoir réussir par la force, ils eurent recours aux négociations. Ils offrirent aux habitants de les traiter avec douceur, et de ne leur causer aucun dommage ni dans leurs personnes ni dans leurs biens, s'ils voulaient leur remettre le corps de Roger de Flor, rendre la liberté à ceux de sa suite qu'ils retenaient encore dans les fers, et recevoir au milieu de leur ville l'armée catalane. Les assiégés rejetèrent avec mépris ces propositions, et déclarèrent qu'ils étaient disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce refus irrita les Catalans, ils recommencèrent leurs attaques avec plus de vivacité qu'auparavant. Ils dirigèrent tous leurs efforts vers une porte appelée la porte Bary, et vinrent à bout de la détruire; mais ils furent très-étonnés de trouver derrière une forte muraille qui s'opposait à leur passage; alors ils firent jouer toutes les machines de guerre en usage pour les sièges. On distinguait, dans le nombre, une grosse tour construite en bois avec beaucoup d'art, et portée sur des roues. Les Catalans, après l'avoir tapissée de peaux de bœufs

fraîchement tués, pour la garantir du feu, la firent avancer le plus près des murs qu'il leur fut possible. Les soldats dont elle était remplie ne cessaient de faire des décharges de traits et de pierres qui écartèrent d'abord ceux qui défendaient les remparts. Malheureusement ce premier succès ne se soutint pas; les assiégés trouvèrent le moyen de lancer sur la tour une poutre énorme qui la mit en pièces. Non-seulement tous les archers qu'elle portait périrent; mais elle écrasa encore par sa chute un grand nombre d'hommes qui combattaient sous sa protection. Ce malheur consterna les Catalans, et abattit leur courage. Ils se retirèrent couverts de honte. Quelque temps après, ils voulurent réparer leur honneur en faisant une autre tentative sur Pamphyle; mais ils en furent repoussés avec perte. Déconcertés par ces deux échecs, ils prirent le parti de regagner Gallipoli, qui s'était trouvée, pendant leur absence, exposée au plus grand danger.

L'impératrice Irène venait d'hériter, par le décès de son oncle, du marquisat de Montferrat, et elle avait transmis ses droits à Théodore Paléologue, son second fils. Antoine Spinola, d'une des plus grandes familles de Gênes, se trouvant alors à Constantinople, proposa à l'empereur de marier Théodore, et non pas Démétrius, comme le dit Moncada, à Argentine, fille d'Opicinus Spinola. Par ce mariage, Antoine procurait à sa parente un établissement aussi fortuné qu'honorable, et à sa maison une alliance qui pourrait la soutenir contre les Doria, rivaux des Spinola. Andronic accepta avec empressement ces propositions, mais à condition qu'Antoine emploierait son crédit pour engager les Gênois à faire la guerre aux Catalans. Spinola con-

XXXIV.
Négocia-
tions
d'Andronic
avec
Antoine
Spinola.
Munt. c.
227.
Monc. c. 44.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 3.
Nic. Greg. l.
7. c. 5.
Pachym. l. 7.
c. 18. Andr.
Note
Possini.
p. 557.
Fam. Bys.
p. 249.
Folietta l. 6.

sentit à tout ce que l'empereur demandait, et pour lui donner une preuve de sa bonne volonté, il offrit de partir sur-le-champ, et d'aller en personne sommer Muntaner, gouverneur de Gallipoli, de rendre la place, sinon de lui déclarer la guerre. Spinola, muni d'un passe-port, arrive à Gallipoli, se fait conduire devant le gouverneur, et lui dit en l'abordant : « *Je suis Antoine Spinola, général de ma république; je vous ordonne, de sa part, de sortir sur l'heure de cette ville, et à tous les Catalans de quitter au plus tôt la Thrace, autrement elle saura bien vous y contraindre.* » Muntaner, nullement ému d'une pareille rodomontade, représente avec beaucoup de sang-froid à Spinola, que ses menaces sont une violation manifeste de la bonne amitié qui subsiste entre les couronnes d'Aragon et de Sicile et la république de Gênes; que, quant à lui, il est résolu de respecter la paix, tant que les Génois n'y manqueront pas eux-mêmes. A ces mots, Spinola s'emporte, et donne à trois différentes reprises le défi aux Catalans, en usant de termes injurieux. Alors Muntaner, changeant de ton, lui réplique avec fermeté : « *La guerre que tu nous declares est injuste; tu répondras devant Dieu de tout le sang qu'elle fera verser, et des malheurs qui en seront la suite. A quel titre ta république prétend-elle nous ordonner de sortir de ce pays? Si elle en a le droit, fais-le voir, en nous chassant, si tu peux.* » Spinola, sans répliquer, se retire brusquement, remonte sur ses galères, et, de retour à Constantinople, s'empresse d'aller raconter à l'empereur ce qui s'est passé entre lui et Muntaner; en même temps il ose promettre à ce prince de faire bientôt

rentrer Gallipoli sous sa domination, cette ville étant, disait-il, hors d'état d'opposer la moindre résistance. En effet, à peine y comptait-on cent cinquante combattants. D'ailleurs elle n'était remplie que de femmes et d'enfants, que les Catalans, en partant pour leur expédition contre les Alains, y avaient laissés, comme on l'a vu plus haut, à la garde de Muntaner.

Andronic, ébloui par les belles promesses de Spinola, fait équiper six galères, dont il donne le commandement à Andriolo del Moro, noble Génois, un de ses principaux officiers de mer. Ces bâtiments, réunis à ceux des vaisseaux de la république dont Spinola put disposer, formaient une flotte de vingt-cinq voiles. Spinola embarqua sur son bord le prince Théodore; car, après avoir fait la conquête de Gallipoli, qui lui paraissait immanquable, il devait le conduire en Italie, pour qu'il s'y mariât, et y prît ensuite possession de ses nouveaux états. Eu peu de jours, l'armée navale parut devant Gallipoli. A son approche, Muntaner sortit de la place, pour empêcher, s'il était possible, les troupes alliées de descendre à terre; mais les Grecs et les Génois ayant fait leur débarquement sur différents points de la côte, il ne put s'y opposer; au contraire, il se vit lui-même bientôt accablé par une multitude d'ennemis. Muntaner se défendit contre eux avec beaucoup de bravoure; mais son cheval tué sous lui et cinq blessures qu'il reçut, le forcèrent de rentrer dans la ville. Les Génois et les Grecs le croyant mort, criaient déjà victoire, et ne doutaient nullement que Gallipoli ne s'empressât de leur ouvrir ses portes. Muntaner rendit vaines leurs espérances. Après qu'on eut pansé ses plaies, dont heureusement

xxxv.
Défaite des
Génois sous
les murs de
Gallipoli.
Munt. c.
227.
Monc. c. 44.
Pachym. l. 7.
c. 20. Andr.
Zurita, Ann.
Arag. Dou-
trem.

aucune n'était mortelle, il fit toutes les dispositions que lui suggéra son intelligence, et que lui permirent les circonstances. Deux mille femmes, d'autres disent trois mille, armées de pierres et de traits, et commandées de dix en dix par un homme, furent rangées en bon ordre sur les remparts. Les Génois et les Grecs, déjà maîtres de la campagne, rassemblent leurs bataillons, s'approchent des murailles, y appliquent les échelles, et se persuadent qu'ils n'ont qu'à se mettre en devoir de monter à l'assaut pour faire fuir cette milice féminine; ils ne s'avançaient qu'en riant et en plaisantant. La réception que leur firent ces nouvelles Amazones ne tarda pas à les rendre plus sérieux. Deux fois ils se présentèrent à l'escalade, et deux fois ils furent renversés, culbutés, écrasés. Cependant Antoine Spinola observait le combat, de dessus son vaisseau. Désespéré de voir échouer une entreprise dont il n'avait pas craint de garantir le succès, et honteux que ses gens fussent vaincus par des femmes, il écuma de rage et criait aux siens dans son style emporté : « *Quoi, misérables canailles, trois teigneux qui sont là dedans se défendent contre vous ! Vous êtes tous des sots et des poltrons.* » Aussitôt, mettant pied à terre, il s'avance vers la ville, à la tête d'un corps de quatre cents cavaliers qui n'avaient point encore combattu. Lorsqu'il vit la terre jonchée de cadavres et rougie du sang des Génois, il fut frappé de terreur; mais il n'était plus temps de reculer. Il rallia ceux des assiégeants qui avaient échappé à la mort, et qui, découragés, avaient pris le parti de la retraite. L'attaque recommença avec encore plus de vivacité qu'auparavant, et fut soutenue avec une égale valeur

par les femmes catalanes. Aucune d'elles ne quitta son poste, quoique plusieurs fussent couvertes de blessures. On était au mois de juillet; les assaillants, brûlés par l'ardeur du soleil, épuisés de fatigues, dégouttants de sueur, étaient sur les dents; ils pouvaient à peine soutenir leurs armes. Muntaner s'en aperçut, et crut le moment favorable pour faire une sortie. Aussitôt il prend avec lui cent hommes armés à la légère, et six cavaliers seulement. Les portes s'ouvrent, il tombe comme la foudre sur l'ennemi, renverse, tue, égorge tout ce qui se présente devant lui. Les quatre cents cavaliers de Spinola restèrent sur la place, ainsi que leur commandant. Le reste de l'armée alliée se sauva à toutes jambes vers le rivage, pour regagner la flotte. Les Catalans étaient si acharnés à la poursuite des fuyards, qu'ils montaient pêle-mêle avec eux sur leurs navires et les y massacraient, puis s'élançaient à terre, et revenaient rejoindre fièrement leurs drapeaux. Muntaner ayant rassemblé sa petite troupe, la reconduit en triomphe à Gallipoli. Andriolo del Moro, tout confus, met à la voile avec les six galères impériales, et reprend la route de Constantinople, où il porta la nouvelle de ce nouveau désastre. Quant aux Génois, ils traversèrent l'Hellespont et débouchèrent du détroit, emmenant le jeune Théodore Paléologue. Dès que ce prince fut arrivé à Gênes, on célébra son mariage avec la fille d'Opicin Spinola, et quelque temps après, il passa dans le Montferrat pour en prendre possession, et y recevoir les hommages de ses vassaux. C'est ainsi que ce marquisat entra dans la famille des Paléologues, qui le possédèrent assez long-temps; mais cette branche des

Paléologues, marquis de Montferrat, s'étant éteinte dans la personne de Jean-Georges Paléologue, qui n'eut point de postérité, puisqu'il mourut la veille de ses noces, le dernier avril 1533, sa succession occasionna de grands débats entre le duc de Savoie et le marquis de Mantoue. Charles-Quint décida le procès, comme il avait coutume de faire, c'est-à-dire, par la raison du plus fort. Il adjugea le Montferrat à Marguerite, sa nièce, femme de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue.

XXXVI.
Turks et
Turkopules
au service
des
Catalans.
Munt. c.
228.
Monc. c. 45.
Nic. Greg.
l. 7. c. 4.

Les Catalans et les Aragonais, en arrivant de leur expédition contre les Alains, apprirent avec joie la belle défense que Muntaner avait faite dans Gallipoli. Tout leur regret était de n'avoir point eu part à ses exploits et à son triomphe. Ils célébrèrent sa victoire par des réjouissances publiques. Sur ces entrefaites, deux mille fantassins turks et huit cents cavaliers de la même nation traversèrent l'Hellespont, et vinrent se joindre à eux. Ce renfort les mit en état de former de nouvelles entreprises. Cette alliance avec les Turks leur a été beaucoup reprochée, surtout par les papes. Ces pontifes regardaient comme un sacrilège que des chrétiens empruntassent le secours d'infidèles et de gens réprouvés, pour verser le sang d'autres chrétiens. Ils ne prévoyaient pas sans doute alors que, sous leurs successeurs, on verrait quelquefois la tiare et le turban réunis sous les mêmes drapeaux, et combattre ensemble contre des troupes très-chrétiennes.

XXXVII
Isaac
Mélek, un
de leurs
chefs,

Si l'union des Catalans avec les Turks déplut aux papes, elle inquiéta beaucoup plus Andronic; aussi mit-il tout en œuvre pour la rompre. Il trouva le

moyen d'entretenir des intelligences avec Isaac Mélek, un des chefs des troupes musulmanes qui étaient entrées au service des Catalans. Isaac convint non-seulement d'abandonner ces nouveaux alliés, mais encore de tourner contre eux ses propres armes. Andronic promit, s'il remplissait un pareil engagement, de lui donner pour épouse, avec une riche dot, la fille de ce Masoud, dernier prince des Seljoukides d'Icône, qui périt, comme on doit se le rappeler, dans une bataille contre Ali, fils d'Amerkan. Son père l'avait laissée à Constantinople, et cette jeune princesse s'y était convertie au christianisme. Isaac Mélek avait fait aussi espérer à Andronic qu'il viendrait à bout de détacher du parti des Latins les Turkopules, pourvu qu'il voulût rendre à ces derniers leurs femmes et leurs enfants, que les Alains lui avaient livrés. Quelque précaution qu'on prît pour tenir cette négociation secrète, elle transpira. Rocafort convainquit Mélek et ses amis de trahison. Ce barbare s'excusa, en disant que ce n'était de sa part qu'une feinte, dont il avait cru pouvoir user pour tirer des mains de l'empereur les femmes et les enfants des Turkopules, leurs alliés communs. Les Catalans s'étant contentés de cette défaite, se mirent aussitôt en marche avec les Turks, pour aller s'emparer du mont Ganos, dont les Grecs avaient repris possession.

Quelque temps après, Isaac Mélek renoua avec l'empereur ses premières intrigues. Isaac Mélek aurait bien désiré qu'Andronic eût élevé à la dignité de sultan, sans doute d'Icône, Constantin Mélek, oncle de sa future épouse, qui résidait aussi à Constantinople, où il avait abjuré, ainsi que sa nièce, le mahométisme.

trahit les
Catalans.
Pachym. l. 7.
c. 15, 22.

XXXVIII.
Seconde tra-
hison du
même ; il en
est puni.
Pachym. l. 7.
c. 22, 29.

Andronic ne jugea pas à propos d'accorder cet article ; mais il ne fit aucune difficulté sur les autres demandes d'Isaac en faveur de Constantin. En conséquence, il nomma ce dernier gouverneur de Péges, et lui enjoignit de partir aussitôt pour cette ville avec la princesse. En même temps, il lui donna ordre de rassembler un certain nombre de vaisseaux, pour transporter, d'Occident en Asie, Isaac Mélek et tous les Turks que ce dernier avait promis de débaucher. Le moment pris pour l'exécution de ce dangereux projet arrivé, ceux des Turks qui étaient d'intelligence avec Isaac Mélek se saisissent des officiers catalans qui sont à leur tête, les massacrent, et s'avancent ensuite vers la mer pour passer l'Hellespont et se retirer en Asie. Les Catalans se mettent à leur poursuite, et les atteignent à l'instant qu'ils vont s'embarquer. Les deux partis en viennent aux mains, et se battent avec un égal acharnement ; mais enfin les Turks succombent, et sont obligés de rendre les armes, en demandant grace aux vainqueurs. Les Catalans refusent de leur faire quartier, à moins qu'ils ne livrent le perfide Mélek et un de ses frères qui s'enfuyait avec lui, ainsi que Tacantziaris, commandant des Turkopules. Les Turks furent forcés de subir cette loi. Les Catalans firent sur-le-champ couper la tête à Isaac Mélek et à son frère. En dépouillant le corps du premier, on trouva caché sous ses habits un diplôme impérial scellé de la bulle d'or, dans lequel était exposée toute la trame du complot. Cette découverte rendit aux Catalans leur première fureur, ils voulaient exterminer tous les Turks ; mais enfin ils se laissèrent encore toucher par les prières de ces traîtres, et se contentèrent de les mettre aux fers.

Cependant les Catalans, qui ne se trouvaient pas trop en forces, se portèrent volontiers à un accommodement avec les Turks et les Turkopules; ils leur rendirent la liberté, à condition qu'ils continueraient de les aider du secours de leurs armes, et qu'ils ne manqueraient plus désormais à leur parole. Après cette réconciliation, il fut arrêté qu'on irait faire de concert le siège de Zurule ou Chiorli. Les Catalans marchaient en avant, les Turks et les Turkopules suivaient. Les Catalans, arrivés les premiers près de la place, voulurent avoir seuls la gloire de l'emporter; ils n'attendirent pas la jonction de leurs alliés pour l'attaquer, mais ils furent repoussés avec perte. Les Turkopules, informés en chemin de cet échec, n'allèrent pas plus loin, et se retirèrent au fort d'Apres, où ils furent reçus par le gouverneur. Quelques Turks, apprenant qu'il y avait sur les côtes des navires, s'avancent vers le rivage, dans l'intention de s'en emparer pour passer en Asie; mais les Catalans les poursuivent, les arrêtent et les taillent en pièces. Ces divisions intestines entre les Catalans et leurs alliés ne pouvaient manquer de causer aux Grecs beaucoup de plaisir. Néanmoins il ne paraît pas qu'elles aient eu des suites; car nous verrons encore plus loin des Turks et des Turkopules servir, même en assez grand nombre, dans l'armée catalane.

Les Catalans n'ayant pu obtenir des Génois la liberté de Bérenger d'Entença, envoyèrent trois ambassadeurs à Jacques, roi d'Aragon, pour le prier d'employer son crédit auprès de la république de Gênes, en faveur de cet illustre prisonnier, et en même temps pour lui offrir la souveraineté de tous les pays de l'empire grec dont ils avaient déjà fait la conquête.

XXXX.
Les Turks
et les Turkopules se
raccommodent avec
les Catalans.
Pachym. l. 7.
c. 29. Andr.

XI.
Bérenger
sort de captivité.
Munt. c.
229.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 2.
Monc. c. 46.

Jacques leur sut gré de leur bonne volonté; mais, n'écoulant que les conseils d'une sage politique, il refusa d'en profiter. Il leur représenta que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de leur porter aucun secours; que d'ailleurs la Catalogne était trop éloignée de la Grèce pour qu'il pût entretenir avec eux des correspondances, ni même conserver l'empire d'Orient, quand il s'en mettrait en possession. Il leur conseilla de s'adresser plutôt à Frédéric, roi de Sicile, son frère. Au reste, il leur promit de s'intéresser à la délivrance de Bérenger. Les trois ambassadeurs des Catalans ayant pris congé de ce prince, s'en retournèrent par l'Italie et s'arrêtèrent à Rome. Dans une audience qu'ils eurent du pape, ils firent beaucoup valoir auprès du Saint-Père l'occasion qui se présentait de soumettre les Grecs à son obéissance, s'il voulait secourir les Catalans. Ils lui demandèrent; pour le roi de Sicile, l'investiture de l'empire de Constantinople, et le supplièrent en même temps de faire publier une croisade, et d'accorder indulgence plénière à ceux qui prendraient les armes, ou qui ouvriraient leurs bourses pour aider Frédéric à monter sur ce nouveau trône. Le pape, qui craignait encore plus l'agrandissement de la maison d'Aragon qu'il ne désirait le retour des Grecs à l'église, ne goûta pas ce projet; il fit naître, pour l'é luder, mille difficultés; de sorte que les ambassadeurs se retirèrent sans avoir rien obtenu. Cependant les députés que le roi Jacques avait envoyés à Gênes se plaignaient vivement de l'insulte que la nation génoise avait faite à leur maître, en arrêtant, contre la foi des traités, et en mettant aux fers un de ses plus grands vassaux. Ces plaintes étaient accompagnées de menaces, si Bé-

(An 1368.) LIVRE CV. ANDRONIC II ET MICHEL. 145
 renger ne sortait au plus tôt de captivité, s'il ne recouvrait ses navires avec tout ce qu'on lui avait pris, et si, de plus, il n'obtenait une indemnité proportionnée au dommage qu'il avait souffert par la détention injuste de sa personne et par la saisie de ses effets. La république n'osa pas résister ouvertement, mais elle eut recours à quelques-unes de ces défaites puériles, à ces mensonges politiques dont les puissances ont coutume de se servir, pour pallier l'injustice de leurs entreprises, quand elles ne réussissent pas, et dont la partie offensée fait toujours semblant de se contenter. Elle répondit que cette fâcheuse aventure avait été occasionnée par une querelle de matelots; que les mutins étaient devenus si furieux, qu'il n'avait pas été au pouvoir du général de leur faire entendre raison, et que, dans la crainte qu'ils ne se portassent aux dernières extrémités, il avait été forcé de dissimuler le mauvais traitement fait à Bérenger; qu'au reste, on allait le mettre au plus tôt en liberté; que, quant au dédommagement exigé, c'était une affaire qui demandait d'être mûrement pesée; que la république enverrait à Montpellier des commissaires pour en traiter avec le ministre du roi d'Aragon; mais qu'aussi elle voulait de son côté que ce prince forçât les Catalans à rompre toute alliance avec les Turks, parce que ces barbares se jetaient sur les possessions des Génois en Grèce, et les mettaient au pillage, ce qui leur causait un tort inappréciable. On promit aux Génois de les satisfaire sur ce dernier article, si eux-mêmes étaient fidèles à leur parole. Les députés des deux puissances s'étant rendus au lieu du congrès, y tinrent plusieurs conférences; on y disputa beaucoup, et les plénipoten-

naires de la république usèrent de tant de subterfuges, que Bérenger fut obligé de se contenter de la liberté; il ne put rien recouvrer de ce qui lui avait été volé. Bérenger, quoique dénué de tout et sans aucune ressource, ne voulait pas cependant abandonner ses projets de fortune, de conquête et de vengeance. Il s'adressa au roi de France et au pape, pour essayer s'il aurait le crédit de les engager à embrasser la cause des Catalans, qui était aussi la sienne. Le saint-père persista dans sa première résolution. Pour Philippe-le-Bel, il ne se trouvait pas alors en situation de faire sortir de ses états des troupes, et encore moins des secours pécuniaires. D'ailleurs il avait lui-même des prétentions sur l'empire de Constantinople, pour le comte de Valois son frère; par conséquent il ne devait pas être fort empressé de concourir à établir en Grèce la puissance d'une nation naturellement peu disposée pour la France, et qui certainement préférerait toujours un prince de la maison d'Aragon à un prince français, pour le faire jouir du fruit de ses victoires. Bérenger n'éprouvant que des refus de toutes parts, passe en Catalogne, y vend une partie de son bien, lève à ses dépens une troupe de cinq cents braves, et s'embarque avec eux sur un grand navire qui le conduit à Gallipoli.

XLI.
Ferdinand
Ximénès
d'Arénos
trompe les
Grecs.
Pachym. l. 6.
c. 30. Andr.

Le retour de Bérenger d'Entença retint Ferdinand Ximénès d'Arénos dans le parti des Catalans, qu'il était près d'abandonner une seconde fois. Il avait même déjà fait un traité secret avec l'empereur. Quoiqu'il eût changé tout à coup de résolution, il ne jugea pas cependant à propos de rompre ouvertement avec ce prince; il feignit toujours d'être dans ses in-

térêts, et pour mieux le tromper, il l'avertit d'une conspiration que la veuve d'Asan tramait pour venger la mort du César son gendre. Andronic reconnut que la dénonciation n'était que trop bien fondée; il s'assura de la personne de sa sœur. L'empereur, d'après cet avis, ne doute plus de l'entier dévouement de Ferdinand Ximénès d'Arenos; il s'empresse de lui envoyer des députés, avec deux trirèmes pour le conduire à Constantinople. Ces trirèmes, en abordant sur la côte, rencontrent le bâtiment qui a ramené Bérenger d'Entença, et se mettent en devoir de l'attaquer. Ferdinand fait dire que la plupart des hommes qui montent ce navire sont de sa suite, qu'il va donner des ordres pour qu'ils en descendent la nuit suivante, et qu'alors les Grecs pourrout s'en emparer s'ils le veulent. Pour sûreté de sa parole, il envoie à bord de ces mêmes trirèmes plusieurs coffres très-pesants, qui contenaient, disait-il, tous ses trésors. Le lendemain, les Grecs faisant leurs dispositions pour se rendre maîtres du vaisseau de Bérenger, sont fort étonnés de voir que l'équipage en est considérablement augmenté, et même d'y reconnaître plusieurs des officiers de Ferdinand. Ils commencèrent à soupçonner qu'ils avaient été joués, et ils en furent convaincus lorsqu'on eut ouvert les coffres que Ferdinand leur avait fait remettre, et qu'au lieu des richesses dont on les croyait remplis, il ne s'y trouva que du sable et des pierres. Les députés d'Andronic se retirèrent tout confus, et allèrent l'instruire de cette perfidie.

Bérenger d'Entença, en revenant à Gallipoli, y ramena avec lui la discorde. Il voulut reprendre dans l'armée l'autorité dont il avait joui avant sa détention.

XLII.
Le commandement partagé entre les chefs des

Catalans.
Monc. c. 47.
Nic. Greg. I.
7. c. 4.

Rocafort s'y s'opposa, prétendant que c'était à lui qu'appartenait le commandement suprême, puisqu'il avait été nommé généralissime des troupes. Bérenger, fier de sa naissance, se trouvait humilié d'être subordonné à Rocafort. La noblesse s'était rangée de son côté; mais son rival avait pour lui le soldat, parce que, sans être homme de qualité, il savait, en le menant au combat, le mener presque toujours à la victoire. Bientôt on vit naître dans l'armée deux factions, qui souvent paraissaient vouloir décider leurs querelles par la voie des armes. Plus d'une fois les deux partis furent sur le point d'en venir aux mains. Cette mésintelligence ouvrit la porte à une multitude de désordres : il n'y avait plus parmi les troupes ni discipline, ni subordination; c'était une anarchie universelle. Enfin, comme les choses ne pouvaient subsister long-temps dans cet état, quelques personnes bien intentionnées, et qui étaient demeurées neutres, offrirent leur médiation pour rapprocher les esprits. Ces généreux conciliateurs firent tant, qu'ils engagèrent enfin Rocafort et Bérenger à s'en rapporter à la décision des douze conseillers de l'armée. Ces juges, après avoir bien délibéré, prononcèrent que Bérenger, Rocafort et Ferdinand Ximènes commanderaient chacun de son côté, et que les soldats auraient la liberté de suivre celui des trois auquel ils jugeraient à propos de s'attacher. Ce fut l'expédient le plus convenable et même le seul qu'on pouvait prendre en pareille circonstance. Tous les partis se soumirent à ce jugement, et parurent se réconcilier à l'extérieur; mais dans le fond, ils ne s'en haïssaient pas moins.

Ferdinand Ximènes d'Arénos pouvait, d'après le

jugement porté par le conseil des Douze, faire bande à part et agir de son côté comme il l'entendrait, sans relever de personne; mais il ne voulut pas se séparer de Bérenger d'Entença. On lui sut gré de cette action, qui s'annonçait sous les dehors d'un noble désintéressement; dans la réalité, ce n'était que l'effet de la crainte que lui inspirait l'ambitieux Rocafort. Il appréhendait que ce redoutable rival ne tournât ses armes contre eux et ne les écrasât l'un après l'autre; car les Turks, les Turkopules, les Almogavares, et tout ce qu'il y avait de plus déterminé parmi la soldatesque, s'étaient rangés, ainsi qu'on l'a déjà dit, sous ses étendarts. Les fiers Aragonais et la noblesse suivirent Bérenger d'Entença, comme le seul digne par sa naissance de les commander. Pour Muntaner, il continua de faire sa résidence à Gallipoli, en qualité de gouverneur; il ne se déclara pour personne en particulier, et eut la confiance de tous. Les nouveaux chefs voulant se signaler à l'envi, entrèrent bientôt en campagne.

En ce même temps un Génois nommé Ticin Jaqueria vint se jeter entre les bras de Muntaner. Benoît Jaqueria, un de ses oncles, au nom duquel il avait commandé pendant cinq ans dans la ville de Fruilla, qui appartenait à la république, venait de mourir. Un frère du défunt, son héritier et son successeur dans sa place, en était venu prendre possession. Le nouvel oncle voulut faire rendre compte à son neveu de son administration. Il s'éleva entre eux des différends très-vifs. L'oncle partit pour Gênes, et alla porter ses plaintes au sénat. Ticin eut avis que la république avait expédié quatre galères pour venir l'enlever. Craignant les suites de cette affaire, et ne se sentant pas

XLIII.
Ferdinaud
Ximénès
d'Arénos se
réunit à
Bérenger
d'Entença.
Munt. c.
229.
Monc. c. 47,
48.
Zurita, Ann.
Arag.
Mariana. l.
15.

XLIV.
Fruilla prise
et détruite
par les
Catalans.
Munt. c.
229 et 234.
Zurita, Ann.
Arag.
Monc. c. 48.

assez fort pour empêcher l'exécution des ordres donnés contre lui, il crut devoir implorer le secours des Catalans. Muntaner, ennemi mortel des Gênois, se félicitait d'avoir trouvé une occasion de leur nuire; il accueillit le rebelle, et promit non-seulement de le garantir des poursuites des Gênois, mais encore de les faire repentir de leur dessein. L'effet suivit de près ses promesses; sans différer, il commanda à Jean Muntaner son cousin de se mettre en marche à la tête d'un corps de troupes, et d'aller avec Ticin Jaqueria s'emparer de Fruilla. Ils arrivèrent la veille de Pâque devant le château qui défendait cette place, et s'en rendirent maîtres par surprise. La forteresse une fois emportée, la ville ne tarda pas à se rendre; elle n'avait aucun rempart, et n'était habitée que par des Grecs employés aux manufactures d'alun, dont il se fabriquait une grande quantité dans ce canton. Les vainqueurs mirent Fruilla au pillage. Dans le nombre des précieux effets qui devinrent leur proie, se trouvèrent trois reliques, que les musulmans avaient autrefois mises en gage entre les mains de Benoît Jaqueria. On prétendait les avoir tirées du tombeau de saint Jean à Ephèse, et elles consistaient dans un morceau de la vraie croix, que ce disciple bien-aimé avait porté au cou depuis le temps de la Passion jusqu'à la fin de sa vie; dans le manuscrit autographe de son Apocalypse, et enfin dans une aube dont il se servait pour dire la messe, et que la sainte Vierge avait travaillée de ses mains: ainsi le croyaient fermement, Catalans, Gênois, Grecs, Tartares et Turks, tous aussi versés les uns que les autres dans nos antiquités ecclésiastiques. Comme la ville de Fruilla était fort éloignée des quartiers de

l'armée catalane, Jean Muntaner ne jugea pas à propos de la conserver; il la ruina de fond en comble, et reprit ensuite le chemin de Gallipoli. Tiçin Jaqueria s'était à la vérité vengé de son oncle, en trahissant sa patrie; mais ce funeste succès n'avait pas beaucoup avancé sa fortune. Il eut donc de nouveau recours aux Catalans, et il les pria de l'aider à se former quelque établissement. Muntaner lui donna un certain nombre de soldats, avec lesquels il fit une descente dans l'île de Thase, et s'y mit en possession d'une place forte et de tout le territoire dont elle était environnée.

Le commerce des Génois de Galata ne pouvait manquer de souffrir beaucoup des divisions qui s'étaient élevées entre eux et les Catalans. Leurs vaisseaux marchands n'osaient plus se montrer dans les mers de Grèce, sans être insultés par les corsaires espagnols. L'ancien magistrat, que la république de Gênes entretenait à Constantinople pour y rendre la justice à ceux de ses sujets qui résidaient dans l'Empire, venait d'être remplacé par un autre. Ce nouvel officier, touché des dommages que ses compatriotes essuyaient journellement de la part des Catalans, tint conseil avec les principaux de la nation, pour délibérer ensemble sur les moyens d'arrêter le cours de ces désastres. Il fut décidé d'une commune voix, qu'il fallait se réconcilier au plus tôt avec des adversaires si formidables, et le magistrat se chargea lui-même d'aller trouver leurs chefs. Cette démarche donna de l'inquiétude à Andronic; il fit tout ce qu'il put pour s'y opposer. Les Génois lui déclarèrent qu'ils ne changeraient point de résolution; qu'au reste il pouvait être sûr que leur

XIV.
Paix des
Génois avec
les Catalans
Pachym. l. 7
c. 27. Andr.

traité avec les Catalans ne lui porterait aucun préjudice; qu'ils n'avaient d'autre intention que de procurer à leur marine marchande la liberté des mers; qu'ils étaient résolus de vivre toujours en bonne intelligence avec les Grecs; que jamais ils ne favoriseraient ni directement, ni indirectement, les Catalans dans leurs entreprises contre l'Empire, et ces promesses furent appuyées des plus horribles serments.

XLVI.
Rocafort
s'avance
vers Con-
stantinople.
Pachym. l. 7.
c. 27. Andr.

Andronic, voyant ses représentations inutiles, prit le parti de faire accompagner le magistrat des Gênois d'un ambassadeur chargé de traiter en son nom avec les Catalans. Cet ambassadeur avait ordre d'offrir à leurs capitaines, de la part d'Andronic, les plus grands avantages, s'ils voulaient seulement permettre de prendre parti dans les troupes impériales à ceux de leur nation qui en auraient le désir. Les Catalans accordèrent aux Gênois tout ce qu'ils voulurent; mais ils se montrèrent beaucoup plus difficiles avec les Grecs. Rocafort, s'en tenant toujours aux réponses qui avaient été faites déjà tant de fois à Andronic, voulait que ce prince commençât par payer aux Catalans les sommes qu'il prétendait leur être dues anciennement pour leur solde, qu'il rachetât d'eux toutes les villes, bourgs et forteresses dont ils s'étaient rendus maîtres, ainsi que tous les prisonniers qu'ils tenaient en leur pouvoir; il déclara que ce n'était qu'à ces conditions que lui et les siens consentiraient, non pas à porter les armes en faveur des Grecs, mais à sortir des terres de l'Empire; il ajouta que si on ne se hâtait de les satisfaire sur chacun de ces articles, il allait pousser la guerre à toute outrance; et pour prouver qu'il ne voulait pas s'en tenir à de simples menaces, à peine l'ambassa-

deur d'Andronic fut parti, qu'il mit ses troupes en mouvement pour s'avancer vers Constantinople. Au bruit de sa marche, tout est en alarme. Les gens de la campagne abandonnent leurs terres, et fuient avec leurs troupeaux dans la capitale, où la plupart n'eurent d'autre asile que les rues et les places publiques. La ville se trouva remplie d'une si prodigieuse quantité de bétail, qu'on se vit forcé d'en tuer une grande partie; ce qui procura une abondance momentanée qui fut bientôt suivie d'une disette affreuse, à laquelle il était d'autant plus difficile de remédier, que les Impériaux avaient pris la funeste précaution de ravager eux-mêmes les environs de Constantinople, pour mettre un vaste désert entre cette ville et les Catalans. C'était presque le seul genre de défense que les malheureux Grecs connussent alors. Pour l'empereur Michel, il restait toujours enfermé dans Didymotique. Toutes les forces de l'Empire, dans ces cantons, consistaient en un corps de troupes légères commandées par Ducas, grand-hétériarque. Cet officier, n'osant attaquer de front Rocafort, prit le parti de marcher sur ses traces, et de le harceler par de fréquentes escarmouches. Ces petits combats, sans être bien décisifs, ne laissaient pas d'incommoder beaucoup l'ennemi; ils retardaient sa marche, donnaient aux habitants de la campagne la facilité de fuir, et à ceux de la capitale le temps de se mettre en défense. D'un autre côté, la garnison de Chiorli ayant repris courage, vint fondre sur le fort de Redeste, égorgea le petit nombre de Catalans qui le gardaient, et y fit un riche butin. A cette nouvelle, Rocafort rebrousse chemin pour venir au secours de la place; ainsi Constantinople, par cette

heureuse diversion, se trouva délivrée une seconde fois des armes des Catalans.

XLVII.
Il reprend
Redeste.
Pachym. l. 7.
c. 26. Andr.

Rocafort, désespéré d'avoir perdu le château de Redeste, se mit en devoir de le reprendre. Il l'investit, et fit dresser une baliste qui, jour et nuit, lançait sur la place des pierres d'un poids énorme. Le fort eût bientôt été réduit en poudre, si ceux qui faisaient jouer cette machine eussent su mieux ajuster leurs coups. Le siège traîna en longueur; cependant la garnison, épuisée par les travaux, manquant de vivres et de munitions, demanda à capituler. Rocafort, irrité de la résistance que les assiégés lui avaient opposée, et de la perte qu'il avait faite, sous leurs murs, d'un grand nombre de ses meilleurs soldats, jurait de les passer tous au fil de l'épée. Les assiégés se ressouvenaient encore du traitement affreux qu'ils avaient essuyé, la première fois que les Catalans s'étaient emparés de leur ville. Ils députèrent à Rocafort les plus qualifiés d'entre eux, avec un évêque à leur tête. Ce prélat s'exprima d'une manière si touchante, que Rocafort se laissa enfin fléchir : il voulut bien accorder aux habitants la vie, à condition qu'ils sortiraient de la place sans emporter ni argent, ni effets; cependant il permit à ceux qui voudraient vivre sous la loi du vainqueur d'y rester, pourvu qu'ils lui livrassent ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est ainsi que Redeste retomba de nouveau dans la dépendance des Catalans.

XLVIII.
D. Ferdinand arrive
à Gallipoli.
Munt. c.
230.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 4.

Rocafort, après cet exploit, se mit en marche pour aller assiéger Nona, tandis que Bérenger d'Entença, de son côté, se porta vers Mégarix. Pendant que l'un et l'autre étaient occupés à ces deux sièges, on vit arriver à Gallipoli Don Ferdinand, fils du roi de Ma-

jorqué, avec quatre galères. Il venait de la part de Frédéric, son cousin, roi de Sicile. Quelques années auparavant, Frédéric s'était montré assez indifférent aux propositions que lui avaient faites les Catalans de le reconnaître pour leur souverain, s'il voulait les secourir, parce qu'alors ils lui paraissaient dans une position désespérée; mais voyant que leurs affaires avaient pris une tournure plus heureuse, il avait changé de système. L'arrivée de Don Ferdinand causa une grande joie à toute l'armée des Catalans. Bérenger d'Entença n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il quitta le siège de Mégarix pour venir saluer ce prince, lui prêter serment, et le reconnaître en qualité de généralissime de toutes les troupes. Ximénès d'Arénos accourut aussi de Madyte pour lui rendre également hommage. Rocafort était dans des dispositions bien différentes. La présence de Don Ferdinand lui causait un secret dépit, parce qu'elle dérangeait ses projets d'ambition. N'osant pas lui refuser ouvertement obéissance, il lui fit dire que le siège de Nona était trop avancé; qu'il ne pouvait le quitter dans le moment présent, sans courir les risques de perdre le fruit des travaux et des peines que cette place lui avait déjà coûtés; qu'ainsi il le priait de l'excuser, s'il n'allait point en personne le saluer, et il finissait par l'inviter à venir lui-même le trouver sous les murs de Nona.

Cependant Rocafort, dans ces circonstances critiques, ne s'oubliait pas; il cabalait sourdement avec ses amis, et tâchait de disposer les esprits à favoriser ses desseins. L'infant se mit donc en route avec une suite brillante, et en trois jours il se rendit au camp devant Nona. Rocafort lui fit la réception la plus distin-

Monc. c. 49
Pachym. l. 7.
c. 34. Andr.

XLIX.
Il se présente pour commander l'armée catalane, comme lieutenant de Frédéric, roi de Sicile.

Mant. c.
230.
Mosc. c. 50.
Pachym. l. 7.
c. 34. Andr.

gnée. L'infant ne doutait pas, qu'à l'exemple de Bérenger d'Entença, il ne se portât de son propre mouvement à le reconnaître pour chef de toute l'armée, et qu'il ne lui fit serment de fidélité comme au lieutenant de Frédéric. Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés, et Rocafort feignait toujours d'ignorer ce qu'on attendait de lui. Enfin don Ferdinand, impatient de voir qu'il s'obstinait à garder le silence, lui dit qu'il avait des lettres à communiquer à l'armée de la part du roi de Sicile, son cousin, et qu'il voulait lui notifier de vive voix l'objet de sa mission; qu'ainsi il le priait de donner des ordres pour convoquer tous les Catalans. Rocafort obéit de bonne grace, et indiqua l'assemblée générale pour le jour suivant. Il avait eu soin, aux premières nouvelles de l'arrivée de don Ferdinand, de répandre dans le camp des émissaires, qui insinuèrent adroitement aux soldats qu'il ne fallait pas recevoir l'infant en qualité de représentant du roi de Sicile, sans une mûre délibération. Cette précaution lui avait paru nécessaire, parce qu'il craignait que l'armée, en voyant don Ferdinand, ne le reconnût sur-le-champ par acclamation; ce qui aurait fait échouer tout d'un coup ses projets. Le lendemain, les troupes s'assemblent, l'infant arrive avec toute sa maison, et accompagné de plusieurs officiers de distinction qui l'avaient suivi dans son voyage. Quand on eut fait silence, il remit les lettres de Frédéric à un secrétaire qui les lut à haute voix; puis il dit, en peu de mots, que son cousin, touché des prières des Catalans, avait enfin accepté le serment de fidélité qu'ils lui avaient offert autrefois; que le bien de ses peuples le retenant dans ses états, il ne pouvait venir en personne les dé-

fendre ; mais que l'amour qu'il leur portait ne lui permettant pas de les abandonner , il ne négligerait rien pour les secourir , et qu'il l'avait chargé de venir les gouverner en son nom. Les troupes , conformément aux intentions de Rocafort , répondirent unanimement qu'elles se consulteraient sur ce qu'elles auraient à faire , et qu'ensuite Ferdinand serait instruit de leur résolution. L'infant , après cette réponse , se retira. Rocafort prit aussitôt la parole , et représenta à ses soldats qu'il était difficile qu'une affaire si délicate pût se traiter au milieu d'une grande multitude ; que ces assemblées publiques dégénéraient presque toujours en cohues tumultueuses , qui ne produisaient que désordre et confusion , et il finit par leur faire entendre que , pour obvier à toute difficulté , il était nécessaire de choisir cinquante personnes d'une capacité et d'une prudence reconnues , qui seraient chargées d'examiner avec lui , sous tous les aspects possibles , la proposition de l'infant , d'en peser les avantages et les inconvénients , et qu'ensuite leur décision serait portée devant toute l'armée , pour qu'elle l'approuvât ou la rejetât , suivant qu'elle le jugerait à propos. Cet avis fut reçu avec de grands applaudissements. Jusqu'alors , tout réussissait suivant les vœux de Rocafort. Il avait bien senti qu'il lui serait plus aisé de gagner un petit nombre d'hommes , que toute une multitude. D'ailleurs , il était presque certain de faire tomber tous les suffrages sur des gens qui lui seraient dévoués.

Dès que l'élection des cinquante conseillers fut faite , Rocafort s'empressa de les assembler , et leur parla en ces termes : « Amis et camarades , l'arrivée de l'infant « don Ferdinand est un des plus heureux événements

2.
Discours de
Rocafort à
ce sujet.
Mons. c. 50.

« que nous pussions espérer. C'est, sans doute, la main
« du maître de l'univers qui l'a conduit au milieu de
« nous; cette main toute-puissante, qui nous a fait triom-
« pher de tant d'ennemis, et qui nous a élevés à ce de-
« gré de grandeur où nous sommes parvenus. Livrons
« avec confiance notre liberté et notre vie à ce digne
« rejeton du sang de nos rois, et reconnaissons-le, non
« en qualité de lieutenant de son cousin, mais comme
« prince souverain et indépendant. Ce serait, certes,
« une grande faute si, avec le droit de nous choisir un
« chef, nous allions donner la préférence à un mo-
« narque qui, occupé d'ailleurs du gouvernement d'un
« vaste état, vivrait éloigné de nous, plutôt que de
« jeter les yeux sur un prince qui, se trouvant sans
« domaine, peut s'attacher à nous, et courir avec nous
« les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune.
« Recevoir pour maître Frédéric, roi de Sicile, ce se-
« rait aller au-devant de la servitude. Comme il ne
« pourra nous assister en personne, il enverra quel-
« qu'un de ses courtisans pour commander cette ar-
« mée victorieuse, et gouverner les provinces qu'elle
« a conquises. Quelle disgrâce pour des gens pleins
« d'honneur, et couverts d'une gloire immortelle due
« à leurs triomphes, de recevoir des ordres de tout
« autre que de leur souverain! Frédéric, n'en doutez
« pas, fera toujours du royaume de Sicile son objet
« de prédilection; et, s'il daigne quelquefois porter
« ses regards jusqu'à nous, ce ne sera que quand les
« affaires de ses autres états ne fixeront plus son at-
« tention. D'ailleurs, la balance ne serait point égale
« entre lui et nous. Les travaux, les dangers, les per-
« tes, les infortunes, seront pour nous seuls; la gloire

« et le profit seront tout entiers pour lui. Si nous pé-
 « rissons sous le glaive de l'ennemi, ou si nous tom-
 « bons dans les fers, Frédéric n'en conservera pas
 « moins la vie et la liberté, et ne perdra rien de sa
 « grandeur. Si nous nous rendons maîtres de nouvelles
 « provinces, elles deviendront sa possession, et il ne
 « nous restera que la peine de les avoir conquises ; une
 « chétive paie sera tout au plus notre récompense.
 « Quand vous le quittâtes pour passer en Grèce, que
 « reçûtes-vous de lui, en reconnaissance des services
 « signalés que vous veniez de lui rendre ? un peu de
 « biscuit, quelques provisions de bouche de la plus
 « vile qualité, telles qu'on aurait honte de les donner
 « à des serfs ou à des esclaves. Non, mes amis, non, il
 « ne nous convient point de reconnaître pour roi Fré-
 « déric, lui qui nous a traités avec tant d'indifférence,
 « lorsque nous avions si fort besoin de son secours, et
 « que nous implorions avec tant d'instance sa protec-
 « tion. Aujourd'hui il pense à nous, parce qu'il nous
 « voit dans une position assez florissante, et qu'il y
 « trouve son avantage ; et même dans ce moment-ci,
 « que fait-il pour nous ? Il ne nous envoie ni armes,
 « ni vaisseaux, ni soldats, ni munitions, ni argent, ni
 « aucune des choses nécessaires pour soutenir la guerre.
 « Il se contente de nous faire présent d'un général,
 « comme si nous en avions manqué jusqu'à ce jour.
 « Est-ce sous un chef mis de sa main que nous avons
 « fait tant de conquêtes, remporté tant de victoires,
 « cueilli tant de lauriers ? Souffrirons-nous que le prix
 « de nos services soit livré à la discrétion de ses minis-
 « tres, et distribué suivant le caprice de ces hommes
 « sur qui la passion a plus de pouvoir que l'équité, et

« qui consultent toujours leur intérêt, et jamais le bien
 « public. L'usage de ces représentants des souverains
 « est de traiter les provinces qu'ils gouvernent comme
 « un pays conquis. Ne devant jouir de leur place que
 « pour un temps, ils s'empressent d'en tirer le plus de
 « profit qu'ils peuvent, sans se soucier de ce qu'il en
 « sera pour l'avenir. Frédéric étant à une si grande
 « distance de vous, vos requêtes arriveront toujours
 « trop tard au pied de son trône; et, quand elles y
 « parviendraient plus tôt, il ne faudrait pas attendre de
 « lui plus de secours qu'il ne vous en a envoyé depuis
 « six ans que vous sollicitez sa protection. *Je conclus*
 « donc à ce que Frédéric ne soit point notre souve-
 « rain. Appelons à cette dignité un prince qui, comme
 « je l'ai déjà dit, vive au milieu de nous, qui soit té-
 « moin de nos actions, qui voie ce que nous ferons
 « pour son service, qui s'occupe de nous comme de
 « lui-même, qui confonde ses intérêts avec les nôtres,
 « qui courre les mêmes hasards que nous, et qui par-
 « tage avec ses sujets leurs destinées. Que Frédéric
 « jouisse en paix de la Sicile, que nous lui avons ac-
 « quise au prix de notre sang, qu'il laisse à don Fer-
 « dinand, son cousin, les travaux d'une guerre incer-
 « taine et périlleuse, qu'il ne lui envie point la pos-
 « session de quelques provinces ruinées que nous avons
 « enlevées aux ennemis, ni l'espérance de faire encore,
 « dans ces régions lointaines, de nouvelles conquêtes ! »

XX.
 La souve-
 raine auto-
 rité offerte
 à don Ferdi-
 nand, qui la
 refuse.

Ce discours, prononcé avec chaleur, produisit un grand effet sur l'esprit des conseillers; tous furent de l'avis de Rocafort, et, sans autre délibération, deux d'entr'eux sortirent du lieu de l'assemblée, et allèrent proclamer dans le camp la décision du conseil, en

la motivant des raisons que Rocafort avait fait valoir. Les troupes la ratifièrent par acclamation. Aussitôt les cinquante conseillers se rendirent en corps auprès de don Ferdinand, pour lui notifier les intentions de l'armée. Ce prince répondit qu'il était venu trouver les Catalans de la part de son cousin, qu'il voulait exécuter ponctuellement ses ordres, et que ce serait manquer à son devoir et à son honneur, s'il consentait à prendre un autre titre que celui de lieutenant de Frédéric. Rocafort s'était bien attendu à cette réponse; cependant il faisait courir le bruit que l'infant ne rejetait les propositions qu'on lui offrait, que pour se ménager une excuse auprès de Frédéric, et qu'ensuite il se rendrait. Cette ruse trompa une grande partie des troupes, qui n'auraient peut-être pas manqué de se déclarer pour le roi de Sicile, si elles eussent cru sincère le refus que faisait Ferdinand d'accepter la suprême autorité. L'infant, de son côté, croyait toujours que ce qui lui avait été dit de la part de l'armée, n'était que purs compliments, et qu'elle finirait par se soumettre. Quinze jours se passèrent dans cette incertitude de part et d'autre. Rocafort gagnait du temps, et c'était tout ce qu'il désirait : il sut en profiter pour inspirer aux soldats qui lui étaient dévoués ses vrais sentiments; car, dans la réalité, il ne voulait pas plus de Ferdinand pour chef que de Frédéric. Il n'avait fait offrir la souveraineté à l'infant, que parce qu'il était sûr que ce prince la refuserait. D'un autre côté, il n'y avait point d'apparence que les Catalans, après avoir donné si hautement l'exclusion à Frédéric, osassent revenir ensuite à lui; ils auraient craint sans doute que le ressentiment de cette offense n'eût influé dans la conduite de

ce prince à leur égard. Rocafort ayant écarté, par ces stratagèmes, les deux plus redoutables concurrents qu'il pût avoir, se voyait en état de ne pas craindre ses rivaux; car il avait à son commandement les meilleures troupes de l'armée catalane. Cependant toutes ces intrigues ne l'avaient point empêché de pousser avec vigueur le siège de Nona. Les Grecs qui défendaient cette ville perdirent courage lorsque l'infant arriva, parce qu'ils crurent que ce prince amenait aux assiégeants un puissant renfort; ils s'empressèrent de se rendre à Rocafort, qui ne leur laissa que la vie. On apprit en même temps que Mégarix avait aussi ouvert ses portes aux troupes de Bérenger d'Entença.

LII.
Exploits
d'un moine
guerrier.
Pachym. l. 7:
c. 17. Andr.

La perte de ces deux villes, et les conquêtes que les Catalans continuaient de faire en Thrace, réduisaient à peu de chose la domination impériale dans cette province. L'état des affaires, du côté de l'Orient, n'était pas moins déplorable. La plupart des places qui restaient encore aux Grecs en Asie étaient désolées, non-seulement par les armes des Turks, mais encore par la famine. Ce dernier fléau faisait sentir ses cruels effets dans une assez grande étendue de pays. L'empereur força les moines, qui avaient leurs magasins remplis de grains, de venir au secours de leurs concitoyens, et de partager avec eux leur abondance. Ils auraient encore rendu de plus grands services à l'état, si tous eussent pu suivre l'exemple de leur confrère Hilarion. Ce jeune moine était du monastère de Périblepte. Envoyé à Élegmos pour y administrer les biens du couvent, il voyait avec douleur les Turks ravager les terres de cette maison, et en massacrer impunément les cultivateurs. Se sentant

tout à coup animé d'une ardeur martiale, il rassemble autour de lui une troupe de paysans, se met à leur tête, fond sur les infidèles, et les oblige à prendre la fuite : il devint tellement la terreur des Turks, qu'ils n'osaient plus paraître dans ces cantons. Tandis que tout retentissait de ses louanges, et que les habitants du pays le comblaient de bénédictions, ses supérieurs le menaçaient des plus terribles anathèmes. Le patriarche surtout était furieux de ce qu'au mépris des constitutions monastiques, il avait empêché une multitude d'innocents d'être égorgés par les barbares. Hilarion, qui connaissait l'humeur du terrible prélat, fut effrayé; il quitta les armes et vint se réfugier auprès de l'empereur. Ce prince lui fit beaucoup d'accueil, le prit sous sa protection; mais il n'eut pas le crédit de le réconcilier avec Athanase. A peine Hilarion se fut retiré, que les Turks reparurent dans les environs d'Élémos, et y recommencèrent leurs brigandages. Les habitants redemandent à grands cris leur premier défenseur. Andronic ne peut résister aux sollicitations de ces infortunés, il ordonne à Hilarion de partir; Hilarion arrive, et la victoire marche de nouveau sur ses pas. Les Turks sont chassés de toute part, et, tant que ce jeune guerrier resta dans le pays, il fut le fléau des ennemis et le salut des habitants.

Au reste, les succès de ce moine belliqueux n'étaient qu'un faible dédommagement des pertes que l'Empire faisait journellement dans les autres contrées de l'Asie. Éphèse était tombée au pouvoir de Saïsan, émir turk. Les Éphésiens s'étaient rendus par composition, sous la promesse qu'il ne leur serait fait aucune violence; mais le perfide vainqueur ne leur tint point parole.

LIII.
 Progrès des
 Turks
 en Asie.
 Pachym. l. 7.
 c. 4. 13.
 Andr.

Les Turks pillèrent une seconde fois le magnifique temple de Saint-Jean l'évangéliste ; ils en enlevèrent les vases sacrés et les ornements ; ils passèrent au fil de l'épée un grand nombre d'habitants, et transportèrent les autres dans la forteresse de Tyrée, qu'ils avaient aussi enlevée depuis peu aux Grecs. De son côté, Othman s'emparait de tout le pays situé aux environs de Nicée et de Pythie, et poussait ses conquêtes jusqu'aux bords de la mer. La nouvelle qu'il reçut qu'un corps de trente à quarante mille Tartares venait du fond de la Perse par ordre de Kharbenda, frère et successeur de Casan à l'empire des Mogols du Khorasan, pour réprimer ses brigandages, ne l'intimida pas ; au contraire, il n'en devint que plus audacieux. Il parcourut toute cette région le fer d'une main et la flamme de l'autre ; il arracha les vignes, détruisit les récoltes, enleva les troupeaux, renversa les maisons, massacra les habitants, et vint mettre le siège devant Tricoccia. C'était une forteresse située à quelque distance de Nicée, et qui en faisait le principal boulevard. Les assiégés comptaient beaucoup sur un fossé large et profond qui entourait la place ; mais les Barbares eurent bientôt triomphé de cet obstacle ; ils entrent dans le château, en égorgent la garnison, puis ils en réparent les fortifications, et en font une place d'armes, d'où ils espèrent pouvoir faire tête à l'armée des Mogols. Pour comble d'infortune, on apprit que cet Attaleïote, à qui Roger de Flor avait voulu faire la guerre, s'était révolté de nouveau. Au reste, il n'était pas le seul traître à sa patrie. Un grand nombre de seigneurs grecs, ou faisaient des traités avec les infidèles, ou appelaient ceux des princes latins qui croyaient avoir

des prétentions à l'Empire. Ce Constantin Ducas Libadaire, qui avait arrêté Philanthropène comme rebelle, entretenait des liaisons secrètes avec le comte de Valois, frère du roi de France. Jean Monomaque, gouverneur de Thessalonique, écrivait à ce même prince qu'il était prêt à lui livrer la forteresse de cette ville, et qu'il ferait révolter en sa faveur tous les Grecs qui étaient sous son commandement.

Dans le nombre de ces hommes mal intentionnés pour leur patrie, on distingue encore un seigneur nommé Cassien ; il était gendre de l'empereur, et grand-primicier. Andronic l'avait envoyé en Mésothinie pour y commander. A peine avait-il pris possession de son gouvernement, qu'on vit arriver dans cette province un certain Bardales, chargé de pouvoirs pour lever sur tous les laboureurs un impôt. Cassien le fit arrêter, et ensuite battre de verges en public. Les uns disent qu'il voulut se venger de ce maltôtier, qui l'avait accusé de conspirer contre l'état ; d'autres, qu'il cherchait à plaire à la multitude, pour qui un pareil personnage, gémissant sous les coups de fouet, ne pouvait manquer d'être un spectacle fort agréable. Au reste, quel que fût son motif, une pareille violence était sans excuse. L'empereur donna ordre au grand-primicier de venir lui rendre compte de sa conduite. Cassien se dispensa, sous différents prétextes, d'obéir ; enfin il finit par se retirer à Chélé, placée forte située dans une île à l'entrée du Bosphore, bien résolu de s'y défendre, si on entreprenait de l'arrêter. Quelques habitants de Chélé, qui se trouvaient alors à Constantinople, et qui voulaient faire leur cour au ministère, promirent de se saisir de la personne de ce rebelle,

LIV.
Cassien
arrêté pour
crime
d'état.
Pachym. l. 7
c. 24. Andr

et de le livrer à l'empereur. En effet, l'ayant un jour surpris dans un moment qu'il était seul, et qu'il reposait après son dîner, ils le garottent, le portent à l'instant sur un vaisseau qui était tout prêt, mettent à la voile avant même que ses amis et ses gardes se soient aperçus de son enlèvement, et cinglent vers Constantinople. L'empereur vit Cassien sans daigner lui dire un seul mot; il se contenta de l'envoyer dans le même lieu où avait été enfermé Cotanyse. Andronic choisit cette prison, parce que Cassien avait écrit au préfet du caniclée, son beau-frère, que si la cour continuait à l'inquiéter, il saurait l'en faire repentir comme avait fait Cotanyse. Cette aventure fit grand bruit, et l'on vit avec peine que les circonstances eussent forcé l'empereur à se priver des services d'un des meilleurs hommes de guerre qu'il y eût peut-être alors dans tout l'Empire.

Lv.
Conspira-
tion.
de Drimys.
Pachym. l. 7.
c. 15. Andr.

Ce n'était pas seulement des gens puissants qui osaient conspirer contre l'état : des aventuriers obscurs avaient aussi la même audace. Un personnage nommé Drimys quitta son pays, et vint à Constantinople dans l'espoir de s'y avancer. Il trouva le moyen de s'insinuer à la cour. Il n'y apporta pas, à la vérité, une réputation bien saine; mais ce ne fut pas, et ce ne pouvait guère être une raison pour l'empêcher d'y trouver des protecteurs. Il en trouva qui le recommandèrent à l'empereur. Toute son ambition avait été d'abord d'obtenir la prêtrise, espérant, comme tant d'autres, de se faire de l'Eglise un passage pour arriver à la fortune, ou au moins de l'autel une ressource contre la pauvreté. Insensiblement Drimys porta ses vues plus haut. Il se donna pour être de la famille des Lascaris. Ce nom,

qui était toujours cher à une partie de la nation, et surtout aux Arsénites, le fit considérer, et même rechercher. Plusieurs mécontents se rassemblèrent autour de sa personne, et formèrent un parti qui le regardait déjà comme son chef. Bientôt leurs discours hardis lui échauffent la tête; Drimys conçoit des projets ambitieux, engage ses partisans à la révolte, et entretient des correspondances avec les Catalans. On intercepte des lettres par lesquelles il exhortait ces étrangers à pousser avec vigueur la guerre qu'ils avaient entreprise contre l'empereur. Drimys est arrêté et condamné à une prison perpétuelle. Un Catalan, que l'empereur avait élevé à la dignité de domestique des écoles, eut aussi le même sort, parce qu'on reconnut qu'il tramait une conspiration contre le prince son bienfaiteur.

Chaque jour on faisait de pareilles découvertes; ce qui remplissait l'ame d'Andronic de crainte, d'inquiétude et de défiance. D'un autre côté, mille infortunes publiques se succédaient sans interruption, et causaient dans l'Empire un deuil universel. La capitale, surtout, était dans des alarmes continuelles. Le zèle amer du patriarche ne contribuait pas peu à y augmenter encore la désolation. Ce prélat ne cessait de fatiguer le peuple par des processions, des jeûnes, des litanies. Souvent il l'invectivait en chaire, en lui reprochant, non avec l'éloquence d'un orateur évangélique, mais avec la fureur d'un énergumène, d'être la cause des calamités qui accablaient l'Empire. Souvent, il finissait ses prédications fougueuses en condamnant quelque citoyen à des pénitences publiques, ou même à des châtimens corporels. Malgré tout ce que sa dé-

LVI.
Incendie à
Constanti-
nople.
Pachym. l. 7
c. 10, 23.
Andr.

votion lui inspirait pour tâcher de fléchir le ciel, les fléaux, loin de cesser, semblaient au contraire se multiplier. Le jour même d'une procession qui s'était faite avec beaucoup d'appareil, le feu prit près de la porte du Cynégion, et s'étendit jusqu'au monastère du Précurseur. Le peuple, qui est presque toujours impie lorsqu'il n'est pas superstitieux, lui demanda, avec dérision, si c'était là le fruit de ses prières et de ses litanies. Le patriarche se défendit, et répliqua que c'était au contraire les crimes des habitants de la capitale qui avaient attiré ce nouveau malheur. Ces reproches et ces disputes n'arrêtaient pas les flammes, elles firent des progrès terribles. Le plus beau quartier, le plus riche et le plus peuplé de la ville, fut réduit en cendres. Toutes les boutiques des marchands, et les hôtels des principaux seigneurs de la cour, qui occupaient ce canton, furent détruits. Ce fâcheux événement fit naître une foule de contestations. Tous les titres, tous les papiers avaient été consumés, circonstances dont les débiteurs de mauvaise foi voulaient profiter pour se dispenser d'acquitter leurs engagements. Une foule de scélérats, sous prétexte d'aider à éteindre le feu, avaient augmenté le désordre, et s'étaient emparés, dans le tumulte, d'une quantité d'effets qui étaient réclamés par les vrais propriétaires. Andronic, qui avait une confiance aveugle dans les talents d'Athanase, et qui cherchait toujours les moyens de lui concilier la considération du peuple, le constitua juge de tous les procès auxquels le dernier incendie pourrait donner lieu. Athanase s'acquitta de cette commission avec une ardeur infatigable, et même avec assez de succès.

L'empereur ne cessait d'exalter des services si importants, et ne pouvait pardonner à ceux qui refusaient de communiquer avec un prélat si zélé pour le bien public. Il y avait long-temps qu'il était secrètement indisposé contre le patriarche d'Alexandrie, à cause de son éloignement pour la personne d'Athanase. Voyant que rien n'était capable de le faire changer de sentiment, et même que son exemple devenait de jour en jour plus contagieux, il lui ordonna d'aller résider dans son diocèse; car, à la cour de Constantinople, lorsqu'on voulait punir un évêque, c'était l'usage de lui faire un châtiment du premier de ses devoirs; on l'envoyait vivre au milieu de son troupeau. Le patriarche parut peu touché de cette disgrâce; il s'empressa, pour obéir aux ordres du prince, de s'embarquer sur un vaisseau vénitien qui devait le conduire d'abord en Chypre; mais les vents contraires le portèrent dans l'île de Négrepont, où il fut forcé de relâcher. Le patriarche descendit dans une auberge à Culée; pour y attendre le moment où il pourrait se remettre en mer. Les habitants de cette ville, qui n'était peuplée que de Latins, furent scandalisés de voir que ce prélat ne leur donnât aucun signe de communion. Ils soupçonnèrent qu'il n'était pas orthodoxe: pour s'en assurer, ils le firent interroger juridiquement. Les magistrats, à qui les moines avaient dicté leur leçon, lui demandèrent, après lui avoir fait plusieurs questions sur le dogme, s'il ne désapprouvait pas l'usage de consacrer la sainte eucharistie avec du pain sans levain. C'était un des points contestés entre l'église grecque et l'église latine. Athanase se contenta de répondre qu'il était en voyage pour s'en retourner

LVII.
Disgrâce du
patriarche
d'Alexan-
drie.
Pachym. l. 7.
c. 8 et 16.
Andr.

dans sa patrie, et qu'il n'était point venu à un concile, pour y rendre compte de sa croyance. Les moines qui accompagnaient les magistrats, prenant la parole, lui répliquèrent qu'il ne convenait pas qu'un évêque gardât le silence lorsqu'il était interrogé sur sa religion. Plusieurs jours se passèrent en altercations de part et d'autre. Enfin on signifia au patriarche que, s'il refusait toujours de s'expliquer, ou que si sa profession de foi n'était pas conforme à la doctrine de l'église romaine, il serait brûlé vif avec tous les gens de sa suite, et on ne lui donna que peu de jours pour se décider. Au terme fixé pour recevoir sa dernière résolution, nouvelle sommation, même réponse. Déjà les habitants de Culée, trop fidèles à leur parole, font tous les préparatifs pour l'affreuse exécution dont ils avaient menacé le prélat; déjà on dresse dans la place publique le bûcher sur lequel il doit expirer, lorsqu'un particulier, plus sage que ses compatriotes, observe que le patriarche d'Alexandrie ne doit pas être un homme du peuple; que certainement il appartient à quelque famille distinguée, qui pourrait bien avoir assez de crédit pour engager le gouvernement à tirer vengeance de sa mort; qu'il était à craindre que les Alexandrins ne fermassent leurs ports aux marchands de l'île de Négrepont, ou ne se saisissent de leurs vaisseaux; ce qui causerait à leur commerce un préjudice irréparable. Cette réflexion frappa les esprits, et l'intérêt, plus fort encore que la superstition, les fit changer sur-le-champ de résolution. On notifia au patriarche qu'il aurait la vie sauve, pourvu que dans dix jours il fût sorti de l'île. Athanase n'eût rien de plus pressé que de quitter des hôtes si peu courtois. Mais tandis

que sa personne échappait aux flammes, ses biens et ses bénéfices n'échappaient point à la rapacité du patriarche de Constantinople. Ce prélat se mit en possession de deux monastères, que l'empereur avait donnés au patriarche d'Alexandrie, savoir le monastère d'Archistratège, et celui de Christ Évergète.

Athanase, se voyant délivré du patriarche d'Alexandrie dont il avait toujours redouté la censure, donna libre carrière à son zèle farouche. Il recommença à persécuter les moines. Pour les moindres fautes, il leur infligeait les pénitences les plus sévères; il les faisait jeûner tous les jours de la semaine, à l'exception du samedi et du dimanche. Le clergé séculier n'était pas traité avec moins de rigueur. Athanase prétendit l'assujettir au même régime que les moines; et, sous prétexte de faire pratiquer aux ecclésiastiques la pauvreté évangélique, il les dépouilla des revenus attachés à leurs emplois, et les réduisit à une pension de six ou huit écus par an; mais aucun ne voulut la recevoir, et la plupart cessèrent de fréquenter l'église de Sainte-Sophie. Le patriarche, irrité de cette désertion, les fit sommer de revenir, par une ordonnance signée de quelques supérieurs de monastères qui lui étaient dévoués.

Cette nouvelle attaque d'Athanase jeta l'épouvante parmi les ecclésiastiques. S'étant tous rassemblés, ils délibérèrent de lui adresser une lettre apologétique, pour tâcher de le faire revenir de ses préventions contre eux, et en même temps pour lui représenter l'irrégularité de sa conduite à leur égard. En lui prodiguant dans cet écrit les épithètes les plus honorables, et le traitant de *sa sainteté*, ils lui disaient qu'à

LXVIII.
Faux zèle
d'Athanase.
Pachym. l. 7.
c. 23. Andr.

LIX.
Remon-
trances du
clergé
à ce prélat.
Pachym. l. 7.
c. 35. Andr.

l'exemple de ses prédécesseurs, il devait les regarder comme les membres d'un corps dont il était le chef et non pas le tyran ; qu'après les avoir privés des hono-
raires de leurs places, il était injuste d'exiger d'eux qu'ils en remplissent les fonctions, et encore plus de leur en rendre l'exercice plus pénible qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Ils se plaignaient des longues et fati-
gantes séances qu'il leur faisait faire nuit et jour à l'église, leur donnant à peine la permission de se re-
tirer dans leurs misérables demeures pour y prendre un peu de repos, et une chétive nourriture qu'ils étaient obligés d'apprêter eux-mêmes, faute de domes-
tiques pour les servir. Ils ajoutaient que l'état d'in-
digeance où il les avait réduits, les forcerait bientôt d'aller demander leur pain de porte en porte, comme des mendiants ; qu'un pareil avilissement ne pouvait que les rendre méprisables aux yeux des fidèles, et leur faire perdre cette considération dont ils avaient toujours joui auprès des grands et du peuple ; que lui-même semblait prendre à tâche de n'inspirer que du dédain pour leurs personnes, en les accablant d'hu-
miliations, et surtout en les excluant des places qui étaient à sa disposition, pour ne les accorder qu'à des moines. Ils le conjuraient de les traiter d'une manière plus conforme aux saints canons et à l'esprit de Jésus-Christ, leur commun maître. Ils finissaient en protes-
tant qu'ils étaient toujours disposés à servir sous ses ordres dans la milice spirituelle où ils s'étaient enrô-
lés, pourvu qu'il voulût les regarder comme des en-
fants de l'église, et qu'il ne les condamnât pas à mourir de faim.

Ces remontrances n'eurent pas plus d'effet que tant

d'autres qui les avaient précédées, quoiqu'elles fussent appuyées des représentations de l'empereur, qui lui-même trouvait trop modique la pension adjugée par le patriarche aux ecclésiastiques. Mais ce rusé prélat savait si bien prendre l'esprit d'Andronic, qu'il l'amenaît toujours à ses vues. Lorsqu'il s'apercevait de quelque refroidissement de sa part, il ne manquait jamais de le réchauffer par de nouveaux traits de fanatisme. Ce fut dans le temps que son clergé se plaignait de lui si amèrement, qu'il fit ôter de l'église de Sainte-Sophie un tableau représentant les trois Germains qui avaient occupé, à différentes époques, le siège de Constantinople, uniquement parce que le dernier de ces trois pontifes avait été envoyé au pape pour y négocier l'affaire de l'union : il voulut aussi qu'on supprimât un voile sur lequel était tissu en fil d'or le portrait de Michel Paléologue, représenté dans le costume de Constantin, et que ce même Germain avait consacré à la mémoire de cet empereur. Ces fanatiques exploits, par lesquels Athanase prétendait signaler son zèle pour la pureté de la foi, édifiaient beaucoup Andronic, et le patriarche ne lui en devenait que plus cher. Il le considérait comme un homme céleste, un saint, un ami de Dieu. Il était même si fort prévenu de ces idées, qu'il croyait le ciel toujours prêt à prendre la défense de ce prélat, et à lui donner des signes de sa protection. On en peut juger par le trait suivant.

LXX.
Adresse
d'Athanase
pour se
concilier les
bonnes
graces du
prince,
Pachym. l. 7.
c. 23. Andr.

Un Arménien avait renoncé à la communion de l'église romaine, pour embrasser le schisme des Grecs. Plusieurs de ses compatriotes, scandalisés de son apostasie, lui en firent un jour des reproches. Le nouveau

LXI.
Prétendu
miracle en
saveur
d'Athanase.
Pachym. l. 6.
c. 21. Andr.

prosélyte, offensé du ton de leurs remontrances, les menace de les dénoncer à Athanase, qui saurait bien, disait-il, leur imposer silence. A ces mots un d'entr'eux, plus zélé que les autres, s'emporte, se met à parler avec mépris de la croyance des Grecs, et charge d'imprécations le patriarche. Comme il était fort animé, il fait, en se retirant, un faux pas, et se foule le pied. Andronic, instruit de cet accident et des circonstances qui l'ont précédé, ne manque pas d'y voir un miracle. Le lendemain, dès le point du jour, il convoque une grande assemblée, y fait apporter le blessé sur son lit, et le présente comme un impie que le ciel vient de frapper dans sa colère, pour le punir de ses blasphèmes contre le saint patriarche; d'où il prit occasion de prononcer un long discours en l'honneur du prélat. Quelques imbécilles, ou quelques flatteurs, applaudirent à cette ridicule et ennuyeuse déclamation. Elle ne produisit sur les personnes sensées d'autre effet que de rendre plus vil à leurs yeux Athanase, qui abusait de la simplicité de son souverain pour se donner une réputation de sainteté qu'il ne méritait pas. Cette scène puérile, et beaucoup d'autres encore dont le récit n'a peut-être que trop fatigué la patience de nos lecteurs, loin de faire à ce prélat des partisans, ne servaient au contraire qu'à augmenter le nombre de ses ennemis. Au reste, il s'en consolait, en jouissant paisiblement des faveurs dont Andronic ne cessait de l'accabler. Ce prince tantôt lui faisait présent de riches ornements, tantôt décorait à sa recommandation des églises et des chapelles, ou chantait avec lui des litanies, ou assistait à des processions et à d'autres exercices que la dévotion bizarre d'Athanase lui faisait in-

venter. Tels étaient les objets qui absorbaient toute l'attention d'Andronic, tandis que la couronne chancelait sur sa tête, que le trône s'écroulait sous ses pieds, que l'Empire était ébranlé jusque dans ses fondements, que de toutes parts on entendait les gémissements et les cris d'un peuple réduit aux abois ; tandis qu'un ennemi redoutable, qui ne respirait que le carnage, était presque aux portes de Constantinople, et menaçait à tout instant de l'envahir ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver bientôt, si une force supérieure à toute puissance humaine n'eût heureusement éloigné les Catalans des murs de cette capitale.

FIN DU LIVRE CENT-CINQUIÈME.

LIVRE CVI.

- i. L'armée catalane quitte la Thrace. ii. Ordre de la marche.
- iii. Bérenger d'Entença tué par les gens de Rocafort. iv. Ximénès d'Arenòs se retire auprès d'Andronic. v. L'infant Ferdiuand et Muntaner se séparent des Catalans. vi. Les Catalans s'emparent de Cassandrie. vii. L'infant arrêté à Négrepont. viii. Les Catalans font serment de fidélité au comte de Valois. ix. Muntaner visite l'infant dans sa prison à Athènes. x. Rocafort odieux aux Catalans. xi. Il est arrêté avec son frère. xii. Conquête de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean. xiii. Vains efforts de leurs ennemis pour la leur enlever. xiv. Nouvelle administration établie parmi les Catalans. xv. Ils font une tentative inutile sur Thessalonique. xvi. Ils passent de Thessalie en Achaïe. xvii. Les Catalans entrent au service du duc d'Athènes. xviii. Le duc veut chasser les Catalans; ils lui font la guerre et le tuent. xix. Les vainqueurs se mettent en possession de ses états. xx. Stratagème des ennemis d'Athanase. xxi. Ce prélat remplacé par Niphon. xxii. Conduite peu épiscopale du nouveau patriarche. xxiii. Niphon projette de gagner les Arsénites. xxiv. Il échoue et est renvoyé. xxv. Mariage de Philippe de Tarente avec l'impératrice titulaire de Constantinople. xxvi. Son expédition pour le recouvrement de l'Empire n'a point lieu. xxvii. Les Turks et les Turkopules se séparent des Catalans. xxviii. Perfidie des Grecs. xxix. Défaite de Michél. xxx. Philès se charge de chasser les Turks. xxxi. Il bat ces barbares. xxxii. Glycys patriarche. xxxiii. Métochite principal ministre. xxxiv. Mort de l'impératrice

Irène. xxxv. Édifices publics réparés. xxxvi. Enfance et inclinations du jeune Andronic. xxxvii. Il encourt la disgrâce de son aïeul. xxxviii. Il fait sa paix. xxxix. Simonide forcée d'aller rejoindre son mari. xl. Retraite du patriarche Glycys. xli. Gerasime lui succède. xlii. Manuel despote assassiné. xliii. Mort de l'empereur Michel. xliv. Jugement sur ce prince. xlv. L'empire destiné à un bâtard. xlvi. Exclusion donnée au jeune Andronic dans les serments de fidélité. xlvii. Syrgianne chargé d'épier la conduite de ce prince. xlviii. Origine et aventures de cet espion. xlix. Syrgianne trahit le secret de son maître. l. Cantacuzène délibère avec Syrgianne. li. Le jeune Andronic refuse de renoncer à la couronne. lii. Il projette avec Cantacuzène de se saisir d'une place de sûreté. liii. Apocauque et Synadène s'attachent au jeune Andronic. liv. Traité d'alliance avec le crâle de Servie. lv. L'empereur chasse son petit-fils de sa présence. lvi. Synadène, Syrgianne et Cantacuzène opinent sur les affaires présentes. lvii. Le petit-fils rejette les conseils qu'on lui donne contre son aïeul. lviii. On délibère s'il n'est pas à propos de sortir de Constantinople. lix. Tornice et Métochite parlent en faveur du jeune prince. lx. Prétendu hennissement d'un cheval en peinture.

ANDRONIC II ET MICHEL SON FILS.

La Thrace, depuis plusieurs années que les Catalans y vivaient à discrétion, ne présentait plus, à dix journées de Gallipoli à la ronde, que des ruines et l'aspect d'un affreux désert. Les campagnes dévastées par leurs armes et par celles des Grecs étaient demeurées sans

1.
L'armée
catalane
quitte la
Thrace.
Munt. c.
231.
Zurita, Ann.

Arag. part.
x. l. 6. c. 4.
Moncada c.
51, 52.
Outrem. de
excid. Græc.
liber singu-
laris. c. 3.

culture; couvertes de cadavres, jonchées d'ossements, imbibées de sang, elles ne pouvaient plus guère produire que des semences de mort. Les Catalans commençaient à sentir la nécessité de s'éloigner d'une terre si malheureuse. Mais la mésintelligence des chefs et la division qui régnait parmi les troupes, ne leur permettaient pas de prendre de concert les mesures convenables pour aller ensemble chercher un asile dans quelque autre contrée qui pût leur fournir des subsistances. Don Ferdinand, prince naturellement doux et pacifique, quoiqu'il n'eût pas lieu d'être content de l'armée, offrit ses services pour rapprocher les esprits. Il exhorta les officiers à oublier leurs animosités particulières, pour ne s'occuper que de la cause commune. Sa démarche ne fut point infructueuse; les principaux d'entre les Catalans, dociles à ses remontrances, s'assemblent en grand conseil, et conviennent entr'eux de la route qu'on fera prendre aux troupes, et de la ville qu'elles iront occuper. Christopolis fut choisie pour être le terme de leur voyage; cette ville se trouvant située vis-à-vis l'île de Thase, sur la ligne qui séparait la Thrace de la Macédoine, ouvrait aux Catalans un libre passage, pour se porter à volonté et suivant les conjonctures, d'une province dans l'autre; d'ailleurs elle les mettait à portée de recevoir par mer, du côté de l'Occident, des secours, sans qu'on pût s'y opposer. Il fut arrêté qu'avant de partir, toutes les villes et châteaux forts occupés par les troupes catalanes seraient démantelés. Alors on vit tomber sous les coups du pic destructeur les murs et les remparts de Redeste, de Madyte, de Sélivrée ou Sélymbrie, de Nona, de Pactya, de Mégarix, de Gallipoli, d'Examiles et d'un grand

nombre d'autres places assises le long de la côte occidentale de l'Hellespont et de la Propontide. C'est ainsi que les Catalans, peu contents du mal qu'ils avaient fait aux Grecs, leur préparaient encore pour l'avenir de plus grands désastres. En détruisant les seules barrières qui auraient pu contenir les Turks, ils facilitèrent à ces Barbares les moyens d'entrer en Thrace sans éprouver une grande résistance, et concoururent ainsi à hâter la ruine de l'Empire.

Après cette opération, il fut enjoint à Raymond Muntaner, commissaire général de l'armée, de faire embarquer sur trente-six vaisseaux, qui formaient toutes les forces maritimes des Catalans, les femmes, les enfants, les vieillards, et de les conduire à Christopolis. Ensuite l'armée de terre se mit en route. Pour éviter les débats qui auraient pu s'élever sur le choix des logements, entre des troupes aigries les unes contre les autres, on marcha dans l'ordre suivant. Rocafort décampa le premier, et sortit de Gallipoli après l'avoir ruinée. Bérenger d'Entença, Ximénès d'Arénos et l'infant ne partirent que le lendemain, afin de laisser toujours entre eux et Rocafort une grande distance. Après quelques jours de marche, les Catalans se virent engagés dans des provinces qui leur étaient inconnues; mais la renommée y avait déjà porté la terreur de leur nom, et à leur approche les malheureux Grecs fuyaient devant eux, abandonnant leurs biens et leurs maisons. Les Catalans non-seulement ne rencontraient aucun obstacle sur leur passage, mais même y trouvaient en abondance toutes les provisions et tous les rafraîchissements qu'ils pouvaient désirer.

Rocafort était arrivé avec sa troupe dans un village,

II
Ordre
de
la marche.

III.
Bérenger
d'Entença
tué
par les gens
de
Rocafort.
Munt. c.
232.
Zarit., Ann.
Arag. part.
r. l. 6. c. 4.
Monc. c. 52.
Pachym. l. 7.
c. 36. Andr.
Outrem. de
excid. Græc.
lib. singul.
c. 3.

à deux journées de Christopolis. Ce village, qu'on croit être l'ancienne Maronée ou Abdère, situé dans une plaine fertile et arrosée de belles sources, fournissait toutes les choses nécessaires aux besoins et même aux agréments de la vie. Les délices de ce séjour charmèrent les soldats de Rocafort; ils auraient voulu qu'il leur fût permis de s'y fixer. Le lendemain, au lieu de partir à l'heure accoutumée, ils ne se mirent en marche que très-tard, parce qu'il n'avait pas été possible de les rassembler plus tôt, s'étant dispersés dans les campagnes pour cueillir les fruits dont les arbres étaient alors chargés. Il faisait une chaleur excessive. La division qui servait sous les ordres de Bérenger d'Entença avait ce jour-là quitté ses logis dès l'aurore, pour profiter de la fraîcheur du matin. Malheureusement elle arriva que l'arrière-garde de Rocafort n'avait point encore levé le piquet. Rocafort, voyant les troupes de son rival si près des siennes, crut ou feignit de croire que Bérenger d'Entença avait formé contre lui quelque mauvais dessein : ne consultant que sa haine, et sans daigner prendre aucun éclaircissement, il monte à cheval, se met à la tête de sa cavalerie, et charge avec furie les gens de Bérenger d'Entença, qui de leur côté se défendent vigoureusement. Bérenger accourt aussitôt, se jette dans la mêlée, criant aux soldats de quitter les armes. Mais il paya de sa vie cette confiance téméraire. Gilbert, frère de Rocafort, et Dalmau de Saint-Martin, son parent, s'imaginent qu'il vient pour exciter les siens au combat, ou plutôt ils sont bien aises de saisir cette occasion pour se délivrer d'un homme qui depuis long-temps leur faisait ombrage; ils fondent sur lui et le percent de leurs lances. La mort de ce seigneur ne

fit encore qu'animer davantage les combattants. Les Aragonais, malgré leur bravoure, furent les plus mal-traités. Les Almogavares, les Turks et les Turkopules en tuèrent un grand nombre, et le carnage aurait encore été plus affreux, si Rocafort, qui craignait pour la personne de l'infant don Ferdinand, n'eût fait enfin retirer ses gens. Lorsque la tranquillité fut un peu rétablie, et que chacun eut rejoint ses drapeaux, l'infant se transporta à l'endroit où Bérenger d'Entença avait été tué; il le tint assez long-temps embrassé, versa des larmes sur ses froides dépouilles, et fixant Rocafort, qui n'avait pu se dispenser de l'accompagner, il dit d'un ton de voix courroucé, que la mort de ce brave chevalier ne pouvait partir que de la main de quelques traîtres. Rocafort lui répondit d'un air révérencieux, que le malheur de Bérenger avait été l'effet d'une méprise; que si son frère et son oncle l'eussent reconnu, loin d'attenter à sa vie, ils seraient morts eux-mêmes pour le défendre. L'infant fut obligé de se contenter de cette excuse. L'armée resta pendant deux jours dans ce lieu, pour y célébrer les funérailles de Bérenger et de ceux qui avaient péri avec lui. Son corps fut déposé, avec tous les honneurs militaires, dans un ermitage dédié à saint Nicolas.

Après cette étrange catastrophe, Ximénès d'Arénos forma une troisième fois la résolution de se séparer des Catalans. Malgré les instances que lui fit l'infant pour l'engager à ne pas quitter ses compatriotes, il prit la route de Constantinople, et alla trouver l'empereur, à qui il avait envoyé demander un asile et du service dans ses troupes. Andronic, oubliant sans doute le dernier trait de perfidie qu'il avait à lui reprocher, le reçut

IV.
Ximénès
d'Arénos
se
retire
auprès
d'Andronic.
Monc. c. 52.

avec de grandes marques d'amitié. Pour lui donner un gage de sa bienveillance, et l'attacher irrévocablement à ses intérêts, il lui fit épouser Théodora, une de ses nièces, et de plus il lui conféra le titre de grand-duc, dont avaient été revêtus d'abord Roger et ensuite Bérenger d'Entença.

v.
L'infant
Ferdinand
et Muntaner
se
séparent des
Catalans.
Munt. c.
233.
Zurit., Ann.
Arag. p. 1.
l. 6. c. 5.
Monc. c. 53.

Cependant l'infant demanda de nouveau à l'armée catalane si elle voulait enfin le reconnaître comme lieutenant de Frédéric son cousin. On lui fit la même réponse que la première fois, et d'un ton encore plus décidé. Alors perdant toute espérance de réussir dans sa négociation, il s'embarque sur ses galères, et fait voile pour l'île de Thase, située à six milles du lieu où campaient alors les Catalans. Il y arriva presque aussitôt que Muntaner, qu'il instruisit du malheur de Bérenger d'Entença, et du combat qui s'était livré entre les troupes catalanes; il lui ordonna en même temps, au nom du roi Frédéric, de ne pas le quitter. Muntaner, indigné contre Rocafort, ne fit aucune difficulté d'obéir à la sommation de l'infant; mais il lui demanda la permission d'aller rendre ses comptes aux troupes de terre, et remettre aux soldats leurs femmes, leurs enfants et leurs effets. Muntaner, s'étant approché avec toute sa flotte du lieu où l'armée catalane avait établi son camp, y débarqua ceux qui désirèrent rejoindre Ferdinand Ximénès d'Arénos. On leur fournit cinquante chariots et une escorte, pour les conduire à l'endroit de leur destination. Quant à ceux qui ne voulurent ni rester avec Rocafort, ni se réunir à Ferdinand Ximénès, on leur permit de passer dans l'île de Négrepont. Muntaner requit ensuite qu'on assemblât le conseil général, et après avoir rendu les registres, les titres et le sceau

de l'armée, il annonça qu'il lui était impossible de ne pas suivre l'infant; il déplora la destinée de Bérenger d'Entença; il s'exprima avec beaucoup de force contre les traîtres qui avaient fait périr cet illustre chevalier, et mis Ferdinand Ximénès dans la nécessité de s'aller jeter entre les bras des Grecs; puis il se retira avec l'air de l'indignation. Toutes les troupes firent ce qu'elles purent pour le retenir; les Turks et les Turkopules se distinguèrent par leur empressement, et mirent tout en œuvre pour qu'il ne les abandonnât pas. Il avait gagné leur affection par ses manières affables, de sorte qu'ils ne l'appelaient pas autrement que leur père, Rocafort lui-même, quoiqu'il dût se trouver offensé de ses reproches indirects, ne put se dispenser de lui faire des instances comme les autres. Muntaner demeura ferme dans sa résolution; il se rembarqua aussitôt, et alla rejoindre l'infant qu'il avait laissé dans l'île de Thase. Ils y passèrent ensemble plusieurs jours, retenus par l'accueil qu'ils reçurent de Ticin Jaqueria, ce Génois qui, avec l'aide de Muntaner, s'était emparé de la meilleure place de cette île. Jaqueria leur présenta les clefs de la ville, et offrit d'employer à leur service ses biens et sa vie.

Rocafort se trouvant, par la mort de Bérenger d'Entença, ainsi que par la retraite de Muntaner et de Ferdinand Ximénès d'Arénos, seul chef suprême, disposait suivant son bon plaisir de toutes les délibérations du conseil. Il avait à ses ordres huit mille combattants, tous gens de cœur et bien aguerris. Rocafort se proposait d'aller à la tête de ces braves surprendre Christopolis, lorsqu'il apprit que cette ville était en bon état de défense. Les démêlés et les querelles des Catalans

VI.
Les Catalans
s'emparent
de
Cassandrie.
Nic. Greg.
l. 7. c. 6.
Zurita, Ann.
Arag. part.
t. 1. 6. c. 4.
Moncada o.
84.

ayant retardé leur marche, les Grecs en avaient profité pour fortifier cette ville, et la munir d'une nombreuse garnison. Les Catalans renoncèrent donc au projet qu'ils avaient formé de s'en emparer, et jetèrent les yeux sur une autre place où ils pussent se cantonner pendant l'hiver. Ils passent les défilés du mont Rodope, entrent en Macédoine, et prennent possession de Cassandrie ou l'ancienne Potidée. C'était un des meilleurs postes de toute la province, situé sur le bord de la mer, dans un terrain fertile, et d'où il était aisé d'entretenir des communications avec Thessalonique, capitale de la Macédoine, sur laquelle les Catalans avaient aussi des vues. Ils y séjournèrent le reste de l'automne et tout l'hiver, vivant aux dépens des habitants du pays.

Pendant Muntaner et l'infant, qui étaient partis de Thase, arrivèrent, en côtoyant les rivages de Thrace et de Macédoine, au port d'Almiro dans le duché d'Athènes, où ce prince avait débarqué quatre hommes pour faire du biscuit qu'il devait reprendre à son retour. Il trouva qu'au mépris du droit des gens on avait pillé ses provisions, et maltraité ceux qu'il avait laissés pour les préparer. Irrité de cet outrage, il ravagea tout le canton, alla insulter Scyros, île de la dépendance d'Athènes, puis gagna le promontoire de Négrepont. L'infant voulut descendre dans la capitale de cette île. Muntaner et les autres capitaines lui représentèrent qu'il allait exposer sa liberté et celle des braves gens qui l'accompagnaient; qu'il était à craindre qu'après avoir commis des hostilités sur les domaines du duc d'Athènes, les Vénitiens et la plupart des seigneurs de Négrepont, tous dévoués à ce prince, ne lui fissent un mauvais parti. L'infant n'eut aucun égard à leurs repré-

VII.
L'infant
arrêté à
Négrepont.
Muntan. c.
235.
Zurita, Ann
Arag. part.
1. 1. 6. c. 3.
Moncada c.
55.
Ducang.
hist.
Const. p.
238.

sentations; il mit pied à terre, et entra avec confiance dans la ville, sous l'assurance qui lui fut donnée qu'il n'essuierait aucun dommage, et engagé d'ailleurs par la réception honorable qu'on parut lui faire; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'on l'avait trompé. Dix vaisseaux vénitiens, qui étaient dans la rade de Négrepont, attaquent les navires qui l'ont amené et s'en emparent. Lui-même est arrêté, et remis entre les mains de Thibaud de Sipoy qui le livre ensuite au duc d'Athènes, avec dix des principaux seigneurs de sa suite. Sipoy était un Français envoyé par sa Cour dans ces parages, pour y veiller aux intérêts de Charles comte de Valois, qui, depuis son mariage avec Catherine de Courtenai, prétendait à l'empire de Constantinople.

Thibaud de Sipoy, très-attaché à ses maîtres, ne négligeait rien pour gagner des partisans au comte de Valois. Il entretenait déjà des correspondances secrètes, non-seulement avec ceux des Latins qui avaient des possessions en Grèce, mais encore avec un assez grand nombre de seigneurs grecs, mécontents du gouvernement. Il désirait surtout d'attirer au parti de Charles le brave Rocafort et sa compagnie. En conséquence il cherchait tous les moyens de se concilier sa bienveillance. On l'avertit qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à Rocafort que de lui remettre Raymond Muntaner et Garcias de Gomez Palacin, qui avaient été arrêtés avec l'infant. Sipoy, sur cet avis, part de Négrepont avec les deux prisonniers, arrive au promontoire de Cassandrie, et, les présente à Rocafort. Ce dernier les reçoit comme un présent qui lui est infiniment précieux, et sans aucune autre formalité, il fait trancher la tête à Palacin, sur le pont même

viii.
Les Catalans
font
serment de
fidélité au
comte
de Valois.
Muntaner, c.
235, 236.
Zurita, Ann.
Arag., p. 1.
l. 6. c. 66.
Mone. c.
56.
Outrem. de
excid. Græc.
liber sing. c.
3.
Hist.
Const.
Ducang. p.
238.

du vaisseau qui l'a amené. Garcias de Gomez Palacin, né en Aragon, était un brave chevalier, plein d'honneur, qui avait toujours servi avec distinction. Il s'était montré zélé partisan de Bérenger d'Entença et de Ferdinand Ximénès d'Arénos; c'est pourquoi Rocafort s'en vengea d'une manière si cruelle. Cette exécution fut généralement désapprouvée; mais Rocafort se faisait tellement redouter, que personne n'osa s'y opposer, ni même intercéder pour l'infortuné Palacin. Il en aurait fait autant à Muntaner, s'il n'eût été retenu par l'amour que les soldats lui portaient. Rocafort, qui jusqu'alors avait balancé pour accepter les offres de la France, commença à s'ébranler, et bientôt il se déclara pour le comte de Valois. Il ne pouvait douter qu'après ce qui s'était passé, les cours de Sicile et de Majorque, et toute la maison d'Aragon, ne fussent très-indisposées contre lui, et qu'elles ne cherchassent les moyens de le perdre tôt ou tard. Il crut qu'il ferait bien de s'attacher à quelque puissance qui, ennemie naturelle des Espagnols, pourrait le protéger contre leurs entreprises et l'aider dans l'exécution de ses projets ambitieux. On prétend qu'il ne visait à rien moins qu'à se faire proclamer roi de Thessalonique. Cette opinion était en partie fondée sur ce qu'il avait changé le sceau de l'armée, et qu'à la place de l'image de saint Pierre, on y avait gravé par ses ordres celle d'un monarque couronné. Rocafort fit donc prêter serment de fidélité par son armée, au comte de Valois, entre les mains de Thibaud de Sipoy, qui fut reçu en qualité de lieutenant-général de ce prince. Les Catalans jurèrent tous de reconnaître le comte pour légitime empereur de Constantinople.

Après cette cérémonie, les galères vénitiennes s'en retournèrent, et reconduisirent Muntaner à Négrepont, d'où il partit ensuite avec cinq chevaliers, pour aller visiter don Ferdinand dans sa prison. Le duc d'Athènes le reçut avec distinction, et lui permit de voir l'enfant aussi souvent et aussi long-temps qu'il lui plairait. Muntaner, en approchant de ce prince, ne put s'empêcher de verser des larmes sur son sort; il l'encouragea à supporter son malheur avec constance, ensuite ils conférèrent ensemble sur les moyens de le tirer de captivité. Muntaner, après avoir reçu les ordres de l'enfant, prit la route de Sicile. Frédéric fut très-chagrin des nouvelles que Muntaner lui apprit; il écrivit au roi de Majorque et à celui d'Aragon, pour qu'ils travaillassent de concert à l'élargissement de son cousin. Cependant le duc d'Athènes, sur la réquisition de Charles, comte de Valois, envoya l'enfant à Robert, roi de Naples, qui le retint en captivité pendant un an entier, quoiqu'il fût son beau-frère; car Robert avait épousé dona Sancha, sœur de Ferdinand.

Les Catalans commençaient à se dégoûter du commandement de Rocafort. Il s'en fallait que les qualités de son cœur répondissent à sa bravoure et à ses talents militaires; il était avare, cruel, arrogant, menait une vie licencieuse; enflé de ses succès, il ne croyait point qu'il y eût de mortel sur la terre digne de lui être comparé. Ceux des officiers de l'armée qui avaient le plus à se plaindre de sa fierté et de ses emportements, formèrent le projet de secouer le joug sous lequel il les tenait asservis. Ils n'ignoraient pas que Thibaud de Sipoyz lui-même ne devait pas être fort satisfait de ses procédés; que plus d'une fois il en

IX.
Muntaner
visite
l'enfant dans
sa prison, à
Athènes.
Muntan. c.
236, 237,
238.
Monc. c. 57.

An 1309.

X.
Rocafort
odieux aux
Catalans.
Munt. c.
239.
Zurita, Ann.
Arag. part.
I. I. 6. c. 6.
Monc. c. 58
et 59.
Ostreim. de
excid. Græc.
lib. sing. c.
3.

avait reçu des insultes. Persuadés qu'ils le trouveraient disposé à entrer dans leurs vues, ils lui envoyèrent secrètement quelques-uns d'entre eux, pour lui exposer leurs griefs. Ces députés, après avoir fait à Sipoy un portrait affreux, mais trop ressemblant, de Rocafort, finirent par le sommer comme chef suprême de les délivrer d'un pareil tyran. La circonstance paraissait délicate. Sipoy était étranger, et son autorité ne se trouvait pas encore assez affermie pour qu'il pût la faire valoir de vive force, contre un homme qui avait à sa disposition tous les gens de guerre. D'ailleurs il craignait que ces députés ne fussent des émissaires envoyés par Rocafort lui-même, pour sonder ses dispositions. Thibaud de Sipoy, en homme sage et prudent, leur parla avec beaucoup de réserve, et ses réponses furent toutes si bien mesurées qu'elles ne pouvaient le compromettre auprès de Rocafort, quand même elles lui seraient rapportées. Toutefois il osa lui faire, en usant de beaucoup de ménagement, et en empruntant le langage de l'amitié, quelques représentations sur sa conduite. Rocafort reçut très-mal ses avis; il lui répondit même dans des termes si piquants, que Sipoy en fut grièvement blessé.

xi.
Il est arrêté
avec son
frère.
Duc. Hist.
Const.
p. 239, 245.

Cependant le ministre français dissimula son ressentiment jusqu'au retour de son fils qui, devait incessamment lui amener de Venise six galères. Quand cette escadre fut arrivée, Sipoy renoua ses anciennes pratiques avec les ennemis de Rocafort, et d'après les arrangements pris entre eux, il indique une assemblée du conseil, sous prétexte d'une affaire importante qu'il avait à proposer. Rocafort s'y rend comme les autres, et s'y présente avec cet air altier qui lui était ordinaire.

Quelle dut être la surprise de cet homme que personne n'osait regarder en face, lorsqu'il entendit toutes les voix se réunir pour porter contre lui les plaintes les plus graves ! Alors frémissant de colère, il se permit les paroles les plus offensantes, usa des plus terribles menaces, et parut même vouloir employer la violence contre ses accusateurs. A l'instant les conjurés quittent tous de concert leurs sièges, et forment autour de lui un cercle comme pour l'envelopper. Ce mouvement lui fait perdre contenance ; un morne silence et un abattement total succèdent tout à coup à ces clameurs, à ces agitations impétueuses auxquelles il s'est livré d'abord. On s'empare de sa personne, sans qu'il fasse la moindre résistance ; on se saisit en même temps de son frère, et tous deux sont livrés à Sipoys qui les fait passer aussitôt sur ses galères. Dès que Rocafort fut arrêté, la soldatesque se porta en foule dans le logement qu'il occupait, et pillà toutes les richesses qui s'y trouvèrent. Cependant Sipoys faisait ses dispositions pour mettre pendant la nuit à la voile, et s'enfuir avec ses prisonniers. Le lendemain de son départ, les troupes ne voyant plus les galères dans le port, commencèrent à regretter Rocafort, et à se reprocher de l'avoir abandonné à la vengeance de ses ennemis. Insensiblement les esprits s'échauffent ; et bientôt les Almogavares, les Turks et les Turkopules se jettent comme des furieux sur ceux qui ont eu le plus de part à l'infortune de leur général. Il y eut beaucoup de sang répandu dans cette émeute ; quatorze des principaux officiers de l'armée y perdirent la vie. Les mutins auraient bien voulu tenir Sipoys ; mais il était hors d'insulte, et voguait tranquillement sur la route

de Naples, s'embarrassant peu de ce qui se passait dans le camp des Catalans. Il n'ignorait probablement pas que les intérêts du comte de Valois son maître, n'étaient plus les mêmes. En effet ce prince, après la mort de sa femme qu'il venait de perdre, avait renoncé à l'entreprise de Constantinople, ayant cédé ses droits à Philippe, prince de Tarente, fils puîné de Charles II, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie, à qui il avait promis en mariage Catherine de Valois sa fille. Cependant Sipoys arrive à Naples avec ses prisonniers, et les remet au roi Robert, qui attendait avec impatience le moment de se venger de Rocafort. Robert envoya les deux frères dans la ville d'Averse, avec ordre de les jeter dans un cachot, et de les y laisser mourir de faim. Ainsi finit Bérenger de Rocafort, un des plus grands capitaines qui aient existé, et qui aurait pu s'ériger en souverain, s'il eût su profiter des faveurs de la fortune, et mettre un frein à ses passions.

AN 1310.

XII.

Conquête

de

l'île de

Rhodes par

les

chevaliers

de St-Jean.

Bozjus, Hist.

Equit. Hier.

Vertot, Hist.

de Malte. t.

1. 1. 4.

Raynald

Ann.

Ecclesi.

Les Grecs n'étaient pas sans doute fâchés de voir les Catalans se détruire ainsi eux-mêmes; mais l'Empire n'en faisait pas moins journellement des pertes irréparables. Il ne tarda pas à se voir enlever, pour toujours, les débris d'une de ses plus anciennes possessions maritimes. Après la prise d'Acre, ou Ptolémaïs, par le soudan d'Égypte, les chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem s'étaient réfugiés dans le royaume de Chypre. Des démêlés survenus entre eux et les souverains de l'île les dégoûtèrent de ce séjour. Ils projetèrent de chercher un établissement ailleurs. Rhodes, cette île jadis si fameuse, parut être à leur bien-séance. Elle était alors occupée en partie par des Grecs

et en partie par des Turks qui, pour la forme seulement, voulaient bien se reconnaître tributaires de l'empereur de Constantinople. Les chevaliers de Saint-Jean ne se sentaient pas en état de faire seuls une conquête si importante. Ils résolurent d'implorer le secours de quelques puissances européennes. Foulques de Villaret, leur grand-maître, partit donc pour la France, et vint trouver à Poitiers Philippe-le-Bel et Clément V, qui s'y étaient rendus pour traiter ensemble de la destruction des Templiers. Foulques leur détailla d'abord tous les griefs de son ordre contre le roi de Chypre. Il leur dit que ce prince timide, dans la crainte de déplaire aux Turks, et d'attirer sur lui leurs armes, traversait les chevaliers dans toutes leurs opérations; qu'il gênait leurs armements, et même s'opposait à leur départ quand ils se disposaient à courir sur les ennemis du nom chrétien. Après avoir représenté au monarque français, et au saint père, que ses religieux ne pouvaient, sans manquer à leur devoir et à leur honneur, rester plus long-temps dans les états d'un prince qui les empêchait de remplir le vœu de leur institution, il les instruisit de son plan, et leur en exposa tous les avantages. Il leur représenta que, si les chevaliers se rendaient une fois maîtres de Rhodes, cette île deviendrait le boulevard de la chrétienté contre les infidèles; que les flottes des croisés y trouveraient des rafraîchissements en abondance, et des ports sûrs où ils pourraient relâcher; enfin, que la possession de l'île de Rhodes les mettrait eux-mêmes en état de nuire beaucoup aux Sarrasins et aux Turks, et de seconder les princes chrétiens dans toutes les entreprises qu'ils pourraient faire pour reconquérir les lieux saints. Phi-

lippe-le-Bel et Clément applaudirent à ce projet, et déclarèrent au grand-maître qu'ils étaient dans la disposition de le favoriser de tout leur pouvoir. Le pape ne s'en tint pas cette fois quitte pour des indulgences et des bénédictions; il tira de son trésor quatre-vingt-dix mille florins qu'il remit aux chevaliers. Foulques, muni de cette somme, s'empresse de faire tous les préparatifs nécessaires pour sa nouvelle expédition. Il arme des vaisseaux, lève des troupes, et rassemble sous ses drapeaux un assez grand nombre de croisés, qui étaient venus de France et des autres pays de l'Europe se joindre à lui. Pour donner le change à l'ennemi, il fait courir le bruit que son intention est d'aller délivrer la Terre-Sainte. Tandis que les Grecs et les Musulmans ont tous les regards tournés vers la Palestine, il foudroie tout à coup sur l'île de Rhodes, y débarque sans le moindre obstacle, et met le siège devant la capitale. Cependant des ambassadeurs de l'ordre étaient à Constantinople, et demandaient à l'empereur Andronic qu'il leur abandonnât cette île où, après tout, il ne lui restait qu'une ombre d'autorité, et où il n'avait plus guère d'autre possession qu'un seul château. Ils offraient, en même temps, de lui en faire hommage, et de lui fournir tous les ans, à titre de feudataires, trois cents chevaliers qui seraient toujours prêts à marcher pour son service contre les infidèles. Andronic, qui haïssait les Latins encore plus que les Mahométans, eut la fierté de ne pas accepter ces propositions. Au contraire, il s'épuisa pour envoyer au secours des Rhodiens un puissant corps de troupes. Foulques de Villaret ne jugea pas à propos d'attendre dans ses lignes l'armée des Grecs. Il en sortit, et marcha à sa

(An 1310.) LIVRE CVI. ANDRONIC II ET MICHEL. 193

rencontre. On se battit de part et d'autre avec la plus grande animosité. Des flots de sang coulèrent, et les chevaliers y perdirent beaucoup de monde; enfin ils restèrent maîtres du champ de bataille. Les ennemis, plus maltraités, quoiqu'infiniment plus nombreux, furent forcés de se retirer. Cette victoire ouvrit aux chevaliers les portes de Rhodes; ils y arborèrent l'étendard de la religion le 15 août 1310. La conquête de cette capitale entraîna celle du château et du port de Lindo, situé dans la partie orientale de l'île; les autres forteresses se soumirent successivement aux vainqueurs, et en moins de quatre ans l'île entière passa sous la domination des chevaliers de Saint-Jean. Ils s'emparèrent ensuite, sans trouver presque aucune résistance, de sept ou huit petites îles circonvoisines, qui relevaient encore de Rhodes. Ces îles se nomment Nisara, Lero, Épiscopia, Calchi, Simia, Tilo, Cos ou Lango. Au reste, elles ne sont guère que des rochers arides, si on en excepte Simia et l'île de Cos, renommée par la délicatesse de ses vins et par la naissance du père de la médecine, dont elle fut le berceau. Cette dernière île mérita d'une manière particulière l'attention du grand-maître. Il la fortifia avec beaucoup de soin, et elle devint par la suite si importante qu'on la nomma une seconde Rhodes.

Le succès des chevaliers désespéra les Grecs et les infidèles. Il ne chagrina pas moins les Génois. Ces républicains voyaient avec dépit entre les mains des Hospitaliers, une île d'où ils avaient été successivement chassés par Vatace et par Michel Paléologue. D'ail-

XIII.
Vains efforts
de
leurs enne-
mis pour la
leur enlever.

leurs, un sujet de mécontentement particulier les animait encore contre les Hospitaliers de Saint-Jean. Ces

chevaliers avaient saisi sur eux un vaisseau chargé d'effets déclarés, par les conventions, marchandises de contrebande. Le refus qu'ils firent de le rendre irrita les Génois. Quoi qu'on puisse dire, toute nation essentiellement commerçante tiendra toujours un peu de cet ancien génie carthaginois, qui subordonnait tout à la passion du gain, et qui, par une suite nécessaire, se montrait peu délicat sur la foi des traités et sur les lois de l'honneur. Il faut en faire l'aveu, tel était alors le caractère des Génois. On en trouve la preuve dans les reproches fulminants que les papes ne cessaient de leur faire. Ils les accusaient d'entretenir des correspondances intimes avec les soudans d'Égypte, de fournir aux infidèles des munitions de guerre, de courir la mer sous pavillon turk, de porter l'image de Mahomet sur leurs drapeaux, et, ce qui est encore plus odieux, d'enlever aux chrétiens leurs femmes et leurs enfants, et de les vendre ensuite aux musulmans, pour servir à leurs infâmes plaisirs. Il n'est donc pas étonnant qu'avec de pareilles dispositions, les Génois aient été assez peu scrupuleux pour susciter, comme l'histoire nous l'insinue, les infidèles contre les Hospitaliers, et qu'ils aient même soudoyé quelques-uns de leurs chefs pour les engager à faire la guerre à ces chevaliers. Il y a toute apparence que ce fut en partie à leur instigation qu'Othman vint mettre le siège devant Rhodes. Les fortifications de cette ville avaient été presque réduites en poudre, lors du dernier siège, et elles n'étaient point encore rétablies quand ce redoutable guerrier se présenta sous ses murs. La valeur des chevaliers lui servit de rempart. En vain les musulmans essayèrent, à diverses reprises, de l'em-

(An 1310.) LIVRE CVI. ANDRONIC II ET MICHEL. 195
 porter de vive force, ils furent toujours repoussés avec perte. Découragés par tant d'échecs, ils prirent le parti de se rembarquer. Depuis cette glorieuse époque, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ne furent plus connus dans le monde que sous le nom de chevaliers de Rhodes, comme leurs illustres successeurs le sont aujourd'hui sous celui de chevaliers de Malte.

Après l'aventure malheureuse de Rocafort, les Catalans se trouvaient sans chef, et il n'existait plus parmi eux personne à qui ils pussent conférer cette grande dignité; une partie de la noblesse avait perdu la vie dans les combats contre l'ennemi; une autre avait été la victime des mutineries des troupes et de leurs dissensions domestiques; le reste venait de périr dans la dernière sédition, sous le fer des Almogavares et des Turkopules. Les Catalans, après avoir bien délibéré sur le parti qu'ils devaient prendre, ne trouvèrent point de meilleur expédient que de nommer quatre chevaliers choisis dans les différents corps, pour conduire l'armée, et diriger les opérations militaires sous les ordres du conseil des Douze. Ils restèrent à Cassandrie le reste de l'année. Pendant leur séjour dans cette ville, ils reçurent de la part de Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, une députation à la tête de laquelle se trouvait Roger Deslau, chevalier du Roussillon, qui s'était attaché à ce prince. Le duc d'Athènes les engageait à passer à son service, leur promettant qu'au-
 sitôt qu'ils prendraient les armes pour lui, il leur donnerait six mois de paie d'avance, et que d'ailleurs il leur accorderait réellement les mêmes avantages qu'Andronic, empereur de Constantinople, avait pro-

xiv.
 Nouvelle
 administra-
 tion
 établie par-
 mi les
 Catalans.
 Muntan. c.
 240.
 Zurita, Ann.
 Arag. part.
 1. l. 6. c. 7.
 Monc. c. 60.

mis de leur faire. Ces propositions leur convenaient assez, mais il leur paraissait presque impossible d'en profiter. Comment pénétrer jusqu'à ce prince, s'il ne leur donnait une flotte pour les transporter dans l'Attique; car il n'y avait pas d'apparence qu'ils pussent sitôt aller le rejoindre par terre. Il leur aurait fallu traverser une étendue immense dans un pays inconnu, qui se trouvait couvert de montagnes escarpées, entrecoupé de fleuves larges et profonds, et livrer à chaque pas des combats. Toutes ces difficultés les empêchèrent de prendre pour l'instant des engagements définitifs; mais ils acceptèrent les conditions qui leur étaient offertes, dans la supposition que des circonstances imprévues pourraient un jour les mettre en état d'exécuter ce que le duc attendait d'eux. Ils eurent, pendant tout le temps qu'ils passèrent à Cassandrie, beaucoup à souffrir de la disette.

XV.
Ils font une
tentative
inutile sur
Thessalo-
nique.
Nic. Greg. l.
7. c. 6.
Monc. c. 61.

Les Catalans voyant qu'il ne leur était plus possible de prolonger leur séjour dans ce poste, résolurent d'aller attaquer Thessalonique, capitale de toute la province. Leur intention était de s'y établir, et d'en faire le siège d'un nouvel état. La conquête de cette ville était pour eux une affaire importante. Irène, femme d'Andronic, et Xène ou Marie, femme de Michel son fils, y résidaient avec leurs cours, et y avaient mis en dépôt toutes leurs richesses. Ce projet ne fut pas conduit avec assez de secret; il parvint à la connaissance d'Andronic. Ce prince prit aussitôt toutes les mesures pour le faire avorter, et c'est peut-être la seule fois que nous le voyons mettre de l'activité et de l'intelligence dans ses opérations. Il envoya des capitaines expérimentés en Macédoine, avec ordre de

rassembler en diligence toutes les milices du pays, de réparer les fortifications des principales villes de la province, et d'y renfermer toutes les productions de la terre, afin de couper les vivres aux ennemis. En même temps, pour empêcher les Catalans de revenir sur leurs pas, et de rentrer en Thrace, il fit élever une forte muraille qui s'étendait depuis Christopolis, sur le bord de la mer, jusqu'au sommet du mont Rhodope. Cette muraille était défendue dans toute sa longueur par des corps de garde placés de distance en distance. Au printemps de cette même année. 1310, les Catalans sortirent de leurs quartiers, pour s'avancer vers Thessalonique; ils furent fort étonnés, lorsqu'ils la trouvèrent munie de troupes, et disposée à se bien défendre. Alors ils formèrent la résolution de l'emporter par un coup de main; mais ils furent repoussés avec perte. Après cet échec, ils se mirent à courir le pays; le trouvant dégarni de vivres, ils jugèrent qu'ils ne pourraient y subsister long-temps; ils prirent donc, comme Andronic l'avait prévu, le parti de rentrer en Thrace. Déjà ils étaient en marche, lorsqu'ils apprirent que le passage se trouvait fermé par un retranchement, qu'il leur serait humainement impossible de forcer. Cette fatale nouvelle les jeta d'abord dans la consternation; ils se regardaient comme des gens perdus. Mais bientôt, reprenant tout leur courage, ils s'occupèrent des moyens de se tirer de ce mauvais pas; ils n'en virent point d'autre que de traverser rapidement la Macédoine, et de descendre comme un torrent en Thessalie. La fortune les servit encore si bien cette fois, qu'ils arrivèrent en peu de jours, et sans éprouver le moindre obstacle sur le

Bord du Pénée; qui coule entre le mont Olympe et le mont Ossa, et arrose la délicieuse vallée de Tempé. Ils se cantonnèrent dans les villages et les habitations situés sur les bords de cette rivière, et, engagés par la température du climat et par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, ils y passèrent l'hiver.

AN 1311.
xvi.
Ils passent
de
la Thessalie.
en Achaïe.
Nic. Greg. l.
7. c. 7.
Muntan. c.
240.
Zurita, Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 7.
Monc. c. 62.

Au retour de la belle saison, les Catalans quittent la vallée de Tempé et s'avancent dans l'intérieur de la Thessalie. Jean-Ange Ducas, souverain de cette contrée, avait épousé Irène, fille bâtarde de l'empereur Andronic. Il était mal avec son beau-père, parce qu'il ne voulait point se reconnaître pour son vassal. L'arrivée des Catalans dans ses états l'effraya. Ne se sentant pas trop capable de leur résister, il crut devoir employer la voie de la négociation pour se délivrer de ces hôtes dangereux. Il leur offrit de grandes sommes d'argent, des approvisionnements en abondance, et des guides pour les conduire dans l'Attique, qu'on appelait aussi l'Achaïe, sans toutefois négliger de fortifier ses meilleures places, et de faire mettre ses troupes sous les armes. Les Catalans aimèrent mieux accepter des propositions si avantageuses, que de s'exposer au hasard des combats. Ils prirent donc leur chemin par cette partie montueuse de la Thessalie que Nicéas nomme la *Blaquie*, et qu'il ne faut pas confondre, comme fait Zurita, avec la Valachie. Les Catalans, après avoir traversé cette région, passèrent le défilé des Thermopyles, si célèbre par la belle défense de Léodinas et des trois cents Spartiates contre Xerxès; de là ils suivirent le cours du fleuve Céphise, qui descendant du mont Parnasse, et s'arrêtèrent dans les villages voisins du pays des Locriens, avec l'intention

d'y passer le reste de l'automne et l'hiver suivant.

Gaultier de Brienne, informé que ces braves gens sont sur ses frontières, se hâte de leur envoyer des députés, pour leur rappeler la parole qu'ils lui ont donnée lorsqu'ils étaient à Cassandrie. Les Catalans ratifièrent le traité qu'ils avaient fait provisionnellement avec le duc, et entrèrent à son service aux conditions dont on était convenu. Gaultier de Brienne, voyant ses forces augmentées par la jonction des Catalans, se mit aussitôt en campagne, fit la guerre à ses voisins, et leur reprit environ trente villes ou forteresses qu'ils lui avaient enlevées. Ses ennemis étaient d'un côté le prince des Blaques, le despote de l'Arta appelée par les anciens Ambracie, et de l'autre l'empereur Andronic. Ce prince avait fait quelques tentatives pour empêcher Gaultier de Brienne d'entrer en possession du duché d'Athènes. L'histoire ne nous a transmis aucun détail sur cette expédition, où les Catalans se signalèrent sans doute par de glorieux exploits: Elle se contente de nous apprendre qu'elle fut terminée en peu de temps.

Gaultier de Brienne, se voyant paisible possesseur de ses domaines, commença à traiter les Catalans avec indifférence. Il négligea de les payer. Ils se plaignirent; le duc prit mal leurs remontrances, et finit par les sommer de sortir de son pays, menaçant de les faire tailler en pièces, s'ils ne lui obéissaient promptement. Les Catalans, d'après une pareille réponse, jugèrent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour eux, qu'il fallait au plus tôt se mettre en état de défense. En conséquence ils commencent par s'emparer de plusieurs places avantageusement situées, puis ils courent la campagne

XVII.
Les Catalans
entrent au
service du
duc
d'Athènes.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 7.
Monc. c. 63.
Outrem.
de excid.
Græc. liber
sing. c. 3.

AN 1312.

XVIII.
Le duc veut
chasser
les Catalans:
ils lui font
la guerre
et le tuent.
Nic. Greg. l.
7. c. 7.
Muntaner, c.
240.
Zurita, Ann.
Arag. p. 1. l.
6. c. 7.
Moncada. c.
64, 65.
Laonic. l. 1.
c. 1.

Outrem. de
excid. Græc.
lib. singul.
c. 3.

Hist. Const.
Duc. p. 241.
242.

et mettent tout le pays à contribution; c'était au reste la seule ressource qu'ils eussent pour subsister. Gaultier de Brienne, de son côté, rassembla toutes ses forces; elles étaient bien supérieures à celles des Catalans, et ce prince ne doutait nullement qu'il ne lui fût facile de les écraser; il comptait beaucoup sur la valeur de sept cents chevaliers, dont la plupart étaient Français. L'armée catalane ne se montait qu'à trois mille cinq cents cavaliers, et quatre mille fantassins, quand elle sortit de ses quartiers pour aller à la rencontre du duc. Elle vint camper dans une vaste prairie, résolue d'y attendre ce prince, qui s'avancait avec confiance. Pour suppléer à leur petit nombre, ils s'avisèrent d'un stratagème qui eut tout le succès qu'ils s'en étaient promis. Ils coupèrent par une multitude de sillons assez profonds, tout le terrain qui était devant eux et sur leurs flancs, puis ils l'inondèrent, en y faisant couler l'eau d'un ruisseau ou d'un aqueduc qui se trouvait dans le voisinage. On était alors au mois de mars, et déjà l'herbe avait assez de hauteur pour empêcher de reconnaître de loin l'état du sol dont l'artifice des Catalans avait fait un marais fangeux. Le lendemain, Gaultier de Brienne arrive. Il range ses troupes en bataille. Les Catalans et les Aragonais en font autant de leur côté. Le duc brûlant d'impatience d'en venir aux mains, et voulant avoir l'honneur de porter les premiers coups, s'ébranle à la tête de sa cavalerie; d'abord il va au petit pas, puis précipite sa marche par degrés, et enfin il s'élance impétueusement pour heurter l'ennemi avec plus de violence. Cette manœuvre, bien combinée en elle-même, ne servit cependant qu'à le perdre plus sûrement. Les premiers rangs

de sa cavalerie engagés dans la fange, et se trouvant dans l'impossibilité d'avancer, sont culbutés par ceux qui suivent; ces derniers, emportés par l'impulsion générale, ne peuvent s'arrêter, et s'embourbent comme les autres. Alors ce ne fut plus que désordre et confusion. Les Almogavares, armés à la légère, font pleuvoir sur les Athéniens et les Français leurs alliés une grêle de traits; approchant ensuite de plus près, ils les frappent à grands coups d'épée, sans que l'ennemi, chargé de fer et enfoncé dans la boue, puisse faire le moindre mouvement pour se défendre. Le duc fut tué dès la première charge. Les Turks et les Turkopules avaient d'abord refusé de combattre, et s'étaient tenus à l'écart, parce qu'ils ne pouvaient croire que le duc d'Athènes, après ce que les Catalans avaient fait pour lui, pût venir les attaquer à main armée; ils s'imaginèrent que c'était une feinte concertée entre les deux nations pour les faire donner dans le piège et les exterminer, en haine de la religion de Mahomet. Quand ils virent que l'affaire était sérieuse, ils se réunirent aux Catalans, et achevèrent de détruire l'armée athénienne. Des sept cents chevaliers qui accompagnaient le duc et qui faisaient l'élite de ses troupes, deux seulement échappèrent à la mort, savoir Boniface de Vérone, et ce même Roger Deslau que Gaultier de Brienne avait envoyé en ambassade aux Catalans lorsqu'ils étaient cantonnés à Cassandrie.

Après cette victoire, les Catalans s'avancèrent vers Thèbes, qui leur ouvrit ses portes; ils se présentèrent devant Athènes, qui s'empressa de les recevoir. Toutes les autres places imitèrent l'exemple de ces deux capitales, et tout le pays se soumit à ces étrangers. Ils

XIX.
Les vain-
queurs se
mettent en
possession
de
ses états.
Nic. Greg. l.
7. c. 7.

Munt. c.
240.
Zurit., Ann.
Arag. part.
1. l. 6. c. 7.
Monc. c. 65.
Duc. Hist.
Const. p.
243.

en prirent possession comme d'un domaine qu'ils n'avaient pas envie d'abandonner. Aussitôt ils pensèrent à se donner un souverain qui les gouvernât avec le titre de duc d'Athènes. Ne trouvant parmi eux personne qui leur parût d'une naissance assez distinguée pour porter un titre si relevé, ils le proposèrent à Boniface de Vérone, leur prisonnier. Ils jetèrent les yeux sur lui, probablement parce qu'il était seigneur en partie de l'île de Négrepont, et allié des Vénitiens et des Français établis dans cette île, espérant sans doute qu'il leur ménagerait la bienveillance de ces deux nations, ou au moins qu'il les empêcherait de leur être contraires. Mais ce généreux chevalier refusa leurs offres. Roger Deslau, à qui ils s'adressèrent ensuite, les accepta sans aucune difficulté. Ils lui firent épouser une dame recommandable par sa naissance et par ses qualités personnelles. Elle était veuve de Thomas, seigneur de Soula, qui avait possédé quelques îles aux environs de la Morée. L'expédition des Catalans est, sans contredit, une des plus mémorables qu'on puisse voir dans les fastes des nations belliqueuses. Elle a été comparée à la fameuse retraite des Dix-mille. Peut-être trouverait-on qu'à bien des égards, le parallèle serait à l'avantage des Catalans. Nous nous sommes un peu étendus sur ce trait d'histoire, parce que nous avons cru qu'il n'était point inutile de faire connaître ici d'une manière particulière, des guerriers qui ont porté à l'empire de Constantinople un coup dont il s'est senti jusqu'au dernier moment de son entière extinction.

xx.
Stratagème
des ennemis

L'éloignement des Catalans, laissant enfin respirer Andronic, lui permit de revenir aux affaires de l'église

qu'il n'abandonnait jamais qu'à regret. Le siège patriarcal se trouvait encore vacant par la retraite d'Athanase. Ce prélat l'avait quitté cette fois pour une cause assez bizarre. Ses ennemis, après avoir épuisé en vain toute leur industrie pour le faire disgracier, s'étaient avisés d'un stratagème, sur lequel ils comptaient d'autant plus, qu'il ne pouvait manquer de compromettre le patriarche avec l'empereur. Ils enlevèrent furtivement du trône épiscopal l'escabeau sur lequel le prélat avait coutume de poser ses pieds, lorsqu'il assistait à l'office; ils y firent peindre ou sculpter l'image de l'empereur, avec un mors à la bouche, et le patriarche qui le menait à Jésus-Christ par la bride. Le marche-pied fut ensuite remis à sa place. On eut soin qu'il n'échappât pas à la curiosité de gens qu'on savait très-disposés à ne point garder le silence sur une pareille découverte. Bientôt le bruit s'en répand par toute la ville, et Andronic ne tarde pas à en être informé. Athanase proteste qu'il n'a eu aucune part à cette indécente plaisanterie; il demande même avec instance qu'on fasse des informations pour en connaître les auteurs. Les coupables ne furent pas longtemps sans être découverts. Amenés aux pieds de l'empereur, ce prince les couvra de reproches, et les condamna à finir leurs jours en prison. Le vindicatif patriarche trouva que le châtimement n'était pas assez rigoureux; il aurait désiré qu'on eût déployé contre ces malheureux toute la sévérité des lois. Ses représentations sanguinaires ne furent point écoutées; son courroux s'alluma, et pour punir l'empereur de n'être pas aussi cruel que lui-même, il se retira dans un monastère. D'autres prétendent qu'il fut obligé de

d'Athanase.
Nic. Greg. l.
7. c. 9.
Boivin anno-
tat. in Nic.
Greg.
Le Quien,
Oriens
Christ.

quitter sa place, parce qu'il souffrait qu'un de ses officiers prît de l'argent de ceux qui recevaient les ordres sacrés; c'était aller contre la dernière constitution de l'empereur, qui avait proscrit cet usage comme un abus. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'après une vacance de deux ans révolus, c'est-à-dire en 1312, qu'Andronic donna ordre au synode de s'assembler pour nommer un successeur à Athanase.

XXI.
Ce prélat
remplacé
par Niphon.
Nic. Greg. 1.
7. c. 9.
Pachym. 1. 5.
c. 9. Andr.
Phrantza. 1.
1. c. 9.
Le Quien,
Orien.
Christ.

Ces sortes d'élections n'étaient guère que pour la forme. C'était presque toujours l'empereur qui désignait celui qui devait remplir cette grande dignité, et le clergé n'aurait pas osé jeter les yeux sur un autre. Il est à présumer que, s'il eût été libre dans ses suffrages, il aurait choisi, pour remplacer Athanase, un sujet plus épiscopal que Niphon. Cet homme, quoique déjà évêque de Cyzique, n'avait aucune des qualités de son état. Il était d'une ignorance si profonde, qu'il ne savait pas même signer son nom; mais en récompense il avait un esprit fin, délié, souple, de grandes dispositions pour l'intrigue, et surtout beaucoup de sagacité pour les affaires. Il s'était même distingué par son activité et ses talents militaires contre les Turks en Asie. Il avait fait fortifier Cyzique, et elle était devenue par ses soins un asile, où les malheureux habitants des campagnes voisines venaient se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. C'est sans doute ce qui aura disposé Pachymère à lui donner des éloges que Nicéphore Grégoras est fort éloigné de lui accorder, comme on va le voir par la suite de son histoire; car c'est ce dernier écrivain qui nous en a fourni les principaux traits.

Si l'on en croit Nicéphore, personne ne s'entendait

mieux que Niphon à régir un domaine. Aussi sut-il parfaitement faire valoir les revenus de son bénéfice. De toutes les fonctions de sa place, c'était celle dont il s'acquittait avec le plus de succès. Les monastères de femmes furent l'objet chéri de sa sollicitude, moins pour y établir la régularité et y maintenir l'observance des constitutions, que pour se procurer les moyens de s'approprier quelque portion de leurs richesses. Deux couvents, renommés par leur opulence, excitèrent principalement sa cupidité. Il se mit à la tête de l'administration de leurs biens, et jamais intendant ne sut mieux tirer parti de son emploi. Il inspira aux religieuses le goût des bâtimens; ce qui les jeta dans des dépenses énormes, dont il eut l'art de faire entrer la plus grande partie dans ses coffres. Enfin, aucun moyen d'acquérir ne lui paraissait illicite, pourvu qu'il pût fournir à son luxe. Il était recherché dans ses habits, somptueux dans ses ameublements, magnifique dans ses équipages. Aucun seigneur de la cour, ni l'empereur lui-même, n'avait dans ses écuries des chevaux qui égalassent la vivacité, la beauté et l'élégance des siens. Sa table était servie avec une profusion et en même temps une délicatesse dont n'approchait point celle du souverain; mais, comme le remarque Nicéphore, ce voluptueux raffiné savait observer une sorte de régime dans l'usage même des plaisirs. Il avait soin de s'abstenir des mets qui auraient pu altérer sa santé, nuire à la fraîcheur de son teint ou en ternir l'éclat; car il n'était pas sans quelque prétention auprès du beau sexe; il en recherchait volontiers la compagnie, et les dames de Constantinople devaient le trouver bien différent du farouche Athanase.

xxii.
Conduite
peu
épiscopale
du nouveau
patriarche.
Nic. Greg. l.
7. c. 9.

xxiii.
Niphon pro-
jet de
gagner les
Arsénites.
Nic. Greg. l.
7. c. 9.

Quoiqu'un évêque de ce caractère dût être assez indifférent pour tout ce qui intéressait la religion, cependant il lui vint en fantaisie de signaler son zèle par quelque action d'éclat. Il y avait long-temps que l'empereur désirait de voir les Arsénites se rapprocher de l'église, dont ils se tenaient opiniâtrément séparés depuis l'an 1264. Cette réunion n'avait cessé d'être l'objet de ses vœux; mais ses tentatives pour y parvenir étaient toujours demeurées sans effet. Niphon lui proposa de reprendre cette affaire, promettant de lui en faciliter la réussite, et d'écarter tous les obstacles que ses prédécesseurs y avaient apportés. Andronic goûta fort ce projet. Les Arsénites formaient une secte qui, après avoir fait autrefois beaucoup de bruit, commençait à tomber dans l'obscurité. Elle était composée de fanatiques qui affectaient de mener une vie austère. Couverts de haillons, ils erraient dans les forêts, dans les lieux solitaires, au milieu des rochers, fuyant la société des autres hommes, qu'ils regardaient comme des réprouvés; mais sous les dehors de la pauvreté, et sous les livrées de la pénitence, ces pieux sauvages cachaient un orgueil insupportable; ils mirent à leur retour les conditions les plus exorbitantes. Ils demandèrent d'abord qu'on transportât du monastère de Saint-André, dans le temple de Sainte-Sophie le corps d'Arsène; que cette translation se fit avec le plus grand appareil; ensuite qu'on suspendit le clergé de toutes fonctions ecclésiastiques pendant quarante jours; enfin qu'il fût enjoint au peuple de se purifier par le jeûne, par des prières et des prostrations. Se soumettre à de pareilles conditions, c'était reconnaître que les Arsénites avaient seuls le bon droit de leur côté. L'empereur

reur, qui avait toujours eu un secret penchant pour leur parti, consentit à tout, et le complaisant Niphon, que sa conscience ne gênait guère, ne disputa sur rien.

Dès que le temps prescrit pour la pénitence publique fut accompli, Niphon monte au jubé de Sainte-Sophie, revêtu de ses habits pontificaux, et en présence du corps d'Arsène il donne, au nom de ce prélat, l'absolution au peuple. C'était un vrai triomphe pour les Arsénites; mais ils ne voulaient point que cette victoire fût pour eux stérile. Ils prétendirent qu'on les choisît de préférence pour remplir les prélatures, les places de supérieurs dans les monastères, les magistratures, et même les dignités de la cour. Ne trouvant pas l'empereur aussi facile sur cet article qu'il l'avait été sur tout le reste, ils commencèrent à murmurer. Les plus accrédités d'entre eux obtinrent des pensions et se turent; les autres, qui ne furent pas si bien traités, retournèrent à leur schisme, sortirent de Constantinople, et regagnèrent en grondant leurs tanières. Ce mauvais succès déconcerta Niphon, et renversa toutes les espérances qu'il avait fondées sur sa démarche; mais il s'en dédommagea en continuant de trafiquer des choses saintes et des places ecclésiastiques. Enfin il mit si peu de secret dans ce honteux commerce, et le scandale devint si public, qu'on fut obligé de l'en punir. Le synode prononça contre lui une sentence de déposition le 11 avril 1315. Niphon se retira au monastère de Périblepte, après avoir déshonoré pendant trois ans et dix mois le siège de Constantinople.

Les Latins recommençaient à donner de nouvelles

XXIV.
Il échoue et
est renvoyé.
Nic. Greg. I.
7. c. 9.

An 1331.
 XXV.
 Mariage de
 Philippe de
 Tarente
 avec
 l'impératrice
 titulaire de
 Constanti-
 nople.
 Duc. His.
 Const. l. 7.
 et pièces
 justif.
 Rayn. Ann.
 Eccles.

inquiétudes à l'empereur. Tout retentissait du bruit des préparatifs qui se faisaient en Europe pour attaquer ses états. Philippe, prince de Tarente, avait déjà mis sur pied, pour aller conquérir la dot de Catherine de Valois, impératrice titulaire de Constantinople, et sa future épouse, deux mille chevaux et quatre mille hommes d'infanterie. Déjà Clément V avait accordé d'amples indulgences à ces troupes, et lancé contre Andronic Paléologue toutes les foudres de l'église. Quelque empressement que ce pontife montrât d'un côté pour l'exécution de ce projet, il y mettait néanmoins obstacle de l'autre. Il croyait ne pouvoir équitablement accorder au prince de Tarente les dispenses nécessaires pour son mariage avec la nièce de Philippe-le-Bel, sa parente, qu'après que Hugues, duc de Bourgogne, à qui la jeune princesse avait été jadis fiancée, aurait accordé son désistement. Hugues et la duchesse douairière, sa mère, se rendaient très-difficiles. Catherine de Valois avait douze ans accomplis, et par conséquent elle se trouvait dans l'âge où les femmes cessaient d'être mineures. A l'exemple de sa mère, elle usa de son droit de majorité, et déclara expressément en présence de témoins, qu'elle désavouait l'engagement que le comte de Valois, son père, avait pris, tandis qu'elle était au berceau, de la marier à Hugues, fils de Robert II, duc de Bourgogne, et d'Agnès de France; qu'il lui fallait un époux qui eût dès maintenant le pouvoir de la porter sur le trône de Constantinople; que le nouveau duc de Bourgogne n'étant pas en état de réussir dans cette grande entreprise, elle renonçait à son alliance pour donner sa main au prince de Tarente. Philippe paraissait en effet avoir un grand

avantage sur le duc. Par sa position il était beaucoup plus à portée d'agir offensivement et avec succès, contre les Grecs. Il possédait du chef de son père, outre l'Achaïe proprement dite, les villes de Durazzo et de Canine, une portion de l'Albanie avec l'île de Corfou; et du chef de Thamar sa première femme, fille du despote Nicéphore, une grande partie de l'Étolie. Philippe avait donc déjà un pied dans l'Empire, et d'ailleurs il pouvait aisément tirer des secours du royaume de Naples, qui n'était séparé de la Romanie que par le golfe de Venise. La protestation de Catherine, jointe aux instances du pape et du roi de France, triompha enfin de l'opiniâtreté du duc; ce ne fut néanmoins qu'à certaines conditions. Hugues et sa mère exigèrent que le prince de Tarente renonçât d'un côté à tous ses droits sur la principauté d'Achaïe, en faveur de Mathildé de Hainaut, qui devait épouser Louis de Bourgogne, frère cadet du duc, et de l'autre à toutes ses prétentions sur le royaume de Thessalonique en faveur de ce même prince. Cette transaction ayant levé toutes les difficultés qui s'opposaient à l'union de Catherine de Valois avec le prince de Tarente, on s'empressa de dresser leur contrat de mariage. Les intérêts des deux époux y furent stipulés avec le plus grand soin. On y disait que, si Catherine venait à décéder après la guerre commencée pour le recouvrement de l'empire grec, la moitié du même empire serait adjugée, pour les frais d'armement, au prince de Tarente et à ses héritiers, avec le titre impérial et la suzeraineté sur l'autre partie qui appartiendrait aux représentants de Catherine; et que si ce prince avait des enfants de l'impératrice, ces enfants lui succéde-

raient à la totalité de l'Empire. Un autre article du contrat portait que, dans le cas où le prince de Tarente, après être entré en Romanie, viendrait à mourir sans enfants de ce mariage, la moitié de l'empire de Constantinople passerait, sous les mêmes conditions qu'elle lui avait été accordée, à Charles qu'il avait eu de sa première femme, et à Jeanne de Valois épouse de ce même prince, et sœur de Catherine. Le traité ajoutait que, si Philippe terminait sa carrière avant d'être passé en Grèce, tout l'Empire demeurerait de plein droit à Catherine et aux siens, à moins toutefois que Charles ne voulût poursuivre l'expédition projetée par son père; qu'alors ce prince, soit qu'il réussît ou non dans son entreprise, n'en aurait pas moins droit à la moitié de l'Empire, avec cette clause cependant qu'elle relèverait de l'autre portion qui resterait en toute souveraineté, avec le titre impérial, à Catherine et à ses héritiers. Ces conventions furent confirmées par Charles comte de Valois, et père de l'impératrice, en présence du roi de France, au mois de juillet 1313. Ce n'est peut-être pas un spectacle indifférent, de voir l'air d'importance avec lequel les princes latins démembraient alors dans leurs conseils l'empire de Constantinople, pour se le partager entre eux; la confiance avec laquelle ils se passaient sur la tête les uns des autres des couronnes imaginaires; la simplicité que plusieurs d'entre eux avaient de donner des sommes d'argent, en espèces bien réelles, et quelquefois de riches domaines, pour se procurer le stérile honneur de se dire souverains de pays, où, souvent ils n'eurent jamais plus de vassaux que nos évêques *in paribus* n'y ont maintenant de diocésains. Quoi qu'il en soit,

le mariage de Catherine de Valois avec le prince de Tarente fut célébré le trentième jour du même mois de juillet à Fontainebleau. Toute la cour y assista.

Les plaies que les dernières croisades avaient faites à la France, n'étaient point encore fermées; cependant Philippe-le-Bel n'en avait pas moins conçu le projet de se livrer de nouveau à ces expéditions malheureuses. Dès l'année précédente il s'était croisé avec Édouard, roi d'Angleterre, son gendre. Philippe ne doutait point que la conquête de Constantinople par son neveu ne dût lui faciliter celle de la Terre-Sainte. C'est pourquoi il s'intéressa vivement à la réussite de cette expédition; il s'engagea même à fournir au prince de Tarente des hommes ou de l'argent. Mais la mort de ce monarque, décédé le 29 novembre 1314, ou quelque autre événement, fit sans doute évanouir ces projets ou en ralentit au moins l'exécution. Il paraît même que Philippe, depuis son mariage, fit peu de mouvement pour se mettre en possession de l'empire de Constantinople. L'histoire ne nous parle d'aucune opération de sa part relative à cette conquête. On le voit seulement engagé dans quelques guerres qui lui étaient presque étrangères, et surtout dans une ligue formée par le roi de Hongrie, pour forcer Urosc, crâle de Servie, à se courber sous le joug de l'Eglise romaine. Si l'Empire échappa encore cette fois aux coups que les Latins se disposaient à lui porter, il ne put éviter les nouveaux désastres d'un orage que la cour de Constantinople croyait tout à fait passé, et qui revint, en rétrogradant, fondre sur la Thrace.

En effet les Turks et les Turkopules qui avaient suivi les Catalans et les Aragonais, les voyant disposés

xxvi.
Son expédi-
tion
pour le
recouvre-
ment de
l'Empire n'a
point lieu.
Duc hist.
Const. l. 7.
et pièces
justif.
Rayn. Ann.
Eccl.

xxvii.
Les Turks
et les

Turkopules
se séparent
des Catalans.
Moncada, c.
66.

Munt. c. 241.
Zurita, Ann.

Arag. part.

1. l. 6. c. 7.

Nic. Greg. l.

7. c. 8.

Outrem. de

excid. Græc.

lib. sing. c.

3.

à se fixer dans l'Attique et dans la Béotie, ne voulurent point accepter les offres qu'ils firent de leur donner des terres et des habitations telles qu'ils pourraient les désirer. Les Catalans ne jugèrent point à propos de les retenir malgré eux. Les Turkopules et les Turks firent d'abord route ensemble, et s'en retournèrent par le même chemin qui les avait amenés, ne vivant, selon leur coutume, que de rapines, et massacrant tout ce qui osait leur résister. Arrivés en Macédoine, les Turkopules dirigèrent leur marche vers la Serbie, et allèrent s'offrir au crâle, qui les reçut volontiers. Quant aux Turks, leur intention était de repasser en Natolie, et d'aller partager avec leurs femmes, leurs enfants, leurs parents et leurs amis, les riches dépouilles qu'ils avaient enlevées aux Grecs. Pour remplir ce projet il y avait bien des difficultés à vaincre. Il leur fallait d'abord forcer le défilé de Christopolis fermé par la grande muraille, et ensuite trouver des vaisseaux pour traverser l'Hellespont. Jamais il ne leur eût été possible de surmonter ces deux obstacles, si les Grecs eussent été capables et de la moindre résolution et du plus petit effort. Mais le découragement était universel, et le nom seul de ces Barbares imprimait une si grande terreur aux habitants de ces contrées, qu'ils fuyaient devant eux, comme dans les forêts on voit fuir les animaux les plus faibles devant les tigres et les lions. Khalil et sa troupe, qui ne se montait pas à quinze cents hommes, portaient impunément la désolation dans les lieux où ils passaient. Andronic, informé que leur dessein était de sortir de ses états, crut devoir leur en faciliter lui-même les moyens. Il s'engagea, pourvu qu'ils vou-

lussent s'abstenir du pillage, et se retirer tranquillement, à leur fournir tous les approvisionnements dont ils pourraient avoir besoin pendant leur route. Il promit aussi de leur ouvrir tous les passages, et de leur procurer des vaisseaux pour les transporter de l'autre côté du détroit. Enfin, pour qu'ils pussent faire leur retraite sans être inquiétés, il chargea le stratopédarque Sennachérîm de les escorter, avec un corps de troupes impériales de trois mille hommes.

Déjà les Turks, arrivés à Gallipoli, se disposaient à s'embarquer : Sennachérîm trouva qu'il était honteux pour les Grecs de laisser partir ainsi une poignée de Barbares chargés des dépouilles de la patrie, et dont les mains fumaient encore du sang de leurs concitoyens. Il forma donc le complot de les exterminer, en tombant sur eux pendant la nuit ; mais ses mesures ne furent pas assez bien prises, son dessein transpira. Les Turks se tinrent sur leurs gardes ; ils se saisirent d'une forteresse voisine, et s'y retranchèrent, déterminés à vendre bien cher leur vie. Le lâche et perfide Sennachérîm n'osa point entreprendre de les y forcer ; il dépêcha à la cour de Constantinople un exprès, pour instruire Andronic de la position embarrassante où il s'était mis lui-même, et pour lui demander avis sur ce qu'il avait à faire. Ce prince, dont l'esprit flottait toujours dans une mer d'incertitudes, différa de répondre. S'il eût eu des principes, sa réponse n'eût pas dû se faire attendre ; et Sennachérîm aurait appris à ses dépens qu'il était moins infamant pour les Grecs de laisser aller les Turks avec leur butin, que de vouloir les égorger, en manquant à la parole qu'on leur avait jurée. Quoi qu'il en soit, ces délais donnèrent

AN 1314.
XXVIII.
Perfidie de
Grecs.
Monc. c. 67
Nic. Greg.
7. c. 8.

aux Turks le temps de se fortifier de plus en plus. Ils appelèrent à leur secours leurs compatriotes, et bientôt ils se virent en état de faire tête aux Grecs. Alors il n'y eut plus d'espérance de s'en délivrer sans employer la force des armes.

XXIX.
Défaite de
Michel.
Mosc. c. 68.
Phrantza. l.
1. c. 9.
Nic. Greg. l.
7. c. 8.

Le jeune empereur reçut ordre de son père de se préparer pour cette expédition. Aussitôt Michel rassemble les meilleures troupes de l'Empire, sans compter une multitude de gens de la campagne, qui vinrent se ranger sous ses enseignes ; mais la plupart n'avaient pour armes que des instruments de moissonneurs ou de labourage. Michel, glorieux d'être à la tête d'une armée si nombreuse, croyait marcher à une victoire assurée, et s'imaginait que les Turks, en voyant seulement flotter ses drapeaux, prendraient la fuite. Il parut alors oublier ce qu'une fatale expérience lui avait appris tant de fois, que ce n'est pas toujours le nombre qui donne la victoire, mais la discipline des troupes et la valeur des combattants. Il laissait marcher ses soldats sans ordre, sans précaution. Les Turks, loin de s'effrayer à son approche, sortent de leurs retranchements, et vont à sa rencontre. Dès qu'ils parurent, toute cette milice champêtre, qui s'était réunie à Michel plutôt dans l'espoir de butiner que de combattre, fut glacée d'effroi. Alors, six ou sept cents cavaliers, qui faisaient la principale force de l'armée turke, se précipitent sur elle, et en font un horrible carnage. En vain les troupes réglées font tous leurs efforts pour soutenir cette multitude, bientôt elles sont elles-mêmes entraînées par la foule des fuyards. Les Turks, poursuivant leur victoire, pénètrent jusqu'au quartier de l'empereur, qu'ils reconnaissent à la ma-

gnificence de ses vêtements; ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'emparer de sa personne, et ce prince serait tombé entre leurs mains, si plusieurs des officiers de sa garde ne se fussent généreusement dévoués à la mort pour le sauver. Michel, en se retirant, ne put retenir ses larmes, et alla cacher sa honte à Andrino-ple. Les Turks pillèrent le camp des Grecs, s'emparèrent de la caisse militaire, de l'étendard de l'Empire et des équipages du prince. Ils y trouvèrent une grande quantité d'argent en espèces, des bijoux de grand prix, et entre autres la couronne impériale. Elle fut remise à Khâilil, qui la posa sur sa tête, insultant par des plaisanteries grossières au malheur de celui qui l'avait perdue. Khalil, devenu par sa victoire maître de la campagne, continua de désoler la Thrace. Les Grecs étaient tellement frappés de terreur, qu'ils n'osaient sortir de leurs habitations pour réprimer ses brigandages, ni même pour cultiver la terre. Les champs ne donnaient plus aucune production; une affreuse stérilité régnait dans tout le pays; le fisc était épuisé, et il était impossible d'avoir recours à de nouveaux subsides. Quelle imposition l'industrie financière aurait-elle pu mettre sur des malheureux à qui il ne restait plus que de payer le dernier tribut à la mort?

La cour languissait dans une stupide inaction, et ne savait quel parti prendre, lorsqu'on vit tout-à-coup Philès se présenter devant l'empereur, et lui demander la permission de marcher contre les Turks, promettant avec confiance de délivrer la Thrace de ce terrible fléau. Philès était d'une naissance distinguée; il avait même l'honneur d'appartenir à la famille des Paléologues; mais jusqu'alors uniquement occupé du soin

An 1315.

xxx.

Philès se
charge de
chasser les
Turks.

Nic. Greg. 1.

7. c. 10.

Phrantza. 1.

1. c. 9.

Monc. c. 69.

Outrem. de

excid. Græc.

lib. sing. c.

3.

de son ame, il avait vécu éloigné de la cour et des affaires publiques. Il passait les jours et les nuits aux pieds des autels, et dans les exercices d'une vie purement contemplative. Personne ne devait avoir moins de talents que lui pour faire la guerre. Aussi Andronic fut d'abord fort étonné de sa démarche; ensuite, considérant l'éminente vertu de Philès, et se figurant toujours que le ciel s'intéressait d'une manière particulière au salut de l'état, il crut voir dans ce personnage un homme suscité par la Providence pour sauver l'Empire; il espéra que, sous le commandement d'un général si pieux, ses armes seraient plus heureuses. Plein de cette idée, il félicite Philès sur son zèle, l'encourage à suivre l'inspiration céleste qui le guide, lui accorde, conformément à ses desirs, la permission de tirer des troupes impériales les soldats qu'il lui plaira de choisir, et même de nommer les officiers qu'il jugera à propos de mettre à leur tête. Philès, loin de se conduire en enthousiaste, comme on s'y serait attendu, employa tous les moyens que suggère la prudence humaine. Il exerçait souvent ses soldats, les accoutumait à la discipline militaire, méconnue depuis long-temps, et insensiblement il vint à bout de faire renaître en eux les sentimens d'honneur et de courage, qui étaient entièrement éteints. Il eut surtout le talent de leur inspirer de la confiance et de s'en faire aimer, en les traitant avec cette noble familiarité qui a toujours si bien réussi aux grands capitaines.

XXXI.
Il bat ces
Barbares.
Nic. Greg. I.
7. c. 10.

Quand Philès crut ses troupes suffisamment dressées, il se mit en campagne, et alla chercher l'ennemi. Il apprit que Khalil, à la tête d'un corps de mille fantassins et de deux cents cavaliers, s'en revenait chargé

de butin, après avoir fait le dégât dans les environs de Byzie. Résolu de l'enlever, ou au moins de lui intercepter le retour, il vint se poster dans un endroit où ce barbare devait nécessairement passer. Les Turks sont surpris de rencontrer les Grecs; mais, revenus de leur premier étonnement, ils font leurs dispositions pour le combat. D'abord ils forment une enceinte avec leurs chariots, et y enferment le bagage et les captifs qu'ils traînaient après eux; ensuite ils se rangent en bataille, jetant, selon leur coutume, de la poussière sur leur tête, et, élevant les mains au ciel, ils commencent l'attaque. On combattit de part et d'autre avec le plus grand acharnement, et pendant long-temps l'avantage fut égal des deux côtés. L'officier qui commandait l'aile droite des Grecs, après avoir abattu à ses pieds plusieurs Turks, est obligé par un accident de s'éloigner. Sa retraite effraie ceux qui combattent sous ses ordres, et déjà ils commencent à plier. Philès, à l'œil de qui rien n'échappe, s'en aperçoit; il accourt à eux. Animés par sa présence et par sa voix, ils font un généreux effort. Les Turks lâchent pied à leur tour; alors les Grecs, redoublant de courage, les pressent vivement, et les forcent enfin à prendre la fuite. Philès les poursuit sans relâche, et les accule dans la Chersonèse de Thrace, où ils se trouvèrent pris comme dans un piège. L'Hellespont était alors couvert d'un assez grand nombre de vaisseaux de la marine impériale, auxquels vinrent se joindre, quelques jours après, huit trirèmes génoises. Cette flotte ôta aux Turks non seulement la faculté de s'enfuir par mer, mais encore l'espérance d'être secourus par leurs compatriotes d'Asie. Réduits à une position si critique, ils s'enfer-

mèrent dans la ville qu'ils avaient choisie pour en faire leur principale forteresse, décidés à s'enterrer sous ses ruines plutôt que de se rendre. Sur ces entrefaites, les Grecs reçoivent un renfort de deux mille Serves envoyés au secours d'Andronic par le crâle, son gendre. Philès aussitôt commence le siège de la place où les Turks se sont réfugiés. Il la fait battre par ses machines de guerre avec tant de furie, que déjà les murailles s'écroulent de toutes parts. Cependant les assiégés continuaient à se défendre avec beaucoup de bravoure, et refusaient toujours de se soumettre; mais enfin, voyant leur perte inévitable, ils résolurent de tout risquer, et de faire nuitamment une sortie pour forcer, s'il était possible, l'ennemi à lever le siège. Ils dirigèrent leur attaque sur le quartier des Grecs, parce qu'ils comptaient en avoir meilleur marché que des troupes auxiliaires. Ils furent trompés; les Grecs les obligèrent à rentrer avec perte dans la place. Peu de jours après, ils firent une pareille tentative sur le camp des Serves; elle n'eut pas plus de succès que la première. Enfin, ils prirent le parti de s'échapper de la ville à la faveur de la nuit, et de s'aller remettre à la discrétion des Génois, espérant d'eux plus d'humanité que des Grecs. Leur fuite, malgré les précautions qu'ils prirent, ne put s'exécuter sans que les assiégeants s'en aperçussent. Philès les fait charger, et en tue un grand nombre. Plusieurs, troublés par la frayeur, et trompés par l'obscurité, allèrent se réfugier dans les vaisseaux des Grecs, et y furent massacrés. Ceux qui purent gagner les bâtiments génois y perdirent, sinon la vie, au moins la liberté. Les Génois, les regardant comme une marchandise sur la-

quelle ils auraient beaucoup à gagner, les mirent aux fers pour les vendre ensuite en qualité d'esclaves. La nouvelle des succès de Philès causa, à l'empereur la plus grande joie, il honora cet officier de la dignité de protostrator, et récompensa tous les compagnons de sa gloire.

Il y avait un an que Constantinople était sans pasteur. Andronic voulut profiter de l'espèce de calme qui régnait alors pour donner un successeur à Nippon. Le choix des électeurs tomba, à sa recommandation, sur un homme dont l'état et la profession n'avaient rien qui parût, l'approcher beaucoup de l'épiscopat. D'ailleurs, il avait une femme et des enfants. Andronic las, sans doute, de la mauvaise conduite et du fanatisme des patriarches qu'il avait jusqu'alors pris dans le clergé séculier ou parmi les moines, aima mieux jeter les yeux sur un laïc vertueux, et dont il connaissait le bon esprit; tel était Jean Glykys, intendant des postes. L'histoire le représente comme un homme d'une probité à toute épreuve, et qui, dans ces places lucratives où tant d'autres ont coutume de perdre leur réputation, avait toujours su conserver la sienne. Jean Glykys joignait aux qualités du cœur une grande pénétration d'esprit, beaucoup d'intelligence dans le maniement des affaires; il était d'ailleurs fort instruit; il parlait facilement et avec grace. Dès que Glykys fut élevé au patriarcat, sa femme se retira dans un couvent. Il voulait, avant d'être sacré, prendre l'habit monastique. Comme il était sujet à des accès de goutte, l'empereur et les médecins s'y opposèrent, parce qu'un moine en montant à l'épiscopat ne se trouvait point affranchi de sa règle. D'ailleurs les moines grecs étaient

An 1316.

xxxix.

Glycis patriarche.
Nic. Greg. l.7. c. 11.
Phrantz. l. 1.

c. 9.

obligés à une abstinence perpétuelle, qu'ils observaient au moins par décence, quoique dans le fond ils ne fussent pas toujours fort réguliers.

XXXIII.
Métochite
principal
ministre.
Nic. Greg. I.
7. c. II.
1. 8. a. 5.
Nota Boivin.

Andronic avait honoré Jean Glykys d'une estime particulière avant qu'il l'eût élevé sur le siège patriarcal. Depuis, il le traita avec encore plus de distinction, et souvent il lui demandait ses conseils; mais c'était Théodore Métochite, grand-logothète, qui jouissait principalement de sa confiance. Ce prince en avait fait son favori et son premier ministre. Nicéphore Grégoras parle de Métochite avec beaucoup d'emphase, et en style de rhéteur. A l'entendre, Métochite était un prodige en tout genre. Il se distinguait par la grandeur de sa taille, et par une force de corps extraordinaire. Un air riant et gracieux, des yeux pleins de gaieté fixaient tous les regards sur sa personne, et lui conciliaient tous les cœurs. Ces dons de la nature étaient accompagnés d'autres encore plus précieux. Métochite avait parcouru le cercle de toutes les connaissances humaines. Une mémoire riche et fidèle lui rendait sur-le-champ tout ce qu'il lui avait confié; en un mot c'était, suivant le langage même de son panégyriste, une bibliothèque vivante. Cependant Nicéphore ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il négligeait un peu trop sa plume, que sa diction était dure et âpre, qu'il ne daignait pas assez revêtir ses idées des grâces de l'élocution; au reste, ce jugement n'est que trop justifié par quelques productions qui nous restent encore de Métochite, et surtout par des poésies dont la rudesse et la barbarie effraient le lecteur le plus intrépide. Mais, soit prévention, amitié ou flatterie, Nicéphore trouve le moyen de faire au grand-logothète un mé-

rite de ce défaut. Les pensées de Métochitè sont, dit-il, comme des roses entourées d'épines qui réjouissent l'esprit, lors même qu'elles blessent la délicatesse de l'oreille. Le grand-logothète, continue cet écrivain, était infatigable; il portait presque seul tout le poids des affaires, et cependant il trouvait encore le temps de composer un grand nombre d'écrits sur toutes sortes de sujets. Au reste, si Métochite a fait de bons ouvrages, on ne mettra pas de ce nombre ses plans d'administration; car personne ne prouva mieux que lui qu'avec des lettres, du savoir et de l'esprit, on peut être un fort mauvais ministre. Il fit beaucoup de fautes; ce qui ne l'empêcha cependant pas de jouir de la plus haute faveur auprès de son vieux maître, et de la conserver jusqu'à la fin. Andronic, voulant lui donner une preuve signalée de sa bienveillance et de son estime, lui destina pour gendre le prince Jean Paléologue, fils unique de Constantin Porphyrogénète, et par conséquent son propre neveu. Dès que ce jeune seigneur eut épousé Irène, fille de Métochite, l'empereur, qui jusqu'alors l'avait traité avec assez d'indifférence, le combla d'honneurs. Il l'éleva à la dignité de panhybersébastè, à laquelle il attachait plus de considération qu'elle n'en avait eu jusqu'alors. De plus, il lui permit de porter l'habit et les brodequins jaunes, et de faire garnir d'une étoffe de la même couleur la selle et les caparaçons de son cheval. Ce qui était regardé à la cour de Constantinople comme une grande marque de distinction.

L'impératrice Irène, qui depuis plusieurs années vivait à Thessalonique séparée de son mari, allait de temps en temps à Drama, jolie ville de Thessalie, pour

An 1317.

XXXIV.
Mort de
l'impératrice
Irène.

Nic. Greg. 1.
7. c. 12.

y dissiper l'ennui qui l'accablait souvent au milieu de sa cour. Dans un voyage qu'elle y fit cette année, elle fut attaquée d'une fièvre ardente qui l'emporta en peu de jours. Simonide, sa fille, femme du crâle de Serbie, vint lui rendre les derniers devoirs. On célébra ses funérailles avec toute la pompe qui convenait à son rang. Son corps fut conduit à Constantinople, pour y être inhumé dans le monastère du Pantocrator, ou Tout-Puissant. Irène fut peu regrettée, si ce n'est de ceux dont la fortune dépendait de son existence. Cette femme altière et ambitieuse eut le défaut ordinaire de toutes les belles-mères; elle aima ses propres enfants au préjudice de ceux du premier lit. Quoique ce sentiment de préférence soit assez dans la nature, cependant il ne se pardonne point. Il était encore moins excusable dans la personne d'Irène. Tel est le sort des femmes des souverains, qu'elles ont toujours de plus grands sacrifices à faire que celles du commun des citoyens. C'est un crime pour elles d'avoir des intérêts séparés de ceux du prince qui les a admises dans sa couche, et de la nation qui les a adoptées. Irène ne fut pas assez convaincue de ce principe. Elle intrigua et cabala même contre la tranquillité de l'état; elle regarda l'Empire comme un pays qu'elle avait le droit de mettre à contribution. Elle épuisa les finances pour satisfaire à son insatiable cupidité, à son luxe, à sa magnificence, à ses largesses inconsidérées, et même pour enrichir des étrangers. Quand l'histoire n'aurait point d'autres reproches à lui faire, les trésors immenses qui, malgré ses profusions, se trouvèrent après sa mort dans ses coffres, ne déposeraient que trop contre sa mémoire. C'était le sang et les pleurs

de ses sujets qu'elle laissait en héritage à ses enfants : triste et funeste succession ! Toutes ses richesses, dont sans doute sa mort précipitée ne lui avait pas permis de disposer, furent remises à l'empereur. Il en distribua la plus grande partie aux enfants que cette princesse lui avait donnés. Le reste fut employé à réparer plusieurs édifices publics qui menaçaient ruine.

Les murs de Constantinople furent relevés. On rétablit plusieurs églises de cette capitale, et entr'autres le temple de Sainte-Sophie. On restaura aussi la colonne de Justinien, qui faisait l'ornement de la place située devant cette superbe église, et qu'un ouragan avait fort endommagée. Conformément aux ordres d'Andronic, on construisit un escalier en charpente, qui fit alors l'admiration des connaisseurs ; en serpentant autour de la colonne, il s'élevait jusqu'au sommet. Les ouvriers préposés à ce travail, examinant de près la statue, s'aperçurent que le fer qui en soutenait le cheval était rongé par la rouille, et qu'il y

XXXV.
Édifices publics
réparés.
Nic. Greg. I.
7. c. 12.
Boiv. notes
in Nic. Greg.

* On pense bien qu'il n'est fait aucune mention de ces défauts dans la *menodie* consacrée par Théodore Hyrtacène à la mémoire de cette impératrice. Cette pièce se trouve dans le curieux ouvrage du savant helléniste M. Boissonnade, *Anecdota græca*, Paris, 1829—1833, 5 vol. in-8, 1, 268—281. Dans cette déclamation pleine d'emphase et d'une verve de commande, mais en assez bon grec, il n'y a que deux indications historiques, connues d'ailleurs, sur la patrie de la princesse, p. 271, et sur le voyage qu'elle fit peu avant sa mort pour

aller voir son gendre le frère de Servie, et sa fille, p. 273.

Le panégyriste loue d'une manière particulière l'application d'Irène aux travaux de l'esprit, qui lui faisait oublier les besoins les plus pressants de la nature.

La même qualité est célébrée par Andronic, ou plutôt par Nicéphore Chumne, dans une bulle d'or qui se voit, *Anecdota græca*, II, 57 et suiv. ; & de plus, le désintéressement d'Irène y est représenté dans les termes les plus énergiques, au juste étonnement de l'éditeur, p. 59.—B.

avait à craindre que tout ne vînt à manquer bientôt. On donna donc à la statue des appuis plus sûrs. On redressa le globe que la figure de l'empereur Justinien tenait à la main ; on lui mit sur la tête une autre couronne à la place de la première, qui était tombée ; enfin on boucha tous les trous , toutes les crevasses qui, de haut en bas, défiguraient la colonne, par un effet de la cupidité destructive des Latins qui, dans le temps qu'ils étaient maîtres de Constantinople, en avaient arraché les ornements de bronze avec leurs attaches. Enfin, on la recouvrit dans toute son étendue d'un enduit très-poli, et en même temps fort solide. Quoique l'économie présidât à ces travaux, ils coûtèrent cependant des sommes considérables. Cette dépense serait inexcusable, si elle n'eût été commandée par une nécessité impérieuse : l'épuisement des finances, la misère des peuples et les besoins publics ne permettaient guère d'employer alors beaucoup d'argent en bâtiments. Au reste, l'historien de qui nous tenons ces détails loue Andronic d'avoir mieux aimé entretenir en bon état les anciens édifices élevés par ses prédécesseurs, qu'en faire de nouveaux qu'il n'aurait eu ni le temps, ni les moyens d'achever. C'est un reproche de moins à lui faire. Il fut plus sage que beaucoup d'autres empereurs qui, possédés de la passion de bâtir, avaient enseveli, sous les fondements de leurs fastueuses constructions, la subsistance des peuples, et en avaient en quelque sorte cimenté les pierres du sang de leurs sujets.

XXXVI.
Enfance et
inclinations
du jeune
Andronic.

De tous ceux qui composaient la nombreuse famille de l'empereur, il n'y avait personne pour qui il se fût senti plus d'affection que pour son petit-fils, à qui il

avait donné son nom. Il l'avait fait élever sous ses yeux, il voulait qu'il fût sans cesse à ses côtés; il aimait à le voir, il contemplait avec une sorte de complaisance la beauté de ses traits, la noblesse et les graces de tout son extérieur. Il était enchanté de la vivacité de son esprit, de la douceur de son caractère, et de mille autres qualités aimables qu'il voyait briller dans cet auguste enfant, et que sans doute sa tendresse paternelle exagérait encore. Mais cette jeune plante, qui donnait de si belles espérances, ne put résister aux malignes influences de la cour. Lorsque Andronic eut atteint cet âge où le germe des passions commence à se développer, une foule de jeunes seigneurs libertins s'emparèrent de son esprit et de son cœur. En peu de temps, ce prince devint un de leurs plus ardents prosélytes de débauche. Le jeu, les spectacles, la chasse, la table et les courtisanes, l'occupèrent tout entier. Une vie si licencieuse l'entraîna dans des dépenses énormes, auxquelles les revenus de son apanage ne pouvaient suffire. Il fut obligé de faire des emprunts. Les Génois de Galata, les plus grands usuriers qu'il y eût alors dans le monde, lui vendirent très-cher de très-faibles secours. Se voyant écrasé de dettes, ne sachant comment réparer le désordre de ses affaires, il résolut d'aller cacher sa honte dans l'Arménie-Mineure, sur laquelle il prétendait avoir des droits du chef de sa mère. Ce premier projet fut suivi d'un autre non moins insensé. Il lui vint en pensée de s'emparer du Péloponèse ou de quelques-unes des principales îles de la mer Égée, pour s'y former une principauté. Tous ces complots échouèrent, et n'eurent d'autre effet que de causer la perte de quel-

Nic. Greg. 1,
8. c. 1.
Phrantza. 1.
an. 1. c. 10.

ques intrigants subalternes, qui furent assez téméraires pour vouloir l'aider de leurs conseils, ou lui prêter leur ministère.

An 1318.

XXXVII.
Il encourt la
diaprace
de son aïeul.
Cant. l. 1.
c. 5.

Depuis long-temps la conduite scandaleuse du jeune Andronic avait beaucoup refroidi l'affection de son aïeul pour lui ; ces entreprises séditieuses achevèrent de le lui rendre odieux. Loin d'employer, pour le faire revenir de ses égarements, ou les voies de la douceur et de la persuasion, ou les grands moyens de l'autorité, il aima mieux lui déclarer une espèce de guerre personnelle. On voyait qu'il était plus occupé à verser sur lui le fiel dont son cœur était abreuvé, qu'à le remettre dans le chemin du devoir. Il le harcelait sans cesse par des paroles piquantes et par des discours offensants. *Je veux*, répétait-il souvent, en montrant son petit-fils, *qu'on me lapide pendant ma vie, et qu'on me jette au feu après ma mort, si ce jeune homme est jamais capable de rien.* Des propos si insultants, et en même temps si peu convenables dans la bouche d'un souverain, étonnaient les assistants, couvraient de confusion le jeune prince, qui se retirait plus humilié que corrigé. Cependant, malgré son dépit, il s'observait assez pour ne point manquer aux égards dus à son aïeul. Il lui rendait souvent ses hommages. Un jour qu'il était venu lui faire sa cour, s'inclinant profondément pour lui marquer davantage son respect, son ornement de tête, chargé de perles et de diamants, tomba sur le pavé de la salle, et se brisa. A la vue de cet accident qui n'avait rien que de naturel, l'empereur s'écria, en lui adressant la parole : *N'est-il pas visible que Dieu ratifie lui-même le jugement que j'ai déjà porté contre vous, et qu'il*

vous déclare indigne du trône, en abattant de dessus votre tête les marques de la dignité souveraine?

Cette exclamation puérile fut comme un coup de foudre qui terrassa le jeune Andronic. Elle lui découvrait dans son aïeul les intentions les plus sinistres pour lui. Il comprit de quelle importance il était de détourner au plus tôt le malheur dont il se voyait menacé. Il députa à son aïeul un personnage éminent par ses vertus et ses talents, pour lui protester de sa part qu'il est résigné à faire dorénavant toutes ses volontés, qu'il écouterait toujours avec docilité ses réprimandes, qu'il ne refusera même pas de se soumettre aux punitions qu'il voudrait lui infliger, pourvu que tout se passe dans le secret; mais qu'il ne peut plus supporter la confusion dont il le couvre chaque jour, en l'accablant en public d'injures et d'outrages. Le député s'acquitta si bien de sa commission, et il parla en faveur du jeune prince d'une manière si touchante, que l'empereur ne put s'empêcher d'en être attendri. *Allez dire, répondit-il à l'envoyé du jeune prince, allez dire à mon petit-fils que je l'ai aimé avant même qu'il fût né; qu'il était encore dans le sein de sa mère, et que déjà je le portais dans mon cœur; que je n'ai jamais cessé d'adresser des vœux au ciel pour sa conservation et pour son bonheur. Si quelquefois je lui ai fait des réprimandes qui lui ont paru un peu trop amères, qu'il ne les attribue à aucun sentiment de haine ou d'aversion pour lui, mais à l'amour d'un vrai père, qui désire que son fils mérite par sa sagesse et ses vertus l'estime des hommes, surtout si ce fils est destiné à monter un jour sur le trône; car dans ce poste éminent il faut*

XXXVIII.
Il fait sa
paix.
Cant. I. 1.
c. 6.

qu'il serve de modèle aux autres, et les moindres fautes qu'il peut commettre sont des taches qui ternissent l'éclat de sa gloire. Cette réponse fit renaître le calme dans l'esprit du jeune Andronic; il s'observa davantage, et fut plus attentif à ne point déplaire à son aïeul qui, de son côté, le traita avec plus de douceur, et lui rendit en partie ses bonnes grâces. Malheureusement, ce retour ne fut pas de longue durée.

XXXIX.
Simonide
forcé d'aller
rejoindre
son mari.
Nic. Greg. l.
8. c. 1.

La princesse de Servie, qui avait accompagné le corps de sa mère à Constantinople, ne se pressait pas de quitter cette capitale. Le crâle, ennuyé de son absence, envoie des ambassadeurs à son beau-père pour lui redemander sa femme, avec menace de l'aller chercher lui-même à la tête de ses troupes, si elle ne revient au plus tôt. Andronic n'était ni d'humeur ni en situation d'attendre l'effet d'une pareille sommation. Sur-le-champ il donne les ordres les plus précis pour le départ de sa fille. Simonide en fut consternée. Elle avait conçu pour son mari un éloignement qui allait jusqu'au dégoût. Ce prince l'aimait, mais son amour n'était qu'une passion brutale, peu faite pour flatter le cœur délicat d'une femme aimable. Ne se sentant plus le courage de porter les chaînes qui la tenaient attachée à son vieux mari, elle crut pouvoir s'en délivrer, en les échangeant contre d'autres consacrées par la religion. Elle imagina de prendre l'habit monastique. Cet expédient, pour se débarrasser d'un époux qu'on n'aimait pas, était fort en usage dans ces temps d'ignorance. Cependant elle n'osa exécuter ce projet à Constantinople, dans la crainte de s'exposer aux reproches de l'empereur son père, ou de le compromettre auprès du crâle, qui aurait pu le croire

d'intelligence avec sa fille. Elle partit donc dans sa parure ordinaire. Arrivée à Serrhes, elle s'y arrêta pour s'y reposer. Ce fut là qu'elle se revêtit secrètement pendant la nuit des habits du nouvel état qu'elle prétendait embrasser. Ses officiers et ses femmes furent fort étonnés, le lendemain matin, de ne plus retrouver dans leur maîtresse qu'une religieuse au lieu d'une reine. Peu s'en fallut que ces Barbares, cédant aux premiers mouvements de leur colère, ne lui manquassent de respect, et même ne se portassent contre elle aux derniers excès. Constantin, frère de père de la princesse, se trouvait alors dans la même ville. Instruit d'une aventure si bizarre, il accourt au logis de sa sœur, l'accable de reproches, lui arrache les livrées monacales dont elle s'est couverte, lui fait reprendre ses premiers habits, et la remet entre les mains des Servs, avec ordre de la reconduire en diligence à son époux.

Le patriarche Jean Glykys n'avait plus aucune espérance de recouvrer la santé; et la goutte dont il était tourmenté faisant toujours des progrès, il était hors d'état de vaquer aux importantes et nombreuses fonctions de son ministère. Il prit donc le parti d'abdiquer. L'empereur consentit à sa retraite, et lui donna le monastère de la Kyriotisse pour y faire sa résidence. N'ayant jamais été possédé de l'amour des richesses, Glykys n'avait point, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, regardé le patriarcat comme un moyen de faire fortune; il se retira fort pauvre. Peu de temps après, il fit venir dans sa solitude Nicéphore Grégoras, pour dresser son testament spirituel. Il le choisit, dit cet écrivain lui-même, parce qu'il faisait

AN 1320.

XL.
Retraite du
patriarche.
Glykys.Nic. Greg. I.
8. c. 2.
Oriens
Christ. 7
Phrantza. I.
1. c. 9.

un grand cas de sa manière d'écrire. Cependant cette pièce ne répond guère à la bonne opinion que Nicéphore avait de ses propres talents. Le style n'a point cette simplicité qui conviendrait à un pareil écrit. On n'y trouve guère que des réflexions vagues et ampoulées sur l'incertitude de la vie et de la mort, des plaintes que fait le testateur de ce que Dieu n'a pas permis qu'il fût guéri, ainsi qu'il l'avait espéré, en vertu de l'imposition des mains et de l'onction sainte qu'il avait reçue le jour de son sacre. Enfin, ce prétendu testament est terminé par une forte invective du prélat contre ses médecins, qu'il traite de gens indignes de ce nom, et auxquels il reproche de l'avoir ruiné sans le délivrer de son mal.

XLII.
Gérasime
lui succède.
Nic. Greg. l.
8. c. 2.
Phranz. l. 1.
c. 9.

Jean Glykys eut pour successeur Gérasime, prêtre et moine du monastère de Mangane, vieillard respectable par ses cheveux blancs, et déjà privé presque entièrement de l'usage de l'ouïe, reconnu d'ailleurs pour être extrêmement simple et fort ignorant. C'était le motif qui avait fixé le choix de l'empereur sur sa personne. Car, dit Nicéphore Grégoras, à qui il échappe quelquefois de bonnes vérités, c'est assez l'usage des princes de choisir, pour mettre dans les places, des sujets de cette espèce, parce qu'ils savent que des ignorants sont plus propres que des gens éclairés à suivre servilement leurs volontés, et qu'ils n'ont à craindre de leur part ni résistance ni remontrances.

XLIII.
Manuel
despote
assassiné.
Nic. Greg. l.
7. c. 13. l. 8.
c. 1.
Phranz. l. 1.
c. 10

Il y avait deux ans que le jeune Andronic s'était réconcilié avec son aïeul. Dans cet intervalle, l'empereur lui avait fait épouser une princesse allemande nommée Irène: elle était fille d'un duc de Brunswik, qu'on croit être Albert IV. Irène n'avait pas su sans doute

fixer le cœur de son époux, ou ne pouvait suffire à ses désirs. Il avait formé des liaisons avec une femme qui déshonorait publiquement sa naissance par sa conduite. Andronic n'était pas le seul pour qui elle eût des complaisances; elle recevait encore chez elle un jeune homme renommé pour sa beauté. Andronic ne tarda pas à s'apercevoir que, malgré son rang, il n'était point l'amant privilégié. Sa vanité en fut offensée plus encore que sa passion. Il ignorait qu'au près d'une femme débauchée les dignités n'établissent aucun droit de préférence, et que souvent pour elles un libertin roturier vaut mieux qu'un libertin titré. Quoique ce prince fût d'un caractère naturellement doux, il prit en cette occasion un parti violent. Il fit investir par des gardes la maison de sa maîtresse, avec ordre de tuer son rival lorsqu'il se présenterait pour entrer. Andronic avait un frère nommé Manuel, avec lequel il vivait en bonne intelligence. Manuel, le cherchant pendant une nuit obscure, vint à passer auprès des satellites qui étaient en embuscade; ils ne doutent point que ce ne soit la victime qu'ils doivent immoler à la jalousie de leur maître; ils fondent sur lui, et Manuel, frappé de plusieurs coups, tombe de cheval en poussant un cri. Les assassins reconnaissent sa voix, suspendent leurs bras; mais il était trop tard. Le sang ruisselait de toutes les parties de son corps, et la mort était déjà dans son sein. On le relève, on le porte en cet état au palais, et il y expire quelques instants après, au milieu des gémissements de toute la cour.

La nouvelle de cette terrible catastrophe ne tarda pas à parvenir à Thessalonique, où résidait l'empereur Michel, père de ces deux frères malheureux. Depuis

D'Outre-
de excid.
Græc. c. 4.
Duc. Fam.
Bys. p. 238.

XLIII.
Mort de
l'empereur
Michel.
Nic. Greg. l.
7. c. 13.

Phrantz. l. i.
c. 10.
Duc. Fam.
Bys. stemma
Palæol.
Oustr. de
excid.
Græc. liber
sing. c. 4.

long-temps il traînait une vie languissante. Ses infortunes, la mauvaise administration d'Andronic, la décadence des affaires, l'empire sur le penchant de sa ruine, tout cela répandait dans son ame le poison du plus mortel chagrin. Sa santé dépérissait journellement. Il ne put soutenir la violente secousse qu'il éprouva en apprenant la fin tragique de son fils; il périt au bout de huit jours, au milieu des angoisses d'un cœur déchiré par le plus affreux désespoir. Sa mort arriva le 12 octobre 1320. Il était âgé de quarante-trois ans. Il eut de sa femme les deux fils que nous ne connaissons déjà que trop, et deux filles. La première, nommée Anne Paléologine, fut mariée à Thomas l'Ange, despote d'Épire et d'Acarnanie; elle devint ensuite l'épouse d'un autre Thomas, comte de Céphalonie, le neveu et le meurtrier de son premier mari. Elle mourut avant son père. La seconde fille, connue sous le nom de Théodora Paléologine, épousa d'abord Venceslas, roi des Bulgares, et ensuite un autre souverain de la même nation, nommé Michel Strascimire.

XLIV.
Jugement
sur ce
prince.

L'histoire ne nous dit point que l'empereur Michel ait eu des enfants naturels. Peut-être avait-il des mœurs. Nous l'avons vu souvent à la tête des armées, et rarement se présenta-t-il devant l'ennemi sans essayer des affronts. Cependant il ne faudrait pas se presser d'en conclure qu'il fût tout-à-fait dépourvu de talents militaires. L'état de gêne dans lequel on le retenait, aurait seul suffi pour l'empêcher de les développer. En effet toutes ses actions, tous ses mouvements, toutes ses manœuvres lui étaient dictés; ainsi l'exigeait la politique de la cour de Constantinople. Elle ne se contentait pas de décider de la guerre, et

de pourvoir aux moyens de la soutenir; elle voulait encore faire la leçon à ceux qui commandaient les troupes. Le conseil du prince n'était souvent composé que de gens secrètement intéressés à perdre le général, parce qu'il n'avait pas l'avantage d'être ou leur ami ou leur créature; nous en avons fait remarquer un funeste exemple dans l'aventure d'Alexis Philanthropène. Souvent aussi il n'était rempli que de gens d'église, ou de ministres de profession sénatoriale, qui n'ayant jamais ni vu un camp, ni monté un vaisseau, s'obstinaient à vouloir régler les opérations des armées et des flottes avec d'autant plus d'opiniâtreté que ces matières étaient moins de leur compétence. Aussi voyait-on sortir de ces assemblées ridicules des délibérations qui, ou envoyaient les troupes à la boucherie, ou leur arrachaient des mains la victoire, ou nécessitaient des délais qui faisaient toujours échapper l'occasion, dont dépend si souvent le succès des expéditions guerrières. C'est ce dernier inconvénient que Michel éprouva presque toujours. Au reste, il ne manquait pas de bravoure. On l'a vu dans plus d'une circonstance périlleuse, montrer l'intrépidité d'un généreux soldat. Mais eût-il été un héros, eût-il joint à ce titre brillant toutes les autres qualités qui font les grands princes, toute sa gloire serait obscurcie par un reproche que lui fait l'histoire. Il eut la lâcheté de faire massacrer, par la plus honteuse perfidie, Roger de Flor, et une multitude d'hommes qu'il avait endormis lui-même sur la foi des traités. C'en est assez pour couvrir sa mémoire d'une flétrissure éternelle, et pour que nous le laissions dans la poussière du tombeau, où il lui eût été avantageux de descendre plus tôt. Les

larmes que l'empereur ne cessait de verser sur le sort malheureux de Manuel son petit-fils, redoublèrent encore quand il apprit la mort du père. Alors le jeune Andronic, la cause de tant de malheurs, lui devint plus odieux que jamais. La haine qu'il lui avait portée pendant tant d'années, et qui n'avait été qu'assoupie, se ralluma pour ne plus s'éteindre. Il résolut de l'exclure du trône ¹.

XLV.
L'Empire
destiné à un
bâtard.

Cant. l. 1. c.
1.

Nic. Greg. l.
8. c. 3.

Famil. Bya.
p. 235.

L'empereur, en retirant au jeune Andronic son affection, avait choisi pour le remplacer un objet peu digne, et par sa naissance et par son mérite personnel, de cette faveur. On se rappelle que Constantin despote, le second des fils que ce prince avait eus d'Anne sa première femme, s'était vu forcé d'épouser la fille de Muzalon, déshonorée avant son mariage par une aventure fort scandaleuse. Rarement éprouve-t-on de la tendresse pour une épouse qu'il est impossible d'estimer. Constantin négligea donc la sienne, et la sacrifia aux charmes d'une de ses suivantes. Il eut de cette maîtresse un fils appelé Michel, et surnommé Cathare du nom de celle qui lui avait donné le jour. C'est sur cet enfant que le vieux Andronic jeta les yeux pour le revêtir de la pourpre dont il voulait dépouiller son petit-fils; il retira le jeune Cathare des mains de sa mère, et le fit élever dans son palais. Il le tenait toujours à ses côtés; il l'obligeait d'assister

¹ On trouve dans les *Anecdota* de M. Boissonade, I, 248—268, une *monodie* de Théodore Hyrtacénien sur la mort de Michel le jeune, écrite en bon style, mais pleine de ces jeux d'esprit qui abondent dans les littératures dégénérées.

Michel y est comparé aux plus grands héros de l'antiquité grecque, et sa mort considérée comme une des plus cruelles catastrophes qui pût frapper l'Empire. Du reste, pas un seul passage qui ait trait à l'histoire.—B.

aux conférences qu'il avait souvent avec les évêques et les gens lettrés. Il ne donnait jamais audience aux ambassadeurs qu'il ne fût présent. Son dessein, en se conduisant ainsi, était de fixer l'attention des grands et du peuple sur la personne du jeune Cathare, de leur faire oublier le vice de sa naissance, et de les accoutumer à le voir d'un œil respectueux. En même temps il voulait le former à la politique, et l'exercer au maniement des affaires ; mais malheureusement ses désirs n'étaient pas secondés ; il cultivait un terrain frappé de stérilité. Michel Cathare ne tira aucun profit des peines qu'il se donna pour l'instruire. Il n'avait ni capacité ni bonne volonté ; son esprit était indocile aux leçons de l'empereur, et son cœur rebelle à ses avis. Malgré ces défauts, Andronic s'obstinait à lui prodiguer ses soins, et ne cessait de le couvrir de ses caresses, tant il était aveuglé par la haine qu'il avait déclarée à son petit-fils.

Cette prédilection insensée déplaisait fort à toute la famille impériale. Le jeune Andronic surtout en était révolté. Son mécontentement et ses inquiétudes redoublèrent, lorsqu'il vit son aïeul déroger, par une loi expresse, à un usage que Michel Paléologue avait établi pour assurer à ceux de son sang la succession au trône. Ce prince avait ordonné qu'à la mort de chaque empereur, tous les gouverneurs de provinces, tous les officiers de l'Empire, toutes les personnes en place, seraient tenus de prêter serment de fidélité, non seulement au nouveau souverain, mais encore à sa femme, à ses enfants et petits-enfants, ainsi qu'aux princesses leurs épouses. Andronic, au mépris d'une constitution dont il avait lui-même ressenti les effets, ne fut pas

XLVI.
Exclusion
donnée au
jeune
Andronic
dans les
serments de
fidélité.
Sant. I. r.
c. 2.
Nic. Greg. I.
8. c. 3.

plutôt instruit de la mort de son fils Michel, qu'il s'empressa d'enjoindre à ses sujets de ne rendre hommage qu'à lui seul, et de s'engager à reconnaître celui qu'il lui plairait de choisir pour son successeur. Cette innovation ne laissa plus aucun doute sur le dessein qu'il avait conçu de priver de la couronne son petit-fils, et de la faire passer sur la tête de Michel Cathare. On en murmura beaucoup, mais on se soumit. Il n'y eut guère que Cantacuzène, alors chambellan, et depuis grand-domestique, qui fut assez courageux pour refuser de se conformer au dernier édit. Il déclara qu'il ne pouvait, sans manquer à sa conscience, donner, dans le nouveau serment qu'on exigeait de lui, l'exclusion à Andronic, après l'avoir compris dans tous ceux qu'il avait faits jusqu'alors. Les commissaires chargés des ordres de l'empereur, n'osèrent le contraindre d'obéir; ils lui permirent de jurer suivant l'ancienne formule. Le prince fut très-offensé de cette liberté; mais il dissimula pour ne point faire d'éclat. Ce ne sera pas la seule occasion où nous verrons Cantacuzène donner des preuves de son dévouement aux intérêts du jeune Andronic.

XLVII.
Syrghianne
chargé
d'épier la
conduite
de ce prince.
Cant. l. 1.
c. 2.
Nic. Greg. l.
8. c. 3.

Cependant ce prince concentrait dans son cœur le chagrin dont il était dévoré, et il s'observait assez pour ne laisser échapper aucune plainte. Il continuait toujours à montrer beaucoup de respect et de soumission pour son aïeul. Cette tranquillité apparente ne rassurait pas l'empereur. Il sentait que le coup qu'il venait de porter à son petit-fils, était trop violent pour qu'il pût y être insensible; il craignait que dans son désespoir il ne prît quelque parti extrême, qu'il ne quittât la cour, ne fit soulever quelque-une des provinces fron-

tières, et même qu'il n'appelât à son secours les Latins. Il crut qu'il était prudent de faire observer toutes ses démarches, tous ses mouvements; il chargea de cette commission un certain Syrghianne qu'il avait tiré de prison. Comme ce personnage a joué un rôle principal sur la scène qui va s'ouvrir, il ne sera peut-être pas inutile de le faire connaître plus particulièrement.

Syrghianne¹ était fils d'un seigneur nommé Sytzigan, qui du côté maternel tenait aux empereurs, et dont le père était d'une des premières familles de ces Comans ou Scythes septentrionaux, qui se soumirent aux Grecs sous l'empire de Vatace. Syrghianne, dès son enfance, avait montré les plus heureuses dispositions. Il avait reçu de la nature tous les talents nécessaires pour réussir dans le monde. A peine eut-il vingt-cinq ans, que l'empereur lui confia l'administration d'une province voisine de l'Illyrie, et qui faisait partie de la Macédoine. Syrghianne se conduisit d'abord dans son gouvernement avec tant de sagesse, qu'il devint l'idole de tous les habitants; il était aimé des soldats, qu'il traitait avec beaucoup de douceur sans cependant rien relâcher de la discipline militaire. Dans les besoins publics, sa générosité n'avait pas de bornes; ses biens, ses trésors, tout était au service des malheureux. Soit qu'il fût naturellement d'un caractère inquiet et remuant, soit que les circonstances eussent développé dans son cœur un germe d'ambition qui jus-

XLVIII.
Origine et
aventures de
cet espion.
Cant. l. i. c.
2.
Nic. Greg.
l. 8. c. 4.

¹ M. Boissonade paraît croire que ce nom est composé de Syr et Ghiannès, *ὅς γινώσκει*, *Anecdota*, III 145. On trouve, en effet, là

même, dans le curieux récit du voyage de Mazari aux enfers, le nom de Syr Matthæos, et, dans la note 7, Syr Georgios.—B.

qu'alors y était demeuré caché, il conçut des projets hardis et dangereux. On porta contre lui des plaintes. Le ministère éclaira ses démarches, et l'on fit des découvertes qui donnèrent de l'ombrage; Syrghianne fut rappelé. Cette disgrâce ne le déconcerta pas; il connaissait trop bien la cour, et les ressources de son propre génie, pour ne pas espérer de se tirer, même avec honneur, de cette mauvaise affaire. Il quitta sa place sans murmurer. Revenu dans la capitale, au lieu de montrer de l'humeur contre l'administration, il se mit à cultiver les grands, à flatter les courtisans, et vint à bout de les intéresser tous en sa faveur. Ceux d'entre eux qu'il ne put persuader par ses discours, il les gagna par ses largesses; car à la cour de Constantinople il y avait de ces âmes vénales, toujours prêtes à trafiquer de leur crédit auprès du maître. Syrghianne fut donc trouvé innocent, et rétabli dans son poste. De plus il obtint, pour dédommagement de la prétendue injustice qu'on lui avait faite en le révoquant, l'office de grand-échanson. De retour dans son gouvernement, il se conduisit pendant quelque temps d'une manière irréprochable; mais ensuite il oublia les dangers auxquels son génie turbulent l'avait déjà exposé; il reprit ses premiers projets, et en poursuivit l'exécution avec chaleur : il ne méditait rien moins que de se rendre souverain de la province confiée à ses soins. Cette nouvelle intrigue ne fut pas conduite avec assez de secret. On dénonça de nouveau le perfide Syrghianne à l'empereur, qui le fit arrêter, et le condamna à finir ses jours au fond d'un cachot. Dans la suite, ce prince, fatigué des sollicitations perpétuelles de la mère du prisonnier, se laissa fléchir; il

lui rendit son fils, à condition toutefois qu'il ferait serment sur une image de la Vierge, de vivre désormais tranquille, et de se conduire en sujet fidèle et soumis. Syrghianne se trouva fort heureux de sortir à ce prix de captivité. Délivré de ses fers, il reparut à la cour avec plus d'avantage que jamais. Expert dans l'art de feindre et de dissimuler, il sut gagner l'esprit de l'empereur; insensiblement il trouva le moyen de mériter ses bonnes grâces, et bientôt il devint le dépositaire de ses plus intimes secrets. Andronic lui fit donc part des inquiétudes que lui causait son petit-fils, et le chargea d'examiner toutes ses actions, pour lui en rendre compte.

Syrghianne, toujours ambitieux et toujours fourbe, s'imagina qu'en trahissant la confiance que venait de lui faire son maître, il pourrait avancer plus promptement sa fortune. Il va trouver en secret le jeune Andronic et lui dit : « Prince, l'empereur votre aïeul
XLIX.
Syrghianne trahit le secret de son maître.
Cant. l. i. c.
2.
Nic. Greg. l.
8. c. 4.
 « m'a ordonné d'épier toutes vos démarches, et de
 « découvrir, s'il m'est possible, toutes vos pensées;
 « et vous, tandis qu'il vous forge des fers, vous ne
 « méditez, pour prévenir ses mauvais desseins, que
 « des projets d'enfant ! Que vous servira de prendre
 « la fuite, et de vous retirer, comme vous avez inten-
 « tion de le faire, dans des régions éloignées ? Vous y
 « vivrez donc aux dépens d'autrui comme un malheu-
 « reux fugitif, et à la merci de quiconque voudra
 « vous donner l'hospitalité. N'est-il pas à craindre que,
 « dans le nombre de ceux dont vous serez obligé d'im-
 « plorer l'assistance, il ne se trouve quelque traître,
 « qui, séduit par les promesses de vos ennemis, soit
 « capable d'attenter à votre vie ? Quittez une résolu-

« tion si dangereuse , abandonnez-vous à mes conseils;
« ils vous ouvriront un chemin qui vous conduira
« promptement au trône. Tous les hommes, vous le
« savez, sont naturellement amateurs de la nouveauté,
« et ennemis de leurs maîtres. Partez pour la Thrace.
« Les habitants de cette contrée gémissent sous le
« poids des impôts; annoncez-leur que vous venez les
« en affranchir. Ils sont en butte à toutes sortes de
« vexations; dites-leur que vous voulez être leur libé-
« rateur. Alors ils s'attacheront à vous, ils vous sui-
« vront partout où il vous plaira de les mener, et
« ils ne tarderont pas à secouer le joug de votre aïeul.
« Si ce projet vous convient, je me charge d'en diriger
« l'exécution, et je prends pour moi l'emploi le plus
« périlleux dans cette grande entreprise. Je consacre-
« rai, pour la faire réussir, mes biens, ma vie même,
« pourvu, seigneur, que vous m'assuriez la première
« place dans votre confiance, et que je retrouve dans
« votre reconnaissance un dédommagement propor-
« tionné aux avantages que je vous sacrifie, et à la
« grandeur du service que je me propose de vous
« rendre. Vous ne pouvez plus douter que la volonté
« de votre aïeul ne soit de vous écarter du trône et
« de vous dépouiller de la pourpre. Hâtez-vous de
« vous rendre à mes remontrances, si vous ne vou-
« lez pas vous perdre; le moindre délai pourrait vous
« exposer au plus grand danger. Donnez à cette af-
« faire toute l'attention dont vous êtes capable. Il
« s'agit pour vous, ou de vivre avec gloire, ou au moins
« de mourir sans déshonneur. » Le jeune prince lui
répondit : « Je vous remercie de votre affection pour
« ma personne, et de votre zèle pour mon service.

« Mais Jean Cantacuzène, grand-domestique, étant
 « votre ami et le mien, ce serait lui manquer que de ne
 « pas le consulter. Puisque vous êtes sur le point de
 « partir pour aller le relever dans son gouvernement
 « de Thrace, je vous remettrai une lettre pour lui,
 « afin qu'il puisse avoir confiance dans ce que vous
 « lui direz, et qu'il communique avec vous sans in-
 « quiétude. »

Syrghianne se rendit en diligence auprès du grand-domestique. Ils délibérèrent ensemble pendant trois jours sur l'objet de la lettre. Dans la dernière conférence qu'ils eurent ensemble, Cantacuzène, qui aimait beaucoup à haranguer, fit à Syrghianne un long discours sur le danger de l'entreprise où ils allaient s'engager, et sur les malheurs qui en seraient nécessairement les suites, quels que pussent être les événements.
 « Où trouver, s'écria-t-il, une plume assez tragique
 « pour peindre les excès auxquels la nation va se
 « livrer ! Quelle terrible commotion l'Empire n'éprou-
 « vera-t-il pas, lorsque deux factions si puissantes
 « viendront à se heurter ! Que de flots de sang vont
 « couler, lorsque nous aurons tiré l'épée les uns
 « contre les autres ! Semblables à des gens qui, com-
 « battant au milieu de la nuit, ne peuvent distinguer
 « ceux sur qui portent leurs coups, nous plongerons
 « le fer dans le sein de nos proches, et nous égor-
 « gerons nos meilleurs amis. Je passe sous silence les
 « ravages, les rapines, les incendies et tous les autres
 « fléaux que nous attirerons nous-mêmes sur notre
 « malheureuse patrie. J'aimerais mieux, n'en doutez
 « pas, Syrghianne, oui j'aimerais mieux perdre la vie
 « que de voir notre jeune monarque privé de la cou-

2.
 Cantacuzène
 délibère
 avec
 Syrghianne :
 Cant. l. 1.
 c. 2. 3. 4.

« bonne; mais aussi je crois qu'il y aurait de l'imprudence à prendre les armes avant le temps; ce serait donner lieu aux étrangers de nous accuser d'avoir excité le petit-fils à lever l'étendard de la révolte contre son aïeul. Pour moi, je suis si éloigné de lui conseiller une pareille démarche, que, malgré mon attachement à ses intérêts, je quitterais son service, si je soupçonnais seulement qu'il cherchât, par un motif de cupidité, à dépouiller son grand-père de la souveraine puissance. Je ferais plus, je le regarderais alors comme un autre Absalon, et je serais pour lui un autre Achitophel. Mais puisqu'une nécessité irrésistible nous a mis dans une position si critique, je pense que nous ne pouvons nous en tirer qu'en nous tenant dans un juste milieu, c'est-à-dire, que nous ne devons ni rester oisifs, comme si nous n'avions rien à craindre, ni nous dispenser d'agir avec toute la prudence et toute la retenue dont nous sommes capables. D'un côté, mettons en sûreté la personne de notre jeune souverain; sauvons-le du danger qu'il court sur cette mer orageuse où il se trouve maintenant embarqué, et de l'autre travaillons à éteindre le flambeau de la discorde qui nous poursuit. Si Dieu, jetant du haut de son trône un regard de miséricorde sur nous, daigne inspirer à l'empereur des sentiments plus pacifiques, nous lui en rendrons d'éternelles actions de grâces. Si au contraire le cœur de ce prince s'endurcit, s'il persévère dans ses mauvaises intentions contre son petit-fils, alors nous agirons avec courage, en prenant le ciel à témoin de la justice de notre cause et de la violence qui nous aura été faite. » Syngianne ne

put s'empêcher d'applaudir aux raisons de Cantacuzène, quoique dans le cœur il ne les approuvât guère. Il aurait voulu qu'on prît un parti violent.

Cantacuzène, après avoir remis à Syrghianne le gouvernement de la Thrace, dirigea sa route vers Constantinople. Il laissa son épouse et toutes les femmes de sa suite à Gallipoli, sa résidence ordinaire depuis que les Catalans l'avaient abandonné. Par là, il se ménageait le moyen de faire souvent des voyages dans cette ville, sans se rendre suspect, et d'y avoir, sous prétexte d'aller visiter sa femme, des entretiens fréquents avec Syrghianne. Dès qu'il fut arrivé dans la capitale, il s'empressa d'informer le jeune Andronic de tout ce qui avait été délibéré à son sujet. Ce prince, de son côté, l'instruisit de quelques différends qu'il avait eus encore depuis peu avec son aïeul. Le vieux Andronic, dans un moment d'humeur, lui avait envoyé un sénateur, avec ordre de lui parler ainsi en son nom : « Je n'ai point oublié que vous m'avez de-
« mandé autrefois la permission de quitter les orne-
« ments impériaux, et de rentrer dans la classe des
« simples citoyens; je vous répondis alors ce qu'il me
« plut. Ayant depuis réfléchi sur votre demande, je
« l'ai trouvée juste et raisonnable, et, en conséquence,
« je vous l'accorde aujourd'hui très-volontiers. Au
« reste, celui qui doit vous remplacer sur le trône aura
« pour vous les sentiments de la plus tendre affection,
« il vous traitera toujours avec distinction : il est vrai
« qu'il ne se lèvera pas pour vous saluer, lorsque vous
« vous présenterez devant lui, parce que les empe-
« reurs n'ont point coutume de faire cet honneur à
« des particuliers; mais on prendra des mesures pour

LI.
Le jeune
Andronic
refuse
de
renoncer à
la couronne.
Cant. l. 1 c.
4. 5. 7.

« que, toutes les fois que vous viendrez lui rendre visite, vous le trouviez debout : cet expédient conciliera les droits et les prétentions de chacun. Voilà ma dernière résolution, et je ne m'en départirai jamais. » Ce message surprit infiniment le jeune Andronic. Il ne disconvint point que, quelques années auparavant, il avait dit à son aïeul de choisir qui il lui plairait pour être son collègue ou son successeur à l'empire, mais il observa que ces paroles lui étaient échappées dans un moment de dépit, qu'elles ne devaient pas être prises à la lettre, qu'au reste il les retractait. « Il faudrait, disait-il, que j'eusse perdu la raison, et que je fusse le plus ingrat et le plus insensé de tous les hommes pour rejeter une couronne que Dieu, le roi des rois, m'a donnée, et que vous-même, qui êtes mon souverain et mon père, m'avez posée sur la tête. Si je puis être convaincu de quel que crime qui mérite la mort, je ne refuse pas d'aller au supplice. Mais, si l'on n'a à me reprocher que quelques-unes de ces fautes qui échappent à la fragilité humaine, et qui ne méritent qu'une correction paternelle, je supplie l'empereur de me les pardonner, comme il prie chaque jour le souverain maître de l'univers, dont nous sommes tous les enfants, de lui remettre celles dont il peut se rendre coupable. Cependant, s'il veut m'en punir, qu'il le fasse, pourvu que ce ne soit pas en m'accablant d'injures ; car il n'est point de traitement plus cruel pour moi. » Cette réponse, loin d'apaiser l'empereur, n'avait fait que l'irriter encore davantage.

LII.
Il projette
avec
Cantacuzène

A ce récit, Cantacuzène fut pénétré de douleur ; il promit au jeune prince de ne point l'abandonner, et

de le défendre contre la persécution qu'on lui suscitait. Après s'être fait mutuellement de nouvelles protestations d'attachement, ces deux amis s'occupèrent des mesures qu'il y avait à prendre pour le moment. Ils décidèrent qu'il fallait, avant tout, s'assurer d'une place forte qui pût leur servir d'asile, et qui fût le point de ralliement pour tous ceux de leur parti. Ils jetèrent d'abord les yeux sur Andrinople. Comme l'empereur Michel, père du jeune Andronic, avait fait dans cette ville un long séjour, il y avait lieu d'espérer que son fils y trouverait beaucoup de partisans. Considérant ensuite qu'elle était trop près de la capitale, ils lui préférèrent Christopolis, ville de Thrace. Cette place qui avait, quelques années auparavant, servi de retraite aux Catalans, était défendue autant par la nature que par l'art. D'ailleurs sa position sur le bord de la mer la mettait à portée de se procurer facilement des secours et des approvisionnements de toute espèce.

de se saisir
d'une place
de sûreté.
Cant. l. i. c.
7.

Après ces premiers arrangements, on songea à fortifier le parti du jeune Andronic, en lui gagnant des gens qui fussent en état de le bien servir. Cantacuzène lui présenta Alexis Apocauque comme un personnage entièrement dévoué à ses intérêts, et dans lequel il pourrait trouver de grandes ressources. Apocauque, né dans l'obscurité et presque dans l'indigence, s'était avancé à la cour par son esprit et ses talents : employé dans les finances, il y avait acquis de grandes richesses avec d'autant plus de facilité, qu'il n'avait jamais il ne s'était trouvé gêné par aucune de ces vertus qui embarrassent toujours lorsqu'on veut aller trop vite dans le chemin de la fortune. A peu près dans le même temps, Théodore Synadène, protostrator, revint de son gou-

LIII. 7
Apocauque
et Synadène
s'attachent
au jeune
Andronic.
Cant. l. i.
c. 8.
Nic. Greg. l.
8. c. 4.
Outrem de
excid. Græc.
lib. singul
c. 4.

vernement de Prilèpe. Le retour de ce seigneur inspira une nouvelle confiance au jeune Andronic; il prévint qu'il lui serait aisé de le gagner; Synadène était ami de Cantacuzène, et ennemi de la cour, qui venait de le déposer; au premier signal qui lui fut fait d'entrer dans la confédération, il se rendit. Il protesta avec serment, de répandre pour la défense du jeune Andronic jusqu'à la dernière goutte de son sang.

LIV.
[Traité d'al-
liance
avec le crâle
de Servie.
Cant. l. 1.
c. 7. 8.
Outrem. de
excid. Græc.
lib. singul.
c. 4.

Sur ces entrefaites, le vieux empereur reçut une ambassade de la part du crâle de Servie, son gendre. Ce prince se plaignait de ce qu'Andronic retenait à son service, au-delà du terme convenu, un corps de deux mille Comans, qu'il lui avait prêtés. L'ambassadeur du crâle était un moine, nommé Callinique, Serve de nation, homme fin et rusé, habile politique, et qui possédait parfaitement l'art de saisir l'occasion et de profiter des circonstances. Il crut que son maître pourrait tirer avantage de la mésintelligence qui régnait entre l'aïeul et le petit-fils. En conséquence, il pratiqua secrètement le jeune Andronic, qui ne demandait pas mieux que de se voir fortifié par l'alliance du prince de Servie. Callinique partit aussitôt, et alla rendre compte à son souverain de ce qui se passait. Le crâle fut très-satisfait des opérations de son ministre; il promit de soutenir le jeune Andronic de toute sa puissance; il s'y engagea même par un traité qui fut signé de part et d'autre. On fit aussi des enrôlements secrets, et ensuite on délibéra de nouveau sur le lieu où il serait convenable de se retirer. Nous avons vu plus haut que Christopolis avait été choisie pour servir, en cas de besoin, de retraite au jeune prince, et pour être le centre de la confédération;

mais on changea d'avis, par complaisance pour le pro-
tostrator. Comme sa femme et ses filles avaient fixé
leur demeure à Andrinople, et qu'il eût été difficile
de les déplacer, on se décida pour cette dernière ville.

Après avoir fait les dispositions que dictait la pru-
dence, pour se garantir de toute surprise, on atten-
dit les événements. Le jeune Andronic continua tou-
jours à rendre ses devoirs à son aïeul. Il ne passait
aucun jour sans se présenter devant lui ; mais ce vieil-
lard chagrin ne répondait aux prévenances du jeune
prince que par un silence méprisant. Quelquefois,
pour le mortifier, il affectait de le laisser debout ;
tandis qu'il faisait asseoir les sénateurs. Le jeune An-
dronic dévorait ces affronts avec une patience inébran-
lable. Enfin, le vieux empereur ne pouvant plus sou-
tenir sa présence, lui dit un jour avec colère : *Tenez-
vous chez vous. Ces foudroyantes paroles furent re-
gardées comme une déclaration de guerre ; on crut
que le danger était imminent, et qu'il était temps de
se mettre en état de le repousser. Le jeune Andronic
envoie un exprès à Syrgianne pour le prier de se ren-
dre à Constantinople, parce qu'on avait besoin de ses
conseils. Dès qu'il fut arrivé, les chefs de la confédé-
ration s'assemblèrent, et délibérèrent entre eux sur le
parti qu'il convenait de prendre dans une conjoncture
si critique.*

Lv.
L'empereur
chasse
son petit-fils
de sa
présence.
Cant. l. 1. c.
8.

Synadène opina le premier, et décida qu'il fallait se
saisir de la personne de l'empereur, et s'emparer de
Constantinople. Syrgianne enchérit encore sur cet avis :
il voulait qu'on se défit de ce prince, parce qu'alors
on serait débarrassé du soin de le garder, et que per-
sonne ne pourrait plus s'intéresser pour lui, ni dis-

Lvi.
Synadène,
Syrgianne
et Cantac-
zène opinent
sur les
affaires pré-
sentes.
Cant. l. 1.
c. 9.

puter l'empire au jeune Andronic : c'était aussi l'opinion d'Apocauque. A ces discours, le grand-domestique frémit d'horreur, et s'écria *qu'ils ne s'étaient réunis que pour conserver au jeune Andronic la vie, et non pour l'ôter à son aïeul*. Syrghianne, qui avait ses vues particulières, et qui était déjà secrètement indisposé contre Cantacuzène, qu'il regardait comme son rival, le traita avec aigreur; il lui reprocha d'être trop attaché à ses opinions, et de vouloir toujours faire prévaloir son sentiment sur celui des autres. Cantacuzène répondit en peu de mots à ce reproche; puis, remontant aux grands principes, il fit voir l'énormité du crime dont on se rendrait coupable devant Dieu et devant les hommes, en portant des mains parricides sur la personne sacrée d'un souverain. « D'ailleurs, « disait-il, lorsque nous formâmes l'entreprise dans laquelle nous nous sommes engagés, notre dessein ne fut pas de faire périr l'un des deux empereurs, pour que l'autre restât seul sur le trône; nous n'eûmes d'autre intention que de secourir celui qui était menacé de perdre, tout à la fois, la vie et le diadème. De quel front oserions-nous maintenant nous plaindre, si nous commettions nous-mêmes des injustices pires que celles que nous prétendons repousser. Quant au projet d'arrêter le vieux Andronic, il ne me paraît pas moins cruel que celui de l'égorger? Non; la mort ne peut rien avoir de plus affreux pour des princes accoutumés aux honneurs et aux hommages des autres hommes, que ces revers qui les précipitent, du faite des grandeurs, dans l'humiliation. Plusieurs de nos souverains n'ont-ils pas préféré s'arracher la vie après une défaite, plutôt que de

« tomber dans une honteuse captivité? Quelle sûreté
 « d'ailleurs y'aurait-il à tenir le vieux empereur dans
 « les fers? S'il venait à nous échapper, vous vertiez
 « bientôt le peuple, qui est maintenant pour notre
 « parti, parce que nous sommes persécutés, l'aban-
 « donner pour se tourner de son côté. Puisque nous ne
 « pouvons lui ôter la vie sans commettre un crime dont
 « la tache passerait de nous à notre postérité; puisque
 « nous ne pouvons pas même le priver de la liberté,
 « sans nous couvrir d'infamie, et sans nous exposer
 « aux plus grands dangers, il est plus raisonnable de
 « nous en tenir à notre première résolution, et de dé-
 « fendre notre jeune monarque contre ceux qui vou-
 « draient lui faire violence. Mais si le vieux empereur
 « prenait les armes le premier, s'il marchait contre
 « nous, dès ce moment il nous serait permis de parer
 « ses coups. Alors la nécessité nous excuserait, et nous
 « ne serions pas responsables des malheurs qui pour-
 « raient arriver à sa personne. Se défendre, n'est point
 « attaquer. L'un est juste et honnête, l'autre au con-
 « traire est injuste, et l'honneur le condamne. Si l'a-
 « gresseur vient à périr au milieu du combat, il ne
 « doit imputer son infortune qu'à lui-même, et nulle-
 « ment à celui qui se défend. Nous avons assez discuté
 « les divers avis qui partagent cette assemblée, il est
 « temps maintenant d'écouter notre souverain, et d'ap-
 « prendre de sa bouche pour lequel il veut se décider. »

Le jeune prince, qui jusqu'alors avait gardé un pro-
 fond silence, le rompit, et déclara qu'il était très-
 éloigné de vouloir rien entreprendre contre la per-
 sonne de l'empereur. Il ajouta même ces paroles re-
 marquables : « Si mon aïeul me poursuivait l'épée à la

LXVII.
 Le petit-fils
 rejette
 les conseils
 qu'on lui
 donne
 contre son
 aïeul.
 Cant. l. i.
 c. 10.

« main pour me percer, je tâcherais d'éviter par la
 « fuite qu'il ne m'approchât; si je rencontrais quelque
 « obstacle qui m'arrêtât dans ma course, loin de penser
 « à me défendre, je me voilerais les yeux et recevrais
 « le coup en silence, sans me retourner, dans la crainte
 « que la vue du glaive, suspendu sur ma tête, ne fit
 « naître en moi quelque mouvement de colère contre
 « mon seigneur, et ne m'excitât à lui arracher l'arme
 « fatale; car je suis persuadé qu'un fils ne peut jamais
 « porter la main sur un père pour quelque raison que
 « ce soit, sans se rendre coupable d'une horrible im-
 « piété. Dieu, dont l'œil voit dans les replis les plus
 « cachés du cœur humain, sait que ce sont là les vrais
 « sentiments dont je suis pénétré pour l'empereur mon
 « souverain maître. Je voudrais que vous fussiez tous
 « dans les mêmes dispositions. Je vous prie de ne faire
 « aucune action, ni de proférer aucune parole, ni de
 « me donner aucun conseil qui soient contraires au
 « respect dû à mon aïeul. » Il finit en protestant que,
 s'ils voulaient attenter aux jours de ce prince, il s'é-
 loignerait d'eux avec horreur, et qu'il pourvoirait
 lui-même à sa sûreté comme il pourrait, et sans leur
 secours.

LVIII.
 On délibère
 s'il n'est pas
 à propos
 de sortir de
 Constanti-
 nople.
 Cant. l. 1.
 c. 10 et 11.

Toute l'assemblée admira la magnanimité du jeune prince, qui montrait encore tant d'intérêt pour son aïeul, dans un temps où il en était traité si indignement. Synadène, qui avait voulu qu'on fit arrêter l'empereur, et Syrghianne qu'on lui ôtât la vie, le félicitèrent encore plus que les autres. Ils louèrent avec emphase son bon naturel, et sa piété filiale qui ne pouvait manquer, disaient-ils, de lui mériter les bénédictions du ciel et la protection du souverain maître

des empires. Après ces compliments, on examina si le jeune Andronic et ceux de son parti pouvaient, sans exposer leurs personnes, rester plus long-temps à Constantinople. Il fut généralement reconnu qu'ils y couraient tous le plus grand risque, et qu'il fallait en sortir au plus tôt. On agita ensuite s'il ne convenait pas d'emmener l'impératrice, femme du jeune Andronic : cette princesse était alors enceinte. Cantacuzène opinait pour qu'on ne l'exposât point, dans l'état où elle se trouvait, aux incommodités d'une fuite précipitée. Lorsque chacun eut dit son sentiment, et exposé ses raisons, le jeune empereur résuma tous les avis, les discuta avec beaucoup de sagesse, et ne put s'empêcher de reconnaître qu'il serait prudent de se mettre en sûreté. On croyait en conséquence qu'il allait embrasser ce dernier parti; mais on fut fort étonné, lorsqu'on l'entendit conclure qu'il fallait attendre que le péril fût devenu encore plus pressant. Il se flattait toujours que son aïeul changerait de dispositions à son égard. Personne n'osa le contredire; il fut donc arrêté que Syrgianne s'en retournerait dans son gouvernement de Thrace, et que les autres resteraient à Constantinople.

Les plus sages d'entre les courtisans voyaient avec chagrin la division régner dans la famille impériale. Michel Tornice, grand-connétable, et Théodore Métochite, grand-logothète, qui ne s'était point encore déclaré contre le jeune Andronic, comme il fit par la suite, ne cessaient de représenter à l'empereur les troubles qui ne manqueraient pas de s'élever dans l'état, et les calamités qui allaient fondre sur la nation, s'il exécutait le projet d'arracher à son petit-fils

LIT.
Tornice et
Métochite
parlent
en faveur du
jeune
prince.
Cant. l. 1.
c. 11.

la couronne, pour la mettre sur la tête d'un bâtard. Mais leurs remontrances n'étaient point écoutées, et *c'était*, dit Cantacuzène, *la même chose que s'ils eussent fait bouillir des pierres*. Cependant Andronic avait pour ces deux officiers la plus grande déférence. Métochite surtout jouissait, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, de toute sa confiance; il l'avait méritée par un talent particulier, dont ce prince superstitieux faisait grand cas. Métochite se piquait d'être astrologue. L'empereur s'enfermait souvent avec ce ministre; pour feuilleter ensemble de vieux livres remplis de caractères bizarres et de prédictions conçues en termes vagues et équivoques. Une aventure fort étrange donna lieu alors à Métochite de déployer toutes les ressources de son art.

LX.
Prétendu
hennisse-
ment d'un
cheval en
peinture.
Nic. Greg. l.
8. c. 5.
D'Oultrem.
Const. Bel-
gica l. 5.
sect. 3.
Id. de excid.
Græc. lib.
singul. sect.
2.

Une nuit on crut entendre, à deux différentes reprises, un hennissement extraordinaire. L'empereur ordonne aussitôt de faire des informations pour savoir d'où part ce bruit singulier. On lui rapporte qu'il ne peut venir que du cheval d'une image de saint George, peinte sur la muraille d'une chapelle de Notre-Dame-des-Victoires, bâtie dans l'intérieur du palais. Cette image était le chef-d'œuvre d'un artiste célèbre, et les Grècs l'avaient en grande vénération. L'empereur envoie consulter sur l'heure son oracle ordinaire. Métochite fait dire à son maître que ce présage lui promet qu'il sortira victorieux de quelque combat contre les ennemis de l'Empire. Andronic, peu satisfait de cette réponse, dépêche à son devin un second message pour lui observer que, lorsque les Latins possédaient Constantinople, le cheval de saint George s'était déjà fait entendre; que Baudouin en avait été

fort alarmé, ce prodige lui ayant paru l'annonce de quelque grand malheur, et qu'en effet l'événement avait prouvé qu'il ne s'était pas trompé, puisque Michel Paléologue l'avait dépouillé de l'empire et chassé, avec tous les Français, de la capitale. Métochite, qui ne savait trop que répliquer, dit à l'officier : *Retournez-vous-en, et faites savoir à l'empereur que demain matin j'irai moi-même lui porter la réponse qu'il attend.* A peine le jour parut, que le grand-logothète s'empressa de se rendre au palais. Andronic conféra long-temps avec lui en secret, et sans doute que Métochite ne put soutenir l'interprétation favorable qu'il avait donnée d'abord du hennissement du cheval de saint George. Il sortit de l'appartement de l'empereur, le visage pâle et défait, portant sur tout son extérieur les signes de la plus profonde douleur. On ne rapporte de pareilles inepties que pour faire connaître le génie de la nation grecque, et la faiblesse, ou plutôt l'imbécillité de ceux qui la gouvernaient alors.

LIVRE CVII.

1. Jugement du jeune Andronic résolu. II. Les partisans de l'accusé se rendent en armes autour du palais. III. Andronic se recommande à ses amis. IV. Il est accusé par son aïeul. V. Il se défend. VI. Colère de l'empereur, qui reproche à son petit-fils de n'être pas chrétien. VII. Effrayé par la présence des conjurés, il offre au jeune prince sa grace. VIII. Réponse d'Andronic. IX. Cette altercation finit par une réconciliation subite. X. Réflexions sur le récit de cet événement. XI. Le jeune Andronic refuse d'abandonner ses partisans. XII. L'empereur projette d'éloigner de son petit-fils Cantacuzène et Synadène. XIII. Le jeune Andronic se sauve de Constantinople. XIV. Tagaris dissuade l'empereur de le faire poursuivre. XV. Le parti du jeune prince se fortifie. XVI. L'empereur envoie demander la paix. XVII. Les troupes du jeune Andronic veulent marcher vers Constantinople. XVIII. Embarras de ce prince, qui n'est pas de cet avis. XIX. Il fait un nouvel effort pour gagner ses soldats. XX. Cantacuzène vient en vain à l'appui des raisons de son maître. XXI. Andronic, forcé de conduire son armée vers la capitale, avertit son aïeul. XXII. L'empereur effrayé offre de se faire moine. XXIII. Le petit-fils se contente d'un apanage. XXIV. Le vieux Andronic loue son désintéressement. XXV. Il se fâche sous un prétexte frivole. XXVI. Syrgianne excite l'empereur à recommencer la guerre. XXVII. Le jeune Andronic se met en campagne. XXVIII. Ses troupes demandent la paix. XXIX. Le prince va lui-même la solliciter. XXX. Maladie et chagrin du jeune Andronic. XXXI. Mort d'Urosc, crâle de Servie. XXXII. Le jeune

Andronic prend d'assaut la ville d'Apres. xxxiii. Clémence du vainqueur. xxxiv. Il poursuit ses conquêtes. xxxv. Pardon accordé à Paléologue, grand-stratopédarque. xxxvi. Constantin prisonnier de son neveu. xxxvii. Victoire du jeune Andronic. xxxviii. L'empereur demande humblement la paix. xxxix. Son petit-fils propose de lui rendre toute l'autorité. xl. Cantacuzène appuie sa résolution. xli. L'armée s'y soumet avec peine. xlii. Conditions du nouveau traité. xliii. Entrevue des deux princes. xliv. Incursions des Bulgares. xlv. Ils sont défaits par le jeune Andronic. xlvi. Nouvelles intrigues de Syrghiane. xlvii. Il est condamné à une prison perpétuelle. xlviii. La guerre avec les Bulgares recommence. xlix. Le jeune Andronic lève le siège de Philippopolis. l. Cette ville est prise par Théodore de Brienne. li. Boésilas, allié du jeune Andronic, est mort. lii. Isaac patriarche. liii. Alexis Philanthropène rappelé. liv. Contestation sur la fête de Pâque. lv. Le roi des Bulgares refuse le duel proposé par le jeune Andronic. lvi. Paix avec les Bulgares. lvii. Défaite des Tartares.

ANDRONIC II.

L'ANIMOSITÉ du vieux Andronic contre son petit-fils, loin de s'affaiblir, croissait de jour en jour. Il en était si fort dominé, qu'il ne pouvait la vaincre, et quelquefois on l'entendait disputer avec sa conscience et s'écrier : *Faut-il que la haine triomphe toujours de la nature!* Cédant à cette malheureuse passion, il résolut de faire juger le jeune Andronic dans une assemblée des prélats et des grands officiers de l'Empire, et de le condamner ensuite à une prison perpétuelle. Ce

AN 1321.

I.
Jugement du
jeune
Andronic
résolu.
Cant. l. i. c.
11 et 12.
Nic. Greg. l.
8. c. 5.

projet devait s'exécuter quelques jours avant le carême. Métochité lui représenta qu'il serait dangereux de procéder au jugement de son petit-fils pendant le carnaval, dans un temps où les esprits, échauffés par le plaisir et par les vapeurs du vin, pourraient se porter à la révolte; qu'il devait craindre que le peuple ne se déclarât contre lui en faveur du jeune prince. Andronic approuva cet avis, et remit l'affaire au dimanche qui précède celui des Rameaux, lequel tombait cette année le 5 avril.

II.
Les parti-
sans de
l'accusé se
rendent en
armes
autour du
palais.
Cant. I. 1.
c. 12, 13.
Nic. Greg. I.
8. c. 6.

Ce jour, il fait dire à son petit-fils de se rendre sur-le-champ au palais, où il l'attendait. Cet ordre donne de l'inquiétude au jeune prince; il questionne l'envoyé de son aïeul. Cet officier lui répond qu'il ne sait point au juste quelle peut être l'intention de l'empereur; mais qu'il soupçonne que ce prince le mande pour lui faire subir un interrogatoire sur divers chefs d'accusation, et qu'il lui conseille de bien méditer ses moyens de défense. Aussitôt le jeune prince envoie avertir ses amis et ses partisans de venir le trouver. Le grand-domestique était alors absent; il n'y eut que le protostrator qui se rendit auprès de sa personne. Andronic lui fait part et du message qu'il vient de recevoir, et de la résolution où il est d'obéir aux ordres de l'empereur, s'estimant heureux de ce qu'il allait manifester son innocence devant un tribunal composé des hommes les plus éclairés de la nation, et forcer enfin son aïeul à lui rendre justice. Synadène représente à Andronic qu'il a trop de confiance; qu'il ne doit pas courir les hasards d'un pareil jugement; qu'il lui sera difficile d'échapper à la condamnation, devant avoir son aïeul pour juge et partie.

Tandis qu'ils conférèrent ensemble, arrive un second officier pour presser Andronic de venir. Le protostrator ne le perdit point de vue et le suivit jusqu'aux portes du palais. Cantacuzène, de retour chez lui, apprend ce qui se passe et vient en diligence se réunir à Synadène, qu'il est fort étonné de trouver seul; il lui en fait des reproches. Synadène lui dit que d'abord il était venu avec plusieurs de ses gens, mais qu'ensuite il les avait renvoyés de peur de donner de l'ombrage. Le grand-domestique, après lui avoir fait sentir l'imprudence de cette conduite dans une circonstance si critique, part et revient aussitôt, accompagné de ses domestiques, de ceux de Synadène et de plusieurs des officiers du jeune Andronic. En un instant, le palais se trouva environné de trois cents hommes bien armés et en état de faire un coup de main, s'il était nécessaire. Nicéphore prétend que les conjurés devaient, dans le cas où l'on userait de quelque violence envers le jeune Andronic, poignarder le vieux empereur sur son trône et y placer leur maître. Cantacuzène, au contraire, assure que leur projet était seulement d'enlever le jeune Andronic, de se réfugier ensuite dans le temple de Sainte-Sophie, et d'envoyer de cet asile des députés à l'empereur pour capituler avec lui, ne doutant pas que la crainte ne le déterminât à ne rien refuser de ce qu'on lui demanderait; il ajoute que leur intention était, supposé que ce prince se rendit trop difficile, de forcer une des portes de la ville du côté de la mer, et de se sauver tous en Thrace où ils trouveraient Syrghianne prêt à les recevoir. Deux Génois qui étaient venus, suivant l'usage, pour faire leur cour à l'empereur, avertis par Canta-

cuzène du danger où se trouvait le jeune Andronic, entrèrent aussi dans le complot. Ils allèrent sur le champ préparer quelques galères pour favoriser la fuite du jeune prince et de ses amis.

III.
Andronic
se
recom-
mande à ses
amis.
Cant. l. I. c.
13.

Il y avait déjà quelques heures qu'Andronic était arrivé au palais, attendant avec impatience le moment auquel l'empereur le ferait comparaître. Il sortit sous quelque prétexte et vint trouver le grand-domestique et le protostrator. Il les interrogea sur les mesures qu'ils avaient prises, et il parut satisfait de leurs réponses. Ces trois amis s'entretenaient encore ensemble, lorsque l'eunuque Michel Callicrinite vint tout en larmes annoncer au prince que l'instant fatal était arrivé; que l'empereur l'attendait pour lui faire son procès. Andronic répondit à l'eunuque : *Que la volonté du Seigneur soit faite ! Retournez-vous-en, et allez dire à mon grand-père que je vais me rendre à ses ordres.* Puis se tournant vers Cantacuzène et le protostrator, il leur adressa ces paroles : « Amis, « voici le moment de me donner des preuves de votre « attachement. Voici l'occasion de signaler votre pru- « dence et votre courage, de vous couvrir d'une « gloire immortelle, en défendant généreusement votre « vie et la mienne, ou en mourant tous, s'il le faut, « au lit d'honneur. Je pars pour être jugé. Si je « triomphe de mes ennemis, si j'échappe au malheur « dont je suis menacé, j'en bénirai la divine Provi- « dence. A tout événement, je vous dis le dernier « adieu. Pour vous, montrez-vous toujours dignes du « nom que vous portez, et faites ce que la noblesse « de votre naissance doit vous inspirer. » Le grand-domestique et Synadène lui promirent de ne pas souf-

frir qu'on lui fit la moindre violence, et lui jurèrent de donner leur vie pour sa défense. Après s'être embrassés mutuellement, ils s'avancèrent avec intrépidité vers le lieu où le jeune Andronic devait être jugé.

La salle du conseil s'étant ouverte, ce prince y entra, et ses amis restèrent dehors. L'empereur était assis sur son trône. Le patriarche Gerasime siégeait à côté de lui; ensuite Théolepte, évêque de Philadelphie. Métrochite et Constantin Acropolite, tous deux grands-logothètes, et Nicéphore Chumne¹, garde du Caniclée, étaient aussi du nombre des juges. On fit asseoir le jeune prince sur une sellette. L'assemblée ayant gardé pendant quelque temps un grave et majestueux silence, l'empereur prit la parole, et dit : *Seigneur patriarche, et vous tous qui êtes ici présents, cet homme, en montrant son petit-fils, cet homme est d'une humeur dure et intraitable; c'est un arrogant qui me résiste sans cesse; il n'écoute que ses passions, et n'a aucun égard à mes volontés; c'est pourquoi....* A ce mot fatal, qui annonçait qu'il allait prononcer une sen-

IV.
Il est accusé
par son
aïeul.
Cant. I. r.
c. 13, 14.
Nic. Greg. I.
8. c. 6.

¹ M. Boissonnade a inséré dans le tome I de ses *Anecdota græca*, p. 282—293, une monodie de Théodore Hyrtacène sur Nicéphore Chumne. Nic. Grégoras et Cantacuzène, cités par le savant helléniste, s'accordent à faire de ce personnage le plus bel éloge.

On a de Théodore Chumne plusieurs morceaux d'éloquence et de littérature sacrée, insérés dans les tomes I et II des *Anecdota*, etc., et d'autres encore inédits, dans les manuscrits de la Bibliothèque royale. Quelques-uns ont été publiés par

Creuzer, et je citerai ici plusieurs morceaux à peu près historiques : l'un renfermant des consolations à sa fille Irène sur son veuvage, après la mort du prince Jean despote, en 1304 : on a vu, l. CIV, § 27, qu'il était mort sans postérité; veuve à seize ans, Irène se fit religieuse, sous le nom d'Eulogie. L'autre discours, adressé à l'empereur, est relatif à la mort du même prince Jean. Tous les deux sont en bon style, et contiennent peu de formes de basse grécité. Ibid. 293—312.—B.

tence de condamnation, le jeune Andronic l'arrêta, et lui demanda respectueusement la permission de parler. Le vieux Andronic n'ayant osé la lui refuser, il s'exprima ainsi :

v.
Il se défend.
Cant. l. 1.
c. 14.

« Dieu m'est témoin que je n'ai à me reprocher au-
« cun des crimes dont on m'accuse. Je l'ai déjà fait
« dire à Votre Majesté par le vertueux Joseph, et je le
« répète aujourd'hui avec serment, oui, je suis inno-
« cent des accusations dont on veut me charger. Je
« conviens que je ne suis pas tout-à-fait sans reproche
« à votre égard. J'ai eu tort, sans doute, de m'aban-
« donner au plaisir de la chasse, puisque vous le
« trouviez mauvais. Je n'aurais pas dû monter si sou-
« vent à cheval, ni me livrer, comme j'ai fait quel-
« quefois, sans votre permission, et même contre vos
« ordres, à d'autres divertissements semblables. Je re-
« gardais comme très-indifférentes toutes ces actions
« qui vous paraissent si criminelles. Persuadé qu'elles
« ne pouvaient me mériter aucune espèce de blâme,
« je ne cessais de dire à ceux qui m'en parlaient, que
« l'unique objet de mes vœux était que vous me nom-
« massiez des juges pour examiner ma conduite. Je
« croyais que c'était le véritable moyen de vous con-
« vaincre de mon innocence, de vous faire revenir de
« vos préventions contre moi, et enfin de calmer cette
« terrible colère qui n'a cessé de croître, surtout depuis
« la mort de mon père. Mes amis me disaient que je
« me flattais d'une vaine espérance, et qu'il fallait que
« j'eusse bien peu d'expérience pour m'imaginer que
« je serais jugé suivant les règles de l'équité, puisque
« je devais avoir pour juge mon propre accusateur. Je
« refusais de les croire; mais ce qui se passe maintenant

« ne me convainc que trop qu'ils ne se trompaient pas.
 « Ce vil siège, sur lequel je suis assis, n'est-il pas lui-
 « même une preuve que vous m'avez condamné d'a-
 « vance? Devais-je m'attendre à un traitement si igno-
 « minieux et si cruel? Comment les entrailles d'un
 « père ont-elles pu s'endurcir au point de refuser à
 « son fils la liberté de se défendre! Si vous ne voulez
 « pas entendre ma justification de ma propre bouche,
 « au moins suspendez, seigneur, votre jugement, jus-
 « qu'à ce que des hommes sages et sans passion aient
 « examiné, avec impartialité, si les crimes dont on me
 « noircit sont réels. S'ils me trouvent coupable, qu'ils
 « me fassent conduire à la mort, j'y consens; si, au con-
 « traire, ils me jugent innocent, ainsi que je l'espère,
 « et que vous devez le désirer vous-même, je demande
 « que vous me traitiez comme j'ai droit de l'attendre
 « d'un père et d'un souverain équitable. »

Ce discours, loin de désarmer la colère du vieux Andronic, ne fit que l'irriter davantage. Il dit avec emportement à son petit-fils, *qu'il ne croyait pas qu'il fût chrétien*. Le jeune Andronic ne put entendre ces paroles de sang-froid, il répondit avec vivacité :
 « Quoique les crimes que vous m'imputez soient déjà
 « très-graves, si vous y en ajoutiez d'autres plus graves
 « encore, je pourrais peut-être vous entendre en si-
 « lence. Mais me retrancher du nombre des chrétiens,
 « quoique le divin Sauveur, qui m'a aimé jusqu'à ré-
 « pandre son sang pour moi, m'ait mis au nombre de
 « ses enfants, c'est un outrage que je ne puis ni ne
 « dois souffrir de qui que ce soit. Au reste, pourquoi
 « tous ces débats? Si vous voulez rendre contre moi
 « un jugement, conformez-vous aux lois de l'équité ;

VI.
 Colère de
 l'empereur,
 qui
 reproche à
 son petit-fils
 de n'être pas
 chrétien.
 Cant. I. 1. c.

« si votre volonté est que je sois condamné sans être
 « jugé, contentez-vous, faites-moi mener à l'échafaud.
 « Je recevrai la mort, en vous rendant mille actions de
 « grâces de ce que vous m'aurez procuré l'avantage
 « d'avoir autant de témoins de votre injustice, qu'il
 « y a d'illustres personnages dans cette auguste as-
 « semblée. »

VII.
 Effrayé par
 la présence
 des
 conjurés, il
 offre au
 jeune prince
 sa grace.
 Cant. I. r. c.
 15.

Le grand-domestique et le protostrator, qui étaient à la porte, ayant entendu le vieux empereur élever la voix, et parler avec colère, crurent que leur jeune maître était en danger ; aussitôt ils s'avancent pour aller à son secours. Quelques officiers du palais s'étant aperçus de ce mouvement, vinrent leur dire que les deux empereurs traitant ensemble d'affaires secrètes, il ne convenait pas qu'ils fussent si près d'eux, et leur signifièrent en même temps qu'ils eussent à se retirer dans le vestibule. Cantacuzène et Synadène ne répondent à cet ordre que par des regards menaçants. Alors l'un de ces officiers se détache, entre dans la salle, et dit au vieux empereur qu'il prît garde à ce qu'il allait faire ; qu'il y avait à la porte même du conseil des gens disposés à tout oser en faveur de son petit-fils. A cette nouvelle, Andronic est saisi de frayeur, il descend précipitamment de son trône, et se retire au fond du palais. Il fait appeler Métochite, et, après avoir conféré long-temps avec ce ministre, il le charge d'aller dire de sa part à son petit-fils qu'il le tient pour coupable de tous les crimes qu'il lui a reprochés, mais qu'il veut bien lui accorder sa grâce ; à condition toutefois qu'il promettra avec serment sur les évangiles et sur les saintes images, de persévérer dans la foi de Jésus-Christ, de ne tramer aucune con-

spiration contre lui, de révéler ses complices, et enfin de ne jamais prendre la fuite.

Le jeune prince répondit d'abord que si l'on doutait qu'il fût chrétien, il était inutile d'exiger de lui qu'il fit serment de l'être, sur les monuments de notre foi, puisque s'il avait eu le malheur de renoncer à la religion du Sauveur, il ne se ferait aucun scrupule de jurer sur des choses pour lesquelles il n'aurait aucun respect; qu'ainsi cette proposition était absurde en elle-même, et de plus injurieuse pour lui, n'ayant donné dans aucun temps occasion de suspecter sa croyance; puis il protesta avec fermeté qu'il était chrétien et orthodoxe. « En second lieu, continua-t-il, je
 « n'ai jamais rien dit, ni pensé, qui fût contraire aux
 « intérêts de mon aïeul; j'en prends à témoin le sou-
 « verain maître du ciel et de la terre, et je promets
 « que je ne m'écarterai jamais du respect que je lui
 « dois; c'est un serment que je fais volontiers. Quant
 « au troisième article, puis-je l'accorder? Mon père
 « sait bien que, dans l'état de détresse et d'abandon où
 « il me laisse, je n'ai pas assez de fortune pour me
 « faire des créatures, et me gagner des partisans: si
 « des personnes, même du nombre de celles qui tien-
 « nent un rang distingué dans l'état, sont venues m'of-
 « frir leurs services, si elles ont montré qu'elles s'in-
 « téressaient à mes malheurs, dois-je reconnaître leur
 « affection pour moi par la plus lâche de toutes les
 « perfidies; dois-je les livrer à la colère de mon aïeul?
 « D'ailleurs, je déclare que mes amis ne m'ont jamais
 « donné aucun mauvais conseil, qu'ils m'ont toujours
 « exhorté à vivre en paix avec l'empereur, mon sei-
 « gneur et mon maître, à ne jamais m'écarter de mon

viii.
 Réponse
 d'Andronic.
 Cant. l. i. c.
 15.

« devoir. » Sans doute qu'il n'entendait parler ici, ni de Syrghianne, ni de Synadène, ni d'Apocauque. « En-
 « fin, ajouta ce jeune prince, mon père veut que je
 « m'engage à ne jamais prendre la fuite ; je jure au
 « contraire, par le grand maître de l'univers, que si
 « j'apprends qu'on médite contre moi quelque projet
 « funeste, je m'enfuirai de toutes mes forces. »

IX.
 Cette alter-
 cation finit
 par une
 réconcilia-
 tion subite.
 Cant. I. I. c.
 16.

L'empereur, qui était venu écouter à la porte, ne put retenir sa fureur ; il parut tout à coup, et s'écria : *Tu veux donc t'enfuir ; je saurai bien t'en empêcher ; je te ferai mettre aux fers, et te réduirai à la condition d'un vil esclave, pour la rançon duquel je ne voudrais pas donner trois oboles.* Puis, adressant la parole à ceux qui composaient l'assemblée : *Vous voyez comment il prouve lui-même que j'ai raison de dire que c'est un insolent, un rebelle à mes volontés.* Le jeune prince répondit avec douceur : *Je ne suis ni un insolent, ni un rebelle ; mais je regarde comme un châtiment dû à la multitude de mes péchés que vous ayez de moi cette opinion. Dieu, à qui rien n'est caché, sait que je n'ai commis aucune faute qui puisse vous irriter si fort contre moi. Mais, que je sois innocent ou coupable, je vous prie de me pardonner, je veux mourir à vos genoux.* En même temps il se prosterna pour lui baiser les pieds. Le vieux Andronic fit tout ce qu'il put pour l'écarter, il le repoussa rudement, et le prit même par les cheveux pour l'empêcher de baisser la tête jusqu'à terre ; mais le jeune prince, surmontant et les efforts de son aïeul et la douleur, vint à bout de lui toucher le pied avec la bouche. Alors Andronic, qui avait résisté jusqu'alors aux sentiments de la nature, céda à l'étiquette ; il re-

leva le jeune prince, et le baisa sur les yeux. C'était un usage établi que lorsqu'un parent de l'empereur, ou quelque personnage distingué par sa naissance ou par ses dignités, lui avait baisé le pied, le prince ne pouvait se dispenser de lui rendre son baiser au visage. Quoique celui qu'il donna en cette occasion à son petit-fils ne fût que de pure cérémonie, la plupart de ceux qui étaient présents, et entre autres le patriarche Gerasime, l'interprétèrent favorablement. Ils voulurent bien le regarder comme la marque d'une sincère réconciliation entre les deux empereurs; ils en témoignèrent leur joie avec transport. La suite fit voir qu'ils s'étaient trop flattés.

C'est ainsi que Cantacuzène raconte cet événement. Comme il était témoin et même acteur dans cette scène, il semble que son récit doit mériter toute créance. Cependant on n'est pas peu surpris de voir qu'il ne soit fait mention, ni dans les reproches du vieux Andronic à son petit-fils, ni dans les excuses de ce prince, de la faute la plus capitale dont ce dernier s'était rendu coupable. À entendre le jeune Andronic, son plus grand crime était de s'être livré avec passion au plaisir de la chasse et à l'exercice du cheval. Est-il possible que son grand-père, qui s'emporte contre lui jusqu'à l'indécence, ait eu la patience d'entendre ce langage un peu trop hypocrite, sans lui rappeler le meurtre de son frère; qui avait fait verser tant de larmes dans la famille impériale, et avait même précipité son père au tombeau? Cette réticence est inconcevable! Dira-t-on, pour excuser Andronic, qu'il n'avait point commandé de tuer son frère, et que si Manuel expira sous les coups de ses satellites, ce fut

^{x.}
Réflexions
sur le récit
de cet
événement.
Nic. Greg. l.
8. c. 7, 8
et 9.

par une de ces méprises malheureuses, dont on ne voit que trop d'exemples et qu'on ne peut imputer à personne? Mais, quel droit ce jeune débauché avait-il de faire égorgér un citoyen? Sa qualité de prince du sang et même celle d'empereur ne pouvaient l'y autoriser. Le glaive de la justice est le seul dont il soit permis à un souverain de se servir pour trancher les jours d'un sujet punissable. D'ailleurs, celui à la vie duquel Andronic en voulait, était-il si coupable envers sa personne? Lorsqu'un prince ne rougit pas de descendre de son rang, et d'entrer en concurrence avec des libertins, pour la possession de quelqu'une de ces misérables victimes de l'incontinence publique; doit-il avoir plus de privilège que le dernier d'entre eux? Ce n'est point en répandant le sang d'un rival qu'il lui faut triompher; c'est en employant, comme les autres, les moyens dont on s'est servi de tout temps pour s'assurer ces honteuses conquêtes. Qu'on juge maintenant si le jeune Andronic était aussi innocent qu'il le prétendait, ou que le grand-domestique nous le représente. Cantacuzène avait conçu pour lui la plus tendre amitié, et il soutenait ses intérêts avec le plus grand zèle : il ne serait donc pas étonnant qu'il eût trahi quelquefois en sa faveur les devoirs d'un historien. Ainsi je crois qu'il est sage de rabattre un peu du bien qu'il dit de ce prince, comme on doit se défier de tout le mal dont le charge Nicéphore Grégoras; car ce dernier était dévoué au vieux empereur, autant que Cantacuzène l'était au jeune. De là vient le peu d'accord qui se trouve entre leurs écrits; mais la partialité de Nicéphore Grégoras n'est point rachetée, si cependant ce défaut peut l'être, par les

mêmes qualités. Cantacuzène est simple et noble dans son récit; il détaille les faits et les accompagne, quand il n'a pas sans doute intérêt de les supprimer, de toutes leurs circonstances. Il expose en politique les causes qui ont fait naître les événements, et il attache toujours. La narration de Grégoras, au contraire, est sèche, mesquine, rétrécie. Il tronque les faits, ou bien il les raconte d'un ton passionné. C'est un bel esprit, qui ne cherche qu'à briller par des réflexions ingénieuses, subtiles, et qui sont communément fausses. Souvent, à l'occasion d'un fait assez peu important, il débite de longues tirades d'une morale triviale et ennuyeuse. Cantacuzène, à l'exemple de César, ne parle de lui-même qu'en troisième personne. Nicéphore Grégoras, au contraire, n'emploie jamais que la première : plein de vanité et de jactance, à l'en croire, l'empereur ne cessait de l'admirer, ce prince trouvait dans les agréments de son esprit et dans les charmes de sa conversation un adoucissement à ses chagrins. Si Andronic comblait Grégoras de compliments, celui-ci les lui payait bien par ses basses adulations. Nous avons de ce sophiste deux panégyriques qu'il osa lui prononcer en face, et dans lesquels on voit régner la flatterie la plus servile. Il a eu soin d'insérer ces ridicules déclamations dans son ouvrage; elles n'en font pas le plus bel ornement. Enfin, en lisant Nicéphore Grégoras, il ne faut pas oublier qu'il ne mérite d'autre confiance que celle qu'on peut accorder à ces plumes domestiques qui écrivent l'histoire sous les yeux de leurs maîtres.

Après cette digression, reprenons le fil de notre histoire. La paix paraissait rétablie entre les deux em-

xi.
Le jeune
Andronic re-

fuse d'aban-
donner ses
partisans.
Cant. l. 1. c.
15, 17.

pereurs. Il restait pourtant une difficulté qui embarrassait le jeune Andronic. Son aïeul refusait toujours de pardonner à ceux qui avaient suivi son parti. Le jeune Andronic était incapable de ces lâches procédés dont on ne trouve que trop d'exemples dans les annales de toutes les nations. Combien de princes, après s'être engagés témérairement dans des entreprises contraires aux vues du gouvernement, ont ensuite fait leur paix en sacrifiant leurs partisans à la vengeance du ministère! Combien sont venus jouir des faveurs et des plaisirs de la cour, avec laquelle ils s'étaient réconciliés, dans le temps même que leurs amis expiaient sur l'échafaud leurs propres fautes! Le jeune Andronic, plus généreux, ne cessait de s'intéresser au sort de ceux qui l'avaient aidé de leurs services. Il voulait que l'empereur promît avec serment de ne les point inquiéter. Métochite, grand-logothète, à qui il proposa de faire de sa part cette demande à son aïeul, refusa de se charger de sa commission. Il trouvait que les prétentions de ce prince choquaient la saine politique, et renversaient l'ordre de la subordination. *Il est étrange, disait-il, d'exiger qu'un maître fasse serment à ses esclaves, ce serait le soumettre lui-même à ceux qui lui doivent obéissance.* Le jeune Andronic n'eut pas de peine à réfuter de pareils discours. Il lui rappela l'exemple de plusieurs empereurs qui n'avaient pas refusé, dans des circonstances pareilles, de s'engager sous le sceau du serment à être fidèles aux engagements qu'ils prenaient avec des particuliers; il cita entre autres Michel Paléologue son bisaïeul, qui, retiré en Perse pour éviter les effets de la colère de Vatace, ne voulut revenir qu'après

que cet empereur eut juré solennellement qu'il lui accordait l'impunité. Toutes ces raisons ne purent persuader Métochite. Ce ministre, trop imbu des maximes du despotisme, ne concevait pas qu'il pût exister entre un prince et un sujet d'autre engagement que celui d'une autorité absolue, d'une part, et d'une servitude rampante, de l'autre.

Ce refus inspira des défiances au jeune Andronic, et il ne fut pas long-temps à s'apercevoir que son aïeul n'avait point en effet changé de sentiment à son égard. Le vieux Andronic voyant son premier projet manqué, dressa de nouvelles batteries. Il crut qu'il viendrait plus aisément à bout de perdre son petit-fils, s'il éloignait de lui ses plus fidèles amis. Cantacuzène reçut de la cour une dépêche, qui lui enjoignait de se rendre sans délai dans le Péloponèse, pour y résider en qualité de gouverneur. Il ne lui fut pas difficile de deviner le motif de cet ordre; il fit tout ce qu'il put pour l'é luder. Il supplia l'empereur de le dispenser d'aller dans un pays dont le nom seul lui rappelait le souvenir du plus triste événement qui lui fût jamais arrivé, la perte de son père, mort dans ce même gouvernement. Andronic raila Cantacuzène sur sa faiblesse, et voulut bien se contenter de cette excuse dont il soupçonnait la véritable raison. Cantacuzène n'y gagna rien; l'empereur lui fit dire que, puisqu'il refusait le gouvernement du Péloponèse, il irait en Thessalie, où la présence d'un officier aussi prudent et aussi habile que lui, devenait nécessaire pour s'opposer aux entreprises des Catalans. En effet, la grande compagnie, depuis qu'elle s'était mise en possession du duché d'Athènes, n'avait cessé de faire la guerre à ses voi-

XII.
L'empereur
projette
d'éloigner
de son petit-
fils
Cantacu-
zène et
Synadène.
Cant. l. 1. c.
16, 17, 18.
Nic. Greg. l.
7. c 13.
Histoire de
Constant.
Duc. l. 7.
n° 18.

sins, et de chercher à agrandir le cercle de son premier établissement. Elle venait d'envahir Néopatra et une partie des états qu'avait possédés Jean Ducas, despote et prince de Thessalie, gendre de l'empereur. Ducas étant mort sans enfants, Andronic prétendait recueillir seul cet héritage, comme un fief réversible à sa couronne. En choisissant Cantacuzène pour aller arracher aux Catalans leur nouvelle conquête, c'était se procurer un prétexte de l'écarter honnêtement de la personne de son petit-fils. Le grand-domestique n'osa refuser de partir pour cette expédition; mais il représenta à l'empereur qu'il ne pouvait paraître en Thessalie, pour y combattre des ennemis aussi formidables que les Catalans, sans être pourvu de bonnes troupes et de beaucoup d'argent. Il comptait que cette demande déconcerterait l'empereur, et qu'elle le dégoûterait de son dessein; ou que s'il la lui accordait, alors il pourrait gagner du temps et profiter des retards qu'occasionnent toujours des préparatifs de guerre, pour prendre des mesures avec le jeune Andronic sur l'état de leurs affaires. Rien ne lui fut refusé. Andronic commanda plusieurs corps de milice pour aller servir sous ses ordres, et lui fit compter cinquante mille besants ou écus d'or. Cantacuzène, qui n'avait nulle envie d'exécuter les intentions du prince, se dispensa de prendre cette somme; il prétexta que parmi les troupes nommées pour le suivre, il y avait une compagnie extrêmement fatiguée, qu'il fallait la laisser se reposer pendant quelques jours, et qu'en partant pour venir le joindre, on la chargerait de cet argent, dont une partie lui serait nécessaire pour sa propre subsistance. Il ne voulait pas qu'on l'accusât

d'avoir abusé de la bonne foi de l'empereur, pour lui surprendre ces deniers. Une pareille délicatesse lui fit dans la suite beaucoup d'honneur, et parut un prodige de désintéressement chez une nation où personne ne se faisait scrupule de voler le trésor public. Au reste l'empereur, en accordant à Cantacuzène tout ce qu'il souhaitait, exigea de lui, pour prix de sa complaisance, qu'il sortît de Constantinople dans cinq jours au plus tard. Le protostrator Synadène fut rétabli dans son ancien gouvernement de Prièpe, avec injonction de s'y rendre au plus tôt.

De pareils ordres, donnés si précipitamment aux deux personnages les plus attachés aux intérêts du jeune Andronic, parurent d'un mauvais augure; ils firent présumer que le vieux Andronic méditait quelque projet qui pourrait être funeste à son petit-fils et à ceux de son parti. Ces soupçons ne tardèrent pas à se convertir en certitude. Le jeune prince apprit bientôt par un billet écrit d'une main inconnue, et ensuite de la bouche même du patriarche Gerasime, que son aïeul avait intention de le faire arrêter. Ce prélat, convaincu de l'injustice du grand-père, favorisait secrètement le petit-fils. Sur l'avis de Gerasime, le grand-domestique et le protostrator convinrent entre eux de ne point s'éloigner de la personne de leur jeune maître, qu'il n'eût quitté Constantinople; aussitôt ils mandent à Syrghianne de s'approcher avec des troupes, pour protéger sa fuite. Le grand-domestique usa auprès du vieux Andronic de tant de défaites, qu'il ne partit que le jeudi-saint. Il s'arrêta à quelque distance de la ville, dans un endroit qu'il avait indiqué à Andronic et à Synadène, et où il devait les attendre. Le

XIII.
Le jeune
Andronic se
sauve
de Constan-
tinople.
Cant. I. r. c.
17, 18.
Nic. Grég. I.
8. c. 6.
Outrem. de
excid. Græc.
lib. singul.
c. 4.
Fleury, I.
83. art. 26.
Oriens
Christ.

dix-neuvième jour d'avril, la nuit du dimanche au lundi de Pâque, Andronic sortit de Constantinople avant le lever de l'aurore, par la porte Gyrolimne. Comme il était accompagné de ses domestiques, d'une meute de chiens et d'une grande quantité d'oiseaux de fauconnerie, on s'imagina qu'il allait, suivant sa coutume, faire une partie de chasse. Il se rendit en peu d'heures au lieu du rendez-vous; il y trouva ses amis, et prit avec eux la route d'Andrinople où il arriva le lendemain. Les habitants le reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive.

XIV.
Tagaris dis-
sade
l'empereur
de le faire
poursuivre.
Cant. I. 1. c.
18.

L'empereur, instruit du départ de son petit-fils qu'il aurait dû prévoir, en fut très-alarmé. Il mande Manuel Tagaris, grand-stratopédarque, personnage recommandable par ses talents militaires. « Mon petit-fils, lui dit-il, a pris la fuite cette nuit; on ne sait pas trop où il est allé : partez, et ramenez-le moi pieds et mains liées. Faites-vous accompagner d'un nombre de gens suffisant pour arrêter tous les fuyards qui sont à sa suite. Lorsque vous les aurez trouvés, vous vous saisirez de leurs personnes, et vous les conduirez ici. Vous n'avez qu'à paraître, et je vous réponds que, loin de se mettre en défense, ils n'oseront seulement pas vous regarder en face. » Tagaris, qui avait plus d'expérience que son maître, ne fut pas de son avis. Il lui représenta que la commission dont il le chargeait, était plus difficile qu'il ne se l'imaginait. « L'empereur votre petit-fils, lui répondit-il, ainsi que ses partisans, n'ont point quitté Constantinople sans savoir à quoi se montent les troupes que vous êtes en état d'envoyer contre eux; sans connaître ce qu'elles peuvent faire, et

« combien elles sont peu disciplinées. Jamais ils n'au-
 « raient eu la témérité de s'engager dans une pareille
 « démarche, s'ils ne se croyaient pas capables de leur
 « tenir tête. Leur est-il possible de se dissimuler que
 « s'ils tombent entre nos mains, un traitement mille
 « fois pire que la mort les attend? ils se défendront
 « en désespérés. Or c'est être insensé que de vouloir
 « se mesurer à forces égales avec des gens déterminés
 « à périr plutôt que de se rendre. Il faut, pour rem-
 « porter la victoire sur de tels hommes, les surpasser
 « en nombre et les égaler en bravoure. Or sommes-
 « nous sûrs d'avoir de notre côté ces avantages?
 « D'abord nous ignorons si le jeune prince a peu ou
 « beaucoup de partisans. Eh! qui vous répondra,
 « seigneur, que les troupes impériales n'ont pas autant
 « d'affection pour lui que pour Votre Majesté? D'ail-
 « leurs, comme il est parti, ainsi que ses amis, long-
 « temps avant le jour, ils ont déjà beaucoup d'avance
 « sur nous, ils auront le temps de se mettre en sûreté
 « avant que nous puissions les atteindre, et même de
 « se préparer à nous bien recevoir. Alors nous cour-
 « rons les risques, ou de nous en revenir sans avoir
 « pu les joindre, ce qui équivaldrait presque à une dé-
 « faite, ou d'être vaincus, si nous en venons aux mains
 « avec eux. C'est pourquoi je pense qu'il faut renoncer
 « au projet de les poursuivre et leur faire la guerre
 « sur un autre plan. »

L'empereur se rendit à ces raisons. Il se contenta
 pour le moment d'exiger de ses sujets un nouveau ser-
 ment, par lequel ils promettaient de lui demeurer fi-
 dèles, et de ne pas suivre le parti d'*Andronic Pa-*
léologue. C'est ainsi qu'il appelait son petit-fils, vol-

xv.
 Le parti du
 jeune
 prince se
 fortifie.
 Cant. l. 1. c.
 19.
 Nic. Greg. l.
 8. c. 6.

lant faire entendre par là qu'il ne le regardait plus comme empereur, mais comme ennemi de la patrie. Ce serment n'empêcha cependant pas un grand nombre d'officiers des troupes impériales et plusieurs membres des plus qualifiés du sénat de sortir de Constantinople pour aller se ranger auprès du jeune Andronic. Les habitants des autres villes suivirent l'exemple de ceux de la capitale, de sorte que le jeune prince se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse. A peine avait-on pris les armes, et déjà on commençait à ressentir tous les maux inséparables des guerres civiles. Il se forma des bandes de brigands, qui se mirent à piller les citoyens sans distinction d'amis ou d'ennemis. Ils en voulaient surtout aux receveurs des deniers publics, ils enlevaient l'argent de leur caisse. Plusieurs de ces dépositaires infidèles profitèrent de l'occasion pour supposer qu'on les avait volés, et s'attribuèrent le produit de leur recette. Les particuliers qui avaient des inimitiés les uns contre les autres, se faisaient mutuellement une guerre cruelle. Les maisons étaient pillées ou brûlées, les terres ravagées, les arbres arrachés, les moissons incendiées, les troupeaux dispersés, emmenés ou massacrés; tout était en combustion. Dans cette extrémité, le vieux empereur eut recours aux armes spirituelles. Il fit assembler tous les évêques résidant alors à Constantinople, et leur enjoignit d'excommunier ceux qui troublaient l'état, ou qui s'étaient déclarés pour son petit-fils. Le patriarche Gerasime étant mort la nuit même que le jeune Andronic avait pris la fuite, n'eut point de part à cet anathème, qui d'ailleurs n'effraya personne. Les désordres continuèrent, et le parti du jeune Andronic, loin de s'al-

faiblir, se fortifiait toujours de plus en plus; on venait en foule se ranger sous ses drapeaux.

Cette désertion générale acheva de jeter le vieux Andronic dans la consternation; il ne vit plus d'autre ressource que de tenter la voie de l'accommodement. Il députa vers son petit-fils, Théolepte, évêque de Philadelphie, et Callicrinite, premier cétonite, pour lui offrir la paix et lui promettre par écrit l'exécution de tout ce qu'il voudrait exiger. Ils furent accompagnés de la mère de Syrghianne, laquelle parla à son fils comme autrefois Volumnia à Coriolan, et le conjura dans les termes les plus touchants d'avoir pitié de sa patrie. Le jeune prince était occupé à faire la revue de ses troupes, hors des portes d'Andrinople, lorsque les envoyés arrivèrent. Aussitôt ils s'approchent, et lui exposent le sujet de leur mission. Les soldats, qui les entendent parler de paix, les entourent, tirent leurs épées et menacent de les tuer. Callicrinite, frappé de terreur, tombe aux pieds de l'empereur et embrasse ses genoux. Théolepte plus courageux ne se déconcerta pas, il s'exprima avec un sang-froid et une dignité qui le firent admirer de ceux même qui paraissaient les plus échauffés. Lorsque les murmures furent calmés, Andronic prit les ambassadeurs en particulier. Il protesta encore devant eux de son innocence; puis il leur dit qu'il souhaitait ardemment faire la paix avec son père, et recouvrer ses bonnes grâces, mais que ses troupes étaient trop animées pour qu'il osât dans ce moment conclure aucun traité avec l'empereur; qu'au reste, puisqu'il connaissait les intentions de son aïeul, il ne négligerait rien pour qu'elles fussent remplies, et qu'il espérait de faire avant peu quelque chose qui

XVI.
L'empereur
œuvre de-
mander
la paix.
Cant. l. 1. c.
19.
Nic. Greg. l.
2. c. 6.

lui serait agréable. Les ambassadeurs, de retour à Constantinople, rendirent compte à l'empereur de leur message. Andronic n'entendit pas sans inquiétude ce qu'ils lui racontèrent de l'attachement des soldats pour son petit-fils, et de leur opposition à la paix. Mais la réponse favorable du jeune prince le rassura un peu.

XVII.
Les troupes
du jeune
Andronic
veulent mar-
cher vers
Constanti-
nople.
Cent. I. r. c.
20.

Le lendemain du départ des ambassadeurs, le jeune Andronic assembla son armée, et se plaignit de l'indécence avec laquelle les troupes s'étaient conduites envers les envoyés de son grand-père. Il dit qu'il voulait bien pardonner aux auteurs de ce désordre, mais que dorénavant il punirait avec sévérité ceux qui tomberaient dans de pareilles fautes. Il exposa ensuite en peu de mots le sujet sur lequel il s'agissait de délibérer. *Mon aïeul, dit-il, m'a fait savoir qu'il désirait la paix, et m'a promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderons ; que chacun dise maintenant son avis.* Aussitôt il s'éleva de toutes parts un cri général : *Il n'y a point lieu à délibérer, nous ne voulons point de paix. Si votre aïeul est dans la disposition d'accorder tout ce qu'on voudra lui commander, qu'il abdique la couronne et qu'il aille vivre en particulier où il lui plaira ; pour vous, prince, prenez les rênes de l'empire, et soyez notre souverain. S'il refuse de se soumettre à cette proposition, il faut marcher vers Constantinople. Les habitants, n'en doutez pas, sortiront en foule pour venir au-devant de nous, et s'empresseront de nous ouvrir les portes. Si vous êtes de cet avis, hâtons-nous de l'exécuter ; si au contraire vous le désapprouvez, dites-nous-le sans détour, afin que chacun de nous avise aux moyens de pourvoir à sa sûreté.*

Ces propos hardis firent juger à l'empereur que les esprits étaient encore trop échauffés, et par conséquent peu capables de sentir les raisons qu'il pourrait leur alléguer pour les faire changer de sentiment. Il y avait dans son armée beaucoup de Latins et même d'Allemands, commandés par des officiers de leur nation. C'étaient ces étrangers surtout qui montraient le plus d'empêchement. D'ailleurs il ne pouvait guère se faire comprendre par des gens qui n'entendaient pas sa langue. Il se contenta donc de les remercier de leur zèle pour ses intérêts, et de leur représenter que l'affaire dont il s'agissait méritait qu'on y pensât plus sérieusement avant de prendre un dernier parti; qu'ainsi il remettait l'assemblée au jour suivant.

Lorsque tout le monde fut retiré, il prit en particulier les chefs de son conseil, et les consulta sur ce qu'il était à propos de faire. Syrghianne approuva fort l'impatience des gens de guerre pour aller combattre le vieux empereur. Le protostrator et le grand-domestique déclarèrent qu'ils pensaient comme lui. Le jeune prince ne s'en tint pas là; il passa encore toute la nuit à discourir avec Cantacuzène sur cet objet. Plus l'un et l'autre y réfléchissaient, plus ils trouvaient raisonnable la résolution de l'armée; mais en même temps ils observaient qu'on ne pourrait aller attaquer Constantinople sans exposer la vie du vieux empereur. Or ils voulaient toujours sauver les apparences et ne jamais manquer au système qu'ils s'étaient fait, de paraître traiter ce prince avec tous les égards et les ménagements possibles.

Le lendemain, le jeune Andronic ne trouva pas ses soldats plus disposés à entrer dans ses vues que la

XVIII.
Embarras
de ce prince
qui n'est
pas de cet
avis.
Cant. l. 1.
c. 20.

XIX.
Il fait un
nouvel

effort pour
gagner ses
sudds.
Cant. l. i. c.
20, 21.

veille. Tous répondent qu'ils persistent dans leur premier sentiment, et conjurent l'empereur de leur permettre de marcher vers la capitale. Andronic, après quelques moments de silence, prend la parole, et dit qu'à la vérité toutes les villes de Thrace jusqu'à Christopolis se sont déclarées pour lui; que tous les gens de guerre qui servaient dans ces places sont venus se ranger sous ses étendards, mais qu'il n'en est pas de même des villes situées depuis Christopolis jusqu'à l'Acaruanie et la Dalmatie; que les nombreuses et fortes garnisons qui les défendent ne lui ont encore donné aucun signe de bonne volonté; qu'il n'est point sans inquiétude sur leur compte; qu'il serait imprudent de marcher à Constantinople et de laisser derrière soi des ennemis si redoutables; il ajouta que son intention était, avant tout, d'aller les engager ou les contraindre de s'unir à lui; qu'alors son armée, renforcée par leur jonction, s'avancerait avec plus de sûreté vers la capitale de l'Empire, et en ferait plus aisément la conquête. Toutes ces raisons ne furent point écoutées. Les troupes demandèrent à grands cris que sur-le-champ on les menât droit à Constantinople, répondant du succès; elles promirent qu'elles l'emporteraient, et dirent que refuser de prendre ce parti, c'était vouloir prolonger à plaisir la guerre, tandis que cette expédition suffirait seule pour la terminer. Elles sommèrent ensuite le grand-domestique de s'expliquer, ne doutant point qu'il ne fût aussi de leur avis.

xx.
Cantacuzène
vient en vain
à l'appui
des ruiques
1322
maître.

Cantacuzène, contre leur attente, ne parla que pour appuyer le sentiment de son jeune maître. Il donna plus de développement à ses raisons, et y en ajouta encore d'autres. Il avança que la prise de Con-

Constantinople n'était point aussi aisée qu'on se l'imaginait; qu'il serait dangereux d'échouer devant cette place, parce qu'alors l'armée du jeune Andronic courrait risque d'être attaquée, d'un côté par les troupes impériales qui servaient en Asie, et d'un autre par celles d'Occident, « Nos alliés, ajouta-t-il, voyant notre parti « ruiné, ne manqueront pas de nous abandonner, et « peut-être se tourneront-ils contre nous. D'ailleurs « croyons-nous n'avoir rien à craindre du crâle de « Serbie et du roi des Bulgares? Ces princes sont, il « est vrai, en mésintelligence avec le vieux empereur, « mais qui sait s'ils ne se raccommoient pas, et s'ils « ne nous feront pas ensuite une guerre cruelle? Lais- « sons donc pour le présent Constantinople, et avan- « çons-nous vers l'occident, nous n'y trouverons au- « cune résistance. Les esprits, dans cette contrée, sont « naturellement portés à la révolte et amateurs de la « nouveauté. Dès que nous paraîtrons, ces peuples « courront d'eux-mêmes au-devant de nous. Lorsque « nous nous serons assurés de l'occident, et que notre « armée se trouvera augmentée par les renforts qu'elle « recevra journellement de ces cantons, nous mar- « cherons vers Constantinople. Si elle nous ouvre ses « portes, nous nous en féliciterons; si elle se défend, « nous la tiendrons investie assez long-temps pour que « la famine la force de se rendre, sans craindre qu'on « nous en fasse lever le siège. » Les officiers et l'armée, tout en approuvant ces raisons, ne se départirent pas de leur premier projet, et demandèrent avec impatience qu'on les menât vers Constantinople.

Le jeune Andronic, désespérant de vaincre l'opiniâtreté de ses troupes, céda enfin à leurs instances; mais

Cant. 1: 1;
4. 27.

XXI.
Andronic,
forcé de

conduire son
armée
vers la capi-
tale, avertit
son aïeul.
Cant. l. 1.
c. 21.

toujours inquiet pour la conservation des jours de son aïeul, il l'avertit de se tenir sur ses gardes, par une lettre conçue en ces termes : « Divin empereur, je prends encore Dieu à témoin de la sincérité de mes paroles. Non, je ne cesserai de le répéter, je ne me sens coupable d'aucune action qui ait pu m'attirer votre haine. Si je me suis éloigné de vous, ce n'a point été pour former contre votre personne aucun projet, mais uniquement pour éviter le danger dont j'étais moi-même menacé. Maintenant je n'ai plus rien à craindre. C'est vous au contraire qui vous trouvez en péril, contre ma volonté et mon intention. J'ai usé de toutes sortes de moyens pour engager l'armée à se porter du côté de l'occident, il m'a été impossible de la déterminer à prendre ce parti. Je suis forcé de marcher contre vous ; mais pour retarder ma marche et pour vous donner le temps de vous mettre en défense, je supposerai une maladie : fortifiez votre palais, confiez la garde des portes de Constantinople à ceux de vos officiers en qui vous avez le plus de confiance ; donnez-leur un certain nombre de soldats mercenaires et étrangers, bien armés et en état de soutenir les premiers efforts des assaillants. Pour peu qu'ils opposent de résistance, je ferai retirer mes troupes, sous prétexte que la ville est imprenable. Je vous prie de vous fier à mes paroles, et de ne pas regarder cet avis comme venant d'un ennemi : veillez à votre sûreté, car je sais que les habitants de votre capitale me sont tous dévoués, et qu'ils ne demanderont pas mieux que de me recevoir dans leurs murailles, aussitôt que je paraîtrai. » Cet avertissement était sans doute, très-général de la

part d'Andronic, mais en même temps il ne paraît pas trop conforme aux règles ordinaires de la prudence. Cette espèce de jeu politique aurait bien pu lui devenir funeste, et ruiner entièrement ses affaires : en effet, si après avoir feint d'attaquer Constantinople, il eût reculé, comme il annonçait devoir le faire, n'aurait-il pas été à craindre que sa retraite n'eût découragé ses soldats; qu'ils ne l'eussent abandonné ou peut-être même livré au vieux empereur? On sait avec quel ménagement des troupes qui servent dans une guerre civile doivent être traitées, et combien il faut souvent peu de chose pour les déterminer à changer de parti; mais il y a toute apparence que le jeune Andronic, ou plutôt Cantacuzène qui dirigeait toutes ses démarches, comptait assez sur la pusillanimité du vieux empereur, pour être sûr qu'il prendrait l'alarme, et n'oserait pas laisser approcher de Constantinople une armée nombreuse. Andronic ne voulait que mettre son aïeul dans la nécessité de lui accorder ce qu'il désirait, sans paraître lui manquer de respect. Il était bien éloigné de prétendre renouveler ces scènes tragiques, dont cette histoire ne nous a présenté que trop souvent l'affreux tableau, et où l'on a vu tant de fois les droits du sang indignement outragés. Quels qu'aient été les motifs du jeune prince, il n'en est pas moins vrai que son aïeul ne manqua pas, après avoir reçu sa lettre, de faire une démarche qui annonçait l'épouvante.

Cependant le jeune Andronic s'avancait à petites journées vers Constantinople. Dans la route, on lui annonça l'arrivée d'un corps de trois cents hommes que Venceslas, roi de Bulgarie, envoyait; disait-on,

xxxii.
L'empereur
effrayé offre
de se faire
moine.
Cent. l. i.
c. 22.

à son secours, sous les ordres d'un officier nommé Martin. Mais, dans le fait, ces Bulgares n'étaient venus qu'à dessein de l'enlever, comme on l'apprit depuis, et comme ne le manifesta que trop leur retraite précipitée. Le traître Martin, ayant reconnu l'impossibilité d'exécuter sa commission, disparut tout-à-coup avec son monde. Le jeune Andronic, après avoir échappé à ce danger, continuait sa marche. Quelques jours avant la Pentecôte, il vint camper sur le bord du fleuve Mélas. Il y rencontra Eugénie, nièce de l'empereur Michel Paléologue. Cette princesse, quoiqu'elle se fût faite religieuse, n'avait pas sans doute renoncé entièrement aux affaires du siècle. Elle vint de la part de l'empereur, son cousin, remercier le jeune Andronic de ses salutaires avis, et le conjurer d'attendre, pour faire entrer ses troupes dans Constantinople, qu'il eût mis sa vie en sûreté, en se retirant dans un monastère. Le jeune Andronic avait le cœur sensible. Il fut attendri de la résolution que prenait son aïeul, du ton suppliant dont on lui parlait en son nom, et auquel semblaient ajouter encore l'organe, le sexe, la profession même de celle que cet infortuné vieillard avait choisie pour être en cette occasion son ministre. Aussitôt il assemble les chefs et les principaux officiers de son armée, et leur adresse un discours pour leur prouver qu'il ne peut, sans une sorte d'impiété, refuser à son aïeul la paix qu'Eugénie venait lui demander de sa part. Mais il eut soin de leur cacher l'intention que ce prince avait de finir ses jours dans un couvent. Il craignait que ses partisans ne l'obligassent de laisser le vieux Andronic exécuter un projet également avantageux pour eux et pour lui-

même, puisqu'il aurait mis fin à la guerre civile, en lui assurant la couronne. La harangue du jeune prince fit un tel effet sur l'esprit de ceux qui l'entendirent, qu'ils furent tous de son avis.

L'empereur renvoya sur-le-champ Eugénie à son aïeul, avec une missive, dans laquelle il s'excusait d'avoir pris les armes, sur ce qu'il y avait été forcé par la nécessité. Après de grandes protestations d'amour et de respect, il finissait par lui proposer un accommodement à certaines conditions. « Je vous prie seulement, lui disait-il, de m'abandonner les villes, les troupes, et le produit des impôts dans cette étendue de pays qui est comprise entre Sélivrée et Christopolis. Vous vous réserverez Constantinople et son territoire, ainsi que toutes les villes de l'Asie et toutes les îles qui sont encore soumises à l'Empire. Du côté de l'occident, la Macédoine et les autres provinces qui s'étendent depuis Christopolis jusqu'à Durazzo et aux frontières de la Dalmatie, entreront aussi dans votre partage. J'espère qu'un jour viendra qu'il me sera permis de remettre en votre pouvoir ma propre personne et tout ce que je parais m'attribuer aujourd'hui. Mais maintenant je suis obligé de faire violence à mon cœur et d'agir contre mon inclination. » A cet écrit étaient jointes deux copies du traité qu'il adressait à son aïeul. Apocauque fut chargé de les aller porter à Constantinople.

Le vieux Andronic apprenant le succès de l'ambassade d'Eugénie, en fut d'abord tout transporté de joie. Aussitôt il assemble le sénat et tous les prélats, pour leur faire part de la conclusion de la paix; en même temps il enjoignit aux évêques de lever l'excommunica-

XXIII.
Son petit-fils
se
contente
d'un
apanage.
Cant. l. 1.
c. 23.
Nic. Greg. l.
8. c. 6.
Oultrem. de
excid. Græc.
lib. singul.
c. 4.
sect. 2.

XXIV.
Le vieux
Andronic
loue son dés-
intéressement.
Cant. l. 1.
c. 23.

tion qu'ils ont fulminée contre son petit-fils et contre tous ceux de son parti; il déclare ensuite qu'il veut qu'on le reconnaisse pour empereur, et qu'on lui en donne le titre; autant il en a dit de mal, autant il le comble d'éloges. Ce jeune prince, qu'il avait traité comme un criminel d'état, comme un malheureux perdu de débaûche, chargé de forfaits, et digne de l'exécution publique, était devenu tout-à-coup le plus sage, le plus modéré, le plus vertueux de tous les hommes, le plus respectueux de tous les enfants; en un mot, le vieux Andronic ne savait de quelles expressions se servir pour vanter le désintéressement du jeune prince qui, en refusant de consentir à sa retraite, sacrifiait volontairement l'occasion de devenir seul maître de tout l'Empire.

XXV.
Il se fâche
sous un
prétexte fri-
vole.
Cant. l. 1.
c. 23.

Les louanges que l'empereur prodiguait à son petit-fils ne tardèrent pas à faire place à des reproches. Soit que cette âme malade sentît quelque soulagement à se plaindre, soit que ce prince obéît à son penchant naturel, qui le portait toujours à s'occuper de minuties et de vaines formalités dans les négociations même les plus importantes, il trouva mauvais qu'Andronic eût nommé Apocauque pour lui apporter les articles du traité de paix. « C'est, disait-il, un homme de basse naissance, et qui n'était, il n'y a pas encore long-temps, qu'un simple commis. M'étant laissé séduire par les belles promesses de ce misérable, je l'avais mis à la tête de la régie de mes gabelles; mais, infidèle à ses engagements, il dissipa les deniers de la ferme. Je voulus lui faire rendre compte de son administration; comme il se trouvait hors d'état de me satisfaire, il a pris la fuite, et est allé se jeter dans

« le parti de mes ennemis. Voilà cependant le person-
 « nage que mon petit-fils a préféré à tant d'autres pour
 « le charger d'une pareille commission auprès de moi.
 « Non, je ne puis croire qu'il ne l'ait pas fait à dessein
 « de me chagriner. » Eugénie ne négligea rien pour
 chasser de son esprit cette idée fâcheuse, mais elle ne
 put jamais y réussir. Quand cette princesse partit pour
 aller remettre au jeune Andronic la ratification du
 traité, il la fit accompagner de Bardale, son premier
 secrétaire, et de Callicrinite, un de ses chambellans,
 et leur ordonna de porter à son petit-fils ses plaintes
 au sujet d'Apocauque. Le jeune prince répondit qu'il
 n'avait point envoyé cet homme à son aïeul en qua-
 lité d'ambassadeur; que la princesse Eugénie, sa pa-
 rente, était seule revêtue de ce caractère; qu'Apo-
 cauque n'était, dans cette affaire, qu'un courrier ou
 porteur d'actes; que son grand-père savait bien que
 les empereurs avaient coutume de se servir de simples
 particuliers pour remplir ces sortes de fonctions.

Àu commencement de juin de cette année, le jeune
 Andronic revint avec son armée à Andrinople. Il y
 rappela aussi, de la capitale, Irène sa femme. Cette
 princesse, presque aussitôt qu'elle fut arrivée, accoucha
 d'un fils qui ne vécut que huit mois. Quelque temps
 après, le prince son époux se mit en route pour aller
 visiter toutes les villes de sa dépendance, et s'y faire
 reconnaître en qualité d'empereur. Il récompensa par
 des emplois, des pensions, des présents et des hon-
 neurs tous ceux de son parti. La tranquillité paraiss-
 sait parfaitement rétablie, et le jeune Andronic se dis-
 posait à jouir des douceurs de la paix. À peine deux
 mois s'étaient écoulés, qu'il lui vint de Constantinople

XXVI.
 Syrgianne
 excite l'em-
 pereur
 à recom-
 mencer la
 guerre.
 Cant. l. 1.
 c. 24.
 Nic. Greg. l.
 8. c. 11.

des lettres par lesquelles on l'avertissait de se défier de Syrghianne; on l'assurait que ce fourbe traitait secrètement avec la cour, et que l'empereur allait bientôt, à son instigation, reprendre les armes. Le jeune Andronic fit faire des informations; elles ne se trouvèrent que trop conformes aux avis qu'il avait reçus. Syrghianne avait deux raisons pour n'être pas content. Il voyait d'un oeil jaloux Cantacuzène tenir la première place dans la confiance du jeune empereur. D'un autre côté, l'accueil que ce prince, un peu trop disposé à la galanterie, faisait à sa femme, lui déplaisait beaucoup; car cette ame, d'ailleurs si méprisable, n'était pas encore assez dégradée pour vouloir s'élever à la fortune par ces honteuses complaisances qui, dans les cours, ont si bien servi tant d'ambitieux. Le jeune Andronic, ou par un effet de sa bonté naturelle, ou par l'affection qu'il portait à l'épouse de Syrghianne, continua toujours de traiter le mari avec ménagement, et même avec des égards, quoiqu'il eût des preuves convaincantes de sa perfidie. Dans les conversations qu'ils avaient ensemble, il ne lui cachait rien de ce qu'il savait. Plusieurs fois il lui offrit la liberté de le quitter pour passer dans le parti de son aïeul, l'assurant que jamais il ne lui en saurait mauvais gré. Syrghianne, loin de convenir de la vérité des faits, s'efforçait, criait à la calomnie, et niait tout avec impudence. Enfin, malgré ces protestations qui ne troublèrent jamais le jeune prince, il se retira dans son gouvernement de Thrace, et il s'y comporta de manière à ne plus laisser aucun doute sur ses vraies intentions. Au mois de novembre suivant, il se rendit à Constantinople. Sa fuite

fut le signal qui annonçait que la guerre allait recommencer entre l'aïeul et le petit-fils.

Le jeune Andronic assemble aussitôt son armée, et l'instruit de la nécessité où il se trouve de se mettre au plus tôt en état de repousser les attaques de son grand-père qui, au mépris du traité qu'ils venaient de conclure ensemble, se disposait à renouveler la guerre. Ses soldats lui jurèrent un dévouement sans bornes. Le jeune prince, après s'être assuré de la bonne volonté de ses troupes, leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite il fit les préparatifs nécessaires pour entrer en campagne ; il prit aussi, avant son départ, des mesures pour mettre le pays hors d'insulte. Il arrêta qu'en son absence l'impératrice son épouse résiderait à Didymotique, et il confia sa personne aux soins de Théodora Paléologine, mère du grand-domestique. Cette dame était d'une sagesse et d'une prudence consommées ; elle avait des talents au-dessus de ceux de son sexe, et possédait au suprême degré le grand art de la politique. Le jeune prince avait une si haute idée de son mérite, qu'il lui confia la garde de Didymotique. De plus, il voulut que les gouverneurs des autres villes, et tous les officiers chargés du commandement des troupes commises à la défense des provinces de son domaine, ne fissent rien sans prendre ses conseils, et même ses ordres. Après avoir ainsi tout disposé, il rassembla ses troupes, se mit à leur tête et alla, malgré la rigueur du froid, camper devant Héraclée, qui s'était détachée de son obéissance pour se donner au vieux empereur :

XXVII.
Le jeune
Andronic se
met en
campagne.
Cent. I. r. o.
25.

xxviii.
 Ses troupes
 demandent
 la paix.
 Cant. I. 1. c.
 25, 26.

Les fatigues du siège et l'inclémence de la saison découragèrent ses troupes. Autant elles avaient d'abord montré d'ardeur pour la guerre, autant elles paraissaient maintenant soupirer après la paix. Elles envoyèrent même, toutefois avec l'agrément du jeune Andronic, la demander en leur propre nom à l'empereur par une lettre qu'un soldat, nommé Calochérète, fut chargé de lui porter. On insistait dans cette lettre sur la nécessité de rétablir l'union et la concorde dans la famille impériale. On y faisait à l'empereur des reproches de ce que, contre la foi de son serment, il avait rompu les traités, et ne craignait pas de sacrifier à son animosité le salut de ses peuples. Les troupes le priaient d'entrer dans leurs vues pacifiques, mais en même temps elles osaient lui dire : *Si, au contraire, cédant à l'instigation de quelque mauvais démon, ou prêtant l'oreille aux conseils de ces âmes perverses qui se réjouissent de l'infortune des autres et des malheurs publics, vous ne quittez pas les armes, nous jurons, par le nom de Dieu qui voit tout, et qui juge avec une souveraine équité les actions des hommes, que nous combattons contre vous jusqu'au dernier soupir.* Lorsque Calochérète se présenta aux portes du palais, les flatteurs et les courtisans, qui croyaient qu'il était envoyé par le jeune empereur, se mirent à parler de ce prince dans les termes les plus insultants. Il disaient que *si Andronic Paléologue voulait la paix, il fallait qu'il vînt lui-même en posture de suppliant, et chargé de chaînes, la solliciter aux pieds du trône.* Cependant Calochérète, ayant obtenu audience, remit à l'empereur ses dépêches. Andronic, après les avoir lues, dit : *Ils me*

menacent, mais je saurai bien les punir de leur témérité, s'ils osent former quelque entreprise contre moi. Alors Calochérète prit la liberté de lui faire de vive voix des représentations ; puis, se jetant à ses genoux, il le conjura de ne point refuser aux gens de guerre la grace qu'ils lui demandaient. Andronic le releva, le remercia de ses avis, et lui enjoignit de dire à ceux qui l'avaient député, que la manière dont ils se conduisaient envers leur maître étant indécente, il n'avait rien à leur dire ; qu'ils recevraient de lui une réponse quand ils connaîtraient mieux leur devoir.

Calochérète rencontra, en revenant, le jeune Andronic qui, après avoir fait une tentative inutile sur Héraclée, dont Syrghianne s'était emparé, s'avancait vers Constantinople. Ce prince s'arrêta à Rhèges, d'où il députa à son aïeul une nouvelle ambassade, chargée de lui déclarer de sa part qu'il se réunissait à ses soldats pour le supplier de ne pas leur refuser la paix, et d'être persuadé de leur inviolable attachement. Les envoyés, suivant leurs ordres, devaient revenir promptement. Mais le vieux Andronic les retint le plus qu'il put pour gagner du temps. Douze jours s'étaient déjà écoulés, et les ambassadeurs ne reparaissaient pas. Le jeune empereur, ennuyé de les attendre, marcha en avant. Lorsqu'il fut arrivé près de Constantinople, il envoya dire aux sentinelles qui gardaient les murailles, d'avertir l'empereur que son petit-fils, puisqu'il ne lui renvoyait pas ses députés, venait en personne se réconcilier avec lui. On ne répondit aux envoyés du prince que par une grêle de traits qui les força de se retirer. Andronic resta encore trois jours campé dans les environs de Constantinople ; mais les pluies conti-

XXIX.
Le prince va
lui-même
la solliciter.
Cant. l. i. c.
27.
Nic. Greg.
l. 8. c. 11.

nuelles et la rigueur du froid, qui fit même périr quelques-uns de ses soldats, l'obligèrent de revenir à Didymotique, et de mettre ses troupes en quartier d'hiver. Pendant qu'il était sous les murs de Constantinople, il eut le chagrin de voir le frère du crâle de Servie quitter son parti pour embrasser celui de son aïeul. D'un autre côté, Syrghianne fit des courses sur les terres de son domaine, et y remporta plusieurs avantages. Ce traître débaucha Andronic Paléologue, que le jeune empereur avait fait gouverneur de Stéuinaque, de Zépène, et de plusieurs autres places circonvoisines. De plus, il dépêcha un corps de cavalerie et un autre d'infanterie pour se saisir d'Après et de Garelle, et pour empêcher la garnison de Didymotique de faire aucun mouvement. Il prit en personne Redeste par trahison; de là il se répandit dans les campagnes de Bizye, et se rendit maître par capitulation de la ville de Sergence. Il est vrai qu'il échoua devant Sélivrée, mais il emporta le fort de Saccos ou Sacques, situé dans le voisinage de cette dernière ville, et la tint par là dans de continuelles alarmes.

xxx.
Maladie et
chagrin du
jeune
Andronic.
Cant. l. 1.
c. 26, 27.
Nic. Greg. l.
8. c. 11.

Le jeune Andronic, en arrivant à Didymotique, fut attaqué d'une fièvre quotidienne qui se termina au bout de six semaines par une forte hémorrhagie; il rendit du sang par le nez pendant douze jours. Cet accident fut suivi d'une fièvre quarte, qui ne le quitta qu'au bout de onze mois. Il lui en resta un mal de rate et d'entrailles qui, après l'avoir fait souffrir tant qu'il vécut, le conduisit enfin au tombeau. Cette maladie avait été occasionnée par les fatigues de la dernière campagne et par les peines d'esprit dont il était tourmenté. Une nouvelle cause de chagrin vint encore

jetter le trouble dans son ame; il apprit que l'impératrice sa mère avait essuyé depuis peu le traitement le plus indigne. L'empereur, en envoyant le despote Constantin son fils à Thessalonique pour y commander en qualité de gouverneur, lui avait enjoint de se saisir, dès qu'il serait arrivé dans cette ville, de l'impératrice Xéué, veuve de Michel, et par conséquent mère de son petit-fils, puis de la faire conduire sous bonne escorte à Constantinople. Cette princesse, instruite des ordres donnés à son beau-frère, se réfugia dans une église au moment où il se mettait en devoir de les exécuter. S'y étant prosternée devant une image de la Vierge, elle jura qu'elle ne sortirait jamais de ce lieu. Constantin employa d'abord la douceur et les prières pour l'engager à se soumettre : irrité de l'opiniâtreté de son refus, il voulut user de voies de fait pour la contraindre de le suivre; mais ne se trouvant pas assez de force pour vaincre la vigoureuse résistance de cette princesse, il commanda à trois des officiers qui l'accompagnaient de l'arracher de son asile. Ces hommes brutaux exécutèrent leur commission sans aucun respect, ni pour le sexe, ni pour la qualité de la princesse. Après l'avoir traînée avec violence hors de l'église, ils la jetèrent dans un navire, qui fit voile sur-le-champ pour Constantinople.

Simonide, qui avait été obligée de s'en retourner en Servie auprès de son vieux mari, ne tarda pas à en être délivrée; Urosc mourut au mois de novembre de cette année. Quoiqu'il eût épousé une princesse du sang impérial, il n'en était pas mieux disposé pour l'Empire. Il ne prenait intérêt aux affaires des Grecs qu'autant qu'il y trouvait son profit; et il était toujours

xxx.
Mort
d'Urosc,
craie de
Servie.
Duc. Fam.
Bys. p. 288,
289, 290.
Hist. de
Constant.
p. 246, 247.
Pièces justif.

prêt à abandonner leur cause dès qu'on lui proposait quelque parti plus avantageux. Nous l'avons vu entrer dans les complots de l'impératrice Irène sa belle-mère. Lors même qu'il recherchait en mariage la princesse Simonide, il entretenait des intelligences avec les Latins; il promettait de favoriser leur invasion dans l'Empire, parce qu'il espérait avoir part à leurs conquêtes. Il signait en 1308, avec Charles, comte de Valois, un traité par lequel il s'engageait, non-seulement à lui ouvrir un passage à travers ses états pour pénétrer en Grèce, mais encore à lui fournir des troupes pour l'aider dans son expédition. Les historiens lui attribuent quelques bonnes qualités; ils louent la douceur de son caractère, sans doute parce qu'il était un peu moins barbare que la plupart de ceux qui le précédèrent ou le suivirent sur le trône. Les moines de sa communion en firent un saint après sa mort; mais cet honneur lui coûta plus d'argent que de vertu : il ne l'obtint que parce qu'il avait bâti une multitude de monastères, et qu'il les avait richement dotés. On en fait monter le nombre à quarante-huit. Cependant il paraît que ce prince n'était pas trop ferme dans ses principes sur la religion. Il avait promis au pape de se faire catholique; dès qu'il vit que les Français renonçaient à leur entreprise sur Constantinople, et qu'il perdrait par là le prix de sa conversion, il résolut de rester schismatique. Ses mœurs n'étaient pas non plus fort régulières. Le concubinage, la polygamie, l'adultère, et même l'inceste furent des jeux pour ce prétendu saint. Il eut pour successeur Ladislas, fils de son frère Étienne, et par conséquent son neveu. Ladislas ne posséda pas la couronne en

paix; Constantin son frère osa la lui disputer. Il se forma deux partis en Servie; on prit les armes, la guerre civile s'alluma; Ladislas battit son frère, le fit prisonnier, mettre en croix, puis hacher en morceaux. Cette barbarie révolta toute la nation; ce monstre fut chassé du trône, et les Serves appelèrent, pour l'y remplacer, Étienne, fils bâtard d'Urosc, qui vivait alors à Constantinople où son père l'avait relégué. A peine Urosc eut rendu les derniers soupirs, que sa veuve s'empessa de revenir à la cour de l'empereur.

AN 1322.

XXXII.
Le jeune
Andronic
prouvé
d'assaut la
ville
d'Après.
Cent. I. r.
c. 28, 29.

Au commencement du printemps de l'année suivante, le jeune Andronic expédia des ordres dans tous les pays de sa domination, pour enjoindre aux gens de guerre de se rendre avant peu à Didymotique. Ce prince se trouvait dans une position assez critique. Il n'avait point d'argent pour soudoyer son armée, et il ne savait où en prendre. Il n'était plus possible de lever aucun tribut dans ses domaines. Cette fâcheuse position commençait à le jeter dans l'abattement, lorsque Cantacuzène vint ranimer son courage, en lui fournissant, de ses propres deniers, les sommes dont il avait besoin. Le jeune Andronic ouvrit la campagne par le siège d'Après; mais avant les premières attaques, il envoya saluer de sa part les habitants, et leur dire qu'il ne leur en voulait aucunement; que ce n'était point à eux qu'il attribuait leur défection, mais aux traîtres qui les avaient séduits; qu'au reste il était disposé à oublier le passé et à leur rendre même ses bonnes grâces, s'ils voulaient le recevoir dans leur ville. Les assiégés rejetèrent avec mépris et à deux différentes reprises une proposition si obligeante. Ils eurent même l'audace d'écarter à coups de flèche, les en-

voyés du prince. Andronic voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de ces mutins, fit appliquer les échelles aux murailles. Comme ils se reposaient sur la bonté de leurs fortifications et sur leur nombreuse garnison, ils daignèrent à peine faire attention à ces dispositions. Cette aveugle confiance les perdit. Ils furent attaqués avec tant de vigueur, que malgré leur résistance la place fut emportée d'assaut. Le jeune Andronic employa toute son autorité pour empêcher le pillage.

XXXVI.
Clément
du
vainqueur.
Cent. I. r.
a. 29.

Après avoir fait sonner la retraite, le prince donna ordre qu'on lui amenât les prisonniers. Quand ils furent en sa présence, il leur reprocha avec douceur la témérité et l'indécence de la conduite qu'ils avaient tenue à son égard; il leur fit sentir qu'il pourrait user envers eux de tous les droits de la guerre et les traiter à la dernière rigueur, puis il finit par déclarer que non-seulement il leur faisait grace, mais même qu'il leur accordait la liberté ou de s'en retourner chez eux ou de prendre parti dans ses troupes. L'infanterie entra seule à son service; tous ceux qui étaient dans la cavalerie demandèrent la permission de se retirer. Andronic, qui aurait pu ne prendre aucun intérêt à des gens qui lui montraient si peu d'affection, fut encore la générosité de leur distribuer de l'argent pour faire leur voyage. Ce prince ayant remarqué un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants presque nus, parce que, malgré ses défenses, le vainqueur les avait dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, fut touché. Aussitôt il rassembla ses troupes, et leur parla avec tant d'éloquence en faveur de ces malheureux, qu'il n'y eut aucun soldat qui ne s'empressât de leur

donner une partie de son batin. Plusieurs même firent une exacte recherche de ceux qu'ils avaient pillés, et leur restituèrent tous leurs effets, sans en rien retenir.

Andronic, après s'être reposé pendant six jours dans Apres, se porta sur Garelle, qui se rendit à la première sommation. Les habitants de Redeste n'attendirent pas qu'on les attaquât pour se soumettre. Ceux de Sergence suivirent leur exemple. L'empereur dirigea ensuite sa marche vers Sélivrée. Il voulut aller en personne témoigner à cette ville combien il était satisfait de son attachement pour lui; et pendant le séjour qu'il y fit, il s'occupa des moyens de la dédommager des pertes que les troupes de Syrghianne lui avaient fait essuyer pendant le dernier hiver. En passant, il abandonna à la discrétion des valets de l'armée le petit fort de Sacques, pour en punir les habitants qui avaient eu l'audace de lui dire des injures. Sa vengeance fut satisfaite au-delà même de ses désirs. Le feu prit dans la place, et un grand nombre de ceux qu'elle renfermait périrent au milieu des flammes. De Sélivrée, Andronic alla à Cariopolis où il licencia ses troupes avec ordre de revenir à une époque qu'il leur marqua. Il ne retint auprès de sa personne que mille hommes.

Les affaires de ce prince, qui d'abord avaient paru presque désespérées, commençaient à prendre une tournure plus favorable; chaque jour il recevait la nouvelle de quelque événement heureux. Bientôt il eut la satisfaction de voir à ses pieds ce Constantin Paléologue, grand-stratopédarque, qui avait débauché les troupes dont il lui avait donné le commandement. Ce traître ne s'était pas contenté de détacher du parti de

XXXIV.
Il poursuivait
ses
conquêtes.
Cant. I. l. c.
30.

XXXV.
Pardon
accordé à
Paléologue,
grand-stratopédarque.
Cant. I. l. c.
30.

son maître un grand nombre de ses créatures, il avait encore traité avec la dernière rigueur plusieurs de ceux qui étaient demeurés fidèles à ce prince. On distingue dans le nombre des victimes de sa férocité, un pasteur de troupeaux nommé Syrpène. Cet homme, Dace de nation, s'était signalé en diverses circonstances par son zèle pour le service du jeune prince, ce qui l'avait rendu extrêmement odieux au grand-stratopédarque. Paléologue le dépouilla de ses biens, lui enleva sa femme et ses enfants, puis le livra à des bourreaux qui le frappèrent à coups de bâton. Ce supplice, répété plusieurs fois, ne fut pas suffisant pour assouvir la rage de ce barbare : il condamna encore le malheureux Syrpène à être marqué d'un fer chaud à la joue, après lui avoir fait arracher deux dents. Enfin voyant que rien n'était capable de vaincre la généreuse résistance de ce fidèle sujet, il le fit jeter dans un cachot pour y finir ses jours. Syrpène ayant trouvé moyen de briser ses fers, rassemble autour de sa personne une multitude de gens de la campagne, se met à leur tête, et se réunit avec eux aux soldats de Tarcantiote, grand-domestique, chargé de s'opposer aux entreprises de Paléologue. Les habitants des villes qui s'étaient laissé gagner par les insinuations de ce perfide, alarmés des succès de Syrpène, et pressés d'ailleurs par les troupes du jeune Andronic, commencèrent à craindre les suites de leur défection; ils songèrent aux moyens de se réconcilier avec ce prince; ils n'en trouvèrent pas de plus sûr que de livrer Paléologue à sa vengeance. L'ayant donc surpris, ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent sous l'escorte de Syrpène à l'empereur. Le lendemain, Syrpène parut à l'audience du prince,

et témoigna, par ses gestes, qu'il avait quelque chose à dire : Andronic lui permit de parler. Alors s'étant jeté à ses pieds, il lui demanda grâce pour le grand-stratopédarque. Cette démarche généreuse dans un homme de sa condition, et qui portait encore sur son visage les marques de la cruauté de Paléologue, étonna toute l'assemblée, et remplit le jeune empereur d'admiration. La manière dont Syrpane s'exprima émut la sensibilité de ce prince, il lui accorda sa demande : *Si vous, lui dit-il, qui êtes né parmi les barbares et dans un rang obscur, avez cependant l'ame assez grande pour vouloir rendre le bien pour le mal, comment un empereur refuserait-il de pardonner une légère offense ! je lui fais grâce volontiers, à votre prière.* Syrpane insista et supplia l'empereur de conserver au coupable ses charges et ses revenus, ce qui lui fut accordé.

Le même jour Andronic reçut une nouvelle fort intéressante pour lui. Il apprit qu'il y avait eu un combat à Thessalonique entre les deux partis, que les siens étaient demeurés vainqueurs, et que de plus ils s'étaient rendus maîtres de la personne du despote Constantin son oncle, et son rival au trône ; car le vieux empereur projetait alors de mettre la couronne sur la tête de Constantin, avant de la faire passer sur celle de Michel Cathare. Andronic désirait si fort d'avoir son oncle en sa puissance, qu'il avait fait distribuer de tous côtés, et jusque dans le camp de ce prince, des billets par lesquels il promettait de grandes récompenses à ceux qui le lui livreraient. En même temps, plusieurs de ses émissaires répandirent le bruit que le vieux empereur avait perdu la vie à Constantinople,

xxxvi.
Constantin
prisonnier
de son
neveu.
Cant. l. i.
c. 31.
Nic. Greg. l.
8. c. 11.

dans une sédition, et pour qu'on n'en doutât pas, ils montraient des poils blancs que le peuple lui avait, disaient-ils, arraché de la tête et du menton. Peut-être ce dernier stratagème, tout grossier qu'il était, contribua-t-il beaucoup à opérer la révolution qui se fit alors dans ces cantons en faveur du jeune Andronic. Quoi qu'il en soit, le despote fut amené à Didymotique où son neveu l'attendait avec impatience. Constantin, pour éviter la mort, s'était couvert d'un habit de moine; mais les soldats du jeune empereur, sans aucun respect pour son froc, voulurent, dès qu'ils l'aperçurent, se jeter sur lui et le mettre en pièces; ce qu'ils eussent exécuté si son neveu n'eût calmé leur fureur. Constantin n'échappa à la mort que pour essuyer les horreurs d'une affreuse captivité. Les courtisans du jeune prince crurent signaler leur zèle pour leur maître, en livrant cet illustre prisonnier à des satellites insolents, qui, après l'avoir descendu avec un jeune valet au fond d'un puits creusé dans une ancienne carrière, insultaient à son malheur par tous les moyens dont pouvait être capable cette vile espèce d'hommes. L'imagination du lecteur serait révoltée si on lui mettait sous les yeux la peinture des indignités que le prince Constantin eut à souffrir dans cette fosse, où lui et son compagnon ne recevaient leur nourriture qu'au bout d'une corde. Le jeune Andronic avait le cœur trop bon pour permettre que son oncle fût exposé plus long-temps à de pareils outrages. Il ordonna de le transférer dans un lieu plus sain et plus décent, et de l'y traiter avec tous les égards dus à sa qualité. A peu près dans le même temps on vit arriver à Didymotique, pieds et mains liées, Constantin Paléologue, grand-papias, Za-

fidé, et le protallagator Sennachérin; c'étaient eux qui, l'année précédente, avaient arraché avec violence l'impératrice, mère du jeune Andronic, de l'église où elle s'était réfugiée. Toute la vengeance que ce prince tira d'eux fut de faire couper la barbe et les cheveux aux deux derniers, et de les exposer en cet état à la dérision publique, dans la principale place de la ville. Il épargna cet affront à Constantin Paléologue en considération du protostrator Synadène, dont il était parent; il se contenta de le retenir en prison. Dans la suite il lui pardonna ainsi qu'aux deux autres.

Bientôt après, Andronic reçut une députation de la part des habitants de Lemnos, qui avaient abandonné le vieux empereur pour se donner à lui. Ils le priaient d'envoyer dans leur île un officier pour y commander en son nom. Andronic accueillit avec bonté leurs députés, qui s'en retournèrent accompagnés d'un gouverneur nommé par ce prince. Presqu'en même temps il fut informé qu'un gros corps de Turks était venu d'Orient se joindre aux troupes de son aïeul, et que tous ensemble ils s'avançaient pour venir l'attaquer. Aussitôt il monta à cheval, part de Didymotique, et marche en diligence au-devant de l'ennemi dans l'intention de le surprendre. A peine parut-il, que l'armée combinée prit honteusement la fuite; les Turks se sauvèrent d'un côté et les Grecs de l'autre. Andronic se mit à leur poursuite; mais comme ils fuyaient à toutes jambes, il ne fut pas possible de les atteindre. On fit peu de prisonniers. Quelques chariots de bagage seulement tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le jeune empereur, après cet avantage qui ne lui coûta que la peine de se montrer, vint camper aux

XXV.
Victoire du
jeune
Andronic.
Cent. I. 1.
a. 30.

environs de Sélivrée. Les fuyards allèrent se jeter tous dans la capitale et y communiquèrent la terreur panique dont ils étaient frappés. Les Turks demandèrent avec instance des vaisseaux pour s'en retourner sur-le-champ dans leur pays. Le vieux Andronic fit tout ce qu'il put pour les retenir, mais ce fut en vain. Ils déclarèrent qu'ils n'étaient point d'humeur à se laisser enfermer dans Constantinople, parce que leurs forces, réunies à celles des troupes impériales, ne se trouvaient pas suffisantes pour y soutenir un siège. Andronic fut donc forcé de les laisser partir.

XXXVIII.
L'empereur
demande
humblement
la paix.
Cant. l. 1. c.
32.
Outrem de
excid. Græc.
lib. singul.
4. sect. 4.

Ce prince, privé du secours des Turks et effrayé de la défection presque générale de tous ceux sur lesquels il avait cru pouvoir compter, prit le parti de recourir à la paix. Il y fut aussi déterminé par le sens que parut lui présenter un verset sur lequel le hasard l'avait fait tomber à l'ouverture du livre des psaumes. C'était une superstition alors fort en vogue chez les Grecs, et même chez les Latins. Lorsqu'on se trouvait embarrassé pour se décider à l'occasion de quelque grande affaire, on ouvrait l'Écriture-Sainte. Les premières paroles qui frappaient la vue, étaient regardées comme un oracle du ciel. A la faveur d'une interprétation forcée et arbitraire, on ne manquait jamais d'y voir très-clairement énoncé ce qu'on devait faire. C'est ce qui s'appelait alors *consulter le sort des saints*. Le vieux Andronic adressa donc à son petit-fils une lettre conçue dans les termes les plus soumis. Employant, suivant sa coutume, un style mystique et dévot, il y attribuait aux tentations du malin esprit la pensée qu'il avait eue de renouveler la guerre. « Au lieu, » disait-il, de reconnaître par votre conduite à mon

« égard que vous aviez réellement pour moi un tendre
 « attachement et un grand respect; au lieu d'éloigner
 « de ma personne, comme des ennemis dangereux,
 « ceux qui cherchaient à vous perdre dans mon esprit
 « par leurs calomnies, j'ai eu la faiblesse de prêter
 « l'oreille à leurs discours pervers, et sans daigner
 « écouter vos avis, je me suis laissé tromper par leurs
 « artifices. J'ai été assez malheureux pour rallumer le
 « feu de la guerre dans le sein même de la paix. Je
 « reconnais maintenant mon imprudence et j'en fais
 « l'aveu. C'est à vous, mon cher fils, qui êtes doué
 « d'un si bon naturel, et qui conservez toujours tant
 « d'affection pour moi, à chercher les vrais moyens,
 « et de terminer nos différends, et de faire renaître
 « entre nous la concorde. » Le jeune empereur répon-
 dit à Isaac, supérieur des monastères du Mont-Athos,
 qui lui avait apporté cette humble supplique, qu'il
 était disposé à faire tout ce qui pourrait être agréable
 à son aïeul, malgré les mauvais traitements dont il
 l'avait accablé; qu'au reste il fallait qu'il en conférât
 avec son conseil.

Aussitôt le jeune prince mande Cantacuzène, et lui
 fait part de la démarche de son aïeul. Il était toujours
 persuadé qu'il n'y avait d'autre moyen pour se pro-
 curer une paix solide, et pour imposer silence à la
 calomnie, que de remettre entre les mains du vieux
 Andronic, son armée, les villes de son obéissance,
 tout l'Empire et sa personne même. Le grand domes-
 tique approuva sa résolution. Il s'agissait de la faire
 goûter à l'armée, ce qui n'était pas aisé. Le lendemain
 le jeune empereur assemble les chefs et les principaux
 officiers de ses troupes et leur parle en ces termes :

XXXX.
 Son petit-fils
 propose
 de lui rendre
 toute
 l'autorité.
 Cant. l. 1.
 c. 32.

« S'il était quelqu'un que tant d'exemples du passé ne
« pussent convaincre des malheurs qu'entraîne après
« elle la guerre et surtout la guerre civile, qu'il jette
« les yeux sur nous. Depuis que nous avons pris les
« armes les uns contre les autres, l'état n'a-t-il pas
« plus souffert de nos dissensions domestiques que si
« toutes les nations barbares qui nous environnent se
« fussent réunies pour l'attaquer? C'est sans doute
« parce que vous étiez intimement persuadés de cette
« vérité, qu'on vous a vu prendre tous de concert, le
« parti de demander la paix à mon aïeul. C'est aussi
« le même motif qui m'a déterminé à me joindre à
« vous pour lui faire de nouvelles instances. Par un
« effet de la miséricorde divine, il s'est opéré en
« notre faveur un changement si heureux, que ceux
« qui rejetaient avec tant de fierté nos prières, en
« sont réduits aujourd'hui à nous supplier eux-mêmes.
« Loin de nous enorgueillir de notre prospérité, re-
« mercions-en le souverain arbitre des événements.
« Transportons-nous au temps où nous sollicitons la
« paix, et voyons si maintenant il ne nous serait pas
« aussi avantageux de la donner qu'il nous l'aurait été
« alors de la recevoir. » Le grand-domestique, qui
s'était concerté avec Andronic, appuya ses raisons par
un discours étudié, mais qui paraissait naître de l'oc-
casion. Il y fit, à l'exemple de son maître, une peinture
effrayante des calamités qu'entraîne la guerre civile.
Il y représenta deux princes en guerre l'un contre
l'autre, comme deux animaux d'une grandeur et d'une
force extraordinaires, qui ne se battent jamais sans
écraser tout ce qui se rencontre sous leurs pieds; d'où
il concluait qu'il fallait se réconcilier au plus tôt, mais

le faire de manière à prévenir pour la suite toute espèce de rupture. A ces mots le camp retentit d'acclamations; chacun demandait à grands cris la paix, s'imaginant que le jeune empereur et son conseil ne voulaient la conclure qu'aux conditions qu'on assurerait à ce prince la possession irrévocable de cette partie de l'Empire qui lui avait été adjugée par le traité précédent. C'était le sens qu'ils attachaient aux dernières paroles de Cantacuzène. Le jeune empereur les voyant pris en quelque sorte par eux-mêmes, leur dit : *Je sais aussi de votre sentiment*; et pour les disposer à ce qu'il allait ajouter, il insista encore sur les malheurs d'un état déchiré par les guerres intestines; puis il déclara qu'après une mûre délibération, il avait reconnu que pour rétablir la tranquillité dans l'état, il ne fallait pas que l'Empire fût partagé. A ce discours l'assemblée parut frappée d'étonnement, et garda un morne silence. Alors Andronic s'étant tourné vers le grand-domestique, l'interpella de dire son avis sur ce qu'il venait de proposer.

Cantacuzène prenant la parole, dit : « Prince, si
« nous faisons la guerre aux Barbares qui sont nos
« ennemis naturels, nous n'aurions qu'à nous occuper
« des moyens de remporter sur eux la victoire, nous
« chercherions à ravager leurs possessions, à leur ôter
« la vie, ou à les réduire en servitude. Mais puisque
« nous portons les armes non contre des Barbares,
« non contre des chrétiens d'une autre domination,
« mais contre des compatriotes, contre nos parents,
« est-il quelqu'un parmi nous qui ait assez peu la
« crainte de Dieu devant les yeux pour ne pas préférer
« la paix à la guerre? Si l'Empire était partagé entre

XL.
Cantacuzène
appuie sa
résolution.
Cant. I. 1.
c. 32.

« les deux empereurs, de manière que l'un n'eût dans
 « son armée que des soldats tirés de l'Orient, et l'autre
 « dans la sienne que des troupes levées en Occident,
 « la guerre qu'ils se feraient mutuellement ne porterait
 « point un caractère si odieux; si des Grecs donnaient
 « la mort à d'autres Grecs, au moins ne seraient-ils
 « point exposés à tremper leurs mains dans le sang
 « de leurs proches. Maintenant tout est tellement con-
 « fondu, que non-seulement les villes, mais les familles
 « sont divisées et armées contre elles-mêmes; que le
 « frère combat contre son frère, le fils contre son
 « père, l'ami contre son ami; et cela, non pour satis-
 « faire aucune inimitié personnelle, mais pour con-
 « tenter la passion de leurs souverains. Dans une cir-
 « constance si fâcheuse, il arrivera souvent que le
 « vainqueur s'approchant du corps d'un ennemi pour
 « enlever ses dépouilles, reconnaîtra celui de qui il
 « aura reçu la vie, ou à qui il l'aura donnée lui-même;
 « il y reconnaîtra un ami, un frère, un allié, et sera
 « forcé d'arroser de ses larmes ses propres trophées.
 « C'est pourquoi je conclus à ce que nous fassions
 « promptement la paix. Je ne doute pas que ce ne
 « soit aussi l'avis de tous ceux qui m'écoutent. Quant
 « aux moyens de rendre cette paix solide, prince, je
 « n'en connais pas qui soit préférable à celui que vous
 « venez de proposer. Non, il n'en est point qui puisse
 « être plus juste en lui-même, plus utile à l'état, plus
 « glorieux pour votre personne, et plus honorable pour
 « nous tous qui suivons votre parti. »

XLI.
 L'armée s'y
 soumet avec
 peine.

Synadène ne s'attendait pas à une pareille conclu-
 sion, il en témoigna son étonnement; mais il déclara
 qu'il ne voulait pas être d'une opinion différente de

celle du jeune prince qui avait reçu sa foi, ni de celle du grand-domestique, à qui il avait voué un attachement inviolable. Andronic remercia le protostrator, et demanda aux autres leur avis. Tous gardèrent pendant quelques instants le silence, puis ils répondirent d'une commune voix que le prince était le maître de prendre tel parti qu'il jugerait à propos. Cette réponse n'était pas l'expression de leur vrai sentiment. Il est certain que la résolution du jeune empereur leur déplaisait fort, elle renversait les systèmes de fortune que chacun d'eux s'était faits en s'attachant à sa personne. Andronic feignit de croire qu'ils pensaient réellement comme lui, et il congédia l'assemblée. Il employa encore une semaine entière avec le grand-domestique et le protostrator Synadène à faire agréer non-seulement aux officiers, mais même aux simples soldats le projet de paix.

Quand il crut avoir suffisamment pris toutes ses mesures, il donna audience au supérieur des monastères du mont Athos¹, et lui recommanda, en le congédiant, de rendre d'abord compte à son aïeul de l'opposition de ses troupes pour la paix, et des peines qu'il lui en avait coûté pour vaincre leur résistance; puis de lui dire que la dernière fois qu'ils s'étaient

XIII.
Conditions
du nouveau
traité.
Cant. I. 1. c.
33.

¹ Parmi les monastères du mont Athos, il en est un qui fut fondé au huitième siècle par saint Euthymius géorgien, auteur de la traduction des livres saints en langue géorgienne. Son manuscrit autographe existait encore en 1830 dans la bibliothèque du convent, avec celui de la traduction de S. J. Chrysostome et plusieurs autres ouvrages

de spiritualité dans la même langue. Malheureusement il est défendu, sous peine d'excommunication, de laisser sortir ces précieux manuscrits et même d'en donner communication, et ce fut en vain que la société biblique employa à cet égard les plus vives instances. V. le 19^e rapport de la société biblique, publié en 1830. — B.

réconciliés, il avait été obligé, par un motif particulier, de retenir pour son partage tout le pays qui s'étend depuis Sélivrée jusqu'à Christopolis; qu'il sentait maintenant que la possession de ce domaine ne cesserait d'être entre eux une pomme de discorde; que pour lever cette difficulté et fermer enfin la bouche aux calomniateurs, il voulait bien se désister de ses droits, lui faire le sacrifice de tout ce qu'il possédait, et même de sa personne. Il ajouta seulement qu'il priait son grand-père de conserver à ses soldats l'arpent de terre qu'il avait fait distribuer à chacun d'eux, de ne point les priver de l'augmentation de paie qu'il leur avait accordée, de leur faire toucher exactement les sommes d'argent dont il avait promis de les gratifier pour qu'ils consentissent à quitter les armes. Quant à l'entretien de sa propre maison, il laissait son aïeul le maître d'en disposer comme il lui plairait. Il demandait encore que le despote Constantin, son oncle, ne recouvrât pas sitôt sa liberté, pour des raisons dont il se réservait la connaissance; promettant de la lui rendre par la suite, pourvu toutefois que ce prince ne s'éloignât jamais de sa cour. Cette précaution annonçait que le jeune Andronic regardait Constantin comme un rival dont il croyait avoir tout à craindre.

XLIII.
Entrevue des
deux
princes.
Cant. l. i. c.
33, 34, 35.
Nic. Greg. l.
8. c. 11.

L'empereur pouvait à peine croire ce qu'Isaac lui racontait. Il admirait avec transport le désintéressement de son petit-fils, qui lui accordait la paix à des conditions qu'il n'aurait jamais osé espérer. Lorsque cette heureuse nouvelle se fut répandue dans Constantinople, elle y excita une allégresse universelle, qui éclata par des réjouissances publiques. Le vieux Andronic donna sur-le-champ ordre d'équiper deux ga-

lères pour conduire l'impératrice Xéné au jeune Andronic son fils. Il la députa vers ce prince pour l'aller remercier de sa soumission, et en même temps pour recevoir son serment. Andronic, instruit que sa mère était arrivée à Épibate près de Sélivrée, s'empressa de s'y rendre. Il la salua, en l'abordant, avec un grand respect, puis ils se donnèrent mutuellement des marques de tendresse, et pleurèrent ensemble sur la perte qu'ils avaient faite, le jeune prince d'un père, et la princesse d'un mari, car ils ne s'étaient point encore vus depuis la mort de l'empereur Michel. Dès que l'échange des articles du traité fut fait de part et d'autre, le jeune Andronic se mit en route pour aller rendre hommage à son aïeul qui, de son côté, sortit de Constantinople pour venir au-devant de lui. Lorsqu'ils se furent abordés, le jeune Andronic descendit précipitamment de cheval, s'approcha de son aïeul, et lui baisa le pied malgré les efforts de l'empereur pour l'en empêcher; car suivant le cérémonial reçu depuis long-temps à la cour de Constantinople, lorsque deux empereurs venaient à la rencontre l'un de l'autre, tous les officiers de leur suite mettaient pied à terre; le plus jeune des deux se découvrait, saluait l'autre en inclinant profondément la tête, lui touchait de ses lèvres la main droite, et en recevait un baiser au front. Tous les assistants témoins de cette entrevue et de ces marques de respect du jeune Andronic, en furent attendris. Ce prince étant remonté à cheval, se plaça à côté de son aïeul et s'avança avec lui jusqu'aux portes de la capitale. Là, il fit signe à ceux de ses gens de guerre qui le suivaient de s'arrêter; pour lui, il continua sa marche, accompagné seulement de quel-

ques-uns des plus qualifiés de son parti, et il conduisit l'empereur jusqu'au milieu de la grande rue de la ville, puis il prit congé de ce prince, et s'en vint rejoindre ses troupes. Le lendemain il se rendit au palais pour saluer son grand-père. Il y trouva une assemblée brillante et un concours prodigieux de personnes qui étaient venues pour prendre part à la joie qu'inspirait un événement si imprévu. On ne pouvait se lasser d'admirer le jeune Andronic et de le regarder comme l'auteur de la félicité publique. Après être resté quinze jours à la cour et avoir remis à son aïeul toutes les provinces qu'il possédait, il le quitta au commencement du mois d'août, et s'en retourna à Didymotique, où l'impératrice sa femme l'attendait. Le vieux Andronic, devenu maître absolu de tout l'Empire, établit des gouverneurs dans les provinces que son petit-fils venait de lui remettre; il y envoya des gens d'affaires pour régler le traitement des troupes et leur payer leurs pensions, et surtout des traitants pour y lever des impôts.

XLIV.
Incursions
des
Bulgares.
Duc. Famil.
Bysant.
p. 322,
323.

Dans le même temps, Venceslas roi de Bulgarie, qui avait épousé Théodora, sœur du jeune Andronic, mourut de maladie. Il laissa le trône à George Tertère son fils. Les Bulgares, excités par la perfidie de quelques traîtres avec lesquels ils entretenaient des correspondances à Constantinople, firent des courses en Thrace, se jetèrent sur les terres de l'Empire, et s'emparèrent par surprise de Philippopolis. Elle appartenait au jeune Andronic et faisait partie de l'apanage que son grand-père lui avait cédé. C'était une ville forte et bien peuplée, située dans un lieu avantageux, et en état de se défendre long-temps contre

les attaques d'un ennemi même puissant. Elle avait été bâtie par Philippe, père d'Alexandre, et non pas, comme quelques-uns l'ont dit, par Philippe, empereur romain. Les Turks l'appellent aujourd'hui Philibe. Les Bulgares, devenus plus entreprenants par la conquête de cette place, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Andrinople, brûlant et saccageant tout sur leur passage.

A cette nouvelle, Andronic, qui était alors à Didymotique, rassemble un corps de troupes, et se met à la poursuite de ces brigands. Ils les atteignent sur les frontières de leur pays, les attaque, en tue un grand nombre, s'empare de leur bagage et s'en revient chargé de butin. Il jugea qu'il ne fallait pas s'en tenir à cette expédition, mais tirer des Bulgares une vengeance plus signalée. Il résolut donc d'aller porter la guerre dans le sein même de leur pays. Il lève une armée nombreuse et la conduit en Bulgarie. Elle y fit un dégât horrible, et regagna ensuite ses foyers, pliant sous les dépouilles de l'ennemi, et chassant devant elle une immense quantité de bestiaux. Andronic, après cette heureuse campagne, prit la route de la capitale, et alla se réjouir avec son aïeul de ses succès. C'était la première fois qu'il s'était mesuré avec les Bulgares.

En arrivant à la cour, il apprit que Syrgianne était en prison. Cet ambitieux avait prévu que le rétablissement de la paix entre les deux empereurs allait rendre inutiles ses pernicieux talents. Le chagrin qu'il en conçut était si vif qu'il ne pouvait s'empêcher de le manifester en toute occasion. Il recherchait tous ceux qu'il soupçonnait d'être mécontents du gouvernement; il se plaignait amèrement en leur présence des deux

XLV.
Ils sont
défaits par
le jeune
Andronic.
Cant. l. i. c.
35.
Duo. Fam.
Bysant.
p. 323.

An 1323.
XLVI.
Nouvelle
intrigue de
Syrgianne.
Cant. l. i. c.
35.
Nic. Greg.
l. 8. c. 12.

Andronic; il les accusait de n'avoir payé que d'ingratitude ce qu'il avait fait pour eux. Il disait qu'ils ne méritaient point d'avoir des serviteurs fidèles. Enfin il eut pouvoir s'ouvrir avec confiance à Asan, surnommé Andronic, s'imaginant qu'il devait être plus indisposé que personne contre la cour. Asan Andronic commandait dans le Péloponnèse; lorsque les deux empereurs se faisaient la guerre. Le jeune prince l'avait chassé de son gouvernement, et le vieux, auprès duquel il s'était réfugié, ne lui avait accordé aucun dédommagement, quoiqu'il pût prétendre à toutes sortes de places, soit par ses talents et ses services, soit par sa naissance; car il était fils de Jean Asan, ex-roi des Bulgares, et despote de Romanie. Asan avait appris à l'école des Grecs l'art de dissimuler et de feindre. Il fit semblant d'être dans les mêmes dispositions que Syrghianne, et il tenait son même langage. Cependant il ne perdait aucune de ses paroles. Dans le fond, Asan n'avait jamais aimé Syrghianne; il détestait son ambition et ne pouvait, surtout, lui pardonner la haine qu'il avait jurée au grand-domestique, son gendre. Cantacuzène n'avait jamais négligé son beau-père, quoiqu'il suivit le parti du vieux Andronic; il lui écrivait même souvent depuis son infortune, et lui faisait espérer pour la suite un meilleur sort.

xvii.
Il est
condamné à
une prison
perpétuelle.

Lorsqu'Asan eut tiré de Syrghianne son secret, il alla trouver le vieux empereur, et lui dit: *Prince, si vous ne faites arrêter Syrghianne, il vous ôtera la vie au premier moment; le traître en veut à votre personne et à votre couronne.* A l'instant Syrghianne est jeté dans les fers. Il était si abhorré du peuple, qu'au premier bruit de sa détention la multitude se porta en

foule dans sa maison, la mit au pillage, et la détruisit jusque dans ses fondements. Le vieux Andronic résolut de lui faire son procès pendant que son petit-fils était à Constantinople. Dans ce dessein, il convoque l'assemblée des grands de l'Empire, et vient y prendre place environné des principaux officiers du palais, et accompagné du jeune prince, qu'il fait asseoir à côté de son trône, puis il ordonne qu'on amène Syrghianne. Dès qu'il parut, il s'éleva des gens qui l'accusèrent d'avoir conspiré contre la vie de l'empereur pour s'emparer de la couronne. Mais ils ne pouvaient le prouver légalement. C'étaient de simples dénonciations, qui n'avaient point assez de poids pour le faire condamner. L'accusé se défendit avec beaucoup d'assurance. Au reste ses défenses, qui consistaient à nier tout ce qu'on avançait contre lui, ne prouvaient pas non plus son innocence. Après d'assez longues contestations entre les accusateurs et l'accusé, le vieux empereur pria le jeune Andronic de dire son avis. Ce prince s'en excusa sur ce qu'ayant à se plaindre de la trahison de Syrghianne, il ne pouvait avoir part à son jugement. Le vieux empereur fut moins délicat. Il trouva Syrghianne suffisamment convaincu, et le condamna en conséquence à finir ses jours dans une prison, étroitement enchaîné à un poteau.

George Tertère, ou Tertère II, ne siégea pas longtemps sur le trône de Bulgarie; la mort l'enleva peu de temps après qu'il y fut monté. Il eut à peine rendu les derniers soupirs, que toutes les villes situées depuis Mésembrie jusqu'à Stilbné se soumirent de plein gré à l'empereur. Il se forma alors en Bulgarie deux factions. Les grands du pays, et la majeure partie de la

XLVIII.
La guerre
avec les
Bulgares
recom-
mence.
Cant. I. r. c.
36.
Duc. Fam.
Bys. p. 323.

nation, voyant Tertère décédé sans enfants, décernèrent la couronne à Michel, gouverneur de Vidène, fils de Strascimire, seigneur distingué par sa naissance. Ils le conduisirent à Ternove, et l'y installèrent dans le palais des rois avec le cérémonial accoutumé. Quelques Bulgares se déclarèrent pour Boësilas, frère de Tertère, qui vivait à Constantinople. Boësilas se mit en campagne, et réduisit sous son obéissance tout le pays situé entre Stilbné et Copsis. Après cette conquête, il demanda à l'empereur la permission de prendre le titre de despote de Bulgarie, offrant de se reconnaître pour vassal de l'Empire. Son intention était de s'assurer, par cette démarche, la protection des armes impériales contre Michel Strascimire. Tandis que Boësilas, revêtu de sa nouvelle dignité, poursuivait ses opérations en Bulgarie, le jeune Andronic, de son côté, tâchait de reconquérir sur les Bulgares plusieurs villes que Tertère avait enlevées aux Grecs pendant les derniers troubles. Ce ne fut pas sans peine qu'il s'en remit en possession. Quelques-unes lui opposèrent une résistance vigoureuse; et il échoua devant Philippopolis en Thrace.

XLIX.
Le jeune
Andronic
lève le siège
de
Philippo-
polis.
Cant. I. 1. c.
36.

Cette ville, déjà très-forte par elle-même, l'était devenue encore davantage par les nouveaux travaux que Tertère y avait fait faire depuis qu'il s'en était rendu maître. De plus, elle était défendue par mille hommes de cavalerie et deux mille d'infanterie. Ces troupes avaient à leur tête quatre officiers aussi expérimentés que courageux. Dans le nombre, on distinguait un Russe nommé Iwan. Ces braves gens résolurent de défendre la ville, dont on leur avait confié la garde, jusqu'à la dernière extrémité. Le jeune Andronic était

depuis quatre mois devant cette place, et, malgré la vigueur et la continuité de ses attaques, le siège n'avancait pas. Ce prince pensait même déjà à se retirer, lorsqu'un Allemand vint lui proposer un moyen qui, disait-il, forcerait infailliblement les assiégés de se rendre. Andronic accueillit son projet avec empressement. En conséquence cet ingénieur fit construire en bois une grosse tour élevée de cinq étages. Quand elle fut prête, on plaça sur chaque plancher huit soldats armés d'arcs et de flèches, et cent hommes furent commandés pour la faire mouvoir sur des roues, sans qu'on pût découvrir ni eux ni leurs manœuvres. En effet on vit cet énorme bâtiment s'avancer comme un grand animal qui paraissait marcher de lui-même. Dès qu'il fut à une certaine distance, les archers commencèrent à tirer sur ceux qui défendaient la ville. Ils décochaient leurs traits avec tant de violence qu'aucune arme défensive ne pouvait y résister. Les boucliers, les cuirasses, les combattants, tout était percé de part en part. Personne n'osant plus se montrer sur les murailles, les assiégeants se mirent en devoir d'approcher la tour de plus près, pour que ceux qu'elle portait pussent sauter sur les fortifications de la ville; malheureusement on la fit passer sur des planches recouvertes en gazon, qui fermaient l'ouverture d'une ancienne citerne : elles furent enfoncées, et la machine tomba avec fracas. Cet accident ôta le courage aux troupes impériales, et le rendit aux assiégés. La garnison de Philippopolis reparut sur les remparts, plus fière qu'auparavant, et le jeune Andronic se vit obligé de lever le siège.

Tandis que ce prince était retenu devant Philippo-

L.
Cette ville
est prise par
George
Brienne.
Cant. I. r. c.
36, 37.

polis, le nouveau roi des Bulgares ne restait point oisif; il faisait le dégât sur les terres de l'Empire. Andronic résolut de l'aller chercher pour le combattre; mais, avant de se mettre en marche, il donna le commandement de Sténimaque et de Zépèae à un officier nommé George Brienne, et lui recommanda de tenir en échec la garnison de Philippopolis. Brienne fit plus que le prince n'attendait de lui. Il se conduisit avec tant d'intelligence et d'activité, que bientôt il trouva le moyen de s'emparer par stratagème de cette ville qui venait de résister à toutes les forces de l'Empire.

LI.
Boësilas allié
du jeune
Andronic,
cru mort.
Cant. I. r. c.
36.

Cependant le jeune Andronic, impatient d'en venir aux mains avec les Bulgares, était désespéré de ne pas voir arriver avec ses troupes Boësilas, à qui il avait donné rendez-vous à Potuque, petite ville peu éloignée du lieu où Michel Stracimire avait établi son camp. Il l'attendait à chaque instant, lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était mort subitement. Cette nouvelle affligea beaucoup Andronic, parce qu'elle déconcertait ses projets de vengeance. Il ne se trouvait pas alors en état de se mesurer avec Michel, dont l'armée était beaucoup plus forte que la sienne. Au bout de huit jours il reçut une lettre par laquelle on lui mandait que Boësilas était plein de vie. Ce seigneur, qui aimait beaucoup les champignons, en avait mangé une grande quantité. Cet aliment perfide, que nous nous obstinons toujours à conserver, quoiqu'il n'ait cessé, depuis que la friandise en a fait adopter l'usage, de causer les plus fâcheux accidents, l'incommoda si fort, qu'après de cruelles douleurs d'entrailles, il perdit tout à fait le sentiment. On le crut mort pendant trois jours, et déjà on le portait sur un lit de parade au

tombeau, lorsqu'il donna quelques signes de vie. De la thériaque et d'autres contrepoisons le rétablirent en peu de temps. Cependant la campagne était manquée, et Michel continuait à ravager impunément le territoire de l'Empire.

Pendant que le jeune Andronic s'occupait de la guerre des Bulgares, le vieux, de son côté, se livrait tout entier aux affaires de l'église. Depuis la mort de Gerasime, le siège patriarcal était demeuré vacant. Le vieux Andronic choisit pour le remplir un moine du mont Athos qui avait été jugé indigne du sacerdoce, soit à cause de son incapacité, soit à cause de ses mœurs. Nicéphore Grégoras prétend que l'empereur lui donna la préférence sur tous ses concurrents, parce qu'il espérait pouvoir le dominer plus aisément; en quoi ce prince fut bien trompé, comme la suite nous l'apprendra. Isaïe monta sur la chaire patriarcale le dernier jour de novembre de cette année 1323.

LXX.
Isaïe
patriarche.
Nic. Greg. I.
8. c. 12.
Le Quien
Oriens
Christ.

Le nouveau pontife, dès qu'il fut installé, engagea l'empereur à rappeler l'échanson Alexis Philanthropène, qui, vingt-huit ans auparavant, avait eu les yeux crevés pour avoir cédé à son ressentiment contre la cour et aux sollicitations de son armée, qui le pressait de s'ériger en souverain. Cet infortuné avait eu le temps, pendant sa longue disgrâce, de méditer sur les devoirs d'un vrai citoyen. Il avait reconnu, sans doute, qu'il ne faut jamais punir la patrie des fautes et des injustices des ministres, ni mettre le feu au vaisseau parce que ceux qui tiennent le gouvernail manœuvrent mal. Il oublia les traitements cruels qu'on lui avait fait souffrir autrefois, et dont il portait des marques ineffaçables. Il aida Andronic de ses conseils, et lui rendit

LXXI.
Alexis Philanthropène
rappelé.
Nic. Greg. I.
8. 9. 12.

encore de grands services ; il fit admirer, dans plus d'une circonstance, sa prudence, ses lumières, et la viviguer de son esprit. Les Turks, qui occupaient le voisinage de Philadelphie, étaient venus attaquer cette ville avec toutes leurs forces. Les assiégés, pressés d'un côté par les Barbares, et de l'autre par la famine, étaient sur le point de se rendre, lorsque Philanthropène vint à leur secours. Il ne fut escorté que de sa prudence et de sa sagesse ; car l'empereur n'avait pu lui donner ni soldats, ni munitions, ni argent. Le bruit seul de son arrivée suffit pour désarmer les Turks. Dès qu'ils surent qu'il approchait, ils allèrent au-devant de lui ; et, pleins de respect pour sa personne, ils vinrent jeter leurs armes à ses pieds ; puis, levant les mains au ciel, ils lui promirent de faire tout ce qu'il voudrait. Plusieurs d'entre eux lui devaient la vie, et d'autres avaient servi sous ses ordres, lorsqu'il commandait les troupes impériales en Orient.

LIV.
Contestation
sur la
fête de
Pâque.
Nic. Grég. I.
S. c. 13.

Cette même année, il s'éleva une contestation sur le jour où il fallait célébrer la Pâque. Depuis longtemps on s'apercevait que le calendrier avait besoin de réforme, qu'il y régnait un grand désordre pour la fixation des jours de fêtes. Cette correction était difficile. Nicéphore Grégoras, qui se piquait d'avoir des connaissances en astronomie, fit un travail assez considérable sur cette matière, et sa vanité aurait bien voulu qu'on adoptât ses idées. L'empereur qui, selon lui, était le seul qui fût en état de comprendre ses raisonnements et de suivre ses calculs, lui donna de grands éloges ; mais, malgré les sollicitations de l'auteur, ce prince n'osa point entreprendre cette réforme. Il craignait de renouveler les troubles qui avaient jadis

tant agité l'église à l'occasion d'une affaire à peu près pareille.

Cependant Boësilas, échappé à la mort, avait repris le cours de ses expéditions militaires. Il se défendit avec beaucoup de courage, pendant plus d'un an, contre le nouveau roi de Bulgarie, qui prétendait lui enlever toutes ses conquêtes, et surtout Copsis, dont il avait fait la capitale de sa nouvelle souveraineté. Les secours qu'il recevait des Grecs étaient trop faibles pour qu'il pût se soutenir plus long-temps; il se vit bientôt forcé d'abandonner à la discrétion de son rival toutes ses possessions, et de se sauver à Constantinople. Michel, délivré d'un ennemi qui ne laissait pas de lui donner beaucoup d'embarras, se jeta de nouveau sur les domaines de l'Empire; il saecagea toute la partie orientale de la Thrace, et étendit ses ravages jusqu'aux portes de Trajanople. Le jeune Andronic n'osait sortir de Didymotique, et était au désespoir de ne pouvoir arrêter les incursions de ce guerrier redoutable. Dans un moment de dépit, il envoya au monarque bulgare un cartel pour se battre corps à corps avec lui. Michel se contenta de lui faire cette réponse : *Un forgeron qui prendrait avec ses mains un fer chaud, tandis qu'il pourrait le saisir avec des tenailles, se conduirait comme un insensé. Il en serait de même de moi, et je me rendrais la fable de l'univers, si j'exposais ma personne seule pour me défendre; au lieu d'employer mon armée qui est en si bon état. Je n'accepte point le défi que votre colère me propose.*

LIV.
Le roi des
Bulgares
refuse le
duel
proposé par
le jeune
Andronic.
Cant. I. 1. c.
37.
Fam. Bya.
p. 323.

Le jeune empereur, après avoir reçu cette leçon, prit le chemin de Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, LVI.
Paix avec
les Bulgares.

Cant. l. i. c.
37, 38.
Doc. Famil.
Byz. p. 323.

il conjura son aïeul de le mettre en état d'aller châtier les Bulgares. Mais on manquait de troupes et d'argent. On s'assembla pour délibérer sur cette affaire. Le grand-domestique fit un discours pour exhorter les courtisans à venir au secours du peuple, en contribuant aux frais de la guerre. Il y insista beaucoup sur l'obligation d'aider la patrie et de ses biens et de sa personne, surtout lorsqu'on y possède de grands revenus et qu'on y occupe de grandes places. Ce n'est point ainsi qu'on a coutume d'opiner dans le conseil des rois ; aussi sa harangue n'eut-elle qu'un faible succès. Tous les serviteurs du vieux empereur rejetèrent son avis. Il n'y eut que ceux du jeune Andronic qui n'osèrent point le contredire. Les deux princes avaient entendu, d'un lieu voisin où ils s'étaient tenus cachés, tout ce qui s'était dit dans l'assemblée. Le vieux Andronic fut très-mécontent du peu de patriotisme des siens. Il ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin à son petit-fils. Cependant les préparatifs de guerre se faisaient avec beaucoup d'activité, et déjà le jeune Andronic se disposait à partir à la tête des troupes, lorsqu'on vit arriver dans son camp deux ambassadeurs de la part du roi de Bulgarie. Ce prince lui faisait dire qu'il était devenu son beau-frère, qu'il avait épousé Théodora Paléologine sa sœur, et veuve du roi Venceslas ; qu'il désirait faire avec l'Empire une alliance si étroite que les Bulgares et les Grecs ne parussent former qu'une seule nation, et n'être gouvernés que par le même prince. Le jeune Andronic reçut honorablement les ambassadeurs de Michel, et leur témoigna combien l'alliance de leur maître lui était agréable. Andronic s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle

à son aïeul, et licencia ensuite ses troupes; mais à peine les eut-il congédiées, qu'un événement inquiétant le força de les rassembler à la hâte.

Les Tartares septentrionaux, nation redoutable par son humeur belliqueuse, avaient coutume de faire presque tous les ans des courses sur les terres de l'Empire. La puissance des Grecs, même lorsqu'elle était dans toute sa vigueur, n'avait pas toujours été en état d'opposer une digue assez forte à ces inondations de Barbares. Ce n'était souvent qu'en employant un moyen assez singulier qu'ils venaient à bout de les écarter des frontières de l'Empire. Quoique les empereurs de Constantinople ne fussent rien moins que des héros, cependant les Tartares croyaient encore voir en eux les descendants d'Alexandre. D'après cette idée, leurs chefs regardaient comme une grande faveur d'obtenir pour femme quelque princesse de la famille impériale, parce qu'ils s'imaginaient que le sang du vainqueur de Darius coulerait dans les veines des enfants qu'ils auraient de ces alliances. Les empereurs avaient su profiter de ce préjugé. Ils s'étaient mis dans l'usage d'élever dans leur palais de jeunes filles distinguées par leur beauté, mais pour la plupart d'une naissance obscure. C'était, pour ainsi dire, de cet arsenal que ces princes tiraient les armes dont ils se servaient avec le plus de succès contre les Tartares. Quelques-unes de ces filles, offertes en mariage à leurs chefs, qui les prenaient toutes pour des princesses, devenaient souvent le prix de la paix. Cependant, il ne paraît pas que cette année on ait eu besoin de recourir à cette ressource contre une irruption subite de Tartares qui, au nombre de cent vingt mille hommes, traversèrent comme un torrent la Bul-

LVII.
Défaite des
Tartares.
Cant. I. l. c.
39.
Oustr. de
excid.
Græc. liber
sing. c. 4.

gario, et se répandirent ensuite dans la Thrace. Le jeune Andronic, qui venait de renvoyer ses troupes dans leurs quartiers, s'empressa de les rappeler. Il se mit à leur tête, marcha contre les Tartares qui couraient le pays par détachements, en vint aux mains avec plusieurs de leurs camps volants, et eut le bonheur de les battre tous en détail. Il remporta même un avantage signalé sur un gros corps d'armée, qu'il rencontra près de l'Hèbre entre Didymotique et Andrinople. Les Tartares étaient dix contre un; cependant leur nombre n'effraya point les soldats d'Andronic. Ils demandèrent à grands cris qu'on les menât à l'ennemi. Étant descendus de cheval, ils implorèrent l'assistance du ciel, s'arment du signe de la croix, puis se remettent en selle, et foncent à toute bride sur les Tartares. Ceux-ci, de leur côté, s'avancent à leur rencontre avec la même rapidité. L'action fut très-meurtrière; cependant les Barbares, malgré leur supériorité, furent taillés en pièces; un grand nombre poussé dans le fleuve s'y noya, et, de toute cette multitude, il n'y eut que vingt-huit hommes qui se sauvèrent à la nage. Cet échec intimida les autres Tartares qui ne s'étaient pas trouvés à ce combat. Ils se retirèrent dans leur pays, laissant partout, dans cette province, des traces de leur brigandage, et dans l'esprit des Grecs de fâcheux soupçons sur le compte du vieux Andronic. On crut que ce prince les avait attirés lui-même pour se venger des Thraces, à qui il savait très-mauvais gré de l'affection qu'ils montraient à son petit-fils. Mais Cantacuzène le justifie contre ces faux bruits, dont l'absurdité était d'ailleurs assez palpable.

LIVRE CVIII.

I. Mort d'Irène, femme du jeune Andronic. **II.** Sacre de ce prince. **III.** Ambition de Jean le panhypersébaste. **IV.** Sa mort. **V.** Jeanne de Savoie, seconde femme du jeune Andronic. **VI.** Célébration de ses noces. **VII.** Combat contre les Turks. **VIII.** Derniers exploits d'Othman. **IX.** Il se rend maître de Pruse. **X.** Sa mort. **XI.** Projet d'une nouvelle croisade. **XII.** Révolte des Grecs de Candie contre les Vénitiens. **XIII.** Le jeune Andronic apprend que son aïeul veut renouveler la guerre. **XIV.** Ingratitude de Métochite et d'Andronic Paléologue, protovestiaire. **XV.** Ordre au jeune Andronic de ne pas approcher de Constantinople. **XVI.** Il demande la permission de se justifier. **XVII.** Lettre de Cantacuzène pour le même objet. **XVIII.** Le jeune Andronic implore l'assistance du patriarche. **XIX.** Commission pour instruire son procès. **XX.** Accusation et moyens de défense. **XXI.** Discours de l'accusé pour réfuter le principal chef d'accusation. **XXII.** Les commissaires convaincus de l'innocence de l'accusé. **XXIII.** Ils sont mal reçus par l'empereur. **XXIV.** Andronic renouvelle ses plaintes contre son petit-fils. **XXV.** Discours hardi du patriarche. **XXVI.** Colère de l'empereur. **XXVII.** Interprétation de divers présages. **XXVIII.** Le jeune prince vient demander la paix. **XXIX.** Il est refusé et se retire. **XXX.** Le jeune Andronic rassemble ses troupes. **XXXI.** Il se met en campagne. **XXXII.** L'armée de l'empereur refuse le combat. **XXXIII.** Prise de Thessalonique. **XXXIV.** Miracle en faveur du jeune Andronic. **XXXV.** Il s'empare d'Édesse. **XXXVI.** Autres places

conquises. xxxvii. Le crâle de Servie refuse de se joindre aux ennemis du jeune Andronic. xxxviii. Défaite de l'armée du vieux Andronic. xxxix. Le roi de Bulgarie projette de secourir l'empereur. xl. Le jeune Andronic lui en ôte l'envie. xli. Il sollicite les Vénitiens de l'aider à se rendre maître de Constantinople. xlii. Il s'empare de cette ville. xliii. Sécurité de Métochite. xliv. Le vieux empereur demande la vie. xlv. Rétablissement du patriarche Isafe. xlvi. Traitement fait à l'empereur détrôné. xlvii. Andronic pardonne à Marc Caballaire. xlviii. Isafe se réconcilie avec les évêques. xlix. Paix avec les Bulgares. l. Syrghianne mis en liberté. li. Les Gibelins demandent de l'argent à l'empereur. lii. Apocauque élevé au ministère. liii. Paix avec Tamerkhan, prince de Phrygie. liv. Victoire remportée sur Orkhan. lv. Les Grecs perdent leur avantage. lvi. Terreur panique de l'armée impériale. lvii. Les Turks en profitent et se rendent maîtres de Nicée. lviii. Orkhan établit dans son état une nouvelle administration. lix. Andronic réforme la justice.

ANDRONIC II, ET ANDRONIC SON PETIT-FILS.

AN 1324. **L**E jeune Andronic se félicitait du succès de sa dernière expédition contre les Tartares, lorsqu'une nouvelle fâcheuse vint troubler sa joie. Il apprit que l'impératrice sa femme était morte à Redeste. Cette perte lui fut très-sensible. Il alla s'en consoler à Constantinople, auprès de son aïeul, qui l'engagea à prendre sans délai une autre compagne. Il n'avait point eu d'enfants de la première, et d'ailleurs il était presque encore dans

AN 1324.
1.
Mort
d'Irène,
femme
du jeune
Andronic.
Cant. l. 1.
c. 40
Outrem. de
oxeid. Græc.
lib. sing. c. 4
Observ.
Pachym. in

la fleur de l'âge. Après avoir délibéré long-temps ensemble sur qui porterait leur choix, ils jetèrent enfin les yeux sur la princesse Jeanne, sœur du comte de Savoie. Deux ambassadeurs partirent de Constantinople pour l'aller demander en mariage. Ils trouvèrent à la cour du comte des envoyés français, qui s'y étaient rendus aussi pour y faire une semblable proposition de la part de leur maître; mais le prince de Savoie préféra l'alliance de l'empereur à celle du roi de France; préférence dont les Grecs ne manquèrent pas de tirer vanité. Dès que les articles du mariage eurent été convenus des deux côtés, le comte de Savoie fit rendre à sa sœur les honneurs dûs à une impératrice. Il lui donna un train assorti à sa nouvelle dignité, et lui-même, oubliant l'autorité qu'il avait eue jusqu'alors sur elle, il la traita avec autant de distinction et de respect que si elle fût devenue sa souveraine. Jeanne était fille d'Amédée V, un des meilleurs et des plus grands princes de la maison de Savoie.

cap. lib. 6.
Andr.

Le vieux Andronic voulant que son petit-fils reçût sa nouvelle épouse en qualité d'empereur, le fit sacrer ayant qu'elle arrivât. Cette cérémonie se célébra le second jour de février de l'année 1325. Les deux empereurs y parurent environnés de tout l'éclat du trône; leur retour, après le sacre, se fit en grande cavalcade et fut très-pompeux; l'histoire remarque qu'ils firent jeter au peuple environ dix mille petites bourses de toile, qui renfermaient chacune trois pièces d'or, trois d'argent, et trois de cuivre. Lorsqu'ils furent rentrés dans le palais, on leur servit un magnifique festin. Ils mangèrent en public, revêtus d'habits très-riches et la couronne en tête. Les seigneurs et les membres du

An 1325.

II.
Sacre de ce
prince.
Cant. I. r. c.
41.
Nic. Greg. I.
3. c. 14.

senat furent traités à d'autres tables, dont le grand-domestique fit les honneurs. Il y eut à cette occasion des réjouissances publiques pendant plusieurs jours, et la cour fut très-brillante. Mais on parla beaucoup d'une chute que le vieux empereur avait faite pendant la marche. Cet accident, qui ne prouvait que la maladresse du cavalier ou la négligence de ses écuyers, fut regardé comme un présage sinistre par la multitude, et surtout par Andronic lui-même, encore plus superstitieux qu'aucun de ses sujets.

III.
Ambition de
Jean le
panhypersé-
baste.
Cant. l. i. c.
43.
Nic. Greg. l.
8. c. 14.
Famil. Bys.
Duc. p. 234.

Le corps de l'état, depuis long-temps, portait dans son sein des principes de destruction, qui étaient malheureusement fomentés par celui même qui aurait dû faire tous ses efforts pour les détruire. La résolution insensée, prise autrefois par le vieux Andronic, de rompre le fil de la succession directe au trône, en en écartant son petit-fils pour y appeler un bâtard, avait dû nécessairement inspirer des vues ambitieuses à tous ceux qui, par leur naissance, tenaient au sang impérial. Dans le nombre des princes qui croyaient avoir des prétentions à faire valoir, Jean, fils de Constantin Porphyrogénète, et par conséquent neveu du vieux empereur, n'était pas le dernier; aussi ne s'oublia-t-il pas. Il commença par rechercher l'alliance d'Étienne, crâle de Servie, et lui fit épouser sa fille. Peu de temps après ce mariage, Irène, mère de cette jeune princesse, se rendit avec le prince son mari à la cour du crâle. Jean se concerta avec son gendre sur les moyens qu'il emploierait pour s'ériger en souverain indépendant de l'Empire. Il fit entrer dans la conspiration Démétrius Ange, gouverneur de Strombize, et Michel Lascaris, gouverneur de Mélanique, tous deux fils de Métochite,

grand-logothète, et frères d'Irène. Ces deux intriguants lui furent peu utiles; Étienne le servit mieux. Ce prince leva des troupes, se mit avec Jean à leur tête. Ils ravagèrent ensemble tout le pays jusqu'au fleuve Strymon, et jusqu'à la ville de Serrhes. L'empereur, effrayé de ces succès, envoya offrir à son neveu la dignité de César. Ce prince accepta volontiers des offres si flatteuses, promit de se tenir tranquille et de ne rien exiger davantage.

Le nouveau César allait partir pour son gouvernement de Thessalonique, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie subite qui l'enleva en peu de jours. Sa femme ne voulut point revenir à Constantinople, ou par attachement pour sa fille, ou parce qu'elle craignit d'y être vue de mauvais œil après les sujets de mécontentement que son mari avait donnés à la cour. L'empereur, de l'avis du grand-logothète Métochite, père d'Irène, envoya des ambassadeurs au crâle, soit pour l'engager à congédier sa belle-mère, soit pour négocier avec lui quelque traité. Nicéphore Grégoras, qui avait été précepteur de cette princesse, ainsi que de ses frères, fut de l'ambassade. Il nous a laissé une relation de son voyage, dans laquelle ce bel esprit fait tous ses efforts pour être plaisant. Les ambassadeurs trouvèrent la veuve du César dans une petite ville située sur les confins de la Servie. Elle était en grand deuil. Leur présence renouvela sans doute son affliction. Dès qu'elle les vit, elle se mit à jeter de grands cris, à se frapper la poitrine, à se déchirer le visage, et à faire l'éloge de son mari, en lui prodiguant les épithètes les plus tendres. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Nicéphore et ses compagnons vinrent à bout de

IV.
2^a mort.
Nic. Greg. I.
8. c. 14.

calmer la douleur bruyante de cette veuve. Quelques jours après, le crâle de Servie arriva dans ce même lieu. Il y traita de la paix avec les ambassadeurs de l'Empire. Il se sépara ensuite de sa belle-mère, à qui il rendit tous les honneurs qui furent en son pouvoir: Les Grecs, accoutumés au faste d'un pompeux cérémonial, trouvèrent que ces honneurs étaient fort au-dessous de la dignité de la princesse qui en était l'objet; *mais, dit l'historien, si les singes et les fourmis ne font pas les choses aussi noblement que les lions et les aigles, il ne faut pas s'en prendre à eux, mais à la nature qui leur a refusé la faculté de faire mieux.*

An 1326.

v.

Jeune de
Savoie,
seconde
femme du
jeune
Andronic.

Cant. I. r. c.
32.

La mort de Jean ne dut point affliger le jeune Andronic, son petit cousin; c'était un rival de moins, dont ce dernier n'aurait plus à craindre la concurrence. Andronic attendait avec impatience sa nouvelle épouse. Cette princesse n'arriva à Constantinople qu'au mois de février de l'année 1326. Elle y vint accompagnée d'un grand nombre de seigneurs et de dames des plus qualifiés de la cour de son frère. Jamais princesse étrangère n'avait paru à Constantinople avec un cortège si brillant. Le vieux Andronic lui prodigua les marques de l'amitié la plus affectueuse, et lui fit rendre tous les hommages dûs à l'épouse d'un prince, fils et petit-fils d'empereurs, et empereur lui-même. A peine fut-elle arrivée qu'elle tomba malade; ce qu'on attribua aux fatigues de la mer, car le trajet avait été long et pénible. Ce fâcheux événement ayant retardé la célébration des noces, Andronic partit pour la Thrace, où sa présence était devenue nécessaire. Il en visita toutes les villes, en fit réparer les fortifications, et travailla à étouffer les dernières vapeurs d'une ferment-

tation intestine qui n'était pas encore tout-à-fait éteinte.

Ces opérations le retinrent éloigné de Constantinople plus long-temps, sans doute, qu'il n'aurait désiré. Il n'y revint qu'au mois d'octobre suivant. Aussitôt après son retour, on célébra ses noces avec la princesse de Savoie, qu'il couronna lui-même impératrice. Pendant plusieurs jours ce ne fut que festins, que réjouissances publiques. La jeune noblesse qui avait suivi la princesse donna le spectacle d'un magnifique tournoi. Les Grecs, pour qui ce genre de divertissement était nouveau, y prirent goût; ils s'y livrèrent avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps ils devinrent eux-mêmes aussi habiles que leurs maîtres. Le jeune empereur, que la nature avait doué de grandes dispositions pour tous les exercices du corps, surpassa bientôt, par son adresse et par son intrépidité, les plus renommés d'entre les chevaliers qui s'étaient rendus des diverses parties de l'Europe à Constantinople. Lorsque les fêtes furent terminées, plusieurs des seigneurs de la suite de la jeune impératrice reprirent le chemin de leur patrie; il en resta cependant quelques-uns qui demeurèrent attachés à son service. Dans le nombre des personnes qui ne la quittèrent point, on remarquait une dame nommée Zempée. C'était une femme d'un rare mérite, qui joignait toutes les qualités du cœur à celles de l'esprit. Elle avait reçu une éducation distinguée, et faisait l'ornement du palais impérial, ainsi que ses filles qui étaient dignes d'une telle mère. Ces étrangers répandirent à la cour de Constantinople une gaîté qui en avait toujours été bannie par une étiquette aussi triste que majestueuse,

VL
Célébration
de ses noces.
Caut l. i. c.

42.
Nic. Greg. l.
8. c. 10, 15.
Outrem.
de excid.
Græc lib.
sing. c. 9.

Ces nouveautés agréaient beaucoup au jeune empereur, et en général elles ne déplaisaient pas à la nation, qui semblait devenir d'autant plus passionnée pour toute espèce d'amusements frivoles, que les infortunes venaient l'assaillir de toutes parts. Quelques années auparavant, on avait vu le peuple, quoique écrasé d'impôts, et réduit à la plus affreuse misère, abandonner ses occupations et courir après des bateleurs égyptiens qui étonnaient par des tours de force; on l'avait vu sacrifier le peu d'argent qui lui restait, pour enrichir ces misérables saltimbanques, qu'une police bien réglée aurait dû chasser. Mais peut-être le gouvernement était-il dans ces principes, que, lorsqu'on ne peut rendre une nation heureuse, il faut au moins la laisser s'étourdir elle-même sur ses malheurs; et que, quand il est impossible de faire régner les bonnes mœurs dans une grande ville, il n'y a plus d'autre ressource que d'énervier les âmes par le plaisir pour leur ôter l'énergie du crime.

VII.
Combat
contre les
Turks.
Cant. I. r. c.
42.
Nic. Greg. I.
8. c. 15.

Le jeune Andronic, quelque temps après son mariage, se mit en route avec sa nouvelle épouse, pour se rendre à Didymotique, où il paraît qu'il avait établi sa cour. Son projet était d'y aller en chassant. Il donna ordre à un corps de cavalerie qui lui servait d'escorte, de marcher en avant à la poursuite d'une bande de Turks, qui, après avoir fait naufrage, avaient pris le parti de rester dans le pays et d'y vivre à discrétion. Les Grecs eurent beaucoup de peine à les joindre, parce qu'ils s'étaient retirés dans des lieux presque impraticables; mais ayant enfin pénétré dans l'endroit qui leur servait de repaire, ils les attaquèrent avec vigueur. Le choc fut rude. L'empereur étant arrivé au moment que

les siens étaient aux prises avec les Barbares, le combat n'en devint que plus furieux. Les Turks se défendirent en désespérés, ils se firent tous hacher sur la place. Aucun cavalier d'Andronic ne perdit la vie, mais il n'y en eut pas un seul qui ne fût blessé. L'empereur lui-même reçut un coup de flèche au pied, et son cheval mourut couvert de blessures. Cantacuzène y fut exposé aux plus grands dangers. Ses armes furent brisées entre ses mains, ses habits mis en pièces, et il se trouva presque nu lorsque l'action finit. Son coursier fut percé de mille coups. Aussi disait-il que, depuis sa plus tendre jeunesse, il avait assisté à un grand nombre de combats, mais qu'il n'en avait point vu qui eût été si chaud et où il eût couru plus de risques.

Tandis que quelques aventuriers turks faisaient acheter chèrement à Andronic la victoire en Thrace, les troupes de cette même nation, qui servaient sous Othman, et sous les autres émirs musulmans, désolaient les provinces asiatiques. Les Grecs, trop distraits par les guerres intestines et par leurs démêlés avec les Catalans, n'avaient depuis long-temps porté leurs regards vers ces contrées malheureuses. Les gouverneurs des villes, abandonnés à eux-mêmes et ne recevant aucun secours de Constantinople, ne pouvaient plus soutenir les efforts des infidèles. Ceux d'entre eux à qui il restait encore quelque sentiment d'honneur, apportaient toute la résistance dont ils pouvaient être capables. D'autres composaient avec l'ennemi; se rendaient, sans livrer combat, ses tributaires, et tâchaient de tirer de leur soumission volontaire le parti le plus avantageux. Il y en eut même qui, pour gagner la bienveillance d'Othman, ne rougirent pas de prendre le

VIII.
Derniers
exploits
d'Othman.
Nic. Greg. l.
8. c. 15.
Leancel. hist.
Musul. et
Ann. Turk.
Cantim. l. 1.
Osman.
Calchoud.

turban. Dans le nombre de ces apostats on distingue Michel Cossès, gouverneur d'une citadelle nommée Ermen-Cala ou la Roche d'Arminius, entre le Sangar¹ et le Lycus. La famille de Michel tint pendant longtemps un rang distingué parmi les Turks; elle subsistait encore avec splendeur vers la fin du seizième siècle, sous le nom de Michel-Ogli, c'est-à-dire les enfants de Michel. Ce renégat devint un des favoris d'Othman. C'était lui qui avait averti ce prince du complot formé contre sa vie par le gouverneur de Jarissar. Il lui facilita l'acquisition d'un grand nombre de places, soit en l'aidant de ses conseils, soit en engageant, par ses insinuations, ses anciens compatriotes à imiter son exemple. Othman, employant tour à tour la force, la ruse et la douceur, avait enlevé aux Paléologues une multitude de villes sur le Méandre. Il serait difficile d'en déterminer le nombre et de fixer les limites des conquêtes qu'il fit en Asie². Othman s'était mis en possession de presque toute la Bithynie.

ix.
Il se rend
maître de
Pruse.
Nic. Greg. l.
8. c. 15.
[De
Hammer,
Hist. de
l'Emp. Oth.
t. I, p. 75.]

La ville de Pruse osait cependant encore braver la puissance de ce fier musulman. Il en conçut un secret dépit. Othman jura de se rendre maître de cette place avant de descendre au tombeau, où ses infirmités le conduisaient à grands pas. Ne se sentant plus en état d'agir en personne, il fait venir son fils et le charge de cette expédition. Il n'était pas fâché d'ailleurs de fournir à ce jeune prince une nouvelle occasion de se

¹ Voyez à la fin de ce livre une description du cours du Sangar, depuis son entrée en Bithynie, dont nous devons la communication à la bienveillance de M. Haas; cette description fait partie des

instructions scientifiques données à M. Texier pour son voyage en Orient.—B.

² Voyez à ce sujet le tome I de l'Hist. de l'Emp. Oth. p. 40-77.—B.

distinguer. Cet exploit devait couvrir Orkhan de gloire, et lui donner une grande considération parmi ceux de sa nation; il ne pouvait manquer aussi de le rendre plus redoutable aux autres émirs, qui voyaient d'un œil jaloux les prospérités de la famille othomane. Orkhan, pour obéir aux ordres de son père, se met à la tête des troupes, et s'avance vers les murs de Pruse. Le gouverneur et les habitants, au lieu de faire une vigoureuse résistance, comme on s'y était attendu, ne virent pas plutôt paraître les Turks, qu'ils parlèrent de se soumettre. Le renégat Michel Cossès fut chargé par Orkhan d'aller traiter avec eux des articles de la capitulation. Ils demandèrent qu'il leur fût permis de sortir de la ville, avec tous ceux de leurs effets dont ils pourraient se charger, et de plus, qu'on leur donnât, en payant, une escorte pour les conduire au premier port de mer où ils s'embarqueraient pour Constantinople. Orkhan accepta ces conditions et les observa fidèlement. Dès lors l'importante ville de Pruse passa sous la domination des Turks, pour ne plus rentrer sous celle des Grecs.

Othman ne survécut guère à cette conquête. Un accès de goutte, à laquelle il était sujet, l'emporta en peu de jours. Il mourut à Néapolis, ville de l'Asie-Mineure, dont il s'était emparé après avoir livré aux Grecs une sanglante bataille. Les Turks appellent Néapolis, en leur langue, Jénichéher, c'est-à-dire la Nouvelle-Ville. Othman en avait fait le siège de sa souveraineté, après avoir quitté Karahissar¹, ou la Roche-Noire, autre place qu'il avait également enlevée à Andronic.

x.
Sa mort.
L'enncl. ist.
Musulmilib.
3. Osmn.
Aug Tr
ojas d. de.
Osmanativ.
[De Em-
mer, . I,
p. 7.]

¹ C'est la ville que M. de Ham- radchachehr, Hist. de l'Emp. Oth-
mer appelle Karadchaisar et Ka- t. I, p. 55.—B.

Ce musulman, malgré tout le mal qu'en ont dit les Grecs dont il a été le fléau, n'était pas toutefois dépourvu de bonnes qualités. Autant il était terrible pour ses ennemis, autant il traitait avec bonté, non-seulement ses sujets, mais encore ceux des Grecs qui venaient se soumettre à lui. Il chérissait son peuple, et ce n'était qu'avec chagrin qu'il le chargeait de quelque impôt extraordinaire pour subvenir aux besoins publics. Les annalistes turks ne lui ont pas épargné les éloges. Ils disent qu'il aimait les pauvres, qu'il distribuait d'abondantes aumônes aux veuves et aux orphelins; que chaque jour il faisait distribuer dans son palais des vivres aux indigents; que souvent on l'avait vu se dépouiller de ses propres habits pour en couvrir ceux qui n'en avaient pas. Enfin les dernières paroles que ce musulman adressa à son fils au lit de la mort, respirent la plus haute sagesse, et s'il n'y était pas question du Koran, elles pourraient n'être point déplacées dans une bouche chrétienne. Sa mémoire est encore aujourd'hui en si grande vénération chez les Turks, que lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône impérial, ses sujets lui souhaitent la bonté et les vertus d'Othman.

xi.
Projet d'une
nouvelle
croisade.
Mar Sanuti.
secrète fidel.
Cruc Ejusd.
Epitole.

La pieuse chimère des croisades, qui, pendant si long-temps, avait agité toutes les imaginations, paraissait enfin vouloir s'assoupir, lorsqu'on la vit se réveiller tout à coup au bruit que fit un noble Vénitien, nommé Marin Sanuto, pour appeler tous les souverains à la conquête de la Palestine. Si ce personnage annonçait presque autant de zèle que Pierre l'Hermite, il avait, ce qui manquait à cet enthousiaste, des lumières, du raisonnement, de la prudence. Ses vues,

ses idées étaient mieux combinées. Sanuto avait prévu tous les obstacles qui pouvaient s'opposer au succès de la guerre sainte, dont il se faisait, pour ainsi dire, l'apôtre. Ce ne fut qu'après y avoir mûrement réfléchi, qu'il entreprit de tracer dans un grand ouvrage un plan d'opérations qui était bien différent de tous ceux que les croisés avaient suivis jusqu'alors. Il y enseignait les moyens, non-seulement d'enlever aux infidèles les lieux saints, mais encore de s'en assurer irrévocablement la possession. Il y insistait pour que le transport des troupes employées à cette expédition se fit uniquement par mer, afin qu'elles ne passassent pas sur les terres de Grèce. Il voulait même qu'on renonçât pour toujours au projet de conquérir l'empire de Constantinople, parce qu'il était persuadé que jamais les Grecs ne pourraient s'accoutumer au joug des Latins. Sanuto tenait fort à ce dernier article; il paraît même qu'il avait amené à son sentiment divers souverains, toute la cour papale et plusieurs barons français. Au moins s'en faisait-il un mérite auprès d'Andronic, qu'il se flattait d'avoir par là disposé à montrer moins d'éloignement pour l'église romaine. En conséquence, il pressait ce prince, dans des lettres particulières, de renoncer au schisme et de se liquer avec les Latins pour détruire de concert l'ennemi du nom chrétien. Il offrait en même temps d'être son ministre dans cette négociation; et, pour lui inspirer encore plus de confiance, il avait chargé l'évêque de Capha de lui dire qu'il recevrait volontiers une épouse de sa main. Il suppliait aussi l'empereur d'oublier les torts de Nicolas Sanuto, duc de Naxos ou Naxie, son parent, l'assurant que ce seigneur ne refuserait plus désormais

de le reconnaître pour son suzerain. Malgré ce dévouement de Marin Sanuto pour Andronic, et malgré la parole qu'il lui donnait que les croisés respecteraient ses états, nous ne voyons pas que ce prince ait été fort touché de ses exhortations, ni qu'il ait montré le moindre désir de se rapprocher de la communion romaine. Pourrait-on espérer qu'un schismatique, qui s'était déclaré avec tant de fureur contre l'église latine, se décidât si facilement à entrer dans son sein, et qu'il voulût renouer de ses propres mains des nœuds qu'il avait rompus d'une manière si éclatante en montant sur le trône? Les espérances de Sanuto s'évanouirent donc. Il ne resta, de tous ses grands projets, que son livre, qu'on ne lit pas sans une sorte d'intérêt. Cet ouvrage, intitulé *les Secrets des fidèles de la Croix*, contient des détails géographiques assez curieux. L'auteur les avait accompagnés de cartes qui subsistent encore, à l'exception d'une que l'injure des temps nous a ravie. On y trouve aussi des notions sur l'état de la marine dans ce siècle, sur la construction des galères, sur le nombre d'hommes qui les montaient, sur les sommes que devaient coûter l'équipement et l'entretien des troupes nécessaires pour l'expédition projetée. En bon citoyen, Sanuto n'oubliait pas de vanter, dans son livre, les talents et l'expérience de ses compatriotes; il conseillait en conséquence au souverain pontife d'ordonner que le nouvel armement se fit à Venise. Au reste, cette prétention nationale, si elle partait d'un sentiment d'amour-propre, n'était pas dénuée de fondement. Les Vénitiens passaient à juste titre pour les plus habiles marins de l'univers; il n'y avait guère que les Génois et les Pisans qui pussent leur disputer

cet avantage. Les observations que fait Sanuto sur les marchandises que les Européens tiraient alors de l'Inde et de l'Arabie, ne sont pas la partie la moins intéressante de son ouvrage; il y indique même un projet pour détourner le cours du commerce de l'Orient et lui faire prendre une autre voie que celle d'Alexandrie. Sanuto regardait l'exécution de ce projet comme un préliminaire essentiel au succès de la nouvelle croisade. C'était, disait-il, le moyen de diminuer les richesses du soudan d'Égypte; c'était couper le principal nerf de sa puissance, et lui laisser moins de ressources pour résister aux efforts des croisés.

Sanuto n'avait pas tort en avançant que les Grecs souffriraient toujours impatiemment la domination des Latins. Sa nation en faisait alors la triste expérience. Le gouvernement vénitien avait ordonné de lever dans l'île de Crète ou Candie un impôt pour l'entretien d'un certain nombre de galères destinées à en écarter les corsaires. Ce tribut révolta tous les habitants; ils murmurèrent, et dans plusieurs districts on prit les armes contre ceux qui étaient chargés de le percevoir. Un certain Varda Calerge se fit chef des mutins, et vint à leur tête mettre le siège devant le château de Selin. Il l'emporta d'assaut, en passa la garnison au fil de l'épée, et jeta dans les fers le commandant. Ce premier succès le rendit fameux. Une foule de Grecs mécontents, qui n'avaient point encore osé se montrer, se rangra sous ses drapeaux. Varda Calerge parcourut avec eux toute l'île, faisant main basse sur les Vénitiens; il eut même l'audace d'insulter la capitale. Ce soulèvement répandit l'alarme dans Venise. La seigneurie s'empressa d'envoyer Justinien Justiniani porter du secours

XII.
Révolte des
Grecs de
Candie
contre les
Vénitiens.
Laugier,
hist.
de Venise.

dans l'île de Candie. Justiniani y débarqua heureusement de la cavalerie et de l'infanterie. Ces troupes poursuivirent les rebelles, les atteignirent et leur livrèrent bataille. Varda Calerge perdit la vie en se défendant courageusement, et sa tête fut envoyée à Candie pour y être exposée à la vue du public. Ce spectacle effraya quelques séditieux qui demandèrent grace. Le plus grand nombre, ne respirant que la vengeance, résolut de continuer la guerre à outrance, et de ne faire aucun quartier aux Vénitiens. Ils trouvèrent dans la personne de Nicolas Procosoridi un second chef non moins déterminé que Calerge; mais il ne fut pas plus heureux. Procosoridi tomba entre les mains des Vénitiens, ainsi que plusieurs de ses complices. Ces prisonniers furent envoyés dans la capitale de l'île, où ils périrent tous sous le glaive du bourreau. Ces sanglantes exécutions dissipèrent pour un temps les séditieux, et la révolte parut assoupie. Mais quelques années après, un autre aventurier, nommé Léon Calerge, ralluma ce feu mal éteint, et mit de nouveau toute l'île en combustion. Les deux partis en vinrent souvent aux prises. Il y eut entre eux plusieurs actions très-meurtrières. Les rebelles succombèrent enfin. Ils périrent presque tous les armes à la main, et ceux que la mort avait épargnés sur le champ de bataille, la trouvèrent sur l'échafaud. Léon Calerge avait eu l'adresse de se tenir à l'écart, et de ne point exposer sa personne au sort des combats. Cependant l'administration de Venise savait qu'il avait été le principal boute-feu de cette rébellion, elle voulait l'en punir; d'ailleurs elle craignait que, s'il conservait sa liberté ou même la vie, il ne continuât par ses intrigues à soulever de

nouveau les Grecs. Comme on n'osait pas l'arrêter de vive force, on décida de le prendre, pour ainsi dire, au piège. Le gouverneur de Candie, homme peu délicat, se chargea de cette trahison. Il affecta d'ignorer les secrètes menées de Léon Calerge¹. Il le loua en public de n'avoir point eu part au dernier soulèvement ; il lui adressa même des lettres par lesquelles il le remerciait, au nom de la Seigneurie, des marques de fidélité qu'il avait données dans des circonstances si critiques ; il finissait par l'inviter à se rendre auprès de sa personne pour recevoir les honneurs et les récompenses que le gouvernement l'avait chargé de lui conférer. Léon Calerge eut la simplicité d'ajouter foi aux paroles du gouverneur ; il s'empressa de venir le trouver. Le gouverneur le reçut avec la plus grande distinction, le combla de caresses, et lui fit un festin magnifique. Léon Calerge ne fut pas long-temps à reconnaître qu'il était venu lui-même se prendre à une amorce qui cachait sa perte. Au bout de deux jours il fut arrêté, enfermé dans un sac, et jeté à la mer. Cette lâche perfidie mit ses partisans en fureur ; ils excitèrent un soulèvement général dans l'île, et la République, contre son attente, se vit presque au moment de perdre cette belle possession qu'elle avait achetée autrefois du marquis de Montferrat ; mais de prompts et puissants secours, arrivés fort à propos, tombèrent à l'improviste sur les rebelles, et les mirent en déroute. Michel Psamérilinge, leur nouveau chef, voyant qu'il

¹ M. Daru, plus concis encore que les auteurs grecs sur cette révolte de Candie, nomme le chef de la sédition Alexis Calerge, t. II, p. 88.—B.

ne pouvait échapper aux Vénitiens, s'arrêta tout à coup au milieu de sa fuite, tua son cheval, puis, présentant son épée à un de ses plus fidèles serviteurs : *Ami, lui dit-il, coupe-moi la tête, porte-la au général ennemi ; ce présent te vaudra de grandes récompenses, et tu m'épargneras l'horreur de me voir entre les mains de nos tyrans. Va jouir avec eux du fruit de ma mort.* Le serviteur ne fut que trop fidèle aux ordres de son maître. Le même coup qui fit tomber la tête de Michel, abattit aussi le courage des Grecs rebelles. Ils rentrèrent tous dans le devoir, et la tranquillité se rétablit dans l'île de Candie. Cependant Constantinople était demeurée paisible spectatrice de tous ces mouvements. Son état de faiblesse ne lui avait pas permis d'entendre les cris de ses anciens sujets, qui l'appelaient pour les aider à secouer le joug des Vénitiens.

AN 1327.

XIII.

Le jeune
Andronic
apprend que
son aïeul
veut
renouveler
la guerre.
Cant. I. 1 c.

42.

Nic. Greg. I.

9. c. 1.
Fam. Bys.
p. 323.

Le jeune empereur étant arrivé à Didymotique y resta long-temps, pour se faire traiter de la blessure qu'il avait reçue dans sa dernière rencontre avec les Turks; il n'en était pas encore parfaitement guéri au mois d'août de l'année suivante, ce qui ne l'empêcha pas cependant de faire un voyage en Bulgarie avec l'impératrice sa femme, pour y voir le roi Michel, son beau-frère. Ils restèrent pendant huit jours à la cour de ce prince, qui leur fit la meilleure réception qu'il lui fut possible. Cette entrevue n'avait pas seulement pour objet de se donner mutuellement des marques d'amitié; des raisons politiques y avaient eu aussi beaucoup de part. Le jeune empereur et le monarque bulgare firent entre eux un traité secret d'alliance offensive et défensive, en cas d'événement. En effet, Mi-

chel n'était pas sans inquiétude sur les dispositions d'Étienne, crâle de Servie; il craignait que ce prince ne voulût venger l'insulte qu'il venait de lui faire, en répudiant sa sœur pour épouser Théodora Paléologine. De son côté, le jeune Andronic prévoyait bien que la dernière paix avec son aïeul ne serait pas de longue durée. Déjà des bruits sourds lui annonçaient que l'orage se formait, et même qu'il approchait. Il ne put plus en douter, lorsqu'à son retour à Didymotique il trouva des lettres par lesquelles ses amis de Constantinople l'avertissaient de se tenir sur ses gardes; que son aïeul, à en juger par ses discours et par toutes les apparences, projetait de recommencer la guerre. Andronic feignit d'être fort surpris de cette nouvelle, et répondit à ceux qui la lui avaient mandée, qu'il ne pouvait la croire; que néanmoins il les remerciait de leur sollicitude, et les pria de continuer à l'instruire de toutes les découvertes qu'ils pourraient faire. Cependant il communiqua cet avis au grand-domestique et au protostrator Synadène. Ils examinèrent ensemble quels prétextes ils pouvaient avoir donnés au vieux empereur de rompre la paix. Mais ils trouvèrent que leur conscience ne leur faisait aucun reproche; ils ne doutèrent plus que si Andronic pensait à se rengager dans une nouvelle guerre, ce ne fût à l'instigation de deux personnages qui s'étaient emparés de l'esprit de ce vieillard, et qui ne cessaient de l'irriter contre son petit-fils, quoique ce prince eût acquis des droits à la reconnaissance de l'un et de l'autre.

Ces deux ennemis étaient Métochite, grand-logothète, et Andronic Paléologue, protovestiaire, fils d'Anne Paléologine, sœur de l'empereur. Lors de la conjuration

xiv.
Ingratitude
de Métochite
et
d'Andronic.

Paléologue
protoves-
tiaire.
Cant. l. i. c.
43.

de Jean le panhypersébaste, fils de Constantin Porphyrogénète, Andronic le jeune avait intercepté des lettres que les deux fils de Métochite adressaient au conspirateur. Il est vrai qu'ils ne s'y expliquaient qu'en termes énigmatiques, mais, à travers les voiles du mystère dont ils avaient tâché de couvrir leur langage, il était aisé d'apercevoir leurs véritables pensées. Andronic le jeune, au lieu d'envoyer ces lettres séditionnaires à l'empereur son aïeul, eut la complaisance de les faire remettre au grand-logothète, en le priant de prévenir les suites qui pourraient résulter de l'entreprise téméraire de ses deux fils. Métochite, loin de savoir gré à Andronic de cette attention, lui fit une réponse pleine d'arrogance. Ce n'est pas cependant le seul service que ce prince eut occasion de lui rendre. Le protovestiaire Andronic Paléologue, fier du rang que sa naissance lui donnait dans l'état, se croyait en droit de traiter avec hauteur les personnes même les plus titrées. Dans une contestation qu'il eut un jour avec Métochite, il se servit, en lui parlant, d'expressions fort méprisantes. Le grand-logothète, qui de son côté se sentait soutenu par l'empereur, lui répondit avec l'orgueil d'un courtisan en faveur; Paléologue en fut offensé, et jura de se venger d'une manière qui fit éclat. Plein de ce projet, il va trouver le jeune Andronic, et lui déclare qu'il est décidé à faire charger de coups de bâton Métochite, dût-on le conduire ensuite au supplice; il priait en même temps le prince de le prendre sous sa protection. Le jeune empereur fit tout ce qu'il put pour calmer le protovestiaire; il lui représenta avec douceur le danger auquel une pareille violence l'exposerait. Voyant que ses remontrances ne produi-

saient aucun effet, il lui parla avec autorité, et lui ordonna, sous peine d'être rigoureusement puni, de respecter la personne du grand-logothète; par là il épargna à Métochite la disgrâce d'un traitement trop ignominieux pour qu'aucune réparation eût pu jamais en effacer la honte, et à Paléologue une démarche qui n'aurait pas manqué de le perdre. Peu de jours après cette scène, le vieux empereur entra tout à coup dans une furieuse colère contre le protovestiaire, soit que Métochite l'eût indisposé contre son ennemi, soit que ce prince eût découvert quelque intrigue de la part de Paléologue. Quoi qu'il en soit, Andronic dépêche le grand-logothète vers son petit-fils, pour se plaindre du protovestiaire, qu'il accusait d'avoir tenu des discours injurieux à la majesté impériale, et même conspiré contre l'état : il ajoutait que, jugeant ce traître digne de mort, il allait le faire arrêter, et qu'ainsi il eût à lui prêter main-forte, s'il était nécessaire. Le jeune empereur écrivit à son aëïul qu'il savait que le protovestiaire son oncle n'était pas toujours assez circonspect dans ses paroles, mais que néanmoins il le croyait incapable de trahison. Il finissait par prier Andronic de lui pardonner ses imprudences, et de ne point perdre un personnage qui tenait un rang si distingué dans l'Empire. Le vieux Andronic s'apaisa, et cette affaire n'eut pas de suite. Tels étaient les bons offices que le jeune Andronic avait rendus successivement au grand-logothète et au protovestiaire; mais la reconnaissance ne fut jamais la vertu des gens de cour. Ces deux hommes, après s'être réconciliés ensemble, tournèrent contre leur bienfaiteur la haine qu'ils s'étaient jurée mutuellement; ils ne cessaient de

le décrier auprès de son aïeul, et d'exciter ce prince à lui faire la guerre.

XV.
Ordre au
jeune
Andronic de
ne pas
approcher
de Constan-
tinople.
Cant. I. x. c.
44.
Nic. Greg. I.
9. c. I.

Le protovestiaire, après être rentré en grace avec le vieux empereur, en avait obtenu le gouvernement de Bellegrade; il reçut ordre de s'y rendre sans délai, et de se tenir prêt à prendre les armes au premier signal. Le jeune Andronic ne pouvait plus douter des intentions de son aïeul; il tint conseil avec le grand-domestique et Synadène. Ces deux ministres décidèrent qu'il ne fallait pas se départir du plan de conduite qu'on avait tenu jusqu'alors; que le jeune prince devait faire toutes les avances possibles pour calmer la colère de son aïeul, et dissiper ses injustes préventions. Cependant, ils jugèrent qu'il était à propos qu'ils se montrassent à Constantinople, persuadés que leur présence, ou étoufferait la guerre dans sa naissance, ou la ferait éclater subitement. Dans ce dernier cas, ils seraient autorisés à se mettre ouvertement sur leurs gardes. Ils partirent donc de Didymotique au mois d'octobre pour se rendre à Sélivrée; et afin de ne donner aucun ombrage, ils ne se firent accompagner que de leurs domestiques. Le vieux empereur, instruit qu'ils étaient en route pour venir dans la capitale, députa vers son petit-fils Clidas Dicéophilax et Nippon, évêque de Moglène, pour lui défendre de passer outre, ne voulant pas, disait-il, lui permettre d'entrer à Constantinople, puisqu'il avait violé la paix.

XVI.
Il demande
la
permission
de se
justifier.
Cant. I. x. c.
45.

Le jeune prince fut très-sensible à ce reproche; il jura qu'il n'avait donné aucune atteinte à la foi des traités, ni par ses paroles, ni par ses actions, et aussitôt il adressa à son aïeul une lettre dans laquelle, protestant de son zèle pour la patrie, il lui rappelait

avec quelle instance il avait sollicité la permission de passer en Asie pour faire la guerre aux Turks, et les forcer à lever le siège de Pruse: Il y insinuait adroitement que la perte de cette ville ne pouvait être imputée qu'au refus qu'il avait fait de le laisser partir pour cette expédition. Au reste, disait-il, si je vous cite cet exemple de mon dévouement au bien public, ce n'est point pour en tirer vanité, mais pour faire mieux comprendre combien je dois être maintenant pénétré de douleur en voyant l'abîme de malheurs dans lequel la guerre, que vous voulez me susciter, va précipiter tout l'Empire. Il conjurait ensuite l'empereur de considérer de quel crime ils allaient, l'un et l'autre, se rendre coupables, si, au lieu de tourner leurs armes contre les barbares, ils les employaient à s'entre-détruire mutuellement; il lui demandait en grâce de faire, au salut de l'état, le sacrifice de la haine qu'il lui avait jurée, et de vouloir bien l'entendre en présence de deux ou trois témoins. « Enfin, ajoutait-il, « si la vue de ma personne vous est trop odieuse, « souffrez que le grand-domestique vienne se livrer « pour moi à toute la sévérité de votre justice; s'il succombe dans ses défenses, la peine que vous lui infligerez me causera un tourment plus cruel, que si « je la subissais moi-même: »

Cantacuzène écrivit aussi de son côté au vieux Andronic dans des termes à peu près semblables à ceux dont s'était servi le jeune Andronic. « Détournez, lui « disait-il, en vous réconciliant avec votre petit-fils, « l'orage qui est prêt à fondre sur la tête de vos sujets. « Ne sacrifiez point, très-excellent empereur, le salut « de la patrie aux mensonges de calomniateurs qui

XVII.
Lettre de
Cantacuzène
pour le
même objet.

« font leur félicité du malheur public. Cessez de prêter
« l'oreille aux conseils de gens qui ne cessent eux-
« mêmes de vous engager dans des démarches témé-
« raires, et qui machinent des projets dont l'exécution
« est au-dessus de leurs forces. L'empereur, votre petit-
« fils, désire de se justifier devant vous, et il veut vous
« faire juge de son innocence; sa demande est raison-
« nable : cependant, si vous ne voulez pas l'entendre
« lui-même, permettez au moins que j'aie vous rendre
« compte de sa conduite. Dans le cas où vous consen-
« tiez qu'il parût devant vous, je ne doute pas qu'il ne
« vînt à bout de dissiper la trame des calomnies ourdies
« contre lui, avec la même facilité qu'on détruit l'ou-
« vrage de ce vil insecte qui tend ses toiles dans les
« lieux sales et obscurs. S'il vous plaisait au contraire
« que je fusse son avocat, je me flatte de vous con-
« vaincre que, loin de s'être rendu coupable envers
« vous d'aucune faute, il n'a manqué en rien au res-
« pect qu'un père peut attendre de son fils. Si l'em-
« pereur que ses calomniateurs ont pris sur vous nous
« empêche d'obtenir de votre justice l'une ou l'autre de
« ces conditions, j'espère que Dieu nous traitera avec
« moins de rigueur, et qu'il nous accordera ce que
« nous lui demanderons. Je ne vous parlerai point de
« l'issue que pourront avoir les projets que vous mé-
« ditez; le temps vous l'apprendra. Je vous supplie
« seulement de conserver ma lettre, afin que vous puis-
« siez juger par l'événement, si le conseil que je vous
« donne aujourd'hui était digne ou non de votre at-
« tention. »

pouvaient être agréables au vieux Andronic ; elles devaient encore moins plaire à ses ministres qu'on y accusait, tout à la fois, et d'incapacité et de méchanceté ; aussi furent-elles mal reçues. Le vieux empereur répondit qu'il ne pouvait accorder à son petit-fils, ni au grand-domestique, la permission qu'ils demandaient de venir plaider leur cause à Constantinople. Il craignait que leur présence ne fît révolter toute la ville, car il n'ignorait pas que son petit-fils y avait un grand nombre de partisans. Sur ce refus, le jeune empereur fit prier Isaïe de venir au secours de la patrie, de tâcher de calmer la nouvelle tempête que le courroux de son aïeul allait exciter dans le sein de la paix, et qui menaçait l'Empire d'un affreux naufrage. Il lui représentait l'état comme un malade qui revenait à peine d'une violente maladie, et que son épuisement rendait incapable de résister à une rechûte. « Affaiblis, disait-il, par les attaques continuelles des ennemis étrangers, et par les guerres que nous nous sommes déjà faites à deux différentes reprises, serons-nous assez forts pour en soutenir encore une troisième ? Je vous conjure donc de nous épargner l'honneur de tremper de nouveau nos mains dans le sang de nos concitoyens. Obtenez de mon aïeul, ou que je me rende auprès de votre personne, ou que vous veniez vous-même me trouver, que je me lave en votre présence des crimes dont il me charge. »

Le vieux empereur, après avoir résisté longtemps aux instances du patriarche, consentit enfin qu'un certain nombre d'évêques, de sénateurs et d'archimandrites allassent porter à son petit-fils les chefs de l'accusation intentée contre lui, et en même temps

implore
l'assistance
du
patriarche.
Cant. I. 1. c.
46.
Nic. Greg. I.
9. c. 2.

XIX.
Commission
pour
instruire son
procès.
Cant. I. 1. c.
46, 47.
Nic. Greg. I.
9. c. 2.

recevoir ses réponses ; mais il ne voulut pas qu'Isaïe, dont il se défiait, fût de leur compagnie. Le jeune Andronic reçut ces commissaires fort civilement. Le lendemain de leur arrivée, dès la pointe du jour, il les fit assembler avec les principaux officiers de sa cour. Grégoire, archevêque de Bulgarie, ouvrit la séance en annonçant l'objet de sa mission. Le jeune Andronic lui répondit par un discours, que nous a conservé Cantacuzène, mais qui est un peu différemment rapporté dans Nicéphore Grégoras. Ce prince y protestait, comme il l'avait déjà fait tant de fois, de son innocence ; il s'y excusait en même temps si, dans le cours de sa défense, il se trouvait obligé de faire voir que son aïeul s'était parjuré, et qu'il avait commis envers lui les injustices les plus révoltantes. Il disait qu'il en coûterait beaucoup à son cœur de produire de pareilles preuves contre une personne pour laquelle il était pénétré de respect ; que c'était pour lui une fatalité que lui rendait inévitable la nécessité de se justifier. Il finissait en invitant les juges à proposer leurs griefs, et en les priant de le traiter à la rigueur, et sans aucun égard pour sa dignité, s'il était véritablement coupable. Alors l'évêque de Moglène, et Clidas Dicéophilax s'avancèrent au milieu de l'assemblée, et exposèrent les sujets de plainte que le vieux Andronic prétendait avoir contre son petit-fils.

xx.
Accusations
et moyens
de
défense.
Cant. l. 1. c.
47.
Nic. Greg. l.
9. c. 1, 2.

Toutes les accusations dont on chargea ce jeune prince peuvent se réduire à trois chefs principaux. Le premier attaquait sa conduite personnelle. On lui reprochait de se livrer scandaleusement à la débauche la plus effrénée, de ne respecter, pour satisfaire ses désirs criminels, ni le sacré ni le profane, et on allé-

guait, entre autres preuves de ses dérèglements, l'insulte qu'il avait faite à Simonide, veuve du crâle de Servie, en voulant attenter à son honneur, quoiqu'elle fût sa tante et qu'elle eût embrassé la vie religieuse. Nous ignorons comment il s'excusa sur ce premier chef ; sans doute que cette accusation fut du nombre de celles dont, au rapport de Cantacuzène, le jeune prince n'eut pas de peine à démontrer ou la frivolité, ou la fausseté. Au reste si, dans ce siècle de dissolution, on eût voulu empêcher de monter sur le trône, ou en faire descendre tous les princes dont les mœurs étaient scandaleuses, que de trônes seraient demeurés vacants ! En second lieu, on reprocha au jeune Andronic d'avoir chassé avec ignominie, de leurs gouvernements, des officiers établis par son aïeul, pour les remplacer par des gens qui lui étaient dévoués. Il se justifia sur cet article, en observant que ces gouverneurs étaient des tyrans qui traitaient les citoyens comme de vils esclaves ; qu'il n'avait pu être insensible aux larmes d'une multitude d'infortunés qui, réduits au désespoir, étaient venus implorer sa protection. Enfin ceux qui faisaient, au nom du vieux empereur, le rôle d'accusateurs, produisirent un dernier chef que, suivant leurs instructions, ils tenaient en réserve comme le plus triomphant. *Le traité de paix*, dirent-ils au jeune prince, *ne porte-t-il pas que votre aïeul jouira de toute l'autorité, qu'il aura seul l'administration de l'Empire ; que vous lui serez soumis, et lui obéirez comme un sujet à son souverain, que vous ferez en tout ses volontés, sous peine de passer pour un traître, un parjure ? Cependant vous avez, de votre autorité privée, et contre ses*

intentions, contraint par force les gardes du trésor impérial de vous délivrer quatre mille pièces d'or. Andronic ne disconvint point du fait, mais il soutint que son aïeul avait violé lui-même la paix long-temps avant qu'il se fût permis ce prétendu délit. Aussitôt il produisit plusieurs pièces originales, plusieurs lettres écrites de la main même de l'empereur, qu'il avait interceptées. On y voyait toute la trame du complot que l'aïeul avait formé contre le petit-fils. Dans deux de ces lettres, le vieux empereur pressait Andronic Paléologue, protovestiaire, son neveu, d'exécuter les ordres qu'il lui avait donnés; il lui reprochait même sa négligence à l'instruire de ce qui se passait dans son gouvernement, et des mesures qu'il devait avoir prises pour faire réussir un projet sur la nature duquel il ne s'expliquait pas, à la vérité, mais qui était clairement déterminé par d'autres lettres postérieures. Dans celles-ci, l'empereur paraissait plus content des démarches du protovestiaire. Il l'avertissait que, de son côté, tout était prêt pour attaquer son petit-fils, et qu'il allait lancer sur lui son *léopard*. C'est ainsi, sans doute, que ce prince désignait quelqu'un de ses officiers qui se distinguait par son animosité contre le jeune Andronic; peut-être aussi n'était-ce qu'une expression proverbiale dont il se servait pour faire entendre qu'il voulait poursuivre son petit-fils à toute outrance. Le jeune empereur, pour achever de convaincre l'assemblée qu'il y avait long-temps que son aïeul s'occupait de cette intrigue, fit lire une lettre que Cocalas, grand-logariste, écrivait au protovestiaire, son gendre, et qui lui était tombée depuis peu entre les mains. Cocalas y représentait au protovestiaire qu'il ne pre-

nait pas assez de précaution pour empêcher que leur correspondance ne transpirât, et qu'il était à craindre que ses dépêches ne tombassent entre les mains du jeune Andronic, qui par là aurait une preuve incontestable de leur complot. Cocalas enseignait même à son gendre un secret pour que ses courriers cachassent si bien les lettres dont il les chargeait, qu'on ne pût les découvrir sur eux, en cas de recherches. Il l'exhortait à opérer de son côté, parce que l'empereur avait déjà agi du sien : il lui annonçait que les choses étaient même si avancées qu'il en apprendrait peut-être la fin avant que d'avoir entendu parler du commencement. Enfin, il terminait cette importante mission en lui révélant que tous les officiers qui entouraient la personne du jeune prince étaient vendus à son aïeul, qu'ils n'attendaient que le signal convenu pour se saisir de leur maître, et l'amener à Constantinople pieds et mains liées.

Après la lecture de toutes ces pièces, le jeune Andronic reprit le fil de son discours, et dit à l'assemblée : « Jugez maintenant, d'après ce que vous venez
« d'entendre, lequel, de mon aïeul ou de moi, a le
« premier violé la paix. Si, après avoir découvert une
« prévarication si manifeste de sa part contre les trai-
« tés, j'y avais donné ensuite quelque atteinte, pour-
« rait-on me blâmer, et serait-il juste de me regarder
« comme un parjure ? Je n'aurais fait alors qu'user de
« représailles. Avais-je juré seul les conventions ? Mon
« aïeul ne s'était-il pas aussi engagé, par serment, à
« les observer ? Quand même j'aurais agi contre la
« lettre des traités, en me mettant en possession de
« l'argent qu'on me reproche d'avoir envahi, on n'au-

xxi.
Discours de
l'accusé
pour réfuter
le principal
chef
d'accusation
Cant. l. i. c.
48, 49.
Nic. Greg. l.
9. c. 1 et 2.

« rait encore rien à me dire. Mais il m'est aisé de
« prouver qu'en cela même, je n'ai point contrevenu
« aux articles stipulés de part et d'autre. Une des dis-
« positions de la dernière paix ne porte-t-elle pas qu'il
« me sera assigné, sur le trésor impérial, une somme
« pour l'entretien tant de ma maison que de celle de
« l'impératrice mon épouse, et pour le paiement de mes
« troupes ? C'est ce qu'on peut voir en jetant les yeux
« sur la bulle d'or que mon aïeul m'a fait expédier.
« Il y a déjà quatre ans et quatre mois que le traité
« a été signé, et depuis cette époque il m'est dû trois
« cent cinquante mille besants d'or. Il est aisé de s'en
« assurer en consultant les registres de ceux qui sont
« préposés à l'administration des finances. De quel
« crime me suis-je donc rendu coupable, en prenant
« un si petit à compte sur la somme prodigieuse qu'on
« me doit ? Est-il juste que mon aïeul, qui me prive des
« revenus dont il doit me faire jouir, évite le blâme
« d'avoir manqué à sa parole, et que moi, je sois pour-
« suivi comme un criminel, insulté comme un perfide,
« accablé d'infortunes, pour m'être procuré le recou-
« vrement de quelques deniers qui m'appartenaient ?
« Quand on ne m'aurait retenu que ce que je devais
« toucher pour la dépense de ma maison, ce serait
« toujours une injustice dont j'aurais droit de me
« plaindre ; cependant je l'eusse soufferte en silence
« par respect pour mon aïeul, parce que je sais qu'un
« fils est obligé de supporter patiemment les chagrins
« que lui fait essuyer un père. Jamais on n'eût entendu
« sortir de ma bouche le moindre murmure ; je me
« serais contenté de solliciter ses entrailles paternelles,
« pour qu'il voulût bien subvenir à mes besoins. Mais

« s'il m'a été permis de sacrifier mes intérêts person-
« nels, me l'était-il également de trahir ceux des gens
« de guerre, et n'est-il pas de mon devoir de réclamer
« contre le tort qu'on leur fait en les privant de leur
« solde? Puisqu'on exige d'eux qu'ils ne se livrent ni
« au commerce, ni à l'agriculture, ni à aucune autre
« profession, pour qu'ils soient toujours prêts à prendre
« les armes au premier signal, il faut donc au moins
« les nourrir. Certes, c'est une inhumanité criante de
« refuser la subsistance à des hommes à qui les lois de
« l'état ont ôté tout moyen de se procurer les néces-
« sités de la vie. Pouvais-je donc les laisser dans cet
« abîme de misère, sans leur tendre une main secou-
« rable? Plusieurs d'entre eux se sont trouvés réduits,
« pour combattre la faim qui les dévorait, à employer
« les ressources d'une honteuse mendicité. On les a vus
« envoyer leurs femmes et leurs enfants demander l'au-
« môn de porte en porte pendant la nuit. J'ai fait,
« auprès de mon aïeul, les plus vives instances pour le
« toucher en faveur de ces malheureux; il s'est montré
« inexorable. Dans une extrémité si pressante, j'ai pris
« la modique somme dont on veut me faire un crime,
« pour arracher les plus indigents d'entre eux aux hor-
« reurs d'une mort cruelle. Jugez si une pareille action
« a dû mériter les traitements auxquels je me vois
« exposé. Ce n'est donc pas moi, je le répète, qui ai
« manqué le premier à la foi des traités et aux ser-
« ments : loin de les avoir transgressés, je les ai obser-
« vés avec une religieuse exactitude, depuis même que
« mon aïeul n'a pas craint d'y manquer ouvertement.
« Si quelqu'un a d'autres preuves à produire contre
« moi, qu'il parle, et si je suis trouvé coupable, je

« demande qu'on me condamne. » Personne ne se présenta ; au contraire, il s'éleva de toutes parts des acclamations, et les prélats rendirent hautement témoignage de son innocence. Ils l'exhortèrent toutefois à aplanir, autant qu'il serait en son pouvoir, les difficultés qui s'opposaient à la paix, à ne point exiger, pour le présent, la totalité des sommes qui lui étaient dues, les finances étant épuisées, et les peuples écrasés sous le poids des impôts. Le jeune empereur voulut bien, pour faciliter la paix, se prêter à des tempéraments, et réduire ses prétentions. Il demanda seulement qu'il lui fût permis de faire rendre aux traitants un compte exact de leur recette, persuadé que le seul produit de leurs vols suffirait pour apaiser les murmures de ses troupes.

xxii.
Les commis-
saires
convaincus
de
l'innocence
de l'accusé.
Cant. l. i. c.
49.

Les prélats et les autres députés, après avoir admiré le désintéressement du jeune prince, et le désir sincère qu'il avait d'acheter la paix à quelque prix que ce fût, lui demandèrent la permission de s'en retourner à Constantinople. Andronic, en leur donnant congé, les chargea d'un écrit pour son aïeul. Il y rappelait à ce prince les sacrifices qu'il avait déjà faits tant de fois pour rétablir la tranquillité dans l'état, à quels dangers il s'était exposé de la part de ses partisans, en les contraignant de mettre bas les armes, et en leur faisant perdre toutes les espérances qu'ils avaient conçues quand ils s'étaient dévoués à son service. Il le conjurait de préférer la concorde à la guerre : il lui disait que s'il lui fallait absolument une victime pour calmer son courroux, il irait, chargé de chaînes, se livrer à sa vengeance, et subir tous les supplices auxquels il lui plairait de le condamner. Mais en

même temps, il ne lui dissimulait pas que s'il était forcé de prendre les armes, on trouverait dans sa personne et dans ceux de son parti des adversaires redoutables.

Les députés ne doutaient pas que, sur le compte qu'ils allaient rendre de leur commission au vieux empereur, ce prince ne se hâtât de conclure la paix avec son petit-fils. Ils furent trompés dans leur attente. Cocalas, grand-logariste, était du nombre des juges qui avaient été envoyés pour instruire le procès du jeune Andronic, et sans doute un de ceux sur qui la cabale liguée contre ce prince comptait principalement pour le faire succomber. Il avait interrompu plusieurs fois le jeune prince pendant qu'il parlait, et lui avait reproché avec audace d'accuser son aïeul d'avoir violé le premier la paix, afin de se procurer un prétexte de mettre lui-même l'état en feu. Mais cet impudent, frappé comme d'un coup de foudre, lorsqu'il se vit démenti par des lettres écrites de sa main, et convaincu de perfidie par son propre témoignage, s'était retiré de l'assemblée, couvert de confusion. Furieux de cet affront, il projeta de s'en venger. Il prit les devants, se rendit en diligence à Constantinople, et courut prévenir le vieux empereur de la manière dont les choses s'étaient passées. Ce n'était pas là ce que la cour attendait. Elle commençait à s'apercevoir qu'elle avait fait une fausse démarche, et qu'elle-même s'était mise dans la nécessité ou d'accepter la paix, ou de passer pour être de mauvaise foi si elle la refusait. Dès que les députés furent de retour, ils s'empressèrent d'aller saluer l'em-

xxiii.
Ils sont mal
reçus par
l'empereur.
Cant. l. i. c.
49. 50.
Nic. Greg. l.
9. c. 2 et 3.

perer. Ce prince les reçut avec humeur, et le congédia sur-le-champ, sans vouloir leur permettre de parler, disant qu'il les ferait avertir lorsqu'il jugerait à propos de les entendre. Son intention était d'ensevelir, s'il lui était possible, cette affaire dans le silence; mais ses tentatives furent vaines. Les députés ne laissèrent ignorer au public ni les raisons que le jeune Andronic alléguait pour sa défense, ni les dispositions pacifiques dans lesquelles ils l'avaient trouvé. Toute la ville retentissait des louanges de ce prince, et le peuple le comblait de bénédictions.

xxiv.
Andronic
renouvelle
ses plaintes
contre
son petit-fils.
Cant. l. i. c.
50.
Nic. Greg. l.
9. c. 3.

L'empereur commençait à s'alarmer de ces dispositions favorables de la multitude pour son petit-fils, et des murmures des députés qui ne cessaient de se plaindre de ce qu'il ne voulait pas les écouter. Déjà les esprits s'échauffaient. Andronic crut ne pouvoir mieux faire, pour arrêter les progrès de cette fermentation, que de décrier de nouveau son petit-fils auprès de ceux qui paraissaient lui être si dévoués. En conséquence, il ordonne au patriarche et aux prélats de s'assembler, et leur députe un sénateur pour accuser en son nom le jeune prince d'avoir formé le projet de le détrôner. « Ce n'est pas, disait-il, par la bouche de
« cet envoyé, ce n'est pas l'envie de commander,
« puisqu'à mon âge une retraite paisible me serait
« plus agréable que les agitations du gouvernement,
« qui m'empêche de quitter le sceptre, mais l'amour
« de mes peuples. Je ne puis livrer mes fidèles sujets
« à la discrétion d'un dissipateur, qui ne sait pas même
« gouverner ses propres affaires, qui n'a pour con-
« seillers que des gens de son âge, d'un jeune étourdi
« qui est incapable de toute application, qui fait son

« unique occupation de la chasse; qui est si passionné
« pour cet exercice, qu'il nourrit une meute de mille
« chiens, qu'il entretient mille oiseaux de proie, et
« un égal nombre d'officiers et de valets pour le ser-
« vice de ses équipages : ce qui le jette dans des dé-
« penses énormes, et le réduit à manquer quelquefois
« de tout. Vous savez combien il m'a été cher, qu'il
« a long-temps tenu la première place dans mon cœur,
« que je l'ai aimé plus que ma femme, plus que mes
« propres enfants, plus que moi-même. Vous savez
« avec quel soin je l'ai élevé, combien j'ai tâché de le
« rendre agréable à Dieu et aux hommes, et digne du
« trône auquel je l'avais destiné. Mais au lieu de ré-
« pondre à mes enseignements, de suivre mes avis, il
« s'est livré à la dissolution la plus effrénée, passant
« les jours et les nuits dans des parties de débauche.
« C'est dans une de ces parties funestes qu'il a fait
« poignarder son frère. Enfin il s'est soulevé contre
« moi qui suis son aïeul, et qui lui tiens lieu de père:
« Il est sans doute de votre devoir de vous déclarer
« contre de pareils attentats, et de réprimer une telle
« audace. Il faut que vous supprimiez son nom des
« prières de l'église, et que vous le menaciez de le
« retrancher de la communion des fidèles, s'il ne se
« conduit pas plus sagement. » C'était répéter les
« mêmes plaintes qu'il avait faites déjà tant de fois et
« qu'il était censé avoir oubliées par le dernier traité
« de paix. Ce discours ne fit point changer Isaïe ni les
« évêques, qui étaient de son avis. Ils réitérèrent leurs
« instances auprès de l'empereur, et lui représentèrent
« qu'il ne pouvait plus, sans une injustice manifeste, re-
« fuser d'entendre ce que les députés avaient à lui dire

pour la justification de son petit-fils. Andronic répondit que personne n'avait droit d'inspecter sa conduite, et que le patriarche ferait bien de ne se mêler que des affaires de son église, sans vouloir encore s'occuper de celles de l'Empire. Isaïe, loin de se laisser déconcerter par cette réponse, dépêche vers l'empereur quelques-uns des personnages les plus distingués du clergé, avec ordre de lui parler ainsi en son nom :

XXV.
Discours
hardi du
patriarche.
Cant. l. 1. c.
50.

« Très-saint empereur, je ne cesserai jamais, dans
« quelque circonstance que ce soit, de vous avertir
« de votre devoir, de vous exhorter à le remplir, et
« même de vous y contraindre, s'il est nécessaire. Si
« votre intention, en m'appelant au trône patriarcal,
« était de faire de moi une vaine idole qui ne dût ni
« voir, ni entendre, ni parler, il fallait m'en prévenir
« avant de m'y laisser monter, il fallait savoir si j'étais
« capable d'une si lâche complaisance : à de pareilles
« conditions j'eusse reculé. Maintenant que la divine
« providence m'a placé dans un poste d'où non-seu-
« lement je dois veiller à la conservation de la saine
« doctrine, mais encore combattre pour la défense
« des innocents opprimés, je m'opposerai de toutes
« mes forces aux violences et aux injustices, de quel-
« que condition qu'en soient les auteurs; et plus ils
« seront élevés en dignité, et moins je dois leur faire
« grace, puisque les suites de leurs crimes n'en sont
« que plus funestes. Si les petits étaient seuls l'objet
« de mon zèle; ai, par une condescendance coupable
« et un faux respect pour la grandeur, je gardais le
« silence lorsque les hommes puissants commettent
« des fautes graves, je ressemblerais à un médecin qui
« négligerait de traiter son malade, d'un mal qui at-

« taquerait les sources de la vie, pour ne s'occuper
« que du soin de ses ongles et de ses cheveux. Vous
« m'ordonnez de ne me mêler que des affaires de
« l'église, et de vous laisser administrer l'état ainsi
« qu'il vous plaira; c'est comme si le corps disait à
« l'ame : *Je n'ai besoin d'entretenir avec vous au-*
« *cune correspondance; je n'ai nul besoin de votre*
« *secours pour remplir mes fonctions; je m'acquit-*
« *terai des miennes suivant mon pouvoir, acquit-*
« *tez-vous des vôtres comme vous l'entendrez.* »

Après ces hardies comparaisons, Isaïe rappelait toutes les démarches du jeune Andronic auprès de son aïeul, dans un temps où il pouvait traiter avec lui d'égal à égal, pour obtenir la paix, et les réponses victorieuses qu'il avait faites aux commissaires chargés de le juger.

« J'ai été, continue-t-il, transporté d'admiration et
« de joie, en entendant le récit qui m'a été fait de la
« manière dont il s'est comporté dans cette occasion,
« et j'en ai rendu des actions de grâce à l'Éternel. Je
« comptais que tant de vertu et tant de modération
« de la part de ce jeune prince ferait sur votre cœur
« la même impression; que vous béniriez le ciel de le
« voir dans des sentiments si pacifiques, et que vous
« en profiteriez pour rétablir l'union dans la famille
« impériale, et pour tranquilliser les inquiétudes des
« peuples sur les malheurs dont ils se voient menacés
« si la discorde continue à régner entre vous et votre
« petit-fils. Mais au lieu de prendre un parti si rai-
« sonnable, vous m'avez repoussé avec mépris lorsque
« j'ai voulu vous donner de salutaires avis, et vous
« m'avez imposé silence. Loin de le garder ce silence
« criminel auquel vous prétendez me condamner, je

« n'en élèverai la voix que plus haut. Mon devoir, je
« le répète, veut que je défende ceux qui sont persé-
« cutés injustement. Je protégerai donc votre petit-fils
« contre vous ; je le défendrai avec d'autant plus de
« zèle ; que le poids de votre colère ne peut tomber sur
« lui sans blesser en même temps un grand nombre de
« citoyens. Pouvez-vous, et c'est ici une circonstance
« sur laquelle je ne saurais trop insister, pouvez-vous
« éloigner du trône votre propre fils, un prince que
« par votre ordre j'ai sacré empereur, il n'y a pas en-
« core long-temps, et sur qui j'ai fait, à votre grande
« satisfaction, les onctions saintes ? Je serais digne de
« toutes sortes d'anathèmes si je ne m'élevais pas
« contre une injustice si criante. Je vous conjure
« donc, au nom du Dieu de vérité, de rentrer dans le
« droit chemin d'où les conseils d'hommes pervers
« vous ont écarté, et de ne pas faire triompher la
« calomnie de l'innocence. » Jamais aucun des pon-
tifes romains n'avait parlé avec plus de hardiesse aux
souverains de l'Europe, dans un temps où ils les re-
gardaient tous comme les vassaux du Saint-Siège, et
qu'ils croyaient avoir le droit de leur faire des leçons
et de les punir. Ce langage, au reste, ne doit pas sur-
prendre quand on considère l'influence que les em-
pereurs eux-mêmes avaient toujours donnée aux pa-
triarches de Constantinople dans les affaires publiques.
S'il y a lieu de s'étonner ici, c'est plutôt de l'entendre
sortir de la bouche d'un prélat que Nicéphore nous
représente comme un homme absolument inepte. Mais
il faut se rappeler que cet écrivain se distingue par
une partialité affectée ; tous les partisans du jeune
Andronic sont à ses yeux des gens sans talents, sans

esprit, sans probité, sans honneur, tandis que ceux du vieux empereur sont des personnages au-dessus de tout éloge.

Quoi qu'il en soit, les remontrances du patriarche jetèrent l'empereur dans une si étrange colère qu'il fit conduire sur-le-champ en prison Grégoire Cutalas cartophylax, et Cybariotæ, supérieur général des monastères, qui étaient venus lui parler si hardiment de la part du prélat. Il donna en même temps des ordres pour retenir dans le palais Macaire, le métropolitain de Serrhes, qui avait été aussi un des envoyés du patriarche. La colère d'Andronic n'effraya point Isaïe. Ce prélat osa encore assembler le peuple au son des cloches, et déclarer interdit de ses fonctions tout ecclésiastique qui supprimerait des prières publiques le nom du jeune Andronic. Cette démarche rendit furieux le vieux empereur; il dénonça Isaïe au tribunal de l'église comme un séditieux qui en voulait à sa vie. Les évêques de sa faction prononcèrent contre le prélat une sentence d'interdiction, et l'empereur le fit enfermer dans le monastère de Mangane.

Ces désordres et ces divisions faisaient gémir les bons citoyens. Les superstitieux, c'est-à-dire le plus grand nombre, y reconnaissaient l'accomplissement de divers présages que depuis quelque temps ils croyaient apercevoir dans le ciel. Des nuages figurés en croix avaient apparu dans les airs; plusieurs éclipses s'étaient succédé, et une entre autres avait frappé singulièrement les imaginations. La lune s'était levée couverte de ténèbres, quoique le soleil se fit voir encore sur l'horizon. On ne douta pas que ce phénomène, qui n'avait paru si extraordinaire que parce qu'on ignorait

XXVI.
Colère de
l'empereur.
Cant. I. 1. c.
50.

XXVII.
Interpréta-
tion de
divers
présages.
Nic. Greg. I.
8. c. 15.

les effets de la réfraction des vapeurs atmosphériques, n'eût été l'annonce de ces nouvelles dissensions qui commençaient à s'élever dans le sein de la patrie, de ces complots, de ces trahisons, de ces projets cachés dont on faisait chaque jour la découverte. Un autre événement, où le plus vil et le plus sale de tous les animaux joua le principal rôle, et qui arriva le jour même de la fameuse éclipse, n'avait pas peu contribué encore à augmenter la terreur qu'inspirait ce prétendu prodige, tant était grande alors la démence de tous les esprits. Oserons-nous le dire ? Un pourceau, après s'être vautré dans la fange, était venu se jeter au milieu d'une procession à laquelle assistait le patriarche avec tout son clergé, et où l'on portait pompeusement les reliques des saints. La présence et les sauts de cette bête immonde, qui alla se joindre au chœur des musiciens, mirent le désordre et la confusion dans la marche, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on vint à bout de la faire sortir des rangs. Non seulement le peuple, mais encore des gens d'ailleurs sensés, et l'hisrien lui-même, qui rapporte très-sérieusement cette aventure, la regardèrent comme l'avant-coureur de quelque opprobre dont l'église était menacée. Peut-être trouva-t-elle son application dans le traitement ignominieux que le patriarche venait d'essuyer.

xxviii.
Le jeune
prince vient
demander
la paix.
Cant. l. i. c.
50, 51.
Nic. Greg. l.
9. c. 1, 4.

Quoi qu'il en soit, ces coups d'éclat de l'empereur contre Isaïe ne promettaient pas un prochain raccommodement. Le jeune Andronic les crut d'un mauvais augure pour lui ; il délibéra avec son conseil ordinaire sur ce qu'il avait à faire. Le grand-domestique parla le premier, et dit qu'il fallait renoncer à l'espoir d'obtenir la paix ; qu'il était maintenant de la prudence de

prendre ses précautions et de se mettre en état de repousser la violence ; que les grands préparatifs de l'empereur manifestaient assez qu'il voulait absolument la guerre ; que son petit-fils avait épuisé tous les moyens de conciliation ; que s'il faisait de nouvelles démarches, on ne pourrait plus les regarder que comme des marques de faiblesse ou de crainte. Le protostrator appuya l'avis de Cantacuzène. Le jeune empereur convint qu'ils avaient raison ; mais toujours obstinément fidèle à son système de ne prendre les armes qu'après avoir épuisé toute autre ressource, il voulut faire encore une dernière tentative. Il prétendit qu'il fallait aller à Constantinople demander la paix ; il espérait que sa présence confondrait ses ennemis, et leur ferait tomber les armes des mains, sinon qu'il aurait dans les habitants de cette grande ville autant de témoins de ses dispositions pacifiques, et qu'alors personne ne pourrait plus le rendre responsable des événements. Cantacuzène ne céda à son opinion que par complaisance. Ils partirent donc de Rhèges, et s'avancèrent vers la capitale, sous l'escorte d'un corps de treize cents hommes, l'élite de l'armée. Lorsqu'ils furent arrivés à la vue de Constantinople, le prince fit faire halte à sa troupe. Accompagné seulement du grand-domestique, du protostrator, et de trente autres personnes de sa suite, il s'approche de la porte Gyrolimne. Il la trouva fermée, et les murailles gardées par un grand nombre de gens de guerre. Ayant aperçu Phocas Marules qui les commandait, il le salua, et le chargea de faire dire à l'empereur qu'il lui demandait la permission de l'aller trouver dans son palais, à moins qu'il ne voulût se donner la peine de se rendre en personne.

dans une des tours de la ville pour conférer ensemble, ou bien qu'il lui envoyât, s'il l'aimait mieux, son oncle Théodore, marquis de Montferrat, qui était venu d'Italie à Constantinople. Quelque Théodore eût intérieurement des prétentions à l'Empire, cependant il favorisait alors secrètement Andronic, pour se venger de son père dont il croyait avoir à se plaindre. Selon toute apparence, le marquis de Montferrat, qui s'était accoutumé à ne jamais faire de voyage à Constantinople sans en revenir chargé d'or, trouva fort mauvais que l'empereur, forcé par le malheur des temps, eût mis enfin des bornes à sa générosité. D'ailleurs il commençait à déplaire à ce vieillard superstitieux, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir embrassé la religion romaine, et il est certain que son père ne le voyait qu'avec peine paraître à sa cour, sans barbe et sous le costume italien. Le jeune Andronic ne devait donc pas trop espérer de réussir, en choisissant un pareil médiateur auprès de son aïeul. Aussi essuya-t-il un refus complet. Marules rapporta, pour toute réponse, que l'empereur lui ordonnait de se retirer sur-le-champ, comme à un traître qui ne cherchait qu'à suborner ses sujets. Marules avait alors auprès de sa personne un officier qui, par zèle pour le vieux empereur, traita avec la dernière grossièreté le jeune Andronic. Il s'appelait Marc Caballaire.

XXX.
Il est refusé
et se retire.
Nic. Grég. I.
9. c. 1.

Le jeune empereur, voyant sa démarche devenue inutile, protesta de nouveau de son innocence, puis, adressant la parole à Marules : « Rapportez, lui dit-il, à mon aïeul ce que vous allez entendre : Puisque vous me refusez la paix, et que vous lâchez contre moi votre *Léopard*, comme vous le dites vous-même,

« je remets les traités de paix que nous avons conclus
« ensemble, nos serments et nos intérêts, entre les mains
« du Très-Haut. Je m'en rapporte à sa justice, et je cède
« à la nécessité qui me force de prendre les armes. Je
« ne doute pas qu'avant peu vous ne vous repentiez de
« votre témérité, et que vous ne reconnaissiez que vous
« avez choisi le mauvais parti. » Après avoir prononcé ces
paroles, il descendit de cheval, fit une profonde incli-
nation, comme si son aïeul eût été présent. Marules,
sans lui parler, lui rendit son salut. Le prince, après
avoir salué tous ceux qui étaient sur les murailles, se
retira paisiblement, et se rendit à Sélivrée, dont il re-
mit le gouvernement à Apocauque. Nicéphore glisse
sur toutes ces circonstances, ou plutôt il n'en parle
pas. Il se contente de dire qu'Andronic s'étant appro-
ché de Constantinople, quelques gens du peuple vin-
rent lui offrir de l'y introduire en lui jetant des cordes
par-dessus les murs ; que la vigilance des sentinelles fit
échouer ce projet ; qu'alors le prince monta, accompa-
gné de Cantacuzène et de Synadène, dans une barque,
et qu'ils allèrent ensemble examiner s'ils ne trouve-
raient pas le moyen d'escalader les murailles du côté
de la mer, mais qu'ils furent obligés de se retirer
pour n'être pas écrasés sous une grêle de pierres.
Comme Cantacuzène avait été présent à l'affaire, nous
le croyons mieux instruit que Nicéphore Grégoras,
qui probablement était cette nuit ailleurs que sur les
remparts de la ville. Pour Andronic, il reprit ensuite
la route de Didymotique où ses troupes devaient venir
le joindre. Elles s'y rendirent toutes peu de temps
après son arrivée, à l'exception d'un corps de deux

mille Comans qui s'étaient rangés sous les drapeaux de Michel second, roi des Bulgares.

xxx.
Le jeune
Andronic
rassemble
ses troupes.
Cant. l. i. c.
52.

Lorsque toutes les troupes furent rassemblées, le jeune Andronic établit le protostrator gouverneur de la Thrace, et lui donna un détachement de ses troupes pour défendre cette province contre les entreprises de la garnison de Constantinople. Quant à lui, il quitta Didymotique, où il laissa l'impératrice sa femme et Théodora sa tante, mère de Cantacuzène, et s'avança vers la Macédoine où campait l'armée de son aïeul. En arrivant à Gratianople, place située sur les confins de la Thrace, il y trouva l'impératrice Xéné sa mère. Cette princesse avait obtenu du vieux empereur, pendant la paix, la permission de se faire religieuse, et allait à Thessalonique pour se rendre dans le monastère qu'elle avait choisi; mais dans la crainte de tomber entre les mains des soldats de la faction opposée à celle de son fils, elle s'était arrêtée en chemin, et attendait, pour continuer son voyage, que les routes fussent devenues plus sûres.

An 1328.

xxxi.
Il se met en
campagne.
Cant. l. i. c.
12.
Nic. Greg. l.
9. c. 4.

Pendant le séjour qu'Andronic fit à Gratianople pour y jouir de la présence de sa mère, on vint lui dire que les troupes du vieux empereur avaient quitté leur premier camp et qu'elles étaient venues en prendre un autre près de Drama et de Philippopolis. Aussitôt il se recommande à Dieu et à la vierge Marie, fait attacher au haut d'un étendard l'acte du serment de son aïeul, et marchant sous cette enseigne, il s'avance intrépidement vers l'ennemi. Le vieux empereur avait nommé, pour commander ses troupes, Michel Asan, son neveu, Dénétrius despote, l'un de ses fils, Monomaque, Hyparque, et Andronic Paléologue, protoves-

tière. Elles avaient été renforcées de douze cohortes de Servés commandées par leur souverain en personne. Le jeune Andronic écrivit à Démétrius son oncle et aux autres officiers de l'armée de son aïeul, qu'il n'ignorait pas qu'ils le cherchaient pour le combattre; qu'étant le plus jeune, il avait cru devoir leur épargner la fatigue du voyage; qu'il était en chemin pour venir au-devant d'eux; qu'il leur en donnait avis, afin qu'ils se préparassent à le bien recevoir. Ce ton de confiance intimida les chefs de l'armée ennemie. Malgré le nombre de leurs troupes et la supériorité de leurs forces, ils n'osèrent attendre le jeune Andronic qui arrivait à grandes journées. Ils s'éloignèrent du poste qu'ils occupaient, et allèrent s'enfermer à Phères, ville forte et pourvue de tous les approvisionnements nécessaires pour soutenir un long siège. Andronic vint camper devant cette place, et fixa son quartier général dans une petite ville nommée Siène, qui, à la persuasion d'Alexis Zamplacon, lui avait ouvert ses portes. Zamplacon était, dans le cœur, très-attaché au jeune prince. Andronic resta tranquille pendant deux jours à Siène pour prendre lui-même quelque repos, et pour donner à son armée le temps de se refaire des fatigues de la route et des plaies qu'elle avait essayées dans cette saison rigoureuse. On était alors au mois de janvier.

Le matin du troisième jour, il fit sonner de la trompette pour avertir ses troupes de prendre les armes, puis il les rangea en bataille, et s'étant mis à leur tête, il les conduisit presque au pied des murs de Phères. Elles y restèrent toute cette journée préparées au combat, sans que l'ennemi osât se montrer. Elles

XXXII.
L'armée de
l'empereur
refuse
le combat.
Cant. I. 1. 2.
52.

passèrent la nuit suivante dans la même position. Cependant les généraux du vieux empereur tiennent conseil pour savoir s'ils doivent se mesurer avec l'ennemi. Le bel ordre qui règne dans l'armée du jeune Andronic, la contenance fière et assurée de ses soldats, leur persévérance à demeurer si long-temps sous les armes, l'ardeur qu'ils témoignent pour en venir aux mains, tout leur inspire une secrète terreur; ils prennent donc la résolution de ne pas sortir de leurs retranchements, et d'attendre qu'on entreprit de les en déloger. Le lendemain, au lever du soleil, Andronic disposa ses troupes pour le combat, attendant avec impatience le moment où il plairait à l'ennemi de paraître. On était déjà au milieu du jour, et personne ne sortait de la ville. Andronic, ennuyé de l'inaction des troupes de son aïeul, envoie les provoquer. Insensibles à son défi, elles répondent qu'elles sont déterminées à ne point quitter leur poste, et à s'y défendre jusqu'au dernier soupir. Sur cette réponse, Andronic assemble un conseil de guerre; il y fut décidé qu'il serait imprudent de vouloir forcer une armée entière dans une place qui était d'ailleurs d'une si belle défense, surtout dans la saison où l'on se trouvait alors. En conséquence Andronic décampa et revint à Siène, d'où il était parti.

xxxiii.
Prise de
Thessalo-
nique.
Cant. 1, 53.
Nic. Greg. l.
9. c. 4.
Oultrem. de
excid. Græc.
lib. sing.

A peine ce prince y fut arrivé, qu'il reçut avis que s'il voulait s'approcher de Thessalonique, il lui serait aisé de s'en rendre maître, parce que ses amis lui en feraient ouvrir les portes. Sans différer, il part, accompagné du grand-domestique et de ses principaux officiers, avec l'élite de ses troupes. Il feignit, pour donner le change à l'ennemi, de diriger sa marche vers Drama;

mais changeant de chemin pendant la nuit, il se porta sur Thessalonique. Les habitants étaient dans la plus grande inquiétude sur leur sort. On disait qu'Apo-cauque paracémomène et Alexis Paléologue allaient arriver à Thessalonique sous prétexte d'y faire, au nom du jeune Andronic, des propositions d'accommodement, mais dans la réalité pour y tramer avec les amis de ce prince quelque complot contre la ville. Chumne, grand-stratopédarque, gouverneur de Thessalonique, s'empressa d'envoyer l'archevêque au-devant de ces émissaires, pour leur dire de se retirer s'ils ne voulaient être traités comme des espions et des traîtres. Le prélat fut fort étonné lorsqu'au lieu d'un cortège composé de quelques personnes, il rencontra le jeune empereur, accompagné d'un grand nombre d'officiers et suivi d'une armée. A la vue de ce prince, qui le salua gracieusement, il fut tellement frappé de terreur, qu'il s'enfuit sans oser proférer une seule parole. Andronic ne tarda pas à paraître sous les murs de Thessalonique. Ses partisans, malgré les ordres qu'ils avaient reçus de ne pas sortir de leurs maisons, ou de ne paraître en public qu'à pied et sans armes, se portèrent en foule sur les remparts, dès qu'ils aperçurent ses enseignes, et attaquèrent à coups de pierres ceux de la faction opposée. Ces derniers, craignant d'être accablés par les ennemis dont leur imagination effrayée leur grossissait encore le nombre, n'opposèrent qu'une faible résistance. Les uns prirent le parti de se joindre aux vainqueurs pour recevoir le jeune empereur dans la ville, les autres se réfugièrent dans la citadelle. George Lysique, qui y commandait, parut d'abord résolu de la défendre cou-

rageusement, d'autant plus qu'il comptait beaucoup sur les troupes cantonnées dans la ville de Phères. Andronic investit, sans différer, cette forteresse, et envoya de tous côtés des détachements pour intercepter les secours qui pourraient venir aux assiégés. Un corps de trois cents hommes, qui arrivait en diligence pour les soutenir, fut taillé en pièces.

XXXIV.
Miracle en
faveur du
jeune
Andronic.
Cant. l. i. c.
54.
Nic. Greg. l.
8. c. 4.
D'Outrem.
de excid.
Græc. lib.
singul. c. 4.

Le jeune empereur s'empressa, dès qu'il se vit maître de Thessalonique, d'aller visiter le tombeau de saint Démétrius, à qui il attribuait l'heureux succès de son entreprise. Pendant son action de grâces, il lui vint en pensée de mettre sur la blessure qu'il avait reçue au pied, du baume miraculeux qui, suivant les légendes grecques, coulait sans cesse du tombeau de ce généreux martyr. Lorsqu'on lui eut ôté sa chaussure et les bandes qui enveloppaient la plaie, pour y faire l'onction avec le saint baume, on la trouva si parfaitement guérie qu'il n'y paraissait même pas de cicatrice; cependant il y avait quatorze mois que les médecins y travaillaient sans succès : la gangrène commençait même, dit-on, à s'y mettre, et le prince éprouvait des douleurs inouïes; ce qui s'accorde peu avec les marches et contremarches qu'il venait de faire, et avec les fatigues inséparables des opérations militaires. Au reste, que ce miracle ait été réel ou supposé, il ne dut pas nuire aux intérêts du jeune Andronic, et les Thessaloniciens ne pouvaient manquer de s'attacher à un prince qui paraissait avoir reçu une faveur si insigne de la part d'un Bienheureux qu'ils regardaient comme leur protecteur. Qui sait si ce prodige, que les habitants célébrèrent par des hymnes et des cantiques, ne contribua pas aussi beaucoup à hâter la

reddition de la forteresse? En effet, le gouverneur, malgré la résolution qu'il avait prise de se bien défendre, se vit bientôt forcé, par le peuple qui était resté dans la ville et par ceux qui l'avaient suivi dans la citadelle, de capituler. Le jeune empereur s'était distingué à ce siège. Il y avait même eu son bouclier percé de plusieurs flèches.

Après cette importante conquête, le jeune empereur marcha en diligence vers Édesse ou l'ancienne Égée en Macédoine; son intention était de s'en emparer le plus tôt qu'il lui serait possible, parce qu'il craignait que Démétrius, despote, Monomaque et Isaac Raoul ne le prévinsent. Ils étaient d'autant plus intéressés à s'assurer de cette place, que leurs femmes et leurs enfants y résidaient : d'ailleurs c'était une ville forte et très-facile à défendre : ils pouvaient y trouver un asile sûr et s'en faire un boulevard contre les entreprises de la faction contraire. Le jeune Andronic n'eut qu'à se présenter devant Édesse pour s'en rendre maître. Le gouverneur, dès qu'il parut, se mit à la tête de sa garnison, et vint le recevoir avec tous les honneurs de la guerre. Andronic entra dans la ville comme en triomphe; il se fit donner un état des biens que le despote Démétrius, son oncle, et les autres chefs du parti ennemi, possédaient dans le pays, pour en ordonner ainsi qu'il jugerait à propos; mais il voulut que leurs femmes conservassent ce qui leur appartenait en propre. Dans la suite, ce prince généreux consentit qu'on leur rendît les possessions de leurs maris, pour qu'elles pussent les secourir dans les lieux où ils s'étaient retirés, sans toutefois leur permettre de les y aller trouver. Il exigea qu'elles se retirassent

xxxv.
Il s'empare
d'Édesse.
Cant. l. 1.
o. 54, 55.
Nic. Greg. l.
9. c. 4, 5.
D'Outrem.
Ibid.

toutes à la cour de l'impératrice, qui devint pour elles une honorable prison. La femme du despote Démétrius possédait des richesses immenses. Dans la crainte qu'une déclaration exacte n'inspirât au vainqueur le désir de partager avec elle son trésor, elle en avait fait disparaître la plus grande partie; mais peu de jours après on trouva ses meubles et ses bijoux chez un particulier: ce dépôt montait à une somme de vingt mille besants d'or; on ne nous dit point s'il fut confisqué. Dans le même temps le grand-domestique fit une découverte plus considérable encore: on vint lui indiquer l'endroit où le protovestiaire Andronic Paléologue avait mis en réserve ce qu'il possédait de plus précieux. Il s'y trouva douze mille pièces d'or, outre une grande quantité de vaisselle avec beaucoup d'argent en lingots; le tout pouvait valoir au moins quarante mille besants. Le grand-domestique alla rendre compte à l'empereur de cette capture. « Prenez, lui dit ce prince, ces richesses; il est juste qu'elles soient à vous, puisque vous avez découvert où elles étaient cachées. « D'ailleurs vos biens n'ont été que trop souvent la proie du parti ennemi, et le protovestiaire en particulier vous a fait assez de tort pour que vous en soyez dédommagé à ses dépens. » Cantacuzène répondit qu'il savait faire le sacrifice de sa fortune pour le salut de la patrie, et non pas s'enrichir des pertes de ses concitoyens. Le jeune empereur loua un désintéressement si généreux et si rare. Sur le refus de Cantacuzène, l'argent monnayé fut distribué aux soldats, une partie des vases et des plus riches effets donnés en présent aux officiers, et le reste versé dans les coffres du fisc.

D'Édesse le jeune Andronic se porta vers Castorie, qui se rendit sans coup férir. Bérée ne fit pas plus de résistance. Andronic, en partant pour Castorie, avait dépêché Boésilas, despote de Bulgarie, et Brienne ou Brennas, grand-drungaire, avec deux mille chevaux, pour prendre possession d'Acride avant que le protovestiaire pût s'y établir. Ils s'acquittèrent heureusement de cette commission. Dès qu'ils parurent, les habitants s'empressèrent de les recevoir. Quelques jours après, le jeune empereur y fit son entrée. Tous les paysans d'alentour, les Albanais, les habitants de Déaboles et de Colonée vinrent en foule lui faire hommage. Ceux qui habitaient les régions ultérieures reçurent ordre de lui prêter serment de fidélité, ce qu'ils firent sans aucune répugnance.

XXXVI.
Autres
places
conquises.
Cant. I. 1. c.
55.
Nic. Greg. I.
9. c. 4. 5.
D'Ostrem.
Ibid.

Le protovestiaire ayant perdu l'espoir de se rendre maître d'Acride, et voyant que tout pliait sous l'obéissance du jeune Andronic, prit le parti de se réfugier, avec les autres chefs de sa faction, chez Étienne, prince de Servie, et tous ensemble ils le supplièrent de prendre leur défense. Étienne entretenait alors une armée puissante sur la frontière qui séparait ses états de ceux de l'Empire. D'après le rapport qu'on lui fit du bel ordre qui régnait parmi les troupes du jeune Andronic, de la discipline qu'elles observaient, de la capacité de ceux qui les commandaient, de l'ardeur que les soldats montraient pour le combat, et du succès de leurs armes, il ne crut pas devoir compromettre ses forces avec celles de ce prince. Le jeune Andronic, ayant passé huit jours à Acride, en partit pour se rendre à Pélagonie. Sur la nouvelle qu'il approchait des confins de la Servie, les Grecs qui étaient venus

XXXVII.
Le crâle de
e Servie
refuse de se
joindre aux
ennemis du
jeune
Andronic.
Cant. I. 1.
c. 55, 56.
Nic. Greg. I.
9. c. 4, 5.

chercher un asile à la cour du crâle, firent à Étienne les plus vives instances pour l'engager à lui livrer bataille; mais Étienne persista dans son refus, et leur déclara qu'il ne combattrait point qu'il ne fût attaqué. Pour se délivrer de leurs importunités, il assembla devant eux les principaux seigneurs de la nation, et les consulta sur ce qu'on voulait exiger de lui. Alors les chefs de l'assemblée, prenant la parole au nom de tous, répondirent aux Grecs réfugiés en ces termes :
« Il est inutile de vous donner tant de mouvement
« pour obtenir de nous ce qu'il nous est impossible
« de vous accorder. Pourquoi avez-vous souffert que
« la guerre s'allumât entre vos deux empereurs? Au
« lieu d'attiser le feu de la discorde qui les divise, que
« n'avez-vous écarté tout ce qui pouvait l'entretenir?
« Ne deviez-vous pas faire tous vos efforts pour les
« rapprocher l'un de l'autre et pour rétablir entre
« eux la paix et l'union? rien n'était plus désirable
« pour eux, plus avantageux pour vous-mêmes et pour
« tous les sujets de l'Empire. Mais loin de prendre un
« parti si sage, vous avez couru de villes en villes
« pour animer la fureur de ceux qui étaient disposés
« à faire la guerre au jeune Andronic; vous avez
« traité en ennemis ceux qui penchaient pour la paix,
« ou qui voulaient défendre ce prince. Maintenant il
« est juste que vous receviez la récompense des peines
« que vous vous êtes données pour exciter cette tem-
« pête dans le sein de votre patrie. Quant à nous,
« nous invitons notre souverain à réfléchir sur la ri-
« gueur des châtimens que Dieu prépare à ceux qui
« font des injustices, et à ne pas se rendre coupable
« de la plus grande qu'il pourrait commettre en dé-

« clarant la guerre au jeune empereur sans en avoir
« reçu aucune offense. Si on l'attaquait, nous l'exhor-
« terions à se défendre. S'il suit nos conseils, ce sera
« pour nous une grande joie; s'il refuse de s'y con-
« former, qu'il soit seul votre protecteur, car aucun
« de nous ne le secondera. » Le crâle appuya cette
réponse judicieuse par ces mots : « Vous voyez vous-
« mêmes quelles sont les dispositions de ceux qui
« tiennent après moi le premier rang parmi mes fideles
« sujets. Quand, par quelque motif de haine particu-
« lière ou d'animosité personnelle contre le jeune
« Andronic, je désirerais de lui faire la guerre, la
« résistance de mes peuples ne me contraindrait-elle
« pas de renoncer à ce projet? Mais je pense comme
« eux, et je ne veux pas, pour soutenir une mauvaise
« cause, mettre le trouble dans mon royaume, ni
« m'exposer à quelque événement funeste, tandis que
« je puis vivre paisiblement dans mes états. Ce n'est
« pas cependant que je sois dans la disposition de
« vous abandonner, et que je ne m'intéresse sérieuse-
« ment à la sûreté de vos personnes. Si vous le trou-
« vez bon, j'enverrai au jeune Andronic une ambas-
« sade. Comme il est, ainsi que tout le monde en
« convient, naturellement doux, je me flatte d'obtenir
« de lui une amnistie en votre faveur. Si ce parti ne
« vous plaît pas, je vous recommanderai au roi de
« Bulgarie mon allié, et le prierai de vous faire con-
« duire à Constantinople. L'aimez-vous mieux, partez
« pour Venise; il vous sera aisé de vous rendre par
« mer de cette ville en votre pays. Enfin, j'ai encore
« un moyen à vous proposer : Prillape, Prosaque et
« Strombize se trouvent maintenant occupés par des

« troupes qui sont à votre dévotion ; ces villes passeront pour imprenables ; allez vous y enfermer jusqu'à ce que les deux empereurs aient quitté les armes. » Les Grecs réfugiés choisirent ce dernier parti. Le protovestiaire prit possession de Prillape, Michel Asan de Prosaque, et les autres s'établirent à Strombize, résolus de s'y bien défendre si l'on entreprenait de les y forcer. Dans le même temps Nicéphore Basilique se rendit maître absolu dans la ville de Méléniqne dont il était gouverneur, et déclara qu'il resterait neutre tant que les deux princes se feraient la guerre. Basilique garda cette ville jusqu'à la mort du vieux Andronic. Aussitôt que ce prince eut cessé de vivre, il s'empressa de la rendre au jeune Andronic qui lui en laissa le gouvernement. Le protovestiaire, miné par le chagrin, mourut quelques jours après s'être emparé de Prillape. A peine eut-il fermé les yeux, que cette ville se soumit au jeune empereur. Les Serves, qui, sans doute, avaient renoncé à la neutralité pour laquelle ils s'étaient déclarés d'abord, surprirent Prosaque et en chassèrent Michel Asan. On ne dit point si leur intention était de s'approprier cette conquête, ou s'ils la remirent au jeune Andronic. Ce prince voulut faire quelques tentatives sur Strombize et Méléniqne ; mais ayant reconnu qu'il ne réussirait pas, il s'en revint à Thessalonique.

XXXVIII.
Défaite de
l'armée du
vieux
Andronic.
Cant. l. 1. c.
56.
Nic. Greg. l.
9. c. 5.

Le jeune Andronic ne fut pas plus tôt arrivé dans cette ville, qu'il reçut des dépêches, par lesquelles le protostrator Synadène lui apprenait qu'ayant rencontré sur les bords du fleuve Mélas l'armée du vieux Andronic, commandée par Constantin Asan, il l'avait attaquée ; que la victoire, après avoir été long-temps

balancée, s'était enfin déterminée en sa faveur, qu'il avait poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Constantinople, qu'une multitude de fuyards était tombée sous le glaive du vainqueur, que leur général avait été trouvé parmi les morts, et que les prisonniers étaient sans nombre. Cependant Nicéphore Grégoras, qui déplore ce malheureux événement, prétend qu'il n'y eut tout au plus que dix hommes de tués du côté des vaincus. En cherchant à diminuer la perte de ceux de son parti, il ne fait pas certainement l'éloge de leur bravoure. Le jeune Andronic ne put s'empêcher de gémir sur la victoire qu'il venait de remporter, en considérant qu'il l'avait achetée au prix du sang de ses sujets. Cette ame sensible fit encore, en présence de ses courtisans, de nouvelles réflexions sur le malheur des dissensions domestiques. *Les guerres civiles,* disait-il avec l'accent de la douleur, *font ressembler le corps d'un état à celui d'un frénétique qui se ronge les membres de ses propres dents, et se déchire lui-même les entrailles.* Tous ceux qui l'entendirent dans ce moment admirèrent sa modération et ses sentiments d'humanité. Andronic remercia le protostrator du service qu'il venait de lui rendre; il accorda diverses récompenses aux officiers qui avaient combattu si courageusement sous ses ordres, et augmenta la paie des soldats. Il fit ensuite une revue générale de toutes ses troupes; il compléta les compagnies qui n'étaient pas entières; remonta la cavalerie, en renouvela les équipages, et prit les mesures nécessaires pour que son armée fût toujours en bon état.

Pendant qu'il s'occupait de ces détails, il apprit que son aïeul venait de conclure contre lui un traité d'al-

xxxxx
Le roi de
Bulgarie

projet de
secourir
l'empereur.
Cant. l. 1. c.
56, 57.
Nic. Greg. l.
9. c. 5.

liance offensive avec Michel Strascimire, roi de Bulgarie. Cette nouvelle lui fit prendre subitement la résolution de s'approcher de Constantinople. En partant, il confia le commandement de ses troupes en occident à un seigneur que Cantacuzène nomme Gui de Lusignan. Le jeune empereur, avant de faire aucune tentative sur la capitale, envoya offrir, suivant son usage, la paix à son aïeul. Le vieux Andronic, toujours aveuglé par la haine, rejeta avec mépris cette proposition; il comptait beaucoup sur le secours que Michel lui avait promis. En effet, le jeune Andronic ne tarda pas à être informé qu'un corps de trois mille Tartares, soudoyés par le roi de Bulgarie et commandés par le Russe Iwan, s'avancait vers la ville impériale. Ce prince, feignant d'ignorer les arrangements de son aïeul avec Michel, lui députa un de ses officiers pour l'informer des mouvements des Bulgares, et pour l'avertir de se tenir lui-même sur ses gardes, l'assurant que Michel en voulait à sa personne, et que son projet n'était pas, comme il le lui faisait entendre, de le secourir contre son petit-fils, mais de s'emparer de sa capitale. En effet, le jeune Andronic avait de fortes raisons pour croire que telle était effectivement l'intention du monarque bulgare. Le vieux empereur reçut fort mal cet avis; il répondit avec humeur au député, et le chargea de dire à son petit-fils qu'il se mêlât de ses affaires, et qu'il ne s'ingérât pas de donner des conseils à des personnes qui en savaient plus que lui.

XL.
Le jeune
Andronic
lui en
ôte l'espoir.

Sur cette réponse, le jeune Andronic envoie au roi de Bulgarie un exprès pour lui signifier qu'il va faire tailler en pièces ses Tartares, s'ils continuent à diriger

leur marche vers Constantinople. Michel, qui ne croyait pas les troupes du jeune empereur si près des siennes, fut effrayé de cette menace. Il protesta que son dessein n'avait jamais été d'agir contre ce prince, ni de rompre la bonne intelligence qui régnait entre eux. Pour donner une preuve de sa prétendue bonne foi, il tira de son sein une grande quantité de reliques qu'il portait toujours sur lui par dévotion. Dans le nombre, se trouvait une croix de cuivre qu'il remit à l'ambassadeur d'Andronic, en lui disant : *Portez ce présent à votre maître, et assurez-le que je jure, par celui qui a été attaché à la croix pour nos péchés, que je n'ai pas violé les traités d'alliance faits entre nous ; que ce n'est point contre lui qu'ont été envoyées les troupes qui lui font ombre ; je le conjure donc de ne pas les attaquer. Qu'il ne s'étonne point si, dans le grand nombre de reliquaires précieux que je possède, j'ai choisi cette croix faite d'un vil métal, pour la lui envoyer ; c'est qu'elle est devenue très-célèbre en Bulgarie, par les miracles qu'elle a opérés sous le règne de mon père, et qu'elle continue de faire sous le mien. Je la lui donne comme le gage le plus sûr qu'il puisse recevoir de ma fidélité. Si jamais il me reconnaît pour un trompeur, qu'il s'arme de cette croix, qu'il marche sous cet étendard contre moi, et il peut se promettre la victoire. Pour qu'il ne doute nullement de la sincérité de mes paroles, et pour le rassurer contre les inquiétudes que pourrait lui donner la marche de mes troupes, je vais les rappeler sur-le-champ. A l'heure même, il fit partir un de ses courtisans pour porter à Iwan, qui les commandait, l'ordre de revenir*

Cet officier se pourvut en partant de la figure d'une aile peinte en couleur de feu. C'était, chez les Bulgares, l'emblème de la diligence, et sans doute qu'il servait aussi de sauvegarde ou de passe-port à ceux qui en étaient porteurs. Michel congédia en même temps l'envoyé d'Andronic, et lui fit donner, ainsi qu'aux gens de sa suite, d'excellents chevaux, pour qu'ils pussent se rendre auprès de leur maître avant qu'il eût fait charger les trois mille Tartares qui étaient sur le territoire de l'Empire.

XLII.
Il sollicite
les Vénitiens
de
l'aider à se
rendre
maître de
Constanti-
nople.
Nic. Greg. l.
9. c. 5.

Si le jeune Andronic fut très-content du succès de cette négociation, la retraite des troupes du roi de Bulgarie consterna le vieux empereur et ceux de son parti. Un événement, auquel on ne s'attendait point, vint encore augmenter leurs alarmes. Quelques pirates génois avaient pillé un bâtiment vénitien. La Seigneurie envoya, pour tirer vengeance de cet outrage, une flotte de quarante vaisseaux longs, dont une partie se rangea dans le canal de Galata, et l'autre se mit en station sur les passages qui conduisaient à Constantinople. Tous les vaisseaux génois, tous ceux de la marine impériale et même tous les navires étrangers destinés pour cette ville, furent interceptés. En peu de jours, la capitale de l'Empire se vit réduite à la plus affreuse disette, parce qu'aucun approvisionnement ne pouvait plus y arriver. Déjà les habitants se livraient aux murmures, et l'esprit de sédition commençait à éclater. La cour craignait que le jeune Andronic ne profitât de la circonstance pour s'introduire dans la ville, où d'ailleurs il ne manquait pas de partisans. En effet, ce projet ne lui avait pas échappé, et déjà il avait fait solliciter les Vénitiens de le seconder;

mais cette démarche n'eut pas de suite. Les Vénitiens s'étant accommodés avec les Gênois, levèrent l'ancre au bout de quinze jours, et relâchèrent tous les navires qu'ils avaient arrêtés. Aussitôt l'abondance rentra dans Constantinople, et le calme s'y rétablit.

En essayant de tirer parti des Vénitiens, pour s'emparer plus facilement de la ville impériale, le jeune Andronic n'avait point renoncé aux arrangements pris d'abord avec ce Camaris qui était venu offrir de lui livrer Constantinople. Cet homme, après avoir reçu ses instructions du jeune empereur, rentra dans la place, et alla se concerter avec ses complices. Camaris ne tarda pas à faire savoir au jeune prince le temps où il devait être de garde sur les remparts, et l'endroit où serait son poste. Le jour de la Pentecôte, Andronic partit de Logos, et s'approcha de Constantinople. Le surlendemain, il fit avancer pendant la nuit vingt-quatre soldats déterminés, qui se glissèrent jusqu'au pied des murailles, et y appliquèrent deux échelles. Ils étaient suivis de plusieurs petits détachements qui, marchant à quelque distance les uns des autres, avaient l'attention de mettre ventree à terre, lorsque la lune perçait les nuages dont le ciel était alors couvert. Le jeune Andronic, plein d'ardeur, voulait monter le premier à l'escalade; mais Cantacuzène l'en empêcha, et ce fut très-à-propos, car l'une des deux échelles rompit sous le poids de ceux dont elle était chargée. Cet accident n'eut cependant aucune suite fâcheuse, et ne nuisit pas au succès de l'entreprise. Près de cent soldats parvinrent, avec le secours de la seconde échelle, au haut des murs, avant qu'on se fût aperçu de leur présence. Un officier qui

XLVII.

Il s'empare
de cette
ville.

Cant. l. i. c.
58, 59.

Nic. Greg. l.
9. c. 6.

Phrantz. l. i.
c. 10.

D'Oultrem.
de excid.

Græc. liber
singul. c. 4.

commandait alors la sentinelle, ayant entendu du bruit, monta précipitamment aux tours pour observer d'où il venait. Les soldats d'Andronic, qu'il ne s'attendait pas à trouver sur la muraille, l'arrêtèrent, ainsi que tous ceux qui le suivaient. En même temps ils crièrent à la garnison de rendre les armes, que la résistance était inutile, et que refuser de reconnaître le jeune Andronic pour maître, ce serait s'exposer à toute la rigueur de son ressentiment. A l'instant toute la milice de la ville jette de grands cris de joie, ouvre les portes pour recevoir le jeune prince, qui entra avec le grand-domestique. Quelques moments après, le protostrator arriva avec le gros de l'armée. En un instant le jeune Andronic se vit maître de la capitale de l'Empire, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu. Ce fut la nuit du 24 mai 1328, qu'arriva ce grand événement.

xi. tit.
Sécurité de
Métochite.
Cant. l. i. c.
50.
Nic. Greg. l.
9. c. 6.
D'out. Ibid.

La facilité avec laquelle le jeune Andronic s'empara de Constantinople, ne donne pas une grande opinion de la prévoyance de ceux qui étaient à la tête des affaires. Comment un pareil stratagème a-t-il pu être conduit si heureusement à sa fin, sans que la cour en ait été informée? Il paraît qu'un esprit de vertige avait aveuglé le vieux Andronic, ainsi que tous ses partisans. Le soir même on était venu, à diverses reprises, avertir ce prince qu'on avait rencontré dans la campagne des gens de son petit-fils, qui méditaient certainement de mauvais desseins. Mais Métochite, son favori et son premier ministre, regarda ces avis comme l'effet d'une vaine terreur; il osa même se moquer de son maître, qui avait la faiblesse de donner son attention à des propos si frivoles. *Ces nouvelles sont fausses,*

lui disait-il avec assurance ; *d'ailleurs est-il croyable qu'une poignée de soldats soit assez téméraire pour vouloir surprendre une ville si grande, si bien fortifiée, et défendue par une nombreuse garnison ?* Cependant de nouveaux avertissements se succédaient à chaque instant. L'empereur était dans des transes mortelles, et s'en prenait au grand-logothète, dont la tranquillité lui paraissait inconcevable. Le présomptueux Métochite s'obstinait toujours à soutenir qu'il n'y avait rien à craindre, et pour mieux faire sentir combien il en était persuadé, il quitta le prince pour aller se livrer au sommeil.

L'empereur, se voyant seul, et n'ayant auprès de lui personne avec qui il pût s'entretenir de ses peines et de ses inquiétudes, alla se jeter sur son lit sans quitter ses habits ; mais il ne put y trouver aucun repos. Son esprit s'occupait de mille pensées fâcheuses, lorsqu'il entendit autour du palais des acclamations répétées, et ce bruit confus que font des troupes qui marchent sous les armes. Il ne douta plus que son petit-fils ne se fût mis en possession de la ville, et il comptait le voir bientôt arriver. Aussitôt il se prosterna devant une image de la Vierge, qu'il avait fait apporter depuis peu du monastère des Hodèges dans son oratoire. Fondant en larmes, il priait la mère de Dieu de le protéger, et d'empêcher qu'on ne lui ôtât la vie. Cependant le jeune Andronic ne tarda pas à entrer dans le palais, accompagné de huit cents soldats. Son aïeul n'attendit pas qu'il fût arrivé auprès de sa personne. Il chargea un de ses serviteurs les plus affidés de lui aller parler ainsi de sa part : « Mon fils, puisque Dieu « m'a ôté aujourd'hui le sceptre pour vous le donner,

XLIV.
Le vieux
empereur
demande la
vie à son
petit-fils.
Cant. l. i. c.
59.

« je ne vous demande d'autre grace, en reconnaissance
« de tout ce que j'ai fait pour vous depuis que vous
« êtes né, que de me conserver le peu de jours qui me
« restent encore à vivre. Épargnez la tête d'un père, ne
« faites pas couler par le fer un sang où vous avez
« vous-même puisé la vie. Ne rendez pas le ciel et la
« terre témoins d'un crime encore sans exemple depuis
« que le monde existe. Respectez ces mains qui vous
« ont embrassé tant de fois dans votre berceau et sur
« le sein de votre nourrice. Respectez ces lèvres qui
« vous ont donné de si tendres baisers et prodigué de
« si douces caresses. Ayez pitié d'un frère roseau que
« la tempête a renversé, et n'achevez pas de le briser.
« Souvenez-vous que vous êtes homme. Ne mettez pas
« trop votre confiance dans votre fortune présente. Que
« mon exemple vous apprenne à juger de l'inconstance.
« et de la mobilité des choses humaines. Voyez quelle
« est la fin d'une si longue carrière. Admirez comment
« la même nuit qui m'a vu empereur me voit, avant
« de finir, soumis à l'empire d'un autre. » Cette remon-
trance, un peu trop élégante pour la circonstance,
pourrait bien n'être que la production de l'historien
déclamateur qui nous la rapporte. Quoi qu'il en soit,
Nicéphore prétend que le jeune empereur en fut attendri
jusqu'aux larmes. Au reste, il avait pourvu d'avance
à la sûreté de son grand-père. Il avait défendu, sous
les peines les plus rigoureuses, non-seulement d'atten-
ter à sa vie, mais même de lui manquer de respect. Il
se rendit à l'appartement de ce vieillard infortuné, et
se prosterna à ses pieds. Andronic le releva, et le fit
asseoir à ses côtés, puis il s'avoua coupable de tout le
mal qui était arrivé; il en rejeta la cause sur le dé-

mon, qui se plait à nuire aux hommes par tous les moyens qu'il peut imaginer. Métochite, qui était présent, avait une contenance fort embarrassée. Voulant cependant montrer une sorte d'assurance, il s'avisa de dire, en adressant la parole aux deux empereurs : *Jusques à quand gémirons-nous sous le poids des malheurs qui nous accablent ? Princes, si l'union ne se rétablit pas entre vous, nous ne pouvons nous flatter de jouir d'aucun repos, et c'en est fait de l'Empire.* Le jeune Andronic ne répondit à ce langage que par un silence dédaigneux. Métochite savait mieux que personne à qui il fallait attribuer la division qui régnait dans la famille impériale.

Le jeune empereur, après avoir pris congé de son aïeul, alla faire sa prière dans l'église de la mère de Dieu, puis se transporta au monastère de Mangane, où il adora les instruments de la passion qu'on y conservait religieusement, mais qui devaient y être en assez petit nombre depuis que saint Louis en avait fait transporter une si grande quantité en France. Andronic se rendit ensuite auprès du patriarche Isaïe, qui vivait en captivité dans cette maison pour avoir soutenu ses intérêts avec trop de chaleur. Andronic, après l'avoir remercié de son zèle, le fit monter sur un cheval superbement caparaçonné, et le conduisit lui-même, au son des instruments militaires, au palais patriarcal. Nicéphore Grégoras, qui n'aimait pas Isaïe, raconte différemment la manière dont ce prélat fut réinstallé sur son siège. Cette cérémonie, si on veut ajouter foi à son récit, fut accompagnée de circonstances tout-à-fait indécentes. Il dit que le jeune prince plaça le patriarche sur un char magnifiquement orné

XLV.
Rétablissement du patriarche Isaïe.
Cant. l. 1. c. 1.
5p. l. 2. c. 1.
Nic. Greg. l. 9. c. 6, 7.
Le Quier, Oriens Christ.

et couvert de pourpre; qu'Isaïe, au lieu de prêtres et d'ecclésiastiques, était entouré de soldats, et précédé d'une troupe de musiciens et de danseurs de l'un et l'autre sexe, qui chantaient des chansons sur des airs lascifs; que dans le nombre des comédiennes qui formaient le cortège pontifical, il y en avait une déguisée en homme qui marchait devant le prélat, et faisait toutes sortes de momeries, comme pour le divertir. Quoique la religion des Grecs fût alors peu éclairée, il n'est pas cependant probable que le jeune Andronic, qui venait de faire une action si pieuse, eût souffert une pareille irrévérence; et permis une pompe si scandaleuse; d'ailleurs le sage Cantacuzène, le mentor de ce prince, s'y serait certainement opposé. Selon toute apparence, le rétablissement du pontife se sera fait trop à la hâte pour qu'on ait pu donner à la cérémonie toute la dignité convenable; Isaïe aura sans doute été conduit un peu militairement sur son siège, et Nicéphore en aura pris occasion de charger malicieusement le tableau.

XLVI.
 Traitement
 fait à
 l'empereur
 détrôné.
 Cant. l. 1. c. 5.
 5p. l. 2. c. 1.
 Nic. Greg. l.
 9. c. 7, 8.
 Phrantza. l.
 1. c. 11.
 D'outrem.de
 excid. Græc.
 lib. singul. c.
 6.

Le jeune Andronic, après avoir rétabli en personne le patriarche Isaïe, revint au palais impérial occuper les appartements des Porphyrogenètes. Il retint une partie de ses troupes à Constantinople, et envoya le reste camper, dans des prairies voisines, auprès du pont du Chameau. Il donna le gouvernement de la ville au protostrator, lui recommanda de veiller à la tranquillité publique, et de faire une exacte recherche de tous ceux qui avaient perdu leurs biens pendant les troubles, pour les indemniser autant qu'il serait possible. Quand il eut donné ses premiers ordres, il délibéra avec son conseil pour régler le traitement qui serait

fait à son aïeul. S'il eût suivi les instigations de quelques esprits échauffés, il l'eût traité avec beaucoup de rigueur. Niphon, ce patriarche qui avait été déposé pour ses crimes, et qui haïssait mortellement le vieux Andronic, conseillait à son petit-fils de le couvrir d'un cilice, et de l'enfermer dans un cloître, ou de le retenir en prison, ou enfin de l'envoyer en exil. Mais ce prince rejeta avec indignation de pareils conseils. Il avait même dessein de partager encore la souveraine autorité avec son aïeul, et il l'aurait fait, si les grands de son parti ne s'y fussent opposés. Mais s'il ne put exécuter à cet égard ses intentions, il voulut au moins que son aïeul conservât tous les honneurs du trône, et que personne ne se présentât devant lui sans se prosterner, et sans lui rendre les hommages dus à la dignité impériale. Il ne changea rien non plus à son train, ni à ses équipages, il lui laissa le même nombre de domestiques; il lui assigna pour la dépense de sa maison une forte pension, dont une partie devait être prise sur le fisc, et le reste sur le produit de la pêche qui se faisait autour de Constantinople, et qui montait alors à douze mille pièces d'or. Il lui laissa la jouissance du palais impérial, et se contenta de l'appartement qu'avait occupé le despote Démétrius son oncle. Il rendait à son aïeul de fréquentes visites, il s'entretenait avec lui sur les affaires d'état, lui demandait même ses conseils, et lui témoignait en toute occasion beaucoup de respect. Il voulut que toute la famille impériale eût un libre accès auprès de sa personne, mais il y en eut fort peu qui osassent profiter de cette permission. On craignait de se rendre suspect. Une vaste solitude régnait autour de ce prince. C'était, sui-

vant Cantacuzène, la seule disgrâce qu'il éprouvait dans sa captivité; ce qui cependant ne s'accorde guère avec le récit de Nicéphore Grégoras. Cet écrivain fait une peinture affligeante des traitements que son maître avait à essuyer. Il prétend que les gardes mis auprès de sa personne, que les valets qu'on lui avait donnés pour le servir, l'outrageaient à l'envi les uns des autres; qu'on n'observait dans son palais aucun ordre, qu'on n'y gardait aucune décence; qu'il était ouvert à la plus vile populace, que toutes les femmes des environs venaient laver leur linge aux fontaines qui coulaient dans l'enceinte de la maison impériale; que les voisins y amenaient paître leurs bestiaux, de sorte qu'elle était sans cesse remplie de chevaux, d'ânes, de bœufs, de vaches, de volailles. Enfin, Nicéphore ajoute que Synadène, nouveau préfet de la ville, loin de réprimer ces attentats, était le premier à les autoriser, et que même il prenait plaisir à inventer chaque jour de nouveaux moyens pour chagriner ce malheureux vieillard. Peut-être concilierait-on Cantacuzène avec Nicéphore, en distinguant les temps. Dans les premiers instants, le vieux Andronic aura sans doute été traité avec respect, mais dans la suite on se sera écarté des intentions de son petit-fils. Peut-être aussi ce prince, incapable de soutenir sa disgrâce avec fermeté, aura-t-il provoqué, par ses plaintes et par l'amertume de ses reproches, le ressentiment de ceux qui l'entouraient. Au reste, il n'aurait éprouvé que ce qui arrive ordinairement aux grands de la terre renversés par quelque révolution du poste où la Providence les avait placés, surtout s'ils n'ont pas su se distinguer, par l'éminence de leurs vertus, et par leur

mérite personnel, des mortels soumis à leur domination, et s'ils ne se sont crus élevés au-dessus des autres que pour les écraser du poids de leur puissance. Il est assez dans le cœur de l'homme d'aimer à se venger, par le mépris, des hommages qu'il a été forcé de rendre à de vaines idoles, qui, une fois dépouillées des ornements dont la superstition les avait revêtues, ne font plus paraître à ses yeux qu'une honteuse nudité. Tous ceux qui s'étaient déclarés ouvertement contre le jeune empereur, étaient dans des trances mortelles. Ils voyaient sans cesse le glaive de la vengeance suspendu sur leur tête. Le grand-logothète fut le premier qui éprouva les effets du mécontentement d'Andronic. Ce prince le relégua à Didymotique, dans un monastère. C'était sans doute le traiter avec beaucoup d'indulgence. Métrochite avait offensé personnellement Andronic, et il n'était pas possible de douter qu'il n'eût été le principal auteur de la guerre. De plus, il avait abusé de sa place pour commettre un grand nombre de prévarications. Aussi était-il généralement détesté de la multitude, qui lui donna des preuves éclatantes de sa haine, le jour même de la prise de Constantinople. Le peuple, réuni aux soldats, pilla son palais, en dégradait les bâtimens, en ruina les décorations, et arracha jusqu'aux belles mosaïques qui couvraient le plancher de ses appartemens, et qui furent ensuite envoyées au crâle de Servie, comme un présent digne d'un prince ; mais cet homme cupide, plus attentif à ses intérêts qu'à ceux de son maître, avait eu la précaution de mettre à couvert ses effets les plus précieux. Malheureusement pour lui, on découvrit un écrit qui contenait l'inventaire ou le dénombrement de toutes

ses richesses, avec le nom de ceux à qui il les avait confiées. Chacun de ces dépositaires reçut ordre de se dessaisir de ce qu'il lui avait remis : tout fut confisqué au profit du fisc. On disait hautement que ces trésors étaient le prix du sang et des larmes des pauvres, le produit des présents que les gouverneurs des provinces et des villes avaient faits à ce premier ministre, pour empêcher les plaintes des malheureux qu'ils vexaient, de parvenir jusqu'au trône ; qu'enfin le jour du châ-timent était arrivé, mais que ce châ-timent était trop au-dessous de ses forfaits.

XLVII.
! Andronic
pardonne à
Marc
Caballaire.
Cast. l. 2. c.
1.

Quelque temps après, le jeune Andronic se fit amener ce Marc Caballaire qui, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, l'avait chargé d'injures grossières lorsqu'il s'était présenté devant les murs de Constantinople. Marc, ayant vu la ville prise, et prévoyant la punition qui l'attendait, s'était caché dans un souterrain où on avait eu bien de la peine à le découvrir. Comme la lâcheté est l'apanage ordinaire de l'insolence, dès qu'il apprit qu'on le conduisait devant l'empereur, il fut saisi d'une frayeur mortelle. Le prince, en le voyant, lui dit avec douceur : *Que vous avais-je fait, pour me parler dans des termes si injurieux ?* A ces mots, le coupable est saisi d'un tremblement universel ; il tombe en convulsion, se roule par terre, se frappe la tête contre le pavé ; dans cet état de délire, il ne voyait ni n'entendait plus rien. L'empereur ordonna de le relever, et lorsqu'il eut un peu repris ses esprits, il lui adressa ces paroles : « La terreur que vous cause « l'attente du supplice est une preuve que vous vous « rendez justice, et que vous reconnaissez l'avoir mé- « rité ; en effet, l'outrage que vous avez osé me faire

« ne peut s'expier que par les plus rigoureux châti-
« ments ; mais je vous pardonne de bon cœur : que
« votre exemple serve de leçon aux autres, et leur ap-
« prenne à ne point insulter des personnes à qui ils
« doivent du respect. Allez en paix, mettez dorénavant
« un frein à votre langue ; je vous prends sous ma
« sauvegarde, il ne vous sera rien fait. » Le peuple, qui
était accouru en foule à ce jugement, et qui s'atten-
dait à voir Caballaire condamné au dernier supplice,
fit retentir l'air d'acclamations, en se félicitant d'a-
voir pour maître un prince si magnanime.

Après un acte de clémence si éclatant, devait-on
s'attendre que le premier ministre de la religion re-
fusât de se réconcilier avec les évêques qui l'avaient
abandonné dans sa disgrâce, et qui, pour plaire au
vieux empereur, avaient consenti qu'il fût déposé. Mal-
gré les instances réitérées du jeune Andronic, le pa-
triarche demeura inexorable ; il déclara qu'il préten-
dait être vengé de l'injure qui lui avait été faite.
Andronic, voyant qu'il ne pouvait le fléchir, lui en-
voya le grand-domestique. Cantacuzène, après avoir
écouté les raisons d'Isaïe, lui dit qu'il ne pouvait être
juge et partie dans cette affaire ; qu'il fallait, pour la
décider, convoquer un synode, où les évêques contre
lesquels il se portait accusateur seraient entendus, et
où l'on discuterait canoniquement ce qu'ils auraient à
alléguer pour leur défense. Le patriarche prétendait
au contraire qu'il n'y avait point lieu à recevoir la jus-
tification de gens dont le crime était avéré. Cependant
il consentit, quoique avec beaucoup de peine, à tenir
une assemblée synodale. Au jour marqué, les prélats
qui devaient former le synode se rendirent au palais

XLVIII.
Isaïe se
réconcilie
avec les
évêques.
Cant. l. a. c.
2.
Le Quien,
Orien
Christ.

patriarcal. Le grand-domestique y arriva aussi, accompagné des évêques accusés; il leur avait recommandé de garder le silence, se chargeant d'être leur avocat. Lorsque chacun eut pris séance, le patriarche proposa ses griefs; les accusés ne répondirent rien; alors Cantacuzène prit la parole, et prononça une espèce d'homélie sur le pardon des injures. Il y rassembla tout ce qui se trouve de plus fort dans l'Évangile sur ce beau sujet; il y fit sentir combien les peuples auraient lieu d'être scandalisés, s'ils voyaient des ministres de l'église réfractaires à un précepte si fort recommandé par Jésus-Christ, et qui est une des principales bases de la morale chrétienne. Enfin il n'oublia pas de citer l'exemple du jeune empereur, qui venait de pardonner si généreusement à Marc Caballaire. Quand il eut fini son discours, il alla prendre les accusés, les fit avancer, et engagea les autres évêques à se joindre à eux pour fléchir le patriarche. Alors, se jetant tous ensemble, et le grand-domestique comme les autres, aux pieds du prélat, ils lui dirent : *O vous! qui êtes notre père, pardonnez-nous, afin que le père céleste vous pardonne aussi.* Le patriarche n'osa pas résister davantage; il reprocha seulement au grand-domestique de l'avoir fait tomber dans un piège dont il lui était impossible de se dégager, et qu'ainsi il allait le satisfaire. Aussitôt il déclara qu'il pardonnait aux évêques qui l'avaient offensé; et, pour leur donner une preuve non équivoque d'une sincère réconciliation, il les embrassa tous, et leur accorda sa bénédiction. Les évêques allèrent remercier l'empereur de l'intérêt qu'il avait pris à leur rétablissement. Andronic fut très-content de voir le succès qu'avait eu la démarche édifiante du grand-domestique. Ce

jeune prince ne négligeait rien pour rétablir la tranquillité dans l'état, et pour se concilier l'affection des peuples. Les moyens qu'il employa ne pouvaient manquer de réussir; il diminua les impôts, et remit à ceux qui possédaient des terres et des vignes dans les domaines du prince, les redevances qu'ils payaient au fisc; il leur assura la jouissance de cette faveur par des lettres scellées de la bulle d'or et du sceau impérial. Enfin, ce prince fit cesser à Constantinople la disette qui l'affligeait depuis long-temps. Il y arriva de toutes parts une si grande quantité de froment, qu'on ne se ressouvénait pas d'y en avoir jamais vu une telle abondance.

Michel, roi de Bulgarie, oubliant le traité qu'il avait conclu si solennellement avec le jeune Andronic, voulut profiter des circonstances pour faire une irruption sur les terres de l'Empire; il mit à contribution plusieurs villes de la Thrace supérieure. Le jeune Andronic s'en vengea en lui enlevant Diampolis, une de ses places frontières. Michel, deux mois après, recommença ses courses, et se rendit maître de Bucèle, petite ville située dans le pays des Odrysiens. A cette nouvelle, l'empereur, qui était pour lors à Didymotique, rassemble ses troupes, et envoie à Michel des ambassadeurs pour lui demander raison de sa conduite. Ce prince répond, que sa femme étant sœur d'Andronic, elle avait droit, comme lui, à la succession de leur père commun. Les ambassadeurs répliquent, que s'il veut jouir à titre d'héritier des domaines de l'Empire, il faut que, conformément aux lois fondamentales de l'état, il se reconnaisse vassal de l'empereur. Michel prétendit qu'étant lui-même souverain, il ne devait

XLIX.
Paix avec les
Bulgares.
Cant. l. 2. c.
3.
Nic. Greg. l.
9. c. 8,

obéissance à personne; que si l'empereur voulait recouvrer Bucèle, il fallait qu'il lui donnât en échange Sozopolis: c'était une grande et belle ville, située sur les bords du Pont-Euxin. Il congédia ensuite les ambassadeurs, et les fit accompagner de quelques-uns de ses propres officiers pour savoir les intentions d'Andronic. L'empereur, qui campait à quelque distance d'Andrinople, commanda aux envoyés bulgares d'attendre dans son camp la réponse qu'il voulait faire à leur maître. Le lendemain, dès la pointe du jour, Andronic fait mettre toutes ses troupes sous les armes. On n'avait vu depuis long-temps une armée si nombreuse, si bien équipée et en si bon ordre. Il mande ensuite les envoyés de Michel auprès de sa personne, et leur dit : *Allez instruire votre souverain de l'état où vous voyez mon armée; dites-lui que puisqu'il me refuse la paix, et ne veut point me donner la satisfaction que j'ai droit d'attendre de lui, j'irai l'attaquer, en mettant toute ma confiance dans la vertu victorieuse de cette croix qu'il m'a remise comme un gage de la fidélité de ses serments: elle sera l'étendard sous lequel je marcherai pour l'aller punir de sa perfidie.* Les ambassadeurs s'empressèrent de partir pour rapporter à Michel ce qu'ils avaient vu et entendu. Ce prince ne jugea pas à propos de mesurer ses forces avec celles de l'empereur; Bucèle fut rendue, la paix se fit, et elle subsista pendant plusieurs années entre les deux nations; Michel se retira dans ses états, et Andronic revint à Constantinople.

L.
Syrghianne
mis en
liberté.
Cent. I. 2. c.
4.

Quelque temps après, le grand-domestique sollicita l'entier élargissement de ce Syrghianne que le vieux Andronic avait condamné à passer le reste de ses jours

dans les fers. Cantacuzène avait déjà obtenu précédemment du jeune prince qu'il fût déchargé de la pesanteur de ses chaînes, et transféré dans une prison plus douce. Non-seulement ce prince s'empressa d'accorder au prisonnier cette nouvelle faveur, mais il fit à Cantacuzène des reproches de ce qu'il ne lui avait demandé que par degrés tout ce qu'il désirait faire pour Syrgianne, comme s'il eût douté de son amitié et de son empressement à l'obliger. L'impératrice Xéné, mère du jeune Andronic, apprit avec chagrin que l'on eût mis en liberté un homme si dangereux; elle en sut mauvais gré au grand-domestique, qu'elle accusait hautement de trahir les intérêts de son fils, en favorisant un de ses plus cruels ennemis; Xéné se plaignait surtout de ce qu'elle n'avait point été consultée dans cette affaire. Cantacuzène s'excusa le mieux qu'il put, en disant qu'il ignorait que cette princesse fût si opposée à Syrgianne. Mais la grace de l'empereur n'en eut pas moins tout son effet.

Nic. Greg. l.
9. c. 8.

Sur ces entrefaites, on vit arriver dans la capitale des ambassadeurs, qui vinrent au nom de Louis V, empereur d'Allemagne et chef des Gibelins, demander de l'argent en vertu de certains traités qui subsistaient entre les deux nations. Comme la faction des Gibelins était ennemie jurée du pape et des princes de la maison d'Anjou, elle avait toujours trouvé faveur à la cour de Constantinople, et le vieux Andronic, malgré son état de faiblesse, l'avait secourue en diverses circonstances avec beaucoup de chaleur. Les Allemands ne trouvèrent pas dans le petit-fils le même zèle que dans le grand-père; on leur répondit que les finances étaient trop épuisées pour qu'il fût possible de répondre à

Ll.
Les Gibelins
demandent
de
l'argent à
l'empereur.
Cant. l. 2. c.
5.

leur désir; qu'au reste on leur donnerait; s'ils le voulaient, des troupes au lieu de subsides. On n'osait leur faire cette offre que parce qu'on était bien sûr qu'elle serait refusée; les Grecs certainement n'étaient pas alors plus en état de fournir des soldats que de l'argent. Les ambassadeurs représentèrent qu'ils ne manquaient pas d'hommes, que leur pays en produisait en grand nombre, et des plus belliqueux, mais qu'ils n'avaient point d'espèces pour les soudoyer; que c'était pour en obtenir qu'ils avaient été envoyés à Constantinople, et qu'ils ne pouvaient accepter autre chose. Cantacuzène, chargé de traiter avec ces solliciteurs importuns, usa de tant d'adresse qu'il réussit enfin à les faire désister de leur demande: il s'en débarrassa en les renvoyant chargés de présents.

LII.
Apocauque
élevé au
ministère.
Cant. I. 2. c.
5.

Depuis que la mésintelligence avait éclaté entre les deux empereurs, Cantacuzène avait porté presque seul tout le poids des affaires qui intéressaient le jeune Andronic; il était l'ame de ses conseils, et il ne s'expédiait aucune dépêche, aucun ordre émanés de l'autorité de ce prince, qui ne fussent visés par ce ministre. Il voulut profiter de la paix pour se procurer quelque relâche. Il demanda à son maître la permission de se démettre au moins d'une partie de ses emplois, et le pria de conférer à quelque autre la surintendance des finances, la recette des impôts, et la garde du sceau impérial. Andronic consentit à ses vœux; et, pour lui donner une nouvelle marque de sa confiance, il le laissa maître de nommer lui-même celui qui devait le remplacer dans ces fonctions. Cantacuzène jeta les yeux sur Apocauque le chambellan; l'empereur approuva ce choix, et s'empressa de le confirmer.

A peu près dans le même temps, Andronic se rendit à Cyzique. Le principal objet de ce voyage était de faire un accommodement avec l'émir Tamer-Khan, fils de Giaxe¹, souverain d'une grande partie de la Phrygie, et de l'engager à ne point inquiéter les villes qui restaient encore à l'empereur sur l'Hellespont. Tamer-Khan se montra plus facile qu'on n'aurait osé l'espérer. Sur la simple invitation d'Andronic, il vint trouver ce prince à Pège², où il s'était avancé, et se présenta devant lui avec de grandes marques de respect; du plus loin qu'il put l'apercevoir, il descendit de cheval, ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient; puis s'étant tous prosternés en terre, ils l'adorèrent. Tamer, s'avancant ensuite vers l'empereur, le salua, en posant la tête contre terre, et lui baisa le pied; puis il remonta à cheval, et eut avec ce prince un entretien dans lequel ils convinrent des conditions de la paix. Le jour suivant, elle fut signée de part et d'autre, et Tamer demeura fidèle à ses engagements. L'empereur, après avoir visité le pays, et rendu ses hommages à une image miraculeuse de la Vierge, qui était en grande vénération à Cyzique, s'en retourna à Constantinople.

LXXI.
Paix avec
Tamer-
Khan,
prince de
Phrygie.
Cant. I. 2, c.
5.

Tous les Turks n'étaient pas dans des dispositions si pacifiques que Tamer. Orkhan venait de succéder à

An 1329.
LXX.
Victoire
remportée
sur Orkhan.

¹ Ce nom est certainement défiguré, mais je n'ai pu en découvrir la véritable orthographe.—D.

² Nous donnerons, à la fin de ce livre, une description de la partie S. O. de la Bithynie, faisant suite à celle du cours du Sangar, que M. Hase a bien voulu nous communiquer pour cette édition. Le savant

professeur était d'y déterminer, par tous les moyens de la critique historique et de la philologie, la position de Pège et de plusieurs autres points incertains. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de rien dire de plus judicieux à ce sujet.

Cant. l. 2. c. 6. Othman son père ; il avait défait quelques rebelles qui
Nic. Greg. l. 9. c. 9. lui disputaient le trône, ou au moins prétendaient le
Phrantz. l. 1. c. 11. partager avec lui. Fier de ses succès, il voulut faire
Cisal. Orkhan. Leuncl. de nouvelles conquêtes sur les Grecs, et même les chas-
Hist. Turk. l. 4. ser, s'il était possible, de tout l'Orient. Déjà il avait
[de Hammer, t. 1. l. 3.] mis le siège devant Nicée, et cette ville, pressée par la
 famine et par les armes des Barbares, était au moment
 de se rendre. A cette nouvelle, l'empereur prend la
 résolution de marcher à son secours, et d'aller dissi-
 per une multitude de Turks qui s'étaient jetés sur les
 terres de l'Empire, et y répandaient la désolation. An-
 dronic était encouragé dans cette entreprise par Con-
 tophre, son capitaine des chasses, et gouverneur de la
 Mésothyne. Cet officier l'avertissait de se hâter, s'il
 voulait joindre l'ennemi, et ne pas lui donner le temps
 de se retirer, suivant son usage, dans les montagnes,
 pour se garantir des chaleurs de l'été. L'empereur se
 met donc à la tête d'une armée composée de soldats
 ramassés à la hâte, et traverse le Bosphore au prin-
 temps de l'année 1329. Orkhan, instruit de ces dispo-
 sitions, laisse une partie de ses troupes devant Nicée,
 pour la tenir bloquée, et marche avec un corps de
 huit mille hommes choisis au-devant des Grecs, qui
 étaient campés dans le voisinage de Philocrène, pe-
 tite ville maritime. Andronic, voyant approcher l'en-
 nemi, fit mettre ses soldats sous les armes, et pour
 leur inspirer plus de courage, il leur rappela les glo-
 rieuses actions des Romains leurs ancêtres ; car il faut
 toujours se ressouvenir que les Grecs de ces temps-là se
 regardaient encore comme les descendants de ces fiers
 conquérants de l'univers, quoiqu'ils ne leur ressem-
 blassent guère ; jamais, en parlant d'eux-mêmes, ils

ne prennent le nom de *Grecs*, ils s'appellent toujours *Romains*. Voici donc en quels termes Andronic s'exprima dans cette occasion : « Soldats, vous n'ignorez pas à quel degré de gloire les Romains se sont élevés par leur bravoure, jusqu'où la renommée a porté le bruit de leur nom, et combien ils se sont rendus formidables à leurs ennemis. Ils ont triomphé de toutes les nations; ils ont mis sous le joug l'Europe, l'Asie, l'Afrique et presque toute la terre. Si, depuis quelque temps, nous avons été malheureux en combat tant contre les Barbares, il ne faut pas pour cela nous laisser abattre et perdre courage : si nous avons été vaincus, ce n'est pas lâcheté de notre part; regardons cette infortune comme un effet de la colère du ciel qui a voulu nous châtier de nos crimes. Ayons confiance en nous-mêmes, ne désespérons pas de la victoire, c'est le moyen de l'obtenir. L'ennemi que nous avons en tête n'est point aussi redoutable que vous vous l'imaginez peut-être; voyez comme il se cache dans les montagnes, et avec quelle crainte il se présente au combat : il n'a pas plus d'expérience que vous, et vous avez plus de résolution que lui. Montrez-vous dignes de vos ancêtres, comportez-vous en gens de cœur; songez que vous allez combattre, non pour faire la conquête de quelque nouvelle terre, mais pour le salut de votre patrie, la conservation de vos biens et de votre liberté. » Il donna ensuite à ses troupes quelques avis sur la manière dont elles devaient recevoir les attaques des Barbares et les repousser; il les prévint que l'usage des Turks étant de descendre des montagnes pour venir fondre sur leurs ennemis, de ne combattre qu'en escarmouchant, et de

prendre la fuite après avoir fait leur décharge, il était nécessaire de suivre contre eux un autre plan de tactique. « Marchez, dit-il, en bon ordre et au petit pas, « jusqu'à ce que vous soyez assez près des Turks, alors « poussez vos chevaux et foncez au galop sur eux : « par là vous éviterez d'être accablés de leurs traits, « et il leur sera plus difficile de vous échapper. Au « reste, prenez garde de vous laisser emporter par « trop d'ardeur, et ne les poursuivez pas trop loin, « arrêtez-vous à un certain terme. » Toute l'armée fit de grandes acclamations, remercia l'empereur des instructions qu'il venait de lui donner, promit d'y être fidèle, et de vaincre ou de mourir. Alors on s'ébranla de part et d'autre. Les Turks manœuvrèrent comme l'avait prévu Andronic. Les Impériaux, de leur côté, exécutèrent ponctuellement les ordres de leur prince. Cinq fois les musulmans revinrent à la charge, et cinq fois ils furent repoussés avec perte; mais il était impossible de remporter sur eux une victoire complète, parce que, lorsqu'ils se voyaient pressés trop vivement, ils se retiraient sur des hauteurs qui étaient inaccessibles aux Grecs. Malgré le succès de cette journée, le grand-domestique ne fut point d'avis qu'on entreprît de forcer les Barbares dans les défilés de leurs montagnes; il crut qu'il valait mieux se retirer dans un moment où l'avantage était demeuré aux armes impériales. Le prince adopta son sentiment. Aussitôt on sonna de la trompette, les enseignes furent levées, et l'armée s'en retourna dans son camp, en faisant retentir l'air des chants de victoire.

xv.
Les Grecs
perdent leur

Orkhan, ayant remarqué les mouvements des Grecs, envoie après eux un détachement pour les inquiéter dans

leur retraite. Quelques jeunes gens de l'armée, cédant à l'impétuosité de leur courage, osèrent quitter leurs rangs pour aller au-devant des Barbares. Le grand-domestique, instruit de leur témérité, partit sur-le-champ, avec une troupe de soldats choisis, pour les forcer de revenir. Il rencontra l'empereur qui s'était aussi éloigné du gros de l'armée dans la même intention; Ils arrivèrent fort à propos pour ces jeunes téméraires, qu'ils trouvèrent aux prises avec les Turks, qui les pressaient vivement. Ils vinrent à bout de les déga-ger, mais ce ne fut pas sans courir risque de leur per-sonne. Cantacuzène eut son cheval tué; celui de l'em-pereur fut percé de coups, et lui-même reçut dans la mêlée une blessure à la cuisse : cependant les Im-périaux demeurèrent maîtres du champ de bataille. Les Turks, après s'être battus en gens de cœur et avoir perdu un grand nombre des leurs, se réfugièrent, à la faveur de la nuit, dans les montagnes.

Quoique la blessure de l'empereur fût assez légère, elle l'obligea cependant de rester, pendant quelques jours, dans sa tente. Les soldats, ne le voyant pas pa-raître, crurent qu'il était dangereusement malade. Bientôt des émissaires du vieux Andronic firent courir le bruit qu'il était aux portes de la mort. A cette nou-velle, les soldats prennent l'alarme, et forment la ré-solution de se retirer en diligence chacun chez eux. Le grand-domestique alla se placer à l'entrée du camp, pour s'opposer à ceux qui en voulaient sortir; mais, sans aucun respect ni pour son autorité, ni pour sa personne, les soldats se mutinèrent, et il n'osa pas leur résister. Dans cette fâcheuse circonstance, il crut qu'il fallait veiller à la conservation de l'empereur, il

avantage.
Cant. l. 2. c.
7.
Nic. Greg. l.
9. c. 9.
Phrantz.
Ibid.

LVI.
Terreur
panique de
l'armée
impériale.
Cant. l. 2. c.
8.
Nic. Greg. l.
9. c. 9.
Phrantz. Ib.

court avec précipitation vers sa tente; mais il ne le trouve point, parce que quelques officiers, effrayés des cris tumultueux qui s'étaient élevés de toutes parts, l'avaient emporté dans un tapis, et embarqué sur un vaisseau pour le faire passer en diligence à Constantinople. Quelque effort que firent les chefs de l'armée et Cantacuzène en particulier, il ne leur fut pas possible de faire entendre raison à cette multitude, dont l'imagination était frappée d'une terreur panique. Il fallut céder à la nécessité, et permettre à ces mutins de se retirer où il leur conviendrait. Ils se divisèrent en quatre bandes, qui résolurent d'aller s'enfermer chacune dans une des villes les plus voisines, et en même temps les plus en état de leur servir d'asile.

LXVII.
Les Turcs
en profitent
et se
rendent
maîtres de
Nicée.
Cant. l. 2. c.
8.
Chalc.
Orkhan.
Cantim.
Louncl. hist.
Turk. l. 4.
[de Hammer
I, 84,
an 1326, et
p. 101,
an 1330.]

Orkhan, instruit par ses coureurs du désordre et de la confusion qui régnaient dans le camp des Grecs, détacha plusieurs partis pour tomber sur eux lorsqu'ils seraient dispersés. Ses ordres ne furent que trop bien exécutés; une multitude d'Impériaux périt sous le glaive des infidèles, qui d'ailleurs firent un butin immense. Ils s'emparèrent de tout le bagage de l'armée, se saisirent des équipages de l'empereur, et même de son cheval de bataille qui se trouvait encore couvert de sa selle et de ses autres ornements couleur de pourpre. Plusieurs officiers de marque perdirent la vie dans cette déroute, et entre autres Manuel Tarcaniote et Nicéphore Cantacuzène, tous deux parents du grand-domestique. Exotroque, grand-hétériarque, y périt aussi. Les plus maltraités furent ceux qui avaient choisi Philocrène pour le lieu de leur retraite. Les Barbares les ayant rencontrés sur le chemin qui conduisait à cette ville, les poursuivirent avec beaucoup

de vivacité. Malheureusement quand les Grecs furent arrivés à la porte, un accident imprévu empêcha de la leur ouvrir, les clefs se trouvèrent égarées. Serrés les uns contre les autres, ils recevaient la mort sans pouvoir se défendre. Enfin, après un certain temps, on leur ouvrit. La foule de ceux qui s'empressaient d'entrer fut si grande, qu'il y en eut trois d'étouffés au passage. Cette expédition, dont le début avait été si brillant, eut des suites qui accélérèrent la ruine de l'Empire en Asie. La ville de Nicée, se trouvant par ce désastre hors d'état de se défendre, et sans aucune espérance d'être secourue, songea à capituler. Elle offrit à Orkhan de se rendre s'il voulait faire aux habitants grace de la vie, et les laisser partir pour Constantinople. Orkhan consentit à leur demande, et de plus leur donna la permission d'emporter avec eux tous leurs effets. Cette dernière faveur, à laquelle on ne s'attendait pas, fit impression sur la plupart des habitants. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui sortit de la ville, et plusieurs même renoncèrent à leur religion pour embrasser celle de Mahomet, tant la douceur a de pouvoir sur le cœur et sur l'esprit des hommes. Orkhan fit plus encore, il accorda aux habitants de Nicée la liberté de se gouverner suivant leurs lois, pourvu qu'ils se reconnussent ses sujets, et qu'ils lui payassent tribut. Il s'occupa même du sort des femmes qui avaient perdu leurs maris pendant le siège. Il leur procura des établissements et maria avantageusement celles qui étaient encore en état d'être mères, car ce Barbare s'intéressait aux progrès de la propagation de l'espèce humaine, en même temps qu'il en était un des plus grands destructeurs.

LVIII.
Orkhan
établit dans
ses états une
nouvelle
administra-
tion.
Cantim.
Leuncl. hist.
Turk. l. 4.
[de Hammer
I, 86.]

Orkhan, après avoir fait l'importante conquête de Nicée, songea à établir dans ses états un nouveau plan d'administration. Il nomma des pachas pour gouverner en son nom les diverses provinces de sa domination. Il institua dans chaque ville un cadî chargé de juger les procès avec cette promptitude que certains publicistes admirent encore aujourd'hui dans les tribunaux musulmans, et qu'ils opposent à cette lenteur avec laquelle chez d'autres nations la justice se traîne, embarrassée par une multitude de formalités dont la chicane abuse pour exercer les plus honteux brigandages. Les soldats d'Orkhan étaient braves, et allaient au combat avec une intrépidité que rien ne pouvait étonner, mais ils ne connaissaient aucune discipline, ils n'avaient point de paie et ne vivaient que de pillage. Orkhan leur assigna une solde quotidienne et les obligea de s'en contenter. Il les dressa aux exercices militaires, et les rendit insensiblement plus dociles aux ordres de leurs officiers. La principale force de ses armées consistait dans une troupe de jeunes chrétiens renégats enlevés dès l'enfance à leurs parents, et qu'il avait accoutumés à servir sous ses drapeaux avec une obéissance aveugle. C'est de cette troupe redoutable qu'il tira ces spahis, dont les successeurs forment encore maintenant le premier corps de cavalerie de l'empire musulman. Pour se donner plus de considération, il quitta le titre d'émir, et prit celui de sultan. Conformément aux intentions de son père, il établit le siège de son empire à Pruse; il décora cette ville de superbes édifices, y fit construire des mosquées, des hôpitaux, des marchés, des places publiques, et la rendit une des plus belles villes de l'Orient; enfin, pour

achever d'effacer ce qui pouvait rappeler le souvenir des Seljoukides d'Icône, il déclara leur monnaie et en fit frapper une nouvelle à son propre coin.

Cependant le jeune Andronic se faisait traiter à Constantinople de sa blessure. Lorsqu'il fut guéri, il se proposa de corriger en partie les abus qui, à la faveur des derniers troubles, s'étaient glissés dans les différentes branches de l'administration. Il travailla surtout à la réforme de la justice, objet perpétuel des vœux de tous les bons princes, mais aussi la plus difficile et peut-être même la plus dangereuse de toutes les entreprises. Il cassa tous les magistrats qui étaient alors en place, et leur substitua quatre personnages versés dans la science du droit, et d'ailleurs recommandables par une probité à toute épreuve. Pour mieux faire sentir à ces derniers la dignité de leur ministère, il voulut les en investir avec les cérémonies les plus imposantes. Il les rassembla dans le temple de Sainte-Sophie : là, en présence de toute la cour et d'une multitude innombrable de citoyens, il leur fit jurer au milieu de la célébration des saints mystères, sur le livre des évangiles et sur l'épée impériale, de rendre la justice gratuitement et avec une religieuse exactitude, de ne se laisser séduire ni par la qualité des personnes, ni par la faveur, ni par les présents ; et pour éloigner d'eux, autant qu'il était possible, ce dernier moyen de corruption, il leur assigna des revenus suffisants pour qu'ils pussent subsister d'une manière qui répondît à la noblesse de leur état. On se rappelle que le vieux Andronic avait été obligé quelques années auparavant de faire une pareille réforme ; nous avons vu aussi qu'elle ne fut point de longue durée. C'est qu'il

LIX.
Andronic
réforme la
justice.
Nic. Greg. I.
9. c. 9.

ne suffit pas qu'un souverain applique l'appareil aux plaies de l'état, il faut encore qu'il sache l'y tenir assujetti d'une main ferme et vigoureuse.

FIN DU LIVRE CENT HUITIÈME.

LIVRE CIX.

- i. Cantacuzène ne veut point être associé à l'empire. ii. L'île de Chio enlevée à Martin Zacharie, noble Génois. iii. Le frère de Martin refuse le gouvernement de cette île. iv. Suzeraineté de l'empereur reconnue dans la nouvelle Phocée. v. Défaite d'une armée Turke en Thrace. vi. Andronic tombe malade ; reproches qu'il fait à Cantacuzène. vii. Discours du prince mourant aux grands de l'état. viii. Cantacuzène reçoit le serment des citoyens de tous les ordres. ix. Il sauve la vie au despote Constantin. x. L'empereur veut mourir moine. xi. Discours de ce prince à son ami Cantacuzène. xii. Guérison subite d'Andronic. xiii. Syrghianne adopté par la mère de l'empereur. xiv. Andronic apprend avec chagrin que son aïeul s'est fait moine. xv. Expédition contre les Turks et les Serves. xvi. Syrghianne dénoncé comme traître à la patrie. xvii. Il implore la protection de Cantacuzène. xviii. Nouvelle défaite des Turks. xix. Expédition malheureuse contre le crâle de Servie. xx. Traité d'alliance avec Orkhan. xxi. Procès de Syrghianne repris. xxii. Mort du vieux Andronic. xxiii. Il meurt dans la pauvreté. xxiv. Précis de son règne. xxv. Sa religion mal entendue. xxvi. Ministres mal choisis. xxvii. Finances mal administrées. xxviii. Monnaie altérée. xxix. Économie imprudente. xxx. Suppression de la marine. xxxi. Caractère d'esprit de ce prince. xxxii. Il était disert. xxxiii. Ses vertus appréciées. xxxiv. Il décourage la nation. xxxv. Mort de Métochite. xxxvi. L'impératrice accouche d'un fils. xxxvii.

Expédition contre Alexandre nouveau roi de Bulgarie. xxxviii. Mauvaise foi d'Alexandre. xxxix. Il demande la paix. xl. Descente du Turk Amir en Thrace. xli. Nicée pillée par les infidèles. xlii. Mort de Philippe de Tarente. xliii. Jean d'Apres élu patriarche. xliv. Mort de l'impératrice Xéné. xlv. Fin malheureuse de Syrghianne. xlvi. Nonces du pape à Constantinople. xlvii. Mort de Constantin, oncle de l'empereur. xlviii. Andronic engagé dans une croisade. xlix. Entreprise sur la nouvelle Phocée et sur l'île de Lesbos. l. Elles rentrent sous l'obéissance de l'empereur. li. Expédition contre les Albanais. lii. Révolution en Acarnanie. liii. Réunion de cette province au domaine de l'Empire. liv. Le jeune Nicéphore enlevé par un parti de mécontents. lv. Mariage de la fille de l'empereur avec le fils du roi de Bulgarie. lvi. Barlaam fait des propositions au pape de la part de l'empereur. lvii. Cette négociation échoue. lviii. Soulèvement en Acarnanie. lix. La ville de Roge se rend à Andronic. lx. Celle de l'Arta ne tarde pas à se soumettre. lxi. Tomoeastre ouvre ses portes à Cantacuzène. lxii. Fin de la révolte. lxiii. Apocauque refuse de vouloir se faire moine. lxiv. Il offre de faire à ses dépens la guerre aux infidèles. lxv. Il commande la marine impériale contre le gré de l'empereur. lxvi. Andronic pardonne à ceux qui avaient conspiré contre sa vie. lxvii. Constructions faites par ordre de ce prince. lxviii. Synode où Barlaam accuse les moines de mont Athos de polythéisme. lxix. L'empereur tombe malade. lxx. Apocauque conseille à Cantacuzène de prendre la pourpre impériale. lxxi. Cantacuzène veille à la sûreté des enfants d'Andronic. lxxii. Andronic meurt. lxxiii. Le nombre de ses enfants. lxxiv. Son portrait.

ANDRONIC III.

i.
Cantacuzène
ne veut

Vers l'automne de l'année 1329, Andronic passa en Thrace. Ce fut pendant ce voyage que ce prince of-

frit au grand-domestique, son ami et son premier ministre, de l'associer au trône. Il voulut même l'obliger de prendre les ornements de la dignité impériale, mais Cantacuzène opposa une généreuse résistance aux volontés de son maître, et se contenta de posséder sa confiance, sans prétendre partager avec lui la souveraine autorité. Le principal but du voyage d'Andronic, en Thrace, était de s'aboucher avec la mère du grand-domestique, au sujet d'une négociation très-importante pour l'état, dont cette femme estimable avait le secret. Un seigneur grec, qui résidait dans l'île de Chio, où il possédait de grands biens, était venu lui proposer un projet pour remettre cette île sous la domination des Grecs. Il s'engagea à employer tout son crédit pour faire réussir l'entreprise; mais en même temps, il demandait que l'empereur fit de son côté des préparatifs assez puissants pour qu'une si grande affaire ne manquât pas, sans quoi lui et tous les siens se trouveraient exposés au ressentiment de l'usurpateur.

Benoît Zacharie, noble Génois, un des instigateurs de la révolte des Siciliens contre Charles d'Ajou, s'était rendu maître de l'île de Chio. Le vieux Andronic, trop distrait par les divisions qui troublaient le repos de sa maison et par la guerre que lui faisaient les Turks, s'était vu forcé de dissimuler cet affront. Il n'avait pu mieux faire alors, que de consentir que Benoît conservât pendant un temps limité la jouissance de sa conquête, sans être obligé de payer aucun tribut, pourvu toutefois que l'île fût toujours censée être du domaine de l'Empire. Benoît parut se soumettre volontiers à cette dernière condition; mais il ne tarda pas à y donner ouvertement atteinte. Bientôt il se conduisit en

point être
associé à
l'empire.
Cant. l. 2. c.
9;

II.
L'île de
Chio enlevée
à Martin
Zacharie,
noble
Génois.
Cant. l. 2. c.
10, 11.
Nic. Greg. l.
9. c. 9.
Phrantza. l.
1. c. 12.
Hist. Const.
l. 6. art. 25.

toute circonstance comme un vrai souverain. Martin Zacharie, son fils, qui lui succéda, affecta encore une plus grande indépendance. Il fit abattre de dessus les murailles de la ville capitale, les armoiries de l'empereur, pour y substituer les siennes. Il éleva une forte citadelle pour tenir en bride les habitants de l'île, et pour se mettre à l'abri d'une invasion de la part des Grecs. Les choses étaient en cet état, lorsque Andronic fut averti de prendre ses mesures pour réprimer les entreprises de Martin. Ce prince lui envoya dire de cesser les travaux qu'il avait commencés, le menaçant de lui déclarer la guerre, s'il n'obéissait sur-le-champ. Martin, accoutumé depuis long-temps à mépriser les Grecs, n'eut aucun égard ni aux ordres ni aux menaces d'Andronic; loin d'interrompre les ouvrages, il les poussa avec une nouvelle activité, il augmenta le nombre des travailleurs et se mit en disposition de bien recevoir l'empereur lui-même, s'il osait venir l'attaquer. Andronic, voyant qu'il n'y avait plus que la force des armes qui pût obliger Martin de rentrer dans le devoir, équipe en diligence une flotte sur laquelle il fait embarquer un grand nombre de soldats. Martin, instruit de ces préparatifs, commença par faire couler bas trois de ses propres galères dans le port, pour en rendre l'entrée impraticable aux vaisseaux des Grecs; puis il s'enferma dans la ville avec huit cents hommes bien aguerris, et déterminés à se défendre jusqu'au dernier soupir. L'empereur exécuta sa descente sans éprouver presque aucun obstacle; ayant rangé ensuite son armée en ordre de bataille, il s'avança vers la ville pour en faire le siège; mais auparavant il prit possession d'un petit fort situé à un mille

de distance de la place. Ce poste avait été confié à la garde de Benoît, frère de Martin, qui le rendit dès la première sommation. Benoît était d'intelligence avec l'empereur et avait trahi son frère à cause d'un différend survenu entre eux pour raison d'intérêt. Martin, lorsqu'il se vit ainsi abandonné, perdit courage. Ne se sentant point en état de résister avec sa garnison aux forces des Grecs, il prit le parti de venir se livrer avec toutes ses troupes à la discrétion d'Andronic. Il s'était rendu si odieux aux habitants de l'île, qu'ils voulurent le massacrer sous les yeux même de l'empereur. Le grand-domestique le mit à couvert, par son autorité et par ses menaces, de la rage de ces mutins. Andronic, après avoir réprimandé sévèrement Martin Zacharie, le condamna à une prison où il ne lui manqua que la liberté. Ses enfants et sa femme eurent la permission non seulement de se retirer où ils jugeraient à propos, mais encore d'emporter avec eux tous leurs effets. Quant aux troupes de Martin, la plus grande partie s'enrôla dans l'armée impériale. Andronic combla de présents Benoît Calothète, ce seigneur grec, qui avait été le premier auteur de la révolution. Pour se concilier l'affection des habitants de Chio, il les déchargea des impositions trop onéreuses dont Martin les avait accablés.

L'empereur fit venir ensuite Benoît, frère de Martin, et le remercia du service qu'il venait de lui rendre. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, il le nomma gouverneur de Chio; lui annonçant que sur les cent vingt mille besants d'or que produisaient annuellement les impositions de cette île, on prélèverait les deniers nécessaires pour réparer les fortifications, payer les

112.
Le frère de
Martin
refuse le
gouverne-
ment de
cette île.
Cant. l. 2. c.
12, 13.
Phrauts. l. 1.
c. 12.
Oultrem. de

excid. Græc.
lib. singul.
c. 5.

troupes et faire les autres dépenses publiques ; que la moitié de la somme restante lui demeurerait pour son apanage, et l'autre moitié serait versée dans le trésor impérial. Benoît reçut fort mal cette proposition ; il déclara qu'il voulait posséder l'île en toute souveraineté, ou n'y pas rester. Andronic ne devait pas s'attendre à une pareille réponse ; il en fut étrangement surpris. Sans sortir de ce caractère de douceur qui lui était naturel, il représenta à Benoît, d'un côté l'injustice de ses prétentions, et de l'autre les grands avantages qu'il lui proposait. Benoît persista dans sa première résolution. Il répliqua avec colère, et prit toutes les paroles que lui adressait l'empereur pour autant d'injures. Andronic lui donna trois jours pour se consulter avec ses amis. Ce terme expiré, Benoît se montra encore plus opiniâtre que jamais, et l'empereur, pour ne pas l'exposer à lui manquer, le congédia sans vouloir l'entendre plus long-temps. Le grand-domestique conseilla à Andronic de faire assembler les Génois et les Vénitiens, en un mot tous les Latins qui pouvaient se trouver dans l'île, et de les prier d'être eux-mêmes juges dans cette affaire. L'empereur y consentit. Au jour indiqué, Benoît parut devant l'assemblée. Cantacuzène y exposa la manière dont les choses s'étaient passées ; il n'y eut pas une voix qui ne se déclarât contre Benoît. Cet Italien, désespéré de se voir condamné par les siens, préféra mille imprécations, et protesta avec des serments horribles que jamais il ne représenterait dans l'île d'autre personnage que celui d'un souverain absolu et tout-à-fait indépendant de l'Empire grec, dont il ne voulait pas relever. Alors le grand-domestique lui proposa de la part de l'empereur de

venir s'établir à Constantinople, ajoutant que ce prince lui donnerait dans cette capitale un magnifique palais, qu'il l'admettrait au nombre des grands de l'Empire et lui assignerait une pension annuelle de vingt mille besants d'or à prendre sur les impositions de Chio. Benoît rejeta avec fierté ces nouvelles offres, et demanda seulement qu'on lui fournît des navires pour le transporter lui et sa famille à Galata; ce qui lui fut accordé. La conduite audacieuse et insultante de Benoît, la patience avec laquelle l'empereur souffrit ses emportements, et les complaisances qu'il eut pour lui jusqu'à la fin, montrent bien l'état de faiblesse où se trouvaient alors réduits les successeurs du grand Constantin, et jusqu'à quel point la majesté impériale était avilie. Dès que Benoît fut sorti de l'île de Chio, Andronic y établit une forte garnison, et la pourvut de toutes les choses nécessaires à sa défense. En quoi il se conduisit sagement; car quelque temps après, Benoît ayant pris à sa solde tous les vaisseaux qu'il avait trouvés à Galata, vint faire une descente dans l'île, et entreprit d'emporter la ville d'assaut; mais les habitants, réunis aux soldats, le repoussèrent vigoureusement; ils lui tuèrent trois cents hommes, et forcèrent les autres de se rembarquer au plus vite. Benoît, furieux d'avoir échoué, se livra au désespoir avec tant de violence, qu'il mourut sept jours après d'une attaque d'épilepsie. Par sa mort, l'Empire fut délivré d'un ennemi qui aurait pu lui donner beaucoup d'embarras.

Andronic passa de l'île de Chio en Orient, soit pour y reconnaître en quel état se trouvaient ses possessions dans cette contrée, soit pour se concilier ceux

rv.
Suzeraineté
de
l'empereur
reconnue

dans la
nouvelle
Phocée.
Phrants. l. 1.
c. 13.
D'Ontrem.
de excid.
Græc. lib.
sing. c. 5.
Cant. l. 2. c.
13.

des émirs turks qui voyaient d'un œil jaloux la puissance d'Orkhan, et qui par conséquent devaient être disposés à se liguier avec lui. Dans le nombre de ces émirs inquiets, on distinguait Sarcan, qui dominait sur l'Ionie. Sarcan vint trouver l'empereur, lui témoigna autant de respect que si ce prince eût été son souverain. Ils firent ensemble un traité d'union par lequel ils s'engagèrent à se défendre mutuellement contre les entreprises d'Orkhan. Aitine, émir de Carie, ne put se rendre en personne auprès d'Andronic, parce qu'il était alors malade; mais il lui envoya offrir son alliance avec de riches présents. Andronic accueillit favorablement les ambassadeurs d'Aitine, et accepta avec empressement les propositions de leur maître. Andronic partit ensuite pour la nouvelle Phocée. Elle était habitée par des Grecs, mais elle se trouvait asservie en quelque sorte, sous la domination d'un Génois nommé André Catane. Il s'en était rendu maître, comme Martin Zacharie avait fait de Chio, en y bâtissant une citadelle pour tenir les habitants en respect. Lorsque l'empereur arriva à Phocée, André était allé faire un voyage à Gênes, sa patrie, et en partant il avait remis le commandement à Henri Tartaro, son oncle. Henri fit ouvrir les portes de la ville à l'empereur, et alla le recevoir à la tête des principaux habitants. Dès qu'Andronic fut entré, le commandant donna ordre à sa garnison, qui était composée de Génois et de Latins, de sortir de la ville, et remit la place entre les mains du prince. L'empereur y passa deux jours. Le troisième au matin, il fait venir Henri, et ordonne à ses varangues, dont le privilège était d'avoir en garde les clefs des villes où l'empereur faisait résidence, de les rendre à Henri Tar-

taro ; en même temps il lui dit : *Je suis venu à Phocéë, comme dans un lieu qui m'appartient ; j'y ai demeuré tant qu'il m'a plu ; je m'en vais ; je vous confie la ville ; vous la remettrez à votre neveu pour qu'il continue à y commander en mon nom, tant que je le jugerai à propos.* Il combla ensuite Henri de présents, et donna des gratifications aux soldats, puis il reprit le chemin de la capitale. Dès qu'il y fut arrivé, il désarma sa flotte et licencia ses troupes.

Après avoir séjourné quelque temps à Constantinople, Andronic alla à Didymotique avec le grand-domestique. A peine y est-il arrivé, qu'il apprend qu'une armée turke, envoyée par Orkhan, avait passé la mer sur une flotte de soixante et dix vaisseaux, qu'elle mettait tout à feu et à sang, et qu'elle s'avancait vers Trajanople. Cette nouvelle le jeta dans la plus grande inquiétude, parce qu'il se trouvait alors sans troupes réglées. Il rassemble à la hâte toutes les garnisons des villes voisines, se met à leur tête, va au-devant des Barbares, les attaque, et remporte sur eux une victoire complète. Presque toute l'armée turke resta sur le champ de bataille, ou fut réduite en esclavage. Le peu qui put s'échapper se sauva précipitamment en Orient.

Cette victoire sembla relever le courage de la nation. On la regardait comme le prélude d'autres succès encore plus heureux. Les Grecs se félicitaient d'être gouvernés par un prince qui s'annonçait pour être le libérateur de la patrie. Ils se livraient à toute l'allégresse que leur inspirait une idée si flatteuse, lorsqu'un accident imprévu vint tout à coup les plonger dans le deuil le plus amer. Andronic ayant pris le bain im-

AN 1330.

v.
Défaite
d'une armée
Turke en
Thrace.
Cant. l. 2. c.
13.

VI.
Andronic
tombe
malade ;
reproches
qu'il fait à
Cantacuzène.
Cant. l. 2. c.
14 et 15.
Nic. Greg. l.
9. c. 10.

prudemment, fut attaqué d'une fièvre aiguë, qui bientôt fit craindre pour ses jours. Ce prince se croyant déjà aux portes du tombeau, fait venir le grand-domestique, et lui reproche avec amitié le danger dont l'Empire se trouve menacé, à cause du refus qu'il a fait d'être son collègue. *Si, lui dit-il, lorsque j'aurai cessé de vivre, vous étiez assis sur le trône, vous tiendriez les rênes de l'Empire, et elles ne seraient pas exposées à flotter au hasard et sans guide. L'ambition, croyez-moi, cher ami, ne manquera pas de souffler de toutes parts le feu de la discorde, et déjà je vois le sein de la patrie déchiré de nouveau par les guerres civiles. Rendez-vous donc à mes raisons; si vous m'aimez, n'aigrissez pas mon mal par votre résistance opiniâtre, souffrez que je vous revête de mes ornements impériaux, et que je vous pose sur la tête le bonnet qui est la marque du pouvoir souverain.*

VII.
Discours du
prince
mourant aux
grands de
l'état.
Cant. I. 2. c.
14, 15.

Ces paroles ne purent ébranler la fermeté du grand-domestique, il persista dans sa première résolution. L'empereur ne jugea pas à propos d'insister davantage; et sans le consulter, il voulut l'instituer au moins par le fait son successeur. Sur-le-champ il mande les grands de l'état, et fait venir avec eux l'impératrice sa femme. Quand ils furent tous rangés autour de son lit, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il leur parla ainsi : « Mes amis, vous savez quelle a toujours été mon affection pour vous. Dieu, qui pénètre dans les plus secrets replis du cœur humain, m'est témoin que rien ne m'aurait été plus agréable que de donner, s'il eût été nécessaire, ma vie pour chacun de vous en particulier, et que je me serais estimé heureux de mourir en combattant pour votre défense contre

« les Barbares. La divine providence en a décidé autrement; vous me voyez entouré de tout l'appareil de la mort. C'est un exemple que le souverain maître de l'univers veut donner aux hommes en ma personne, pour leur apprendre à ne mettre leur confiance ni dans les grandeurs ni dans les richesses, ni dans les biens périssables de ce monde; que c'est sur lui seul qu'il faut s'appuyer, et qu'on ne peut trop se préparer par de bonnes œuvres au passage de l'éternité. Joignez vos suffrages à mes prières, pour attirer sur moi la miséricorde du juge redoutable devant lequel je vais paraître. Je vous quitte, et vous laisse le grand-domestique pour gouverner l'Empire à ma place. » Puis prenant la main de Cantacuzène et l'unissant à celle de l'impératrice, qui portait dans son sein un fruit de sa tendresse pour elle, il lui dit : *Je vous la confie. Son sort et celui de tous les Romains va maintenant dépendre de vous.* A ces mots tout le palais retentit de gémissements. Lorsque les premiers accès de la douleur furent calmés, les assistants déclarèrent tous d'un commun accord qu'ils étaient disposés à se conformer aux volontés de l'empereur. Malgré l'état où se trouvait ce prince, on laissa les portes du palais ouvertes; chacun eut la liberté d'entrer dans son appartement. Il parlait à tous ceux qui se présentaient, leur disait le dernier adieu, et les conjurait d'avoir égard à ses intentions. Dans cette occurrence Paléologine Cantacuzène, sa cousine, s'approcha de son lit, et lui demanda s'il ne voulait pas faire quelque disposition en faveur de l'impératrice Xéné, sa mère. Comme il ne répondait rien, elle crut que le mal l'accablait au point de l'em-

pêcher d'entendre, c'est pourquoi elle lui fit jusqu'à trois fois la même question, en haussant toujours la voix. *Je vous entends*, dit Andronic; *mais il est impossible que deux femmes gouvernent ensemble.*

VIII.
Cantacuzène
reçoit le
serment des
citoyens de
tous les
ordres.

Aussitôt que l'empereur eut déclaré ses volontés, le grand-domestique sortit du palais pour aller recevoir le serment des sénateurs, des principaux de la ville et même du peuple. Suivant la formule de ce serment, on jurait d'une part de reconnaître pour souveraine l'impératrice Anne, et de l'autre d'obéir en tout au grand-domestique. Dès ce moment Cantacuzène commença à commander avec un pouvoir absolu; il ne lui manquait pour être empereur que d'en porter les ornements, du reste il en avait toute l'autorité. Il pouvait disposer des places et des charges de l'Empire, en faveur de qui il jugeait à propos. Son élévation fut généralement approuvée. Les personnes même les plus distinguées, soit dans l'ordre militaire, soit dans la magistrature, voulaient qu'il se revêtît des marques de la dignité impériale; mais cet habile et prudent politique crut qu'il n'était pas encore temps.

IX.
Il sauve la
vie au
despote
Constantin.
Cant. l. 2. c.
15.
Nic. Greg. l.
9. c. 10.

Constantin, despote, l'oncle du jeune Andronic, était retenu en prison à Didymotique. Les grands de l'Empire craignaient qu'il ne profitât des circonstances pour s'échapper, et qu'il ne formât un parti assez puissant pour l'élever sur le trône. Ils vinrent trouver le grand-domestique, et lui représentèrent qu'il fallait étouffer le mal dans sa source, et ôter la vie à ce prince, s'il ne voulait pas exposer l'état aux malheurs d'une guerre civile. Cantacuzène répondit à ceux qui lui donnaient ce conseil sanguinaire, que l'exemple de l'empereur aurait bien dû leur inspirer des sentiments

plus humains, et les empêcher de croire qu'un prince qui avait traité avec tant de clémence ses plus mortels ennemis, permît qu'on versât le sang du frère de son père, de son propre oncle. *Au moins*, répliquèrent-ils, *faites-lui crever les yeux pour qu'il ne puisse plus former aucune entreprise ; autrement nous saurons bien nous en défendre, même malgré vous.* Cantacuzène leur promet que cette nuit même il trouvera moyen de dissiper leurs inquiétudes. En effet, il chargea trois de ses domestiques, sur la discrétion desquels il pouvait compter, de tirer secrètement Constantin de l'endroit où il était gardé, de le faire descendre dans un cachot inconnu ; de renverser dans la rivière d'Adra une barque, puis le lendemain de répandre le bruit que ce prince s'était sauvé de prison, et qu'il avait péri en passant la rivière. Ce stratagème politique réussit. On regarda Constantin comme perdu ; ses partisans même y furent trompés ; et ceux qui auraient été tentés de remuer en sa faveur se tinrent tranquilles. Le grand-domestique dépêcha ensuite Lascaris Calaman à Constantinople pour instruire le protostrator de l'état des affaires, pour avoir son propre serment, et pour le charger de recevoir en son nom celui des autres. Ces ordres furent exécutés ponctuellement.

Cependant la maladie de l'empereur faisait chaque jour de nouveaux progrès ; et l'on avait perdu toute espérance. Ce prince voulut, suivant un usage alors fort commun chez les Latins et chez les Grecs, se faire moine avant de mourir. Cantacuzène s'opposa de tout son pouvoir à ce projet ; mais il fut contredit par Barys, le premier médecin de la cour. Cantacuzène

x.
L'empereur
veut mourir
moine.
Cant. l. 2. c.
15 et 16.
Nic. Greg. l.
9. c. 10.

lui représenta les inconvénients qui pourraient résulter si l'empereur faisait profession de la vie monastique; il fit observer à Barys que par là ce prince allait se rendre incapable de rester sur le trône, si Dieu lui renvoyait la santé. Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de ce personnage. Il protesta avec serment, qu'il n'abandonnerait pas son maître dans le péril extrême où il était; qu'en sa qualité de médecin, il ne devait pas se contenter de lui donner tous les secours de son art, mais qu'il était encore obligé de lui déclarer avec franchise l'état où il se trouvait pour qu'il mît ordre aux affaires de sa conscience; qu'il ne fallait pas flatter le prince d'espérances vaines et trompeuses. Le grand-domestique, fatigué des remontrances de ce trop édifiant médecin, menace de le tuer s'il persiste dans son opiniâtreté, et le fait même sortir de force de l'appartement où ils étaient. Plusieurs officiers de l'empereur s'étant rencontrés au passage, Cantacouze leur dit : *Cet homme refuse de m'obéir. Plein de confiance dans ses propres lumières, il se croit plus en état que personne de connaître le présent et le futur; il veut absolument faire de notre empereur un moine. Jugez-vous à propos d'y consentir?* A ces mots on entoure Barys, et chacun lui fait les plus terribles menaces. Barys, comme l'observe l'historien, n'était pas brave, il promet de ne plus entretenir Andronic dans le dessein d'embrasser la profession religieuse; l'empereur lui-même, voyant l'opposition de ses sujets, renonça à ce projet. Il se recueillit, repassa toutes les actions de sa vie, et se prépara par les larmes et la prière à paraître devant le souverain juge. Enfin il donna ses

derniers ordres aux officiers de sa maison; il leur recommanda expressément de faire entrer son corps, lorsqu'on le porterait au tombeau, dans la maison de Cantacuzène, et de l'y laisser reposer pendant quelque temps, *voulant par-là donner à ce fidèle et sage serviteur une dernière preuve de son attachement, et faire connaître à tout le monde que la mort qui anéantit le souvenir de toutes choses n'avait pu détruire celui de leur amitié.* Ce prince, ayant ensuite fait venir le grand-domestique, lui adressa ce discours :

« Je sens, mon très-cher ami, que ce jour va vous
 « paraître le plus malheureux et le plus affligeant de
 « tous ceux de votre vie. D'un côté vous aurez l'es-
 « prit agité par les affaires du gouvernement et tour-
 « menté par la crainte que mon trépas n'occasionne
 « des troubles dans l'état; de l'autre, votre cœur sera
 « pénétré de douleur en perdant un ami dont rien
 « n'avait été jusqu'alors capable de vous séparer. La
 « mort ne vous laissera plus sur la terre que ce corps
 « privé de sentiment, et à moi une ame vide de bonnes
 « œuvres et affligée d'une si cruelle séparation. Que
 « faire? Il faut se soumettre aux décrets irrésistibles
 « du souverain maître de l'univers. Comme il ne me
 « reste plus que quelques instants à vivre, venez-vous
 « asseoir sur mon lit; posez ma tête, cette tête qui
 « vous est si chère, sur vos genoux, et mettez vos
 « mains sur mes yeux. Je m'imagine que cette position
 « m'épargnera une partie des peines que l'ame éprouve
 « lorsqu'elle sort de sa demeure. Quoique la mienne
 « doive souffrir un double tourment, l'un en quittant
 « ce corps qu'elle habite, et l'autre en me séparant
 « de vous, soyez persuadé qu'elle ne vous oubliera

XL.
Discours de
ce prince à
son ami
Cantacuzène.
Cant. I. 2. c.

17.

« jamais, s'il reste encore quelque souvenir à ceux
« qui descendent chez les morts. »

XII.
Guérison
subite
d'Andronic.
Nic. Greg. I.
9. c. 10.

Jusqu'alors Cantacuzène s'était fait violence pour renfermer dans son cœur la douleur dont il était oppressé, afin de ne pas affliger l'empereur ; mais ces tristes et tendres paroles donnèrent à son ame une si forte secousse, qu'il ne fut plus maître de se contenir ; il éclata en gémissements, de sorte que ceux qui étaient dehors ne doutaient pas que le prince n'eût rendu les derniers soupirs. Le grand-domestique, après avoir fait de nouveaux efforts pour ne plus laisser échapper les signes de son affliction, se mit en devoir de rendre au moribond le triste service qu'il exigeait de lui. Il lui prit la tête, le tint embrassé, le consolant de son mieux. Mais bientôt le pouls du malade commença à s'affaiblir au point de n'être plus sensible ; un froid mortel s'empara de tous ses membres, la parole lui manqua, ses jambes devinrent livides jusqu'aux genoux et ses bras jusqu'aux coudes, ses paupières s'abaissèrent, son nez se retira, ses tempes se creusèrent, enfin tous les symptômes de la mort viurent se peindre sur son visage. Il resta près de deux jours entiers dans cet état désespéré. On n'attendait plus que le moment de son trépas, et déjà on préparait tout ce qui était nécessaire pour ses funérailles, lorsque revenu comme d'un profond sommeil, il demanda de l'eau d'une fontaine consacrée à la mère de Dieu. On lui en apporta sur-le-champ, il en but avec beaucoup de dévotion et s'en fit asperger. Depuis ce moment il s'opéra dans sa personne des crises heureuses qui le rappelèrent à la vie. Il n'y eut personne parmi les Grecs qui ne regardât comme un miracle un change-

ment si subit; les médecins eux-mêmes n'osèrent disputer à Dieu l'honneur de cette guérison, ils avouèrent qu'elle était surnaturelle. Au reste, si ce fut encore une de ces pieuses erreurs que la crédulité n'enfantait que trop souvent dans ces siècles d'ignorance, au moins ne la mettra-t-on point au nombre de celles qui sont accusées d'avoir nui à la société ou à l'humanité; elle fit naître à divers citoyens qui vivaient dans le crime, la résolution de rentrer dans le chemin de la vertu; et l'on vit plusieurs personnes riches, également frappées de cet événement, consacrer une partie de leur bien au soulagement des malheureux et à la délivrance des prisonniers.

Le rétablissement d'Andronic causa la plus grande joie dans tout l'Empire. Ce prince approuva en général ce que Cantacuzène avait fait pendant sa maladie; il le blâma seulement d'avoir confié le commandement des troupes en Occident à Syrghianne, dont il ne connaissait que trop l'inconstance et la perfidie; c'était, disait-il, lui mettre en mains des instruments pour exécuter les mauvais desseins qu'il roulait sans cesse dans sa tête. Ce jeune prince ne se trompait pas; Syrghianne avait formé une ligue avec l'impératrice-mère. Cette princesse, voyant son fils à toute extrémité, avait projeté de se faire un parti, qui pût après sa mort la soutenir contre Cantacuzène qu'elle n'aimait pas, et dont elle craignait le ressentiment. L'ambition n'est pas plus délicate sur le choix de ses agents que sur celui des moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses fins. Xéné, quoiqu'elle eût précédemment regardé Syrghianne comme un homme pervers et un mauvais citoyen, ne rougit pas cependant de le rechercher;

xiii.
Syrghianne
adopté par
la mère de
l'empereur.
Cant. l. 2. c.
18.

Nic. Greg. L.
9. c. 10.

Id. l. 10. p. 5.
Note 4012

Boissier

elle fit plus, elle l'adopta pour son fils, et le mit à la tête de ses affaires. Cette princesse exigea ensuite de tous les habitants de Thessalonique qu'ils jurassent de la reconnaître pour leur souveraine et de combattre pour elle jusqu'à la mort. Sans doute que le rétablissement d'Andronic déconcerta ces projets et dissipa cette conspiration. Cantacuzène, sur les reproches que lui fit le jeune empereur au sujet de Syrghianne, dit à ce prince que s'il jugeait à propos, il allait lui ôter le commandement des troupes. Déjà les ordres pour son rappel étaient expédiés; mais Andronic, changeant tout à coup d'avis, commanda au grand-domestique de le laisser en place. Syrghianne, informé de ce qui s'était passé entre l'empereur et Cantacuzène à son occasion, fut grièvement offensé que le grand-domestique eût été dans la disposition de le faire révoquer. Oubliant tous les services qu'il en avait reçus, il lui voua une inimitié éternelle.

10.
Andronic apprend
avec chagrin
que son
aïeul s'est
fait moine.
Cant. l. 2. c.
18.

Nic. Greg. l.
9. c. 8 et 10.
lib. 10. c. 2.

Le grand-domestique rendit compte aussi à l'empereur de ce qu'il avait fait pour sauver la vie au prince Constantin. Andronic loua le stratagème politique de Cantacuzène, et rendit la liberté à son oncle, ainsi qu'au grand-logothète Métochite. Andronic demanda ensuite des nouvelles de son aïeul. Il apprit avec chagrin qu'il s'était fait moine. On disait dans le public que ce prince faible, sachant son petit-fils aux portes de la mort, avait craint que les prétendants à l'Empire n'attentassent à sa vie, et que pour leur ôter toute espèce d'inquiétude, il avait demandé de lui-même l'habit monastique. Nicéphore Grégoras soutient au contraire que Théodore Synadène l'en revêtit de force, après lui avoir coupé les cheveux; qu'il le contraignit

ensuite de s'engager par serment à ne jamais faire aucun mouvement pour remonter sur le trône, si son petit-fils mourait, et même à ne point accepter la souveraine puissance, dans le cas où on la lui offrirait, ni à prétendre en disposer en faveur de qui que ce fût. Il ajoute que, pour enchaîner davantage ce vailloureux vieillard, on l'obligea de signer un acte qui contenait ce serment, et que, comme il était devenu aveugle, on lui conduisit la main pour lui faire tracer au bas de cet écrit deux croix, l'une en rouge, et l'autre en noir. Le même Nicéphore avance que le patriarche Isaïe fut très-satisfait de cet événement, parce qu'il le délivrait pour toujours de la crainte de voir ce prince rétabli; qu'il lui députa deux évêques pour le complimenter sur son nouvel état, et pour savoir en quels termes il voulait qu'on fit désormais mention de lui dans les prières publiques. Selon cet historien, cette démarche de la part du patriarche n'était qu'une dérision, une insulte; aussi le vieux Andronic n'y fut pas trompé. Il ne répondit aux évêques députés qu'en se plaignant de l'ingratitude d'Isaïe, qu'il avait tiré de la poussière pour l'élever au faite des honneurs ecclésiastiques. « Cet homme, disait-il, sans naissance, sans doctrine, sans talents, sans aucune espèce de mérite, cet homme que j'ai préféré à tant d'autres personnages illustres et recommandables par la noblesse de leur origine, par leur savoir, leurs vertus, se joint à mes persécuteurs pour m'insulter. Ce n'est pas sans intention qu'il me fait faire une question si insidieuse. Si je dis que je veux être nommé dans les prières publiques, comme empereur, je m'expose à périr sous le fer des satellites chargés

« de veiller à la garde de ma personne ; si je réponds
 « qu'il faut m'y donner le titre de moine, alors on se
 « prévaut de cette réponse contre moi, on la regar-
 « dera comme un aveu que j'ai embrassé librement et
 « de mon plein gré la profession monastique. » Quoi
 qu'il en soit, Isaïe ordonna qu'il serait nommé dans les
 prières publiques même avant son petit-fils, mais sous
 cette formule : *Le très-religieux et très-chrétien em-
 pereur Antoine, moine*. Antoine était le nom de reli-
 gion qu'Andronic avait adopté. Ces particularités sont
 trop circonstanciées pour n'être pas admises au moins
 en partie, quoiqu'elles n'aient d'autre garant que Ni-
 céphore Grégoras, dont le témoignage est d'un faible
 poids lorsqu'il se trouve en contradiction avec celui
 de Cantacuzène. Ce dernier écrivain ne dit pas, à la
 vérité, qu'on eût usé de violence pour obliger le vieux
 Andronic à se faire moine ; mais on juge par la ma-
 nière embarrassée dont il s'exprime que le fait pourrait
 bien être vrai. Il avoue même que ce prince reçut
 l'habit monastique des mains du protostrator Syna-
 dène. Or, il n'y a pas d'apparence qu'Andronic, s'il eût
 été libre, se fût adressé, pour lui rendre ce pieux of-
 fice, à un laïque, et de plus à un homme qu'il ne devait
 pas aimer. Au reste, le jeune Andronic n'avait en au-
 cune part à cette intrigue, et il avait été si éloigné
 d'y tremper, que même, dans ces circonstances, il re-
 vint encore à son ancien projet de rendre à son aïeul la
 souveraine autorité. Il fallut que Cantacuzène entrât
 avec lui dans de grandes discussions, et employât tout
 le crédit qu'il avait sur son esprit, pour l'en empêcher.

xv.
 Expédition
 contre les

La santé du jeune empereur s'étant parfaitement
 établie, il se mit à la tête de ses troupes pour aller

chasser plusieurs détachements de cavalerie turke qui avaient fait une descente en Thrace, et y mettaient tout à feu et à sang. La plupart ne jugèrent pas à propos de l'attendre; ils se retirèrent en Orient avec précipitation. Cependant il joignit un corps de quinze cents hommes, qui avait fait moins de diligence que les autres pour se sauver, ou qui avait osé l'attendre; il l'attaqua avec beaucoup de vigueur, et le tailla en pièces. Quelque temps après, il fut informé que les Serves faisaient le siège d'Acride, petite ville située au pied du mont Piéria; il entra promptement en campagne, pour aller au secours de cette place. Les ennemis à son approche prirent la fuite. L'empereur se remit en possession d'Acride, et y établit une forte garnison; il soumit ensuite divers petits forts voisins qui étaient de la domination du crâle, puis il visita plusieurs des villes de la Thrace et pourvut à leur sûreté.

Turks et les
Serves.
Cant. I. 2. d.
21.

Andronic s'étant arrêté à Chalcidice, Arsène Zamplacon, papias¹, vint lui dénoncer Syrghianne comme un traître à la patrie. L'empereur en fut affligé. Quoique depuis long-temps il eût assez mauvaise opinion de Syrghianne, il le traita cependant avec bonté; il lui dit qu'il était très-disposé à le trouver innocent, mais

An 1331:
xvi.
Syrghianne
dénoncé
comme
traître à la
patrie.
Cant. I. 2. c.
22.
Nic. Greg. I.
10. c. 5.

¹ La charge de papias, ou *conciierge du palais*, conférait sans doute le devoir de veiller à la sûreté de la demeure impériale. V. Duncange, au mot Πάρις. Un certain Zamplacon Caballaire, que l'on croit fils de celui-ci, est mentionné comme auteur de la perte d'Holobole, dans un curieux morceau, du genre des Dialogues de Lucien, que M. Boissonade a inséré au t. III de

ses *Anecdota*, p. 112—186, sous le titre de *Voyage de Mazari aux enfers*. C'est une critique on ne peut plus bouffonne des ridicules des principaux personnages de la cour. Sans égaler son modèle, Mazari a cependant un style assez correct, et beaucoup de saillie. Voyez les jugements de M. Hase sur ce morceau dans les *Notices des mss. part. II*, p. 131, sqq.—B.

qu'il ne pouvait se dispenser de mettre l'affaire en justice réglée. Aussitôt il assemble son conseil, et ordonne à l'accusateur de fournir ses preuves. Zamplacon, reprenant les choses du moment où Syrghianne avait été chargé du gouvernement de l'Occident, suivit pas à pas toute sa conduite, et traça le plan de la conspiration dont il l'accusait. Il offrit ensuite de faire entendre des témoins qui déposeraient de la vérité de tout ce qu'il venait d'avancer. Syrghianne parut d'abord frappé de terreur, puis reprenant ses esprits, il traita Zamplacon d'imposteur, et prétendit qu'il ne lui suscitait ce fâcheux procès que pour se venger de ce qu'il avait arrêté ses fils, accusés eux-mêmes d'avoir conspiré contre l'état; que c'était la haine seule qui le faisait agir. *Pour avoir raison*, reprit Zamplacon, *c'est en effet la haine qui me porte à vous dénoncer, mais cette haine que tout fidèle sujet a vouée à ceux qui trahissent le prince et la patrie. Quant à mes fils, leurs bonnes actions, comme leurs fautes, leur sont personnelles; s'ils sont coupables, je les abandonne avec vous à la justice de l'empereur notre souverain.* Ici Andronic congédia l'assemblée, et enjoignit à l'accusé et à l'accusateur de se préparer à produire leurs témoins pour être entendus dans la prochaine séance.

XVII.
Il implore la
protection
de Canta-
cène.
Cant. l. 2. c.
22, 23.

Cependant Syrghianne, malgré la bonne contenance qu'il faisait, n'était point sans inquiétude; il ne comptait pas assez sur son innocence, pour négliger de se ménager quelque puissante protection. Il va donc trouver pendant la nuit le grand-domestique, lui avoue qu'il a eu le malheur de prêter l'oreille aux discours de gens pervers qui l'ont indisposé contre sa personne,

qu'il se repent d'avoir été si crédule, qu'il le prie d'oublier ses torts, et de vouloir bien lui tendre une main secourable dans une circonstance où des ennemis, acharnés à sa perte, ne se proposent rien moins que de le faire conduire au supplice. En reconnaissant qu'il avait offensé grièvement le grand-domestique, il soutenait toujours qu'il ne s'était rendu coupable d'aucun crime envers le prince. Cantacuzène l'assura que l'empereur était trop juste pour permettre qu'il succombât sous les efforts de la calomnie; que, quant à lui, il ne lui nuirait point; qu'en cessant d'être son ami, il n'était pas devenu son ennemi; que, pendant l'instruction de son procès, il garderait le silence. « Je ferai même plus, » ajouta-t-il, si je vous vois en danger de succomber, « soit faute de savoir vous défendre, soit par les artifices de vos adversaires, alors je viendrai à votre secours. Si vous réfutez vos accusateurs, je serai le premier à m'en réjouir avec vous; mais si vous êtes convaincu et condamné justement, n'attendez de moi aucune protection. Au reste, vous êtes assez éclairé, conduisez-vous comme vous l'entendrez. » Cette réponse déconcerta Syrghianné, il voulut insister, mais Cantacuzène l'arrêta, et lui dit : « Tout ce qu'il vous plairait de me répliquer maintenant seraient paroles superflues. Je vous ai fait suffisamment connaître ce que je pensais, mais puisque vous voulez encore parler, je vais achever de vous instruire de mes dispositions à votre égard par cet apologue : *Un rocher garantissait du vent et de la tempête un vaisseau qui y était attaché. Ce vaisseau, dans l'espoir de faire une grande fortune par le commerce, s'éloigna. Quand il fut en pleine mer, il se trouva sur-*

« pris par un orage affreux ; sur le point de périr,
 « il appelle le rocher à son secours. Le rocher lui
 « répond qu'il lui est impossible de quitter sa place
 « pour aller à lui. C'est vous qui êtes le vaisseau et
 « moi le rocher. » Syrghianne se retira fort affligé
 d'avoir si mal réussi auprès du grand-domestique.
 N'ayant plus d'autre ressource que ses propres talents,
 il s'occupa sérieusement des moyens qu'il pourrait ima-
 giner pour se bien défendre. Au reste, il eut tout le
 temps de se préparer. L'empereur, distrait par d'autres
 affaires, fut obligé de renvoyer la décision de la sienne
 à un temps plus reculé.

XVIII.
 Nouvelle
 défaite des
 Turks.
 Cant. l. 2. c.
 22.

On vint annoncer à Andronic que les Turks avaient
 traversé l'Hellespont ; et qu'ils recommençaient leurs
 incursions dans le pays ; qu'ils s'étaient partagés en
 deux corps, dont l'un dévastait les campagnes dans les
 environs de Cisse, de Polybote, et d'Aconite, tandis
 que l'autre s'était porté sur Rhédeste dont il avait fait
 la conquête. L'empereur marche aussitôt contre ces
 brigands, et taille en pièces ceux qui s'étaient rendus
 maîtres de Rhédeste. Les autres, épouvantés, prennent
 la fuite, et se sauvent en Orient.

XXIX.
 Expédition
 malheureuse
 contre le
 crâle de
 Servie.
 Cant. l. 2. c.
 21.
 Nic. Greg. l.
 9. c. 12.
 Famil. Bya.
 series regum
 Servia.
 1^o XLI.

L'empereur, après cette expédition, comptait aller
 se reposer dans sa capitale, lorsqu'il reçut de la part
 de Michel, roi de Bulgarie, une ambassade pour l'in-
 viter à réunir ses armes aux siennes contre le crâle de
 Servie. Étienne menaçait de tirer vengeance de l'in-
 sulte que le roi de Bulgarie lui avait faite en répu-
 diant Nêda sa sœur dont il avait eu des enfants,
 pour épouser, comme on l'a dit plus haut, Théodora,
 sœur de l'empereur. Andronic entra volontiers dans
 les vues de Michel. Il se mit en campagne, et condui-

sit ses troupes en Servie par la Pélagonie. Michel y mena les siennes par la Péonie, et se campa dans un lieu nommé Belmasdis. Le crâle, ne se sentant pas en état de soutenir les efforts des deux monarques réunis, crut qu'il ferait sagement d'attaquer le plus faible avant que les deux armées eussent fait leur jonction. Il marcha en diligence contre le roi de Bulgarie. Lorsqu'il fut à quelque distance de son camp, il lui envoya demander la paix. Michel, qui se voyait à la tête de douze mille Bulgares et de trois mille Tartares mercenaires, ne voulut lui accorder qu'une suspension d'armes pour un jour seulement, à condition de livrer bataille le lendemain. Le monarque bulgare, qui ne soupçonnait point la mauvaise foi du crâle, crut pouvoir profiter de cette trêve pour envoyer une partie de ses meilleurs soldats chercher des vivres. Étienne, sans aucun respect pour la convention qui vient d'être signée de part et d'autre, saisit l'occasion que lui offre l'imprudence de son ennemi ; il fait prendre les armes à ses troupes, fond à l'improviste sur les Bulgares, et les met en déroute. Michel, leur roi, se défendit avec beaucoup de courage ; il fut blessé dans la mêlée, tomba entre les mains des Serves, et mourut peu de jours après dans leur camp. Le crâle ne sut point tirer avantage de sa victoire, pour agir contre l'empereur, qui était alors occupé à faire le siège de quelques-unes de ses places. On ignore le motif de cette inaction. Andronic, instruit du désastre de son allié, se retira à petit bruit, et vint à Constantinople d'où il était absent depuis long-temps. A peine y était-il arrivé qu'il fut obligé de passer en Orient, pour al-

ler au secours de Nicomédie, ville de Bithynie, assise sur le golfe Astacène.

xx.
Traité
d'alliance
avec
Orkhan.
Cant. l. 2. c.
24.

Orkhan était venu mettre le siège devant cette place que les Grecs avaient reprise sur les Turks, et la pressait vivement. Ayant appris que l'empereur arrivait en personne pour la défendre, il envoya au-devant de ce prince des ambassadeurs chargés de le saluer de sa part, et de lui dire qu'il était disposé, ou à mettre bas les armes, ou à lui livrer bataille, s'il l'aimait mieux. Andronic reçut gracieusement les politesses d'Orkhan, et répondit qu'il ne s'était mis en campagne que pour combattre, que cependant il ne refuserait pas d'accorder à Orkhan la paix s'il la voulait. Enfin, les ministres des deux puissances ayant conféré ensemble, dressèrent un traité par lequel le sultan s'engageait à vivre en bonne intelligence avec l'empereur, et à ne jamais inquiéter aucune des villes que les Grecs possédaient en Orient. On s'envoya ensuite des présents de part et d'autre. Ceux du Musulman consistaient en chevaux, en chiens de chasse, en tapis et en peaux de léopards. Andronic fit présenter à Orkhan des vases d'argent, des draps de laine et de soie, avec un de ses propres vêtements; ce que les Orientaux ont toujours regardé comme une marque d'honneur. Orkhan en fut très-flatté, et en fit faire ses remerciements à l'empereur; il se retira ensuite avec ses troupes. Andronic, après qu'Orkhan se fut éloigné, prit terre, vint à Nicomédie, et y distribua aux habitants la plus grande partie des provisions qu'il avait sur sa flotte. Il employa sept jours à visiter cette ville et à parcourir ses environs qu'il ne connaissait

point encore, puis il revint à Constantinople. Ce fut alors qu'il reprit l'affaire de Syrghianne.

Au jour fixé pour terminer ce grand procès, l'empereur monte sur son tribunal, environné des officiers de l'Empire, du sénat, et de tous ceux qui formaient le conseil. L'accusé et l'accusateur sont introduits dans la salle d'audience. Zamplacon articule de nouveau les chefs d'accusation qu'il a recueillis contre Syrghianne, et fait entendre une foule de témoins, qui attestent avec serment la vérité de ses dépositions. Syrghianne, de son côté, produisit les siens, et se défendit avec leur secours le mieux qu'il lui fut possible. L'empereur, après avoir bien discuté les raisons alléguées de part et d'autre, allait prononcer un jugement définitif, lorsque Syrghianne, qui prévint qu'il ne lui serait pas favorable, demanda un nouveau délai. Il avait, disait-il, à faire entendre d'autres témoins qui le serviraient mieux que les premiers. Andronic n'écoutant toujours que sa clémence, voulut bien consentir à la demande de Syrghianne. Zamplacon réclama contre une pareille indulgence : il prétendit que c'était faciliter à l'accusé les moyens d'échapper au glaive de la justice; il voulait qu'on s'assurât de sa personne, déclarant que pour lui il allait se rendre sur-le-champ en prison. Ce qui fait voir que, suivant le code criminel des Grecs, on s'assurait de la personne de l'accusateur comme de celle de l'accusé. L'empereur trouva la proposition de Zamplacon fort juste, et dit qu'il fallait s'y conformer. Syrghianne n'était nullement de cet avis; il prétendit qu'on ne pouvait, sans blesser le droit naturel, faire souffrir les désagréments de la prison à des gens qui n'étaient pas encore jugés cou-

XXI.
Procès de
Syrghianne
repris.
Cant. l. 2. c.
24.
Nic. Greg. l.
10. c. 5.

pables; qu'il suffisait qu'ils donnassent caution de se représenter devant les juges lorsqu'ils en seraient sommés. L'empereur acquiesça à cette nouvelle requête, et congédia l'assemblée. Cantacuzène, pressé par les instantes sollicitations de Syrghianne, voulut bien s'engager à lui servir de répondant; mais le perfide Syrghianne sortit furtivement de Constantinople, et se retira dans le faubourg de Galata. Son évasion alarma Andronic; il sentit tout le mal que cet homme dangereux pouvait faire à l'état si on le laissait échapper; en conséquence il mit sur pied un grand nombre de gens pour le chercher; lui-même impatient de voir qu'on ne le ramenait point, passa à Galata, et fit en personne les plus exactes perquisitions; mais, malgré sa vigilance, le fugitif lui échappa. *On ne le trouva pas plus*, dit Cantacuzène, *que s'il eût été caché sous le casque de Pluton*. Quand chacun se fut retiré, Syrghianne monta sur un vaisseau, et se réfugia dans l'île de Nègrepont, chez les Latins.

AN 1332.

XXII.
Mort du
vieux
Andronic.
Cent. I. 2. c.
28.
Nic. Greg. I.
9. c. 14.

Le vieux Andronic décéda la nuit du 12 au 13 février de l'année suivante, presque subitement et sans qu'on eût aperçu en lui aucun signe qui annonçât qu'il fût si près de finir. La veille il s'était entretenu, suivant sa coutume, avec quelques savants sur divers sujets de science et de littérature. Simonide, sa fille, reine douairière de Servie, avait assisté à cette conférence qui fut prolongée fort avant dans la nuit. Le prince, pour se conformer à la règle des moines, ne voulut manger à son souper que quelques coquillages et ne boire qu'un verre d'eau froide. Cette boisson dont il faisait un fréquent usage, et qui lui avait toujours réussi, lui devint fatale dans ce moment; elle

lui glaça les entrailles; il se sentit tout à coup attaqué d'une violente colique, à laquelle se joignit un grand mal de cœur. Comme tout le monde était alors enseveli dans un profond sommeil, il ne put recevoir aucun secours, ni temporel ni spirituel. Se voyant près de mourir, il recommanda son ame à Dieu; et pour suppléer, autant qu'il était en lui, au saint-viatique, il mit dans sa bouche une petite image de la Vierge, qu'il portait toujours sur sa personne; quelques moments après il expira. Andronic était âgé de soixante-quatorze ans, suivant Nicéphore Grégoras, et de soixante-douze seulement, si on aime mieux s'en rapporter à Cantacuzène. Il y avait deux années qu'il vivait sous le froc. Sa mort, selon Nicéphore Grégoras, qui était infatué des rêveries de l'astrologie judiciaire, avait été annoncée par plusieurs présages fâcheux. Le 30 novembre 1331, il y eut une éclipse de soleil qui précéda son décès d'autant de jours qu'il avait vécu d'années. Elle fut suivie d'une éclipse de lune, qui arriva le 5 décembre, la veille de la fête de saint Antoine, patriarche de Constantinople, dont ce prince avait pris le nom avec l'habit monastique. On sentit dans la capitale un violent tremblement de terre. Le 12 février, le jour même d'avant sa mort, il s'éleva sur mer une tempête furieuse; les eaux du Bosphore se gonflèrent, montèrent à une hauteur prodigieuse, renversèrent les murailles de Constantinople en plusieurs endroits, se débordèrent dans la ville, et entrèrent dans les maisons. Ce même ouragan abattit plusieurs croix de fer qui étaient sur les églises, ainsi qu'une colonne élevée devant la basilique des Quarante-Martyrs. Depuis long-temps cette colonne pa-

raissait menacer ruine. Un jour l'empereur passant auprès, on l'avertit de s'en éloigner, il répondit : *Plû à Dieu que je vécusse aussi long-temps que cette colohne durera.* Ce qui fut regardé après l'événement comme une prédiction.

XXIII.
Il meurt
dans la
pauvreté.
Nic. Greg. I.
10. c. 1.
Cons. Christ.
P. 92.

Jamais le cénobite le plus pénitent ne mourut dans un plus parfait dénuement de toutes choses. Quelque temps avant sa mort, Andronic s'était fait faire un habit de peau de renard, pour se garantir du froid de la nuit pendant l'hiver. En recueillant tout ce qu'il possédait, à peine trouva-t-on dans sa bourse trois écus pour en payer le prix. Une autre fois il fut obligé d'emprunter pour acheter du sirop, que ses médecins lui avaient conseillé de mêler à l'eau dont il faisait sa boisson. Il laissa en mourant des dettes, et pas une seule pièce d'argent. Ces détails sembleraient justifier les plaintes que fait Nicéphore Grégoras sur la manière dont il prétend que ce prince fut traité après qu'on l'eut dépouillé de la souveraine autorité. Mais il faut considérer qu'Andronic, qui avait toujours été assez dévot, l'était devenu encore davantage en embrassant l'état religieux. Nous avons vu qu'il observait scrupuleusement le régime des moines. Il y a grande apparence qu'il voulut aussi vivre pauvre comme eux; en conséquence, ou il exigeait peu pour son entretien, ou, ce qui est plus probable, il distribuait tout ce qu'on lui donnait aux indigents : alors sa pauvreté aurait été volontaire et uniquement l'effet de sa charité. Peu d'heures après qu'il eut rendu les derniers soupirs, on porta son corps dans le monastère de Libé, que sa mère Théodora avait rétabli, et on y célébra ses obsèques pendant trois jours. Ce fut la princesse

Simonide, sa fille, qui présida à ses funérailles. Elle chargea Nicéphore Grégoras de prononcer son oraison funèbre. Ce discours est une espèce d'éloge en prose, remplie d'exclamations et d'hyperboles dictées par la flatterie qui poursuit sans cesse les grands, et s'attache encore à leur ombre lors même qu'ils ne sont plus. Il faut laisser ces exagérations aux panégyristes de profession. Il n'est point permis à un historien d'emprunter le mensonge pour peindre ses personnages. L'austère vérité doit seule diriger son pinceau.

Andronic avait reçu de la nature une taille avantageuse, un extérieur noble et majestueux; les traits de sa figure étaient agréables et pleins de douceur. Il menait une vie sobre et réglée; sa table était peu délicate; elle ressemblait, dit Pachymère, à celle des héros d'Homère; souvent une pièce de bœuf en faisait tous les apprêts. Son tempérament fort et robuste le rendait capable de supporter aisément la faim, la soif, les veilles. Dans certains jours il passait une grande partie des nuits au pied des autels, et employait à ces pieux exercices un temps qu'il aurait, sans doute, mieux fait de donner aux affaires de l'état. Ce n'est pas qu'on prétende ici dispenser les souverains de rendre hommage à l'Être-Suprême. Quel serait le sort de ceux qui vivent sous leur domination, s'ils venaient à oublier qu'il est au-dessus d'eux un maître de qui ils relèvent! Mais, il y a long-temps qu'on l'a dit, la religion d'un monarque ne doit pas être celle d'un moine. Que lui servirait d'être continuellement en oraison, si ses prières, en arrivant au trône de l'Éternel, y rencontraient aussi les murmures et les malédictions d'un peuple tourmenté dans sa conscience

xxiv.
Précis de
son règne.
Nic. Greg. l.
10. c. 1.
Pachym. l. 2.
c. 32.

par des fanatiques qu'il aurait lui-même encouragés, opprimé par des ministres dont il aurait dissimulé les brigandages, ruiné par les extorsions des traitants qu'il aurait laissés impunis, pillé, massacré par des ennemis à qui sa négligence aurait ouvert toutes les portes de l'empire, enfin déchiré par la discorde dont il aurait lui-même allumé le flambeau? Voilà cependant les reproches qu'on peut faire à Andronic; voilà en peu de mots toute l'histoire de son règne.

XXV.
Sa religion
mal
entendue.
Pachym. l. I.
c. 11, 14.

A peine ce prince fut parvenu à la couronne, qu'il s'empressa d'anéantir tout ce que son père avait fait pour la réunion des Grecs avec les Latins. Son zèle pour cette œuvre destructive lui fit violer les droits les plus sacrés de la nature; et, loin de se reprocher ces actions, il osa s'en vanter dans un discours adressé aux représentants de la nation. Elles lui parurent même si méritoires, qu'il croyait que le ciel lui devait par reconnaissance une protection toute particulière. Plein de cette superstitieuse illusion, il restait, comme l'a observé un de ses historiens, dans les circonstances même les plus critiques, et qui demandaient la plus grande activité, assis nonchalamment sur le trône, abandonnant les rênes de l'Empire aux soins de la Providence. Il n'eut pas plus tôt brisé le joug sous lequel le despotisme de son père avait voulu faire plier tous les esprits, en les forçant de reconnaître l'autorité du pontife romain, qu'il s'éleva, dans le sein de sa propre église, un schisme funeste. Il ne comprit pas que les mesures qu'il prenait pour tâcher de dissiper cet orage, n'étaient propres au contraire qu'à en prolonger la durée. On le vit tantôt caresser les deux factions, tantôt se déclarer avec chaleur ou pour l'une ou

pour l'autre, d'autres fois prétendre tenir entre elles l'équilibre. S'il leur eût imposé silence, ou plutôt s'il les eût méprisées, on aurait bientôt cessé d'entendre parler des Arsénites et des Joséphites, et ces fanatiques n'auraient pas troublé si long-temps et l'église et l'état. Cette ame pusillanime, sans cesse agitée de scrupules, passait alternativement d'une dévotion outrée aux excès du relâchement. Aujourd'hui prosterné aux pieds des prêtres, demain les traitant avec mépris et indécence. Il faisait et défaisait les patriarches suivant son caprice. Si, dans quelques circonstances, les règles d'une morale rigide paraissaient diriger son choix, dans d'autres une politique purement mondaine y influait seule; aussi avons-nous vu le siège de Constantinople occupé tantôt par un moine fougueux, qui, sous prétexte de faire revivre l'austérité de l'ancienne discipline, persécuta le clergé, l'avilit, et jeta le trouble dans toutes les consciences; tantôt par un homme de mœurs peu régulières, et dont les principes relâchés se pliaient à toutes les conjonctures; tantôt par un bel esprit, plus instruit dans la littérature profane que dans la science ecclésiastique; tantôt par un ignorant, qui, loin de se laisser dominer, comme le prince l'avait espéré, tournait contre lui le pouvoir dont il l'avait revêtu, et le traitait avec tout l'orgueil que lui inspirait sa nouvelle dignité.

Si Andronic ne donna que d'assez mauvais ministres à l'église, il ne sut pas en donner de meilleurs à l'état. La plupart de ceux qu'il mit à la tête des affaires, furent toujours au-dessous de leurs places, ou abusèrent de sa confiance. L'hypocrite Muzalon l'engagea dans des querelles de religion, et le rendit persécuteur; le

XXVI
Ministres
mal choisis.
Pachym. l. 3.
c. 8.

vindictif Métochite entretenait la division entre lui et son petit-fils, et lui fit reprendre jusqu'à trois fois les armes contre ce jeune prince. Quoique Andronic affichât la régularité, son palais n'en était pas moins un séjour de corruption, et même un repaire de brigands. On y vendait l'impunité des crimes, et quelquefois la permission d'en commettre. Les emplois ne s'accordaient qu'à ceux qui pouvaient les acheter; en conséquence ils étaient, non le partage des vrais talents, mais la proie de la stupide opulence, qui ne manquait pas de s'indemniser sur le public de ses avances. Les mêmes désordres régnaient dans les tribunaux. La justice y était mise à l'encan, les magistrats y éternisaient les procès, et c'était le poids de l'or, et non le bon droit, qui faisait toujours pencher la balance entre leurs mains.

XXVII.
Finances
mal
adminis-
trées.
Pachym. l. 3.
c. 8 et 25. l.
6. c. 8, 35.
Andr.
Nic. Greg. l.
6. c. 10.

Cette branche d'administration, qui donne la vie à toutes les autres, à laquelle tient le bonheur des peuples et la destinée des empires, celle des finances, fut toujours extrêmement négligée chez les Grecs. Entasser impôts sur impôts, et faire porter cette masse à la partie la plus faible de la nation, tel était le grand secret du ministère; des exacteurs impitoyables, des exécutions militaires, voilà les seuls instruments qu'il connût alors pour faire couler l'or des provinces dans le trésor public. C'est ce que le lecteur a eu souvent lieu de remarquer dans le cours de cette histoire. Ces abus furent portés à leur comble sous le règne d'Andronic. Les satellites du fisc répandaient la désolation dans les campagnes; les receveurs des impositions volaient eux-mêmes leurs cnisses, et supposaient qu'elles avaient été pillées par l'ennemi. Tous les administrateurs des

fermes, tous ceux qui maniaient les deniers publics, s'enrichissaient aux dépens de l'état. Le peu d'or qui pouvait échapper à leur rapacité et arriver au trésor de l'Empire, y était aussitôt saisi par ceux qui composaient la maison impériale. Irène¹ en engloutissait une partie, ses enfants en dévoraient une autre, et l'empereur employait le reste en libéralités mal entendues, de sorte qu'il ne s'y trouvait plus rien pour suffire aux dépenses les plus nécessaires. On laissait tomber en ruine les fortifications des villes, on négligeait d'y entretenir des garnisons; les troupes mercenaires étaient mal payées, les nationales ne l'étaient pas mieux. Dans ces moments de détresse, Andronic eut recours à des moyens extraordinaires, il fit des emprunts ruineux, mit des impôts sur les choses les plus nécessaires à la vie : il en mit sur l'orge et le froment, productions que l'avidité des traitants est encore forcée de respecter, chez les nations même les plus tourmentées par le démon de la fiscalité. On le vit mettre en quelque sorte aux prises la famine et l'abondance, pour se faire des revenus. La Macédoine regorgeait de grains. Andronic ne lui accorda la liberté de transporter son superflu dans les provinces asiatiques où régnait une affreuse disette, qu'en lui payant des droits. C'est ainsi qu'il donna un exemple de ces réglemens absurdes qui rendent une partie de la nation étrangère à l'autre, et qui ne leur

¹ Une bulle d'or rapportée au t. II des *Anecdota Græca*, p. 57-62, contenait des donations faites par Andronic à son épouse, dont il vante fort le désintéressement. Donations qui furent sans doute considérables, puisque Nicéphore Chumna, qui fut

rédauteur de l'ordonnance, croit devoir en déguiser l'objet par ce titre ambigu : *Bulle d'or relative à une certaine intention et volonté de l'empereur*; et que, dans le considérant, il fait tous ses efforts pour le justifier de sa générosité.—H.

permettent de s'entre-secourir, et de commercer ensemble, qu'en payant au fisc une espèce d'amende.

XXVIII.
La monnaie
altérée.
Pachym. l. 6.
c. 8. Andr.

Pour n'épargner à la nation aucune des calamités qui peuvent affliger un état, Andronic altéra la monnaie. Elle avait déjà subi successivement divers changements plus ou moins considérables. Sous le règne de Jean Ducas, la monnaie contenait autant d'or que d'alliage. Michel Paléologue fit une refonte générale, sous prétexte que Constantinople ayant été enlevée aux Français, il était nécessaire de frapper sur le revers des pièces l'image de cette ville. On ne mit dans ces nouvelles espèces que neuf vingt-quatrièmes de fin. Après la mort de ce prince, on y ajouta une dixième partie d'or. Cette amélioration ne fut pas de longue durée. Andronic osa retrancher tout-à-coup la moitié de l'or; ce qui réduisit les pièces à cinq parties seulement de fin, sur dix-neuf d'alliage. A peine cette opération eut été consommée, qu'on en ressentit les funestes effets. Le crédit public tomba, les étrangers cessèrent de commercer avec les Grecs; les Génois refusèrent de fournir des vaisseaux et des munitions de guerre, dans les conjonctures les plus pressantes; les nationaux eux-mêmes ne voulaient pas recevoir en paiement les nouvelles espèces, ou ils augmentaient le prix des marchandises qu'ils exposaient en vente, en proportion du décri de la monnaie; ce qui occasionait sans cesse, dans les marchés, des débats qui finissaient par des aventures malheureuses. Les Catalans; qu'on avait payés avec cette fausse monnaie, devinrent furieux. Dès ce moment, ils renoncèrent à tout projet de réconciliation, ils se livrèrent aux plus grands excès et traitèrent les Grecs comme des voleurs publics.

Enfin la famine devint presque générale dans tout l'Empire.

On ne peut cependant dissimuler qu'Andronic n'eût eu recours, dans certaines occasions, à des moyens économiques. Il fit des retranchements dans son domestique, il diminua les gages des officiers de sa maison, il retint un dixième sur toutes les pensions qu'il faisait à des militaires et à d'anciens serviteurs. Mais ce n'était plus l'économie de la prévoyance, c'était celle de la pauvreté. Ces réformes venaient trop tard. Il aurait mieux valu que ce prince eût été d'abord plus réservé dans ses libéralités. Les retranchements, les suppressions qu'il se vit obligé de faire ensuite, soulagèrent peu l'état, et ne servirent qu'à augmenter le nombre des malheureux. Le palais impérial retentit de plaintes amères. Les grands et la noblesse murmurèrent contre le prince, et une multitude de seigneurs mécontents l'abandonna pour passer dans le parti de son petit-fils.

XXX.
Economie
imprudente.
Pachym. l. 3.
c. 8. l. 6. c.
8, Andr.

Un autre genre de réforme bien plus désastreuse encore, fut celle qui tomba sur la marine. De mauvais politiques, qu'un historien du temps qualifie de traîtres à la patrie, lui exagérèrent la dépense qu'occasionait l'entretien des flottes, et lui conseillèrent de les laisser se détruire dans les ports. Pour le mieux disposer à agréer ce projet, ils lui représentèrent que les gens de mer, se trouvant alors sans emploi, seraient forcés de se livrer à l'agriculture ou d'exercer quelque métier; qu'ainsi ces hommes, au lieu de coûter à l'état, contribueraient au contraire à augmenter ses revenus, en lui payant le tribut de leur industrie. Ces spéculations financières eurent le sort de tant d'autres de leur es-

XXX.
Suppression
de la
marine.
Pachym l. 1.
c. 26, 28.
Andr.

pèce, elles furent démenties par l'expérience. Les matelots allèrent chercher du service chez l'étranger, et même chez les Turks qu'ils instruisirent dans l'art de la navigation. Alors les Grecs se trouvèrent plus que jamais dans la dépendance des Génois, accoutumés depuis long-temps à leur faire payer très-cher les secours maritimes qu'ils voulaient bien leur accorder. Cet anéantissement total de la marine laissa à découvert et sans défense les côtes, et livra à la merci de l'ennemi toutes les îles que l'Empire possédait encore. Les prédécesseurs d'Andronic avaient déjà fait une grande faute qui aurait dû lui servir de leçon. Par un principe d'épargne sordide, ils avaient cessé d'entretenir les garnisons établies sur les frontières de l'Asie-Mineure pour en défendre l'entrée aux Barbares. Cette première digue une fois détruite, les Tartares orientaux, ou Mogols, et ensuite les Turks, n'eurent point de peine à pénétrer dans cette belle contrée; ils l'inondèrent de leurs troupes et s'emparèrent de presque tout le pays jusqu'à la mer, qui aurait pu servir d'une seconde barrière pour les arrêter. Il n'aurait fallu pour cela que quelques vaisseaux en station sur l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore; c'est ce qu'Andronic et son conseil ne comprirent point. Les Turks profitèrent de leur aveuglement. Ces Barbares franchirent les mers et allèrent porter la désolation dans les provinces occidentales de l'Empire, après lui avoir enlevé presque toutes ses possessions en Orient.

xxx.
Caractère
d'esprit de
ce prince.

Telles furent les suites malheureuses de l'administration d'un prince qui n'était pourtant pas tout-à-fait dépourvu d'intelligence ni de talents. Andronic avait de l'esprit, mais c'était un esprit subtil, pointilleux, sé-

coûd en difficultés, dans lesquelles souvent il s'embar-
rassait si bien lui-même, qu'il ne savait plus comment
s'en dégager; de là, cet état d'incertitude et d'irrésolu-
tion où il flottait sans cesse. S'il était capable d'appli-
cation, ce n'était guère que pour des choses de peu
d'importance. Diriger l'ordre d'une pompe religieuse,
faire des réglemens sur l'étiquette, déterminer la forme
et la couleur des habits de cérémonie des personnes
constituées en dignités, inventer de ces décorations qui
ordinairement ne deviennent jamais plus communes
chez une nation, que lorsque le mérite, dont on veut
qu'elles soient l'affiche, devient lui-même plus rare;
voilà les grandes affaires qui méritaient principalement
son attention.

Andronic possédait le talent de la parole. Il avait
l'organe sonore, la prononciation belle; les inflexions
de sa voix étaient toujours d'accord avec la pensée
qu'il voulait rendre; enfin, il s'exprimait avec grace;
aussi aimait-il beaucoup à haranguer. C'était surtout
dans un synode qu'il fallait l'entendre. Il ne brillait ja-
mais mieux que lorsqu'il discutait un point de doc-
trine, de morale ou de discipline. Car, à l'exemple de
la plupart de ses prédécesseurs, il avait aussi la manie
de faire le théologien. On l'a loué d'avoir honoré les
hommes de lettres, de s'être fait un plaisir de s'entre-
tenir avec eux, et même de les avoir admis dans sa fa-
miliarité. Si cependant on juge de sa société littéraire
par Métochite et Nicéphore Grégoras, qui en étaient
les coryphées, on ne s'en formera pas une idée fort
avantageuse. Il paraît qu'elle n'était guère composée
que de personnages toujours prêts à encenser le des-

xxxiii.
Il était
disert.
Nic. Greg. I.
10. c. 1.

potisme, à distribuer les louanges et la flatterie, et surtout à se vanter beaucoup eux-mêmes.

XXXIII.
Ses vertus
appréciées.
Pachym. l. 5.
c. 22. Andr.

On trouve répandues çà et là dans l'histoire d'Andronic des actions de justice et de bienfaisance. Mais quel est le tyran qui n'en ait pas fait aussi, et à qui elles n'aient valu des éloges? Des courtisans, des valets favorisés n'ont sans doute eu que trop lieu de se louer de sa libéralité; mais souvent des bienfaits accordés par le prince à des particuliers, ne sont qu'une grande injustice faite à la nation. La populace, qui ne raisonne jamais, s'extasiait sans doute lorsqu'elle voyait ce prince à la suite d'une procession, faire le pénitent public, prononcer de beaux discours, et même s'attendrir sur les misères du peuple. Les gens sensés, au contraire, savaient apprécier ces vaines démonstrations¹. Ce n'est point par de belles paroles qu'un souverain remédie aux maux de l'état, mais en agissant avec activité. Ce n'est point en versant lui-même des larmes qu'il tarit celles de ses sujets, mais en faisant cesser les malheurs qui en sont la source.

XXXIV.
Il décourage
la nation.
Pachym. l. 2.
c. 19, 20. l.
4. c. 1.
Andr.

Si Andronic posséda quelques vertus, ce ne fut que de ces vertus dont peuvent s'honorer des particuliers, mais qui ne font jamais les grands princes. Du reste; il eut presque tous les défauts qui sont l'apanage des âmes faibles. Il se laissait aisément prévenir; et lorsque la haine était une fois entrée dans son cœur, elle n'en sortait que difficilement. On se rappelle avec quelle persévérance il maltraita son propre frère, et la dure captivité où il le retint, sans vouloir jamais lui par-

¹ Le t. II des *Anecdota graeca* contient plusieurs décrets d'Andronic, un entre autres contre ceux qui

commettent des injustices;etc., p. 84, et suiv.—B.

donner ; avec quel acharnement et quelle animosité il persécuta son petit-fils. Andronic était défiant, tout ce qui l'environnait lui paraissait suspect. En général il aimait peu sa nation , il la méprisait même, et il était assez imprudent pour ne pas s'en cacher. Au lieu de rétablir la discipline parmi ses troupes, au lieu de réveiller en elles les sentiments d'honneur qui y étaient presque éteints, il ne chercha au contraire qu'à les avilir. Il dégrada en quelque sorte ses propres soldats ; en les obligeant de faire le service à pied pour céder leurs chevaux à des mercenaires qu'il soudoyait à grands frais, et qui ensuite tournèrent leurs armes contre lui. De cette préférence pour des étrangers, naquirent des haines, des jalousies, des trahisons, des perfidies, des désordres de toute espèce. Il n'est pas étonnant que, sous un pareil gouvernement, il n'y eût plus aucun sentiment de patriotisme ; que personne, comme l'observe Pachymère, ne se mît plus en peine de remplir les devoirs de sa place ni les fonctions de son ministère ; que chacun ne s'occupât que de ses propres intérêts, ou plutôt de ses malheurs, et que le découragement fût devenu presque universel. Rien peut-être ne prouve mieux combien il y avait alors peu de ressort, peu d'énergie dans les ames, que le récit que nous avons fait des guerres qui s'élevèrent à trois différentes fois, entre l'aïeul et le petit-fils. Ces événements qui, dans l'histoire des autres nations, forment pour l'ordinaire un tableau si animé, si rempli de mouvement, ne présentent ici qu'un spectacle languissant, et, pour ainsi dire, sans vie. En effet, quel rôle voyons-nous jouer sur cette scène à ceux qui en sont les principaux acteurs ? D'un côté, c'est un vieillard

chagrin qui gronde sans cesse, pleure et gémit ; de l'autre, un jeune homme toujours prêt à se prosterner à ses pieds ; des troupes qui n'osent s'approcher, et qui, après avoir demandé à grands cris qu'on les mène au combat, reculent ensuite et implorent la paix. Tout se passe en discussions, en harangues philosophiques sur le malheur des dissensions domestiques, en escarmouches souvent peu meurtrières ; en surprises de villes, en ruses qui ne manquent jamais de réussir, quoique souvent assez mal concertées, et le souverain de l'Empire est déjà tombé de dessus son trône, qu'on n'a presque rien entendu du bruit de sa chute.

XXXV.
Mort de
Métochite.
Nic. Greg. l.
10. c. 2.

Métochite ne survécut pas long-temps à son maître. Il mourut un mois après du chagrin de l'avoir perdu, dans le monastère de Chora qu'il avait fait rétablir, et où il résidait depuis deux ans. Il trouva aussi un panégyriste zélé dans la personne de Nicéphore Grégoras. L'oraison funèbre que ce discoureur prononça sur les cendres de son protecteur, ne le cède en rien à celle qu'il avait débitée aux funérailles du vieux Andronic. C'est un parallèle entre le prince et le ministre, composé d'un tissu d'antithèses : *Si l'empereur était la colonne de l'église, le grand-logothète en était la sacristie ; si le premier était le sanctuaire des grâces, le second en était le vestibule ; si l'un était l'harmonie même, l'autre était l'instrument ; si Andronic tenait le gouvernail du vaisseau, Métochite en arrangeait les voiles et les cordages. Voyez, disait l'orateur, comment les guêpes et les bourdons de la mort ont défiguré ce visage qui était aussi beau qu'un rayon de miel.* Nous ne citons ce passage que pour donner un échantillon du style et de l'éloquence

des *élogistes* de ce temps-là. Certainement, ni la beauté de la langue grecque, ni l'harmonie de ses sons ne peuvent jamais relever la petitesse de pareilles idées.

Le 18 juin de cette année, l'impératrice accoucha à Didymotique d'un fils qui fut nommé Jean Paléologue. A cette nouvelle, Andronic se rendit en diligence auprès de la princesse. Il quitta le deuil de son grand-père pour se livrer tout entier à la joie que lui inspirait un événement si heureux. Il voulut qu'il fût célébré par des joutes et des tournois, où il figura en personne. Ce prince y rompit plusieurs lances, et y courut même risque d'être dangereusement blessé. En vain ses courtisans lui représentèrent qu'il était peu décent qu'un empereur s'exposât ainsi à être frappé par ses propres sujets, il rejeta leurs timides conseils, comme indignes de lui.

Andronic, après s'être en quelque sorte échauffé le courage par des combats simulés, voulut en aller essayer de plus réels. Il venait de s'opérer en Bulgarie une révolution qui l'intéressait particulièrement. Les Bulgares avaient formé une conspiration contre Théodora sa sœur, veuve de leur dernier roi. Non contents de l'avoir chassée, ils s'étaient nommé un nouveau souverain, et avaient déferé la couronne à Alexandre, fils de Michel Strascimire, neveu du monarque défunt. Dès qu'Alexandre fut sur le trône, il rassembla toutes les forces de son royaume, implora le secours des Tartares ses voisins, et se rendit maître, ou de force ou par capitulation, de toutes les villes frontières qui s'étaient soumises aux Grecs. Andronic se mit en campagne le plus tôt qu'il lui fut possible pour se venger d'Alexandre. Il entra en Bulgarie, ravageant tout sur

xxxvi.
L'impératrice
accouche
d'un fils.
Nic. Greg. l.
10. c. 3.

xxxvii.
Expédition
contre
Alexandre,
roi de
Bulgarie.
Nic. Greg. l.
10. c. 4.
Cant. l. 2. c.
26.

son passage. Il reprit Mésembrie, ville forte sur le bord de la mer, et plusieurs petites citadelles que son aïeul avait fait élever sur le sommet du mont Hémus pour arrêter les incursions des Tartares ; mais il ne put s'emparer d'Anchiale, qui demeura fidèle aux Bulgares. Alexandre, de son côté, s'approcha de l'empereur à la tête de huit mille hommes de sa nation, et de deux mille Tartares auxiliaires ; bientôt les deux armées se trouvèrent en présence dans les environs de Rosocastre. Elles s'observèrent pendant long-temps, sans oser s'attaquer. Enfin Alexandre fit demander la paix. L'empereur répondit qu'il n'avait pas pris les armes le premier, que cependant il était prêt à les quitter si on lui rendait Anchiale. Alexandre disputa beaucoup et prétendit faire valoir en sa faveur le droit de possession. Andronic répliqua que les places qu'Alexandre voulait retenir, sous prétexte que ses prédécesseurs en avaient joui, étaient de l'ancien domaine de l'Empire ; que toutes avaient été fondées par des colonies grecques ; qu'il n'y avait que deux jours que les Bulgares s'en étaient emparés, en profitant des troubles qui agitaient l'Empire. Alexandre répond que quoique les rois n'aient coutume de vider leurs différends que par la voie des armes, et que leurs raisons soient presque toujours au bout de leur épée, cependant il consent, pour le bien de l'humanité, à céder Anchiale, mais en même temps il représente qu'ayant les armes à la main, il serait déshonorant pour lui d'abandonner cette ville sans une espèce de dédommagement, et il demanda, uniquement pour sauver les apparences, qu'on lui donnât en échange Diampolis, quoiqu'il sût bien que cette ville ne pouvait entrer en comparaison avec la

première, et qu'en faisant ce marché, *il donnait, suivant le proverbe, de l'or pour du cuivre*. Andronic commençait à n'être plus trop en état de continuer la guerre, ses troupes étaient beaucoup inférieures en nombre à celles de l'ennemi; d'ailleurs elles manquaient de vivres, et sollicitaient leur congé: il accepta les conditions proposées par Alexandre. Le traité fut signé de part et d'autre le 17 du mois de juillet 1332.

La nuit qui précéda le jour où l'échange des deux villes devait se faire, il arriva au camp d'Alexandre un corps considérable de Tartares. Le monarque bulgare qui, sans doute, se faisait un jeu de répandre le sang, ne voulut point que ces Tartares fussent venus inutilement. Comme ils auraient refusé de marcher contre les troupes impériales, parce qu'ils étaient en paix avec les Grecs, il leur fit accroire que c'était pour agir contre le prince Belaure, son oncle, qui lui disputait la couronne, qu'il les avait appelés. Dès la pointe du jour il fait mettre les Tartares sous les armes, et les conduit contre les Grecs. Andronic, qui se reposait sur la foi des traités, fut fort étonné d'apprendre par ses coureurs que l'ennemi marchait à lui. Aussitôt il rassemble les troupes qui lui restaient encore, car il en avait congédié déjà une grande partie, et les dispose en ordre de bataille. Il les partagea en seize phalanges, dont six seulement formèrent le front, les dix autres furent placées derrière. Le protostrator commandait l'aile droite, le grand-papias Zamplacon l'aile gauche, et l'empereur était au centre. Andronic ne croyait avoir affaire qu'aux Bulgares. Il fut bien surpris d'entendre les trompettes tartares qui se faisaient aisément distinguer des autres par leur

XXXVIII.
Mauvaise
foi
d'Alexandre.
Cant. l. 2. c.
27.
Nic. Greg. l.
10. c. 4.

son rauque et désagréable. Quand on fut à la portée du trait, les Tartares, au lieu d'attaquer la première ligne des Grecs, se détournèrent tout à coup, et allèrent fondre sur les dix phalanges qui formaient l'arrière-garde; en un instant elles furent culbutées et mises en déroute. Cette infortune ne découragea point Andronic, il résolut de faire tête aux Bulgares avec les six phalanges qui n'avaient point encore donné. L'empereur, le grand-domestique, Manuel Asan son beau-frère, et environ cinquante seigneurs qui l'accompagnaient, firent un généreux effort, et mirent en fuite ceux qu'ils avaient devant eux; mais l'ennemi, s'étant rallié, revint à la charge et força à son tour les Grecs de reculer. Ceux-ci firent leur retraite en bon ordre et se replièrent sous les murs de Rosocastre. Le fils de Jean le panhypersébaste, et petit-fils de Constantin Porphyrogénète, pensa perdre le vie dans cette action; il y reçut plusieurs blessures, et une entre autres qui lui mit la cervelle à découvert; son cheval, après l'avoir tiré de la mêlée, mourut en arrivant au logis de son maître. Les Bulgares n'osèrent point forcer les Grecs dans leur poste.

XXXX.
Il demande
la paix.
Cant. l. 2. c.
27.

Alexandre, quoique vainqueur, envoya le Russe Iwan dire à Andronic qu'il était dans la disposition d'observer le traité qu'ils avaient fait ensemble, aux mêmes conditions dont ils étaient convenus, pourvu toutefois que l'empereur consentît à donner sa fille aînée pour épouse à son fils. Andronic éluda tant qu'il put l'article du mariage, n'osant point le rejeter absolument; mais il prétendit que cette affaire demandait une mûre délibération, et qu'il fallait qu'avant de rien terminer la cour de Bulgarie envoyât à Con-

stantinople des ambassadeurs pour en traiter. Alexandre, après bien des instances inutiles, fut obligé de se contenter pour le présent du renouvellement du traité, et, pour la suite, de l'espérance de voir son fils devenir l'époux de la princesse. Le traité fut signé et juré de part et d'autre avec les formalités ordinaires. Les Bulgares rendirent ensuite les prisonniers qu'ils avaient faits sur les Grecs. L'empereur, après avoir séjourné encore quelque temps à Rosocastre, s'en revint à Didymotique, où il congédia ses troupes.

Quinze jours après, Andronic reçut la nouvelle que le Turk Amir, souverain de Smyrne, d'Éphèse, et de quelques villes de l'Ionie, était entré dans la mer Égée avec une flotte de soixante-quinze bâtimens; qu'il avait d'abord pris terre dans l'île de Samothrace; qu'après l'avoir pillée, il s'était rembarqué pour se porter sur les côtes de la Thrace; qu'il menaçait ce pays d'une invasion, mais qu'on ne savait où il avait envie de porter ses coups. A cette nouvelle, toute la cour est en alarme; l'empereur rassemble à la hâte les gens de guerre qu'il trouve sous sa main, se met en marche pour aller au-devant de l'ennemi, et l'empêcher de faire son débarquement. Il établit son quartier-général à Cumutaine, petite ville située à peu de distance de la mer. Amir fit sa descente à Borady, presque vis-à-vis du camp des impériaux. Cet Amir s'étant avancé dans l'intention de ravager le pays, Andronic se mit en mouvement pour aller à lui; ils se rencontrèrent à Panagio. L'empereur aurait bien voulu livrer combat aux Turks dans ce lieu, parce que c'était un terrain plat et uni où il pouvait faire aisément manœuvrer sa cavalerie contre ces ennemis qui n'a-

XL.
Descente du
Turk Amir
en Thrace.
Cant. l. 2. c.
28.

vaient que de l'infanterie. Mais quand il eut reconnu que les troupes musulmanes étaient dix fois plus nombreuses que les siennes, il renonça au projet de les attaquer; il se contenta de se tenir sur la défensive. Les Turks eux-mêmes, qui étaient venus plutôt pour piller que pour combattre, n'osèrent pas, malgré leur multitude, se mesurer avec les Grecs. Les deux armées restèrent un jour entier en présence, et dans l'inaction. Après quelques défis, les Infidèles profitèrent des ténèbres de la nuit pour se rembarquer; les impériaux se retirèrent dans leur camp, et Andronic reprit le chemin de Didymotique, très-satisfait d'avoir délivré à si bon marché le pays de l'invasion de ces Barbares. Cette expédition l'occupa les derniers mois de cette année; après l'avoir terminée, il s'en revint à Constantinople.

XL.
Nicée pillée
par les
Infidèles.
Nic. Greg. l.
9. c. 13.
Notæ Duc.
Lenncl. l. 4.
Hist.
Musulm.
Ann. Turc.
Calch.

Dans le même temps, d'autres Turks se portèrent sur la ville de Nicée, qui était aussi rentrée sous la domination de l'Empire; car alors ces villes passaient alternativement des Grecs aux Turks et des Turks aux Grecs. Il paraît que les Barbares se contentèrent de piller les temples de cette grande ville, d'en enlever les ornements, les images, les reliques, et un grand nombre de manuscrits qu'ils vendirent ensuite très-cher aux Grecs. De là ils parcoururent impunément toutes les côtes de la mer qui baigne la Bythinie; ils y formèrent des établissements, et se rendirent tributaires presque toutes les villes de ces contrées.

XLII.
Mort de
Philippe de
Tarente.
Ducang.
hist. Const.
l. 8. art. 1, 5.

Sur la fin de cette année, Andronic fut délivré d'un rival qui, après lui avoir causé beaucoup d'inquiétude, était devenu fort peu redoutable. Philippe de Tarente, empereur titulaire de Constantinople, mou-

rut à Naples le 26 décembre. Catherine de Valois, sa femme; conserva seule les droits à l'Empire. Robert, son fils aîné, ne prit le titre impérial qu'après qu'elle fut morte. Nous avons déjà observé que Philippe de Tarente se mit peu en devoir de réaliser ses prétentions. Cependant il s'était trouvé dans les circonstances les plus favorables. Les guerres civiles qui déchirèrent pendant si long-temps l'Empire sous les deux Andronics, et l'état de faiblesse où elles l'avaient réduit, ne semblaient-elles pas le livrer à l'ambition du premier qui aurait voulu s'en emparer? Mais il eût fallu au prince de Tarente, pour réussir dans ce projet, le concours des Latins qui avaient des possessions en Grèce. Or ils étaient presque tous divisés entre eux, soit par des motifs d'intérêt, soit par des animosités nationales. D'ailleurs les Latins, loin de songer à faire des conquêtes sur les Grecs, n'étaient pas sans inquiétude sur leur propre sort. Les Turks, tels qu'un torrent qui entraîne tout sur son passage, menaçaient de les engloutir eux-mêmes avec les débris de l'Empire de Constantinople. Ces Barbares couraient sans cesse les mers de Grèce, faisaient des descentes dans la Morée, y mettaient tout à feu et à sang, et osaient même venir braver ces fiers Catalans qui les avaient fait si fort trembler autrefois en Asie, et qui auraient étouffé dans son berceau leur puissance, s'ils n'eussent pas alors été traversés par la jalousie des Grecs.

Isaïe, patriarche de Constantinople, venait de mourir. Il s'agissait de lui donner un successeur. Plusieurs candidats s'étaient mis sur les rangs. Chacun d'eux employait la cabale et les intrigues pour l'emporter

AN 1333.
XLIII.
Jean
d'Après élu
patriarche.
Cant l. 2. c.
21.

Nic. Greg. I.
10. c. 7.
Note Boiv.
Le Quien,
Orien
Christ.

sur ses rivaux. Le grand-domestique protégeait un prêtre nommé Jean Caléas, né dans la ville d'Apres, de parents obscurs. Jean avait été d'abord simple chapelain dans la maison de Cantacuzène, et était ensuite passé, par le crédit de son maître, dans le clergé du palais impérial. Le grand-domestique poursuivait avec chaleur sa promotion au siège patriarcal, soit qu'il crût son ancien chapelain véritablement digne de l'occuper, soit que ce fût de sa part un de ces caprices de grands seigneurs qui, pour mieux faire sentir toute l'étendue de leur puissance, se plaisent quelquefois à tirer de la poussière des hommes de néant, et à les rendre l'objet du respect public en les élevant aux plus hautes dignités. Les prélats, de leur côté, se seraient crus humiliés de voir à leur tête un personnage si peu illustre. Déguisant le vrai motif qui les animait, ils représentèrent au grand-domestique qu'il n'était pas décent de choisir pour patriarche un homme embarrassé dans les affaires du siècle, qui avait une femme et des enfants à soutenir. Cantacuzène n'eut pas de peine à lever cette difficulté. Quant à la femme, dit-il, elle entrera dans un monastère. Pour les enfants, il sera aisé de les pourvoir sans qu'ils soient à charge à leur père ni à l'église. Ces raisons ne produisirent aucun effet sur l'esprit des électeurs; ils persistèrent dans leur refus. Cantacuzène en fut très-courroucé et rompit sur-le-champ l'assemblée, ne voulant pas leur permettre de procéder à une autre élection. Dix jours après, il convoqua un nouveau synode dans l'église des Saints-Apôtres. Il avait profité de cet intervalle pour disposer les votants à se montrer plus favorables à son protégé. Il fit valoir auprès d'eux les droits

de l'amitié, auprès des autres l'autorité du prince, qui désirait de voir Jean Calocas sur la chaire de Constantinople, et, auprès de tous, les grâces dont il aurait soin de faire récompenser leur complaisance. Il finit cependant par leur insinuer que s'ils voulaient du moins élever cet ecclésiastique sur le siège de la métropole de Thessalie, qui pour lors se trouvait aussi vacant, l'empereur et lui pourraient bien s'en contenter. Les prélats ne manquèrent pas de profiter de l'ouverture que le grand-domestique semblait leur donner, pour se tirer d'affaire; ils proclamèrent tout d'une voix le prêtre Jean, archevêque de Thessalonique. C'était là où Cantacuzène les attendait. Il partit de cette nomination pour leur prouver qu'ils ne pouvaient plus se dispenser d'accorder le patriarcat à son ancien chapelain. Il s'appuyait sur ce que les évêques recevant tous du Saint-Esprit la même puissance, ils étaient tous également propres à occuper tous les sièges de l'église; qu'ainsi, puisqu'ils avaient jugé Jean Calocas digne de l'épiscopat, il ne leur était plus permis de lui refuser la dignité de patriarche, sans annoncer un dessein formel d'offenser l'empereur. Ce raisonnement était contraire non-seulement aux principes des canonistes qui distinguent entre le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction, mais encore aux simples lumières du bon sens, puisqu'il s'en serait suivi qu'un pasteur capable de régir un petit troupeau, aurait pu l'être aussi, en vertu de l'ordination, d'un condouiré un beaucoup plus nombreux. Il est rare qu'un dispensateur des grâces soit un mauvais raisonneur, au moins pour ceux qui aspirent à ses faveurs. Les pères du synode reconnurent qu'il n'y avait rien à ré-

- pliquer à un argument de la force de celui du grand domestique; ils se rendirent tous, et nommèrent Jean Calécas patriarche de Constantinople. Il faut entendre ici Cantacuzène s'applaudir de l'astuce dont il avait usé pour faire tomber dans le piège ces prélats, et pour les obliger à porter sur le trône patriarcal un homme qui, de son aveu, n'y serait jamais monté sans ce stratagème. En général, Cantacuzène était un peu sophiste en politique; il usa trop souvent de ces petits moyens que dédaigne toujours un grand homme d'état.

XLIV.
Mort de
l'impératrice
Xéné.

Pachym. l. 2.
c. 15.

Cant. l. 2. c.
28.

Nic. Greg. l.
9. c. 10. l.
10. c. 5. 6.

Cette même année, l'impératrice Xéné, mère de l'empereur, paya le tribut à la nature. La vie de cette princesse ne fut rien moins que semée de fleurs. Elle partagea les disgrâces de l'empereur Michel, son mari; elle vit avec chagrin les efforts que le vieux Andronic faisait pour priver son fils de la couronne. Ce même fils, pour lequel elle ne pouvait se dispenser de s'intéresser, loin d'être sa consolation, l'affligeait encore par l'indifférence avec laquelle il la traitait. En effet, Andronic affectait de la tenir éloignée des affaires; aussi en était-elle très-piquée, et elle ne pouvait pardonner à Cantacuzène et à sa mère la préférence que son fils leur donnait sur elle. La jalousie, l'ambition la tourmentèrent si fort, qu'elles l'engagèrent dans des complots contre l'état. Il fallait que ces deux passions fussent bien fortes dans cette princesse, pour lui avoir fait prendre le parti d'aller se jeter entre les bras d'un homme qu'elle avait tant décrié elle-même, et dénoncé comme un traître à la patrie. Quelle dut être sa douleur de se voir accusée, condamnée et punie dans ce même homme! Si son nom ne parut

point dans le grand procès fait à Syrghianne, ce fut sans doute par ménagement pour sa personne; il n'en est pas moins vrai qu'elle était le principal complice du crime que Zamplacon avait poursuivi dans ce perfide. Ces fâcheux événements durent répandre beaucoup d'amertume sur les jours de cette princesse, et peut-être la conduisirent-ils au tombeau.

Il y avait environ un an que ce même Syrghianne cabalait dans l'île de Nègrepont. Voyant qu'il ne pouvait engager les Latins à remuer en sa faveur, il prit le parti d'écrire à Andronic pour le prier d'oublier le passé; il osait en même temps lui demander quelque domaine sur les frontières de la Macédoine, où il pût vivre avec sa femme et ses enfants, éloigné, disait-il, de la cour et de l'envie. L'empereur ne jugea pas sans doute à propos de répondre à une pareille proposition. Syrghianne prit alors le parti de quitter l'île de Nègrepont, et d'aller tenter fortune ailleurs. Il parcourut le pays des Locriens, l'Acarnanie et l'Albanie, d'où il passa en Servie. Il y trouva le crâle prêt à le servir. Étienne lui donna d'abord un corps de troupes pour faire la guerre à Andronic. Syrghianne commença son expédition par la conquête de Castorie. Cette invasion alarma l'empereur. Il redoutait le génie et les ressources de Syrghianne; il avait découvert que ce traître entretenait des intelligences dans plusieurs villes frontières, et que quelques-unes de ces places étaient disposées à lui ouvrir leurs portes. Il était effrayé aussi du grand nombre de ses complices. Dans une circonstance si embarrassante, ce prince décida avec Cantacuzène qu'il n'y avait pas de meilleur expédient, pour dissiper cette conspiration, que

XLV.
Fin malheureuse de
Syrghianne.
Cant. l. 2. c.
25.
Nic. Greg. l.
10. c. 5, 7.

de se saisir de celui qui en était l'âme. L'entreprise n'était pas facile. Ils s'occupaient des moyens de l'exécuter, lorsqu'un sénateur, nommé Phrantzès Paléologue, vint leur offrir ses services. Ce personnage n'avait pas toujours été bien avec le jeune Andronic; mais depuis il en avait obtenu son pardon et même des bienfaits : il s'annonça comme un fidèle sujet qui voulait dissiper les moindres nuages que sa conduite passée aurait pu laisser encore dans l'esprit de son prince, et comme un citoyen zélé prêt à se dévouer au salut de la patrie. Andronic et son ministre n'eurent pas de peine à deviner Phrantzès. Ils comprirent qu'il était propre à faire un de ces intrigants subalternes, que la politique peu délicate des cours entretient toujours à ses ordres pour certaines opérations dont des gens d'honneur auraient honte de se charger. Les offres de Phrantzès furent donc acceptées. On lui proposa d'aller arrêter Syrgianne par surprise. Phrantzès y consentit. A l'instant il part avec des instructions dont il avait probablement tracé lui-même le plan, et muni de lettres qui l'établissaient gouverneur de quelques villes situées dans le voisinage de Castorie. A peine est-il arrivé, que Syrgianne, comme on s'y était bien attendu, ne manque pas de le pratiquer, de le rechercher et de l'engager à se joindre à lui. Phrantzès, pour mieux écarter les soupçons, fit d'abord quelque résistance; mais enfin il se rendit, et affecta ensuite de donner la plus grande publicité à ses liaisons avec Syrgianne. Aussitôt la pour déclarer Phrantzès criminel de lèse-majesté, confisqua ses biens, et pour rendre encore l'illusion plus complète, fait promener sa femme dans les places publiques et l'expose aux

insultes de la populace. Phrantzès, de son côté, paraît furieux ; il fulmine contre le prince et son ministre, et semble nē respirer que la vengeance ; il proteste à Syrghianne qu'il lui sera fidèle jusqu'au dernier soupir. Pour donner plus de poids à ses paroles, il les appuie d'un serment fait devant le saint sacrement de l'autel ; enfin, il amène à Syrghianne deux fourbes comme lui, qu'il suppose officiers de la chambre de l'empereur, et qui s'étaient, disait-il, engagés à les venger l'un et l'autre de ce prince, en lui ôtant la vie. C'était par le canal de ces deux personnages, qui faisaient perpétuellement le voyage de Castorie à Thessalonique, où Andronic attendait les événements, qu'on était instruit de tout ce qui se passait entre Syrghianne et Phrantzès. Ce dernier cependant ne pouvait trouver l'occasion d'exécuter son projet. Il commençait même à s'inquiéter sur le danger auquel ces délais l'exposaient. Enfin il prit le parti de précipiter le dénoûment d'une pièce qui, à son gré, durait trop long-temps, et où il commençait à courir les risques de jouer lui-même le rôle le plus tragique. Il engage Syrghianne à une partie de promenade, et le conduit sur le chemin de Thessalonique. Quand ils furent à quelque distance du camp des Servos, Phrantzès le fit poignarder par des gens de sa suite. Ainsi périt, victime de la perfidie, un homme qui en avait été lui-même si souvent l'instrument. Phrantzès, après ce coup, se sauva à Thessalonique avec les sécrétaires qui lui avaient prêté leur ministère. Le crible de Servie fut très-affligé de la perte de son ami. Toutefois il ne se mit nullement en devoir de venger sa mort. Il se contenta d'arrosar son cadavre de ses larmes, et de lui

faire de magnifiques funérailles. Étienne fut même si déconcerté de cette catastrophe, qu'il quitta les armes, et envoya demander la paix à l'empereur. Nicéphore Grégoras dit expressément que Phrantzès était convenu avec Andronic de tuer Syrghianne. Cantacuzène prétend, au contraire, que Phrantzès outrepassa les ordres qu'il avait reçus, et que même l'empereur en fut très-courroucé. Cependant ce prince éleva cet assassin au rang de stratopédarque, et lui assigna une pension pour soutenir sa nouvelle dignité. De plus, il accorda des grâces à tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang du malheureux Syrghianne.

AN 1334.

XLVI.
Nonces du
pape à
Constanti-
nople.

Nic. Greg. L.
II. c. 1.
Fleury, hist.
Eccl. I. 94.
art. XXXI.

L'année suivante, les Turks recommencèrent à parcourir en pirates la Méditerranée et les mers de Grèce; ils pillèrent tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent, firent des descentes sur les terres de l'Empire, et y commirent, selon leur coutume, les plus affreux brigandages. Ces désastres, qui se renouvelaient sans cesse, consternaient Andronic. Il crut, à l'exemple de Michel Paléologue, devoir se ménager l'alliance et le secours des Latins, en leur faisant espérer la réunion de l'église grecque à l'église romaine. Il fit part de ses dispositions feintes ou réelles à deux dominicains qui, en revenant de prêcher la foi aux Tartares, étaient passés à Constantinople. Ces missionnaires, à leur retour, s'empressèrent d'instruire le souverain pontife des confidences que l'empereur leur avait faites. A cette nouvelle, Jean XXII fut transporté de joie. Il adressa à Andronic des lettres affectueuses par lesquelles il lui marquait qu'il était prêt à le recevoir, ainsi que tous ses sujets, dans son sein apostolique. Il l'assurait que c'était le seul moyen qu'il pût prendre

pour se délivrer de la tyrannie des infidèles. Il écrivit aussi au patriarche, aux grands de l'Empire, et il n'oublia pas surtout d'intéresser dans cette affaire l'impératrice Jeanne de Savoie qui, ayant été élevée dans les principes de l'église latine, ne pouvait manquer d'employer tout son crédit pour en assurer le succès. Jean XXII entretenait aussi des correspondances avec un des confidents de l'empereur, nommé Jean Pisani. Il paraît, par les avis secrets qu'il recevait de ce Génois, que tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les Grecs, n'était pas éloigné de se rapprocher des Latins. Le pape, quand il crut le moment favorable, envoya à Constantinople ces deux mêmes religieux qui lui en avaient apporté l'espérance de voir enfin l'extinction du schisme. Pour leur donner plus de considération, il les éleva à l'épiscopat. L'un était Italien, et s'appelait François de Camerino; l'autre Anglais, et se nommait Richard. Le premier fut fait archevêque de Bosphore, et le second évêque de Cherson. Leur arrivée à Constantinople y causa une sorte de rumeur. Le peuple, qui n'entrait point dans les arrangements politiques de l'empereur, voulait que le patriarche se mesurât en personne avec ces deux champions, ne doutant point qu'il ne lui fût très-facile de les vaincre. Le prélat n'en pensait pas de même. La nature lui avait refusé le don de la parole. Il sentait son incapacité. Comme il n'avait pas non plus grande confiance dans les talents de son clergé et de tous les évêques qui l'entouraient, il prit le parti de charger Nicéphore, quoiqu'il ne fût que laïc, de tenir tête aux envoyés du pape. La vanité de Nicéphore fut très-flattée de cette préférence; cependant, malgré la bonne opinion qu'il

avait de son savoir et de ses talents, on voit qu'il craignait de se compromettre avec les théologiens du Saint-Siège. Ayant prié le patriarche, et ceux des prélats qui se trouvaient à Constantinople, de l'entendre, il leur fit un discours pour les dissuader d'accorder aux députés du souverain pontife la conférence qu'ils demandaient. Il prétendit que ces sortes de controverses devenaient toujours inutiles, parce que les deux partis étant persuadés d'avance d'avoir chacun en particulier la raison de son côté, jamais l'un ne voulait céder à l'autre; que d'ailleurs il n'y avait point, dans les circonstances actuelles, de juge pour prononcer entre eux; que les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, offensés de n'être point appelés à cette conférence, ne manqueraient pas de désavouer tout ce qui s'y ferait; qu'enfin il fallait éviter de donner encore aux Latins une nouvelle occasion de s'attribuer la victoire, comme ils avaient toujours coutume de faire en pareille conjoncture. De plus, ajoutait-il, ces discussions sont indécises et même injurieuses à la majesté divine, puisqu'on ose y mettre en doute des vérités incontestables, y scruter d'un œil audacieux des mystères ineffables, des dogmes inaccessibles à toute la sagacité humaine. Nicéphore cita l'autorité de ceux des saints pères qui, dans leurs écrits, s'étaient élevés contre une pareille audace. Il déplora la manie que les Grecs avaient alors de vouloir raisonner sur les matières de religion. Partout, disait-il, on rencontre de ces controversistes téméraires. Les portiques, les marchés, les places publiques, les théâtres retentissent de leurs disputes. Il les comparait à Osée qui, ayant porté la main sur l'arche du Seigneur pour la soutenir, avait

été frappé de mort, ou bien à cet homme qui, s'étant jeté à la nage afin de retirer de l'eau le diadème d'Alexandre, le mit sur son front, et paya de sa tête cette témérité. Ce discours, quoiqu'il prouvât dans l'orateur plus d'érudition que de justesse d'esprit, emporta cependant presque tous les suffrages de l'auditoire; mais personne n'y applaudit avec plus d'enthousiasme que l'évêque de Duras ou Durazzo; aussi Nicéphore Grégoras nous le donne pour le prélat le plus éminent en vertu et en savoir qu'il y eût alors dans toute la chrétienté. Il fut donc décidé que les envoyés du pape seraient congédiés sans être entendus.

La famille impériale fit encore cette année une nouvelle perte dans la personne du despote Constantin, le second des fils que le dernier empereur avait eus de sa première femme. Avec lui furent ensevelies toutes les espérances d'un parti qui paraissait le regarder comme son chef. La vie de ce prince ne fut qu'un enchaînement de disgraces. Forcé par l'autorité paternelle de donner sa main à une épouse à qui il lui était impossible de ne pas refuser son cœur, il ne sentit pour elle que du dégoût. Il s'attacha à une femme d'une condition servile, dont il eut un fils qui ne nous est déjà que trop connu sous le nom de Michel Cathare. Ce fils ne se montra dans le monde que pour être l'opprobre de son père, et y faire éclater la démente de son aïeul. La fortune, après avoir paru pendant quelque temps vouloir élever ce bâtard au faite de la grandeur, se plut ensuite à le plonger si profondément dans l'oubli, qu'on ne peut dire ce qu'il devint. Constantin vécut presque toujours dans le trouble et l'agitation, au milieu des intrigues et des cabales. Pen-

XLVII.
Mort de
Constantin,
oncle de
l'empereur,
Nic. Greg. l.
8. c. 3.
Fam. Bys. p.
235.

dant ses dernières années, il eut le chagrin de se voir livré à la discrétion de son neveu, qui le retint dans une étroite captivité, où plus d'une fois le glaive de la mort fut suspendu sur sa tête. S'il eut quelques moments heureux, ce furent peut-être ceux qu'il passa en la compagnie d'une dame aimable, qui faisait l'ornement de Thessalonique. Elle s'appelait Eudocie Paléologue, et était fille de Néocésarite, secrétaire de l'Empereur, qui l'avait mariée à un seigneur nommé aussi Constantin. Paléologue. Elle joignait aux charmes de la figure, toutes les qualités du cœur et tous les talents de l'esprit. Elle était très-instruite, et s'exprimait avec autant de grace que de facilité. On ne pouvait la voir, ni l'entendre, sans concevoir pour elle une affection mêlée de respect. Tous les savants, tous les gens de lettres la célébraient à l'envi; ils ne l'appelaient pas autrement que la nouvelle Théano, la nouvelle Aspasia. Constantin, ayant été nommé gouverneur de Thessalonique, eut occasion de la fréquenter. Il se rangea d'abord parmi ses admirateurs, et bientôt son cœur ne put se défendre contre tant d'attraits. Sa passion pour Eudocie devint si vive, qu'il osa lui en faire l'aveu, de manière à alarmer sa vertu. Eudocie résista avec persévérance à ses importunités. Son mari vivait encore; mais lorsqu'elle fut devenue veuve, Constantin, qui était libre aussi, et dont l'amour s'était encore accru par l'estime que lui avait inspirée la sagesse de cette dame, la pressa de l'accepter pour époux. Eudocie y consentit. Au reste, il n'y a pas d'apparence qu'elle ait eu lieu de se féliciter beaucoup d'avoir uni ses destinées à celles d'un prince si malheureux.

Jean XXII venait de mourir, et le sacré collège lui

avait donné pour successeur Benoît XII. Ce pontife, peu de jours après son exaltation, voulut signaler son zèle contre un évêque schismatique, que le patriarche de Constantinople avait envoyé dans l'île de Crète, ou Candie, pour y répandre le poison de l'erreur. Car l'église grecque avait aussi ses missionnaires, qui, usant de représailles, tâchaient de faire sur l'église latine des conquêtes spirituelles. Mais rien ne paraissait offenser davantage le Saint-Père, dans la conduite de cet évêque, que la hardiesse qu'il avait d'affranchir les fidèles de cette multitude d'empêchements si contraires à la liberté des mariages, qui s'était introduite parmi les Latins. Cette réforme tendait à diminuer beaucoup le nombre des dispenses, et par conséquent les profits pécuniaires, et même les avantages politiques que la cour pontificale savait en retirer. Benoît écrit donc au doge et au sénat de Venise, pour les sommer de chasser de l'île cet impie, ce réprouvé. Un autre objet, qui ne fixa pas moins l'attention du nouveau pontife, était l'exécution d'une croisade que son prédécesseur avait projetée contre les Turks. Le roi de France devait en être le chef. Robert, roi de Naples, les Vénitiens, les Génois, tous les princes latins qui avaient des possessions en Grèce et dans les îles de l'Archipel, étaient entrés dans cette ligue sainte. Benoît XII écrivit à l'empereur de Constantinople pour l'inviter aussi à s'y enroller. Andronic se rendit volontiers aux vœux du pape. Il équipa une flotte qu'il voulut commander en personne, malgré les représentations de l'impératrice sa femme et de tous ses courtisans. Il s'embarqua donc, au commencement du printemps suivant, pour aller se joindre aux Latins. Il les attendit long-temps

AN 1335.
XLVIII.
Andronic
engagé dans
une
croisade.
Ann. Rayn.
Nic. Greg. I.
II. c. I.

au rendez-vous qu'ils lui avaient indiqué, mais ils ne parurent point. Les démêlés survenus entre Philippe de Valois et le roi d'Angleterre, et la guerre qui s'alluma entre les Vénitiens et les Génois, avaient dissous la confédération. Les Grecs ne laissèrent pas échapper cette nouvelle occasion de murmurer contre les Latins; ils les accusèrent d'avoir manqué lâchement de parole à leur prince et à la nation. Cependant l'armement qu'avait fait Andronic ne fut pas inutile. Il lui servit contre un vassal de l'Empire qui avait voulu méconnaître sa souveraineté.

AN 1336.

XLIX.
Entreprise
sur la
nouvelle
Phocée, et
sur l'île de
Lesbos.
Cant. l. 2.
c. 29.
Nic. Greg.
L. II. c. 1.

Dominique Catane venait de prendre possession de la nouvelle Phocée, que son père, comme nous l'avons vu plus haut, avait tenue en fief de l'Empire. Dominique forma le dessein, non-seulement de s'affranchir de cette servitude, mais encore de se rendre maître de Lesbos. Pour exécuter ce double projet, il avait armé à Gênes onze galères, en avait emprunté une des Siliens et cinq des habitants de Délos. Il eut aussi le crédit d'engager les chevaliers de Rhodes à lui fournir des troupes, ainsi que Nicolas Sanuto, duc de Naxos. Avec ces forces, il fit tout-à-coup une descente dans l'île de Lesbos, surprit la ville de Mitylène, qui en était la capitale, et se soumit en peu de temps toutes les autres places, à la réserve d'Eressos et de Méthymne, qu'il ne put réduire. Andronic, à cette nouvelle, entra dans une furieuse colère. Il fit les plus sanglants reproches aux Génois de Galata, et prit Dieu à témoin de l'injustice avec laquelle ceux de leur nation violaient la foi des traités. Il parut même vouloir se venger sur eux de l'outrage que Dominique Catane venait de lui faire. Les Génois, loin de s'épouvanter de ses

menaces, fortifièrent les murailles de Galata, fermèrent l'entrée de leur port, et se mirent sous les armes. Andronic, les voyant si bien préparés, ne jugea pas à propos de les attaquer; il crut qu'il valait mieux réserver ses troupes pour recouvrer Mitylène et la nouvelle Phocée. Il partit donc de la rade de Constantinople à la tête d'une nombreuse flotte, et se rendit d'abord à Gallipoli pour passer ensuite à Lesbos. Dominique Catane, de son côté, faisait toutes ses dispositions pour aller au-devant des Grecs, lorsque les Lesbiens lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus porter les armes contre l'empereur. Les chevaliers de Rhodes, à qui il donna quelque sujet de mécontentement, se retirèrent aussi. Ce revers inopiné consterna Dominique Catane; et si Andronic eût su profiter du trouble où il se trouvait, pour tomber sur Mitylène, il est probable qu'il l'aurait emportée très-aisément. Mais il prit le parti d'aller aborder dans l'île de Chio, sans qu'on puisse trop comprendre quel fut son motif. Peut-être croyait-il sa présence nécessaire alors dans cette île, pour en contenir les habitants et les empêcher de se joindre aux rebelles. Quoi qu'il en soit, il donna par là à Dominique le loisir de jeter des troupes et des vivres dans un petit fort nommé Calone, qui servait de rempart à Mitylène. Andronic perdit encore un temps considérable à courir sur quelques galères ennemies, qui se firent échouer, et dont les équipages se sauvèrent dans les bois. Ce ne fut qu'après cette expédition, qui était presque sans but, qu'il débarqua dans l'île de Lesbos Philantropène, un de ses échansons, avec des troupes et toutes les choses nécessaires pour faire le siège de Mitylène. Pour lui, il dirigea sa course vers

la nouvelle Phocée, se réservant l'honneur de la soumettre. Mais Odoart, que Dominique y avait laissé pour la défendre, fit bientôt comprendre à ce prince que cette conquête ne lui serait pas aussi facile qu'il paraissait se l'imaginer. Andronic voyant que, réduit à ses propres forces, il ne viendrait jamais à bout de se remettre en possession de cette place, eut recours à Sarcan, qui était maître de tout le territoire des environs de Phocée. Cet émir voulut bien lui prêter des troupes, à condition que Soliman, son fils, qui était retenu à Phocée par les Génois, lui serait rendu après la conquête de cette place. Sarcan amena en personne, au camp de l'empereur, un corps assez considérable de cavalerie et d'infanterie avec des vivres en abondance. Malgré ce renfort, le siège de Phocée languissait : celui de Mitylène n'avancait pas davantage ; il y avait déjà cinq mois que les Grecs et les Turks leurs alliés se morfondaient devant ces deux places. Cependant elles commençaient l'une et l'autre à souffrir de la disette ; et pour diminuer le nombre des bouches inutiles, on en avait chassé tous les Grecs. Cette démarche annonçait, de la part des assiégés, une opiniâtreté qui fit augurer à l'empereur que ses troupes, déjà fatiguées, auraient encore beaucoup à souffrir avant qu'il pût s'emparer de ces deux villes. Ses inquiétudes augmentèrent quand il reçut avis qu'une flotte de vingt galères était partie de Gênes pour venir au secours de Mitylène. C'était l'effet d'un complot tramé entre les Génois de Galata et plusieurs des principaux seigneurs de la cour de Constantinople, qui, mécontents du gouvernement, avaient projeté de détrôner l'empereur et même de lui ôter la vie, ainsi

qu'à l'impératrice et aux princes leurs enfants. Andronic, ne croyant pas sa marine assez forte pour résister aux Génois, chercha de toutes parts de nouveaux secours. Amir, l'un des trois fils d'Aitine, sultan d'Ionie, lui fournit trente vaisseaux de guerre, et Sarcan lui en envoya vingt-quatre, avec des troupes fraîches. Aussitôt que tout fut prêt, l'empereur appareilla pour aller recevoir la flotte ennemie. Mais les Génois ne parurent point, soit qu'ils ne se crussent pas en état d'en venir aux mains avec ce prince, soit que leur projet eût été déconcerté par la découverte de la trahison de ceux des Grecs qui favorisaient sourdement leur entreprise. En effet, l'impératrice et la femme du grand-domestique veillaient avec tant de soin au salut de l'état, qu'elles avaient trouvé la trace de cette conspiration, et l'avaient étouffée dans son principe.

Cependant la saison s'avancait, et Andronic redoublait ses efforts pour se rendre maître de Phocée. Le grand-domestique, ayant aperçu près de la porte de la ville un Génois, nommé Jean Spinola, avec lequel il avait eu autrefois des liaisons d'amitié, l'invita à venir lui parler. Jean Spinola, qui connaissait la parfaite probité de Cantacuzène, ne craignit pas de se fier à sa parole, et de se rendre auprès de sa personne. Cantacuzène représenta d'abord à Spinola l'injustice de la conduite de Dominique Catane, et de ceux d'entre les Génois qui s'étaient ligués avec lui. Il le pria de considérer que le parti de ce téméraire s'affaiblissait journellement, que tous ses alliés l'abandonnaient, et qu'il lui serait impossible de tenir seul contre toutes les forces impériales; qu'il ne devait pas d'ailleurs compter sur aucun secours de la part de la république de Gènes,

L.
Elles
rentrent
sous
l'obéissance
de
l'empereur.
Cant. l. 2.
c. 30, 31.

puisque, si l'empereur sommait les Gènois d'observer les traités faits entre les deux nations, ils seraient obligés de venir eux-mêmes presser le siège. « En effet, » disait Cantacuzène, n'est-il pas stipulé par les traités « que si un Gènois fait tort à un Grec, ce Gènois en « répondra seul, et à ses propres dépens; mais que « si plusieurs Gènois se réunissent pour former quelque entreprise contre l'Empire, alors la république « entière sera tenue de la réparation? D'ailleurs nous « n'ignorons pas la situation de la place. Les vivres « vous manquent, et vous êtes déjà réduits à ne distribuer le blé qu'avec la plus grande économie. Peut-être vous flattez-vous que l'empereur, ennuyé de la « longueur du siège, prendra enfin le parti de se retirer. Quand même il s'en retournerait à la cour pour « y passer l'hiver, il n'en laissera pas moins des troupeaux autour de vos murs, pour vous tenir bloqués « tant par mer que par terre; il reviendra au printemps avec de nouveaux renforts, et nous n'abandonnerons pas la place que nous ne l'ayons réduite « ou par la force ou par la famine. » Ce langage étonna Jean Spinola. Après quelques moments de silence, il pria Cantacuzène de lui dire ce qu'il y avait à faire dans la circonstance présente. Cantacuzène lui conseilla la paix : « Je veux, dit-il, que vous sachiez de moi le vrai moyen de la conclure avec avantage pour « vous. Donnez à l'empereur quelque satisfaction dans « un temps où vous pouvez encore vous en faire un « mérite, et n'attendez pas que vous y soyez forcés « par la nécessité. Andronic est doux de caractère et « plein d'humanité; venez implorer sa clémence, et je « vous jure que vous obtiendrez de lui votre pardon.

« Vous lui ferez présent du fils de Sarcan et des enfants des autres Turks qui sont entre vos mains; »
« vous lui rendrez Phocée et Mitylène. Ce prince, de son côté, vous remettra tout ce qu'il pourrait prétendre pour s'indemniser des frais de la guerre, et »
« il n'exigera de votre république aucun dédommagement. Il vous accordera une amnistie générale pour »
« toutes les hostilités que vous avez commises contre lui, et qui vous ont fait déclarer ennemis de l'Empire. »
« Il vous laissera en possession de tous vos biens et »
« vous abandonnera même, pour un certain nombre d'années, le domaine de Phocée. Il traitera avec Sarcan en votre faveur, il obtiendra de ce musulman »
« que vous conserviez les mêmes privilèges et les mêmes franchises dont vous avez joui jusqu'à présent sur »
« ses terres, enfin il vous accordera pleine liberté de faire le commerce dans toute l'étendue de l'Empire. »
Jean Spinola se retira parfaitement persuadé de la solidité des remontrances du grand-domestique, et alla les communiquer à Odoart et aux autres chefs du parti. Odoart et tous les officiers de sa garnison trouvèrent que les propositions qu'on leur faisait étaient raisonnables; et qu'il fallait y souscrire, pourvu toutefois que Dominique Catane, qui était à Mitylène, y consentît. Spinola passa dans l'île de Lesbos et y eut une conférence avec Dominique, qui accepta la paix aux conditions proposées. Dominique, Odoart, et tous ceux de leur faction, se présentèrent devant Andronic, et lui demandèrent grace. Ce prince les reçut avec bonté. Après avoir repris possession de Mitylène et de Phocée, il s'en retourna à Constantinople.

Aussitôt après la mort d'Andronic le vieux, il s'é-

LII.
Expédition
contre
les Albanais.
Cant. I. 2. c.
3a.

tait fait du côté de l'Albanie quelques mouvements qui avaient été heureusement assoupis dans leur origine. Mais le génie inquiet et remuant des Albanais, ne leur permettant pas de se tenir tranquilles, ils avaient rompu de nouveau les traités conclus avec l'empereur, repris les armes, et recommencé leurs brigandages. Ils incommodèrent extrêmement les forts de Balagrite, de Canine, de Scerapion et de Clisure, et prirent la petite ville de Timoros. L'empereur, indigné de leur perfidie, se mit en marche avec le grand-domestique, pour les aller châtier. Il joignit à ses troupes un corps de Turks auxiliaires, parce qu'entendant très-bien la guerre de montagnes, ils étaient plus propres que les Grecs à donner la chasse aux Albanais, qui se sauvaient avec leur proie sur les hauteurs et allaient se cacher au milieu de rochers inaccessibles. Cette campagne ne fut pas de longue durée. Les Albanais furent bientôt obligés de se soumettre. Les Impériaux firent sur eux un butin immense. Cantacuzène nous assure, comme un fait dont il n'y a point à douter, que les Grecs leur enlevèrent trois cent mille bœufs, cinq cent mille chevaux, et douze cent mille moutons. Ce qui prouve la prodigieuse fécondité de l'Albanie. Toutes les villes qui avaient été délivrées de la fureur et des courses des Albanais, en témoignèrent à l'empereur leur joie et leur reconnaissance par des fêtes brillantes. Cette expédition fut comme le prélude d'une autre plus importante qu'Andronic méditait depuis long-temps.

LII.
Révolution
en
Acarmanie.
Duc. hist.
Const.
p. 262.

Lors de la conquête de l'Empire par les Français, Michel l'Ange Comnène, profitant de la circonstance, s'était emparé de l'Épire, de l'Acarmanie, de l'Étolie, et d'une partie de la Thessalie. Il se composa de ces

provinces un état assez étendu, qu'il gouverna en souverain, et qu'il laissa à ses successeurs qui le possédèrent au même titre. Cette principauté ayant passé successivement au pouvoir de divers princes, échut par droit d'héritage à Nicéphore Ange Ducas Comnène, qui eut un fils nommé Thomas Ange Comnène. Thomas, après la mort de son père, se vit obligé de disputer sa succession à Jean, comte palatin de Zanthé et de Céphalonie, à qui Cantacuzène donne le surnom de Ducas. Jean se rendit maître de l'Acarnanie après avoir fait assassiner son rival, malgré les liens du sang qui les unissaient. Le crime du comte Jean fut puni par un autre non moins odieux. Son épouse, Anne Paléologine, fille d'Andronic Paléologue, protovestiaire, le fit empoisonner. Anne resta veuve avec deux princesses et deux fils en bas âge. Elle gouverna pendant quelques années l'Acarnanie au nom de Nicéphore son aîné. La minorité du jeune prince et la régence de sa mère parurent à la cour de Constantinople présenter l'occasion la plus favorable qu'elle pût désirer pour réunir au domaine de l'Empire des provinces qui en avaient été distraites depuis environ cent trente ans.

Toutes les mesures pour l'exécution de ce grand projet ayant été mûrement prises dans le conseil impérial, Andronic se hâta de faire partir des ambassadeurs pour aller notifier aux Acarnaniens ses intentions. Les Acarnaniens furent partagés. Les uns soutenaient qu'ils ne pouvaient sans crime se départir de la fidélité qu'ils avaient jurée à la maison des Anges Comnènes, qu'ils reconnaissaient depuis si long-temps pour leurs légitimes souverains. Les autres, au contraire, étaient d'avis de se soumettre à l'empereur,

LIII.
Réunion de
cette
province au
domaine de
l'Empire.
Cant. l. a. c.
32, 33, 34.

parce que, disaient-ils, la nation n'est point en état de résister à la puissance de ce prince, et que ce serait une imprudence insigne d'attirer sur elle les calamités de la guerre. Dans ce conflit d'opinions, il fut convenu de s'en rapporter au jugement de la princesse donairière. Anne décida qu'il fallait prendre tous les moyens possibles pour éviter une rupture dont les suites ne pourraient manquer d'être très-funestes. Cette princesse n'ignorait pas l'ascendant que le grand-domestique avait sur l'esprit d'Andronic; elle crut qu'il était essentiel de se le rendre favorable, en l'intéressant dans cette affaire. Elle proposa donc à son conseil de demander à Andronic qu'il accordât au prince Nicéphore la fille de Cantacuzène en mariage, et aux Acarnaniens la permission de vivre suivant leurs lois et leurs usages, à condition qu'ils seraient obligés d'entretenir un corps de troupes toujours prêt à marcher à la première réquisition de l'empereur, qui, de son côté, promettait de les défendre contre leurs ennemis. Andronic répondit aux ambassadeurs, que, quant au mariage du jeune Nicéphore avec la fille du grand-domestique, il l'approuvait, mais que pour les autres propositions qu'on osait lui faire, elles lui paraissaient offensantes; qu'il était résolu de réunir à l'Empire un domaine qui en avait été démembré par la perfidie de quelques rebelles, et dont ses prédécesseurs n'avaient pu se remettre en possession, parce que divers obstacles les en avaient empêchés: il ajouta que si les Acarnaniens ne voulaient pas obéir, ils n'avaient qu'à se préparer à se bien défendre, qu'il allait marcher contre eux avec toutes les forces de l'Empire. Cette réponse menaçante intimida les ambassadeurs. Comme leurs in-

structions portaient qu'ils eussent à consentir à tout plutôt que d'accepter la guerre, ils n'insistèrent pas davantage, et souscrivirent, au nom de la nation, aux volontés de l'empereur. Andronic, changeant aussitôt de ton, leur parla avec bonté; il les assura qu'il ferait à leur jeune prince un traitement dont ils auraient tous lieu d'être contents, et qu'il permettrait à la princesse Anne Paléologue de vivre où elle voudrait avec ses filles. Après que les articles de l'accommodement eurent été signés de part et d'autre, l'empereur se mit en marche pour aller prendre possession de ses nouveaux états; il en visita les villes principales, répandant partout des largesses et des graces. Les Acarnaniens, les Épirotes et les Étoliens se félicitaient d'avoir pour maître un prince si bienfaisant.

Cependant quelques esprits inquiets ne pouvaient goûter ce changement de domination. Ils enlevèrent le jeune Nicéphore, de concert avec Richard son précepteur, le firent embarquer pendant la nuit sur un vaisseau et le conduisirent à Tarente. Catherine de Valois, impératrice titulaire de Constantinople, l'y reçut avec joie; elle espérait s'en faire un épouvantail contre l'empereur, avec l'intention peut-être aussi de le lui sacrifier pour acheter la paix, en cas qu'elle ne réussît pas dans les projets qu'elle méditait. Car tel est le sort presque toujours réservé à ces princes fugitifs, qui vont mendier un asile ou des secours dans les cours étrangères. L'enlèvement du jeune prince inquiéta l'empereur. Pour contenir les rebelles par sa présence, Andronic resta dans le pays plus de temps qu'il n'avait compté. Il y établit dans chaque ville des gouverneurs d'une fidélité à toute épreuve; il donna

An 1337.

LIV.
Le jeune
Nicéphore
enlevé
par un
parti de
mécontents.
Cant. l. a. c.
33.

le commandement général de la province à Synadène, protostrator. Andronic reprit ensuite le chemin de Thessalonique, d'où il passa bientôt après à Andrinople, puis il revint dans la capitale.

Lv.
Défaite des
Turks.
Cant. l. 2. c.
34.

Sur la fin de l'été, on reçut avis qu'un gros corps de Turks, levés dans les états d'Orkhan, s'était embarqué sur trente-six vaisseaux, et que leur dessein était de venir insulter Constantinople. A cette nouvelle, Andronic donne ordre au grand-domestique de rassembler en diligence le peu de gens de guerre qui se trouvaient alors dans les environs, et de s'opposer au débarquement des Barbares. Pour lui, il se mit en mer avec deux galères seulement. Plusieurs autres devaient le joindre à mesure qu'elles seraient équipées. Cantacuzène alla établir son camp dans un endroit nommé Ennacosie. Les Turks le trompèrent, ils firent leur descente ailleurs et commencèrent à piller tout le pays. Quelques détachemens, que Cantacuzène avait envoyés à la découverte, furent fort maltraités par les Barbares. Ceux des Grecs qui purent échapper aux Turks vinrent donner l'alarme au camp. Cantacuzène fit prendre aussitôt les armes à ses troupes, et se mit en marche pour aller au-devant de l'ennemi. Il ne tarda pas à le rencontrer. Le choc fut terrible, et la victoire disputée long-temps. L'empereur, qui n'était pas éloigné, descendit de dessus son vaisseau, monta à cheval, et courut à toute bride sur les Turks. Sa présence et son exemple ranimèrent le courage du soldat. Il fit de nouveaux efforts ; alors les musulmans furent taillés en pièces. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui évita la mort ou l'esclavage. Les fuyards s'embarquèrent sur trois de leurs navires, et abandonnèrent les autres à

la merci du vainqueur. Les deux galères de l'empereur voulurent se mettre à leur poursuite; comme elles n'auraient pu les atteindre, en allant seulement à rames, on voulut tendre les voiles; mais pendant cette opération, les cordages de l'une se rompirent, et le mât de l'autre tomba, tant la marine impériale était en mauvais ordre. Cependant, malgré leur état de délabrement, les deux galères impériales se défendirent vaillamment, la nuit suivante, contre une escadre de neuf vaisseaux chargés de Turks qui venaient se joindre à leurs compagnons, et elles en prirent huit. Les Turks qui furent faits prisonniers dans cette rencontre étaient des plus riches et des plus qualifiés de leur nation : ce ne fut qu'en payant de fortes rançons qu'ils obtinrent leur liberté.

Peu de temps après cette expédition, l'empereur se rendit à Andrinople pour y célébrer les noces de sa fille, Marie Paléologine, avec Michel Asan, fils d'Alexandre, roi de Bulgarie. Il n'avait consenti à ce mariage qu'avec beaucoup de répugnance, et il aurait bien voulu pouvoir retirer sa parole; mais Alexandre avait menacé de reprendre les armes si son fils n'obtenait au plus tôt la main de la jeune princesse, et Andronic n'osa pas différer plus long-temps. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale avec toutes les cérémonies usitées dans l'église grecque. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion durèrent huit jours; elles se donnèrent dans une belle prairie appelée la prairie des Comnènes, et arrosée par le Tutza. Le neuvième jour, les Bulgares se remirent en route, emmenant avec eux leur jeune reine. Plusieurs seigneurs de la cour de Constantinople l'accompagnèrent jusqu'à Ter-

An 1338.

LVI.
Mariage de
la fille de
l'empereur
avec le
fils du roi de
Bulgarie.
Nic. Greg. l.
II. c. 7.
Cant. l. 2.
c. 33 et 34.
Fam. Bys.
p. 239.
Ibid. Fam.
Dalmaticum,
p. 323.

nové et ne la quittèrent qu'avec regret. C'était avec douleur que son père et l'impératrice sa mère l'avaient vue partir, pour aller vivre dans un pays habité par des hommes que les Grecs regardaient encore comme une nation presque sauvage.

AN 339.

LXVII.
Barlaam
fait des
propositions
au pape
de
la part de
l'empereur.
Ann. Rayn.

Andronic, qui voyait toujours l'Empire menacé de la part des Turks d'une prochaine destruction, fit encore une nouvelle tentative pour tâcher de se concilier la faveur du pape et par son moyen celle de tous les princes latins dont il pouvait espérer des secours. Il députa vers Benoit XII un moine calabrois, qui avait quitté la communion romaine pour embrasser celle des Grecs. Il se nommait Barlaam, et était devenu abbé de l'un des quatre monastères du Saint-Sauveur, à Constantinople. Il avait même signalé son zèle contre les Latins, en les attaquant dans ses écrits. Barlaam partit, accompagné d'Étienne Dandolo, noble vénitien, et muni de lettres de créance de Philippe de Valois, roi de France, et de Robert, roi de Naples, prince religieux, fort zélé pour la propagation de la foi, et qui passait même pour être un des meilleurs théologiens de son temps. Arrivés à Avignon, ils obtinrent une audience du pape, qui les reçut en plein consistoire. Les envoyés d'Andronic instruisirent le sacré collège des dispositions de ce prince, et du désir qu'il avait de favoriser la réunion des deux églises; mais en même temps ils représentèrent qu'il ne lui serait jamais possible de réussir dans ce projet, si le pape ne consentait à la tenue d'un concile oecuménique, pour décider le grand procès qui tenait les Grecs éloignés des Latins. Ils disaient qu'une discussion paisible pouvait, à la vérité, suffire pour concilier entre

eux, des gens éclairés, et capables de sentir la force d'un raisonnement; mais que la multitude ignorante avait besoin d'une autorité en qui elle pût mettre sa confiance, et que jamais elle ne regarderait comme concile oecuménique toute assemblée où les chefs de l'église grecque, et ses quatre patriarches, ne seraient point convoqués; que tant que la Grèce asiatique gémirait sous le joug des Turks, et que ces infidèles seraient maîtres des passages, il ne fallait point espérer de pouvoir réunir en concile les prélats de l'église d'Orient; d'où il inférait la nécessité de chasser au plus tôt les musulmans des quatre plus grandes villes de l'Asie mineure, dont ils s'étaient emparés. Barlaam insistait fortement sur ce point, comme sur un préliminaire nécessaire à toute espèce d'accommodement. Il ajoutait que les Latins, en venant au secours des Grecs, travailleraient pour eux-mêmes, puisque les Turks ne les épargnaient pas plus que les sujets de l'Empire. « Voyez, disait-il « au souverain pontife, l'état déplorable où sont réduits maintenant les malheureux Arméniens qui vivent sous votre obédience; voyez ce qu'ont à souffrir, « de la cruauté de ces Barbares, les Cypriots et toutes « les îles de la mer Égée qui appartiennent aux Latins. « La saine politique ne veut-elle pas que ces derniers « s'empressent de se réunir aux Grecs, pour anéantir « de concert la puissance des Turks, dans un temps où « l'Empire de Constantinople conserve encore quelque « vigueur? Seront-ils plus en état de résister aux efforts « des infidèles, lorsque cet Empire ne sera plus? D'ailleurs, peuvent-ils en faire trop pour détruire les semences de haine qu'ils ont eux-mêmes fait naître « dans le cœur des Grecs? Ce n'est pas tant la diff-

« rances des opinions qui en est le principe, que la ma-
 « nière cruelle dont ils les ont toujours traités, et dont
 « ils les traitent encore dans les lieux où ils dominent. Ils
 « n'ont pas honte de les vendre comme de vils esclaves.
 « Il faut, très-saint père, que vous réprimiez cette
 « barbarie, que vous frappiez des foudres de l'église
 « tous ceux qui continueront de s'en rendre coupables;
 « il est même nécessaire que vous fassiez remettre en li-
 « berté ceux des Grecs que l'avarice des Latins a ré-
 « duits en servitude. Quand vous aurez donné à la
 « nation cette marque de bienveillance, et que les prin-
 « ces latins se seront mis en devoir de rétablir les Grecs
 « dans la possession des quatre grandes villes que les
 « Turks leur ont enlevées en Orient, alors l'empereur
 « ne manquera pas de faire valoir cette faveur auprès
 « de ses sujets, et par là il les disposera à se rappro-
 « cher de l'église romaine. Autrement, il y aurait du
 « danger pour lui à leur parler de réconciliation. »

LVIII.
 Cette
 négociation
 échoue.

Le pape et les cardinaux répondirent que depuis long-temps l'église avait prononcé que le *Saint-Esprit procédait du Fils comme du Père*; que ce dogme avait reçu sa dernière sanction dans plusieurs conciles, et notamment dans celui de Lyon, auquel Michel Paléologue avait accédé; que vouloir revenir sur un article de foi décidé si solennellement, ce serait annoncer une incertitude criminelle devant Dieu. Barlaam répliqua que les Grecs n'avaient jamais reconnu la légitimité du concile de Lyon, parce que rien ne s'y était fait de concert avec le clergé de leur église; que Michel Paléologue avait d'ailleurs rendu ce concile odieux à ses sujets, en les persécutant pour les forcer de se soumettre à ses décisions. « Vous ne voulez pas,

« disait-il au pape et aux cardinaux, qu'on examine
« de nouveau un point de doctrine qui vous paraît
« incontestable. Cependant que risquez-vous? Ce qui
« est essentiellement vrai le sera toujours, et ne craint
« point l'examen. Celui qui ne présente que de l'or
« pur, souffre volontiers qu'on y applique la pierre
« de touche; la vérité est comme un parfum d'agréable
« odeur, qui se fait d'autant mieux sentir qu'on l'agite
« davantage. Les pères assemblés à Nicée ne doutaient
« nullement de la divinité de Jésus-Christ; néanmoins
« ils ne refusèrent pas aux Ariens un concile œcumé-
« nique. Pourquoi feriez-vous difficulté d'avoir pour
« les Grecs la même complaisance? Il n'est ni dépenses,
« ni obstacles, ni considérations humaines qui doivent
« arrêter lorsqu'il s'agit d'une affaire qui touche de
« si près aux grands intérêts de la religion. » Toutes
ces raisons, et beaucoup d'autres que Barlaam et son
collègue alléguèrent, furent inutiles. Le pape et le sacré
collège persistèrent à exiger que les Grecs commen-
çassent avant tout par rentrer dans le sein de l'église
latine. Enfin Barlaam leur proposa encore un dernier
expédient. « Vous pourriez, leur dit-il, envoyer à
« l'empereur et aux quatre patriarches de l'église
« d'Orient des légats qui diraient aux Grecs : *Vous*
« *croyez comme nous un seul Dieu en trois per-*
« *sonnes, cela suffira pour le moment. Rendez à*
« *l'église romaine l'hommage que lui ont toujours*
« *rendu les anciens, et que ne lui ont pas refusé*
« *autrefois vos pontifes et vos empereurs. Nous, de*
« *notre côté, nous sommes prêts à confirmer à l'Em-*
« *pire, à l'église d'Orient, et spécialement au siège*
« *de Constantinople, tous les droits qui leur ont été*

« *attribués par les anciens conciles, et reconnus par les saints pères.* Je crois que cette déclaration produira un bon effet, et que plusieurs se rendront. » Le pape rejeta ce nouveau moyen comme indigne du chef de l'église de Jésus-Christ, et s'en tint à sa première réponse, protestant toutefois que si les Grecs se réunissaient au Saint-Siège, il leur accorderait ensuite toutes sortes de graces, et leur ferait obtenir des Latins tous les secours dont ils auraient besoin. Barlaam et Étienne Dandolo partirent d'Avignon, en promettant au pape de ne rien négliger pour faire agréer aux Grecs ce qu'il exigeait, sans toutefois lui donner grande espérance de réussir. Benoît, dès qu'ils furent partis, écrivit au roi de France et au roi de Naples, pour leur rendre compte de ce qui s'était passé dans les diverses conférences qu'il avait eues avec les envoyés d'Andronic, et pour s'excuser de n'avoir pu, malgré leur recommandation, accepter les propositions de l'empereur d'Orient.

LVIII.
Soulève-
ment
en
Acarmanie.
Cant. l. 2. c.
34.

Pendant que Barlaam plaidait à Avignon la cause des Grecs, Andronic achevait d'étouffer une conspiration qui s'était formée en Acarnanie contre son autorité. Elle avait été tramée par Nicolas Basilitze et Alexis Cabasilas, qui tenaient un rang distingué parmi la principale noblesse du pays. Ces deux rebelles commencèrent par se saisir de Synadène qu'Andronic avait nommé son lieutenant dans cette province, puis ils s'emparèrent, l'un de l'Arta, et l'autre de Roge. Quarante de leurs complices se jetèrent dans Tomocastre, port de mer sur la côte du golfe Adriatique. Les autres places, telles que Mésopotame, Sopote, Chimarre, Argyrocastre, Pargue, Saint-Donat, Angélocastre,

Joannine, Euloche, Balte et diverses petites forteresses, demeurèrent fidèles à l'empereur. Les conjurés députèrent auprès de Catherine de Valois, pour lui demander le jeune Nicéphore, qu'ils voulaient remettre en possession des états de son père; ils la prièrent en même temps de lui accorder des secours. Cette princesse, qui conservait toujours l'espoir de recouvrer l'empire de Constantinople, ne fut pas fâchée de se faire de ce jeune prince un ami, qui par reconnaissance pût la seconder dans son entreprise. Pour l'attacher davantage à sa personne et à ses intérêts, elle lui donna, ou plutôt lui promit pour épouse l'une de ses deux filles; puis elle le fit partir de Patras, d'autres disent de Tarente, avec une armée navale.

Au commencement du printemps de cette année, Andronic conduisit en Acarnanie une grande armée, dont il forma trois détachements pour assiéger en même temps les trois principales villes occupées par les rebelles. Il se chargea de faire le siège de l'Arta. Ce prince était déjà depuis six mois devant cette ville, et elle ne paraissait pas disposée à se rendre. L'empereur commençant à perdre toute espérance eut recours aux négociations. Après avoir pris les mesures nécessaires pour la sûreté de sa personne, il s'approcha de Roge, et eut avec Cabasilas une entrevue, dans laquelle il tâcha de lui persuader de rendre la place. Cabasilas reçut fièrement l'empereur, et lui dit même que *s'il le voyait entrer dans la ville en vainqueur, il se précipiterait du haut des tours, pour n'être pas obligé de vivre sous son empire*. Andronic, après cette réponse, ne crut pas devoir insister davantage; il revint rejoindre son armée sous les murs de l'Arta.

LIX.
La ville de
Roge se
rend à
Andronic.
Cant. l. 2. c.
35.

Cantacuzène s'imagina qu'il réussirait mieux que son maître auprès de Cabasilas. Il se rappelait qu'autrefois cet officier lui avait fait la cour, et qu'ils avaient eu ensemble des liaisons assez intimes. Cantacuzène, sous la sauve-garde de cette ancienne amitié, dirige donc ses pas vers les portes de Roge, et demande à parler au commandant. Cabasilas se rendit d'abord très-difficile; il menaça même de faire à Cantacuzène un mauvais parti, s'il osait approcher davantage. Cependant il céda ensuite aux instances du grand-domestique, et consentit à l'entendre. Cantacuzène n'avança pas beaucoup dans une première conférence, mais dans une seconde ses raisons commencèrent à ébranler Cabasilas, et enfin dans une troisièrne, il triompha complètement de sa résistance. *Si j'avais suivi mon inclination* s'écria Cabasilas, *j'aurais mieux aimé souffrir la mort que de me rendre, mais votre amitié m'a vaincu.* Le lendemain, le grand-domestique se présente sous les murs de la ville; aussitôt les portes s'ouvrent, il entre, et tous les habitants s'empressent de venir prêter entre ses mains serment de fidélité à l'empereur. Cantacuzène conduisit ensuite Cabasilas et les principaux de la ville à Andronic. Ce prince leur fit à tous l'accueil le plus gracieux. Il éleva Cabasilas à la dignité de connétable, et conféra aux autres des charges et des emplois, suivant leur rang et leur mérite.

XX.
Celle de
l'Arta ne
tardé pas à
se
soumettre
Cant. l. 2.
c. 36.

Les habitants de l'Arta, instruits de la conduite de ceux de Roge, en furent indignés. Ils les traitèrent de lâches, de perfides, de traîtres à la patrie, et juraient qu'ils aimeraient mieux s'enterrer sous les ruines de leur ville que de les imiter; mais cette colère devait bientôt céder aux victorieuses insinuations du grand-

domestique. En effet, Cantacuzène s'avance vers les murs, demande à parler au gouverneur et aux habitants; il leur fait une harangue sur les malheurs de la guerre, sur les maux qu'ils ont déjà soufferts, sur ceux qui les attendent encore s'ils persistent dans leur révolte; il leur représente la faiblesse des Tarentins leurs alliés; il leur vante beaucoup la puissance de l'empereur, la force de ses armées; enfin il disserte en politique sur les prétentions du jeune Nicéphore. Il soutient que les Anges ne sont devenus maîtres de l'Acarnanie que par usurpation, et à la faveur de l'invasion des Français; que Michel Paléologue, bisaïeul d'Andronic, ayant repris l'Empire sur ces étrangers, était rentré dans tous ses droits sur les pays qui en avaient été démembrés; que la longue possession dont on voulait se prévaloir en faveur de la famille des Anges, n'était qu'un grief de plus, une injustice prolongée, une persévérance obstinée dans la révolte, qui, loin de les excuser, ne les rendait que plus coupables. Enfin l'orateur leur remettait sous les yeux l'exemple de ceux de Roge, et les bons traitements qu'ils avaient reçus de l'empereur. Lorsqu'il eut fini sa harangue, il se retira dans le camp, et leur laissa, pour achever de les persuader, Cabasilas avec ceux des habitants de Roge qui l'avaient accompagné. Cabasilas qui, sans doute, était bien aise de justifier sa propre conduite, ne négligea rien pour entraîner Basilitze dans sa défection. Le discours du grand-domestique avait déjà fait une forte impression sur ce rebelle, et Cabasilas n'eut pas beaucoup de peine à le gagner. Le jour suivant, les assiégés envoyèrent des députés à Cantacuzène, pour lui dire qu'ils étaient disposés à poser les

armes, et à livrer à l'empereur leur ville et leur personne, Andronic les complimenta sur leur soumission. Il combla de présents et de faveurs Basilize, ainsi que les gens les plus distingués de sa suite.

LXI.
Tomocastre
ouvre
ses portes à
Cantacuzène.
Cant. l. 2. c.
37, 38.

Restait encore Tomocastre à soumettre. L'empereur se sentit trop fatigué pour entreprendre cette expédition. Il en chargea le grand-domestique, et se retira à l'Arta. Cantacuzène conduisit l'armée devant Tomocastre. Nicéphore y était enfermé avec un corps de troupes assez considérable. Comme les assiégés se trouvaient maîtres de la mer, il était difficile de les réduire, parce qu'ils pouvaient recevoir journellement des renforts, des munitions de guerre et des rafraîchissements de toute espèce : aussi refusèrent-ils d'écouter les propositions de Cantacuzène. Ils se montrèrent encore plus indociles quand ils virent arriver treize galères qui venaient à leur secours. A ce spectacle ils se livrèrent à la joie, et se mirent à chanter du haut des murailles des cantiques de victoire. Mais leur allégresse se ralentit bientôt, quand ils s'aperçurent que cette flotte, sur laquelle ils fondaient tout leur espoir, demeurait attachée au rivage comme si elle y eût été fixée par enchantement. Il y avait déjà trois jours qu'elle restait dans cette immobilité désespérante, Cantacuzène, voyant qu'elle ne paraissait nullement disposée à en vouloir sortir, reprit courage, et crut l'occasion favorable pour haranguer de nouveau les assiégés. Cette fois ils furent plus faciles. Le jour suivant ils lui députèrent Richard, précepteur du jeune prince. Le grand-domestique ne manqua pas de lui répéter en d'autres termes ce qu'il avait dit aux habitants de l'Arta et de Roge. Richard en fut fort touché,

et alla rapporter au conseil ce qu'il avait entendu. Après une courte délibération, il fut décidé qu'il fallait se soumettre. Richard vint faire ce rapport à Cantacuzène, et lui dit de la part des assiégés qu'ils se rendraient par son entremise à l'empereur, dans l'espérance qu'il leur obtiendrait des conditions honorables. Cantacuzène leur fit une réponse telle qu'ils pouvaient l'attendre. Le lendemain le grand-domestique entra dans Tomocastre, y mit garnison en présence des Tarentins, qui de dessus leurs galères furent spectateurs oisifs de cette révolution. Il se retira avec son armée, et alla rejoindre l'empereur à qui il présenta Nicéphore et les plus considérables de ceux qui avaient suivi son parti. Andronic, loin de faire aucun reproche à ce jeune prince, lui donna au contraire les plus grandes marques d'amitié, et se hâta de l'élever à la dignité d'hypersébaste.

C'est ainsi que Cantacuzène rend compte lui-même de cette expédition. A travers le voile de la modestie dont il paraît s'envelopper, on voit qu'il s'en fait les honneurs. Il ne tient pas à lui qu'on ne croie que tout le succès en fut dû à l'art qu'il avait de persuader, et aux charmes de ses discours. On n'est point étonné que les harangues de Démosthène et de Périclès, ces héros de l'antique éloquence, aient produit les effets que l'histoire leur attribue; qu'à la voix toute-puissante de ces grands orateurs les armées aient marché ou se soient arrêtées, que les murs des villes soient tombés, que toute la Grèce se soit ébranlée; mais que des séditeux qui osaient dire à Andronic qu'ils aimeraient mieux se précipiter du haut des rochers que de vivre sous son empire, se soient calmés tout à coup, en

2315.
Fin de la
révolte.

entendant les remontrances de Cantacuzène, très-sensées sans doute, mais aussi un peu froides; voilà ce qu'il n'est pas trop aisé de concevoir. Au reste, quels qu'aient été les ressorts secrets qui ont opéré cette révolution, il n'en est pas moins vrai qu'Andronic se vit sans peine maître de l'Acarnanie, et qu'il réunit à l'Empire un de ses plus beaux domaines. Il resta encore près d'un mois dans cette province pour y éteindre les dernières étincelles du feu de la sédition; puis il se rendit à Thessalonique, très-fatigué de cette campagne, ainsi que son armée qui avait beaucoup souffert de la dysenterie. Cette maladie ne fut pas cependant fort meurtrière; peu d'hommes en moururent. Les chevaux et les mulets furent attaqués d'un mal contagieux qui les fit périr presque tous. Ce qui rendit le retour assez pénible, faute de voitures.

AN 1340.

LXXII.
Apocauque
feint
de
vouloir se
faire moine.
Cant. l. 2.
c. 38.

L'empereur, après avoir soumis l'Acarnanie, vint passer l'hiver à Thessalonique. Pendant son séjour dans cette ville, il conclut le mariage de Matthieu, fils aîné du grand-domestique, avec la fille du despote Démétrius, l'un des trois fils que le vieux Andronic avait eus d'Irène sa seconde-femme. Sur ces entrefaites on vit arriver de Constantinople Apocauque, protovestiaire. Le motif de son voyage était assez bizarre, et ne peut s'expliquer qu'en supposant que cet ambitieux roulait dans sa tête des projets d'avancement dont il voulait préparer de loin la réussite. Il va trouver le grand-domestique et le conjure, par l'amitié qui les unit, d'obtenir du prince, pour ses enfants, la continuation des grâces et des pensions dont il était redevable à sa libéralité, et pour lui la permission de se retirer dans un cloître, où il pût expier par la pénit-

tence les péchés qu'il avait commis dans le commerce du monde. Cantacuzène voulut d'abord combattre son projet; mais Apocauque fit tant d'instances, et son langage hypocrite en imposa si bien au grand-domestique, que celui-ci ne crût pas devoir le contredire plus long-temps. Cantacuzène aborde donc l'empereur d'un air chagrin, et lui présente la requête d'Apocauque : « *Dites-lui*, répond Andronic, *que je ne veux point m'opposer à sa pieuse résolution.* » « *Quoi, seigneur!* réplique Cantacuzène, *ne vaudrait-il pas mieux qu'usant de votre autorité, vous lui dissiez de quitter le monde où il peut être utile?* » « *Portez-lui ma réponse*, reprit le prince, *et je vous jure qu'il perdra bientôt l'envie de se faire moine.* » En effet, Apocauque ne donna pas à Cantacuzène le temps d'achever ce qu'il avait à lui dire de la part d'Andronic. *Je vois bien*, dit-il, *que ma retraite serait agréable à l'empereur, mais elle ne le serait pas à mon ami. C'en est assez, je ne la ferai point.* Andronic, lorsqu'il sut ce détour d'Apocauque, dit en riant au grand-domestique : *Avouez que je connais mieux les hommes que vous, et que je sais mieux démêler ce qu'ils ont dans l'ame d'après leurs paroles.* Cantacuzène s'en tira en faisant à son maître de grands compliments sur la supériorité de son esprit et sur la profonde connaissance qu'il avait du cœur humain. Apocauque, en usant de ce stratagème, avait eu probablement dessein de sonder les dispositions de l'empereur à son égard, et de s'assurer si ce prince n'aurait pas des vues sur lui.

Apocauque, voyant que cette ruse ne lui avait pas réussi, se tourna d'un autre côté. Quelques jours

à ses
dépens la
guerre aux
Turks.
Cant. l. 2.
c. 38.

après, il vint encore trouver Cantacuzène, et lui dit : *Puisqu'il ne m'est pas permis de me retirer dans la solitude pour pleurer mes péchés, j'ai pris une nouvelle résolution qui pourra également être utile à mon ame et à ma patrie. Je me propose d'abandonner une partie de mes biens à mes enfants, et d'employer le reste à faire la guerre aux infidèles.* Apocauque était exoessivement riche. On se rappelle qu'il avait parcouru une carrière qui, chez toutes les nations, a toujours mené aux plus grandes fortunes. A entendre Apocauque, il allait reprendre aux Turks toutes les îles dont ils s'étaient mis en possession, détruire leur marine et rendre à la mer son ancienne liberté; mais il demandait qu'on lui donnât le gouvernement de Constantinople et de toutes les îles qui appartenaient à l'Empire, et en même temps qu'on lui fournît quelques sommes d'argent pour ajouter à celles qu'il tirerait de ses propres fonds. Cantacuzène goûta fort ce projet, et il en parla avec enthousiasme à l'empereur. Andronic n'avait pas la même confiance que son ministre. « Si c'est, lui dit-il, en considération « de l'amitié que vous vous imaginez qu'Apocauque a « pour vous, que vous cherchez à lui procurer une si « grande faveur, vous vous trompez; croyez-moi, il « n'est pas plus votre ami que moi votre ennemi. Je « suis surpris que vous pensiez qu'il soit utile pour « l'état, de confier à cet homme la conduite de la « guerre contre les Turks; et je le suis encore plus que « vous prétendiez aussi me le persuader. Apocauque « n'a jamais porté les armes; il a passé sa vie à lever « des subsides, à dresser des rôles d'impositions, et à « manier les deniers publics. Comme il a vieilli dans

« ce métier, il y a acquis de l'expérience; mais il faut
 « d'autres talents pour commander une armée navale.
 « Cet emploi demande un homme qui ait servi, dès
 « son enfance, et qui ait donné dans les occasions des
 « preuves de son intelligence et de sa bravoure. »

Cantacuzène ne put s'empêcher de convenir que le
 protovestiaire ne s'était jamais distingué par aucune
 opération militaire; que jamais il n'avait donné aucune
 preuve de son courage au milieu des combats, ni de
 sa capacité à la tête des troupes. « Aussi, ajouta-t-il,
 « s'il s'agissait de combattre les Turks par terre, je
 « n'aurais garde de le proposer pour commander l'ar-
 « mée, parce que je sais que ces Barbares ont d'ex-
 « cellents soldats, et qu'ils sont exercés dans l'art des
 « combats sur terre; mais ils ne connaissent nullement
 « la mer, et pour les vaincre sur cet élément, il ne
 « faut ni de grandes forces, ni un grand général.
 « D'ailleurs il y a dans la marine impériale des officiers
 « habiles; Apocauque pourra prendre leur avis, et
 « tout ira bien. » Ce discours fit perdre patience à
 l'empereur. Il dit à Cantacuzène avec humeur : *Vous*
voulez, absolument que Apocauque commande l'ar-
mée navale, je ne vous en parlerai plus, faites ce
qu'il vous plaira; je souhaite que l'événement prouve
que je me suis trompé. Et voilà comment les princes
 qui n'ont point assez de fermeté se conduisent! voilà
 comment ils compromettent souvent l'honneur de leur
 trône, la gloire de la nation, le salut de leur peuple!
 Que d'armées défaites, que de flottes détruites, que de
 provinces ravagées, que de désastres de toute espèce
 parce que des souverains, par complaisance pour un
 favori, pour une femme, pour une maîtresse, et quel-

LXV.
 Il com-
 mande la
 marine
 impériale
 contre le gré
 de
 l'empereur.
 Cant. l. 2. c.
 38.

quefois pour un simple serviteur, ont remis le commandement de leurs troupes à des hommes sans talents et sans expérience. La réponse de l'empereur ne fit point reculer Cantacuzène. Apocaqué fut donc investi du gouvernement de Constantinople et de toutes les îles du domaine de l'Empire. On lui assigna les appointements attachés à ces places. On lui remit des lettres impériales, par lesquelles il était nommé général de la flotte. Ces lettres l'autorisaient en même temps à prendre dans le trésor cent mille besants d'or, pour fournir, avec ses deniers particuliers, aux frais de l'armement, et à la paie des gens de guerre. Apocaqué revint comblé de joie à Constantinople. Il eut grand soin de ne communiquer à personne ses lettres de provision, pour qu'on ne sût pas la valeur des sommes que le gouvernement lui avait accordées. Il s'arrangea même avec les trésoriers de l'épargne pour qu'ils les lui fissent tenir secrètement, et de manière qu'il fût impossible de s'en apercevoir; car son intention était de faire croire qu'il contribuait seul à toute la dépense de la nouvelle expédition. Il en fit les préparatifs avec la plus grande ostentation, et tout l'argent qu'on y employait paraissait sortir de ses coffres, quoique la plus grande partie lui eût été fournie par le trésor impérial : aussi la ville retentissait de ses louanges. Le peuple, qui se laisse toujours séduire par les apparences, élevait jusqu'au ciel sa générosité, son patriotisme, tandis que des gens apostés tenaient des propos hardis contre l'empereur, qu'ils accusaient de négliger les affaires de l'état, et de s'embarrasser peu du salut de la patrie. Cependant cet armement si formidable, cette flotte équipée avec tant de bruit et de fracas, ne

servirent qu'à promener sur la mer le nouveau général. Tous les exploits d'Apocauque se réduisirent à la capture de neuf chétives galères turques qu'il conduisit en triomphe dans le port de Constantinople. L'empereur, instruit de son stratagème et de l'impudence avec laquelle il s'était attribué l'honneur d'avoir fait seul les frais de l'armement, et en même temps des discours séditeux que ses émissaires avaient répandus contre sa personne dans le public, fut très-courroucé; il s'en plaignit amèrement à Cantacuzène, qui, reconnaissant sa faute, ne put que rougir et se taire.

L'empereur ayant séjourné à Thessalonique jusqu'au commencement du printemps, en partit pour se rendre à Didymotique, et ensuite à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, il instruisit le procès des auteurs et des complices de la conspiration qui s'était formée pendant qu'il s'occupait à faire la guerre. Tous les conjurés furent amenés devant son tribunal. Il frémit de retrouver dans le nombre, des gens qui appartenaient aux premières maisons de l'Empire, et même plusieurs de ses proches. Le peuple s'attendait à les voir tous conduits à l'échafaud; mais l'empereur, cédant à la bonté de son cœur, se contenta de faire des reproches aux coupables. Il n'y en eut qu'un seul qu'il crut devoir priver de sa liberté. Dans le cours des informations, on découvrit que Phrantzès, ce lâché assassin de Syngianne, toujours docile aux instigations de son mauvais génie, avait entretenu des correspondances avec les conjurés de Constantinople, tandis qu'il servait en Acarnanie. Il leur avait promis de faire soulever les troupes qu'il commandait. Ce fourbe était mort des suites de la maladie qui avait attaqué l'armée impériale

AN 1341.
LXVI.
Andronic pardonne à ceux qui avaient conspiré contre sa vie.
Nic. Greg. l. II. c. 9.
Cant. l. 2. c. 36.

après son expédition contre les Acarnaniens. Ce qui lui épargna la honte du jugement, et peut-être celle du supplice; car il n'est pas à croire que la clémence d'Andronic se fût étendue sur un pareil scélérat.

LXVII.
Construc-
tions
faites par
ordre de ce
prince.
Cant. l. 2. c.
38,

Andronic, après avoir terminé cette désagréable affaire, pensait à se livrer à son goût, pour les bâtimens. On est étonné du nombre des grandes constructions qui se firent dans le court espace de son règne. Ce fut par ses ordres qu'on vit s'élever tout à coup, près de Thessalonique, une forteresse à laquelle on donna le nom de Gunaicocastre, pour faire entendre que jamais on ne pourrait l'emporter, quand même elle ne serait défendue que par des femmes. Il en fit construire une autre presque semblable dans le voisinage de Phères. Cette dernière fut appelée Sidérocastre, ou château de fer, à cause de la solidité de ses fortifications. Andronic avait encore relevé de ses ruines, et ensuite repeuplé Amphipolis, située sur le Strymon. Anastasiopolis, ainsi nommée parce qu'elle reconnaissait l'empereur Anastase pour fondateur, était presque détruite; Andronic l'entoura de fortes murailles, en attendant qu'on pût en reconstruire les édifices, et il changea son nom en celui de Périthéorion. C'est encore lui qui fit bâtir près de la mer le fort désigné, dans les historiens, sous la dénomination de Dipotame. Enfin ce prince se proposait de rétablir la ville d'Arcadiopolis, fondée autrefois en Thrace par Arcadius, l'un des fils de Théodose-le-Grand. Son but était d'en faire un boulevard contre les incursions des Scythes ou Tartares. Il voulait aussi la rendre une des plus grandes et des plus belles villes de la Thrace. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce dernier projet. La

mort vint le surprendre dans le moment qu'il était occupé à pacifier de nouveaux troubles qui agitaient l'église grecque.

Barlaam, ce moine calabrois qui avait été député au pape Benoît XII par Andronic pour lui proposer un accommodement, était revenu de son voyage. L'air qu'il avait respiré à la cour pontificale, ou peut-être le désir qu'il sentait intérieurement de réparer son apostasie, l'enflamma tout à coup d'un pieux zèle contre les Grecs. Il se mit à les harceler par ses écrits; il les attaqua non-seulement sur les articles qui les tenaient séparés de l'église romaine, c'est-à-dire, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'usage du pain azyme dans l'eucharistie, et sur la primatie du pape, mais encore sur un nouveau système de mysticité qui s'était introduit parmi les moines du mont Athos. Ces solitaires, dans leur oisiveté, avaient inventé une manière de prier tout-à-fait singulière. Celui qui voulait se livrer à ce nouveau genre d'oraison, devait se retirer dans un lieu secret et obscur, s'y recueillir, retenir sa respiration en serrant fortement ses narines, appliquer son menton sur sa poitrine, et fixer ensuite, avec une attention soutenue et persévérante, ses regards sur la région de l'estomac. Séduit par les illusions d'une imagination échauffée, il croyait, après un temps plus ou moins considérable, voir sortir de son nombril un rayon lumineux, qui remplissait son âme d'une volupté ineffable. C'était, à entendre ces pieux insensés, un jet de cette lumière céleste qui avait environné le Sauveur au jour de sa transfiguration, et ils ajoutaient que cette lumière était créée. Barlaam parlait avec d'autant plus d'assurance, qu'il avait été initié dans

LEVIII.
Synode où
Barlaam
accuse les
moines du
mont Athos
de
polythéisme.
Cant. l. 2. c.
39, 40.
Nic. Greg. l.
11. c. 10.
Note Boivin.
Leo Allat. de
Ecc. Orient.
et Occid.
consens.
l. 2. c. 17.
Bayn. Ann.

tous les mystères de la secte par un moine dont il s'était fait le disciple, et qui ne lui avait rien caché. Barlaam dénonça ces nouveaux contemplatifs comme des polythéistes, qui voulaient introduire dans la religion un second Dieu, puisqu'ils attribuaient à la lumière du Thabor et à celle qui sortait du nombril de leurs adeptes un des attributs essentiels et incommunicables de la Divinité, celui de n'avoir point été créée. Il les représenta comme des impies qui, sous prétexte de s'élever à la plus sublime spiritualité, dégradent la prière, et profanaient ce saint exercice par des pratiques ridicules et indécentes. Au reste, cette folie n'était pas nouvelle, et l'Eglise l'avait déjà condamnée dans la personne des *Omphalopsyques*, dénomination qui désigne assez la nature de leur extravagance. La dénonciation de Barlaam causa une grande rumeur. Les nouveaux illuminés et tous ceux qu'ils avaient séduits se déchaînèrent contre ce moine, qui de son côté avait trouvé un grand nombre de partisans, même parmi les Grecs. Les deux partis s'attaquèrent et se défendirent avec beaucoup de chaleur. Les esprits s'échauffèrent; l'autorité voulut s'en mêler, elle ne fit qu'augmenter le trouble. Enfin l'empereur, sur la réquisition même de Barlaam, pour lequel il avait toujours conservé de l'estime, assembla un synode dans l'église de Sainte-Sophie. Il y présida, environné des grands de l'Empire. Le patriarche Jean, les prélats, tout le clergé y assistèrent. La curiosité y attira une foule de personnes. Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique, chargé par la secte de défendre la cause des moines, et Barlaam son antagoniste, se présentèrent dans l'assemblée, comme deux athlètes pré-

parés au combat. Le prélat répondit aux accusations de Barlaam et à ses raisonnements par un argument qui paraît avoir toujours été le grand retranchement des Grecs dans leurs disputes théologiques avec les Latins. Palamas disait que dans les choses qui concernent la religion, et qui sont proprement spirituelles, il fallait renoncer à la dialectique, faire taire la raison et s'en tenir uniquement à la doctrine des saints pères. Puis il citait divers passages tirés d'auteurs ascétiques, qu'il tâchait de faire cadrer par des interprétations subtiles avec ses opinions erronées. Barlaam, qui avait de l'esprit et du savoir, réfutait aimément tous ces sophismes. Cependant la fin du jour approchait, et les combattants en étaient presque toujours au même point. La cabale des moines, ennuyée de voir que Barlaam ne cédait pas, l'interrompit par des cris menaçants. Barlaam, qui avait déjà manqué d'être mis en pièces à Thessalonique par ces fanatiques, eut peur, il se tut, et on prit son silence pour une défaite. Cantacuzène, partisan des rêveries de Palamas, prétend que Barlaam s'avoua vaincu, qu'il demanda pardon, que tous les pères du concile et l'archevêque de Thessalonique l'embrassèrent avec tendresse, et le félicitèrent sur le bonheur qu'il avait eu de reconnaître enfin son erreur. Nicéphore Grégoras dit que se voyant proscrit unanimement, il ne put soutenir la honte de sa condamnation, qu'il disparut, monta sur un vaisseau et se sauva à pleines voiles en Italie; ce qui n'est pas exactement vrai. Ce moine resta encore quelque temps à Constantinople et prétendit même appeler du jugement porté contre lui; mais ses réclamations ne furent point écoutées. Alors il prit pour

toujours le parti de se retirer auprès du pape. Le saint-père, pour le récompenser de ses peines et de ses travaux, lui conféra l'évêché de Gieraci en Calabre. Quelques auteurs disent qu'il l'obtint par le crédit de Pétrarque, à qui il avait donné des leçons de grec pendant son ambassade à Avignon.

LXX.
L'empereur
tombe
malade.
Nic. Greg. l.
II. c. II.

Cependant l'empereur était sorti de l'assemblée très-fatigué. La longueur de la séance, durant laquelle il n'avait voulu prendre aucun rafraîchissement, l'ennui inséparable des questions qui y furent agitées, les clameurs des disputants, les efforts qu'il fit pour calmer les esprits, et un long discours théologique qu'il prononça, l'échauffèrent beaucoup. Le lendemain il eut un accès de fièvre, le jour suivant il tomba dans le délire, la troisième, la fièvre parut s'éteindre; mais ensuite elle se ralluma avec une telle fureur qu'on désespéra de sa vie. Non-seulement les médecins de la cour, mais encore trois médecins persans qu'on avait appelés en consultation, décidèrent qu'il était impossible de le sauver. Andronic paya dans ces derniers moments tribut à la superstition de son siècle. Il dépêcha un de ses officiers vers Nicéphore Grégoras, pour savoir de lui si les astres étaient favorables, et s'ils ne s'opposaient pas à l'efficacité des remèdes.

LXX.
Apocauque
conseille
à
Cantacuzène
de prendre
la pourpre
impériale.
Cant. I. 2. c.
40.

Lorsque la nouvelle de l'état désespéré où se trouvait le prince se fut répandue, Apocauque, qui voulait toujours se rendre nécessaire, va trouver le grand-domestique, et l'exhorte à prendre la pourpre impériale. Cette démarche, lui dit-il, n'étonnera personne. Chacun sait que l'empereur a voulu plus d'une fois vous faire son collègue. Tous les Romains, accoutumés déjà à vous rendre les mêmes respects

qu'à l'empereur, ne feront aucune difficulté de se soumettre à votre autorité. Disposez de ma vie, de ma fortune, tout est à vous ; c'est le moins que je puisse faire pour un ami à qui je dois tant de reconnaissance. A ce discours le grand-domestique garda pendant quelque temps le silence, puis prenant la parole il dit : Je ne pensais pas vous avoir donné lieu de me juger capable d'une pareille perfidie. Ne croyez pas que vous, ni aucun autre, puissiez jamais me faire oublier l'attachement que j'ai voué à l'empereur, et auquel je veux être fidèle autant après son trépas que je l'ai été pendant sa vie. A Dieu ne plaise que je forme jamais aucune entreprise contraire aux intérêts de l'impératrice et de ses enfants. Apocauque voulut faire de nouvelles instances ; mais le grand-domestique lui ferma la bouche par cette autre réponse : Cessez de m'importuner. Qui-conque manque de fidélité à son ami après sa mort, ne l'a point aimé véritablement pendant qu'il vivait. Apocauque, courtisan rusé, ne se rebuta pas ; il alla se présenter devant la mère du grand-domestique, et tâcha de lui persuader qu'il fallait que Cantacuzène ceignît le diadème. Cette dame lui répondit plus sévèrement encore que n'avait fait son fils. Apocauque n'insista pas davantage et se retira gardant un humble silence. Au reste, ce courroux de Cantacuzène et de sa mère l'inquiéta peu. Il connaissait trop le cœur humain pour ne pas savoir que tout en rejetant de pareils conseils, on ne peut guère se défendre d'un sentiment secret de bienveillance pour celui qui les donne.

Cependant l'empereur approchait de sa fin ; alors

XXXI.
Cantacuzène
veille
à la sûreté
des
enfants
d'Andronic.

Cantacuzène se rend auprès de l'impératrice, qui faisait retentir le palais de ses gémissements. *Ce n'est pas*, lui dit-il, *le moment de se livrer à la douleur. Réservez vos larmes pour d'autres malheurs, dont nous ne sommes que trop menacés. Il s'agit maintenant de mettre les princes vos enfants en sûreté. J'espère que tant que je vivrai, et que mes services vous seront agréables, jamais personne n'osera former aucune entreprise contre vous, ni contre eux.* L'impératrice lui répondit qu'elle s'en rapportait à ses soins et à sa vigilance; qu'elle le laissait maître de faire ce qui lui paraissait le plus convenable. Aussitôt Cantacuzène conduisit Jean, le nouvel empereur, et Manuel son frère, dans l'intérieur du palais; il doubla les gardes et mit auprès d'eux, pour les servir, des gens qu'il savait avoir été très-attachés à leur père; lui même resta sur pied toute la nuit pour veiller à la conservation de ces précieux enfants.

XXXII.
Andronic
meurt.
Cant. l. 2. c.
40, 41. l. 3.
c. 1.
Nio. Greg. l.
11. c. 11.

Cependant Andronic, ne pouvant plus résister à la violence du mal, y succomba. Sa mort arriva le 15 juin de l'an 1341. L'impératrice Anne resta trois jours dans le monastère des Hodéges, à pleurer la perte de son mari. Puis elle revint dans le palais impérial, où elle continua pendant neuf autres jours à se livrer à la douleur. Chaque jour les grands, les officiers de la couronne, les sénateurs, les généraux d'armée venaient à la porte du palais verser des larmes en cérémonie. Nicéphore Grégoras, le panégyriste banal de la cour, avait préludé à ces gémissements par un discours d'étiquette. *Les rites qu'on a coutume d'observer pour l'expiation des péchés des morts, se célébrèrent*, dit Cantacuzène, *avec beaucoup de pompe.*

Il y eut un concours prodigieux de gens d'église. Le clergé était si nombreux, qu'à peine le temple de Sainte-Sophie put le contenir. Jamais on n'avait fait tant de dépenses pour les obsèques d'aucun empereur. Cantacuzène, pour rendre hommage à la mémoire de son souverain et de son ami, se chargea seul de tous les frais de ses funérailles. Tous les ecclésiastiques qui y assistèrent n'eurent qu'à se louer de la générosité avec laquelle il paya leur présence et leurs prières.

Andronic était âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il mourut. Il en avait régné quinze, si on ne commence son règne que du moment où il reçut l'onction impériale. Ce prince avait été marié deux fois. Il épousa en premières noces Irène, fille d'un duc de Brunswick, qui lui donna un fils; cet enfant ne vécut que huit mois. Andronic prit pour seconde épouse, Jeanne, sœur d'un comte de Savoie, dont les Grecs changèrent le nom en celui d'Anne. Cette impératrice devint mère de trois princes, savoir Jean Paléologue, qui succéda à son père sur le trône, Manuel Paléologue despote, et Théodore Paléologue. Anne eut aussi trois filles. L'aînée, Marie Paléologue, fut donnée en mariage à Michel Asan, fils d'Alexandre, roi de Bulgarie. La suivante fut mariée à un noble Génois, nommé François Gattilusio, seigneur de l'île de Lesbos. On ne sait pas trop quel a été le sort de la troisième. Andronic eut de plus une fille naturelle, nommée Eudocie Paléologue. Cette princesse, malgré l'illégitimité de sa naissance, ne déplut point au souverain de Trésibonde; il en fit son épouse.

Andronic eut une jeunesse orageuse. Né avec beaucoup de penchant pour le plaisir et la volupté, il s'y

LXXIII.
Le nombre
de ses
enfants.
Nic. Greg. I.
II. c. II.
Fam. By.
p. 238, 239.

LXXIV.
Son portrait.
Nic. Greg. I.
II. c. II.

livra sans réserve. Il ne fut retenu ni par les réprimandes de son aïeul, ni par les exhortations de ses maîtres. Mais lorsqu'il vit que les événements commençaient à l'approcher du trône, il commença aussi à revenir sur lui-même. Il reconnut les égarements de ses premières années, et mena une vie plus sérieuse et plus appliquée. Il ne conserva de ses anciennes passions qu'un goût toujours vif pour la chasse; ses meutes et ses équipages étaient si nombreux et si coûteux, que Cantacuzène s'empressa, dès qu'il fut mort, de les supprimer. En général Andronic aimait beaucoup tous les exercices du corps, ce qui l'avait rendu propre aux travaux militaires. Il supportait aisément, quoique d'ailleurs d'une santé assez faible, les intempéries des saisons, le froid, le chaud, la faim, la soif, les fatigues des marches, l'incommodité du séjour des camps. Il était actif, vigilant, brave, intrépide dans le péril. Il se plaisait à commander lui-même ses armées, et il fit en personne la guerre sur mer, contre l'usage de ses prédécesseurs. En cela il fut bien différent de son aïeul, qui, pendant un règne de quarante-quatre ans, ne parut peut-être pas une seule fois à la tête de ses troupes. Les armes du jeune Andronic ne furent pas toujours heureuses; cependant il remporta plusieurs fois des avantages signalés sur les ennemis de l'état; il battit dans plus d'une rencontre les Turks, les Serbes, les Bulgares, les Tartares, et leur enleva à tous quelques débris des anciennes possessions de l'Empire, dont ces Barbares s'étaient emparés. Il réunit à son domaine de grandes provinces et fit respecter sa souveraineté à des vassaux indociles. Il corrigea, autant qu'il put, les abus qui s'étaient

glissés dans les diverses branches de l'administration, et surtout dans les tribunaux de la justice. Malgré les besoins toujours renaissants de l'état, et l'épuisement des finances, il trouva le secret de diminuer les impôts et de soulager le peuple d'une partie des charges dont il avait été écrasé sous le règne précédent. Comme tous les princes élevés à l'école de l'infortune, il fut humain, compatissant, sensible à la misère publique, et populaire. Il chérissait ses sujets, les traitait comme ses enfants, et n'était jamais plus content que lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux. Les jours qu'il donnait audience, il se rendait accessible à tous ceux qui voulaient l'approcher. Souvent même il se confondait dans la foule, écartant de sa personne cet appareil formidable dont les souverains ont coutume de s'environner, et qui fait toujours éprouver à l'âme de l'honnête-citoyen un sentiment pénible, tandis que leur présence ne devrait jamais lui en inspirer d'autres que l'amour. Andronic avait de l'esprit et du discernement; il connaissait bien les hommes, talent si nécessaire aux princes pour n'être pas trompés par ceux qui les entourent. Il était réservé, parlait peu, quoiqu'il eût beaucoup de facilité à s'exprimer. Dans les occasions, il haranguait avec grace, et on l'écoutait avec plaisir. Au reste, c'est un mérite que possédaient presque tous les princes de sa maison. Ils étaient, sinon éloquents, au moins diserts. Quoique Andronic fût d'un tempérament vif et ardent, il savait si bien se posséder, qu'on aurait cru que la nature l'eût fait naître le plus doux de tous les hommes. Jamais il ne laissa échapper le plus petit mouvement de colère, même dans les circonstances les plus cri-

tiques. Avec quelle patience n'endura-t-il pas les persécutions de son aïeul ! Avec quelle facilité n'oublia-t-il pas les outrages dont les partisans du vieux Andronic l'avaient accablé ! Avec quelle magnanimité ne pardonna-t-il pas aux traîtres qui, même depuis qu'il fut monté sur le trône, osèrent attenter à sa couronne et à sa vie ! S'il usa de sévérité contre quelques-uns de ses proches, il y fut forcé par leur opiniâtreté et par des raisons d'état. Andronic était religieux. Il avait en la divine Providence une confiance qui allait même jusqu'à lui faire négliger quelquefois les précautions que dicte la sagesse humaine. Nous avons vu que son aïeul était aussi dans le même système, et nous avons fait remarquer jusqu'à quel point il en avait outré les conséquences dans la pratique. Il paraît qu'en général les Grecs admettaient une espèce de prédestination qui ne différait guère du fatalisme musulman. Au reste, cette manière de penser n'a rien qui doive étonner chez une nation livrée, comme ils l'étaient, aux rêveries et aux absurdités de l'astrologie judiciaire. Nicéphore Grégoras, qui ne loue jamais Andronic qu'à regret, semble vouloir se dédommager des éloges qu'il a été forcé de lui donner dans son oraison funèbre, en ajoutant à ce discours, qu'il nous a conservé, des observations qui tendent à faire croire que ce prince vivait dans la plus grande indifférence pour toutes les affaires publiques. Par exemple, il remarque qu'il avait laissé tomber plusieurs fêtes qui, en certains jours de l'année, se célébraient dans le palais impérial avec beaucoup de magnificence ; puis il en infère adroitement qu'un prince qui négligeait des fonctions si faciles à remplir devait être fort peu dis-

posé à s'acquitter des devoirs essentiels et pénibles du trône. Il est vrai qu'Andronic n'aimait pas la représentation; mais en supprimant ces fêtes, dont l'extinction déplaisait si fort à notre historien, il avait eu un autre motif que sa propre tranquillité, celui d'une sage économie. En effet, elles étaient prodigieusement dispendieuses, soit à cause des frais qu'exigeait leur pompeux appareil, soit à cause des présents que l'empereur était obligé de faire dans ces solennités aux grands de la nation,¹ et aux officiers attachés à son service. Nicéphore, en hasardant cette critique, savait bien qu'il ne manquerait point d'approbateurs. Tous ceux qui sont accoutumés à tirer avantage des profusions d'une cour prodigue et fastueuse, trouvent toujours mauvais que le prince veuille mettre de l'ordre dans les dépenses de sa maison. Nicéphore reproche encore à Andronic de n'avoir point fait respecter les ordonnances rendues par son aïeul pour régler la forme des habillements et des coiffures des citoyens du premier rang. Ce prince, fort indifférent pour ce vain cérémonial qui paraissait si important à son grand-père, avait cru devoir laisser chacun s'habiller comme il l'entendrait. On abusa de cette liberté; bientôt les courtisans et les élégants quittèrent le costume national, pour adopter celui des étrangers, qui leur paraissait le plus leste ou peut-être le plus extravagant. On ne voyait plus dans Constantinople que des bonnets et des habits à la bulgare, à la triballe, à la phénicienne, à la syrienne et même à l'italienne. Le même écrivain nous dit que ces nouveautés faisaient gémir les gens sensés; qu'ils les regardaient comme le renversement des mœurs publiques, comme la

destruction des lois fondamentales de l'état, comme le pronostic de quelque grande révolution qui produirait infailliblement la ruine de la nation. Les gens sensés l'auraient peut-être été davantage, s'ils eussent fait de ces folies l'objet de leur amusement et non celui de leurs craintes; s'ils n'eussent vu dans ces nouvelles coiffures que la légèreté des têtes qui les portaient, et dans la bizarrerie de toutes ces modes, que la frivolité des personnages qui en faisaient leur parure. Il faudrait avoir l'ame naturellement bien chagrine, pour croire que de pareilles causes pussent avoir une influence si puissante et si funeste sur le sort d'un empire. Nicéphore insinue encore qu'Andronic était attaché à son sentiment, et qu'il ne prenait conseil que de lui-même. Il peut avoir mérité ce reproche dans sa jeunesse; mais depuis il donna plutôt dans l'excès contraire. Avec quelle complaisance ne l'avons-nous pas vu céder à ses conseillers, et déférer en toute occasion aux avis de Cantacuzène son fidèle ami? Car ce prince fut du petit nombre de ceux qui eurent le bonheur de goûter les douceurs de l'amitié sur le trône. Toutefois, malgré les qualités estimables que nous avons reconnues dans Andronic, et malgré les louanges dont nous l'avons cru digne, l'histoire pourra toujours dire en parlant de lui : *Il a aiguisé le poignard sous lequel son frère a péri; il a répandu l'amertume sur les derniers moments de la vie de son père, et l'a même précipité au tombeau. Il a retenu son oncle dans une étroite captivité pendant plusieurs années. Trois fois il a porté les armes contre son aïeul; il lui a ôté la couronne et la liberté; enfin il n'est monté sur le trône qu'en versant le sang*

de ses propres sujets. D'après ce tableau, l'imagination effrayée ne manquerait pas sans doute de ne voir dans Andronic qu'un tyran, qu'un monstre, si le souvenir des circonstances que nous avons rapportées ne venait en adoucir les traits ; si le lecteur ne se rappelait que ces funestes événements furent moins, de la part de ce prince, des crimes volontaires que des malheurs liés les uns aux autres par une sorte de fatalité, et dont il ne fut plus en son pouvoir de rompre la chaîne. De ces malheurs, cependant, quelle fut la principale source ? Il faut en convenir, *un accident occasioné par la débauche.* Terrible leçon pour tous ceux qui s'abandonnent aveuglément à la fougue de leurs passions, et surtout pour les jeunes princes, à qui souvent il ne faut qu'un seul écart dans le chemin de la vertu et du devoir pour les entraîner ensuite d'abîme en abîme, et pour faire naître dans un état les plus déplorables catastrophes.

AVIS.

Nous avons promis, p. 330 de ce volume, la description du cours du Sangar, depuis son entrée en Bithynie, que le savant helléniste M. Hase a bien voulu communiquer aux éditeurs de l'Histoire du Bas-Empire. Voici le premier fragment de cet important travail. Nous étions autorisés à le morceler, et à le présenter par parties, à mesure qu'il eût été nécessaire de parler des villes ou des positions mentionnées tout à la fois dans notre livre et dans ce mémoire ; mais nous avons pensé qu'on nous saurait gré de n'en point altérer l'ensemble. L'histoire, la géographie et la critique littéraire, s'y prêtent mutuellement un merveilleux secours, et le tout forme une masse compacte de matériaux importants pour chacune de ces sciences. Un second appendice contiendra la description de la partie S. O. de la Bithynie et les renseignements les plus nouveaux et les plus intéressants sur plusieurs positions regardées jusqu'ici comme douteuses.

Pour le tome suivant, nous continuerons à puiser des notes abondantes dans un vaste travail d'ensemble du même auteur sur la géographie générale de l'Asie au temps du Bas-Empire. Les amis de la science archéologique et des études qui s'y rattachent nous sauront gré, sans doute, d'un herd'œuvre si intéressant par lui-même et si habilement traité, qui touche d'ailleurs par tant de points à notre sujet, et qui peut-être n'eût pas, de long-temps, vu le jour sous une autre forme et à sa véritable place. — R.

I. BASSIN DU SANGARIUS.

Cette rivière, la plus considérable de la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure, entre en Bithynie au confluent du Bozavik-Sou, près de l'ancienne station de *Dablæ*, après avoir formé depuis Pessinonte, aujourd'hui Kahé, la limite méridionale de cette province. Nous allons suivre le cours du Sangarius depuis sa sortie de la Galatie, ou Gallo-Grèce, jusqu'à son embouchure ; je passerai ensuite à la partie orientale de la Bithynie, sur la rive droite du fleuve ; enfin je décrirai les affluents supérieurs de la rive gauche et les montagnes qui fournissent à leurs versants.

C'est aux environs de l'ancienne Pessinonte, comme nous venons de le dire, que le Sangarius touche le sol de la Bithynie. L'abondance de ses eaux, la largeur de son lit, l'élévation des montagnes qui resserrent presque partout son cours, en font déjà une rivière importante. Il n'est donc pas étonnant que le pont de Zompou (ἡ γέφυρα τοῦ Ζόμπου), sur lequel on le passait, soit souvent mentionné dans la relation des guerres que les Grecs eurent à soutenir contre les Turcs Seldjoukides¹. on retrouverait peut-être l'emplacement exact de ce fameux lieu de passage, si l'on pouvait suivre les bords du fleuve en le remontant depuis Sughud; car il est certain que le pont de Zompou ne se trouvait point en Lycaonie, entre Philomélium et Laodjée, où le placent la carte qui accompagne le premier volume de l'Histoire des croisades, par M. Haken, et même M. Reichard (*Orbis terrarum antiquus, a D. Campio editus; Noribergæ, 1818, tab. v*). Un renseignement donné par Nicéphore Bryennius paraît avoir échappé aux géographes d'un mérite reconnu auxquels nous devons le dessin de ces cartes : l'auteur grec dit formellement que ce pont était sur le Sangarius². Peut-être faut-il le chercher à quelques lieues de la ville de Germa, appelée Yerma aujourd'hui, et Myriangeli (Μυριάγγελοι) pendant le moyen-âge, à l'endroit où la route qui mène à Ancyre traverse le fleuve.

Une voie ancienne, venant d'Ancyre et allant à Nicée, côtoie à quelque distance la rive droite du Sangarius. Ce fut peut-être sur cette route qu'était situé le village de Decté (Δέκτη), où séjourna Alexis Comnène en venant d'Ancyre. Si j'entends bien Nicéphore Bryennius³, Decté se trouvait à quatre journées de Constantinople; mais sa position ne se rattache à aucune localité connue de la géographie ancienne ni des cartes modernes.

¹ Scylitzes, p. 836, B; 847, C; Anne Comnène, p. 471.

² Comment., p. 52, B, il appelle τὴν Ζόμπου καλουμένην γέφυραν, ce qu'il désigne, p. 53, C, par les mots τὴν τοῦ Σαγγαρίου γέφυραν. On voit par l'ensemble du récit qu'on arri-

vait à ce pont quand on partait de Dorylaeum pour se rendre aux sources du Sangarius. Scylitzes, p. 836, B, dit également : Τὸν δὲ Σαγγάριον διαπεραιωθείς ... διὰ τῆς Ζόμπου λεγομένης γεφύρας.

³ Pag. 47, A; 50, D.

Les registres des églises grecques pourraient-ils fournir quelques éclaircissements sur l'emplacement de ce lieu ?

La première ville moderne que nous rencontrons ensuite en descendant le fleuve, est Sugueud ou Sughud, célébrée par les écrivains orientaux comme le berceau de la monarchie ottomane. On pourrait être tenté de prendre Sughud pour la forteresse appelée par les Byzantins *Armenocastrum* (*Ἀρμένιοκαστρον*)¹, et que nous devons chercher entre Lefkeh et Dorylaeum. Mais s'il faut en croire au prince Cantémiir, dans son Histoire de l'empire ottoman, Sughud était déjà occupé par les Turcs en 1281, puisque Rrtogrul, père du sultan Osman, y mourut cette année, D'un autre côté, le même écrivain nous apprend que Hirmen-Kala ne tomba entre les mains des Mahométans que vers l'an 1308. Il n'est donc pas possible d'admettre l'identité de Sughud et d'Hirmen-Kala, qui, selon toutes les probabilités, n'est autre chose qu'Arménocastron. Je proposerai plus tard une autre conjecture sur l'emplacement de cette dernière forteresse, qui paraît être en ruine aujourd'hui.

Après avoir recueilli deux rivières qui découlent du sud-ouest, l'une venant de Biledjik, l'autre d'Aïni-Gheul, le Sangarius, cessant de fléchir vers l'Occident, forme un conde éloigné à peine de huit lieues du lac Ascanius. C'est entre cette partie de la rivière et la ville de Nicée, probablement aux environs d'Ieilac, que devait être situé le village de *Gatsa* (Τέψα, Anne Comnène, p. 464), rendez-vous et point de départ des armées grecques dans les guerres contre les sultans d'Iconium. Le fort d'*Atsula* (Ἀτζούλα) était plus rapproché du fleuve, peut-être entre Ieilac et Tarakli, s'il est permis de lire *ἀπὸ τοῦ Νικαίας περὶ τοῦ τοῦ διακοσίου σταδίου*, au lieu de *ἀπ. Ν. περὶ τοῦ τῆ διακόσια μίλλια*, dans un passage de Nicéphore Bryennius (p. 79, D), qui, sans ce changement, paraît difficile à expliquer². Enfin

¹ Anne Comnène, p. 465, A.

² Nicéphore Bryennius compte partout ailleurs par stades; voyez p. 78, D; 104, D; je dois dire cependant que M. Reichard, dans sa belle carte de l'Asie-Mineure, *Orbis ter-*

rar. antiquus, tab. v, n'a pas cru nécessaire de changer le texte de Nicéphore d'après lequel Atsula est situé dans le vallon supérieur du Sangarius, à plus de soixante lieues sud-est de Nicée.

la ville de *Telemæa* (Τελεμαῖα), mentionnée par Pachymère (II, 225, D), peut avoir été entre le lac Sophon et Gheïouh, sur la rivière appelée Afta par M. Macdonald Kinneir¹, laquelle est ou omise ou peu exactement indiquée sur la carte de M. Lapie. Mais nous connaissons si peu les environs du lac Sophon, ses affluents et son écoulement, que les géographes les plus habiles ont pu s'y tromper, et les moindres renseignements qu'un voyageur parviendra à nous procurer à ce sujet, rempliront une lacune dans la topographie de la Bithynie.

A l'endroit où le Sangarius se trouve le plus rapproché du même lac, il reçoit une rivière qui, venant du sud-est, découle de l'Elma-Dagh. Cette rivière paraît être le Mélas (ὁ Μέλας) dont parle Pachymère²; elle fait sa jonction près du pont antique construit par Justinien et nommé Ποντογέφυρα par Pachymère. Ce pont, dit-on, subsiste encore aujourd'hui; on y passait jadis entre les deux stations de Lateæ et Démétriou (Δημητρίου)³, en suivant la grande route qui menait de Nicomédie à Hadrianopolis. Il mérite, je crois, de fixer l'attention d'un voyageur.

Nous n'avons que des données vagues sur le cours du Sangarius depuis le pont de Justinien jusqu'à son embouchure, reconnue par M. Jaubert, en 1811. Le district de *Mesonésion* (Μεσονήσιον, Pachymère II, 320, C), que l'empereur Andronic Paléologue, dit le Vieux, voulut, en 1307, céder à un émirturc, doit avoir été sur la rive droite du fleuve, soit dans la plaine marécageuse, au nord d'Akiazî, soit plus près de la côte, au nord-ouest du lac Efnany.

M. le colonel Leake, qui, dans un de ses derniers ouvrages, a éclairci la géographie de l'Asie-Mineure d'une manière aussi exacte qu'elle est judicieuse, place *Claudiopolis*, l'ancienne Bithynium, sur le Sangarius, à cinq lieues environ de la mer⁴. Il appuie son opinion sur le témoignage de Pausanias⁵ et d'Étienne

¹ Voyage de l'Asie-Mineure, écrit par erreur Lateus et Demetrius. trad. française, t. I, p. 393.

⁴ *A tour in Asia-Minor*, etc.

² Tome II, p. 228 ed. Rom.

p. 309.

³ Sur la carte de M. Lapie, on a

⁵ *Arcadie*, cap. 9.

de Bysance *sub voce* Βιθύνιον. Mais j'avoue que l'hypothèse de d'Anville, d'après laquelle Claudiopolis était dans l'extrémité orientale de la Bithynie, au sud de Tium, s'accorde mieux avec Nicétas Choniates (p. 128, C), qui parle d'une expédition de l'empereur Manuel Comnène, entreprise en 1175 pour secourir cette ville assiégée par les Turcs.

Après le Sangarius, qui fut une des dernières barrières de l'empire chancelant des Lascaris et des Paléologues, on trouve l'embouchure de l'Hypius, aujourd'hui le Milân, et cent stades plus loin le port de Lillium dont parle Arrien dans son *Périple du Pont-Euxin*. Il était encore fréquenté au quatorzième siècle, puisque la carte catalane dont j'ai parlé plus haut le désigne sous le nom de *Lirio*; c'est probablement par une légère erreur qu'on a écrit *Hyllius* sur l'excellente carte de M. Lapie. En suivant toujours la côte de l'ouest à l'est, on rencontre successivement l'embouchure de trois autres petites rivières nommées par les anciens Élaüs, Calès et Lycus; elles ont été reconnues par d'Anville et par M. Lapie, mais aucun voyageur moderne n'est remonté jusqu'à la tête de leurs vallons supérieurs. La ville d'Héraclée, dont les Turcs ne s'emparèrent que plus tard, est située à l'endroit où le Lycus se jette dans la mer. Enfin, en longeant toujours le littoral, nous rangeons à notre droite le cap Posodium, la grotte profonde d'Achérusia, Tium et l'embouchure du Parthénius, qui forme la frontière est de la Bithynie. Tous ces lieux furent célèbres dans les temps classiques; mais les auteurs bysantins ne donnent aucun renseignement nouveau sur la partie de la côte dont nous parlons, ni sur les montagnes intérieures, fort peu connues aujourd'hui. Je termine donc ici la description de la région orientale; nous allons reprendre et détailler, autant qu'il sera possible, les affluents méridionaux de la rive gauche du Sangarius. Nous partirons de la limite occidentale de cette sous-division, et nous avancerons vers le fleuve dans la direction de l'ouest à l'est.

Le mont Olympe, point central de la Bithynie, sépare le bassin du Sangarius de la mer. C'est sur son revers occidental que prennent leurs sources le Iéni-Sou et la plupart des torrents qui le grossissent promptement en se précipitant au fond de sa vallée rocailleuse et sauvage. Je présume que le Iéni-Sou

est appelé Gallus¹ par Strabon (lib. xii, § 7, partie II, p. 380 éd. de Coray), et *Pythicas* (Πυθικὰς) ou, comme il faut probablement écrire, *Pithecas* (Πιθηκὰς) par les Bysantins. Anne Comnène nous apprend (p. 469, B), que l'empereur Alexis Comnène, marchant de Nicée vers Dorylæum, passa le Pithécas en se dirigeant sur Leucæ; et nous voyons dans Cinname, (p. 21, D), qu'en 1142, Manuel Comnène, venant de Lopadium, et après avoir franchi le mont Olympe, construisit sur les bords de la même rivière un fort qui devait mettre la Bithynie à l'abri des incursions des Turcs Seldjoukides².

Presque au centre du bassin supérieur du Iéni-Sou, auprès d'un lac formé par les nombreux affluents de cette rivière, on rencontre aujourd'hui la ville d'Aïni Gheul, aux environs de l'ancienne Modra (Mannert, *Geographie der Griechen und Römer*, part. vi t. III, p. 575), dont aucun voyageur moderne n'a encore trouvé les ruines. C'est, si je ne me trompe, ou sur l'emplacement même d'Aïni-Gheul, ou dans son voisinage, que se trouvait la forteresse de *Mélangia* (Μελάγγια), mentionnée par un grand nombre d'écrivains, depuis Constantin Porphyrogénète jusqu'à Pachymère (II, p. 445), et qui, dans les manuscrits, dans les éditions, et par plusieurs historiens modernes, a été confondue avec *Mélagina* (Μελάγινα) ou *Malagina* (Μαλαγίνα, Théophane, p. 405, B), port sur la Propontide, dont nous avons parlé plus haut. Quant à *Mélangia*, fortifiée de nouveau par Manuel Comnène (Nicet. Choniates, p. 36, C), nous voyons 1° que dans les expéditions des Grecs contre les sultans d'Iconium, cette ville, située près du mont Olympe, servait souvent de rendez-vous aux troupes qui s'y rendaient de Brousse et de Nicée; 2° d'autres passages prouvent que *Mélangia* n'était pas éloignée de la vallée du Rhyndacus³; 3° en comparant les relations des auteurs, on

¹ Dans le *Martyrium S. Cypriani*, cap. 6, *Acta SS.*, die 27 septembr.; p. 244, F, le Gallus est placé près de la Nicomédie. Mais il me semble, ou qu'il y a inexactitude dans cette assertion, ou qu'on a voulu parler d'une autre rivière portant le même nom.

Tome XIX.

² Voyez aussi Nicétas Choniates, p. 36, D.

³ Cinnam. vi, 14, p. 171, D: Εὐθὺς Μελαγγείων ἐχώρει. Ἐνθα ἐκ τῆ Βιθυνίας καὶ τῶν ΠΥΝΔΑΚΟῦ χωρίων στρατεύμα ἀγείρας ἱκανὸν, ἐξῆλθον ἐπὶ τὰ Δερυλαίου πεδία, κ. τ. λ.

voit que Mélangia était située sur une route qui conduisait de Brousse à Dorylaeum, et que souvent on y passait aussi en se rendant de Constantinople à ce dernier endroit¹, mais qu'alors il fallait faire un détour. Ces différentes circonstances réunies peuvent nous autoriser à chercher Mélangia, soit à Aïni-Gheul même, soit dans les environs; ce serait à un voyageur habile de déterminer jusqu'à quel point notre conjecture est fondée. Il n'est pas probable qu'une forteresse importante, qui existait encore vers la fin du treizième siècle, ait tellement disparu, qu'on n'en trouve ni quelques ruines sur le terrain, ni des renseignements, même vagues, dans les registres des évêchés grecs des villes voisines.

Un peu au-dessus de Lefkeh, l'ancienne Leuce, les montagnes parallèles à la rive gauche du Pithécas sont interrompues par un ravin profond, où coule une rivière qui sort du lac de Iéni-Chehr. La ville moderne qui porte le même nom, située à moitié chemin d'Aïni-Gheul à Nicée, paraît être la forteresse de *Belocoma* (Βηλόκωμα des Byzantins. En effet, nous voyons, par les historiens turcs, dont le prince Cantimir s'est servi pour la composition de son histoire², que, vers l'an 1304, le sultan Othman s'empara de Iéni-Chehr, et qu'il y séjourna les années suivantes, pour diriger de ce point important ses opérations ultérieures. Or Pachymère (tom. II, p. 287, E) rapporte que vers la même époque, Othman prit d'assaut Belocoma, dont la position, les fortifications et les richesses lui fournirent de grands moyens pour étendre ses conquêtes et pour pénétrer dans les environs de Brousse. Ces détails ne peuvent guère convenir qu'à la ville de Iéni-Chehr. Placée au point de concours de quatre routes qui y arrivent de Nicée, de Brousse, d'Aïni-Gheul et d'Eski-Chehr, cette place serait encore aujourd'hui

¹ Cinnam., p. 20, D; 21, C; 73, B; Choniat., p. 71, A; Pachymère, lib. II, cap. 8.

² M. de Hammer, Hist. de l'empire Ottoman, tom. I, p. 45 et 53, place Mélangia au sud-ouest d'Eski-Chehr, sur la rive droite du Lursak, où se trouve aujourd'hui Karadjä-

Hissar, lieu qui manque dans la carte de M. Lapie. Selon le même historien, Angelocoma aurait été remplacée par Aïni-Gheul, Belocoma par Biledjik. Nous attendons de nouvelles découvertes pour adopter ou rejeter ces hypothèses.

un point stratégique remarquable entre le Sangarius et la Propontide.

La carte de M. Lapie ne donne pas le nom d'un cours d'eau qui sort, près de Biledjik, d'un massif de montagnes dont nous parlerons bientôt, et se jette dans le Sangarius après avoir coulé, dans l'espace d'environ huit lieues, parallèlement au Iéni-Sou. Selon toutes les apparences, la forteresse d'*Arménocastron* où *Arméniacus* (δ' Ἀρμενιάδος, Anne Comnène, p. 331, B; 463, C) devait être située dans cette belle vallée décrite par M. le colonel Leake¹. Du temps des Romains on y voyait la station d'Agrilium; elle est aujourd'hui traversée, à Vézir-Khan, par la grande route qui conduit de Nicée à Eski-Chehr.

Une chaîne bien marquée se détache, au sud-est, de la grande masse du mont Olympe qui domine Brousse. Cette chaîne, que les anciens confondent avec l'Olympe proprement dit, est le Dpman ou Toumandj-Dagh de la carte de M. Lapie; elle sépare la vallée supérieure du Rhodacus de celle du Iéni-Sou, et, suivant une direction demi-circulaire, elle forme la limite méridionale de la Bithynie, jusqu'au bord du Sangarius qui la coupe auprès de l'ancien Tottæum, entre Dorylæum et Nicée. Nous voyons, par Anne Comnène (p. 439, D), qu'au commencement du douzième siècle, il y avait dans la partie occidentale de ce rameau, un passage nommé *Aorata* (Ἀόρατα), et qu'après en avoir franchi les pentes rapides, le voyageur venant de Nicée se trouvait dans la proximité de Poemaninum. L'ancienne ville d'Azani, doit également avoir été dans le voisinage. Plus à l'est, on traversait, par un autre défilé fort difficile, appelé *Basitica* (Βασιλικά, Anne Comnène, p. 441, A), les escarpements abrupts

¹ Il serait possible toutefois qu'Arménocastron eût été placé plus au sud, dans le bassin du Kozavik-Sou. Sur la carte qui accompagne le premier volume de l'Histoire de l'empire ottoman, par M. de Hammer, je trouve un village appelé Bazardjik ou Ermeni-Bazari, à quelques lieues sud-ouest de Sugbud, à l'entrée du défilé d'Ermeni-Derbend par lequel

on franchit l'Ermeni-Dagh en allant d'Eski-Chehr à Biledjik. Il est à désirer que l'on puisse déterminer l'emplacement de ces lieux dans le nom desquels l'*Ermeni* des Turcs a évidemment remplacé l'*Arménos* des Grecs; ils ne sont pas marqués sur la carte de M. Lapie. Arménocastron ou Hirmen Kala devait être situé dans le voisinage.

de la même chaîne. D'après l'explication qui accompagne la carte de M. Reichard, Basilica serait maintenant Bezavik, qui se trouve entre Biledjik et Eski-Cher. Mais nous savons, par Anne Comnène (p. 442, D), que l'empereur Alexis, parti de Mélanguia, passa le défilé de Basilica pour se rendre à *Aléthina* (Ἀληθινὰ) et à *Acrocus* (Ἀκροχός) que je crois le Kurch des cartes modernes. Le même historien ajoute qu'une vaste vallée, s'ouvrant auprès d'Acrocus, se prolongeait jusqu'aux environs de Philadelphie; et comme cette vallée ne peut être que le bassin supérieur de l'Hermus, je suppose que Basilica est le nom grec des gorges boisées et difficiles que l'on traverse encore aujourd'hui en allant, non de Nicée à Eschi-Chehr, mais d'Aini-Gheul à Kutahiya. Paul Lucas, qui suivit la même route, parle avec étonnement de cette montagne, «une des plus hautes,» dit-il, «que j'aie vues de mes jours»; il la trouve encore «pleine de bois de haute futaie et de sapins d'une grandeur prodigieuse,» comme elle l'était du temps de Jean Cinname². Les neiges séjournent long-temps sur ces hauteurs, comme l'atteste Prôcope³, et comme l'éprouva encore, en 1814, M. Macdonald Kinneir, dans les premiers jours du mois de mars⁴.

Entre la partie occidentale du Toumandj-Dagh, où nous avons placé le passage d'Aorata, et la partie est où était probablement le défilé de Basilica, la carte de M. Lapie présente une montagne élevée et de forme conique qui sépare les deux parties de la chaîne demi-circulaire dont nous parlons. Cette montagne est peut-être le pic appelé *Trichalix* (Τρίχαλιξ), mentionné dans la vie de St. Joannicius⁵, et sur lequel se retira cet anachorète. De là se projette vers le midi, entre les sources du Rhyndacus et du Macestès d'une part, et celle de l'Hermus

² Second voyage, tom. 1, c. 13, p. 114, éd. de Paris.

³ Hist., p. 21, D : διὰ τῶν ταύτης ὁρῶν ἑπορεύετο, ἀ τῇδε ἀποκρέμυνται ὑψηλὰ καὶ θεινῶς λάσια.

⁴ De ædif. v, 3, tome III, p. 98, C.

⁵ Voyage dans l'Asie-Mineure, etc., trad. française, tom. 1, p. 362.

⁵ Dans la version latine, publiée par Surin *De probatis Sancti historis*, t. vi, p. 69, on lit *Cichalix*. Nous avons rétabli la véritable lecture d'après le Ms. de la bibliothèque du roi, n° 1020, fol. 59 recto, qui contient le texte grec inédit : Ἐν τῷ ὄρει δὲ τῇ Τρίχαλι καλεῖται.

de l'autre; l'arête dorsale du Cadja-Dagh appelée *Carmé* (Καρμή) par Anne Comnène (p. 442); la ville moderne de *Karmen-Djik*, située sur le Rhyndacus, paraît avoir pris son nom de cette montagne. La province de *Néocastria* (τὰ Νεόκαστρα), mentionnée par Nicéas Choniates (p. 98, A), Georges Acropolite (p. 7, A) et Pachymère (I, p. 276; II, p. 143, C), commençait à l'extrémité septentrionale du Carmé et se prolongeait au sud-ouest jusqu'aux sources du Caique et de l'Hyllus, dominant la vallée supérieure de l'Hermus, dans laquelle l'emplacement des villes antiques de Cadi, Silandos et Temnothæra mérite d'être fixé et exploré. Je réserve pour un autre mémoire l'examen détaillé de ces lieux, situés hors des limites de la Bithynie.

II. PARTIE SUD-OUEST DE LA BITHYNIE.

Ce second fragment se rapporte à la page 395 du présent volume. Il est de la même main et ne paraîtra pas, sans doute, moins important que celui qui précède.

La partie de la Bithynie dont il nous reste à parler a été peu visitée par nos voyageurs dans ses extrémités méridionales; mais sous les Comnènes, et même encore sous les Paléologues, ces régions renfermaient quelques villes populeuses, des châteaux fortifiés et des positions militaires importantes. Je suivrai d'abord le littoral depuis Cius, au fond du golfe de Moudania, jusqu'à l'embouchure du Rhyndacus, en face de l'île de Calolimni; cet examen offre moins de difficulté. Nous décrirons ensuite les cours d'eau et les bassins intérieurs, ces grandes lignes directrices des formes du terrain; j'indiquerai dans chaque vallée le petit nombre de positions qu'avec nos ressources actuelles il m'a été possible de déterminer.

Il est très-remarquable qu'aucun des historiens bysantins que j'ai pu consulter, à l'exception toutefois de Constantin Porphyrogénète, ne parle ni de l'ancienne ville d'Apamée, ni du port de Moudania qui occupe aujourd'hui à peu près le même emplacement. Cependant cette échelle, où l'on prenait terre pour se rendre à Brousse, a dû être fréquentée à toutes les époques. La carte catalane y montre un port qu'elle appelle *Béchin*. Ce mot cache un nom grec que je ne puis deviner, mais

qui est probablement celui que portait le lieu de débarquement du temps des Lascaris et des Paléogues.

Après Moudoria, nous trouvons le village de Triglia, ou, suivant les cartes grecques modernes, *Tryglia* (Τρυγλία). Les écrivains de Byzance le passent également sous silence. Toutefois ce lieu existait déjà au quatorzième siècle, puisque la carte du navigateur catalan l'indique sous le nom de *Tringia*.

A deux petites lieues ouest-sud-ouest de Tryglia, la carte de M. Lapie place les ruines d'un endroit qu'elle appelle *Yaskity*. Je présume que c'est *Yaskily* ou plutôt *Diasyli* qu'il faut écrire; et ces ruines, qui figurent sur toutes nos anciennes cartes sous le nom de *Diaschilio*, représentent, à n'en pas douter, l'ancien *Dascylium*, comme l'a déjà remarqué M. Gosselin dans ses notes sur Strabon¹. Les Mémoires du maréchal de Boucaut² font mention de « *Diaschili* » comme d'un « gros village où, vers l'an 1400, le sultan Bajazet avait un riche palais. » Au sud du même endroit, la carte dressée par M. le colonel Leake indique un grand lac sans issue, qui serait le *Dascylitis* de Strabon; mais ce lac manque dans les cartes de Rhigas, d'Anthime Gazis et dans celle de M. Lapie. Il serait intéressant d'examiner sur le terrain si une masse d'eau aussi considérable existe encore à très peu de distance de la mer, ou bien si elle a été comblée par les alluvions, ou, enfin, si le *Dascylitis* dont Strabon fait mention est l'espèce d'étang que traverse le Nilonfer et que l'on rencontre, à plus de deux lieues de la côte, entre Balabandjik et Mokaldj.

A cinq lieues environ à l'ouest de *Diasyli* nous arrivons à l'embouchure du *Rhyndacus*, qui, dans les temps anciens, servait de limite entre la Mysie et la Bithynie. Je devrais donc terminer ici l'examen du littoral; mais je crois pouvoir me permettre une excursion hors des frontières de cette dernière province pour déterminer la position de *Pegre* (Πεγραι), qui, depuis le douzième siècle, tenait un rang éminent parmi les villes de l'empire, et qui a été le sujet de bien des doutes parmi les

¹ Tôm. iv, part. II, p. 115, not. 3, de la traduct. française.

à l'histoire de France, tom. VI, Londres 1785, in-8°, p. 143.

² Collect. de Mémoires relatifs

géographes et les historiens. Pegæ, appelée *Spiga* par les Latins, n'est point le nom que portait Cyzique pendant le moyen âge, comme l'ont supposé les savants Bollandistes¹; ce n'est pas non plus la ville moderne de Biga, à huit lieues dans l'intérieur des terres, comme la ressemblance des noms pourrait le faire croire. Après avoir comparé attentivement Nicétas Choniates (p. 388, B, C; Georges Acropolite, p. 25, D, 37, B; et Pachymère, t. II, p. 271, D, 288, A, 312, E, 440, A), je pense qu'on ne peut douter que la ville de Pegæ ne soit celle que Leunclavius, dans sa *Pandecte* de l'histoire turque², appelle Buga, et que la carte de M. Lapie présente sous le nom de Carabongaz. Le concours de plusieurs circonstances vient à l'appui de ma conjecture. Dans les actes du concile tenu à Constantinople par l'empereur Jean Cantacuzène contre Barlaam et Acindynus³, on trouve la signature de Grégoire, métropolitain de Pegæ et de Pariutti; ce qui prouve que ce dernier lieu, qui est indubitablement Kemars, ne pouvait être à une grande distance de Pegæ. Enfin, pour qu'il ne reste dans aucune incertitude sur la position de la ville dont il s'agit, il suffit de consulter la carte catalane où *Spiga* occupe exactement la même place que le Carabongaz des géographes modernes. N'y a-t-il plus, dans ce lieu, à peu de distance de l'embouchure du Granique, aucun vestige d'églises et de fortifications?

Carabongaz est adossé à de hautes montagnes qui, venant de la chaîne de l'Ida, se terminent vis-à-vis de l'île de Rabby ou d'Elaphonnesus, par des escarpements désignés dans la carte catalane par le nom de *cap de Spiga*. En rapprochant des passages de Georges Acropolite (p. 37, B) et de la Vie de saint Théophane le confesseur⁴, je crois reconnaître dans ces montagnes celles de la *Sigriane* (τῶν ὀρέων Σιγριανῆς, Constant. Porphyrogen. *De themat.* p. 9, B), placées mal à propos dans l'extrémité méridionale de la Mysie, près d'Adranyttium, par l'auteur de la carte qui, dans l'*Imperium Orientale* de Banduri,

¹ *Passio sanctæ Fanstæ*, Acta SS. ad diem 20 septembr., p. 146, E.

² *Ad calcem Laonici*, Chalecond. p. 415, A.

³ *Auctar. novissimum Biblioth. patrum græcor.*, édit. Combefis.

⁴ *Acta SS. ad diem 12 martii*, p. 702, C.

accompagne le texte de Constantin Porphyrogénète. Je développerai cette hypothèse et plusieurs autres, dans mes notes sur la géographie de la Mysie, que j'espère pouvoir mettre en ordre plus tard.

Le Rhyndacus, principal récipient des eaux méridionales de la Bithynie, est comme le tronc où viennent s'embrancher toutes les rivières qui, descendant du pied ou des gradins intermédiaires du Pédasos et du Temnos, entre l'Asèpe et les chaînes du mont Olympe, convergent dans ce vaste bassin fluvial. Ces rivières, au nombre de quatre, portent aujourd'hui les noms de Bali-Kessri-Thai, Sou-Seugherleu, Zendjan et Nilonfer. Toutes, à l'exception de la dernière, arrivent au Rhyndacus par sa rive gauche. Nous allons examiner chacune de ces cinq vallées, bien qu'une partie du bassin hydrographique qu'elles forment soit encore hors des limites de la Bithynie.

Le *Bali-Kessri-Tchai* prend naissance à quelques lieues sud-ouest de la ville moderne de Baleu-Kesser, sur le revers oriental du Pédasos, aujourd'hui Şounous-Dagh. M. le colonel Leake suppose que Baleu-Kesser représente l'ancienne Césarée, mentionnée par Ptolémée et par Hiéroclès, et selon lui, la dénomination actuelle serait dérivée des mots grecs *Pala-Kæsaria* (Παλαικαίσαρεια). Cette hypothèse est spécieuse. D'un autre côté, M. Lapie pense que Baleu-Kesser répond à l'emplacement de l'ancienne Hadrianotheræ. En effet, nous voyons par une scholie qui accompagne la liste des évêchés grecs, attribuée à l'empereur Léon-le-Sage, qu'au moyen âge Hadrianotheræ avait pris le nom d'*Achyraüs* (ἡ Ἀχυράυς), et quelques détails que Georges Acropolite (p. 20, A, et Pachymère, t. II, p. 231, E, 292, C), nous fournissent, au sujet de cette dernière ville, conviennent assez à la position de Baleu-Kesser. Je ne dissimule cependant pas que, d'après d'autres passages de Georges Acropolite (p. 15, A et 101, C), Achyraüs semblerait avoir été à peu de distance de Calamus, qui, très-probablement, est aujourd'hui Kelembé près des sources du Caïque; et alors il faudrait reconnaître Baleu-Kesser pour Césarée, avec M. Leake, et chercher peut-être Achyraüs, et par conséquent Hadrianotheræ, à l'endroit où la carte de M. Lapie indique un village et les ruines d'une ville, à huit lieues environ au nord de

Kirk-Aghadj. Toutes ces incertitudes cesseront peut-être lorsque l'on aura pu visiter Baleu-Kesser, Kirk-Aghadj, les ruines qui sont à moitié chemin entre ces deux villes, et Kolombé. Ne trouvât-on même aucune inscription antique portant les noms de Césarée de ΣΜΥΡΑΑΕΙΑ (ce qui paraît être la dénomination autonome de la même ville), d'Hadrianotheræ, il suffirait de savoir où il faut placer l'Achyraüs du moyen-âge. La population grecque ne semble pas entièrement éteinte dans ces hautes vallées, et quelque ecclésiastique aura peut-être entendu parler d'Ἀχυράους. J'ajoute, avant de quitter ce point, que d'après les passages cités de Georges Acropolite, il paraît certain que la chaîne appelée aujourd'hui Sounous-Dagh, le Pédasus des anciens, portait, au treizième siècle, le nom de *Camina* (τὰ Καμινά).

Le Bali-Kessri-Tchaï, depuis sa source jusqu'au village d'Omar-Keui, se dirige vers le nord-nord-est. C'est, je présume, aux environs de ce dernier lieu qu'il convient de placer le *Leschara* des Byzantins, qui était à une journée de Lopadium, sur la route de Calamus et de Nymphæum¹. Plus au nord, la rivière entre dans un lac qui est l'Artynia des anciens²; elle en sort en se dirigeant vers l'est jusqu'à sa jonction avec le Sou-Sougherlé. Nous ne connaissons pas avec certitude le nom ancien du Bali-Kessri-Tchaï.

Le *Sou-Sougherlé*, le *Macestus* de Strabon³, a son origine dans la province de Néocastro, au pied des montagnes appelées *Carmé* par les Byzantins (*Voy.* plus haut, pag. 517). Se jetant d'abord au sud-ouest et à l'ouest, il coule au pied des hauteurs qui sont le point de partage des eaux versant au Rhyndacus et à l'Hermus et qui furent jadis habitées par les *Magédonites*, tribu guerrière qui, plus courageuse que le reste de la population grecque de ces contrées, défendit long-temps son indépendance contre les musulmans. Puis, tournant au nord dans l'espace d'environ trente lieues, le Sou-Sougherlé reçoit d'un

¹ Wadding, *Annales fratrum Minorum*, tom. II, p. 326.

² Pline, *H. st. nat.* v, 40, se trompe en disant du Rhyndacus même : *Oritur in stagno Artyniâ juxta Mi-*

letopolim. Strabon, XII, 10, 11, éd. Coray, nomme le même lac : Μολι-τεπολίτις λίμνη.

³ Lib. XII, 11.

côté d'Hippurias des anciens, de l'autre le *Bah-Kesiri-Tebat*, et va mêler ses eaux à celles du Rhyndacus, auprès de la ville moderne de Mokhalidj. Ni la longue vallée, ni la montagne qui la bordent, n'offrent des positions que je puisse déterminer d'après les auteurs grecs, à l'exception peut-être de la ville de *Dentiana* (τὰ Δεντιανὰ), que je crois répondre à la *Milétopolis* des anciens, ou, du moins, en avoir été à peu de distance. En effet, il semble résulter des indications que nous pouvons recueillir dans Georges Acropolite (p. 15, C; 19, C), Anne Comnène (p. 439, B), et dans la Vie de saint Parthénios¹, que *Leptiana*, dominée par des hauteurs, était située entre Cyzique et *Pemantimum*, dans la proximité d'un lac qui doit être l'*Artynia* de Pline. Ces montagnes se détachent de la masse du *Sounou-Dagh* pour aller, à la rive gauche du *Macesus*, former une chaîne secondaire. Leur extrémité nord tombe sur le lac d'*Artynia*, et c'est la partie orientale de cet embranchement qu'Anne Comnène (p. 461, C) nomme τοὺς πρόποδας τῶν Δεντιανῶν. Il serait à désirer que l'on pût parvenir à fixer l'emplacement de *Milétopolis*, qu'on pût examiner les ruines qui, suivant la carte de M. Lapie, existent à l'est-nord-est de *Mandragora*, et surtout qu'il fût possible de remonter jusqu'à *Bongaditza*, où l'on place l'*Ancyre* de l'*Abasitide*. Aucun voyageur moderne n'y a été.

Le principal cours d'eau de tout le bassin formant la partie sud-est de la Bithynie est celui du Rhyndacus lui-même, qui, à la sortie du lac d'*Apollonia*, prend aujourd'hui le nom de Rivière de Mokhalidj, et au-dessus porte celui d'*Edrénos-Sou*. Les plus gros bateaux le remontent jusqu'à une échelle appelée *Isklé* dans la carte de M. Lapie, et *Kapan-Sklési* dans celles des Grecs modernes; c'est peut-être le *Calagérum* des Byzantins, lieu où débarquaient, au treizième siècle, ceux qui venaient de Constantinople pour se rendre à *Isopollim*². Sur la droite du fleuve, une lieue au-delà d'*Isklé*, on rencontre le Niloufer, rivière qui donne une communication avec la vallée de Brousse; nous en parlerons plus tard. Un peu plus au sud,

¹ *Acta SS. ad diem vii Februarii*, tom. II, p. 38, F.

² Wadding, *Annales fratrum Minorum*, II, p. 326.

Le Rhyndacus reçoit les eaux réunies du Macesus et du Bali-Kessri-Tchai, dont nous avons déjà décrit le cours. Immédiatement au-dessus de ce confluent s'élève la ville turque de Mokhalidj, qui ne fut appelée ainsi qu'au temps de la conquête, vers 1326, comme nous l'apprend le prince Cantémir¹. Quant à son nom bysantin, il est difficile de rien dire que de conjectural. Georges Acropolite (p. 19, C) parle de deux places, *Béerbeniacum* (Βεερβενιακόν) et *Charloros* (Χαρλορος), qui devaient être situées dans les environs, et dont l'une ou l'autre occupait peut-être l'emplacement actuel de Mokhalidj.

A trois lieues de là, toujours en remontant la rivière, nous arrivons au lac d'Apollonia, en laissant à quelque distance sur notre droite la ville de Lopadium (Λοπάδιον), actuellement Lûpâd. Fortifiée par Jean Comnène, elle compta depuis parmi les places importantes de l'Empire, et aujourd'hui encore elle est un nœud de routes remarquable: c'est là qu'on arrive par les chemins qui débouchent de Bali-Kessri, de Mokhalidj, de Mondania et de Brousse. Michel Ducas (p. 93, C), parle du pont sur lequel on traverse le Rhyndacus à sa sortie du lac; suivant Anne Comnène (p. 180), ce lieu de passage était appelé *Pont de Constantin*, à cause d'une église qui le dominait, et que l'on disait bâtie par sainte Hélène, en l'honneur de Constantin-le-Grand. Le même écrivain ajoute (p. 462), qu'une position appelée *η Βασις* (la Fontaine, la Source) τοῦ Κεραυτοῦ, en était à peu de distance et, à ce qu'il paraît, sur la rive droite du fleuve.

Je supprime les détails que les auteurs bysantins donnent sur le lac d'Apollonia. Ce lac est-il exactement dessiné sur la carte de M. Lapie? Quels sont ses affluents? Y a-t-il encore dans les environs quelques monastères, quelques restes de population chrétienne conservant l'ancienne langue? Et dans ce cas, quel est le nom grec actuel des îles que le lac renferme et des villages qui l'environnent? Les moindres renseignements obtenus peuvent devenir importants pour la géographie comparée.

Nous avons dit que le Rhyndacus, au-dessus du lac d'Apol-

¹ Histoire de l'Empire ottoman, tom. 1, p. 26.

lonia, porte aujourd'hui le nom d'Édrénos-Sou. Ses sources sont comprises dans une espèce de conque ouverte au nord-ouest, soutenue à l'est par les pentes du mont Olympe, et fermée vers le sud par la grande chaîne appelée Carmé pendant le moyen-âge¹. On sait vaguement que plusieurs villes, Édrénos (l'ancienne *Hadriani ad Olympum*²), Karmendjik et les ruines d'Azani sont cachées dans ce bassin; les historiens de Bysance et les biographes des saints mentionnent beaucoup de monastères et quelques points fortifiés qui, probablement, s'y trouvaient aussi; mais, privé des secours de la géographie moderne, je n'ose discuter ces positions qui, pourtant, sont si voisines de Brousse. Jusqu'à présent aucun Européen lettré n'a franchi les chaînes qui séparent les sources du Rhyndacus du versant de l'Hermus et du Thymhus, et ces contrées présentent une lacune, qui reste à remplir, dans la description des parties occidentales de la Mysie. Les vestiges de plus d'une ville, de théâtres, de temples inconnus, y attendent peut-être le voyageur courageux qui pénétrera le premier dans ces vallées solitaires.

Entre les vallées du Macestus et du Rhyndacus, il en est une intermédiaire et beaucoup moins étendue : c'est celle de *Zendjan-Sou*. Cette rivière, qui prend sa source dans la province bysantine de *Néocastria*, se perd dans une baie du lac d'Apollonia, après avoir passé devant la ville de Zendjan d'où elle tire sa dénomination actuelle; nous ne connaissons pas le nom qu'elle portait dans les temps classiques. M. Lapie pense que Zendjan représente la ville de *Pœmanentus* ou *Pœmanium* (Πομανών), citée par un grand nombre d'auteurs, et célèbre jadis par un temple révérend d'Esculape. M. le colonel Leake, il est vrai, voudrait placer *Pœmaninum* au sud-est d'Eski-Chehr, et à plus de quarante lieues de Zendjan³; mais je ne puis adopter l'opinion de ce savant voyageur. En comparant entre elles les relations d'Anne Comnène (p. 180, 439, 462, 470), de Nicétas Choniates (p. 388, D) et de Georges Acropolite (p. 15, C; 18, D; 19, C), je suis porté à croire que *Pœmaninum* était ou sur l'emplacement même de Zendjan, ou un peu plus au nord-

¹ Voyez plus haut, p. 521.

² *A tour in Asia Minor, etc.*, p. 83.

ouest, en descendant la rivière. Au surplus, il ne pourra plus rester aucun doute sur la position quand on aura pu reconnaître celle d'*Hudriani* qui, très-probablement, est Édrénos. Dans un passage qui a été cité, mais mal appliqué, à ce que je crois, par M. Mannert¹, Aristide le rhéteur, originaire d'*Hadriani*, dit formellement (t. I, p. 596) que l'on comptait cent soixante stades (environ sept lieues?) de sa ville natale jusqu'à *Pœmaninum*, où les vestiges du temple d'Esculape n'ont peut-être pas entièrement disparu. D'un autre côté, l'emplacement de *Pœmaninum* une fois connu, on pourra s'en servir pour fixer celui de *Cotæracia* (Κοτορακία) et de *Cellium* (Κελλίον), positions voisines, que probablement il faut chercher aussi dans le bassin du Zendjan-Sou, d'après les indications données par Anne Comnène (p. 461) et par l'auteur de la Vie de saint Parthénien².

Il nous reste à examiner le quatrième affluent du Rhyndacus, le seul qui lui vienne par sa rive droite. C'est le *Nilonfer*, l'*Horisius* des anciens, selon d'Anville, ou bien le Rhymas, suivant M. Lapie; un passage d'Anne Comnène (p. 177, C), pourrait faire croire que, vers la fin du onzième siècle, il était connu sous le nom de Lampès (ὁ Λάμπης). La partie inférieure de son cours est le sujet de bien des doutes. La rivière se jette-t-elle dans le Rhyndacus, comme j'ai dû le supposer d'après la carte de M. Lapie? ou se rend-elle directement à la mer, comme le veulent d'Anville, M. le colonel Leake, et la plupart des voyageurs modernes? Le lac Dasclytis, qui se trouvait jadis près de son embouchure, a-t-il entièrement disparu? Mais si des ténèbres environnent encore ici un rivage fréquenté par tant de navigateurs européens, nous connaissons mieux le cours supérieur du Nilonfer, entre Moudania et Brousse. M. de Hammer, dans un ouvrage spécial³, a décrit en détail, d'une manière savante et judicieuse, les eaux thermales de cette vallée, ses

¹ *Geographie der Griechen und Römer*, etc., part. VI, tom. III, 568.

² *Acta SS, ad diem VII Februarii*, tom. II, p. 40, E.

³ *Umblick auf einer Reise von Konstantinopel nach Brussa*, etc.

sources sans nombre et les magnifiques forêts qui le couronnent au midi.

C'est presque de l'enceinte même de la ville de Brousse que s'élèvent les escarpements du mont Olympe. Les ravins boisés de cette montagne, jusqu'à son sommet, renfermaient jadis un grand nombre de monastères; j'ai extrait des auteurs bysantins les noms de plus de trente, qui devaient se trouver entre Brousse et les sources du Rhyndacus. Mais nous connaissons si peu les pentes méridionales de l'Olympe, que je n'ose discuter leur position. Tout ce que l'on pourra recueillir concernant la direction de ces vallées, leurs noms *grcs modernes* (si elles en ont encore) les ruines qu'on y rencontre, tout, jusqu'au moindre renseignement, trouvera son application, remplira des lacunes et servira au progrès des sciences historiques.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DIX-NEUVIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE CENT QUATRIÈME.

i. Coximpazis, Tattare, se fait chrétien. ii. Origine de Roger de Flor. iii. Les Catalans projettent de passer dans le Levant. iv. Origine des Almogavars. v. Roger arrive à Constantinople. vi. Histoire de Catherine de Courtenai. vii. Mariage de Roger avec une nièce de l'empereur. viii. Querelle entre les Gênois et les Almogavars. ix. Défaite des Turks par Roger de Flor. x. Cabale contre le patriarche. xi. Il demande justice des calomnies dont on veut le noircir. xii. Il use de détour pour n'être pas obligé de se démettre. xiii. L'empereur se tourne du côté des Arsénites. xiv. Prétendue prédiction d'Athanasie. xv. L'empereur traînant après lui la

populaire va trouver ce prélat. xvi. Réception que lui fait Athanasie. xvii. Le clergé s'oppose au rétablissement de l'ancien patriarche. xviii. Apologue du patriarche d'Alexandrie. xix. Retraite du patriarche Jean, et retour d'Athanasie. xx. L'armée catalane fait une descente au cap Artace. xxi. Roger se propose d'attaquer les Turks. xxii. Défaite de ces Barbares par les Catalans. xxiii. Nouvelle de cette victoire, comment reçue à Constantinople. xxiv. Roger passe l'hiver à Cysique. xxv. Ferdinand Arménès d'Arénos se sépare de Roger. xxvi. Mort de Théodora, mère de l'empereur. xxvii. Mariage de Jean, fils de l'empereur, avec la fille de Chum-

ne. xxviii. Tremblement de terre dans tout l'Empire. xxix. Mort de Gazan. xxx. Querelle entre les Alains et les Almogavars. xxxi. Départ de l'armée catalane. xxxii. Rigueur de Roger. xxxiii. Bataille de Philadelphie. xxxiv. Entrée triomphale des Catalans dans cette ville. xxxv. Roger fait couper la tête au gouverneur de Culé. xxxvi. Projet de chasser les Turks des provinces maritimes. xxxvii. Complot de Nestonge contre Roger. xxxviii. Corbaran d'Alet tué par les Turks. xxxix. Béranger de Rocafort vient trouver Roger à Éphèse. xl. Les Catalans répriment l'audace de Sarcan. xli. Victoire des Catalans au pied du mont Taurus. xlii. Ils vont jusqu'aux extrémités de la Natolie. xliii. Révolte de Magnésie. xliv. Condamnation de Michel Coutroulis. xlv. Michel, fils d'Andronic, défait par les Bulgares. xlv. Mort de Constantin Porphyrogénète. xlvii. Conférences pour la réunion des Arsénites. xlviii. Dis-

cours de l'empereur. xlix. Réponse des Arsénites. l. Différend entre la princesse Anne et Philippe de Tarente son gendre. li. Les Catalans à Gallipoli. lii. Roger harangue ses soldats et se plaint de l'empereur. liii. Il écrit à ce prince pour s'excuser. liv. Reproches d'Andronic aux députés des Catalans. lv. Béranger d'Entença arrive à Constantinople. lvi. Roger se démet de la dignité de grand-duc, en faveur de Béranger. lvii. Béranger d'Entença fait grand-duc. lviii. Il se sépare de l'empereur. lix. Philadelphie bloquée par les Turks. lx. Roger fait César. lxi. Les Turks enlèvent l'île de Chio aux Catalans. lxii. Brouilleries d'Irène avec l'empereur son mari. lxiii. Projets de cette princesse pour l'établissement de ses enfants. lxiv. Couvent de moines du rû romain détruit. lxv. Démêlé des Génois avec la cour de Trébisonde. P. I.

LIVRE CENT CINQUIÈME.

i. Roger massacré à Andrinople. ii. Réflexions sur cet assassinat. iii. Émeute à Constantinople. iv. Andronic disculpé du meurtre de Roger. v. Michel fait marcher des troupes vers Gallipoli. vi. Discours de Béranger d'Entença dans un conseil des Catalans. vii. Rocafort répond à Béranger. viii. Cartel des Catalans signifié aux deux empereurs. ix. Ambassadeurs catalans massacrés. x. Dé-

part de Béranger pour une grande expédition. xi. Béranger bat un des fils de l'empereur. xiii. Béranger fait prisonnier par les Génois. xiiii. Rocafort généralissime des Catalans. xiv. Les Catalans de Gallipoli décident d'en venir à une bataille générale. xv. Pratique dévote des Catalans avant le combat. xvi. Ils remportent une grande victoire sur les Grecs. xvii. Défaits de l'em-

pereur Michel. xviii. Soixante
 Catalans périssent au milieu des
 flammes à Andrinople. xix. L'em-
 pereur fait son apologie. xx. Am-
 bassade d'Andronic vers les Ca-
 talans. xxi. Discours téméraire
 des ambassadeurs. xxii. Réponse
 à ce discours. xxiii. Imprudence
 d'André Marisque. xxiv. Courses
 des Catalans. xxv. Ils assouvissent
 leur vengeance sur ceux de
 Redeste. xxvi. Rocafort prend
 possession du fort Saint-Élie.
 xxvii. Il agit de mauvaise foi
 avec les Grecs. xxviii. Retour
 de Ferdinand Ximènes d'Arénos :
 il défait les Grecs. xxix. Il em-
 porte Madyte. xxx. Défaite de
 Georges de Christopole. xxxi.
 Les Catalans ruinent un port
 sur le Pont-Euxin. xxxii. Ils se
 vengent des Alains. xxxiii. Ils
 échouent devant Andrinople.
 xxxiv. Négociations d'Andronic
 avec Antoine Spinola. xxxv. Dé-
 faite des Génois sous les murs de
 Gallipoli. xxxvi. Turcs et Tur-
 kopules au service des Catalans.
 xxxvii. Isaac Melek, un de leurs
 chefs, trahit les Catalans. xxxviii.
 Seconde trahison du même; il en
 est puni. xxxix. Les Turcs et les
 Turkoptiles se réconcilient

avec les Catalans. xl. Béranger
 sort de captivité. xli. Ferdinand
 Ximènes d'Arénos trompe les
 Grecs. xlii. Le commandement
 partagé entre les chefs des Ca-
 talans. xliiii. Ferdinand Ximènes
 d'Arénos se réunit à Béranger
 d'Estença. xliv. Frnilha prise et
 détruite par les Catalans. xlv.
 Paix des Génois avec les Catalans.
 xlvi. Rocafort s'avance vers Con-
 stantinople. xlvii. Il reprend
 Redeste. xlviii. D. Ferdinand
 arrive à Gallipoli. xlix. Il se
 présente pour commander l'ar-
 mée catalane, comme lieutenant
 de Frédéric, roi de Sicile. l. Dis-
 cours de Rocafort à ce sujet. li.
 La souveraine autorité offerte
 à D. Ferdinand qui la refuse.
 lii. Exploit d'un moine guer-
 rier. liii. Progrès des Turcs en
 Asie. liv. Cassien arrêté pour
 crime d'état. lv. Conspiration de
 Drymis. lvi. Incendie à Con-
 stantinople. lvii. Disgrace du
 patriarche d'Alexandrie. lviii.
 Faux zèle d'Athanase. lix. Re-
 montrances du clergé à ce prélat.
 lx. Adresse d'Athanase pour se
 concilier les bonnes grâces du
 pape. lxi. Prétendu miracle en
 faveur d'Athanase. lxx. P. 88.

LIVRE CENT SIXIÈME.

1. L'armée catalane quitte la Thrace.
 ii. Ordre de la marche. iii. Bé-
 rengier d'Estença tué par les gens
 de Rocafort. iv. Ximènes d'A-
 rénos se retire auprès d'Andronic.
 v. L'infant Ferdinand et Munta-
 ner se séparent des Catalans. vi.

Les Catalans s'emparent de Cas-
 sandre. vii. L'infant arrêté à Né-
 grepont. viii. Les Catalans font
 serment de fidélité au comte de
 Valois. ix. Muntaner visite l'in-
 fant dans sa prison à Athènes. x.
 Rocafort fort odieux aux Cata-

lans. xi. Il est arrêté avec son frère. xii. Conquête de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean. xiii. Vains efforts de leurs ennemis pour la leur enlever. xiv. Nouvelle administration établie par les Catalans. xv. Ils font une tentative inutile sur Thessalonique. xvi. Ils passent de Thessalie en Achaïe. xvii. Les Catalans entrent au service du duc d'Athènes. xviii. Le duc veut chasser les Catalans; ils lui font la guerre, et le tuent. xix. Les vainqueurs se mettent en possession de ses états. xx. Stratagème des ennemis d'Athanase. xxi. Ce prince remplacé par Niphon. xxii. Conduite peu épiscopale de nouveau patriarche. xxiii. Niphon prétend de gagner les Arsénites. xxiv. Il échoue et est renvoyé. xxv. Mariage de Philippe de Tarente avec l'impératrice titulaire de Constantinople. xxvi. Son expédition pour le recouvrement de l'Empire n'a point lieu. xxvii. Les Turks et les Turkopules se séparent des Catalans. xxviii. Perfidie des Grecs. xxix. Défaits de Michel. xxx. Philès se charge de chasser les Turks. xxxi. Il bat ces barbares. xxxii. Glycys patriarche. xxxiii. Métrochite principal ministre. xxxiv. Mort de l'impératrice Irène. xxxv. Édifices publics réparés. xxxvi. Enfance et inclinations du jeune

Andronic. xxxvii. Il essuie la disgrâce de son aïeul. xxxviii. Il fait la paix. xxxix. Simonide forcée d'aller rejoindre son mari. xl. Retraite du patriarche Glycys. xli. Gêrasime lui succède. xlii. Manuel despote assassiné. xliii. Mort de l'empereur Michel. xliv. Jugement sur ce prince. xlv. L'Empire destiné à un bâtarde. xlii. Exclusion donnée au jeune Andronic dans les sermens de fidélité. xlvii. Syrghianne chargé d'épier la conduite de ce prince. xlviii. Origine et aventures de cet espion. xlix. Syrghianne trahit le secret de son maître. l. Cantacuzène délibère avec Syrghianne. li. La jeune Andronic refuse de renoncer à la couronne. lii. Il projette avec Cantacuzène de se saisir d'une place de sûreté. liii. Apocaques et Synadène s'attachent au jeune Andronic. liv. Traité d'alliance avec le tsar de Serbie. lv. L'empereur chasse son petit-fils de sa présence. lvi. Synadène, Syrghianne et Cantacuzène opinent sur les affaires présentes. lvii. Le petit-fils rejette les conseils qu'on lui donne contre son aïeul. lviii. On délibère s'il n'est pas à propos de sortir de Constantinople. lxi. Tornioe et Métrochite parlent en faveur du jeune prince. li. Prétendu hémissement d'un cheval en peinture. P. 176.

LIVRE CENT SEPTIÈME.

i. Jugement du jeune Andronic résolu. ii. Les partisans de l'accusé se rendent en armes autour du

palais. iii. Andronic se recommande à ses amis. iv. Il est accusé par son aïeul. v. Il se de-

fend. vi. Colère de l'empereur qui reproche à son petit-fils de n'être pas chrétien. vii. Effrayé par la présence des conjurés, il offre au jeune prince sa grace. viii. Réponse d'Andronic. ix. Cette altercation finit par une réconciliation subite. x. Réflexions sur le récit de cet événement. xi. Le jeune Andronic refuse d'abandonner ses partisans. xii. L'empereur projette d'éloigner de son petit-fils Cantacuzène et Synadène. xiii. Le jeune Andronic se sauve de Constantinople. xiv. Tagaris dissuade l'empereur de le faire poursuivre. xv. Le parti du jeune prince se fortifie. xvi. L'empereur envoie demander la paix. xvii. Les troupes du jeune Andronic veulent marcher vers Constantinople. xviii. Embarras de ce prince qui n'est pas de cet avis. xix. Il fait un nouvel effort pour gagner ses soldats. xx. Cantacuzène vient en vain à l'appui des raisons de son maître. xxi. Andronic forcé de conduire son armée vers la capitale, avertit son aïeul. xxii. L'empereur effrayé offre de se faire moine. xxiii. Le petit-fils se contente d'un apanage. xxiv. Le vieux Andronic loue son désintéressement. xxv. Il se fâche sous un prétexte frivole. xxvi. Syrgianne excite l'empereur à recommencer la guerre. xxvii. Le jeune Andronic se met en campagne. xxviii. Ses troupes demandent la paix. xxix.

Le prince va lui-même la solliciter. xxx. Maladie et chagrin du jeune Andronic. xxxi. Mort d'Urose, crâle de Servie. xxxii. Le jeune Andronic prend d'assaut la ville d'Après. xxxiii. Clémence du vainqueur. xxxiv. Il poursuit ses conquêtes. xxxv. Pardon accordé à Paléologue, grand stratopédarque. xxxvi. Constantin prisonnier de son neveu. xxxvii. Victoire du jeune Andronic. xxxviii. L'empereur demande humblement la paix. xxxix. Son petit-fils propose de lui rendre toute l'autorité. xl. Cantacuzène appuie sa résolution. xli. L'armée s'y soumet avec peine. xlii. Conditions du nouveau traité. xliii. Entrevue des deux princes. xliv. Incursions des Bulgares. xlv. Ils sont défaits par le jeune Andronic. xlvi. Nouvelles intrigues de Syrgianne. xlvii. Il est condamné à une prison perpétuelle. xlviii. La guerre avec les Bulgares recommence. xlix. Le jeune Andronic lève le siège de Philippopolis. l. Cette ville est prise par Théodore de Brienne. li. Boësilas, allié du jeune Andronic, cru mort. lii. Isaïe patriarche. liii. Alexis Philanthropène rappelé. liv. Contestation sur la fête de Pâques. lv. Le roi des Bulgares refuse le duel proposé par le jeune Andronic. lvi. Paix avec les Bulgares. lvii. Défaite des Tartares. P. 254.

LIVRE CENT HUITIÈME.

i. Mort d'Irène, femme du jeune Andronic. ii. Sacre de ce prince.

iii. Ambition de Jean le Panhypersebaste. iv. Sa mort. v. Jeanne

de Savoie, seconde femme du jeune Andronic. vi. Célébration de ses noces. vii. Combat contre les Turks. viii. Derniers exploits d'Othman. ix. Il se rend maître de Pruse. x. Sa mort. xi. Projet d'une nouvelle croisade. xii. Révolte des Grecs de Candie contre les Vénitiens. xiii. Le jeune Andronic apprend que son aïeul veut renouveler la guerre. xiv. Ingratitude de Métochite et d'Andronic Paléologue, protovestiaire. xv. Ordre au jeune Andronic de ne pas approcher de Constantinople. xvi. Il demande la permission de se justifier. xvii. Lettre de Cantacuzène pour le même objet. xviii. Le jeune Andronic implore l'assistance du patriarche. xix. Commission pour instruire son procès. xx. Accusation et moyens de défense. xxi. Discours de l'accusé pour réfuter le principal chef d'accusation. xxii. Les commissaires convaincus de l'innocence de l'accusé. xxiii. Ils sont mal reçus par l'empereur. xxiv. Andronic renouvelle ses plaintes contre son petit-fils. xxv. Discours hardi du patriarche. xxvi. Colère de l'empereur. xxvii. Interprétation de divers présages. xxviii. Le jeune prince vient demander la paix. xxix. Il est refusé et se retire. xxx. Le jeune Andronic rassemble ses troupes. xxxi. Il se met en campagne.

xxxii. L'armée de l'empereur refuse le combat. xxxiii. Prise de Thessalonique. xxxiv. Miracle en faveur du jeune Andronic. xxxv. Il s'empare d'Édesse. xxxvi. Autres places conquises. xxxvii. Le crâle de Servie refuse de se joindre aux ennemis du jeune Andronic. xxxviii. Défaite de l'armée du vieux Andronic. xxxix. Le roi de Bulgarie projette de secourir l'empereur. xl. Le jeune Andronic lui en ôte l'envie. xli. Il sollicite les Vénitiens de l'aider à se rendre maître de Constantinople. xlii. Il s'empare de cette ville. xliii. Sécurité de Métochite. xliv. Le vieux empereur demande la vie. xlv. Rétablissement du patriarche Isaïe. xlv. Traitement fait à l'empereur détrôné. xlvii. Andronic pardonne à Marc Caballaire. xlvii. Isaïe se réconcilie avec les évêques. xlix. Paix avec les Bulgares. l. Syrgianne mise en liberté. li. Les *Gibelins* demandent de l'argent à l'empereur. lxi. Apocauque élevé au ministère. lxi. Paix avec Tamerkhan, prince de Phrygie. liv. Victoire remportée sur Orkhan. lv. Les Grecs perdent leur avantage. lvi. Terreur panique de l'armée impériale. lvii. Les Turks en profitent et se rendent maîtres de Nicée. lviii. Orkhan établit dans son état une nouvelle administration. lxx. Andronic réforme la justice. P. 311

LIVRE CENT NEUVIÈME.

i. Cantacuzène ne veut point être associé à l'empire. ii. L'île de

Chio enlevée à Martin Zacharie, noble Génois. iii. Le frère de

Martin refuse le gouvernement de cette île. xv. Zozéraineté de l'empereur reconnue dans la nouvelle Phocéë. v. Défaite d'une armée turke en Thrace. vi. Andronic tombe malade ; reproches qu'il fait à Cantacuzène. vii. Discours du prince mourant aux grands de l'état. viii. Cantacuzène reçoit le serment des citoyens de tous les ordres. ix. Il sauve la vie au despote Constantin. x. L'empereur vent mourir moine. xi. Discours de ce prince à son ami Cantacuzène. xii. Guérison subite d'Andronic. xiii. Syrghianne adopté par la mère de l'empereur. xiv. Andronic apprend avec chagrin que son aïeul s'est fait moine. xv. Expédition contre les Turks et les Serves. xvi. Syrghianne dénoncé comme traître à la patrie. xvii. Il implore la protection de Cantacuzène. xviii. Nouvelle défaite des Turks. xix. Expédition malheureuse contre le crêle de Servie. xx. Traité d'alliance avec Orkhan. xxi. Procès de Syrghianne repris. xxii. Mort du vieux Andronic. xxiii. Il meurt dans la pauvreté. xxiv. Précis de son règne. xxv. Sa religion mal entendue. xxvi. Ministres mal choisis. xxvii. Finances mal administrées. xxviii. Monnaie altérée. xxix. Économie imprudente. xxx. Suppression de la marine. xxxi. Caractère d'esprit de ce prince. xxxii. Il était disert. xxxiii. Ses vertus appréciées. xxxiv. Il décourage la nation. xxxv. Mort de Métochite. xxxvi. L'impératrice accouche d'un fils. xxxvii. Expédition contre Alexandre nouveau roi de Bulgarie. xxxviii. Mauvaise foi

d'Alexandre. xxxix. Il demande la paix. xl. Descente du Turk Atmir en Thrace. xli. Nicée pillée par les infidèles. xlii. Mort de Philippe de Tarente. xliii. Jean d'Après élu patriarche. xliv. Mort de l'impératrice Xéné. xlv. Fin malheureuse de Syrghianne. xlv. Nonces du pape à Constantinople. xlvii. Mort de Constantin, oncle de l'empereur. xlviii. Andronic engagé dans une croisade. xlix. Entreprise sur la nouvelle Phocéë et sur l'île de Lesbos. l. Elles rentrent sous l'obéissance de l'empereur. li. Expédition contre les Albanais. lii. Révolution en Acarnanie. liii. Réunion de cette province au domaine de l'Empire. liv. Le jeune Nicéphore enlevé par un parti de mécontents. lv. Mariage de la fille de l'empereur avec le fils du roi de Bulgarie. lvi. Barlaam fait des propositions au pape de la part de l'empereur. lvii. Cette négociation échoue. lviii. Soulèvement en Acarnanie. lix. La ville de Roge se rend à Andronic. lx. Celle de l'Arta ne tarde pas à se soumettre. lxi. Tomocastre ouvre ses portes à Cantacuzène. lxii. Fin de la révolte. lxiii. Apocanque feint de vouloir se faire moine. lxiv. Il offre de faire à ses dépens la guerre aux infidèles. lxv. Il commande la marine impériale contre le gré de l'empereur. lxvi. Andronic pardonne à ceux qui avaient conspiré contre sa vie. lxvii. Constructions faites par ordre de ce prince. lxviii. Synode où Barlaam accuse les moines du Mont-Athos de polythéisme. lxix. L'empereur

tombe malade. LXX. Apocauque
conseille à Cantacuzène de pren-
dre la pourpre impériale. LXXI.
Cantacuzène veille à la sûreté des

enfants d'Andronic. LXXII. An-
dronic meurt. LXXIII. Le nom
de ses enfants. LXXIV. Son por-
trait. P. 405

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-NEUVIÈME.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,
MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

—————
M DCCC XXXVI.

**Vous me montrez une Amélie ,
J'aime assurément bien ce nom !
Votre jeune enfant est jolie ,
Son cœur , je crois , est pur et bon ;
Elle a de longs cheveux d'ébène ,
Une voix dont l'accent entraîne :
Si c'était la mienne..... mais, non !
Non , ce n'est pas mon Amélie,**



EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE,

ORDONNÉE

PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

ARCHITECTURE, SCULPTURES, INSCRIPTIONS ET VUES
DU PÉLOPONÈSE, DES CYCLADES ET DE L'ATTIQUE,

MESURÉS, DESSINÉS, REQUISITÉS ET PUBLIÉS

Par Abel BLOUET, architecte, ancien pensionnaire de
l'Académie de France à Rome, directeur, pendant
l'expédition en Morée, de la section d'architecture et
de sculpture;

Amable RAVOISIÉ, Achille POIROT, Frédéric DE GOURNAY
et Félix TRÉZEL, membre de la section d'archéologie.

Le 1^{er} volume, formant 13 livraisons, est en vente. Prix 156 fr.

Dix livraisons sont déjà publiées sur le 2^e volume.

TRAITÉ

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE L'ART DE BATIR,

PAR J. RONDELET,

ARCHITECTE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

SIXIÈME ÉDITION.

5 vol. in-4°, grand format, avec atlas in-folio de 210 pl. 125 fr.

